



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

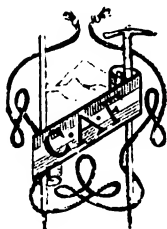
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

VINGTIÈME ANNÉE

1893



PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

30, RUE DU BAC, 30

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

G505

C6

V. 20

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE.	vii
ABEL LEMERCIER, notice nécrologique, par M. F. Schrader.	xiii

COURSES ET ASCENSIONS

I.	Autour de Zinal (<i>Le Pigne de l'Allée</i> , 3,404 mèt.; <i>la Crête de Millon</i> ; <i>la Pointe d'Arpitettaz</i> , 3,140 mèt.; <i>les Diablons, cime Nord</i> , 5,607 mèt.; <i>le Besso</i> , 3,675 mèt.; <i>la Pointe du Mountet, cime Sud</i> , 3,843 mèt.; <i>la Pointe de Zinal</i> , 3,806 mèt.; <i>le Dom</i> , 4,554 mèt.; <i>le Festigrat</i> , 3,757 mèt.), par M. Pierre Puiseux.	1
II.	Escalades de rochers dans le massif d'Allevard (<i>le Bec d'Arguille</i> , 2,893 mèt.; <i>la Grande Aiguille Occidentale d'Argentière</i> , 2,917 mèt., première ascension; <i>la Pyramide Inaccessible des Sept-Laux</i> , 2,917 mèt.; <i>Du Grand-Thiervoz au Sommet de Comberousse</i> , 2,850 mèt., par <i>la Petite-Valloire et les crêtes de Comberousse, course nouvelle</i> ; <i>l'Aiguille Orientale d'Argentière</i> , 2,880 mèt., première ascension), par M. H. Dulong de Rosnay.	33
III.	Excursion scolaire dans le Briançonnais : la vallée du Queyras et le massif du Pelvoux, par M. L. Richard.	59
IV.	Excursion au Néthou (15-17 septembre 1893), par M. Antoine Benoist.	74
V.	Le massif de Hourgade, par M. Maurice Gourdon	115

	Pages
VI. Les Picos de Europa (monts Cantabriques), étude orographique (1890-1893), par le comte de Saint-Saud et M. Paul Labrousse ; partie cartographique et calculs par le colonel Prudent.	129
VII. La Sioule, par M. L. De Launay.	182
VIII. Les gorges et ponts naturels de l'Argens, de la Siagne et du Loup (Var et Alpes-Maritimes), par M. Gabriel Gaupillat.	226
IX. En Corse, par M. Th. Salomé.	236
X. Deuxième excursion dans la Sierra Nevada (<i>Pico del Cuervo</i> , 3,172 mètr.; <i>col de Vacarés</i> , 3,050 mètr.; <i>Alcazaba</i> , 3,386 mètr.; <i>Muleyhacén</i> , 3,481 mètr.; <i>Picacho de Veleta</i> , 3,401 mètr.; <i>Cerro del Caballo</i> , 3,053 mètr.), par M. le Dr Bide.	276
XI. Sous terre : sixième campagne, 1893 (<i>Prolongement de la grotte d'Adelsberg, Autriche</i>), par M. E.-A. Martel.	305
XII. Une ascension dans le Djurjura : l'Akouker, 2,305 mètr., par M. E. Pressoir.	326
XIII. Tripoli de Barbarie, par M. Gaston Vuillier.	336

SCIENCES ET ARTS

I. Notice sur les travaux scientifiques exécutés à l'observatoire du Mont-Blanc, par M. J. Vallot. . . .	353
II. Note sur la feuille 6 de la carte des Pyrénées Centrales au 100,000 ^e , par M. F. Schrader.	367
III. Les troupes françaises de montagne, par M. Émile Camau.	383
IV. Mademoiselle d'Angeville, notice biographique, par M ^{lle} Mary Paillon.	401
V. Autour du lac de Gérardmer, par M. Ch. de Meixmoron de Dombasle.	435
VI. Relation inédite d'un voyage aux glaciers de Savoie fait en 1762 par un voyageur français, Louis-Alexandre, duc de la Rochefoucauld d'Enville; avec une introduction et des notes par M. Lucien Raulet.	458
VII. Un orage vu de Tuquerouye, par M. J.-L. Lourde-Rocheblave.	496
Errata.	498

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

	Pages.
Direction Centrale : Rapport annuel.	501
Liste des membres de la Direction Centrale et des bureaux des Sections.	509

CARTES ET PLANS

Croquis du massif de Hourgade, d'après les cartes du Dépôt de la guerre, avec rectifications concernant les Pics de Hourgade et de Belle-Sayette et les hautes vallées de Nère et d'Arrougé.	123
Canevas-esquisse des Picos de Europa (Cordillère Canta- brique) au 100,000 ^e , construit par le colonel Prudent, d'après les données et renseignements recueillis sur place par MM. de Saint-Saud et Labrousche, et complété avec des documents publiés ou inédits communiqués par D. Francisco Coello.	144
Sierra Nevada, croquis à l'échelle du 100,000 ^e , dessiné par le colonel Prudent et le Dr Bide.	288
Plan et coupes du prolongement de la Piuka et de la grotte d'Adelsberg, découvert les 15, 16 et 20 septembre 1893, dressé par E.-A. Martel.	320

ILLUSTRATIONS ET FIGURES

1. Abel Lemercier, portrait, phototypie Berthaud.	x
2. Le Pigne de l'Allée, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Bernard.	8
3. Vue des montagnes de Zinal, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Bernard.	13
4. La Dent-Blanche, dessin de Taylor, d'après une photo- graphie de M. Bernard.	25
5. L'Ailefroide, phototypie Berthaud, d'après une photo- graphie de M. Joseph Lemercier.	64

	Pages.
6. Le massif de la Maladetta, vu du Pic du Néthou, d'après une photographie de M. Trutat.	95
7. Le Pic de Hourgade, face Nord, vue prise du Pic d'Agudes, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. Maurice Gourdon	119
8. La Peña Santa, vue prise de la Peña Bermeja, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. de Saint-Saud	149
9. La Peña Vieja, vue prise du col de San Torribio, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de D. Ramon Aguirre Zorilla.	157
10. La Peña Remoña, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de D. Ramon Aguirre Zorilla . . .	163
11. Le château de Blot, dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. L. De Launay.	205
12. Entrée des gorges de la Sioule, vue sur l'amont, dessin de Slom, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.	211
13. Château de Veauce, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. L. De Launay.	215
14. Château de Chantelle, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. L. De Launay.	221
15. Sortie de la perte de l'Argens, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. E.-A. Martel . . .	228
16. Le Pont-nâ-Dieu, dessin de Vuillier, d'après une photographie.	229
17. La gorge du Loup, dessin de Vuillier, d'après une photographie.	233
18. La route des Calanche, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Badet.	255
19. Le col de Vizzavona, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Badet.	265
20. Bocognano et les filles de Bellacoscia, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Badet.	271
21. Vue du Muleyhacén et de l'Alcazaba, prise de la Veleta, dessin de F. Prudent, d'après des photographies de MM. le D ^r Bide et Léon Rubey.	285
22. Sommet du Muleyhacén, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. le D ^r Bide.	304
23. Les grands sommets de la Sierra Nevada : vue prise du Pic del Cuervo, dessin de F. Prudent, d'après des photographies de M. le D ^r Bide et de D. Amando Esquivel.	304

	Pages.
24. Les grands sommets de la Sierra Nevada : vue prise de la Era del Calvario, dessin de F. Prudent, d'après des photographies de M. le Dr Bide et de D. Amando Esquivel.	304
25. Cours souterrain de la Piuka, bassin du premier siphon, dessin de Vuillier, d'après une photographie.	313
26. Sortie de la Piuka par la grotte de Kleinhäusel, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Schäber.	317
27. Perte de la Ljuta, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. E.-A. Martel.	324
28. Le Djurjura central, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. E. Ficheur.	329
29. Un nègre du Soudan, dessin de Vuillier.	337
30. Un porteur d'eau, dessin de Vuillier.	340
31. Un marchand d'étoffes, dessin de Vuillier.	343
32. Soldats turcs à dos de chameau, dessin de Vuillier	345
33. Tripolitains du désert, dessin de Vuillier.	347
34. La route de Bou-Miliana, à travers un cimetière, dessin de Vuillier.	349
35. Travaux scientifiques exécutés à l'observatoire du Mont-Blanc, onze figures.	353-365
36. Lacs de Capdellá et Sierra de los Encantados, d'après un cercle d'horizon relevé à l'orographe du sommet de Montseny, dessin de F. Schrader.	371
37. Passage du col du Sélé par des chasseurs alpins, phototypie Berthaud, d'après une photographie de M. Joseph Lemerrier.	384
38. Passage de la Brèche de la Meije par des chasseurs alpins, phototypie Berthaud, d'après une photographie de M. Joseph Lemerrier.	400
39. Henriette d'Angeville, d'après une photographie faite à Lausanne pendant qu'elle habitait cette ville. .	405
40. M ¹¹⁰ d'Angeville en tenue d'ascension, reproduction d'une aquarelle de son album.	417
41. Lettre ornée, deux vignettes, et cul-de-lampe, dessins de Ch. de Meixmoron, d'après nature. . .	435-457
42. Le Phény et le lac de Gérardmer, dessin de Ch. de Meixmoron, d'après nature.	449

ABEL LEMERCIER

ABEL LEMERCIER

Lorsque, l'été dernier, les membres du Club Alpin Français apprirent brusquement la mort de leur cher Président honoraire, Abel Lemercier, ce fut un deuil général parmi tous ceux qui avaient, de près ou de loin, pu connaître cet homme exceptionnellement bon, exceptionnellement droit, toujours altéré de toutes choses grandes, belles et viriles, et guidé à travers la vie par un sentiment exquis de tout ce qui pouvait orienter les âmes vers le mieux, le plus haut, le plus pur.

Celui qui écrit ces lignes, et qui a pu bien des fois éprouver, soit par lui-même, soit pour d'autres, la hauteur d'âme d'Abel Lemercier, lui avait voué une affection en quelque sorte filiale. C'est son seul titre pour avoir été choisi comme biographe de l'homme de bien que nous regrettons.

Abel Lemercier était né le 2 mars 1819. C'est dans sa soixante-quatorzième année que la mort l'a pris à l'improviste, après avoir paru plusieurs fois reculer devant cette nature robuste, qui résistait depuis plusieurs années à des assauts mortels et semblait vouloir

prouver ainsi l'accroissement de vitalité que donne la montagne. Il avait depuis vingt ans l'aspect d'un vieillard, mais d'un vieillard superbe. Ses cheveux et sa barbe avaient prématurément blanchi, sous le coup de malheurs répétés. Sa femme, trois de ses filles lui avaient été enlevées à quelques mois d'intervalle. Une fille et un fils — notre collègue et ami Joseph Lemerrier — lui étaient restés. Il semblait dès lors un chêne frappé de la foudre; et c'est cependant durant cette dernière partie de sa carrière que ses plus hautes qualités se développèrent et que son activité se décupla. Chez cet homme excellent, la douleur avait fait jaillir des sources nouvelles de bonté et de vaillance; les larmes étaient souvent près de ses yeux, mais son âme, tout à la fois chrétienne et stoïque, s'orientait de plus en plus vers le bien de tous, et le mot qu'il affectionnait, « *Excelsior* », revenait toujours plus fréquemment dans sa conversation.

Sa carrière ne semblait nullement le préparer à l'activité dominante de sa vie. Issu d'une famille dont plusieurs membres avaient occupé une place élevée dans l'enregistrement, il entra lui-même, dès sa dix-huitième année, dans cette administration, qu'il ne devait quitter qu'après plus de cinquante ans de bons et loyaux services.

Les occupations de sa place ne l'empêchaient pas de poursuivre ses études de droit, d'obtenir le grade de docteur, et de consacrer en même temps aux lettres une partie de sa débordante activité. Sa puissante nature physique et la tendance poétique de son esprit l'entraînaient en même temps vers les montagnes, où il passait les trop rares loisirs que lui laissaient ses tra-

vaux. C'est en Suisse que les Alpes se révélèrent à lui, dès 1843, et, jusqu'à son dernier jour, c'est la Suisse qui lui apparut comme le type de la beauté suprême, malgré tout son amour pour les montagnes françaises. Trente ans avant la naissance du Club Alpin Français, lui et quelques autres précurseurs escaladaient les Alpes, y puisaient l'énergie du corps et de l'esprit. Ah ! que n'étaient-ils dès lors plus nombreux, ces pionniers qui n'ont pu se faire écouter qu'après l'année terrible !

Ce n'était pas seulement des montagnes qu'il voyait dans les Alpes : c'était une école de virilité, de pureté morale, de hauteur intellectuelle. Puis, revenu de l'Italie, il en rapportait des préoccupations nouvelles ; une traduction en vers de la *Francesca de Rimini* de Silvio Pellico, reçue en 1851 à l'Odéon, n'y put pas être représentée, sans doute à cause des événements politiques ; mais les éloges de la critique consolèrent l'auteur de ce mécompte, et plus encore, bien certainement, une correspondance affectueuse et sympathique avec Pellico, dont nous avons sous les yeux plus d'une lettre cordiale et touchante. « Permettez-moi de vous offrir un hommage sincère d'admiration, lui écrivait le grand patriote italien. L'essai que j'ai devant les yeux de votre noble talent me fait présager d'autres ouvrages dignes de vous et bien plus importants... Servez Dieu, car les autres gloires sont peu de chose. »

La gloire, ce n'était pas là ce que visa jamais Abel Lemercier. Il eût fallu pour cela songer à lui plus qu'aux autres, et sa nature éminemment généreuse l'entraînait à penser toujours aux autres plus qu'à lui. Il se donnait volontiers, ne voulait voir des choses et des gens que le beau côté. Alpiniste, optimiste, c'était

tout un pour lui. Du haut des Alpes, il avait réellement senti la fraternité humaine; de l'autre côté des monts il gardait de chauds et sincères amis. Plus d'une fois, quand les sottes habiletés de la politique cherchaient à diviser deux peuples que la nature a faits frères, il suffisait de sa chaude et sympathique parole résonnant dans une assemblée alpine pour que cette fraternité se révélât soudaine, évidente, irrésistible. Il pensait — et il avait raison — qu'il faut juger les peuples et les hommes sur ce qu'ils ont de meilleur; secouer et oublier les mesquineries et les platitudes comme on secoue et comme on oublie la neige ou la pluie, et garder jusqu'à son dernier souffle le souvenir d'une secoude de pur soleil, pendant laquelle on a entrevu l'infini.

Et quand il redescendait des Alpes, fortifié pour une année de travail assidu, il reprenait avec entrain ses occupations professionnelles; et là ses qualités de ponctualité, de fidélité au devoir immédiat, reparaissaient, non sans quelques envolées vers l'art ou vers la littérature. Pour se délasser de ses travaux arides, il en cherchait d'autres; par exemple, il descendait dans les catacombes, et dressait le catalogue des inscriptions gravées sur leurs vieux murs.

La guerre dissipa ses plus chères illusions. Les hommes n'étaient donc pas encore frères? Ces Alpes blanches avaient-elles menti? — Mais, dans cette conscience simple et active, le découragement n'avait pas de place. Aussitôt réglées ses affaires de famille, aussitôt rétablie son activité professionnelle (ce fut lui que ses supérieurs chargèrent de préparer la loi sur le timbre de quittance), une pensée l'envahit: il fallait

créer des hommes, refaire la France, prendre cette jeunesse inconsciente qui battait le pavé des villes, l'enlever jusqu'au plus haut des Alpes, pour qu'elle y trouvât la force physique et morale. Il fut le premier apôtre du Club Alpin Français. D'autres y songeaient aussi et unirent leurs efforts aux siens, Adolphe Joanne, Cézanne, de Billy, etc. Mais l'apostolat proprement dit fut son fait à lui. Ni doutes, ni critiques n'avaient de prise sur sa conviction robuste. Il allait de l'avant, prêchant son Club Alpin, prodiguant les démarches, les conférences, quêtant les adhésions, les forçant au besoin. Un soir de l'hiver 1873-1874, à un banquet de la Société de géographie, — c'était un de ses meilleurs souvenirs, — le secrétaire général de cette Société, notre cher collègue Maunoir, entraîné par cette inébranlable persévérance, voyant que dans cette seule soirée, où Abel Lemerrier venait de faire une conférence sur le Mont-Rose et le Mont-Blanc, le nombre des adhérents formait déjà un petit peloton d'alpinistes, se leva et porta un toast « à Abel Lemerrier et au Club Alpin Français », à l'enfant qui allait naître. Et l'enfant naquit.

Abel Lemerrier l'a vu grandir, et a pu lui consacrer une bonne part de son activité, même quand la maladie a forcé cette activité à décroître. Il fut le premier secrétaire général du Club, mais dut résigner ces fonctions au bout de peu de temps, à cause de sa nomination au poste de conservateur des hypothèques à Paris. Devenu ensuite vice-président, puis président, puis président honoraire, il consacrait au Club Alpin Français le meilleur de ses forces, conservait des relations cordiales avec les Clubs Alpains Suisse et Italien, dont

il était membre zélé, avec le Club des Tátra, dont il faisait également partie, donnait en outre son active collaboration à « l'Association des Dames Françaises », songeant à panser les blessés de l'avenir, puisque la paix ne voulait pas encore descendre sur la terre. Une rupture de vaisseau dans les voies respiratoires brisa subitement sa santé; mais par trois fois il se releva, comme pour montrer ce que la montagne peut faire d'un homme. Il a fallu pour le terrasser un accident vulgaire, un refroidissement pris sur la modeste plateforme de la tour Eiffel, à 300 mètres seulement au-dessus des rues de Paris. Parmi ses dernières paroles revenait sans cesse la devise de Longfellow, dont il avait fait la sienne, et qu'il avait traduite dans des vers dont quelques-uns le peindront mieux que nous n'avons pu le faire :

Le vent mugit, et la rafale
 Sévit sans trêve, avec fureur.
 Dans la nuit sombre et glaciale,
 Où va ce jeune voyageur?
 Aucun ami ne l'accompagne;
 D'un pas ferme, dans la montagne,
 Il marche, monte et monte encor.
 Dans sa course rien ne l'arrête,
 Il écoute une voix secrète :
 Excelsior! Excelsior!

Près de la cime immaculée
 Le matin, un moine songeur,
 Sondant la neige amoncelée,
 Trouva le jeune voyageur.

Étendu sur la froide couche,
Un sourire éclairait sa bouche,
Et son regard brillait encor.
Dans l'air, comme une voix plaintive,
Chantait à l'oreille attentive :
Excelsior ! Excelsior !

Suivez votre course insensée,
Enthousiastes du progrès,
Alpinistes de la pensée,
Savants chercheurs des grands secrets.
Allez où va la rêverie.
Soldats, tombez pour la patrie.
L'âme survit et monte encor.
Elle arrive... et ce qui nous reste,
C'est l'écho d'une voix céleste :
Excelsior ! Excelsior !

Tel fut Abel Lemerrier, dont le Club Alpin Français
gardera toujours le souvenir.

F. SCHRADER.

COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1893.

1

I

AUTOUR DE ZINAL

3-12 AOUT 1893

(PAR M. PIERRE PUISEUX)

LE PIGNE DE L'ALLÉE (3,404 MÈT.). — LA CRÊTE DE MILLON. —
LA POINTE D'ARPITETTAZ (3,140 MÈT.). — LES DIABLONS,
CIME NORD (3,607 MÈT.). — LE BESSO (3,675 MÈT.). —
LA POINTE DU MOUNTET, CIME SUD (3,843 MÈT.). — LA
POINTE DE ZINAL (3,806 MÈT.). — LE DOM (4,554 MÈT.). —
LE FESTIGRAT (3,757 MÈT.)

Bien des personnes, à nous entendre plaider la cause des montagnes, s'imaginent que nous ambitionnons pour elles la popularité dont jouissent la chambre noire et la bicyclette. Notre idéal est en réalité bien différent. L'invasion de la foule dans certaines vallées alpines, que plusieurs d'entre nous ont pu connaître dans leur solitude et leur poésie primitive, provoque chez nous un sentiment mêlé, plus voisin peut-être du regret que de l'enthousiasme. J'entends bien dire qu'il ne faut pas être égoïste, que d'autres ont droit d'être conviés aux plaisirs dont nous avons joui nous-mêmes, que l'alpinisme doit se généraliser s'il veut être vraiment utile et conduire au renouvellement physique de la race. Mais la révolution dont nous sommes témoins tend-elle bien à ce résultat? Les

faits permettent d'en douter. L'alpiniste, qui jadis se sentait chez lui à Zermatt, à Grindelwald, à Pontresina, y est maintenant passé à l'état d'exception. Sa démarche et son équipement le trahissent. Il y devient l'objet d'une curiosité maligne de la part d'une foule élégante et blasée, dont les visages révèlent un état d'âme singulièrement éloigné du sien.

Mais on ne remonte pas le cours du temps. Résignons-nous donc, puisqu'il le faut, à voir ces cascades, dont la voix lointaine nous disait tant de choses, s'éclairer de feux de Bengale ou alimenter des lustres électriques. Laissons sans murmurer nos plus belles montagnes se couvrir d'un réseau savant de routes, de chemins de fer, d'hôtels, de refuges, d'observatoires et de câbles. Mais je voudrais dire aux grimpeurs, mes frères, avec le désir, s'il se pouvait, d'être entendu d'eux seuls : Hâtez-vous, pendant qu'il est temps encore, de visiter ces lieux qui furent le théâtre de l'histoire alpine à sa période glorieuse : encore abrités sous la protection des neiges éternelles, ils sont voués dans un avenir prochain, par leur célébrité même, à l'englobement, au tapage, au luxe, à la poussière. N'attendez pas d'être réduits à quelques coins obscurs de l'Oisans et du Tyrol. Assez tôt vous userez vos loisirs à cataloguer quelques pics sans nom, sur l'identité desquels les habiles eux-mêmes n'arriveront pas toujours à s'entendre. Donnez-vous une fois dans votre vie la joie d'explorer ces Alpes Pennines, souveraines par la hauteur comme par la beauté, et qui furent pour nos maîtres et nos initiateurs en alpinisme comme la révélation d'un nouveau monde.

Le modeste hameau de Zinal, au fond du Val d'Anniviers, est le centre d'une région qui ne le cède pas en intérêt à celle de Zermatt. Les touristes français n'y ont cependant jamais abondé, et je le crois garanti pour quelque temps encore contre l'invasion des locomotives et des

omnibus. Il y a pour cela maintes raisons. D'abord le Val d'Anniviers partage avec quelques autres l'insigne privilège de ne mener à rien. Au touriste qui l'a suivi jusqu'au bout et qui hésite à s'engager dans des passages de glaciers pénibles, la seule alternative qui s'offre est de rebrousser chemin. Voilà déjà de quoi écarter bien des profanes ; et ce n'est pas tout. On peut dire, sans faire le moins du monde injure à nos compatriotes, qu'ils sont en général accessibles aux considérations de prudence et d'économie. Or, du Weisshorn au Grand-Cornier, les pics qui font cercle autour de la vallée de Zinal sont en général malaisés à gravir par ce versant, et cotés en très bon rang sur les tarifs. A l'égard des guides et porteurs, le plan le plus économique et le plus attrayant est de s'en passer. Cette solution aurait chance de prévaloir, si la question de sécurité ne devenait pas alors plus délicate à résoudre. Il sera toujours difficile, l'expérience le montre, de constituer, avec de simples amateurs, des troupes assez solides, assez entraînées pour s'attaquer sans péril aux courses de premier ordre. Mais il en va autrement des courses moyennes, et elles sont loin de faire défaut dans la région du Mont-Rose. Placé en présence d'une montagne comme le Rothhorn ou la Dent-Blanche, le débutant ne voit pas de milieu entre la gravir ou rester au pied. Mais un examen attentif montrera aux environs toute une collection de belvédères admirables, ni trop souverains ni trop dominés, accessibles sans péril et fournissant toutefois une ample matière à l'énergie et à la sagacité du montagnard. S'il faut dire toute ma pensée, c'est ainsi que l'on connaîtra les plus parfaites jouissances que puissent procurer les Alpes ; le bonheur est fait de modération.

A l'appui de cette théorie, déjà ancienne chez moi, j'avais tracé le plan d'une petite campagne autour de Zinal. Plusieurs de mes amis, dont les noms viendront au cours de ce récit, voulurent bien me donner leur concours

pour le réaliser. Les rendez-vous furent malaisés à fixer, car nous étions libres à des dates différentes, et tous désireux de ne rien perdre de nos vacances. Tout vint à bien cependant. Le décor enchanté que l'on découvre à bord des vapeurs du Léman ne m'offrit rien de plus agréable que la figure sympathique et inattendue de mon ami André Michelin. A Sierre, nous retrouvâmes M. Alphonse Chambrelent; à Zinal, M. Charles Kœchlin, qui nous y avait devancés. Désormais, nous étions en force, et la carrière s'ouvrait devant nous.

Il fut décidé que le lendemain, 3 août, on irait au Pigne de l'Allée (3,404 mét.). A cette montagne se rattache un petit problème historique. Vue de Zinal, elle retrace, sous une forme un peu réduite et adoucie, la physionomie bien connue de l'Eiger, tel qu'il apparaît de la Wengernalp. A l'Est, un massif de roches rougeâtres, taillé en précipices sur un millier de mètres, regarde le glacier de Durand. Au-dessus apparaît une fine pointe neigeuse, d'où une arête au dessin pur et régulier va rejoindre le col de l'Allée. La route de l'Est, la moins engageante au point de vue moderne, a pu être jugée préférable à une époque où la crainte des glaciers passait pour le commencement de la sagesse. En 1832, date préhistorique, ou peu s'en faut, pour les Alpes Valaisannes, un artiste suisse, Conrad Zeller, se serait attaqué par cette voie au Pigne de l'Allée. D'après M. Conway, qui signale ce fait dans son *Climber's Guide*, il est douteux que Zeller ait réellement atteint le sommet. Peut-être, en essayant de suivre sa route, jetterions-nous quelque lumière sur le point controversé.

Le 3 août, à 4 h. 10 min., nous étions en marche. Une belle et pure matinée éclaira nos pas sur le joli sentier qui mène à l'Alpe de l'Allée. Notre première idée était de suivre l'arête rocheuse qui limite ce cirque de gazon sur la gauche. Mais une courte inspection nous fit préférer un couloir d'excellents rochers qui court plus au Sud, paral-

lèlement à la crête. Les deux routes se rejoignent à mi-hauteur, en un point où la montagne offre un épaulement horizontal bien marqué. Il semble qu'on va trouver là un lieu de repos. En fait, la situation se complique : l'arête se hérissé de brusques dentelures, incrustées de neige et de verglas vers le Nord, taillées sur la gauche avec une vigueur de relief inquiétante. C'est le côté Sud que nous choisissons, car à cette heure matinale un peu de gymnastique n'est pas pour déplaire. Séparés par cinq mètres de corde, nous exécutons, au milieu de blocs chancelants et de cheminées étroites, qui souvent nous dérobent à la vue les uns des autres, toute une série de manœuvres plus ou moins habiles. Les quarts d'heure, à ce jeu, semblent des minutes, et quand enfin nous posons un pied vainqueur sur une petite selle neigeuse d'où l'arête repart avec une allure régulièrement ascendante, nous sommes tout surpris de voir nos montres marquer 10 heures.

Peu importe maintenant, car le succès n'est plus douteux, et nous entendons bien ne pas jeter tout notre feu dès le premier jour. Nous déjeunons donc solidement avant de nous attaquer à la dernière montée, assez pénible au début, sur des roches brisées mêlées d'une neige fondante. Plus on va, plus la neige domine. Elle finit par régner sans partage et par dessiner une arête des mieux aiguës. Au sommet elle s'élargit en coupole. Arrivés à midi, nous passerons là plus d'une heure, étendus au soleil, sans pouvoir assouvir nos yeux du spectacle qui leur est offert. De toutes parts s'étendent des glaciers ; malgré cela le contraste des deux moitiés de la vue est complet. Du côté de Zermatt tout est âpre, déchiré, menaçant ; au couchant les yeux se reposent sur le vaste névé de Moiry, qui déverse paisiblement, comme une coupe remplie jusqu'au bord, ses flots onduleux. Pas un nuage à l'horizon : le soleil prodigue aux cimes qui nous entourent les plus vifs reflets de l'argent, et baigne les neiges lointaines de la teinte chaude

et dorée des blés mûrs, ainsi qu'il fait le soir aux temples athéniens.

Faut-il croire qu'il y a soixante ans Zeller et ses guides ont vu ce que nous voyons? En fait nous n'avons rien rencontré qui soit de nature à faire hésiter un coureur d'aventures; mais le temps amène des changements dans l'état des

Le Pigne de l'Allée, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Bernard.

montagnes, et plus encore dans les appréciations qu'elles inspirent. La question ne peut être tranchée avec certitude que par l'examen du récit original de Zeller. Je n'ai pas réussi à me le procurer, et je dois en conséquence laisser à de plus heureux ou à de plus érudits le soin de confronter sa description avec la mienne ¹.

1. S'il faut considérer comme exacte et complète la citation faite par

Varié sa route pour descendre double, à mon avis, l'agrément d'une course; et le Pigne de l'Allée se prête fort bien aux combinaisons de ce genre. Mais il faut pour cela être léger de bagage et repousser la tentation de laisser le sac à mi-côte. Nous n'avions eu garde de le faire, et notre constance trouvait déjà son prix dans le sentiment de notre indépendance sauvegardée. Une arête de neige s'offrait à nous pour rejoindre le col de l'Allée. Mais nous n'avions pu l'examiner à loisir, et il pouvait se faire que la glace dure nous y causât quelque ennui. La carte nous suggéra l'idée de gagner le névé de Moiry par un détour vers le Sud. L'avantage de cette route est problématique, car de ce côté une bergschrund cerne la montagne à sa base. Il fallut étudier longuement le terrain avant d'y trouver un passage sûr. Nous finîmes par nous laisser glisser sur le dos, pêle-mêle avec une petite avalanche d'où nous sortîmes enfarinés de la tête aux pieds.

Le moment serait mal choisi pour médire des avalanches, car les remblais entassés par elles au pied du pic terminal vont nous offrir un sol plus compact et plus propice à une marche rapide que le névé ramolli par la chaleur du jour. En peu de minutes nous repassons sur le versant de Zinal. Des pentes raides, unies, d'une longueur un peu inquiétante, nous séparent des chalets de l'Allée; mais la consistance de la neige est favorable; après quelques minutes passées à descendre méthodiquement, la figure tournée vers la pente, nous pouvons reprendre une allure plus libre. Bientôt la corde, désormais inutile, est repliée. On s'éparpille à volonté sur les lits de neige et les pentes pierreuses. Par degrés la vie renaît autour de nous. Voici

Julius Fröbel dans son ouvrage intitulé *Reise in die weniger bekannten Thäler auf der Nordseite der Penninischen Alpen*, Berlin, 1840, la question ne se pose même pas, et il est clair que Zeller s'est borné à une simple promenade sur l'Alpe de l'Allée. La relation de Zeller a été communiquée, avec dessins à l'appui, à la Société de physique de Zurich.

les eaux courantes, les gazons, les fleurs, les pâtres activement occupés autour de leur bêtes. Nous attendons avec sollicitude la fin de leur tâche, car nos gosiers altérés entendent bien prélever leur tribut sur les seaux remplis de liquide mousseux.

Rentrés à l'hôtel du pas tranquille que justifiaient nos neuf ou dix heures de marche, nous n'y trouvâmes point les amis qui devaient venir compléter notre petit cénacle. Raison de plus pour consacrer la journée du lendemain au repos ou à la flânerie, comme du reste le prévoyait mon programme. Mais la matinée du 4 août fut si belle qu'une inaction complète eût été vraiment sans excuse. Je n'eus aucune peine à faire partager à Chambrelent cette façon de voir. Nous partîmes ensemble vers 6 heures, avec mission d'étudier par le menu le sentier des chalets de Tracuit, que nous devons parcourir la nuit suivante au clair de lune, toujours suivant le programme. Ce sentier, fort montant, mais riche en beaux points de vue, — c'est l'histoire de tous les chemins aux environs de Zinal, — s'élève de plus de 800 mètres, en lacets pressés, jusqu'à une arène fleurie, unie comme un lac, où un torrent laisse divaguer paisiblement ses eaux pures et froides. La place est à souhait pour les amateurs d'hydrothérapie. Ce bassin renfermé n'a vue que sur le Weisshorn, ce qui est bien déjà quelque chose. Nous eûmes la curiosité d'aller le contempler de plus près. Vers 11 heures, après une assez longue traversée d'éboulis talqueux, nous occupions un observatoire à souhait sur la Crête de Millon, à 3,000 mètres d'altitude environ. Ici la vue est de toute splendeur sur le cirque de Moming, dominé par les pyramides superbes du Rothhorn et du Besso. Le Weisshorn n'offre pas sur ce versant la même pureté de dessin, la même parure de glaces. C'est bien décidément des environs de Randa ou de Z'Meiden qu'il faut l'admirer. Mais l'immense paroi qu'il étale à nos yeux est pour le grimpeur ce qu'on peut imaginer de plus

répulsif, — ou de plus attractif, suivant le point de vue où l'on se place. Que d'heures anxieuses ont dû y passer les rares athlètes qui en sont sortis vainqueurs, sans parler de celui qui n'en est pas revenu !

Après avoir donné tout le temps désirable à la contemplation et peut-être aussi au sommeil, nous nous mettons en quête d'une autre voie pour descendre. Un mur de rochers peu élevé, mais très disloqué, tombe sur le glacier du Weisshorn, que nous échangeons bientôt contre ses moraines. Les gazons d'Arpittetaz nous donnent, avec un sol moins âpre, la faculté de regarder ailleurs qu'à nos pieds. Longtemps nous guettons les audacieux échafaudages de séracs du glacier de Moming, dans l'espoir toujours trompé d'une belle avalanche. C'est en vain : la journée s'avance et le ciel s'assombrit ; il faut rentrer au gîte, ce que nous faisons en traversant la partie inférieure du glacier de Durand, pierreuse au delà de toute permission. En même temps que nous, arrivent à Zinal MM. Bernard Wolff et Marc Wolff, avec qui nous avons exploré l'an dernier les environs d'Arolla. Leurs teints un peu plus colorés que de raison s'expliquent honorablement par les pérégrinations qu'ils viennent d'accomplir dans les glaciers de l'Oberland.

Nous formions désormais tous les éléments d'une caravane respectable, et l'on prit ses mesures pour s'attaquer le lendemain au Bieshorn (4,161 mètr.). Cette cime neigeuse, sans nom sur les cartes, s'élève en face du Weisshorn, entre les glaciers de Tourtemagne et de Bies. Plusieurs fois gravie dans ces dernières années, notamment par M^{me} Burnaby, elle a pris rang dans les itinéraires et les catalogues officiels. Il ne lui manque guère qu'un refuge à proximité pour être classée comme une des plus attrayantes et des plus aisément accessibles entre les grandes cimes alpines.

1. M. Winkler en 1888.

Je doute cependant que l'on puisse faire remonter son histoire plus haut que 1874. Cette année-là, le 12 août, j'en avais tenté l'ascension en compagnie de mon frère et de mon père, qui pour la première fois m'autorisait à faire fonction de guide dans une course de quelque importance. Tout avait marché au mieux jusque vers 3,800 mètres d'altitude, à cela près qu'une bise enragée s'acharnait sur nous, et mon frère, un peu légèrement vêtu, n'avait pas cru pouvoir y demeurer exposé sans imprudence. J'aurais fort désiré renouveler connaissance avec le Bieshorn après ce long temps écoulé. S'il a perdu dans l'intervalle l'auréole de la nouveauté, il a gardé l'attrait qui s'attache à une position admirable, à une vue de premier ordre, à une altitude qui lui permet de faire grande figure, même en face du Weisshorn et des Mischabel.

Il aurait fallu être sur pied aux environs de minuit. Notre beau projet eut le sort de tant d'autres : un orage éclata dans la soirée ; à 8 heures du matin il pleuvait encore, et ce ne fut qu'à 9 heures et demie que, le ciel s'étant un peu rasséréiné, notre troupe au grand complet se trouva prête pour le départ. Le Bieshorn étant manifestement hors de cause, nous allâmes chercher un air plus vif que celui de la table d'hôte au sommet de la Pointe d'Arpitettaz (3,140 mètr.). Cette sommité dont, la veille, Chambrelent et moi, nous avons fait le tour sans la gravir, nous avait paru offrir les éléments d'une escalade intéressante. Nous primes en allant un rapide couloir de neige, qui du sommet descend vers le Nord-Est ; au retour, l'arête Nord-Ouest, dont les beaux et fiers rochers nous firent passer quelques bons moments. Il serait superflu d'entrer dans plus de détails, à propos d'une cime accessible en tant de manières. Qu'on me permette de la recommander aux touristes en résidence à Zinal et qui voudraient se donner, sans aucune fatigue, un avant-goût de la haute

Figne de l'Allée.

Grand-Cornier.

Dent-Blanche.

Dent d'Hérens.

Besso.

Cervin.

Gabelhorn.

Vue des montagnes de Zinal, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Bernard.

montagne. Une demi-journée peut, à la rigueur, suffire ¹.

L'inspection de la carte autorise à vanter le panorama de notre Pointe sans s'aventurer beaucoup. Mais en le faisant je ne saurais me prévaloir du titre de témoin oculaire, car, pendant la journée du 5 août, les nuages limitèrent notre horizon à courte distance. Le temps se remit au beau dans la nuit, après une infidélité de vingt-quatre heures. Le jour suivant étant un dimanche, il ne fut pas question de départ avant 7 heures. Qu'on veuille bien le croire, du reste, le plaisir trouvé ou recherché sur les cimes ne rend pas nécessairement aveugle pour tout ce qui se passe au-dessous de la limite des neiges. Le spectacle des bons Anniviards, descendant par longues files de tous les alpages voisins, n'est dépourvu ni d'intérêt ni de charme; et à les voir se presser, avec l'attitude du recueillement le plus sincère, dans la petite chapelle de Zinal, qui oserait se flatter de planer plus haut qu'eux par la pensée?

Nous tombâmes cependant d'accord, Chambrelent et moi, pour aller étudier sur place quelque petit problème topographique. La bonne dame de l'hôtel se montra un peu surprise de notre façon d'entendre le repos dominical, et protesta bien plus encore à l'énoncé de notre projet, qui était de monter aux Diablons par le Nord. « Mais jamais on n'y va par là, s'écria-t-elle; et si vous tombiez? » Sur notre promesse d'être bien sages, elle consentit à nous donner quelques vivres et l'autorisation de partir. Édouard Michelin, arrivé de la veille, et son frère, nous firent une escorte amicale jusqu'aux premières neiges. Celles-ci se présentèrent à nous sous la forme d'un couloir de quatre à cinq cents mètres de haut. Nous en suivîmes le côté méridional, non sans avoir à nous escrimer souvent contre des glaces caillouteuses assez peu commodes. Aussi était-il près de midi quand, parvenus sur l'arête principale (3,300

1. La Pointe d'Arpitettaz et le couloir en question occupent le premier plan de la gravure, p. 13.

mèt. environ), nous vîmes à nos pieds les pâturages de Z'Meiden et le dos zébré de crevasses du glacier de Tourtemagne. Ici, je l'avoue, notre premier mouvement ne fut point d'admirer le paysage, mais de maudire le collègue dont les renseignements nous avaient amenés dans cette galère.

Les Diablons, ainsi qu'on peut le voir sur la carte, comptent trois sommités principales, alignées du Sud au Nord : la plus basse (3,540 mèt.) est très aisée à gravir par l'alpe de Tracuit; les deux autres, d'altitude presque égale (3,612 et 3,607 mèt.), sont beaucoup moins visitées. C'était la cime Nord que nous avions sous les yeux; nulle autre voie pour y accéder qu'une arête d'aspect alarçant, surtout en un point où un contrefort venu de l'Ouest lui communique une nouvelle vigueur ascendante et donne à la neige le soutien nécessaire pour se maintenir sous un angle invraisemblable. Nous franchîmes ce renflement, mais non sans effort, car il fallait pour l'équilibre appliquer la poitrine contre la pente, s'incruster dans la neige, et ne garder que la disposition d'une main pour travailler la glace sous-jacente. Ce point dépassé, nous eûmes une demi-heure de chemin facile. Un hérissément rocheux d'une quinzaine de mètres, tout à fait vertical, mit encore une fois le succès en doute. Comme il arrive souvent, nous nous donnâmes à nous-mêmes une édition nouvelle de la fable du Chameau et des Bâtons flottants. De près, le mur se révéla comme formé de blocs très solides, superposés dans un désordre dont il était possible, avec un peu d'ingéniosité, de tirer parti. Grattant parfois de la semelle ou du genou contre des parois fuyantes, mais toujours cramponnés aux angles avec une énergie dont nos gants de laine ne tardèrent pas à payer les frais, nous eûmes bientôt dépassé l'obstacle, et un faite neigeux à pente régulière nous amena sur la cime Nord des Diablons (3,607 mèt.). Nous y primes place avec quelque satisfaction, jouissant d'un tour d'horizon complet,

car la supériorité de la cime centrale, fort éloignée encore, est à peine sensible. Nous serions bien allés lui rendre visite, car nous avons certainement laissé derrière nous le plus difficile. Mais il était déjà 3 h. 15 min., et la mésaventure de notre collègue M. de Gorloff, qui s'est vu arrêté sur l'arête méridionale, ne nous permettait pas de l'envisager comme une route prompte et assurée pour la descente. Cette arête Sud est cependant la voie normale d'accès pour la cime centrale. C'est la seule que signale M. Conway, la seule aussi que paraissent connaître les gens de Zinal. M. de Gorloff est certainement dans le vrai en signalant la cime centrale comme accessible par le Nord ¹, mais il n'en parle que par ouï-dire et n'indique pas la source de ses informations. L'absence de pyramide sur la cime Nord me ferait plutôt croire que nous n'y avons été précédés par aucun touriste. Sans attacher à cette question plus d'importance qu'elle n'en mérite, je crois pouvoir dire que l'arête Nord des Diablons ne constitue pas le chemin le plus court et le plus facile pour atteindre la pointe suprême. En revanche la cime Nord est très digne d'être visitée pour son propre compte, et la traversée complète des trois pics me semble offrir un programme des plus engageants à des grimpeurs éprouvés qui voudraient lui consacrer une longue journée.

Il s'agit maintenant de revenir en diligence, et la voie suivie en montant promet d'être la plus carrossable, grâce au soin que nous avons pris d'y tailler de larges degrés. Malgré tout on n'avance pas vite quand il faut descendre à reculons, cherchant avec la pointe du pied les marches que la convexité de la pente empêche de voir. A 6 heures du soir, nous étions encore près de l'arête, à 3,200 mètres de haut, ayant devant nous tout le couloir à descendre. Nous eûmes la bonne idée d'en prendre le côté droit, couvert de débris qui s'ébranlaient sur notre passage et nous

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, année 1885, p. 104.

charriaient avec eux. Cette méthode expéditive nous permit de gagner beaucoup de temps et de réintégrer notre hôtel avant la nuit. Nos amis nous mirent au courant des dispositions prises en notre absence. Les bagages allaient partir le lendemain avec deux porteurs pour la cabane du Mountet, et nous laisser libres de nos mouvements pour l'ascension du Besso. Jugeant de plus, avec beaucoup de raison, que le transport des vivres et la direction d'une caravane nombreuse constitueraient un fardeau physique et moral appréciable, MM. Wolf avaient engagé un jeune guide de la localité, nommé Joachim Tabin. Nous n'eûmes qu'à nous louer de leur choix. Désireux de se faire connaître et de voir du nouveau en notre compagnie, Joachim a consenti à venir avec nous sans programme fixe et sans faire office de guide, à moins d'y être expressément invité. En le plaçant à notre tête, nous aurions, cela n'est pas douteux, marché plus vite et plus brillamment. Dans le poste secondaire où nous l'avons le plus souvent laissé, il nous a rendu les meilleurs services, et mon ami Chambrelent, qui est allé sans autre compagnon que lui au Cervin, serait encore mieux à même d'en faire l'éloge.

La journée du 7 août fut magnifique. Nul ne se fit prier pour être prêt à 4 h. 20 min., ni pour admirer les spectacles aussi variés que beaux qui se succèdent le long du glacier de Durand. On a beaucoup médité de ses entassements de cailloux. Ils nous parurent en réalité fort débonnaires, et c'est ce qui prouve que nous n'avons pas péché par excès d'indulgence, c'est que les mulets y passent, et ne déposent les charges de bois destinées à la cabane du Mountet qu'au pied de la grande dénivellation du glacier. Nous déjeunâmes avant de reprendre la terre ferme, si l'on peut donner ce nom à un talus morainique des plus instables et à un escalier de blocs de granit parfois chancelants sur leurs bases. Nous eûmes alors sous les yeux la face Sud du Besso, moins haute mais aussi formidable d'aspect que celle qui

regarde Zinal. Un névé en amphithéâtre, d'un parcours facile, nous en séparait. Je consultai Joachim sur l'opportunité de faire dès à présent notre provision d'eau. Il assura que rien ne pressait ; et en effet, parvenus au pied de la muraille finale, nous trouvâmes une jolie grotte dont le sol est formé de glace pure et le plafond de roc. Entre les stalagmites aux découpures capricieuses s'ouvrent des cavités remplies du précieux liquide. La fraîcheur et la demi-obscurité qui règnent dans cet antre forment la plus heureuse diversion aux ardeurs flamboyantes d'une belle journée d'août.

Il faut s'y arracher cependant, et s'attaquer à la muraille par une étroite cheminée, on ne peut mieux dissimulée à distance. Sans les indications de Joachim, nous aurions très probablement cherché quelque autre passage. Nous nous étions divisés en deux cordées de quatre, assujetties à manœuvrer de concert et à s'attendre au besoin, pour ne pas s'envoyer mutuellement des projectiles. Il était convenu que la section dont j'étais partie prendrait les devants, et que l'autre ne chercherait point à la dépasser. C'est ce qui arriva cependant. MM. Chambrelent et Michelin, qui avaient lié leur sort au mien, y gagnèrent de se trouver bientôt engagés dans un mauvais pas. La face méridionale du Besso ne garde des neiges de l'hiver qu'une étroite coulée qui la traverse en écharpe. Nous aurions dû, instruits par l'expérience des Diablons, en suivre le côté Ouest, où les pierres brisées promettaient une route fatigante, mais partout facile. Gravissant au contraire la rive Est, toute en roche compacte, nous la trouvâmes d'abord disposée en gradins commodes. Mais à mesure que l'on s'élève, les marches deviennent plus hautes, les saillies s'effacent, et l'on se voit réduit au mode de locomotion des reptiles, ou tout au moins des quadrumanes. Le pis, c'est que nos amis, ayant suivi la bonne route, gagnaient à vue d'œil sur nous ; le moment vint où ils s'assirent tranquillement, souriant

d'un air protecteur à nos efforts. Un ravin infranchissable nous séparait d'eux. Allions-nous être contraints de descendre et de remonter dans leurs traces ? Nous esquivâmes cette humiliation, mais non sans déployer tout ce que la nature nous avait dévolu de facultés gymnastiques, et vers midi nous nous trouvâmes réunis sur la crête de la montagne, voyant à nos pieds tout le cirque de Moming. La dernière partie de l'escalade est facile, et l'on peut à volonté suivre l'arête ou s'engager sur la face Est, qui regarde le Schallhorn. Nous primes ce dernier chemin, laissant nos amis essayer de l'autre avec Joachim. En peu de minutes nous fûmes tous installés sur le dernier rocher du Besso (3,675 mè.), contraints de nous ranger en file, car la place manque pour y faire cercle. La vue est merveilleusement belle, bien qu'elle dépasse peu le cirque formé par les montagnes du Val d'Anniviers. Le Besso pourrait sans injustice être appelé le Gornergrat de Zinal, s'il n'était par lui-même un pic aussi intéressant, aussi hardi que le Gornergrat est insignifiant et vulgaire. Il ne manque guère au Besso que d'avoir des voisins moins écrasants pour être cité comme une montagne de premier ordre, et les précipices qu'il voit à ses pieds n'ont pas en Suisse beaucoup de rivaux.

Redescendus à la grotte, nous y faisons une halte pour laisser le soleil décliner un peu. Traversant ensuite le névé dans la direction du Sud, nous prenons en flanc les pentes qui nous séparent de la cabane du Mountet. La distance est minime et serait promptement franchie, si nous n'avions affaire à un chaos de blocs, entassés dans le plus parfait désordre. Si peu de rapport qu'ait notre structure physique avec celle des chamois, il faut nous résoudre à les imiter, et sauter sans rémission d'une pierre sur l'autre, exercice dont les charmes s'apprécient mieux par une fraîche matinée qu'à la fin d'une course. Mais nous sommes vite réconciliés avec le Mountet quand, arrivés sur le terre-plein

de la cabane, nous pouvons contempler à loisir l'hémicycle merveilleux qui nous entoure, et dont la magnificence ne fera que s'accroître jusqu'à ce que les dernières rougeurs du soir aient cessé d'embraser les cimes.

La cabane du Mountet pourrait revendiquer le titre d'auberge, car si l'on y est encore au régime du dortoir et des lits de camp, le Club Alpin Suisse y entretient un fonctionnaire qui cumule les offices de majordome et de cuisinier. On y trouve des provisions, des grogs chauds et autres petites douceurs que les plus spartiates ne dédaignent pas toujours. Le public spécial qui fréquente le Mountet peut s'y donner aussi des divertissements appropriés à ses goûts. Derrière la cabane s'élève un mur naturel de six à sept mètres de hauteur, à pic, ou peu s'en faut, accessible cependant sur quelques points si l'on sait profiter des rugosités de la roche. Le plus facile de ces passages est baptisé par les guides le petit Trift. Deux autres, fort malaisés, portent les noms plus ambitieux de Rothhorn et de Cervin. Joachim nous donne là quelques beaux échantillons de son talent de grimpeur, et voudrait nous engager à jouter avec lui sur ce terrain qui lui est familier. Mais en ce qui me concerne, l'âge de ces fantaisies athlétiques est un peu passé, et je préfère ménager l'épiderme de mes doigts pour quelque meilleure occasion.

Nous avons le plaisir de retrouver ici de fort aimables compatriotes dont nous avons déjà fait la connaissance à Zinal. La réunion en pareil lieu de onze touristes, tous Français, est un événement assez remarquable pour être fêté par quelques libations de champagne et par un concert d'amateurs, où, bien entendu, la partie vocale prédomine. Sans qu'il soit nécessaire d'insister sur ces détails, agréables au souvenir, mais peu dignes de la gravité de l'histoire, on comprendra que la proposition de sonner la diane au milieu de la nuit ait reçu de la majorité des convives un accueil quelque peu froid. Il eût fallu en passer par là si

l'on avait voulu rendre visite aux gros personnages de l'endroit, tels que le Rothhorn, le Gabelhorn ou le Grand-Cornier. Mais il ne manque pas autour de nous de buts d'excursion accessibles à moins de frais. Notre choix se porta sur l'arête qui joint le col du Trift au Rothhorn, et dessine en chemin trois sommets. Le plus méridional est le Trifhorn (3,737 mè.). Les deux autres sont réunis sous le nom de Pointe du Mountet. Les pentes étant exposées au Nord-Ouest, nous y serons longtemps à l'abri du soleil. Un berceau de neige aux moelleux contours, suspendu à mi-côte, sera l'emplacement indiqué du déjeuner. Et dussions-nous même ne pas franchir le flot de séracs qui s'en déverse et barre l'entrée de cet Eden, nous ne pouvons manquer de trouver sur la route un spécimen accompli de paysage glaciaire.

Nos prévisions ne furent pas trompées. Partis à 5 h. 20 min. par un temps idéal, nous nous vîmes bientôt aux prises avec les grandes dislocations du glacier. Nous n'étions que cinq, Bernard Wolff et Kœchlin ayant fait valoir la course de la veille pour se borner à une promenade photographique, en compagnie de Joachim, dans les régions moyennes. On avait allongé la corde, en raison de la grandeur prévue des crevasses, et notre file de 25 mètres de long décrivit au milieu d'elles les plus incroyables arabesques. Une neige excellente nous permit de bien assurer nos pas et de sonder efficacement les ponts, où nous ne pouvions éviter de nous engager plusieurs à la fois, tant les gouffres s'ouvraient démesurés. En explorant du regard leurs obscures profondeurs, leurs merveilleux édifices pétris de neige et d'azur, que de regrets n'envoyâmes-nous pas à l'adresse de nos amis et de leurs chambres noires ! Après deux heures d'allées et venues, des neiges plus unies s'ouvrirent devant nous. L'accès du Trifhorn étant défendu de ce côté par une bergschrund de mauvaise apparence, notre choix se porta sur la Pointe du Mountet,

d'ailleurs plus haute et plus engageante. Y monter fut l'affaire de cinq ou six cents marches à tailler dans le névé. Quelques pas encore sur une crête de roc vertigineuse mais solide, et nous primes place sur la pointe à laquelle l'Atlas topographique donne 3,843 mètres d'altitude. Une dentelure un peu plus élevée (3,878 mét.) se dresse au Nord à quelque distance ; mais de notre poste elle semblait un simple accident sur le flanc du Rothhorn, et l'idée ne nous vint pas d'aller lui rendre visite.

Nous avons cru tenir au Besso la plus parfaite des vues panoramiques qui se rencontrent aux environs de Zinal. Il fallut reconnaître que nous nous étions trompés. D'ici le Rothhorn est plus noir, plus acéré, plus terrible. Le Gabelhorn développe avec plus d'ampleur sa pyramide, ruisselante de glaces de la base au faite ; de plus, le cirque de Zermatt, baigné dans une chaude lumière, se déploie tout entier, en concurrence avec celui de Zinal. Telle est la pureté de l'air que nous distinguons à l'œil nu la trace des caravanes sur les pentes du Théodule, du Breithorn et du Mont-Rose. Entre les deux moitiés de la vue l'admiration flotte indécise. Un juge impartial prononcera, je crois, que si la région de Zermatt a pour elle la largeur des horizons, le calme et l'harmonie des lignes, le Val d'Anniviers dresse ses sommets vers le ciel avec un élan plus sauvage, et condense avec plus d'énergie ces impressions profondes que nous venons chercher dans les Alpes.

Notre séjour sur la pointe fut assez bref, car le soleil montait à vue d'œil et le chemin du retour pouvait nous être fermé par l'affaiblissement des ponts de neige. En pareil cas un circuit vers le Nord nous eût tirés de peine, mais il fallait éviter de compromettre par un retour tardif la journée du lendemain, qui s'annonçait comme devant être bien remplie. Rentrés avant 2 heures au Mountet, nous vîmes partir avec regret nos commensaux de la veille, qui avaient suivi nos traces au Besso, et M. Kœch-

lin qui regagnait la vallée. Après quelques heures données au *farniente*, nous retournâmes brasser la paille du refuge, car ici, plus que partout ailleurs, il n'est rien tel pour être bien couché que de faire son lit.

On se lasse, il faut l'avouer, de cette existence bucolique ; et le lendemain à 4 h. 20 min., au moment du départ, la perspective lointaine d'une couchette plus moelleuse pour le soir flottait devant nos yeux alourdis, en concurrence avec les splendeurs présentes du soleil levant. L'air vif et les beaux tapis de neige ferme du glacier de Durand nous rendirent l'entrain. Nos engagements nous appelaient dans la vallée de Zermatt, et pour nous y rendre nous avons choisi le col Durand, plus long que celui du Trift, mais préférable, à notre sens, pour la vue du Cervin, et plus propre à servir de marchepied pour l'ascension de quelque cime. André Michelin et Chambrelent, qui partageaient mes vues ambitieuses, s'attachèrent à moi. Nos amis formèrent une seconde cordée avec Joachim et un porteur que nous avions engagé.

Nulle difficulté jusqu'à la bergschrund qui règne à une centaine de mètres au-dessous du col. Elle n'est ni bien large ni bien ouverte, mais sa lèvre supérieure est presque partout en surplomb. Le guide assure qu'il s'est vu l'an dernier obligé d'y ouvrir un puits vertical, creusé de bas en haut dans la glace, par une méthode ignorée des plus savants ingénieurs. Nous n'en viendrons pas à cette extrémité, mais pratiquer des marches décentes dans un mur à pic n'est pas déjà chose si simple. André Michelin ayant retiré trop tôt le fer de son piolet, qu'il avait obligeamment placé pour me servir d'appui, je me vis au moment d'exécuter une descente involontaire et peu glorieuse. Le bon Joachim, réduit contre son habitude au rôle de spectateur, en eût sans doute bien ri dans sa barbe. D'une manière ou de l'autre, tout le monde passa. Cinquante minutes d'une marche lente, scandée par le choc monotone du piolet sur

La Dont-Blanche, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bernard.

la glace, nous amenèrent sur l'esplanade neigeuse qui forme le col Durand (3,474 mètr.). Nous faisons halte ici, captivés par la vue du Cervin qui s'est révélé sous un aspect original et menaçant. Nos amis, qui vont descendre directement avec Joachim, nous donnent rendez-vous à Zermatt pour le train du soir, et je fais reprendre les armes à mes volontaires dont l'effectif est juste moitié de ce qu'il faudrait pour me donner rang de caporal.

Notre but est la Pointe de Zinal (3,806 mètr.), qui se dresse tout étincelante des feux du soleil entre nous et la Dent-Blanche. D'après M. Conway, nous devons prévoir une heure de route sur une arête rocheuse escarpée. En fait, les cinq sixièmes du trajet s'accomplissent sur un faite neigeux, d'un dessin flexible et pur. Il est vrai que tout l'intérêt et la difficulté de la course se condensent dans le morceau final. La roche y est des plus redressées, et ne mérite pas la même confiance que celle des Diablons ou du Besso. Elle se fragmente en dalles de belles dimensions, mais celles-ci ont une fâcheuse tendance à glisser sur leur base à la moindre pression exercée sur elles. Nous avançons doucement, éprouvant avec soin tous les points d'appui, jusques et y compris le sommet, mince feuillet de quartzite étonnamment aventuré sur le vide au-dessus du glacier de Schönbühl, qui miroite à 500 mètres de profondeur. Et encore, si l'on veut s'exprimer en toute rigueur, la pyramide n'est pas au plus haut. A quelques pas vers le Sud une tourelle de roc, à cheval sur la crête, la dépasse de deux ou trois mètres. Il vous est loisible, si vous disposez d'un ami solide, de l'adosser à cet obélisque, de monter sur ses épaules et de vous accrocher aux dalles supérieures. Malheureusement celles-ci présentent à un haut degré ce caractère d'insécurité dont nous venons de trouver maint exemple, et le susdit ami ne disposerait pas d'une base suffisante pour vous recevoir en cas de chute. Tout considéré, nous jugeons que cet exercice sort de la catégorie de ceux

que l'on peut recommander aux pères de famille. D'après Joachim, que j'ai consulté à ce sujet, la méthode que je suggère est en effet la seule qui permette d'atteindre l'extrême sommet de la pointe, mais il assure que l'on y recourt quelquefois. Avis aux amateurs de casse-cou, dont nous ne sommes point. Ce malencontreux rocher ne dérobe d'ailleurs rien de la vue, qui réunit tous les éléments possibles de grandeur. La face Sud-Est de la Dent-Blanche, qui se déploie devant nous à courte distance, est à elle seule tout un monde.

Revenus au col vers midi, nous nous laissons dévaler sur les névés un peu mous mais doucement inclinés du glacier de Hohwäng. On s'arrangerait bien de descendre ainsi jusqu'au bout. Mais le moment vient où, d'une rive à l'autre, le glacier se brise en séracs avant de commencer une chute désordonnée sur le vallon de Z'Mutt. Les vestiges d'une avalanche toute fraîche y sont manifestes. L'éroulement s'est en effet produit il y a peu d'heures sous les yeux de notre avant-garde. Guidés par les traces de nos amis, nous entreprenons de sortir du glacier par la rive droite. Nous ne tardons pas à nous persuader que l'autre eût mieux valu. Ballottés pendant une heure entre des glaces bouleversées, pierreuses, et des schistes pourris non moins détestables, nous respirons un moment sur des pentes gazonnées; mais nos tribulations recommencent au milieu des immenses moraines de Z'Mutt. Tant d'autres avant nous les ont chargées d'invectives que les nôtres n'ont pas dû leur être particulièrement sensibles. Si d'ailleurs nous en avons entrepris la traversée complète, c'est dans le but intéressé d'aller demander un peu de verdure et d'ombre à la forêt qui tapisse les bases du Hörnli. La vue est fort belle dans tout ce trajet sur la Dent d'Hérens et le Cervin. Le Gabelhorn, qui se montre à l'improviste au débouché du vallon d'Arben, supporte la comparaison sans désavantage. Le jour où quelque docteur bien pensant vous conseillera pour votre santé

une petite cure de cailloux, vous ne sauriez choisir de meilleure résidence que l'auberge encore inachevée de la Staf-felalp. Nos amis, que nous retrouvons à l'hôtel du Mont-Rose, nous apprennent que le dernier train est parti. Nous nous en doutions un peu, mais la déception ne vaut pas qu'on en parle. Après dîner deux voitures nous porteront de Zermatt à Randa, et ce trajet accompli au bruit des mugissements de la Viège, par une nuit étoilée imprégnée de la senteur des mélèzes, ne nous laissera regretter ni la fumée ni le cri strident des locomotives.

Les touristes qui considèrent Randa autrement que comme un lieu de passage, y sont en général attirés par le Dom ou le Weisshorn. Notre période de liberté touchait à son terme; il fallait choisir. Le Dom enleva nos suffrages par son altitude supérieure (4,554 mètr.) et son accès plus facile, avantage d'autant plus à considérer que nous entendions continuer à nous servir de guides à nous-mêmes. Joachim témoigna le désir de faire cette course, nouvelle pour lui comme pour nous, en qualité de porteur. On lui mit donc sur le dos l'assortiment de conserves et de potages concentrés jugé nécessaire pour alimenter pendant deux jours pleins notre petite troupe, diminuée de MM. Wolff, que des obligations de famille retenaient dans la vallée.

Le 10 août, entre 2 et 3 heures de l'après-midi, nous quitâmes Randa pour nous élever par un joli sentier dans une gorge boisée. Bientôt se révéla une circonstance qui devait compliquer notre itinéraire. Une immense avalanche descendue du glacier de Festi avait encombré le fond du ravin, parcourant un millier de mètres en hauteur verticale, détruisant au passage tous les ponts, et semant partout des blocs de glace rongés à leur base par les eaux furieuses. Après quelques recherches, on finit par trouver un point où les berges suffisamment stables permettaient de sauter. Cela fait, nous n'eûmes plus, pendant une heure, d'obstacles à craindre, si ce n'est l'extrême chaleur et la disette d'eau,

aggravées par la surcharge inévitable de quelques fagots de mélèze. Le déclin du jour et l'attrait d'une jolie escalade nous firent presser le pas. La bonne direction n'est pas aisée à suivre dans cette partie de la course, et les indications précises de M. Conway nous furent très utiles. Le soleil couchant nous montra le toit hospitalier de la cabane de Festi, l'une des plus heureuses créations du Club Alpin Suisse. C'est l'idéal du genre. Ici point de cuisinier à demeure; nous sommes maîtres de la place, et rien ne s'y fera qu'à notre heure et à notre gré. Pendant que les gens pratiques s'occupent du feu, du gîte et du souper, les contemplatifs s'oublient jusqu'à la tombée du jour devant une vue merveilleuse, où le Weisshorn enlève sans conteste le prix de la beauté.

L'aurore du 11 août se leva pleine de menaçants présages; ciel noir, cimes voilées, bourrasque de l'Ouest, tout cela ne disait rien de bon. Mais nous avions en perspective au moins quelques heures de chemin facile. On décida de tenter la fortune, et le signal du départ fut donné à 4 h. 40. Nous atteignîmes en deux heures, par la route ordinaire, le Festijoch, dépression neigeuse formant trait d'union entre les glaciers de Hohberg et de Festi. Les nuages s'abaissaient toujours, et commençaient à se résoudre en grésil. Le glacier de Hohberg, où passe l'itinéraire habituel, est exposé aux chutes de séracs. N'ayant pu l'examiner à l'avance, nous avons toutes chances de nous y égarer dans le brouillard. Joachim tomba d'accord avec moi pour penser que l'arête Nord-Ouest, sur laquelle nous nous trouvions, offrirait une route moins facile peut-être, mais mieux indiquée et plus sûre. Notre conjecture se vérifia, sauf en un point, où la glace accumulée sur la face Nord du Dom déborde ses digues et se déverse sur le glacier de Festi. Ici plus d'arête : elle est submergée. Il faut se faire un chemin à coups de piolet, inclinant à droite ou à gauche suivant le caprice des crevasses. Nous retrouvons avec

plaisir notre fil conducteur, formé par une interminable série de pitons rocheux et d'arêtes de neige. A 11 heures nous sommes au sommet du Dom, autant du moins que l'on peut s'en assurer dans cette atmosphère grise et dense. Point de signal érigé de la main des hommes : la neige ensevelit tout et se dérobe de toutes parts en des profondeurs brumeuses. Mais il y a peu d'instant une éclaircie nous a montré l'arête où s'ouvre le Nadeljoch venant converger à la rencontre de la nôtre.

Il faut nous contenter de cette demi-certitude et redescendre en hâte, car le froid redouble, la bourrasque se change en tourmente et les rochers se blanchissent de givre. Nous-mêmes, le visage encadré de glaçons, nous prenons, dans les courts arrêts que les mauvais pas nous imposent, des aspects de fantômes ou de statues de sel. En pareil cas s'asseoir est imprudent, manger impossible, Toute trace de nos pas est déjà effacée, et le relief du sol est notre seul guide. Heureusement personne ne se démoralise, et une petite boussole de poche, que Chambrelent exhibe à propos, nous remet dans la bonne voie un instant perdue. Nous rentrons vers 6 heures du soir à la cabane, ruisselants d'une pluie glacée, faits comme des bandits ; mais aussi quelle joie d'entendre, volets et portes closes, le feu ronfler dans le poêle, de se sentir pénétrer par une douce chaleur et de repasser, avec les ailes de l'imagination et de la mémoire, par les péripéties de cette dure journée !

Le soleil se leva le lendemain dans un azur irréprochable. Il eût été cruel de descendre sans mettre à profit ce dernier beau jour. La tentation d'aller revoir ce que nous n'avions fait que deviner la veille était grande. Mais, vérification faite, nos provisions se trouvèrent trop minces, et Joachim fut envoyé à Randa, avec mission de nous rapporter un supplément nécessaire. Il revint vers 11 heures ; nous fûmes aussitôt en campagne, laissant à notre messenger

le soin de ranger la cabane et de nous offrir au retour un échantillon de sa science culinaire. Ce départ tardif n'autorisait pas de grandes ambitions. Néanmoins, trois heures après, nous nous trouvions installés sur le point culminant de l'arête qui sépare les glaciers de Festi et de Hohberg. Cette sommité (3,757 mètr.) n'a jamais, que je sache, attiré l'attention d'aucun touriste. Le nom de Festigrat me semble assez approprié pour la désigner. On y accède du côté de l'Ouest par un escalier naturel formé de mica-schistes en larges dalles et suivi d'une arête de neige doucement inclinée. Si facilement accessible que soit ce belvédère, la corniche neigeuse qu'il projette sur le glacier de Hohberg lui donne quelques allures de grande cime. Nous lui avons dû, outre le plaisir d'une vue magnifique, celui de constater que nous avons bien effectivement foulé la veille le sommet du Dom.

Quatre heures de descente nous reconduisirent à Randa, enchantés de notre campagne et surtout de cette fleurette nouvelle cueillie dans le champ si exploré des Alpes Pennines. Que le lecteur soit indulgent pour cette prédilection paternelle, et qu'il ne m'en veuille pas trop si j'ai osé parler d'une région classique sans avoir à décrire aucune de ces grimpadés à sensation où brillent le génie des grands guides et la foi souvent aveugle de leurs disciples.

PIERRE PUISEUX,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

II

ESCALADES DE ROCHERS

DANS LE MASSIF D'ALLEVARD

(PAR M. DULONG DE ROSNAY.)

LE BEC D'ARGUILLE (2,893 MÈT.). — LA GRANDE AIGUILLE OCCIDENTALE D'ARGENTIÈRE (2,917 MÈT.), PREMIÈRE ASCENSION. — LA PYRAMIDE INACCESSIBLE DES SEPT-LAUX (2,917 MÈT.). — DU GRAND-THIERVOZ AU SOMMET DE COMBEROUSSE (2,850 MÈT.), PAR LA PETITE-VALLOIRE ET LES CRÊTES DE COMBEROUSSE, COURSE NOUVELLE. — L'AIGUILLE ORIENTALE D'ARGENTIÈRE (2,880 MÈT.), PREMIÈRE ASCENSION.

LE BEC D'ARGUILLE (2,893 MÈT.)

Séduit par la fraîcheur et le charme de la vallée du Bréda, j'ai passé au Grand-Thiervoz, hameau de la commune de la Ferrière, six semaines de l'été de 1893. A peine installé, je commençai la série des courses que j'avais inscrites à mon programme. La première était l'ascension du Bec d'Arguille.

Le 23 juillet je partais du Grand-Thiervoz avec ma cousine M^{lle} de Saint-Ph..., deux de ses amies et le jeune porteur Joseph Baroz fils, pour aller coucher au deuxième chalet de la Combe Madame. Le temps était froid et le brouillard intense; mais une légère brise du Nord faisait présager le

beau temps pour le lendemain. A la tombée de la nuit nous arrivons au chalet où, sans égard pour les jeunes filles que j'accompagnais et malgré le froid, le brouillard et l'heure avancée, l'hospitalité nous fut refusée. Nous décidons alors de monter jusqu'au petit abri situé à une demi-heure plus haut; mais, craignant de n'y pas trouver de bois, nous demandons l'autorisation d'emporter quelques fagots. Cette autorisation nous ayant été accordée, nous nous chargeons, Baroz et moi, comme des mulets, et nous nous élevons péniblement jusqu'à l'abri. C'est un petit réduit pouvant contenir deux personnes à grand'peine, et nous nous y entassons cinq!... pas un fêtu de paille ou de foin, et le sol, où s'est égouttée la neige fondue, est complètement mouillé. Inutile de dire que nous ne fermons pas l'œil, et que nous eussions gelé si nous n'avions pas entretenu le feu toute la nuit avec le bois que nous avons apporté et quelques fagots de réserve que nous trouvâmes aux abords de l'abri.

Pendant la nuit, le temps s'était dépouillé et, à 4 heures, quand nous quittons le chalet, tout nous faisait prévoir une journée superbe. Ces prévisions se sont d'ailleurs réalisées.

Le Bec d'Arguille est accessible de divers côtés, mais je crois que l'itinéraire par nous suivi tant à la montée qu'à la descente est le plus intéressant.

En quittant notre gîte, nous nous élevons par des pâturages dans le vallon supérieur qui s'ouvre derrière l'abri; puis, pour éviter les éboulis, nous prenons à gauche une arête de rochers gazonnés qui nous amène à un petit col neigeux faisant communiquer notre vallon avec un autre, tributaire de la Combe Madame: le vallon de la Plagne-Vaumard. A notre droite se dresse le Bec d'Arguille. Au col nous attaquons le pic par une marche de flanc sur des roches gazonnées coupées de couloirs d'éboulis, qui nous conduit à l'arête Sud. Cette arête, d'abord mollement in-

clinée et composée d'éboulis faciles, se redresse bientôt, et la pierraille fait place au véritable rocher.

Un peu avant le sommet, l'escarpement ne permet plus de suivre l'arête, et il faut gravir deux petits couloirs assez raides, mais d'une ascension facile, grâce à la solidité du rocher. Le deuxième couloir gravi, quelques mètres sur l'arête nous conduisent au sommet, d'où la vue est fort belle sur tout le Dauphiné et la Savoie.

Par le même chemin nous revenons au col, que nous franchissons sur des éboulis et des névés. Nous côtoyons un petit lac, et aboutissons à la partie supérieure du vallon de la Plagne-Vaumard.

Nous gravissons le versant opposé de ce vallon par un névé, et nous arrivons au col de Valloire, qui s'ouvre entre le Rocher d'Arguille, au Sud, et la Pointe de la Grande-Valloire, au Nord. Un facile couloir de rochers nous amène au glacier d'Arguille, que nous descendons jusqu'à la Combe de la Grande-Valloire, par laquelle nous regagnons la vallée du Bréda.

Pour la parfaite intelligence de cet itinéraire, il est nécessaire d'indiquer les erreurs de la carte¹, qui sont les suivantes :

1° Le pic à la cote de 2,854 mètr., soit le plus septentrional, est dénommé « Bec d'Arguille » ;

2° Le pic à la cote de 2,893 mètr., soit le plus méridional, est dénommé « Rocher d'Arguille ».

3° Le col de Valloire fait communiquer la vallée de la Grande-Valloire avec la Combe de Tépey (branche Nord), en Maurienne ;

4° Le glacier d'Arguille n'est pas figuré.

Il faut ainsi rectifier :

1° Le pic à la cote de 2,854 mètr. se nomme « Rocher d'Arguille » ;

1. Il s'agit de la carte du Ministère de l'intérieur en trois couleurs ;

2° Le pic à la cote de 2,893 mètr. se nomme « Bec d'Arguille » ;

3° Le col de Valloire fait communiquer la Combe Madame (vallon supérieur de la Plagne-Vaumard) avec la Combe de la Grande-Valloire ;

4° Le glacier d'Arguille descend sur la Combe de la Grande-Valloire, entre le Rocher d'Arguille et la Pointe de la Grande-Valloire.

L'ascension du Bec d'Arguille est facile. Néanmoins les couloirs du sommet et le glacier d'Arguille présentent tout juste les petites difficultés nécessaires pour rendre l'ascension intéressante à la masse des touristes.

Si un bon refuge existait dans la Combe Madame ou dans celle de la Grande-Valloire, cette ascension aurait presque autant d'amateurs que celle du Rocher-Blanc.

LA GRANDE AIGUILLE OCCIDENTALE D'ARGENTIÈRE

(2,917 MÈT.)

PREMIÈRE ASCENSION

De l'abri de la Combe Madame on commence à apercevoir les Aiguilles d'Argentière, du moins deux d'entre elles : les deux dernières aiguilles occidentales. Puis, à mesure qu'on s'élève sur le Bec d'Arguille, les autres surgissent, et on finit par embrasser d'un coup d'œil les six aiguilles, aiguës comme des clochers ou affilées comme des lames de couteau, ainsi que le beau glacier qui leur sert de base. C'est un tableau alpestre d'une grandeur superbe, et qu'on ne devait guère s'attendre à contempler dans un massif d'altitude modeste tel que celui d'Allevard.

Tant sur les flancs que sur le sommet du Bec d'Arguille, mon attention fut vivement sollicitée par ce spectacle. J'y

mais ces observations peuvent s'appliquer également à celle du Dépôt de la guerre, les deux cartes se copiant à très peu de chose près.

trouvais matière non seulement à l'admiration, mais aussi à des réflexions du domaine orographique.

J'avais fait en 1892 la première ascension de l'Aiguille Centrale d'Argentière, dont j'ai rendu compte dans l'*Annuaire* de 1892. Si on veut bien se reporter à mon article, on verra que j'ai fait une courte description de la chaîne, indiquant qu'elle se compose de six aiguilles. Celle dont j'avais fait l'ascension est la deuxième en partant de l'Est. Je l'ai dénommée « Aiguille Centrale ». Ai-je eu raison? Oui. Il est vrai que la chaîne portant des Aiguilles au nombre de six, soit en nombre pair, il ne saurait y avoir de Pic Central à proprement parler. Mais il faut considérer que l'Aiguille Orientale est largement séparée de l'Aiguille dite Centrale; que celle-ci est également très séparée de sa voisine occidentale, tandis que cette dernière et les trois suivantes se serrent étroitement les unes contre les autres comme des dents sur la lame d'une scie. Il y a donc en réalité une Aiguille Orientale, une Aiguille Centrale et un groupe de quatre Aiguilles Occidentales.

Mais j'avais dit, en outre, que l'Aiguille Centrale était la plus élevée. Je ne l'avais d'ailleurs choisie qu'à ce titre parmi les cinq aiguilles encore vierges de la chaîne d'Argentière. J'avais assigné la seconde place à la première¹ Aiguille Occidentale et la troisième à l'Aiguille Orientale. J'écrivais enfin que ces deux dernières aiguilles m'avaient semblé d'un accès plus facile que l'Aiguille Centrale.

Plus je m'élevais sur les flancs du Bec d'Arguille, et plus il me venait des doutes sur l'exactitude de ces observations. Pour bien juger les montagnes, il faut les voir de haut; or, en 1892, je n'avais pu observer les Aiguilles d'Argentière que d'en bas, soit des pâturages du Riou-Claret, soit du glacier d'Argentière. De plus, la chaîne forme un angle saillant du côté du Riou-Claret, ce qui rendait plus difficiles

¹ « Première » en partant de l'Est, que je prends toujours comme point de départ.

encore et plus trompeuses mes observations faites de ce point. L'Aiguille Centrale, en effet, occupant le sommet du triangle, *vient en avant*, comme disent les peintres, et prend des proportions relatives exagérées.

Au sommet du Bec d'Arguille, certaines erreurs contennues dans mon article de l'année dernière devenaient pour moi presque évidentes. La première portait sur l'altitude respective des aiguilles. Le sommet le plus élevé ne me paraissait plus être le pic central, mais bien la première Aiguille Occidentale. Il n'y avait donc *rien de fait*. Puisque je ne m'étais pas élevé l'année dernière au point culminant de la chaîne, je le gravirais cette année. Dans tous les cas il fallait éclaircir tous les points douteux et, dès ce moment, je pris la résolution de retourner le plus tôt possible sur ces terribles rochers pour tenter l'ascension du sommet qui m'avait paru le plus élevé.

Rentré le 24 au soir au Grand-Thiervoz, j'écrivis au guide François Michel, d'Allemont, avec lequel j'avais fait l'année dernière l'ascension de l'Aiguille Centrale, de se rendre chez moi sans retard. Mais la pluie se mit à tomber sans interruption. Michel n'arriva que le 30, ayant passé le col de Voutaret, son piolet d'une main et son parapluie de l'autre. La pluie tomba encore le 31 et le 1^{er} août dans la matinée. Dans l'après-midi le temps était noir, le brouillard épais, mais le vent du Midi avait fait place à une bonne brise du Nord, et nous nous décidâmes à partir pour aller coucher dans l'abri de Combe Madame. Il fallait, après l'épreuve du 23 juillet, un certain courage. Mais tout vaut mieux, à mon avis, que de se préparer à une ascension pénible en gravissant le matin même un interminable sentier de vallée.

Outre Michel, j'emmenais avec moi Joseph Baroz fils. J'ai coutume de faire mes courses avec un seul guide, ce qui m'a toujours bien réussi. Mais un examen attentif de la première Aiguille Occidentale d'Argentière m'avait fait

prévoir des difficultés de telle nature qu'il eût peut-être été imprudent de s'y aventurer à deux seulement. Il m'avait semblé impossible à un homme seul, en cas d'accident, de porter utilement secours à son compagnon.

Quand nous passâmes devant le chalet de la Combe Madame, les fermiers, pris sans doute de remords de leur accueil antérieur, nous offrirent l'hospitalité. Il est vrai que le lendemain ils rachetaient ce bon mouvement par des procédés qui n'avaient rien d'écoissais et sur lesquels il n'est pas nécessaire d'insister.

Partis le lendemain à 5 heures par un très beau temps, nous étions à 8 heures sur le glacier d'Argentière et à 8 heures et demie au pied de la face Nord de la première Aiguille Occidentale. Cette face est formée d'une paroi à peu près verticale et presque dépourvue de couloirs. Il fallait donc opter entre les deux arêtes : Ouest et Est. L'arête Ouest est évidemment impraticable. D'abord d'une inclinaison voisine de la verticale, elle se termine, au sommet, par un surplomb extrêmement accusé. Restait l'arête Est; elle n'est pas très engageante, mais nous n'avions pas le choix. Cette arête est très raide et se termine, à sa base, par un à-pic de trente mètres qui, lui-même, aboutit à une selle séparant deux couloirs : l'un, rocheux, désagrégé, et d'une terrible inclinaison à ce qu'il m'a semblé, descend sur le Riou-Claret; l'autre est un large couloir de glace qui descend sur le glacier.

Gravir ce dernier couloir pour aller attaquer, à sa base, l'arête Est, il n'y fallait pas songer, l'à-pic étant évidemment infranchissable. Il fallait donc chercher le moyen d'aboutir à l'arête au-dessus de l'à-pic. Nous nous décidons alors à attaquer franchement la face Nord. Les piolets sont posés en guise de pont sur la bergschrund que nous traversons. Là se présente un premier mauvais pas. Le rocher est poli par le frottement de la glace; les saillies font défaut, et il faut exécuter une petite gymnastique

assez délicate au-dessus de la bergschrund avant de trouver une prise sérieuse.

Ce mauvais pas franchi, nous exécutons sur la face Nord de l'Aiguille une marche en écharpe destinée à nous conduire sur l'arête au-dessus de l'à-pic. L'entreprise n'est pas facile. Ces saillies sont généralement assez prononcées, mais elles sont souvent mauvaises et, surtout, la pente est effrayante. Si à cela vous ajoutez qu'une légère couche de neige fraîche recouvre parfois les rochers, vous penserez que *ça n'allait pas tout seul*.

Plus nous nous élevions et plus l'ascension devenait difficile. Jusque-là les prises avaient été sinon commodes, du moins à peu près suffisantes. Mais la paroi Nord se redresse, se lisse, et il ne reste plus pour s'élever qu'un petit couloir. Mais quel couloir ! D'une inclinaison extraordinairement accusée, il est formé de rochers lisses où les prises font défaut et sur lesquels on ne sait comment tenir. C'est en de pareils endroits que se révèle le bon guide. A la vue du couloir, Michel s'arrête, examine, hésite, plusieurs fois il tâtonne et fait quelques tentatives sans résultat. Enfin il a tracé sa route, pris son parti et, sans hésitation désormais, avec une maîtrise admirable, il se hisse, je ne sais comment, au sommet du couloir. Nous montons après lui à l'aide de la corde, et nous voilà tous trois réunis sur une étroite plate-forme. Hélas ! nous ne sommes pas encore sur l'arête. Avant de l'atteindre, il faut gravir un deuxième couloir aussi mauvais que le premier. Michel renouvelle son tour de force avec le même courage et la même adresse, et nous voilà enfin sur l'arête, notablement plus haut que le sommet de l'à-pic. Que sera-t-elle ? A coup sûr elle ne pourra être plus mauvaise que ce que nous avons fait jusqu'ici.

Après un court instant de repos nous attaquons l'arête. Elle exige une gymnastique assez soutenue ; sa pente est très accusée, ses flancs vertigineux, et son escalade ne nous

a pas semblé partout facile, même après ce que nous venions d'exécuter plus bas.

Enfin nous sommes au sommet, qui ne se termine pas par une plate-forme. C'est une pointe de pyramide sur laquelle nous avons peine à nous grouper commodément. Nous élevons le cairn ; puis je m'aperçois que j'ai oublié d'emporter une bouteille ou une boîte de fer-blanc, et je me contente d'insérer dans le cairn, sans aucune enveloppe, un morceau de papier sur lequel sont inscrits nos noms et la date de l'ascension.

Je constate alors, cette fois sans erreur possible, que notre sommet est le plus élevé de tous ; aussi l'ai-je appelé « Grande Aiguille Occidentale ». Si les pâtres et les chasseurs de chamois de Maurienne dénomment parfois le Pic Central « Grand Pic », c'est qu'ils sont victimes de l'erreur d'optique qui se produit au Riou-Claret et que j'ai signalée plus haut.

Après notre sommet viennent l'Aiguille Centrale et la troisième Aiguille Occidentale, d'une hauteur à peu près égale ; puis, au troisième rang, l'Aiguille Orientale et la quatrième Aiguille Occidentale ou « Aiguille de Marcieu », dont l'altitude est aussi à peu près égale. Enfin, au dernier rang, vient la deuxième Aiguille Occidentale, pointe basse, négligeable et qui n'est guère plus qu'un renflement de la crête. J'ai appelé la quatrième Aiguille Occidentale « Aiguille de Marcieu » ; c'est, en effet, de celle-là que M. de Marcieu a fait la première ascension, et non de la troisième comme je l'avais cru l'année dernière. Cette année, à l'aide de la jumelle, j'ai pu découvrir le cairn, et d'ailleurs Michel, qui avait accompagné M. de Marcieu, m'a affirmé que c'était bien la dernière de la chaîne qu'ils avaient gravie.

Ces constatations faites, la descente de l'arête commence, prudente et environnée de toutes les précautions voulues. Nous descendons un par un, chaque fois que la prudence

l'exige, et nous voilà bientôt au sommet des couloirs par lesquels nous étions montés. Il n'est pas douteux que Baroz et moi, aidés de la corde tenue d'en haut par Michel, ne puissions les descendre; quant à Michel lui-même, il ne pourrait s'y risquer avec la corde tenue d'en bas par Baroz et moi. La pente est telle, en effet, les saillies sur lesquelles nous pouvons prendre place sont si précaires et nous assurent si peu de solidité, qu'il nous serait impossible de résister à la secousse et d'enrayer une chute qui serait la perte de toute la cordée. Nous cherchons donc un rocher sur lequel Michel pourra enrouler la corde quand il lui faudra descendre: mais nous n'en trouvons pas. Là le rocher est lisse, sans saillies sérieuses. Inutile de chercher davantage. Que faire alors?... « Il faut, dit Michel, continuer à descendre l'arête jusqu'à l'à-pic et descendre ensuite l'à-pic lui-même. » Il n'y a pas d'objection à faire. A moins d'élire à perpétuité domicile sur notre arête, il faut en passer par là. Nous descendons jusqu'au sommet de l'à-pic, et justement nous apercevons tout de suite un bon rocher saillant où il sera possible de fixer la corde.

Avant de commencer la descente, je m'agenouille sur la corniche où nous nous tenons, et je regarde au-dessous de moi notre route. C'est tout droit, ou peu s'en faut. Nous nous détachons pour donner toute la corde (j'en ai une de trente mètres en manille, déjà ancienne, mais encore excellente). Baroz s'attache et descend le premier; de temps en temps on entend: « Attention! Moulez! etc. » La voix nous arrive étouffée d'abord, puis sonore, comme sortant d'un puits.

Baroz est en bas; il se détache et la corde remonte. Je m'attache à mon tour et commence la descente. Je m'aperçois tout de suite que mon premier examen ne m'a pas trompé; la paroi est d'une inclinaison très voisine de la verticale, les saillies sont suffisamment bonnes, mais extrêmement rares. A un moment, la main droite tenant une

prise, le bras droit tendu et le corps collé au rocher lisse, les pieds viennent se poser sur une étroite corniche. Entre la prise de la main et la corniche, pas une saillie : le rocher absolument vertical et lisse. Pour continuer la descente, il faut pourtant que les mains viennent remplacer les pieds. Je lâche la prise, je colle la main sur le rocher en la laissant glisser, je m'agenouille sur la corniche, je m'y assieds, et enfin, la saisissant des deux mains, je me laisse glisser jusqu'à la saillie suivante, où la descente devient un peu moins difficile. J'arrive enfin sur la selle séparant les deux grands couloirs Nord et Sud.

Michel ramène la corde, l'attache en double au rocher saillant et se laisse glisser avec une remarquable adresse. L'à-pic ayant 30 mètres et la corde étant en double, Michel ne peut s'en servir que jusqu'à la moitié de la paroi ; mais là, il se trouve déjà au-dessous du très mauvais pas que j'ai décrit tout à l'heure, en un endroit où la descente devient un peu moins difficile, et il pourra, dans un instant, grâce à son habileté, arriver jusqu'à la selle. Mais auparavant il tire sur l'un des bouts de la corde pour la ramener. Elle s'est probablement engagée dans une étroite fissure du rocher auquel elle est fixée, et les efforts de Michel restent vains. Mais il s'entête, fait de nouveaux efforts, et tente alors de remonter pour aller la décrocher. Ce n'est que sur mes supplications réitérées qu'il renonce à cette folle entreprise et vient nous rejoindre. Nous sommes donc obligés d'abandonner ma corde, et j'avoue que ce n'est pas sans regrets de ma part, car bien des souvenirs y étaient *attachés*.

Ainsi s'est heureusement terminée cette descente, qui restera certainement dans ma mémoire comme le passage le plus émouvant que j'aie jamais rencontré dans mes courses.

Nous voilà tous trois réunis sur la selle ; mais ici se présente une nouvelle difficulté : nous avons attaqué la montagne par sa face Nord, au pied de laquelle nous avons

laissé nos piolets, et les circonstances nous amenaient au pied de l'arête Est et au sommet d'un couloir de glace fort incliné. Les guides m'offrent d'aller me chercher mon piolet. Tous deux, très rapprochés l'un de l'autre pour se porter secours au besoin, descendent la pente de glace en zigzag, se servant, en guise de piolet, des cinq doigts de la main enfoncés dans une mince couche de neige fraîche.

Je ne puis m'empêcher de frémir encore au souvenir de cette descente d'autant plus périlleuse qu'au pied de la pente, et dans toute sa largeur, s'ouvre une crevasse large et profonde. Arrivés au rebord supérieur de la crevasse surplombant de très haut le rebord inférieur, ils la franchissent d'un bond, prennent pied sur le glacier et ne tardent pas à arriver au point où sont restés nos piolets. Puis ils se mettent en devoir de me rejoindre sur la selle; mais la crevasse constitue, pour remonter, un obstacle infranchissable. Les guides trouvent heureusement un petit pont et me rejoignent. Nous descendons tous les trois, définitivement cette fois, sans corde mais armés de nos bons piolets. Il faut se contenter d'ailleurs de degrés fort sommaires, car la glace est très dure et se laisse à peine entamer.

Enfin nous voilà sur le glacier. A la montée, préoccupé de chercher une voie d'ascension, je lui avais prêté peu d'attention; mais à la descente, je lui ai payé un nouveau et juste tribut d'admiration. C'est à bon droit que M. Cadiat, dans un intéressant article de nos *Annaires*, en fait l'éloge. Le glacier d'Argentière, par sa forme, ses accidents, le réseau varié de ses crevasses, les séracs qu'il porte à son sommet, est admirable; et les massifs d'altitude moyenne, de 3,000 mètres environ, n'en présentent sans doute pas de pareil.

Nous traversons le glacier dans la direction de l'Ouest, et nous descendons grand train le couloir qui tombe sur le glacier de la Combe Madame, où Michel nous quitte pour gagner le Riou-Claret par le col de la Combe Madame et

rentrer le lendemain à Allemont. Quant à Baroz et moi, nous descendons le glacier et ses moraines, gagnons la Combe Madame, et à 6 heures nous sommes de retour au Grand-Thiervoz.

J'ai été très content de mes guides. Michel a été absolument remarquable. Quant au jeune Baroz, j'en dirai tout à l'heure un mot.

Après le récit que je viens de faire, il est presque inutile de dire que l'ascension de la Grande Aiguille Occidentale d'Argentière est d'une difficulté exceptionnelle. Je l'ai trouvée *sensiblement plus difficile* que celle de l'Aiguille Méridionale d'Arves, qui présente des difficultés analogues, mais à un degré moindre, à mon avis. Si j'en juge par ma propre expérience, et, d'autre part, par les récits que j'ai lus dans les publications alpines, il est peu d'aiguilles rocheuses, même parmi les plus hautes et les plus réputées, dont l'accès soit aussi malaisé.

Je ne pense pas qu'on arrive jamais à trouver une route moins difficile que la nôtre. J'ai dit que la face Nord, très raide et presque dépourvue de couloirs, que l'arête orientale très raide aussi et terminée par un surplomb, étaient l'une et l'autre absolument impraticables. Il suffit d'avoir un peu l'expérience de la montagne pour acquérir à ce sujet une certitude entière. Resterait la face Sud ; je l'ai étudiée du sommet ; elle se compose de couloirs très inclinés et entièrement décomposés ; il suffit de pousser une pierre du doigt pour provoquer des canonnades formidables. Il faudra donc toujours, je le crois, adopter l'arête Est et se heurter, soit à l'à-pic qui la termine à sa base, soit aux difficiles couloirs qui permettent d'éviter celui-ci. C'est donc grandement à tort que, du sommet de l'Aiguille Centrale, je l'avais jugée moins difficile que ce dernier pic. Michel d'ailleurs avait complètement partagé mon erreur, ce qui prouve une fois de plus qu'à moins de constater la présence d'obstacles évidents, tels que des à-pic

absolus ou des surplombs, on ne peut juger le rocher avec certitude que lorsqu'on y est.

Un mot sur la carte :

1° La chaîne d'Argentière n'y occupe pas la place qu'elle devrait occuper. En réalité, elle ne fait pas partie de la chaîne principale, mais s'en détache vers l'Est, au sommet du triangle formé par les Rochers Billau et ceux qui sont au Sud du col de la Croix ;

2° Ces derniers rochers ne sont pas en réalité la chaîne d'Argentière, comme je viens de le dire, mais une crête faisant partie de la chaîne principale et qui supporte le glacier d'Argentière ;

3° Ce glacier, qui n'est pas figuré sur la carte, est supporté, au Sud, par la base des aiguilles ; à l'Ouest, par les rochers situés au Sud du col de la Croix, et dont je viens de parler. Au Nord et à l'Est, il se déverse sur le bassin du Glandon ;

4° Les aiguilles, si élancées, si bien séparées les unes des autres, et qui ont une individualité propre et si exceptionnellement marquée, ne sont pas indiquées. La carte ne présente qu'une ligne de rochers figurant une crête d'altitude à peu près égale dans toute sa longueur ;

5° Le glacier de la Combe Madame n'est pas figuré :

6° Les cols de la région, sauf de rares exceptions, ne sont pas indiqués ; citons notamment le col si fréquenté de la Combe Madame et celui d'Argentière : le premier s'ouvre au sommet de la branche occidentale du glacier de la Combe, entre le Rocher-Blanc et les Rochers Billau, et le second au sommet de la branche orientale de ce même glacier, entre les Rochers Billau et la quatrième Aiguille Occidentale d'Argentière ou Aiguille de Marcieu. Ces cols font communiquer la Combe Madame avec la haute vallée d'Olle.

LA PYRAMIDE INACCESSIBLE DES SEPT-LAUX (2,917 MÈT.)

Dans un article de l'*Annuaire* de 1890, intitulé « La chaîne des Sept-Laux », j'avais parlé de la Pyramide Inaccessible. N'ayant pu à ce moment la gravir moi-même, j'avais publié le récit de la première ascension par M. Jean de Bouchaud et celui de la troisième par M. Brossé. J'ai eu l'occasion cette année d'en faire moi-même une ascension, sur laquelle je donnerai de brèves indications.

Quand on séjourne dans la vallée du Bréda, il est rare qu'on n'ait pas à monter aux Sept-Laux. J'eus, dans le courant du mois d'août, à y conduire quelques amis dont j'avais reçu la visite.

Le 10 août nous montions en nombreuse caravane au chalet de la Société des Touristes du Dauphiné, où nous arrivions à midi et demi. Sur le seuil du chalet, j'aperçois Michel venu pour attendre des touristes qui l'avaient engagé et devaient le rejoindre le soir même. Immédiatement nous nous sommes regardés et compris... nous n'allons pas passer notre après-midi dans une *honteuse inaction*. Nous convenons de monter à la Pyramide Inaccessible. Je dépose mon sac, nous prenons rapidement un café, et à une heure nous attaquons les moraines qui descendent sur le lac de Cos. Nous arrivons au petit glacier qui tapisse la base Ouest de la montagne. Là je décide d'adopter l'itinéraire de M. Brossé. La saison étant avancée et la neige fondue, nous sommes obligés de tailler des marches dans la glace presque jusqu'au rocher. Là nous gravissons la muraille située au Sud du pic pour gagner l'arête Sud, puis nous nous élevons par cette arête jusqu'au sommet.

Je suis pleinement de l'avis de M. Brossé : cette montagne ne mérite pas la mauvaise réputation qui lui a été faite. A aucun moment nous n'avons dû employer la corde. Sans doute ce n'est pas une ascension facile comme celle

du Rocher-Blanc, son voisin, voire même comme celle du Puy-Gris; mais on n'y trouve que les difficultés classiques inhérentes aux rochers escarpés. Nous n'avons rencontré qu'un pas assez délicat, signalé déjà par M. Brossé dans son récit. L'arête Sud est barrée sur un point par un haut rocher vertical qu'il faut contourner à l'Ouest; il faut alors se hisser sur une dalle lisse, ce qui serait très difficile sans une fente de rocher où l'on peut glisser le coude ou la main. Les rochers placés plus bas ne semblent pas offrir une meilleure route, aussi ce mauvais pas ne saurait être évité; mais il n'a rien de bien terrible. En résumé cette ascension n'est, pour le touriste habitué au rocher, qu'un exercice de gymnastique agréable et amusant.

Du sommet nous avons étudié la montagne sur toutes ses faces. Elle paraît également accessible par l'arête Nord et par le couloir qui coupe toute la face Ouest. Je crois même qu'on pourrait tenter l'ascension par les couloirs de la face orientale; mais nous avons laissé nos piolets au bas de la muraille Sud; d'autre part la journée était fort avancée; nous devions donc renoncer à toute exploration et descendre par l'itinéraire suivi à la montée.

A 6 heures nous étions de retour au chalet.

**DU GRAND-THIERVOZ AU SOMMET DE COMBEROUSSE
(2,850 MÈT.), PAR LA PETITE-VALLOIRE, ET LES CRÊTES
DE COMBEROUSSE (COURSE NOUVELLE).**

Du Grand-Thiervoz on aperçoit une belle cime très élancée qui se dresse au fond de la combe de la Petite-Valloire. Du hameau même on ne voit que l'extrême sommet, qui apparaît au-dessus des premières crêtes rocheuses et gazonnées de la Petite-Valloire; mais si l'on franchit le Bréda et qu'on s'élève par le sentier de la rive gauche qui conduit au Mollard, on découvre cette cime du haut en bas,

et on en peut admirer les belles proportions et les arêtes hardies.

Cette pointe m'intriguait. Il était impossible de déterminer son identité à l'aide de la carte, manifestement inexacte en cette région. D'autre part, aucun touriste n'en a jamais parlé. Tout ce que je pus en savoir c'est que, dans le pays, on la nomme « Porte de l'Église ». On s'explique cette dénomination, la montagne ayant assez exactement la forme d'une porte ogivale.

Pour me renseigner, le plus simple était d'y aller; c'est ce que je fis. Je retins le jeune Baroz, et le 22 août nous partions pour aller coucher au deuxième chalet de la Petite-Valloire. Cette vallée supérieure est fort mal indiquée sur la carte. Tâchons de suppléer à cette insuffisance.

La Grande-Valloire, qui descend du col de Valloire et du glacier d'Arguille, aboutit au Curtillard. Cette vallée a deux combes supérieures tributaires venant du Nord-Est : 1° la plus élevée est le vallon de Comberousse, dont l'origine est au col de Comberousse, entre la Pointe de Comberousse et le Puy-Gris ; 2° l'autre est la Petite-Valloire, qui se forme au pied d'un cirque de rochers dont la pointe que nous nous proposons de gravir est le point culminant.

Je ne crois pas que ce vallon ait jamais reçu la visite d'aucun touriste.

On pourrait gagner la Petite-Valloire en remontant d'abord la Grande-Valloire et en tournant au Nord, au confluent des deux vallées ; mais il existe un chemin à la fois plus court et plus agréable. Quand on arrive au Grand-Thiervoz en venant de la Ferrière, il faut quitter la rue du hameau avant la maison Joseph Baroz, tourner à gauche, traverser une sorte de petite place où se trouve une fontaine et s'engager dans le sentier qui se dirige vers l'Est.

Peu après la sortie du hameau, on traverse un petit groupe de maisons, puis le sentier tourne à gauche et, remontant de nouveau vers l'Est, côtoie la forêt de la Petite-

Valloire. Après avoir laissé à droite quelques granges, on longe une vaste clairière et on aperçoit à gauche, au bord du torrent, un chalet habité, en partie dissimulé dans les sapins. A quelques mètres plus haut le sentier mal indiqué tourne à droite, traverse la clairière et s'engage, au Sud, dans la forêt. Il est alors bien indiqué, et il suffit de le suivre exactement sans s'engager dans les couloirs de sapins qui le coupent fréquemment. La forêt de la Petite-Valloire, très ombreuse et contenant de beaux sapins, est très agréable à parcourir. Deux heures environ après avoir quitté le Grand-Thiervoz, on débouche dans les pâturages et on aperçoit au-dessus de soi le premier chalet de la Petite-Valloire, vers lequel il faut se diriger. Un sentier assez bien indiqué incline d'abord au Nord, puis reprend la direction de l'Est, et aboutit à une arête de pâturages au-dessous de laquelle on aperçoit la combe de la Petite-Valloire. De ce point le panorama est restreint, mais néanmoins intéressant. A l'Ouest on domine la charmante vallée du Bréda ; à l'Est, le Rocher et le glacier d'Arguille, la Pointe de la Grande-Valloire, notre montagne et leurs contreforts forment un cirque sauvage et assez imposant.

Une courte montée à gauche, dans la direction du Nord, nous amène au deuxième chalet de la Petite-Valloire, où nous avons reçu l'accueil le plus cordial. Le bayle, M. Pascal, est un vieillard qui a beaucoup vu et dont la conversation est intéressante. Le berger, un montagnard de Saint-Christophe-en-Oisans, dont je regrette d'avoir oublié le nom, est très complaisant pour nous. Il n'est pas jusqu'à leur belle chienne « Marquise » qui ne vienne, caressante, au-devant des voyageurs pour ne les quitter que lorsqu'elle les a conduits au chalet. Le gîte est propre, bien tenu, et nous avons, pour coucher, un fenil garni d'une épaisse couche de foin que nous sommes seuls à habiter.

Le lendemain à 5 heures, nous quittons le chalet, accom-

pagnés des bons souhaits de nos hôtes, qui refusent toute rémunération.

Nous nous élevons d'abord sur des pâturages, puis sur d'interminables moraines, et ce n'est qu'à 7 heures et demie que nous arrivons au pied du névé qui tapisse la base de notre pointe. Tout en déjeunant, nous examinons la montagne et dressons notre plan d'attaque. Deux arêtes se présentent, l'arête Nord-Ouest et l'arête Sud. La première est à peu près à pic, au moins à sa base ; la seconde, au contraire, semble relativement facile. Pour gagner l'arête Sud, il faut évidemment gravir un couloir qui s'ouvre dans la face Ouest depuis la moraine jusqu'à un petit col. Ce col s'ouvre au pied de l'arête Nord-Ouest de la pointe, entre celle-ci et ses contreforts Nord. De là un autre couloir traverse la montagne en écharpe et va aboutir au pied de l'arête Sud que nous voulons gravir.

Le premier couloir est d'une pente très modérée, mais il est tapissé à sa base de glace très dure et, à sa partie supérieure, d'éboulis sans aucune consistance. Nous décidons alors d'attaquer les rochers qui le dominent, et notre choix porte sur ceux de droite. Une amusante gymnastique sans aucune difficulté sérieuse nous amène en haut du couloir, que nous traversons pour gagner, par les rochers de gauche, le col dont j'ai parlé. De là nous nous rendons compte que nous dominons, sur le versant Nord-Est, une des branches du glacier du Gleyzin. Puis nous tournons à droite, et nous nous élevons par le deuxième couloir jusqu'au pied de l'arête Sud. Là nous dominons, sur le versant Est, le vallon de Comberousse. Nous grimpons l'arête, et ne tardons pas à fouler le sommet, sur lequel nous faisons deux constatations : la première, c'est qu'il existe un cairn, d'ailleurs sans procès-verbal, et probablement édifié par des chasseurs de chamois ; la seconde, c'est que nous sommes dominés au Nord-Est par deux autres pointes. C'est la troisième qui est la plus élevée. Nous passons alors, par les

crêtes, de la première pointe à la deuxième et de celle-ci à la troisième.

Cette promenade aérienne a été des plus agréables. Les cinq arêtes que nous avons successivement montées et descendues sont très escarpées, mais le rocher est presque partout si bon que le gravir est un amusement. Le passage le plus intéressant que nous ayons rencontré se trouve sur l'arête Sud de la troisième pointe. Un rocher énorme et vertical barre cette arête ; nous le tournons par son flanc Est. C'est une grande dalle inclinée qui plonge sur le vallon de Comberousse ; mais elle est garnie de petites saillies très solides qui en rendent la traversée amusante et sans danger.

Arrivés au sommet de la troisième pointe, nous élevons un cairn. Je n'ai ni boîte ni crayon, et je me borne à écrire avec une allumette à moitié brûlée nos noms et la date de l'ascension.

Cela fait, je me rends compte de l'altitude et de la position de notre pointe. Je n'ai pas de baromètre, mais, en comparant avec les autres pics du massif, je fixe approximativement son altitude à 2,800 mètres. Elle appartient aux crêtes de Comberousse, qui séparent le vallon du même nom de la combe de la Petite-Valloire, au Sud, et du glacier du Gleyzin, au Nord. Ces crêtes se composent d'abord, au Sud, de sommets gazonnés négligeables, puis vient une crête rocheuse désagrégée et très escarpée, dont le sommet est crénelé et parsemé de rochers ruiniformes. Ensuite vient la première pointe de la Porte de l'Église. Jusque-là ces crêtes ont séparé le vallon de Comberousse de la Petite-Valloire. Elles se continuent enfin par les deux autres pointes et par une longue crête rocheuse qui se termine par l'arête Ouest et le sommet de Comberousse. Cette deuxième partie sépare le vallon de Comberousse du bassin du Gleyzin.

Du sommet de la troisième pointe à celui de Comberousse,

il faut de une heure à une heure et demie de marche. Nous nous décidons à faire ce trajet. Nous descendons alors l'arête Nord de la troisième pointe, extrêmement facile, et nous suivons la longue crête non moins facile qui nous conduit au pied de la Pointe de Comberousse. Nous en faisons l'ascension par l'arête Ouest, où nous ne rencontrons aucune difficulté sérieuse.

Après une courte halte au sommet, nous nous disposons à descendre. Mais au lieu de prendre l'arête Est, voie ordinaire de l'ascension, nous coupons au plus court en descendant la face Sud par de rapides couloirs. Au bas du dernier nous rencontrons une petite muraille d'une quinzaine de mètres, se rapprochant beaucoup de la verticale, mais où les saillies sont nombreuses et à peu près solides.

Nous la descendons successivement à l'aide de la corde. Je crois qu'en cherchant à droite et à gauche dans les rochers, on trouverait un autre passage, mais nous n'avons pas pris le temps de faire cette recherche.

Nous quittons le rocher à 1 heure. Notre escalade, commencée à 8 heures, avait donc duré six heures. Nous descendons le vallon de Comberousse, d'où nous examinons la face Est de la troisième pointe. Cette cime serait facile à gravir de ce côté, en s'élevant par un couloir qui aboutit au pied de l'arête Nord.

Sur la région que je viens de parcourir, les erreurs de la carte sont tellement nombreuses qu'il faudrait en dresser une nouvelle pour donner une idée exacte du pays. Faisons toutefois les observations suivantes :

1° Les crêtes et la Pointe de Comberousse, qui séparent le vallon de Comberousse de la Petite-Valloire et du bassin du Gleyzin, ne sont pas figurées ;

2° Le contrefort rocheux qui ferme, au Nord, la Petite-Valloire et la sépare du bassin du Gleyzin, ne vient pas se souder sur la chaîne principale au point coté 2,906 mètres

(Puy-Gris¹), mais aux crêtes de Comberousse, sur la première pointe de la Porte de l'Église;

3° Le glacier du Gleyzin s'étend sur la face Nord-Ouest et non sur la face Sud-Est de la chaîne.

L'AIGUILLE ORIENTALE D'ARGENTIÈRE (2,880 MÈT.)

PREMIÈRE ASCENSION

Pour mettre à profit les dernières journées que j'avais à passer au Grand-Thiervoz, je me décidai subitement à retourner sur la chaîne d'Argentière pour tenter l'ascension de l'Aiguille Orientale.

On s'étonnera peut-être que l'attraction produite sur moi par ces aiguilles ait été telle que j'aie pu y retourner trois fois sans lassitude. Je répondrai qu'à mon avis les belles aiguilles rocheuses d'accès difficile, n'eussent-elles que 3,000 mètres ou environ, sont autrement attirantes, surtout lorsqu'elles sont vierges, que les énormes masses glaciaires de 4,000 mètres et au-dessus, d'accès souvent facile et fréquemment gravies.

Je retins le jeune Baroz, avec lequel je n'hésitai pas à entreprendre une nouvelle campagne à l'Argentière. Dans mes courses précédentes, j'avais pu apprécier ce jeune homme, qui ne manque ni de courage ni de solidité sur le rocher et qui devait, cette fois encore, me donner des preuves de ses aptitudes.

Le 27 août, dans l'après-midi, nous partons tous les deux pour aller coucher au deuxième chalet de la Combe Madame, abandonné depuis quelque temps par les pâtres descendus au premier chalet.

Après une assez bonne nuit, nous nous mettons en route à 5 heures, et, à 8 heures, nous sommes au pied de l'Aiguille Orientale. Du glacier d'Argentière deux arêtes surgis-

1. L'altitude exacte de ce pic est de 2,992 mètres.

sent : l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest. L'arête Est paraît beaucoup plus facile que l'autre, mais cette dernière est plus rapprochée du point où nous sommes et, pour gagner du temps, nous décidons d'aller la rejoindre. On verra que c'était un fort mauvais calcul.

Pour gagner l'arête Ouest, la voie la plus courte et la plus simple est de s'élever sur les flancs de l'Aiguille Centrale pour atteindre la selle du couloir qui sépare cette dernière aiguille de l'Aiguille Orientale.

Je pensais prendre les couloirs qui, l'année dernière, m'avaient servi à descendre du Pic Central, mais je ne suis pas parvenu à les retrouver ; peut-être des éboulis récents en avaient-ils modifié la physionomie. Nous faisons choix alors d'un large couloir qui coupe la face Nord du Pic Central, d'abord droit dans la direction du sommet, mais qui incline ensuite à gauche et arrive juste à la selle que nous voulions atteindre. Nous traversons facilement la bergschrund grâce à d'énormes séracs qui l'ont en partie comblée, et nous attaquons le couloir.

D'une inclinaison modérée, il est néanmoins difficile à gravir au début en raison de la complète décomposition du rocher ; mais celui-ci devient ensuite solide, et le couloir est de plus en plus facile jusqu'à la selle.

Là nous attaquons l'arête Ouest de l'Aiguille Orientale. De ce point la vue est très belle sur l'Oisans, mais les premiers plans sont également remarquables. On embrasse d'un coup d'œil les gigantesques parois Sud des Aiguilles Centrale et Orientale : ce sont des dalles presque verticales, polies, sans une saillie, et dont l'aspect est vraiment saisissant.

A peine avons-nous fait quelques pas sur l'arête, que nous nous heurtons à un haut rocher redressé et sans saillies qu'il faut nécessairement tourner. Nous faisons sur la face Sud une première exploration : des rochers vertigineux, mais solides, nous conduisent promptement à l'im-

mense dalle dont je parlais tout à l'heure, où seuls les lézards et les hexapodes se pourraient risquer.

Nous revenons alors sur nos pas et passons sur la face Nord. Au bout d'un instant nous rencontrons un couloir de glace vive, très raide, que nous ne pouvons penser à traverser sans piolets; or les nôtres sont naturellement restés au pied du rocher.

Il ne fallait donc pas songer à gravir l'arête Ouest ni à gagner l'arête orientale par une marche de flanc. Rien autre à faire que de redescendre au glacier pour aller attaquer la montagne à l'Est. Il est à remarquer d'ailleurs que toutes les Aiguilles d'Argentière ne sont accessibles que par leurs arêtes orientales. Avant de commencer la descente, j'examine avec soin le couloir de glace qui coupe la face Nord, et que j'avais d'ailleurs remarqué d'en bas comme une voie possible d'ascension dans le cas d'un premier insuccès. C'est par là que nous allons faire une deuxième tentative. Nous revenons sur nos pas et, descendus sur le glacier, nous suivons la bergschrund dans la direction de l'Est jusqu'à la base du couloir de glace, que nous attaquons immédiatement.

Dès le début, je vois que notre ascension sera difficile. La glace est nue et tellement dure que, malgré les coups de piolet lancés à tour de bras, c'est à peine si nous pouvons faire sauter quelques esquilles et obtenir des embryons de marches. Nous avons pris la corde, mais nous ne sommes que deux et il me paraît évident que la chute de l'un entraînerait nécessairement celle de l'autre. Nous continuons néanmoins *provisoirement*. A peine avons-nous taillé une vingtaine de marches qu'une avalanche de pierres balaie le couloir; l'une d'elles cube un demi-mètre au moins. Mais, en prévision de pareil événement, nous nous étions maintenus sur le bord Est du couloir, qui d'ailleurs est large, et nous ne sommes pas atteints. Dans tous les cas, c'est un avertissement dont nous tenons

compte, et nous nous hâtons de gagner, à notre gauche, les rochers qui, à l'Est, dominant le couloir. Il est impossible de s'y maintenir, tant ils sont décomposés; tout vient à la main, tout cède sous le pied, et nous n'avons d'autre ressource que de descendre dans la rimaye, entre la glace et le rocher. Nous tenant de la main gauche aux rares saillies qui présentent un peu de solidité et, de la droite, enfonçant autant que possible le piolet dans la glace, nous montons péniblement.

Plus haut, le rocher, quoique encore fort mauvais, devient un peu plus solide, ce qui nous permet de sortir de la rimaye; mais nous devons user de grandes précautions et tâter chaque pierre avec le plus grand soin. A mesure que nous nous élevons, les prises deviennent meilleures, et c'est par d'excellents rochers que nous gagnons enfin l'arête Est.

Cette arête, d'abord horizontale, se relève brusquement pour nous permettre d'exécuter sur des rochers solides une amusante gymnastique. Un gros rocher nous barre la route; on pourrait à la rigueur le gravir, mais nous apercevons à notre gauche, sur la face Sud-Est, un excellent couloir qui nous ramène sur l'arête à quelques pas du sommet. Nous y sommes enfin.

Le cairn élevé, je me mets en devoir de rédiger le procès-verbal. J'ai bien une boîte en fer-blanc ayant contenu du jambon conservé; mais mon crayon et la feuille de papier qui l'entourait ont été expulsés de ma poche au cours de la gymnastique vive et animée à laquelle j'avais dû me livrer. Toujours avec une allumette charbonnée (le crayon du pauvre), j'inscris la date et nos noms sur un prix-courant de M. Hélie, voiturier à Allevard, et j'insère ce procès-verbal d'un nouveau genre dans la boîte de Chicago.

Nous descendons ensuite avec précaution et sans encombre jusqu'au glacier.

Par suite des conditions dans lesquelles nous l'avons faite, nous avons rencontré dans cette ascension de réelles difficultés; mais j'estime qu'entreprise, non par deux, mais par trois ou quatre alpinistes (guides et touristes), et au bon moment de la saison, quand les couloirs glacés sont encore recouverts de neige, elle ne doit pas présenter de difficultés bien sérieuses. Mais, en général, la chaîne d'Argentière ne doit être abordée qu'avec respect et précaution. Les pentes sont presque partout très accusées, et presque partout aussi le rocher est dangereusement désagrégé.

Un peu pressés par l'heure et voulant mettre le plus promptement possible un terme à certaines inquiétudes maternelles et conjugales, nous descendons en trois heures du glacier d'Argentière au Grand-Thiervoz.

Ainsi s'est heureusement terminée ma troisième campagne aux Aiguilles d'Argentière.

Sans doute elles sont d'une altitude modeste, hors de proportion avec leur difficulté d'accès; mais elles sont réellement belles, et j'ai trouvé ma récompense dans leur sévère beauté et leur hautaine originalité.

H. DULONG DE ROSNAY,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

III

EXCURSION SCOLAIRE

DANS LE BRIANÇONNAIS

LA VALLÉE DU QUEYRAS ET LE MASSIF DU PELVOUX

(PAR M. L. RICHARD.)

Nous avons réclamé, cette année encore, l'hospitalité de l'*Annuaire*. Notre but : intéresser à nos excursions scolaires les membres du Club et leurs familles ; notre excuse : l'excursion d'août 1893 a été tout à fait alpine. Nous voulons aussi raviver chez nos jeunes adhérents des impressions un peu affaiblies peut-être, leur rappeler les beaux jours passés dans la montagne, les y attirer encore aux prochaines vacances. Chez nous les quelques jours de course ont laissé de bien doux souvenirs : en écrivant cet article, nous nous retrouvons, heureux, dans la société de jeunes gens dociles, polis, prévenants envers leurs chefs, reconnaissants envers le Club auquel ils doivent leur voyage ; nous oublions nos soucis nombreux, nos fréquentes préoccupations, regrettable apanage des chefs de caravane : arrivé à son but, en possession du sommet convoité, l'alpiniste oublie la fatigue qu'il a ressentie, les mauvais pas qu'il a dû franchir ; fier de son succès, il ne songe qu'au magnifique spectacle qu'il a sous les yeux, et dont il conserve un ineffaçable souvenir.

Le mardi 1^{er} août, à 8 h. 50 min. du soir, la caravane se met en route pour Modane. Elle comprend quinze élèves appartenant à divers établissements. Elle est dirigée par M. Richard, professeur au lycée Charlemagne, assisté de M. Xatard, professeur libre, membre du Club; M. De Jarnac, secrétaire général du Club Alpin, l'organisateur des excursions scolaires, l'accompagne jusqu'au col Izouard pour la reprendre à Saint-Michel et la ramener à Paris; enfin M. Bompard, délégué de la Section de Provence, doit la rejoindre à Saint-Jean-de-Maurienne et ne plus la quitter jusqu'au retour à Saint-Michel: en tout dix-huit membres, dont le plus jeune a moins de quinze ans, et n'en fera pas moins vaillamment toutes les courses du programme et quelques autres supplémentaires; tout ce monde plein d'ardeur, en général ignorant la montagne, curieux de la contempler et de la parcourir; voyant tout en rose, et, après les longues fatigues d'un travail de dix mois, dédaignant les fatigues probables de l'expédition.

Le voyage s'effectue sans incident jusqu'à Modane. A partir d'Ambérieu, l'attention est excitée par les sommets du Jura, puis des Alpes; le lac du Bourget éveille des souvenirs poétiques; enfin les premières neiges provoquent un enthousiasme général. A Modane, le retard est d'une heure et demie, incident bien ordinaire, mais qui inspire des craintes sur le déjeuner: heureusement on est certain d'un arrêt de quarante minutes, temps suffisant pour le déjeuner, qui est très convenable, mais bien court, quand il faut de plus songer aux billets, aux bagages, sans compter la visite paternelle de la douane. Cependant, à l'heure fixée, tout le monde est prêt: on s'embarque, et bientôt le train s'engage sous le tunnel du Mont-Cenis.

A Bardonnèche, nous trouvons M. Challier, trésorier de la Section de Briançon, qui a bien voulu nous servir de guide pour le col de l'Échelle.

Une phrase du Baedeker, annonçant un passage inacces-

sible aux mulets, a été l'origine d'une longue et minutieuse correspondance, et a enfin amené le déplacement de notre sympathique collègue. Et pourtant, aucune difficulté : après une marche facile dans la belle Vallée-Étroite, une courte escalade un peu raide, puis quelques gradins de rochers, suivis d'une longue pelouse presque horizontale formant le col. Cette course est enlevée bravement, sous l'œil de deux carabiniers d'opéra-comique, qui nous suivent jusqu'à Malézel pour protéger la frontière. Après quoi, longue descente à Plampinet, à travers une maigre forêt où s'attardent quelques éclopés ; heureusement M. Challier nous a préparé une voiture, qui transporte rapidement et gratuitement sacs et touristes à Briançon.

Bientôt une vénérable patache amène d'Oulx un deuxième groupe de la caravane, qui avait passé par le Mont Genève avec les bagages. Tout va bien, et chacun prend une part active à un excellent diner. Cependant M. le docteur Vagnat, maire de Briançon et président de la Section, est venu trouver la caravane à l'hôtel ; il fait part aux chefs des arrangements pris par la Section : les élèves ont à leur disposition les lits du collège, et son domestique nous conduira demain à la Croix de Toulouse. Il faut une bonne nuit de repos, après un si long voyage ; aussi, bientôt M. Richard conduit sa troupe au collège ; l'installation s'effectue, non sans quelque remue-ménage, mais enfin le silence règne au dortoir, et tout le monde, soldats et chef, jouit d'un repos bien gagné.

Le lendemain, jeudi 3 août, ascension à la Croix de Toulouse, montée par la vallée de la Guisanne et descente directe sur Briançon. Pendant la montée, très facile, on jouit d'une belle vue sur la vallée du Monétier, dont on aperçoit au loin les riants villages ; en face, le sommet aride de Prorel, que l'on avait songé à escalader, et plusieurs glaciers du Queyras et du Pelvoux ; nous cherchons des yeux l'hospice du Lautaret, où nous devons passer deux

nuits, et le col de l'Eychauda que nous devons franchir ; les jeunes gens admirent une nature sauvage que jusque-là peu d'entre eux ont pu contempler, et le chemin se fait rapidement. Au sommet, nous nous arrêtons pour étudier les montagnes du côté du Mont Genève et de Rochebrune ; nous observons à grand renfort de jumelles la ville de Briançon, semblable à un damier posé au fond d'un abîme, et la ceinture de forts qui la défend de tous côtés. Un passage un peu scabreux conduit à une chapelle audacieusement perchée sur un roc à pic ; nous le franchissons sans difficulté, sinon sans quelques hésitations ; de là, le coup d'œil est vraiment saisissant, et c'est avec regret que nous nous éloignons, commençant une descente parfois un peu raide, mais qui s'effectue sans encombre.

Le déjeuner est excellent, et vivement attaqué, surtout le fameux « gratin », plat local digne de sa réputation alpine ; puis en route de nouveau sous la conduite du D^r Vagnat et de l'infatigable M. Challier. Nous devons suivre une route stratégique qui relie plusieurs forts en traversant la Cerveyrette sur un pont hardi, et revenir le long du torrent au faubourg Sainte-Catherine. La route s'élève rapidement en sinueux contours, et la vue s'étend successivement sur les quatre vallées qui convergent à Briançon.

L'heure du dîner est arrivée. MM. Vagnat et Challier ont accepté notre invitation ; chacun se pare de ses plus beaux atours. Cet éclat insolite rend d'abord silencieux les convives, mais bientôt toute réserve disparaît devant l'excellence du menu, les vins généreux prodigués par l'administration supérieure, et l'affabilité communicative des invités. Au dessert, le chef de la caravane remercie MM. Vagnat et Challier d'avoir bien voulu honorer de leur présence le repas d'adieu : y voit une nouvelle preuve du bienveillant intérêt que porte aux excursions scolaires la dévouée Section de Briançon ; les excursionnistes en conserveront un précieux et toujours vivant souvenir.

La journée n'est pas finie : on nous attend pour une réception intime ; bientôt nous nous trouvons au milieu d'une vingtaine de membres de la Section, réunis en notre honneur et qui nous reçoivent avec effusion. Quelle agréable soirée, et quelle heureuse fortune pour une caravane scolaire ! Un accueil empressé, fraternel, dirons-nous, de vibrantes paroles de bienvenue, avec cela des flots de punch pour échauffer encore l'enthousiasme. Aussi quelle série de toasts, de discours même : les uns félicitant les jeunes gens de leur noble ardeur et applaudissant à la venue de la première caravane parisienne ; les autres remerciant la Section de son accueil chaleureux, de ses attentions continues, et l'assurant de notre gratitude ; puis une longue conversation sur les travaux en montagne, sur les refuges projetés ; de nouveaux remerciements au principal du collège.

Le lendemain matin, toute la troupe est debout à 5 heures. M. Bompard prend les devants en voiture avec deux compagnons, circonstance heureuse pour la caravane qui lui confie les sacs. Dix kilomètres se font d'un bon pas ; nous retrouvons nos sacs dans une auberge où nos camarades les ont laissés. On se repose un instant en dégustant un verre de génépy, et, sur la proposition de l'aubergiste, nous frétons un mulet pour les bagages. Le chemin, bien tracé et facile, se parcourt sans incident, et avant 10 heures nous sommes au refuge. La vue de Rochebrune avec ses neiges et des montagnes qui enserrent le col abrège la route en occupant l'esprit ; du reste, des distractions se présentent sous la forme de troupeaux de moutons perchés sur des pentes invraisemblables, et aussi de chasseurs alpins travaillant à la rectification du chemin. La caravane se repose sur l'herbe en attendant le déjeuner. A 11 heures nous nous mettons à table, et le mouton apparaît sous des formes variées, escorté de sardines, de thon et autres condiments de réserve.

Bientôt nous sommes au sommet du col, et, après un

coup d'œil sur l'autre versant de la vallée du Guil, la descente commence. Elle est d'abord très raide; le sentier, sinueux, couvert de pierrailles glissantes, contourne des rochers, franchit de temps en temps le torrent naissant : pendant plus d'une heure, on suit une gorge sauvage entre deux immenses pentes de rochers et d'éboulis ; un moment, sur la rive gauche, quelques prairies dans une vallée transversale, et un campement d'alpins ; au loin flotte notre drapeau, emporté dans une course échevelée : c'est le jeune P... qui, le piolet d'une main, le drapeau de l'autre, précède d'un kilomètre les groupes épars de la caravane. A la première prairie, tout le monde est réuni : nous traversons en groupes serrés les villages de Brunissart et d'Arvieux, nous rejoignons la grande route, et à 5 heures nous sommes à Château-Queyras.

La troupe se répartit entre les deux hôtels du bourg : du reste tout a été disposé et convenu d'avance par la Section de Briançon ; bientôt nous recevons la visite de MM. Puy, notaire, et Bonnet, docteur, qui viennent se rendre compte de notre installation ; nous les remercions et leur présentons nos jeunes gens ; tout est en ordre, et C... est tout fier d'habiter la chambre occupée par le général Berge à une récente tournée d'inspection. M. Bonnet dîne avec la section Richard, ainsi qu'un officier d'alpins et un autre commensal de l'hôtel, aussi la conversation est-elle un peu sérieuse ; on parle tour à tour des montagnes du voisinage, de Rochebrune aperçue hier, du Viso que nous ne verrons qu'au Galibier ; R..., futur alpin, s'intéresse aux exercices militaires de la région ; enfin M. Richard se fait donner une consultation au bénéfice de la caravane. Cependant la section Bompard, dans l'autre hôtel, dîne beaucoup moins paisiblement : notre aimable collègue communique sa gaité à ses subordonnés ; on plaisante, on rit, on chante jusqu'à l'heure du coucher.

Le lendemain 5 août, dans l'hôtel du chef, lever et

L'AILEFROIDE,
d'après une photographie de M. Joseph Lemerrier.

déjeuner laborieux. La division Bompard est en route depuis une demi-heure, quand s'ébranle le reste de la colonne. M. Richard suit, retardé par un double règlement de comptes. Bientôt nous avons dépassé l'entrée de la Combe d'Arvieux, et nous sommes dans le défilé du Guil. Le torrent, pendant plusieurs kilomètres, roule ses eaux blanches d'écume entre deux murailles de rochers : ces murailles verticales s'élèvent à des centaines de pieds, ne laissant parfois passage qu'au torrent et à la route, creusée souvent dans le rocher. En plusieurs points le passage est barré sur une des rives, le Guil venant baigner le pied de la muraille : la route alors franchit le torrent et cherche de l'autre côté un passage plus facile ; on rencontre ainsi plusieurs ponts d'où on peut embrasser d'un coup d'œil une grande partie de la vallée. M. Richard rappelle à C... l'excursion de l'année précédente, et certains passages de la vallée du Doubs, les Échelles et le Moulin de la Mort, le cirque de Moron, etc. Une comparaison est possible entre les deux vallées : toutes deux pittoresques et grandioses, toutes deux solitaires ; mais l'une plus gaie, plus verdoyante, plus calme, avec les eaux paisibles du Doubs, l'autre plus abrupte, plus profonde, agitée par les mugissements du Guil, étourdisant le cœur par sa sauvage majesté.

Bientôt toute la caravane s'arrête à Maison-du-Roi, et prend quelques minutes de repos. Puis commence une raide montée : le Guil s'enfonce dans une profonde fissure où disparaissent ses eaux bouillonnantes, pendant que la route contourne une montagne escarpée. Bientôt se découvre un nouvel horizon : la vallée de la Durance s'étale devant les yeux comme un immense panorama ; au fond Guillestre dans une oasis de verdure, plus loin le rocher de Mont-Dauphin qui domine la rivière ; au delà, des montagnes arides, contreforts du Pelvoux, aux rocs noirâtres tachetés de neiges. Nous descendons gaiement une longue rampe, et avant 10 heures nous arrivons à Guillestre et à

l'hôtel Ferrary où nous attend une excellente réception.

Après le repas, une surprise nous est réservée : M^{me} Védel, l'hôtesse, veut nous conduire gratuitement à la gare : un ban énergique répond à cette agréable proposition, les chefs remercient au nom de la caravane, et bientôt, confortablement installés, nous descendons rapidement à Mont-Dauphin. A la Bessée, nous trouvons M. le docteur Vagnat, qui regagne Briançon, et nous entrevoyons dans le train le ministre de la guerre en tournée d'inspection.

Les 10 kilomètres qui nous séparent de Ville-Vallouise se font sans peine ; la colonne s'allonge indéfiniment : les intrépides accompagnent le courrier qui transporte nos bagages et quelques paresseux, les autres flânent délicieusement, respirant à plein poumons l'air frais de la montagne, admirant à chaque détour du chemin quelque nouveau pic, quelque nouveau glacier. M. Bompard, arrivé le premier, a tout organisé, distribué les chambres et activé les préparatifs du dîner. L'installation n'est pas fastueuse, l'hôtel Lagier étant peu vaste et assez primitif. Cependant tout le monde se trouve casé tant bien que mal. M. Richard, abusant de ses prérogatives, s'adjudge la plus belle place ; sa chambre a trois ouvertures : deux portes qui forment l'unique entrée de deux chambres à deux lits occupées par quatre adhérents ; une troisième, vitrée, est censée donner de l'air et de la lumière à l'appartement ; quant à la vue, elle se borne à celle d'une porte ornée d'un losange évidé. Le dîner est largement arrosé d'eau de la Bergère, source minérale de la région, que l'on préfère prudemment à l'eau blanchâtre du glacier.

Le lendemain est un dimanche. Le départ est fixé à 7 heures, après la messe, que le curé a bien voulu avancer quelque peu. MM. Bompard et Richard y assistent avec plusieurs élèves : ils observent avec intérêt les montagnards, hommes et femmes, en habits de cérémonie, et sont frappés de leur tenue respectueuse et décente à l'église ;

un chien s'y est introduit, et circule de place en place, sans que personne semble y prendre garde. Après la messe nous voulons partir, mais rien n'est prêt, ni déjeuner ni provisions; à 8 heures seulement les sacs sont bouclés et l'on se met en marche. M. Bompard guide la troupe, et tout va bien jusqu'aux chalets d'Ailefroide; mais là, au lieu de traverser le torrent, nous nous engageons sur la rive droite. Pas de sentier, partout des rocailles traversées par des ruisseaux que l'on franchit en sautant de pierre en pierre, et où quelques-uns se rafraîchissent les pieds: puis un rocher, où il faut se glisser à plat ventre dans une étroite fissure, à moins de faire une raide ascension et une descente plus raide encore. Les uns, sous la surveillance de M. Bompard, suivent la première voie; les autres avec M. Richard font l'escalade. Une bouteille de café confiée au malheureux C... reçoit un choc violent, et voilà disparue une des jouissances du dessert. Et pendant ces tribulations répétées, nous voyons sur la rive gauche un sentier qui paraît magnifique; et le peuple murmure, ne savourant pas suffisamment les charmes d'une gymnastique en apparence inutile. Mais tout vient à point: à l'entrée du pré, l'avant-garde trouve un pont, et aussitôt se précipite sur l'autre rive, malgré les appels réitérés. Et voilà encore une heure de marche superflue, parce qu'il faut revenir sur ses pas, et c'est le centre qui, moins bouillant et plus réfléchi, arrive le premier au refuge Cézanne.

Le refuge est examiné en détail et avec grand intérêt par chefs et soldats. Tout y est en bon ordre et très propre, ainsi que les environs immédiats. La vaisselle est mise en réquisition, le déjeuner organisé; l'appétit ne manque pas, les provisions sont abondantes, la chaleur est supportable: nous prenons un long repos, en contemplant la belle chute du glacier Blanc, et la cascade abondante qu'il fournit, l'arête et la cime majestueuse des Écrins, et le cirque de hautes montagnes qui entoure le refuge; une courte

escalade permet aux intrépides de fouler une petite nappe de neige : C... en met dans une bouteille pour la montrer à sa famille. Puis, tout bien remis en ordre, on revient, cette fois par la rive gauche, et les derniers à l'aller se trouvent les premiers au retour.

Cette journée de huit heures de marche ne semble avoir fatigué personne, heureuse conséquence d'un entraînement progressif et sagement combiné.

Le déjeuner est déjà bien loin, et nous avons compté nous mettre aussitôt à table. Mais c'était compter sans son hôte, ou plutôt sans son hôtesse. L'infortunée M^{me} Lagier est sur les dents : tout le pays est dans la salle à boire ; tout le monde boit, tout le monde chante, à chaque accalmie éclate un roulement de tambour, et le tapage recommence. Des bannières flottent, aux inscriptions variées : bref une véritable fête foraine. Et toujours des arrivants, des partants, et toujours l'agaçant tambour ! Stupéfaits, nous questionnons, et le mystère se dévoile : dans quinze jours, on vote ; un concurrent, malheureux du reste, a voulu faire pièce à l'ancien député, et, pour toucher le cœur des électeurs, flatte leur gosier ; la Vallouise, ce jour-là, boit sans bourse délier. Et voilà comment, au pied du Pelvoux, la politique tourmente une malheureuse caravane, la fait dîner longtemps après 8 heures et, jusqu'après minuit, la livre sans défense aux airs bachiques, et aux roulements d'un infernal tambour.

Et pourtant il faut partir de bonne heure, la course est longue et la montée au grand soleil sera pénible. Aussi le réveil est fixé à 4 heures et le départ à 5 heures. Un mulet, individuel, disent les élèves, c'est-à-dire non prévu au programme, et payé par cotisation, doit porter nos sacs jusqu'au col. A 4 heures le chef s'éveille, se lève, n'entend aucun bruit, patiente un instant, et bientôt à coups d'alpenstock éveille tout l'hôtel. Le déjeuner tarde, le mulet n'arrive pas, on ne part qu'à 6 heures. Le sentier

monte doucement, la troupe flâne, s'égrène; aucune vue jusqu'au col double de l'Eychauda (2,350 mèl.) où nous nous reposons un instant, Une descente interminable conduit au Monétier; nous y retrouvons M. Bompard, qui a passé par Briançon et opéré le sauvetage de la malle commune oubliée en gare à la Bessée. Nous retrouvons aussi la civilisation sous la forme de gaies toilettes et de touristes bien gantés, dont l'un nous salue du nom de « Charlemagnes ». Car le Monétier est presque une ville d'eaux et, comme situation, parfaitement choisie. Sans compter les belles courses qu'elle offre aux alpinistes, son altitude de 1,493 mètres en fait un centre excellent pour les cures d'air, si utiles aux habitants des grandes villes. Nous y déjeunons copieusement, et, après un long repos, nous gagnons le Lautaret (2,070 mèl.), les uns en diligence, les vaillants à pied. Le ruban de 13 kilomètres se fait posément, et à 7 heures nous sommes tous installés. Et bien installés, car le chef, pour sa part, possède une chambre magnifique, ornée d'un canapé, et dont la fenêtre donne sur la Meije : agréable dédommagement de l'installation de Ville-Vallouise !

La journée du mardi 8 août est consacrée à un séjour au col et à des excursions. On a délibéré la veille, et la caravane s'est divisée en groupes. Les excursions proposées n'offrent aucun danger, et, comme la troupe compte trois membres du Club, chaque groupe a son Mentor. Le plus nombreux est formé de paresseux : ils veulent faire grasse matinée, photographier, chercher les edelweiss. M. Xatart veut bien s'occuper d'eux. Six élèves, avec M. Richard, doivent faire, sous la direction de M. Bompard, l'ascension du Lorichard, qui se dresse devant l'hôtel. Avant 6 heures, ils sont en route, et en deux heures et demie atteignent le second sommet. M. Bompard seul gravit le sommet occidental, le chef ayant énergiquement résisté aux instances de ses compagnons. Notre vaillant collègue nous donne une leçon d'escalade, parvient non sans peine au sommet « par un chemin nouveau »,

et s'y voit salué de bans énergiques par ses ardents admirateurs. La descente s'effectue comme la montée par un couloir rocailleux, où les pierres glissent sous les pieds, et provoquent d'innocentes chutes, et un rire continu. A 10 heures, nous sommes de retour, et nous trouvons à table un second groupe, qui, sous la conduite de M. Bonnabel, gérant de l'hospice, va se rendre à la Grave. Les herborisateurs et photographes ont bien travaillé, et le déjeuner a bientôt disparu. Le soleil est brûlant, mais la chaleur est très supportable à cette altitude de 2,070 mètres ; aussi, bientôt les uns escaladent une immense pente d'éboulis jusqu'au glacier du Combeynot, les autres gravissent les pentes herbeuses et rapides du Petit-Galibier, les derniers enfin, sous la conduite du jeune P..., font une brillante récolte d'edelweiss. Le soir ramène les transfuges de la Grave, dont les récits nous rappellent l'immortel Tartarin ; le signal du coucher est donné de bonne heure, et bientôt chacun s'endort en songeant peut-être avec mélancolie à la séparation du lendemain.

Le départ est fixé à 5 heures et demie. La malle commune a été dirigée sur Valloire. M. Bonnabel doit transporter quelques adhérents, heureuse fortune qui nous débarrasse de nos sacs. Nous assistons à un lâcher de pigeons voyageurs venus de Briançon : l'un d'eux se blesse aux fils du télégraphe et vient s'abattre sur le sol, pendant que les autres décrivent de grands cercles en s'élevant rapidement, et bientôt disparaissent dans les profondeurs de la vallée. Nous rejoignons à travers les prairies la route stratégique, et, en moins de deux heures, nous sommes au col du Galibier (2,618 mè.). Le chef, avec le vaillant C..., escalade le col par une pente rapide et glacée, et montre à son compagnon le Mont-Blanc et le Viso, visibles déjà de la route, et que C... voit pour la première fois. Un dernier et long regard sur la Meije, plus brillante que jamais, et sur la Barre des Écrins, dont l'éventail sillonné de bandes nei-

geuses domine majestueusement la chaîne du Pelvoux, et la descente commence rapide d'abord, puis interminable jusqu'à Valloire. M. Bonnabel, avant de regagner l'hospice, reçoit de chaleureux remerciements pour son excellente hospitalité et la modération de ses prix. Au milieu du déjeuner, arrive le courrier de Saint-Michel amenant M. De Jarnac et son fils qui arrivent de Pralognan ; un troisième voyageur descend : c'est notre vaillant collègue M. Bartoli, sous-préfet de Saint-Jean-de-Maurienne, qui a voulu donner à la caravane une preuve de son intérêt, et l'accueillir aux confins de son domaine administratif. Ces messieurs sont heureux de trouver la caravane en excellent état. Les groupes se mettent successivement en route pour la dernière étape. A la sortie du tunnel, la caravane se réjouit en voyant Saint-Michel à ses pieds ; mais il s'écoule encore deux heures avant que le raide sentier de mulet la conduise à l'hôtel de l'Union.

Le moment de la séparation est proche : la plupart vont rentrer à Paris, quelques-uns rejoindront leur famille dans la Tarentaise, d'autres enfin voyageront seuls vers Chamonix et les lacs italiens. Comme toujours en pareille circonstance, le repas se passe tristement : chacun voit avec regret finir un si beau voyage, et se rompre, momentanément au moins, une agréable intimité, conséquence naturelle de plaisirs et d'ennuis éprouvés en commun. Mais au dessert des coupes sont apportées, le champagne pétille, et l'aîné de la caravane, levant son verre, remercie, au nom de ses camarades, les chefs, M. De Jarnac, et le Club Alpin.

Esclave jusqu'au bout de ses hautes fonctions, M. Richard est obligé de répondre à ce toast : « Les remerciements qui viennent d'être exprimés, dit-il, s'adressent à juste titre au Club Alpin, qui a toujours encouragé et provoqué les excursions scolaires, et les a soutenues de son influence et de son argent. Ils s'adressent non moins justement au

secrétaire général du Club, qui a dressé les programmes de l'excursion, en a prévu les difficultés, et, par de prévoyantes mesures, en a permis la complète exécution. Quant aux chefs, ils sont heureux d'avoir contribué au succès d'une excursion un peu hardiment conçue peut-être, mais que la persévérance de leurs jeunes compagnons et la persistance du beau temps ont permis de mener à bonne fin. Plusieurs d'entre vous, ajoute M. Richard, ont vu les Alpes pour la première fois : les beaux spectacles qui vous ont été prodigués vous inspireront l'ardent désir de les revoir. Croyez-en une longue expérience : le séjour des montagnes est le meilleur sédatif pour une intelligence surmenée. Le corps s'y fatigue, l'esprit s'y repose; l'air vivifiant des hautes régions rend aux poumons épuisés par les miasmes de la grande ville toute leur élasticité; la fatigue physique fait disparaître la fatigue intellectuelle : quinze jours de courses reposent d'une année de travail, et l'état florissant de la caravane en est un sûr garant. Vos chefs n'ont eu que satisfaction avec vous : ils espèrent, plusieurs fois encore, parcourir avec vous nos belles montagnes; l'excursion qu'ils viennent de faire comptera parmi leurs meilleurs souvenirs. »

Quelques instants après, l'express de Modane ramenait la caravane à Paris.

Nous demandons la permission d'ajouter un mot. Nous croyons que le Club Alpin, en s'occupant activement des excursions scolaires, accomplit une œuvre utile et patriotique; nous croyons que nul n'en peut nier les heureux effets, et nous avons reçu personnellement de nombreux témoignages de l'intérêt que leur portent les personnes éclairées.

Le croira-t-on? cet intérêt est le plus souvent platonique. Ces mêmes personnes, convaincues pourtant de l'utilité, surtout chez les étudiants, d'une marche modérée, négligent nos courses du dimanche, et ne nous donnent

que rarement leurs enfants. Et pourtant la dépense est minime, le milieu est excellent, le programme en général intéressant. A qui la faute? A la paresse des enfants, à la faiblesse des parents. L'enfant est excusable : une course un peu longue l'effraie, surtout s'il a quelque distraction en vue, s'il n'espère pas trouver de nombreux camarades disposés à s'amuser bruyamment. Les parents le sont moins, et favorisent trop facilement la paresse de leurs enfants : un temps douteux, le froid, la chaleur, tout est un motif pour céder, et l'atmosphère malsaine du théâtre et du concert remplace trop souvent l'air pur de la campagne. Hâtons-nous de le dire : nous avons nos fidèles, toujours attentifs à notre appel, et nos excursions régulières du dimanche n'ont jamais manqué faute d'adhérents. Elles ont même acquis au Club plusieurs membres qui lui font honneur, et que nous sommes heureux de posséder souvent avec nous. Nous continuerons nos courses hebdomadaires, tout comme nos caravanes de vacances; et nous espérons bien que l'excursion si réussie de 1893, la première que nous ayons faite dans les Alpes, sera suivie de plusieurs autres aussi belles.

L. RICHARD,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

IV

EXCURSION AU NÉTHOU

15-17 SEPTEMBRE 1893

(PAR M. ANTOINE BENOIST)

La course du Néthou est si connue que je ne me serais pas permis d'infliger à nos lecteurs le récit d'une nouvelle ascension, si cette ascension n'avait pas eu lieu dans des conditions exceptionnelles.

L'excursion au Néthou était le *clou* du Congrès tenu à Luchon par le Club Alpin Français au mois de septembre 1893. On m'avait fait l'honneur de me choisir pour la diriger, et c'est comme premier rôle de la troupe que je me suis chargé de raconter notre tournée.

Quoique l'état du glacier ne rendit pas l'ascension particulièrement commode, ce n'est pas dans la course elle-même, c'est dans les préliminaires que résidaient les difficultés principales. Il s'agissait d'abord de savoir combien de touristes j'aurais à conduire à la Rencluse, et peut-être au sommet. Or ce chiffre m'échappait à mesure que je m'efforçais de le saisir. La veille de l'ouverture du Congrès, on m'avait annoncé vingt-huit inscriptions; dans les journées des 10 et 11 septembre ces vingt-huit devinrent trente-trois, puis trente-cinq, enfin quarante-huit!! Je frémissais à la pensée que j'aurais à nourrir, à loger, à diriger une pareille caravane. Plusieurs de nos collègues

n'étaient pas moins navrés que moi. Quelques-uns parlaient déjà d'organiser, au lieu d'une expédition unique deux expéditions à deux jours de distance. Les difficultés d'exécution empêchèrent de donner suite à ce projet, et le mardi 12 septembre au matin, en vérifiant moi-même les fiches d'inscription et les bulletins de versement déposés au bureau du café Arnative, je constatai, avec une satisfaction facile à comprendre, que les quarante-huit touristes annoncés n'étaient plus que vingt-quatre ! Les autres s'étaient évanouis dans les brouillards de la Pique ou dans ceux de la Garonne, où ils avaient sans doute pris naissance, et qui partagent avec ceux du Rhône à Tarascon le privilège de produire de singuliers mirages.

Dès lors le problème devenait relativement simple. S'il était difficile d'installer convenablement à la Rencluse quarante-huit touristes, plus une vingtaine de guides ou porteurs, on pouvait très bien y faire coucher à l'abri, et avec un confortable suffisant, vingt-quatre touristes et une douzaine de guides, à condition toutefois d'ajouter au lit de camp du propriétaire, le señor Sebastian (le seul *lit* qui existe à la Rencluse en dépit des promesses fallacieuses du programme distribué au Congrès), un lit de camp nouveau que je me chargerais de faire établir avec des planches transportées de Luchon à dos de mulet. J'avais, à tout événement, commandé ces planches à l'avance, et je n'avais plus qu'à m'occuper de deux choses : acheter les provisions et choisir mes guides.

Se procurer douze guides suffisants n'est pas chose commode à Luchon. Non pas que les montagnards du pays soient moins lestes ou moins vaillants que ceux de Gavarnie ou de Cauterets ; mais il y a à Luchon des traditions déplorables, qui datent de loin, et contre lesquelles personne n'a encore essayé de réagir sérieusement. Luchon est une ville d'eaux, mais c'est plus encore une ville de plaisir ; le Casino y joue un rôle prépondérant : c'est là

qu'on va perdre l'argent qu'on pourrait employer à gravir les montagnes; c'est là qu'on prend les habitudes de paresse qui, des baigneurs et des touristes, se répandent dans le reste de la population. Supposons qu'à l'heure actuelle, un alpiniste sérieux veuille parcourir les massifs montagneux qui, depuis le haut Val d'Aran jusqu'à la vallée de Louron, font de Luchon un centre incomparable. A moins qu'il n'ait la bonne fortune de trouver libre Barthélemy Courrège, lequel est le plus souvent occupé à vendre ses moutons ou à servir ses clients de l'Hospice, il sera obligé de faire venir de Gavarnie Henri ou Célestin Passet, qui connaissent les montagnes de cette région aussi bien que le Mont-Perdu et le Vignemale. Sans doute notre alpiniste pourra emmener de Luchon même d'utiles auxiliaires; le vieux Bernard Lafont, l'excellent guide Bertrand, dit Traqué, Charles, l'admirable chasseur de Saint-Mamet, ont souvent battu ces montagnes, les uns en poursuivant les isards, les autres pour accompagner l'auteur du Plan des Pyrénées, le célèbre M. Lézat, ou M. Packe, l'auteur d'un *Guide* trop peu connu en France, fruit d'études consciencieuses poursuivies pendant plus de dix ans sur le terrain. Mais pas un de ces montagnards n'a les qualités d'un guide chef; ce sont des fantaisistes, généralement bons garçons, d'une verve amusante, marcheurs intrépides, mais paresseux à porter le sac, d'une ignorance naïve, incapables de méthode et par conséquent de progrès. Il y a de bons éléments, mais rien qui ressemble à une organisation quelconque. Il dépend, je crois, du Club Alpin, et de lui seul, de changer cet état de choses, de faire rendre le maximum de services aux rares guides à pied qu'on rencontre à Luchon, et surtout d'en préparer pour l'avenir qui vaillent mieux que leurs aînés.

Comme je suis plein de mon sujet, je me laisse aller, et j'oublie que j'avais commencé à parler des préparatifs que j'eus à faire en vue de la course au Néthou. Aux

quelques guides de Luchon que je jugeai, à tort ou à raison, m'offrir le plus de garanties, j'adjoignis, outre Paco Cabellud, le fils de mon ami Francisco, l'hôtelier du Port de Vénasque, trois chasseurs de Castillon, le vieux Péfaur, avec qui j'avais fait plusieurs grandes courses et dont j'avais pu apprécier les rares qualités, plus deux de ses compatriotes et camarades, Ané, *dit* Barège, et Bénadet, *dit* Bonzon. Je fis charger sur trois chevaux les provisions solides et liquides que j'avais commandées, plus onze grandes couvertures de laine ou de coton, achetées pour le compte de la Section des Pyrénées Centrales qui les mettait gracieusement, pour la circonstance, à la disposition du Club Alpin.

Je partis, le jeudi matin 14 septembre, avec un de mes amis, M. Marcel Bernès, professeur de philosophie au lycée de Montpellier, membre de notre Section, et mon fils Étienne, âgé de neuf ans, qui, jaloux des lauriers de ses frères aînés, voulait au moins aller coucher à la Rencluse. J'emmenais trois guides, Traqué déjà nommé, Pierre Cantaloup, et un neveu du vieux Lafont¹, Bernard Lafont, *dit* Bernatet, chargés de conduire les chevaux, de nettoyer la Rencluse, et d'y établir un lit de camp avec les planches que le vieux Courrège, âgé de soixante-dix-sept ans, le père de Barthélemy, devait nous apporter sur un cheval dans l'après-midi. Il faisait un temps superbe; le brouillard et la pluie avaient cédé depuis la veille au soleil vainqueur, et le baromètre atteignait la hauteur, presque inconnue à Luchon, de 714 millimètres. Nous étions pleins d'espoir, et en commençant à prendre la route de l'Hospice nous saluions de nos joyeux hurrahs les trente voitures qui, vis-à-vis de nous, suivant en file indienne la route du Portillon,

1. Le vieux Lafont, que connaissent bien les touristes logés à l'hôtel Sacaron, appartient à une famille où l'on est guide de père en fils. Tout jeune il a servi de guide et de porteur au célèbre M. Lézat. Il connaît admirablement toutes les Pyrénées, et il serait plus connu des alpinistes si depuis longtemps il n'avait quitté le métier de guide à pied pour le métier plus lucratif de guide à cheval.

emmenaient à Bosost et au Pont-du-Roi la plupart de nos collègues du Club.

A 10 heures nous étions à l'Hospice, à 3 heures et demie chez Cabellud, à 6 heures à la Rencluse. Nos trois guides, qui nous y avaient précédés, avaient déjà fait de bonne besogne. Avec l'aide des deux fils de Sébastien, ils avaient coupé de nombreuses branches de pin pour renouveler le lit ou plutôt la litière sur laquelle nous devions nous étendre pendant la nuit. Le feu était allumé ; il n'y eut qu'à y mettre la marmite et à faire la soupe.

Après un repas frugal, nous nous disposions à nous coucher, lorsque nous vîmes arriver deux nouveaux hôtes, non pas absolument inattendus (car Francisco Cabellud m'avait prévenu au passage de leur visite probable), mais dont je me serais volontiers passé. C'étaient deux carabiniers, un caporal et un simple soldat, venus de l'Hospice espagnol où est leur corps de garde, pour nous ennuyer à propos de ce fameux choléra qui est censé infecter la France méridionale, et auquel les Espagnols ont imaginé d'opposer des cordons sanitaires, depuis qu'en dénonçant les traités de commerce la France les a empêchés de nous vendre avantageusement leurs vins. Ces deux carabiniers arrivaient armés en guerre, le fusil en bandoulière, et avec des airs menaçants ou vainqueurs destinés à nous intimider. Quoique fort agacé de leurs allures et de leurs criaileries en espagnol, que je ne comprenais qu'à moitié, je résolus de faire bonne contenance et de garder à tout prix mon sang-froid. Je leur offris des cigarettes, qu'ils acceptèrent, et du cognac, qu'ils refusèrent à mon grand étonnement (je compris un peu plus tard qu'ils me soupçonnaient de vouloir leur verser un narcotique). Je leur fis dire en espagnol par Sébastien que nous n'étions pas des voyageurs ordinaires, mais des alpinistes réunis en Congrès ; que nous étions autorisés à passer la frontière par l'ambassadeur espagnol de Paris, que nous avions invité à nos fêtes l'ambassadeur lui-même

et le chancelier de l'ambassade, qui nous avaient répondu par des lettres fort polies. J'aurais bien voulu avoir sur moi au moins une de ces précieuses lettres ; malheureusement elles étaient dans le tiroir de notre président, M. Trutat, et il me manquait une preuve palpable et un document authentique à l'appui de mes affirmations. Je ne perdis cependant pas mon aplomb, et je débitai à mes hôtes, en espagnol de cuisine, les plus belles phrases que je pus trouver sur la puissance du Club Alpin Français et sur l'imprudencence qu'il y aurait à vouloir offenser ses membres, personnes sacrées. Je demandai en français à Sébastien si je ne devais pas me débarrasser de nos hôtes avec quelques *pesetas* ; mais Sébastien écarta cette idée avec indignation : il pensait que les *pesetas* en question devaient être gardées pour lui, don Sebastian Pedron y Mora, seigneur et maître de la Rencluse, et non pas données à de simples carabiniers. La seule prodigalité qu'on me demanda fut le cadeau d'un litre de vin, que les deux braves militaires versèrent dans leur gourde.

Pendant ces pourparlers, le sommeil m'avait gagné, et je m'allongeai sur le lit de camp, où je dormis à peu près trois heures. Vers une heure du matin je fus réveillé, soit par la conversation un peu trop bruyante de Sébastien et du caporal, soit plutôt par le froid. Le temps avait changé depuis quelques heures ; le ciel s'était couvert, et il était tombé un peu de pluie. Tout en réchauffant devant le feu mes membres engourdis, je repris la conversation, Sébastien me servant d'interprète, avec le caporal, auquel la nuit avait sans doute porté conseil, car je le trouvai singulièrement radouci. Pour lui faire mieux comprendre les égards qu'il me devait, je lui montrai ma carte de visite, pensant que le titre, mystérieux pour lui, de *Doyen de la Faculté des lettres*, lui inspirerait un vague respect. Je ne puis pas dire que je réussis complètement. Il épela péniblement ma carte, avec l'aide de Sébastien, qui est un

lettré, et qui a, à ce qu'il prétend, étudié pour être prêtre (!). Puis, me désignant du doigt ces mots fatidiques : *Doyen de la Faculté des lettres*, il me dit, avec l'air ravi d'un homme qui vient de résoudre un problème difficile : *Administrador de Correos*. Je savais assez d'espagnol pour comprendre qu'il me prenait pour un employé supérieur des Postes. L'honneur immérité qu'il me faisait s'expliquait par un calembour involontaire; les seules *lettres* qu'il connût étaient non pas celles que nous enseignons à nos élèves, mais celles qu'on expédie avec un timbre de 15 centimes. Sébastien, craignant à tort que je ne fusse blessé de la confusion faite par le caporal, employa toute son éloquence à lui expliquer son erreur. Il lui dit que j'appartenais à la *Universidad*, aux *colegios*; mais il ne réussit qu'à me faire descendre dans l'estime du brave militaire, qui, après m'avoir pris pour un directeur des postes, finissait par comprendre que je n'étais pour tout potage qu'un maître d'école.

On comprendra que je ne m'ennuyais plus maintenant; je m'amusais, au contraire, et puis je faisais des progrès rapides en espagnol, grâce à la complaisance du bon caporal qui répondait sans se lasser à mes questions, et à sa curiosité qui le portait à m'en adresser de son côté. Il me demanda tour à tour mon âge, celui de ma femme, le nombre de mes enfants; il fit des caresses et des amitiés à mon petit Étienne, qui s'était réveillé au bruit, et qu'il appelait *Esteban* gros comme le bras, le bourrant de fortes tapes sur l'épaule en signe de bonne humeur et d'affection. Comme cette nuit sans sommeil commençait à me creuser, je me mis à manger et à me préparer du thé sur un réchaud à esprit-de-vin. Cette invention, totalement inconnue pour lui, le remplit de la même admiration qu'elle aurait pu inspirer à un sauvage du fond de l'Afrique; en me voyant allumer cette flamme bleuâtre, il était tenté de me prendre pour un magicien; et je crois que je reconquis

un peu du terrain que j'avais perdu lorsqu'il avait compris que je n'étais qu'un pauvre professeur.

Sébastien, à qui j'avais donné un cigare et du cognac, était devenu très loquace, et, avec sa faconde hispano-gasconne, il nous racontait des histoires à dormir debout. Le héros de ces histoires était son beau-frère, un grand garçon basané, qui n'avait, depuis mon arrivée, fait œuvre de ses dix doigts, si ce n'est pour rouler des cigarettes, mais qui, à en juger par les hâbleries de son beau-frère, est un garçon remarquable et appelé à un grand avenir. Il a été jusqu'ici domestique, soit en Espagne, soit aux colonies, mais il se sent une vocation plus haute, et voudrait, lui aussi, étudier pour être prêtre! Décidément, c'est dans les traditions de la famille, et ce ne sera pas la faute des *Pedron y Mora* si le clergé espagnol chôme de sujets d'élite. Le malheur est qu'au séminaire de Barbastro, le plus voisin de Vénasque, le prix de la pension est de 1 fr. 25 par jour, que l'intéressant jeune homme n'est pas assez riche pour payer. Sébastien, qui, lui, se fait une grande idée de la richesse du Club Alpin, avait compté sur nous pour contribuer aux frais de l'éducation cléricale de son beau-frère, et pendant cette longue nuit il fit plusieurs fois des appels pathétiques à ma générosité. Aurais-je bien le cœur de laisser sous le boisseau un homme qui devait être une lumière de l'Église! D'ailleurs, je ne manquerais pas de rentrer, un jour ou l'autre, dans mes déboursés, car un évêque (je n'ai pas pu savoir lequel) avait promis au séminariste en herbe, une fois qu'il aurait achevé ses études et qu'il serait ordonné prêtre, une cure de trente mille francs par an, aux îles Philippinès! Il faudrait, pour faire goûter à nos lecteurs toute la saveur de ces gasconnades, que je pusse leur faire un portrait à la plume de ce candidat aux honneurs ecclésiastiques. Le protégé était digne du protecteur; tous deux se faisaient agréablement pendant.

De propos en propos, nous vîmes poindre le jour, et les deux carabiniers ne tardèrent pas à me quitter en échangeant avec moi de grandes poignées de main. On fit la soupe; nos guides procédèrent, sous notre direction, à un nettoyage en grand et à une désinfection complète de la cabane, ou plutôt de la tanière, où Sébastien héberge ses voyageurs. Une boîte de poudre insecticide et cinq litres d'un mélange au sublimé nous suffirent pour cette opération. Après cela, il était temps de reprendre le chemin du Port de Vénasque, où nous devions retrouver nos compagnons de course, partis de Luchon le matin.

En approchant de la maison de Cabellud, vers onze heures, nous vîmes descendre du port, en une ligne sinueuse et pittoresque, les quatre-vingt-dix touristes à pied ou à cheval qui avaient espéré contempler ce jour-là l'admirable vallée de l'Esera, la « vallée de Josaphat », comme l'appelle le comte Russell, avec ses sapins brûlés par la foudre, tordus par les avalanches, que dominant, à 1,000 mètres plus haut, les pics et les glaciers des Monts Maudits. Il fallut rabattre de ces espérances. Le ciel, qui s'était voilé pendant la nuit, était devenu de plus en plus menaçant : à mesure que nous montions du Plan des Étangs vers le Port, nous avons vu les principaux sommets disparaître les uns après les autres dans la pluie et le brouillard. Quand nous arrivâmes à la porte de Cabellud, le vent faisait rage, et les touristes qui s'étaient bravement installés en plein air, devant les tables rustiques dressées pour la circonstance, devaient, en piquant d'une main leur poulet froid, retenir de l'autre leurs chapeaux prêts à s'envoler. Les piquets, enfoncés à grand'peine les jours précédents dans le sol dur et résistant de Peña Blanca, attendaient vainement les toiles de tente louées à Toulouse par les organisateurs de la fête, et qu'on avait dû remiser prudemment pour qu'elles ne prissent pas leur vol vers le Pic de la Mine. On était gai malgré tout, on faisait bonne mine à

mauvais jeu, et le bruit des bouchons de champagne répondait joyeusement au fracas des bombes qui réveillaient de temps à autre les échos de Sauvegarde.

Mais la situation finit par devenir intenable : au vent avait succédé la pluie, et dans la petite salle à manger de Cabellud, où je déjeunais avec trois de mes enfants, je vis bientôt se presser les touristes affolés et mouillés comme des oiseaux battus par l'orage. Au milieu du tohu-bohu général, je cherchais à distinguer mes futurs compagnons du Néthou, les vingt-quatre inscrits du lundi précédent. Les premiers que j'aperçus, me montrant la pluie qui tombait et les nuées qui accouraient menaçantes, demandèrent à se faire rayer, et je commençais à me demander si je finirais par faire l'ascension escorté de *quat'z'* hommes comme un caporal, lorsque, pour remplacer les défaillants, deux touristes qui m'étaient inconnus vinrent se faire inscrire. Ces deux braves méritent qu'on retienne leurs noms ; ce sont : M. l'abbé Blanchet, étranger au Club, et M. le docteur Duran, de Saint-Gaudens, qui n'en faisait pas partie non plus, mais qui, depuis, est entré dans la Section des Pyrénées Centrales. Ces messieurs ne se sont pas montrés courageux seulement en choisissant pour se faire inscrire l'heure pénible et décisive à laquelle d'autres se faisaient rayer ; ils ont, pendant toute la course, montré la même vaillance, joyeuse et simple, et la même confiance dans leur chef, qui serait bien ingrat s'il ne saisissait pas l'occasion de les remercier.

Tout compte fait, en déduisant les lâcheurs et en ajoutant les inscriptions nouvelles, nous étions à ce moment, prêts à partir pour la Rencluse, vingt-deux alpinistes, plus un de mes amis, non inscrit au Club Alpin, mais qui, cédant à mes instances et aussi à sa vaillance naturelle, était venu nous rejoindre malgré le mauvais temps. Mon ami s'appelle M. Saubadie, et il est instituteur primaire dans le petit village de Cazarilh, près Luchon. C'est un botaniste instruit et passionné, qui promet d'être pour la

région de Luchon ce qu'a été le regretté M. Bordères pour celle de Gavarnie. C'est de plus un homme superbe, de 1 mèt. 92, et d'un courage proportionné à sa taille. Ç'a été une bonne fortune pour nous qu'il ait consenti à être des nôtres; aux heures difficiles, sa voix claire et sonore, son rire franc, semblaient sonner la charge et nous conduire à l'assaut de la montagne.

Malgré la pluie battante, la plupart de nos compagnons prirent, pour aller de chez Cabellud à la Rencluse, le chemin le plus long et le plus pittoresque, par le célèbre *Trou de Toro*, où, dans un encadrement admirable de rochers et de sapins, les eaux du glacier du Néthou vont se perdre pour reparaître, à ce qu'on croit, à quelques kilomètres de là, dans la vallée d'Artigue Tellin, au Goueil de Jouéou, une des trois sources de la Garonne. Avec quelques autres, je pris le sentier le plus direct afin d'arriver à notre campement de bonne heure, de vérifier les résultats du travail des trois guides que j'y avais laissés, et de tout préparer en vue du souper et du coucher. A mesure que nous approchions de la Rencluse, le temps s'était un peu rasséréiné, il ne pleuvait plus, et nous pûmes cueillir quelques pieds de rhododendrons fleuris, chose rare au 15 septembre, ce qui s'explique probablement par la précocité extraordinaire de l'été de 1893; la première floraison a dû avoir lieu vers la fin de mai, un mois plutôt que d'habitude, et vers la fin de septembre une nouvelle floraison s'annonçait, que les orages et le froid ont peut-être arrêtée depuis.

En arrivant, je fus émerveillé de l'activité intelligente que mes trois hommes, Traqué, Lafont et Cantaloup, avaient déployée en mon absence. Avec les planches transportées de Luchon par le père Courrège, ils avaient construit, vis-à-vis du lit de camp qui garnit un des côtés de la cabane de Sébastien, un autre lit, un peu plus bas, qu'ils avaient abondamment jonché de branches de pin, et qui, tel qu'il était, même sans les matelas qu'on devait y

ajouter, formait une couche très suffisamment confortable pour des montagnards. Sur ces deux lits de camp, dans l'intérieur de la cabane, on pouvait faire coucher environ dix-huit touristes ; on pouvait en installer sept autres bien à l'aise dans ce que nous appelâmes la *cuisine*, c'est-à-dire l'abri sous roche où nous avions couché, M. Bernès et moi, la nuit précédente, et où, préservé du vent et de la pluie par un mur en pierres sèches de deux mètres de haut, qui sert de plaque de foyer, et qui vous renvoie la chaleur du feu qu'on allume en bas, on peut s'endormir du sommeil des dieux, en regardant les étoiles qui s'allument dans le ciel noir. Sept et dix-huit, cela fait vingt-cinq, et nous n'étions que vingt-trois touristes ; nous avons donc deux places de trop. Restait à loger les guides et porteurs, qui, en y comprenant les conducteurs de chevaux comme le père Courrège et un autre, étaient au nombre de seize, plus Sébastien, ses deux enfants, et son intéressant beau-frère, le futur bénéficiaire de l'Église romaine. Mes auxiliaires dévoués avaient préparé tant bien que mal une installation pour tout ce monde, voici comment. La moitié des planches que j'avais commandées à Luchon pour l'établissement de deux lits de camp s'était égarée en route, grâce à des contre-ordres malencontreux. Pour y suppléer, mes trois mousquetaires, Traqué, Lafont et Cantaloup, avaient avisé de ces grandes branches de bois mort que les orages, les chutes de pierre, les avalanches ont répandues en abondance sur le sol, comme de blancs squelettes, dans cette région sauvage. Ils les avaient chargées sur leurs chevaux, qui les avaient apportées dans la partie Nord de l'abri de la Rencluse, ce qui sert ordinairement d'écurie lorsque les voyageurs et leurs guides peuvent être logés commodément dans la cabane et dans la cuisine. Avec ces longues branches, posées du côté du rocher sur un immense tronc creusé en abreuvoir et qui servait de traversin à cette couche colossale, ils avaient, en les croi-

sant adroitement, fabriqué une sorte de sommier Tucker primitif, sur lequel ils avaient, faute de matelas et de draps, étendu une épaisse litière de branches de pin, suffisamment élastiques et moelleuses. A deux ou trois mètres de ce lit, on avait allumé un grand feu où brûlaient des troncs d'arbres entiers, et où pourraient aller se chauffer la nuit ceux qui se sentiraient gagner par le froid.

Après avoir admiré ces préparatifs, et en avoir chaudement complimenté les auteurs, j'étais rassuré sur le sort de mes compagnons : je ne craignais plus pour eux les bronchites et les fluxions de poitrine ; ils goûteraient tout juste assez de la vie sauvage pour mieux savourer à leur retour la douceur de leurs lits à sommiers perfectionnés. Je n'avais plus pour le moment qu'à m'occuper de les faire dîner de mon mieux. Ce qui manquait, ce n'étaient pas les provisions, c'était une table pour vingt-trois convives. La table de pierre qu'on trouve en arrivant à la Rencluse, près du petit enclos où est la vaisselle de Sébastien, ne peut servir que pour huit personnes tout au plus ; comment faire pour les quinze autres ? Je fis prolonger cette table par les quatre matelas qui, avec deux couvertures, composent toute la literie de notre hôte. Sur ces matelas on étendit une partie des onze couvertures que j'avais achetées à Luchon ; on plaça autour des bancs et des escabeaux de hauteur et de forme variées, puis nous nous mîmes à table à la façon des anciens, c'est-à-dire assis ou étendus sur des lits : il ne nous manquait que des feuilles de roses pour couronner nos fronts et de belles esclaves pour nous charmer aux sons de la cithare.

Notre campement offrait donc un aspect des plus pittoresques à l'heure du dîner, pendant que le brave guide Haurillon, *dit* Odo, faisait le tour de la table, une bouteille dans chaque main, disant à chaque convive, avec des manières parfaites (acquises dans une grande famille de Touraine, où il a servi comme valet de chambre), non pas :

Pomard ou Château-Yquem? mais simplement : Vin rouge ou vin blanc? Pendant qu'on découpait les gigots et les dindes, la nuit tombait, et sur les parois du rocher surplombant qui forme l'immense abri naturel de la Rencluse, à la lueur des grands feux allumés sur notre front de bandière, se dessinaient les ombres mouvantes et fantastiques des touristes enveloppés dans leurs plaid, des guides qui s'empressaient à nous servir, de Sébastien avec son mouchoir de soie à carreaux sous sa casquette graisseuse s'agitant, courant de côté et d'autre, avec ses deux fils, comme un démon accompagné de deux gnomes. Un de nos compagnons s'écria : « C'est un Rembrandt! » Et c'en était bien un en effet pour la couleur chaude et sombre, pour la magie du clair-obscur; mais ce que le maître hollandais, avec tout son génie, n'aurait pu exprimer sur sa toile, c'était le bruit joyeux que faisaient les quarante-neuf êtres humains présents à ce moment sous le rocher de la Rencluse, le hennissement et le piaffement des six ou huit chevaux logés un peu plus bas, dans un pré voisin du torrent, et la voix du torrent lui-même, qui descend en bondissant du glacier de la Maladetta, pour aller s'engloutir, comme la Garonne au Trou de Toro, dans un gouffre à trente ou quarante mètres de notre cabane.

Nous savourions toutes ces impressions à la fois en attendant l'heure prochaine du coucher. Il avait été convenu à l'avance qu'on tirerait au sort les places pour la nuit : cette opération solennelle s'accomplit au milieu des rires et des calembredaines, et les moins favorisés par le sort se montrèrent, à leur honneur, les plus gais de tous. Il était à peu près 10 heures quand les guides commencèrent à étendre les matelas sur les lits de camp peu moelleux; à 11 heures tout le monde dormait, ou tâchait de dormir. Pour moi, je perdis la conscience des choses extérieures depuis 11 heures jusqu'à 2 heures du matin. En me réveillant vers cette heure-là, je me sentis vague-

ment transi et surtout affamé. J'allai me réchauffer près de l'un des grands feux allumés à deux pas de la cuisine; j'y trouvai un de mes compatriotes, M. Vermorel, membre de la Section de Lyon, et un autre de nos collègues, M. Cottrelle, qui avaient quitté leur lit dans la cabane parce qu'il y pleuvait. Il est vrai qu'il pleuvait aussi dehors, là où ils s'étaient réfugiés; mais enveloppés dans leurs manteaux et accotés contre des pierres, tout près de la flamme, ils prenaient leur mal en patience et attendaient philosophiquement l'aurore. M. Vermorel, qui tombait de sommeil, finit pourtant par quitter la place et par regagner son gîte; il fut remplacé par M. Maugin fils, membre, comme M. Cottrelle, de la Section de Paris, et né comme lui dans le département du Nord. A une expression locale qui échappa à l'un d'eux, ces deux messieurs reconnurent qu'ils étaient compatriotes; on se mit à causer, et comme il est un peu triste de causer sans manger ni boire, je leur proposai de souper. Le docteur Chénieux, de Limoges, arriva sur ces entrefaites, et à nous quatre nous eûmes bientôt fait d'expédier une dinde, arrosée d'un petit vin blanc du Gers, qui nous parut meilleur que tous les sauternes du monde. Je fis ensuite du thé, et nos deux compagnons du Nord, MM. Cottrelle et Maugin, nous initièrent aux mystères de la *bistouille*. Pour faire une *bistouille*, on remplit une tasse ou un verre de trois quarts de café (cette fois c'était du thé, mais cela ne fait rien) et d'un quart d'eau-de-vie. On commence à boire, et à mesure que la tasse se vide on la remplit avec de l'eau-de-vie, jusqu'à extinction. C'est excessivement simple, comme on voit, et très salulaire, paraît-il, contre le brouillard; mais, quoique le temps s'y prêtât, nous ne poussâmes pas l'expérience jusqu'au bout, et nous en restâmes prudemment à la première partie de l'opération.

Nous banquetâmes ainsi, tout en devisant, jusque vers 3 heures et demie du matin. C'était le moment fixé pour le ré-

veil, car il fallait quitter la Rencluse à 5 heures moins un quart aux premières lueurs du jour, si nous voulions faire l'ascension sans trop nous presser et rentrer le soir à Luchon. Avant de sonner la diane, je commençai à faire chauffer le café. Je me disais que, par l'affreux temps qu'il faisait, des gens réveillés à une heure indue, après une nuit médiocre, seraient de fort méchante humeur, et qu'une tasse de café bien chaud, additionné de quelque gouttes d'armagnac, serait un remède souverain pour combattre la démoralisation générale qui était à craindre. Le café eut en effet un plein succès parmi les touristes et parmi les guides, et Sébastien n'oublia pas non plus de venir m'en demander pour lui, pour les *niños*, et pour son beau-frère, le futur séminariste.

Je laissai mes compagnons s'armer en guerre, boucler leurs guêtres, et je fis même, pour le principe, préparer les sacs des guides ; mais il devint trop évident, à mesure que le jour approcha, qu'on ne pouvait songer à partir à l'heure dite. Le temps était de plus en plus affreux, et la pluie, qui n'avait guère cessé depuis quelques heures, redoublait de violence. Comme c'était la septième fois que je venais coucher à la Rencluse en vue d'une ascension, et que dans trois de mes expéditions précédentes j'avais eu un petit lever du même genre, je connaissais la manière de s'y prendre en pareil cas. Il n'y a qu'à attendre et à prendre patience. Il faut avoir une déveine singulière (et que je n'ai jamais eue), pour qu'entre 5 et 10 heures du matin il ne se produise pas une éclaircie, qui vous permette d'escalader sans être mouillé les rochers jusqu'au Portillon. Une fois arrivé au glacier, on n'a plus à craindre la pluie, mais la grêle ou la neige, et, à moins d'une tourmente d'une violence improbable, on peut toujours arriver au sommet. Seulement il faut attendre, prendre le temps comme il vient et être résigné à coucher à la Rencluse le soir. Je refis donc *in petto* mon plan sur ces bases, mais je

le gardai provisoirement pour moi, afin de ne pas décourager inutilement mes compagnons. Vers 6 heures et demie seulement, voyant que les guides étaient depuis plus d'une heure sac au dos et qu'on se demandait pourquoi je ne donnais pas le signal du départ, je fis déboucler les sacs, et j'annonçai qu'on allait déjeuner. Il y avait plus de deux heures qu'on avait pris le café, et les estomacs devaient être creux.

Je déclarai en même temps à mes compagnons qu'il leur fallait choisir entre deux partis : ou bien coucher une seconde nuit à la Rencluse, ou bien rentrer à Luchon sans faire l'ascension. Cette déclaration jeta un froid ; je m'y attendais bien et, tout bien pesé, je ne m'en affligeai pas trop. Il était probable en effet que les plus forts et les plus vaillants resteraient seuls avec moi, et que les troupes de seconde catégorie, l'armée territoriale, demanderaient à regagner leurs foyers. C'est ce qui arriva : sur les vingt-deux alpinistes présents, neuf se décidèrent à la retraite. Dès lors nos chances de succès augmentaient à vue d'œil : les treize hommes qui restaient avec moi, ayant subi sans se démonter des épreuves successives, devaient être des gailards déterminés, et, bien encadrés dans les guides, que nous avions en abondance, devaient arriver au sommet malgré vents et marée.

On venait de me prévenir qu'on avait oublié de commander les voitures qui devaient le soir nous ramener de l'Hospice de France à Luchon. Comme nous avions des guides de trop, j'en chargeai un d'aller droit à Luchon pour réparer cette négligence, et pour rassurer en même temps les familles de ceux d'entre nous qui passeraient la nuit suivante à la Rencluse. Après avoir expédié le guide en question, muni de cartes de visite et de billets griffonnés sur des bouts de papier, nous nous mîmes à table. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, puisque la pluie qui s'obstinait à tomber, plus ou moins serrée, nous fermait encore

la route du Néthou. On éprouvait le besoin de réagir contre l'influence du mauvais temps : on festoya donc plus largement qu'on ne fait d'ordinaire à 7 heures du matin. Gigots, dindes, sardines, fromages, rien ne fut épargné ; on déboucha même deux bouteilles de champagne, reste des splendeurs du déjeuner de la veille au Port de Vénasque, et on trinqua à la santé de l'alpinisme. Notre collègue M. Viallet, président de la Section de l'Isère, auteur de la fameuse chanson *les Lapins du Club Alpin*, voulut bien nous la chanter. Il s'installa dans l'espèce de grotte qui se trouve à la partie Nord du rocher de la Rencluse, et, campé comme une statue dans sa niche, brandissant d'une main son alpenstock, il fit retentir les échos de ce lieu sauvage des accents d'une voix de stentor. Nos guides, qui n'avaient jamais été à pareille fête, écoutaient bouche béante, et à chaque couplet nos compagnons, les uns debout, les autres assis au coin du feu, applaudissaient à tout rompre ; le bruit monotone de la pluie faisait la basse de ce concert. Quoique je n'aime guère les photographes, ces auxiliaires utiles mais encombrants des alpinistes, j'étais heureux qu'il y en eût parmi nous un, et des plus distingués, notre collègue M. Fabre, pour fixer le souvenir de cette scène pittoresque. Reste à savoir si la pauvre lumière qui nous éclairait aura suffi à remplacer le soleil.

Vers 9 heures, le ciel fit mine de s'éclaircir, et j'annonçai que dans un quart d'heure on allait partir. On refit les sacs des guides en n'y mettant qu'un peu de pain, des gâteaux, des confitures, du rancio et du cognac, c'est-à-dire de quoi nous soutenir sans trop charger nos estomacs et le dos des guides. Le guide-chef, Barthélemy Courrège, ne portait que deux cordes. Vers 9 h. 20 min., notre petite colonne s'ébranla, et à 9 h. 30 min. nous commençons à monter les rochers assez raides, mais faciles, qui mènent au Portillon. Pendant que nous allions ainsi à la gloire, le reste de nos compagnons se mettait en route pour retour-

ner à Luchon, sous la conduite du vieux Charles, l'illustre chasseur, que j'aurais bien voulu emmener avec nous au Néthou, attaché à la première corde, si, en présence du nombre presque ridicule de guides que nous avons maintenant, vu la diminution croissante des touristes, je n'avais dû, surtout par ce temps de chien, choisir de préférence les hommes les plus jeunes et les plus résistants. En nous quittant, quelques-uns de nos collègues plus prudents se moquaient de notre entreprise et nous prédisaient qu'au bout de deux heures, mouillés et découragés, nous rentrerions déjeuner au campement. Ils se trompaient, nous ne devons revenir qu'entre 8 et 9 heures du soir, mouillés, il est vrai, mais contents tout de même et un peu fiers d'avoir triomphé de la montagne, qu'il y avait quelque mérite à vaincre ce jour-là. Peut-être quelques-uns de ceux qui nous raillaient agréablement ne tardèrent-ils pas à regretter leur prudence exagérée et à se dire que, cette fois encore, c'étaient les fous qui avaient été les sages. On m'a conté qu'en montant les premiers lacets du sentier qui mène du Plan des Étangs à la maison de Cabellud, l'un d'eux qui, en se retournant, pouvait nous voir, gros comme des fourmis, grimant les degrés de notre colossal escalier de granit, exprima tout haut son regret et son dépit. Il était trop tard, et *les treize* devaient seuls, avec leurs braves guides, arriver au sommet.

Ces treize-là ont bien mérité, je ne dis pas que leurs noms passent à la postérité, mais qu'ils soient connus de nos lecteurs. Les voici, par ordre alphabétique :

D ^r BASSET, C. A. F.	(Pyrénées Centrales),
BENOIST	(Id.),
BERNÈS	(Id.),
COTTRELLE	(Paris),
FABRE	(Pyrénées Centrales),
MAUGIN fils	(Paris).

PONTNAU	(Pyrénées Centrales),
SCHMITT	(Côte-d'Or),

plus cinq personnes étrangères au Club Alpin Français, mais bien dignes d'en être par leur courage, leur entrain, leur endurance. Ce sont :

MM. l'abbé BLANCHET,
 Le prince SERGE DOLGOROUKI,
 Le D^r DURAN, de Saint-Gaudens (entré depuis dans
 la Section des Pyrénées Centrales),
 FERRAS (Jean), fils de notre récent collègue du
 C. A. F., le D^r Ferras, de Luchon,
 DE POGGENPOHL.

Je n'ai fait figurer sur aucune de ces deux listes un de nos meilleurs compagnons dont j'ai déjà parlé, M. Saubadie, parce que je ne sais comment le classer. Par sa vigueur, son mépris de la fatigue et du danger, ses allures bon enfant et sa veste simple de montagnard, il ressemble à un guide ; mais sa courtoisie parfaite, la promptitude de son intelligence et l'étendue de son instruction le mettent bien au-dessus, non seulement des guides, mais de beaucoup de touristes. Faisons comme les savants quand ils ne savent comment se tirer d'affaire, et disons que c'est un touriste *sui generis*, de ceux qui sont la joie et la force d'une troupe, et qu'on aime à sentir près de soi au moment du danger.

Je manquerais à tous mes devoirs si, après avoir rappelé les noms des touristes vainqueurs du Néthou, j'oubliais de mentionner ceux de leurs guides. Lorsqu'un alpiniste laisse sa carte sur un sommet qu'il vient de conquérir, il a soin d'y écrire, avec un court récit de son ascension, le nom du guide qui l'a conduit et auquel il doit souvent les trois quarts de son succès. C'est justice d'abord, et puis il y a dans cet usage quelque chose de

noble et de touchant : entre ces deux hommes qui viennent d'affronter les mêmes fatigues et les mêmes dangers, il s'est créé un lien indissoluble ; toujours prêts à se sauver la vie l'un à l'autre, ils ont été à l'heure du péril des égaux et des frères ; ceux qui ont le cœur bien placé ne l'oublieront jamais. Il n'est pas vrai qu'un guide soit un domestique comme un autre, dont les services se paient avec de l'argent. Un guide digne de ce nom est le modeste et courageux ami du voyageur ; il est souvent son maître, et quelquefois son élève ; ils valent l'un par l'autre, et ils ne peuvent pas plus être séparés quand on parle de leurs exploits qu'ils ne l'étaient sur le glacier, attachés à la même corde.

Voici, par ordre alphabétique, les noms des dix guides ou porteurs qui montèrent avec nous au sommet :

ANÉ, *dit* BARÈGE, chasseur à Castillon-de-l'Arboust,

BÉNADET, *dit* BONZON, Id.,

BERTRAND, *dit* TRAQUÉ,

CASTEX,

COURRÈGE (Barthélemy),

HAURILLON, *dit* ODO,

LAFONT (Bernard), *dit* BERNATET,

PACO, fils de Francisco Cabellud,

LE TESTUD, chasseur et pêcheur, guide ou porteur au besoin,

VALERIO GABAS, *dit* BALÉRI, Espagnol de naissance, élevé en France, employé pendant plusieurs années aux travaux de reboisement exécutés par l'administration forestière au Laou d'Esbas, travaillant pendant la saison d'été 1893 au chemin de fer de la Chaumière, à Luchon.

Les deux derniers, Le Testud et Baléri, avaient été spécialement engagés comme porteurs par notre collègue M. Pontnau, des Pyrénées Centrales, et par le prince Serge Dolgorouki.

Massif de la Maladetta, vu du Pic du Néthou, d'après une photographie de M. Trutat.

A Dieu ne plaise que je veuille refaire le deuxième chant de l'*Iliade*, et ajouter au catalogue de nos guides la mention de leurs familles et l'énumération de leurs actions passées ! Il n'est pas nécessaire de les traiter comme des héros d'Homère, et quelques mots doivent suffire à les caractériser.

A tout seigneur, tout honneur. Notre guide-chef était Barthélemy Courrège, si connu des alpinistes pyrénéens que je n'ai pas à faire longuement son éloge. Au physique, c'est un gaillard solide, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, avec des épaules d'hercule, un poignet incapable de vous lâcher quand il vous tient dans un mauvais passage. Il est très brave et d'une honnêteté à toute épreuve. Il doit approcher de la cinquantaine, comme ses deux rivaux du Gavarnie, Henri et Célestin Passet. Voilà dix ans que nous nous connaissons. Comme nous avons tous les deux mauvais caractère, nous nous sommes souvent querellés, mais la confiance et l'amitié ont subsisté intactes entre nous. Barthélemy sait que je lui rendrai en toute occasion les services qui dépendront de moi, et je sais qu'il est prêt à en faire autant de son côté. Il y a deux ans, j'ai envoyé mon fils aîné, alors âgé de douze ans, passer quinze jours chez lui, à l'Hospice de France, pour se remettre des fatigues causées par la fin de l'année scolaire. Barthélemy, qui aime cependant l'argent, comme tous les montagnards, n'a jamais voulu recevoir un sou pour l'hospitalité qu'il lui a donnée. Il s'est payé de ce service à sa manière, en conduisant mon fils et mes deux frères au Néthou, en 1891, par un temps bien pire que celui que nous avons eu cette année. Je n'ai pas à insister. Il est clair que je ne puis parler de lui impartialement, et que mes louanges pourraient être suspectes. Je conseille seulement, à ceux qui se défieraient, de mettre eux-mêmes Barthélemy à l'épreuve, et j'attends tranquillement le résultat.

Avec un homme pareil comme guide-chef, il n'est pas nécessaire d'avoir des auxiliaires aussi forts et aussi expérimentés que lui ; il suffit d'hommes solides et qui n'aient pas peur. Ceux-là ne nous manquaient pas. Le premier, c'est l'excellent Bertrand, *dit* Traqué. Il n'y a pas longtemps que je le connais. C'est Barthélemy qui me l'avait indiqué, pendant la saison de 1892, comme étant, parmi les guides de Luchon qui ont encore l'âge de l'activité, celui qui, avec lui, connaissait le mieux la montagne, et j'ai reconnu à l'épreuve que Barthélemy ne m'avait pas trompé. J'ai fait connaissance avec Traqué en lui faisant mal à propos une scène abominable. J'appris le lendemain que j'étais absolument dans mon tort. Je lui fis mes excuses et nous nous liâmes d'une amitié inaltérable. Depuis ce temps j'ai fait avec lui deux grandes courses, et j'ai pu apprécier ses qualités : son excellent caractère, son expérience consommée, sa profonde connaissance de la montagne, un courage réel aux heures difficiles, qui s'allie chez lui, je ne sais comment, avec une imagination pusillanime qui craint toujours le danger jusqu'à ce qu'il se trouve avec lui face à face. Quoiqu'il n'ait guère que huit ans de plus que moi, il me considère d'un œil paternel, et me pardonne mes vivacités en faveur du bon cœur qu'il me suppose et de l'amitié que je lui témoigne. C'est en effet pour moi un ami autant qu'un guide, et c'est pourquoi je m'abstiens de le louer davantage.

J'ai déjà parlé d'Haurillon, *dit* Odo, mais uniquement pour vanter ses bonnes manières d'homme qui a été stylé dans une grande maison. Mais on se tromperait du tout au tout si on ne le croyait bon qu'à servir à table. Il a été plusieurs années valet de chambre, mais il est resté un vrai montagnard, et, chose curieuse, c'est justement parce qu'il était un montagnard vigoureux et intrépide qu'il est devenu valet de chambre. Un noble voyageur qu'il guidait à la Rue d'Enfer eut, vers le haut du sentier, à un passage

quelque peu vertigineux, un éblouissement subit, et faillit tomber dans l'abîme. Son guide se précipita, le retint de sa poigne vigoureuse, et lui sauva ainsi la vie. Ce voyageur-là n'était pas un cousin de M. Perrichon : au lieu de prendre son sauveur en grippe, il le prit en amitié, et ne voulut plus se séparer de lui. Voilà pourquoi, pendant plusieurs années, Haurillon a habité la Touraine ; depuis lors des affaires de famille, le soin d'une petite propriété qu'il a dans son village natal, à Saint-Mamet, l'ont rappelé à Luchon. Actuellement, il est le fermier de la laiterie que la ville met en adjudication tous les deux ou trois ans, et qui est contiguë à l'Hospice de France ; on peut le voir chaque matin descendre dans son *break*, pour apporter dans le petit pavillon, près de la Buvette du Pré, le beurre et le petit-lait. Je ne sais s'il s'enrichit à ce métier, mais il est fâcheux pour les alpinistes qu'un gaillard de sa trempe ne vise pas à être ce qu'il serait si aisément, un guide excellent, qui se ferait aimer autant qu'estimer, et aurait bientôt plus de clients qu'il n'en pourrait satisfaire.

La course du Néthou est la première que j'aie faite avec Bernard Lafont, dit Bernatet, mais elle m'a suffi pour prendre la meilleure opinion de lui, et je suis reconnaissant à Barthélemy de l'avoir désigné à mon choix. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, sérieux et un peu froid d'aspect, modeste, point empressé, extrêmement poli ; il m'a rappelé, sous ce rapport, celui qui, pour les gens de mon humeur, est l'idéal des guides, mon ami Célestin Passet. Dans l'expédition que je raconte, il n'avait à jouer qu'un rôle secondaire, je ne puis donc savoir s'il a les qualités d'un guide-chef ; mais il a fait dans la perfection ce qu'il avait à faire, et sans essayer de se faire valoir ; ce sont deux choses également rares, qui m'ont inspiré pour lui une sérieuse estime.

Je glisserai un peu plus rapidement sur le compte de nos autres guides et porteurs ; non pas qu'ils n'aient leurs

mérites, mais je craindrais de lasser la patience du lecteur. Castex est un homme assez jeune, un peu trapu, solide, ce qui ne l'empêche pas d'être lesté ; il ne faut pas l'être peu pour aller, comme il le fit le lendemain matin, en quatre heures moins un quart, sac au dos, de la Rencluse à Luchon, avec mon ami Bernès, qui marche, ou plutôt qui court comme un isard.

Paco, le fils de Francisco Cabellud, est la crème des hommes. Il parle peu, même dans sa langue, qui est l'espagnol, moins encore en français, et il parle du nez ; mais c'est le cas de dire que cela sort du cœur : courageux, serviable, toujours content, c'est, parmi les bons Espagnols, un des meilleurs. Je ne puis oublier d'ailleurs l'hospitalité que j'ai reçue il y a deux ans chez lui à Sahun, où, inconnu de sa femme et de ses beaux-parents, j'ai été traité comme si j'étais de la famille.

Baléri, le porteur engagé par M. Pontnau, m'avait été recommandé il y a un an par le brigadier forestier Malaplate, qui me recevait dans la cabane du Laou d'Esbas. Il a, sur des épaules de portefaix, une tête charmante, avec un sourire d'enfant, qui découvre à tous moments ses trente-deux dents bien blanches. C'est la douceur, l'égalité de caractère, la bonne humeur en personne. Il ignore ce que c'est que la fatigue et le danger. C'est pour le moment un porteur de premier ordre, qui deviendra, si on se donne la peine de le former, un guide solide, tout en restant un compagnon charmant.

Le Testud, mon voisin à Luchon près du pont de Saint-Mamet, est connu de tous les amateurs de chasse ou de pêche qui pendant la saison viennent tuer des isards ou taquiner les truites. On le rencontre souvent sur les routes, avec son petit panier d'osier pour enfermer le poisson, ou bien portant son fusil en bandoulière pour aller à l'affût d'un gibier quelconque. En 1892 il a tué, du haut d'un arbre où il avait passé deux nuits, dans les prairies de

Campsaur, un ours superbe, que je l'ai vu promener en triomphe par la ville, et dont il vend encore la graisse. Son nez légèrement kalmouk, sa bouche souvent entr'ouverte et ses gros yeux ronds lui donnent l'air quelque peu ahuri; mais il n'en a que l'air, ce qui ne lui ôte ni son adresse ni son sang-froid. Le prince Serge Dolgorouki, qui l'avait connu à la chasse, l'avait engagé spécialement, mais toute la caravane a pu apprécier ses réelles qualités.

Ané et Bénadet, par lesquels je termine cette énumération, sont deux chasseurs de Castillon, que m'avait recommandés mon vieil ami Péfaur. Ils ont justifié cette recommandation par leur solidité et leur courage.

Avec les guides dont je viens de parler, après avoir résisté au découragement que les menaces du temps et la retraite d'une partie de nos collègues semblaient faites pour nous inspirer, nous étions presque sûrs d'arriver au sommet en dépit de tous les obstacles. Malgré l'heure tardive de notre départ (9 h. 25 min. du matin), j'étais donc plein d'espoir lorsque nous commençâmes à grimper la pente rocheuse assez monotone qui mène de la Rencluse au Portillon, c'est-à-dire au col situé entre le glacier de la Maladetta et celui du Néthou. Nous marchâmes d'un pas lent et régulier pendant la première heure et demie, jusqu'à l'endroit où l'on rencontre la dernière source, et où pour cette raison on a l'habitude de déjeuner. Là nous ouvrimmes nos premiers pots de confitures, puis au bout d'une demi-heure nous remîmes en marche. Au lieu de suivre le chemin ordinaire, qui passe par le Portillon d'en bas, nous nous dirigeâmes, au milieu de rochers assez raides, vers le Portillon d'en haut (2,908 mètr.), d'où, au lieu de traverser le chaos très long et très fatigant qui termine la moraine du Néthou de ce côté-là, on aborde presque immédiatement le bas du glacier.

Un peu avant d'arriver au col, nous aperçûmes (heureux présage!) un isard qui comme nous se promenait malgré

le mauvais temps, et qui longeait, à cinquante mètres environ à notre droite, le bas du glacier de la Maladetta, où il semblait craindre de s'engager. Nos guides, comme de vrais enfants ou comme des sauvages (c'est à peu près la même chose), se mirent à pousser de grands cris, à injurier le pauvre isard en français et en patois, comme si la pauvre bête pouvait les comprendre. Elle les entendit, en tous cas, car elle se mit à détalier, puis elle s'arrêta, et ce n'est qu'après une série d'hésitations qui nous permirent de la suivre du regard tout à notre aise, que nous la vîmes s'enfuir et disparaître. Dix minutes plus tard, en arrivant au Portillon d'en haut, nouvelle surprise ! Cette fois c'étaient quatre isards qui prenaient leurs ébats sur la moraine, à cinquante mètres de nous environ ; Le Testud m'a dit qu'il aurait parfaitement pu les tirer sans avoir besoin d'une carabine à longue portée. Nouveaux cris de nos guides, auxquels les isards répondirent par des manœuvres curieuses, battant en retraite lentement, l'un d'eux allant devant les autres en éclaireur, s'arrêtant, se retournant, et la petite bande, par bonds successifs et échelonnés, suivant prudemment son guide. Au bout de cinq minutes ils disparurent derrière de gros rochers, et nous continuâmes notre marche.

La première neige que nous eûmes à prendre de flanc était assez dure, ou plutôt c'était une légère couche de neige fraîche répandue sur de la glace noire horriblement dure, comme je m'en aperçus à mes dépens en y cassant le bout d'un petit piolet trop léger que j'avais emprunté à mon fils. Si tout le glacier, et surtout le Dôme, avait été dans ce goût-là, nous ne serions pas arrivés au sommet avant 5 heures et demie du soir au plus tôt, c'est-à-dire que nous aurions dû renoncer à faire l'ascension. Heureusement il n'en fut rien. A mesure que nous montions, la couche de neige molle devenait plus épaisse, offrait plus de prise ; jamais je n'avais trouvé le glacier

dans un état plus favorable pour une marche rapide.

Ce qu'il y eut de plus long, ce fut la traversée des pentes neigeuses, entrecoupées de moraines, qu'on trouve entre le Portillon et l'endroit où il est prudent de s'attacher. En y comprenant le temps de faire une légère collation et celui qu'il fallut pour déployer nos quatre cordes (une de 15 mètres, trois de 20 mètres), et pour attacher sérieusement guides et touristes, il s'écoula deux heures entre notre arrivée au Portillon et le moment où, en ordre de bataille, nous marchâmes à la conquête du sommet, perdu dans le brouillard. Ce brouillard s'arrêtait à peu près à la hauteur où nous étions alors (3,000 mètres environ). Nous ne voyions ni l'arête de la Maladetta, située cependant tout près de nous, ni la muraille rocheuse qui sépare le col de la Maladetta de celui du Pic du Milieu; en revanche nous avions une vue très belle et très étendue du côté du Nord, où nous apercevions, dans une lumière irisée, au-dessous des nuages très élevés formant comme une coupole d'un bleu sombre, une partie du Val d'Aran, et des pics très éloignés, voisins de la plaine, comme le Pic de Gar et le Pic Cagire, baignés mollement par les rayons d'un soleil que nous ne connaissions plus.

Je regardai ma montre, et je vis qu'il était 1 h. 55 min. au moment où nous nous remîmes en marche. J'ai dit qu'il y avait quatre cordes. Je m'étais attaché à la première, derrière Barthélemy Courrège; après moi venaient M. de Poggenpohl et M. Bernès, que suivait le guide Haurillon. Je ne sais pas au juste dans quel ordre étaient attachés nos dix-neuf autres compagnons; je marchais devant, et je ne me retournais que rarement, pour apostropher en termes énergiques ceux qui négligeaient de tendre la corde dans les mauvais passages. Nous suivions le seul chemin qui fût praticable cette année à cause des crevasses; nous passions tout en haut du glacier, et, sauf les moments où le brouillard devenait trop intense, nous apercevions très nettement

la bergschrund qui sépare le glacier de l'arête rocheuse située à l'Est du col de la Maladetta.

La grande crevasse qu'on trouve au bout d'une demi-heure environ, en arrivant au-dessous du Pic du Milieu, était d'une largeur et d'une beauté extraordinaires. A la partie supérieure, elle devait avoir de quinze à vingt mètres d'ouverture, et c'était vraiment dommage de n'avoir ni assez de temps pour la regarder à notre aise ni assez de lumière pour la photographier. Mais cette gueule béante qui pourrait engloutir une maison était là seulement *ad pompam et ostentationem*; elle n'offrait pas l'ombre de danger pour nous, qui cheminions à notre aise trente mètres plus haut, sur une pente insignifiante et dans la neige molle. Il n'y avait rien à craindre jusqu'au lac Coroné (3,173 mètr.), rien, si ce n'est de s'égarer dans le brouillard, si nous avions eu des guides moins sûrs.

Le lac Coroné, dont les eaux sont invisibles, cachées sous une couche de neige éternelle, est situé dans une dépression, en avant du col qui mène du glacier du Néthou à la vallée de Malibierne, située au Sud. Quand on suit l'itinéraire que nous avons adopté, il faut descendre une quarantaine de mètres avant d'arriver au fond de cette dépression. Là, à partir du milieu de juillet, on trouve toujours une crevasse; mais elle n'était que modérément ouverte, et le pont de neige était suffisant. C'est à ce point que commençaient les seules véritables difficultés de l'ascension. En partant de là, on peut choisir entre deux chemins pour arriver au Néthou. Au commencement de la saison, lorsque les crevasses ne font que commencer à s'ouvrir, il n'y a pas à hésiter. Il faut, laissant à droite la muraille rocheuse qui se dresse au-dessus et à l'Est du lac Coroné, prendre en écharpe, de droite à gauche, ce qu'on appelle le *Dôme*, grande pente neigeuse aux contours arrondis, dont l'inclinaison moyenne n'est que de trente degrés environ. En faisant quelques lacets, on monte facile-

ment en vingt-cinq minutes jusqu'au *Plateau*, où tout danger cesse et où l'on peut se détacher sans inconvénient. Mais cet itinéraire, facile au commencement de juillet, est parfois impraticable un mois après, surtout dans les années où, comme en 1893, il est tombé peu de neige pendant l'hiver et où l'été a été particulièrement chaud. Alors il s'ouvre, entre le lac Coroné et le plateau, des crevasses qui coupent le Dôme en travers d'un bout à l'autre, et qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir passer sur des ponts de neige. Dans ce cas il faut se résigner à monter droit au-dessus du lac Coroné, à gravir, en taillant des pas, la pente raide et toujours glacée qui avoisine la muraille rocheuse, puis au bout d'un instant grimper à droite par une cheminée de rochers assez mauvais, d'où, après une escalade d'un quart d'heure, on débouche sur le Plateau.

En arrivant près du lac Coroné, Barthélemy me fit confidence de ses perplexités. S'il n'y avait eu que les cinq hommes de la première corde, il n'aurait pas hésité un instant à choisir l'itinéraire de la cheminée, qui a sur l'autre l'immense avantage qu'avec un peu de patience on est sûr d'arriver, puisqu'on ne trouve pas devant soi de crevasses pour vous barrer le passage. Mais nous n'étions pas cinq, nous étions vingt-quatre, et de force très inégale. On pouvait craindre d'abord un peu d'émotion chez ceux qui n'avaient pas l'habitude du glacier, lorsqu'il faudrait tailler des pas sur la pente assez raide par laquelle on aborde la cheminée. Mais les plus grands inconvénients et le véritable danger étaient dans l'escalade de la cheminée elle-même. Elle est formée de rochers à demi désagrégés par la glace, et il y avait eu des éboulements cette année au commencement de la saison. Qu'allait-il arriver lorsque vingt-quatre guides et touristes, échelonnés sur une longueur de quatre-vingts mètres environ, s'engageraient dans ce mauvais passage? Les différentes méthodes qu'on pou-

vait employer pour le franchir étaient toutes sujettes à de graves objections. En effet, si nous continuions à marcher comme sur le glacier, en tendant la corde et en conservant nos distances, il y avait de grandes chances pour qu'il se produisît des chutes de pierres, surtout après les mauvais temps et les orages des jours précédents, et les premiers montés écraseraient ceux qui les suivraient. Si au contraire, comme la prudence l'exigeait, on avançait par échelons, les hommes de la seconde corde ne s'engageant dans la cheminée qu'après que ceux de la première en seraient sortis, on éviterait peut-être les chutes de pierres, et encore cela n'était pas sûr, avec des touristes dont plusieurs étaient tout à fait inexpérimentés : mais en tout cas on perdrait sûrement un temps précieux. Avant d'aborder le rocher il faudrait peut-être tailler des pas pendant une demi-heure : en y ajoutant le temps nécessaire pour faire monter lentement et prudemment les hommes des quatre cordes, on pouvait calculer qu'il nous faudrait environ une heure et demie pour arriver au Plateau, plus un quart d'heure pour aller au sommet. Or il était 2 heures et demie passées ; nous ne serions donc au sommet qu'à 4 heures un quart. Comme nous y arriverions fatigués, une demi-heure de repos nous serait nécessaire, et il serait 5 heures moins un quart lorsque nous commencerions à descendre. Nous risquions d'être pris par la nuit avant d'arriver au Portillon.

J'ai développé longuement, et sous une forme méthodique, des réflexions qui ne nous prirent pas plus de deux minutes. Je dis à Barthélemy, qui me consultait, que je m'en remettais entièrement à lui, mais il ne pouvait prendre sur lui de se résoudre. Il cria en patois à Traqué, chef de la seconde corde, qu'il songeait à passer par la cheminée. Mais Traqué, qui avait fait l'ascension il n'y avait pas longtemps, l'en détourna vivement, et Barthélemy se rangea sans mot dire à son avis. Nous commen-

çâmes donc à monter en pente douce vers la gauche du Dôme, et nous nous trouvâmes bientôt en présence de la première des crevasses transversales dont j'ai parlé. Elle était beaucoup moins ouverte que la grande crevasse du bas du glacier, mais plus que suffisante pour nous recevoir tous. Il y avait un pont de neige; Barthélemy le sonda en plusieurs points avec précaution, puis il se courba, s'avança jusqu'au bord, s'accrocha avec son piolet à la lèvre supérieure, posa légèrement les pieds sur le pont, et le traversa, puis après s'être campé solidement de l'autre côté, sans se retourner, sans dire un mot, il me fit de la main signe d'avancer. Le reste de la troupe passa avec les mêmes précautions, et nous continuâmes à monter, la neige étant toujours excellente, mais la pente un peu plus raide.

Après moins de dix minutes, nous nous trouvâmes devant la dernière crevasse, et en l'apercevant il poussa un formidable juron, que mon voisin immédiat et moi nous fûmes probablement seuls à entendre. Il y avait bien tout près de nous un pont de neige, mais si étroit, si mince, de mine si inquiétante, que notre brave guide était bien excusable d'hésiter à s'y risquer. Il ne s'agissait pas de passer tout seul, mais de faire passer vingt-quatre hommes, aller et retour. Barthélemy se promenait en grognant, comme un ours dans sa cage, au bord de la crevasse; il murmurait, il hésitait, il se demandait s'il devait aller chercher un autre pont plus bas à sa droite. Un guide, Traqué, je crois, lui cria en patois qu'il n'y avait pas moyen de passer, qu'il fallait faire demi-tour. Barthélemy lui répondit, dans le même langage, mais si fort et si clairement que je pus le comprendre sans peine, quelque chose qui peut se traduire ainsi : « Avec le monsieur, il faut arriver ! » (Le monsieur, c'était votre serviteur, dont il connaissait la ferme résolution.) Enfin il se décida; il tâta le pont du côté droit avec son piolet, qui s'enfonça jusqu'à la hache; c'était

peu rassurant. Il tâta un peu plus à gauche, le piolet ne s'enfonça qu'à moitié. Alors il prit son parti et passa, en recommençant, avec plus de précaution encore, la manœuvre décrite ci-dessus. Une fois campé sur le bord supérieur de la crevasse, trouvant la neige plus dure, il tailla deux ou trois pas monumentaux, en s'y prenant de toute sa force et en poussant des : Han ! comme un boulanger. Je passai après lui, et toute la caravane nous suivit.

Nous étions maintenant sûrs d'arriver. Il n'y avait plus qu'un point noir à l'horizon : le pont qui nous avait portés à la montée serait-il assez solide pour nous porter encore à la descente ? Par bonheur, beaucoup de nos compagnons ne faisaient pas cette réflexion, qui les aurait assombris. On était de très bonne humeur ; on touchait au but, et on ne pensait plus ni aux épreuves passées, ni aux difficultés possibles du retour. Je fus très amusé et encore plus stupéfait lorsqu'en causant le soir avec un de nos collègues, je m'aperçus qu'il ne s'était même pas douté que nous avions couru un danger quelconque. Il avait été charmé de l'attitude pittoresque de Barthélemy sondant la neige avec son piolet, puis se courbant et passant le pont presque à quatre pattes, comme un lapin. Heureuse expérience, qui avait permis à notre compagnon de ne prendre de la course que le plaisir (plaisir un peu austère, il est vrai), sans s'embarrasser de vaines inquiétudes !

On passa allégrement le célèbre Pont de Mahomet, où M. Saubadie, botaniste dans l'âme, cueillit sans s'arrêter une *Androsace ciliata* qu'il fourra dans sa poche comme s'il herborisait sur le chemin de Cazarilh. Au sommet, on se mit en quête du fameux registre, où les quatorze vainqueurs écrivirent leurs noms avec ceux de leurs guides. On déboucha la dernière bouteille de rancio, on but à la réussite de la course et à la prospérité du Club Alpin.

« Le moral des troupes était excellent », comme dit une dépêche célèbre. Nous étions dans un brouillard intense et

glacé, qui se dissipa à peu près deux minutes sur un point juste assez pour nous laisser apercevoir le lac de Malibierne, situé au Sud-Ouest, à 1,000 mètres à peu près au dessous de nous. Mais personne n'avait le mauvais goût de regretter l'absence de la vue splendide qu'on a au Néthou, par un beau jour, lorsqu'on embrasse l'immense panorama des Pyrénées depuis le Balaïtous jusqu'au Canigou, et que surtout on a, tout près de soi et comme à la portée de la main, l'admirable massif montagneux du haut Val d'Aran, la Sierra de Montarto et les autres chaînes qui se profilent à l'Est, tandis que du côté du Midi on plonge à perte de vue, d'abord sur les vallées voisines, celle de Malibierne, celle de l'Hospice de Viella, puis sur les plaines de l'Aragon et de la Catalogne, baignées dans ce chaud soleil d'Espagne dont rien dans les Alpes ne peut donner l'idée. On se consolait de ces splendeurs absentes par la joie du succès acheté par un long effort, et la demi-heure que nous passâmes au sommet, par une brume glaciale, ne nous parut durer que quelques minutes.

A 4 h. 15 min., nous repassions le Pont de Mahomet. Cinq minutes plus tard nous retrouvions nos cordes, et nous nous attachions avant d'aborder de nouveau les crevasses. Je voulais, suivant la règle classique et très sage, disposer les différentes cordes dans l'ordre inverse de celui de la montée. Ce sont les touristes réputés les plus forts, ceux de la première corde, qui doivent descendre les derniers. Barthélemy me fit une observation qui m'empêcha d'insister. Il voulait, avant de passer la plus mauvaise crevasse, la première que nous allions rencontrer à la descente, tailler de nouveaux pas, encore plus profonds, au-dessus de la lèvre supérieure, pour que chacun, avant de se risquer sur le pont fragile, eût un point d'appui solide, et n'eût de là qu'à poser légèrement le pied et à passer rapidement sur le bord inférieur. Il le fit comme il l'avait dit. Il prit, en traversant le pont, les précautions les plus mi-

nutieuses, moins par une prudence exagérée que pour donner l'exemple à ceux qui suivraient. Il paraît cependant qu'il n'avait pas su faire comprendre à tout le monde la nécessité de l'imiter, car moins de deux minutes après un de nos collègues commit une grave imprudence, qui pouvait compromettre la sécurité des hommes qui le suivaient, et en tous cas les exposer à passer une nuit au sommet. La première et la seconde corde avaient passé le pont; Barthélemy, qui marchait en avant, pouvait être à 30 mètres plus loin, lorsque nous entendons un grand cri. Nous nous retournons et nous apercevons le jeune Ferras, arc-bouté au dessus de la crevasse, et tendant la corde de toutes ses forces. Nous ne pouvions comprendre ce qui venait de se passer, mais nous ne tardâmes pas à être renseignés. Un de nos compagnons, un des meilleurs et des plus braves, qui venait de faire quelques jours auparavant avec Henri Passet l'ascension du Mont-Perdu et celle du Vignemale, avait eu l'idée folle, attaché comme il l'était à la corde, nous ayant vus passer avec des précautions minutieuses, de faire un bond imprévu et de sauter de tout son poids sur le pont de neige, comme si c'était le tremplin d'un gymnase. Par bonheur celui qui le suivait avait eu assez de sang-froid pour tendre la corde et pour amortir le choc; le pont ne céda pas, et le reste de la troupe y passa, avec plus de prudence, mais sans difficulté. Je n'ai rapporté cet incident que parce qu'il renferme une leçon à l'adresse de ceux qui font de la fantaisie là où la sagesse est seule de mise.

Le reste de la descente peut se raconter en deux lignes, du moins jusqu'à notre arrivée au Portillon. Il était 6 h. 25 min., et le jour commençait à tomber. A ce moment Barthélemy fit la seule faute qu'on ait eu à lui reprocher pendant toute la course. Au lieu d'attendre l'arrière-garde et de forcer tout le monde, guides et touristes, à l'attendre avec lui, pour ne pas nous exposer les uns ou

les autres à nous égarer dans de mauvais chemins pendant la nuit, il laissa s'opérer la débandade. On tira chacun de son côté, par petits groupes de trois ou quatre. Je restai avec les derniers, M. l'abbé Blanchet, M. le docteur Duran et M. Pontnau. Traqué nous servait de guide, Castex marchait derrière lui, Baléri était avec nous, et M. Saubadie nous soutenait de son courage et de sa bonne humeur infatigable. Fort heureusement, M. Pontnau, homme prévoyant s'il en fut, avait eu l'idée d'apporter une lanterne, et je l'avais plaisanté à ce sujet au départ : je lui avais demandé s'il comptait s'en servir pour trouver le Néthou perdu dans le brouillard. J'avais tort, et il avait raison, comme l'événement le prouva. C'est cette bienheureuse lanterne qui nous permit, une fois que la nuit fut tout à fait tombée, de descendre sans trop d'anicroches l'escalier de rochers qui devait nous ramener à la Rencluse, escalier dont certaines marches ont deux ou trois mètres de haut, ce qui est assez dangereux lorsqu'on cherche son chemin à tâtons. Je dois dire que Traqué, qui servait de guide à notre petit groupe, montra, pendant les deux heures que dura la descente, une admirable connaissance de la montagne, un flair et un sang-froid merveilleux.

Tandis que tous les autres guides, et Barthélemy lui-même, hésitaient ou se trompaient de route par instant, Traqué ne s'écarta pas une seule fois du sentier qui est simplement indiqué par un système de jalons très usité dans les Pyrénées, là où la nature de la montagne le permet. Ce système consiste, dans les régions de rochers comme celle où nous nous trouvions, à mettre de distance en distance, sur un des gros blocs à côté desquels il faut passer, une ou deux pierres de moyenne grosseur, disposées de façon qu'on reconnaisse à première vue qu'elles ont été placées de main d'homme. Mais il faut une grande habitude pour suivre sans hésitation ni erreur ces indications ; je m'en étais aperçu dans ces rochers mêmes lors d'une

précédente course, où j'avais voulu descendre seul et sans guide du Portillon à la Rencluse. Qu'on juge de ce que la difficulté doit être pendant la nuit. Paco et Haurillon, quoique connaissant admirablement l'endroit, désespérèrent de s'y retrouver pendant la nuit, et prirent le parti sûr, mais héroïque, de descendre avec deux ou trois touristes jusqu'au torrent, qu'ils suivirent constamment jusqu'en bas, descendant les cascades assis sur le derrière, quand ils ne pouvaient faire autrement. On juge dans quel état ils arrivèrent au gîte; d'autant que la pluie, qui nous avait quittés à 9 heures du matin, recommença vers 7 heures du soir, accompagnée au début d'éclairs et de coups de tonnerre.

Les uns arrivèrent à la Rencluse à 8 heures, d'autres à 8 heures et demie, les derniers (dont j'étais) à 9 heures moins un quart. Nous étions tous trempés comme des canards; le pauvre abbé Blanchet, notre fidèle et courageux compagnon, avait de plus mis sa soutane et ses culottes dans un état indescriptible, et cependant cet enragé au cœur héroïque ne parlait de rien moins que de repartir après souper, muni d'une lanterne, pour regagner Luchon la nuit et dire la messe le lendemain matin dimanche, comme il l'avait promis. Pour le moment chacun ne songeait qu'à se sécher du mieux qu'il pouvait. Les mieux nippés changeaient de vêtements; les autres se roulaient tout nus dans une couverture. Outre le feu habituel de la cuisine et deux grands feux allumés dehors, on en avait fait un superbe dans la cabane même, entre les deux lits de camp. Les vestes, les chemises, les chaussettes, pendues à des chevilles en bois, fumaient de tous côtés. Quoique nous eussions vécu exclusivement de gâteaux et de confitures depuis 9 heures du matin, et que, n'ayant rien mangé depuis 4 heures de l'après-midi, nous eussions l'estomac dans les talons, on ne songea pas à souper avant 10 heures et demie environ. Je ne puis d'ailleurs raconter *de visu* ce qui se passa depuis ce moment-là. Je fus terrassé par un sommeil de plomb,

et je m'endormis sans avoir même le courage de me changer complètement. Je me rappelle qu'à une heure quelconque Barthélemy me présenta une assiette de soupe, et que plus tard on me réveilla pour me faire boire un verre de punch. Je n'ai su le reste que par ouï-dire. Il paraît qu'on soupa gaiement autour du feu dans la cabane, jusqu'à près de minuit. Alors on fit du punch avec deux bouteilles de rhum que mon fidèle Cantaloup, préposé aux vivres, avait préservées des griffes rapaces de Sébastien. On raconte qu'au moment du punch on joua au pauvre abbé un tour pendable, mais drôle, et d'ailleurs dans la meilleure intention du monde. J'ai dit plus haut qu'en dépit de tout il s'obstinait à partir en pleine nuit pour aller dire sa messe le matin. Voyant que le raisonnement n'avait pas prise sur lui, des gens malins eurent recours à la ruse. Comme à la fin du souper il débordait d'enthousiasme, on l'invita à boire du punch avec tout le monde à la santé des vainqueurs du Néthou. Il se laissa faire, et quand il eut fini de boire, nos fumistes, tirant leurs montres, lui dirent gravement : « Monsieur l'abbé, il est minuit et demi, nous ne sommes plus samedi soir, mais dimanche matin, et vous venez de boire du punch ; il faudra remettre votre messe à un autre jour. » Il n'y avait pas moyen de se fâcher, et d'ailleurs il avait trop d'esprit pour en vouloir à ceux qui avaient simplement voulu l'empêcher de faire une sottise en s'entêtant à partir à minuit par la pluie battante, et sans aucune espèce de lune.

Quand je me réveillai, entre 2 et 3 heures du matin, tout le monde dormait, sauf pourtant mon ami M. Bernès, qui, m'ayant vu à bout de forces et incapable de quoi que ce fût, m'avait discrètement et admirablement remplacé dans mes fonctions de chef de caravane. Il avait eu surtout la bonne pensée de s'occuper non des touristes, qui, bien repus, s'étaient à leur aise sur les deux lits de camp, mais des pauvres guides, qui, sans manteaux, sans

vêtements de rechange, se morfondaient dehors, recevant sur le corps l'eau qui cette nuit-là suintait du rocher en abondance; il était allé les chercher les uns après les autres, et leur avait fait faire une place dans la cabane.

Vers 4 heures, les plus pressés de regagner Luchon partirent avec une lanterne; à 5 heures, puis à 5 heures et demie d'autres départs eurent lieu; pour moi, je quittai la Rencluse à 6 heures moins le quart, en laissant à mes trois fidèles, Traqué, Lafont et Cantaloup, le soin de ramener à Luchon notre matériel, les cordes, les couvertures, et les deux tonneaux vides que Sébastien réclamait obstinément comme son dû. Deux cordes et quelques-unes des provisions non entamées disparurent dans la bagarre; c'était peu de chose après tout, et je me dis que nous étions trop heureux d'avoir pu mener à bien, malgré tous les obstacles, une course comme celle-là, sans qu'un seul accident sérieux fût venu nous gâter la joie et l'orgueil légitime d'avoir réussi.

ANTOINE BENOIST,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Pyrénées Centrales).

LE MASSIF DE HOURGADE

(PAR M. MAURICE GOURDON)

Les montagnes de la région d'Oo ont une physionomie toute particulière. Aussi lors de la réunion du Congrès du Club Alpin Français à Bagnères-de-Luchon en septembre 1893, le comité d'organisation des courses, comprenant tout l'intérêt que ces sommets présentent, avait-il proposé d'ascendre la *Tusse de Montarqué* (2,953 mét.) et le *Pic de Hourgade* (2,996 mét.). Si le mauvais temps persistant et des circonstances imprévues n'ont pas permis d'accomplir en son entier cette partie du programme, nous n'en sommes pas moins convaincu que nos collègues ont emporté le meilleur souvenir de leur trop court séjour dans nos montagnes.

Une description détaillée des beautés alpestres de la région d'Oo serait ici hors de propos. Quand à la *Tusse de Montarqué*, un de nos collègues s'est déjà chargé de la faire connaître aux lecteurs de l'*Annuaire*¹. Je me contenterai de parler du *Pic de Hourgade*, région qui n'a pas encore été décrite ici, et me paraît cependant bien digne de l'être. J'indiquerai également, aussi brièvement que possible, les divers itinéraires qui permettent d'atteindre ce sommet².

1. La *Tusse de Montarqué*, par Eug. DUVAL, *Annuaire* de 1886.

2. D'après la carte de l'État-major (feuille de Luchon, n° 252) et

I. — PAR LA RÉGION D'OÖ.

De Luchon au lac d'Oo (ou de Séculéjo), la route est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister; aussi tout d'un trait j'arrive à l'hôtellerie (1,500 mèl.), où il est bon de prendre gîte dès la veille. Le lendemain dès l'aurore on est prêt à partir.

Quelle direction prendre? Deux en effet s'offrent à vous : l'une par la rive occidentale du lac; l'autre par la berge opposée. La première est plus courte, plus directe : on recoupe tout d'abord en écharpe d'ennuyeux éboulis, pour s'élever ensuite par de rapides et glissantes pentes herbeuses, coupées d'étroites corniches schisteuses, vers le *pas des Ouillierisses* et le *val d'Arrougé* (on dit aussi *Arrouge* ou *la Rouge*). Mais cette voie ne saurait être recommandée qu'aux touristes sûrs d'eux-mêmes et surtout absolument à l'abri du vertige.

Quant à l'autre, elle est accessible à tous. Sur les pentes orientales du lac se voit un sentier muletier, plus ou moins bon, je dirai même assez mauvais dans la partie supérieure. Il monte doucement et conduit au lac d'Espingo. Insensiblement on s'élève au-dessus du lac de Séculéjo, on le domine bientôt complètement, et le regard peut alors en embrasser la vaste étendue (40 hectares). Bleues et

toutes celles publiées jusqu'à ce jour sur les Pyrénées Centrales, les deux Pics de Hourgade et de Bellesayette occuperaient la partie supérieure du val d'Arrougé, et s'élèveraient Nord et Sud l'un par rapport à l'autre sur la *crête séparant le département de la Haute-Garonne de celui des Hautes-Pyrénées*. C'est une indication complètement erronée provenant d'une erreur de gravure ou plutôt d'une transposition de noms. Le nom de Hourgade est donné à un piton qui n'en a jamais eu, et celui de Bellesayette est faussement attribué au véritable Pic de Hourgade, le plus élevé de tous. Quant à la cime plus modeste appelée dans tout le pays la Bellesayette ou Belle-Sayette (Belle Flèche), elle domine directement au *Sud* la Porte d'Enfer (Pourrière d'Hier), et n'a jamais encore été conquise.

limpides, ses ondes profondes (69 mètr.) semblent immobiles, tandis que sa merveilleuse cascade gronde et tombe avec fracas, et, à demi voilée par un nuage de vapeur transparente, se jette du haut d'un à-pic de 273 mètres. Jadis elle tombait dans le lac même. D'élégants bouquets de pins à crochets (*Pinus uncinata*) se penchent sur la gorge qu'elle traverse, ou détachent sur le ciel leurs gracieux panaches d'aiguilles mobiles à l'éternelle verdure.

Çà et là, le long du chemin, se voient des blocs de granite, que rien ne signale à l'attention. Il en est un cependant, non loin de la fontaine de *Mieg de la Coume*, auquel se rattache une vieille et curieuse coutume. C'est la pierre dite *Lavasse del Baqué*. Après les longs mois de l'hivernage, le jour où les troupeaux vont enfin remonter vers les alpages d'Espingo et d'Arrougé, le pasteur-chef du village vient s'asseoir sur cette large dalle, et chacun au passage lui remet un morceau de pain. Nul ne manquerait à cette pieuse tradition léguée par les ancêtres.

Le sentier se développe maintenant au travers des schistes éboulés; on passe près d'une mine de fer abandonnée, et l'on ne tarde pas à atteindre une large brèche, d'où l'on débouche dans la région granitique d'Oo. La sauvagerie du paysage, ses lignes élégantes et hardies font de ce cirque un des sites les plus imposants que je connaisse aux environs de Luchon: au premier plan, voici de vastes pelouses; elles précèdent de superbes roches polies, séparant les lacs d'Espingo et de Saounsat. Puis s'échelonnent rapidement de hautes terrasses, dont les derniers ressauts sont chargés de magnifiques glaciers, qui, ce me semble, n'ont rien à envier à ceux de la Suisse et du Dauphiné. Au-dessus se dressent, de l'Orient à l'Occident, toute une série de fières silhouettes, dont la moindre dépasse 3,000 mètres. Un peu en avant de cette ligne de faite, frontière franco-aragonaise, s'élève d'un seul jet la Tusse de Montarqué (ou Pic du Midi d'Oo), à l'altitude de 2,953 mè-

tres; d'allure très fière, elle semble vouloir rivaliser de hardiesse avec ses voisines.

Sur la rive Nord-Est du lac d'Espingo se trouve une cabane de bergers, qui jusques à présent a, tant bien que mal, servi d'abri aux touristes désireux d'ascendre les grandes cimes de la région d'Oo, et qui ne veulent pas rester à coucher aussi bas que l'hôtellerie du lac d'Oo. L'été de 1894 verra, nous l'espérons, l'inauguration de l'abri que le Club Alpin Français se propose de faire construire non loin de celui des bergers, à proximité du bois et de l'eau.

Côtoyer le lac par le Nord, en franchir à gué, comme l'on peut, le déversoir pour s'engager ensuite dans le *val d'Arrougé*, telle est la direction à suivre. Tout d'abord la montée est un peu rapide; il faut en effet s'élever brusquement de 150 à 200 mètres sur les pentes d'un morne rocheux qui semble fermer complètement l'entrée de la gorge. Heureusement un sentier serpente au travers des gazons semés de massifs de rhododendrons, de bouquets de pins, et l'on a bientôt atteint la *cabane d'Arrougé*¹. Dès lors plus de difficultés, surtout par le beau temps; on n'a plus qu'à remonter dans toute son étendue, de l'Est à l'Ouest, ce vallon encaissé et solitaire. Un ruisseau le traverse, et c'est sur sa rive gauche, presque toujours à son niveau, qu'on doit cheminer. Si l'on prenait trop haut, on se trouverait, au bout de peu de temps, brusquement arrêté par un très large ravin. Ce maigre cours d'eau, d'apparence assez insignifiante, joue cependant ici un certain rôle. Il sert de ligne de démarcation entre deux terrains: au Sud, le granite des montagnes d'Oo; au Nord, les schistes cambriens de même âge que ceux de la vallée du Lys, dont ils sont le prolongement. D'un côté, des parois déchirées et nues, calcinées par le soleil; de l'autre, des

1. C'est ici que vient aboutir l'itinéraire passant par la rive Ouest du Séculéjo et le pas des Ouillierisses, dont nous avons déjà parlé.

Le Pic de Hourgade, face Nord, vue prise du Pic d'Agudes, dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. Maurice Gourdon.

pentcs gazonnées où souvent jusqu'à la fin des beaux jours pacagent les troupeaux.

Les neiges hivernales persistent parfois fort tard dans Arrougé, et dans la partie supérieure du vallon on les rencontre habituellement jusqu'au milieu de juillet, aussitôt après avoir escaladé un ressaut schisteux, sorte de seuil barrant le thalweg. Dès lors la gorge, dominée de tous côtés par de belles cimes capricieusement dentelées, s'infléchit sur la droite, et finalement une rapide remontée (Nord) vous porte à 2,750 mètres environ d'altitude jusqu'à un vaste col sur les bords mêmes du *lac supérieur de Nère* (ou *Ner* « Noir »). Lac et col ne figurent sur aucune carte, on les y chercherait en vain. Des bancs de neige ceignent d'ordinaire une grande partie de l'année ces eaux d'un bleu turquoise, où se reflètent (Ouest) les dernières pentes du Pic de Hourgade.

La large dépression que l'on vient d'atteindre échancre la crête séparant le département des Hautes-Pyrénées de celui de la Haute-Garonne, et met ainsi en communication directe et facile les vallons de Nère et d'Arrougé : je l'appelle, pour cette raison, *col de Nère-Arrougé*. Puisse cette dénomination toute géographique faire fortune, et désigner à l'avenir ce passage dont le premier, je crois, je signale l'existence. On y jouit déjà d'une fort belle vue sur les Gourgs-Blancs, Spijeoles, le Perdighero. Que sera-ce du sommet?

Quel que soit le point d'attaque que l'on choisisse pour achever l'escalade, pas de difficultés. C'est l'affaire de vingt-cinq à trente minutes. Partout en effet les murailles sont accessibles, et l'amoncellement de blocs schisteux dont l'arête terminale est formée ne saurait arrêter un instant le plus novice de nos jeunes collègues.

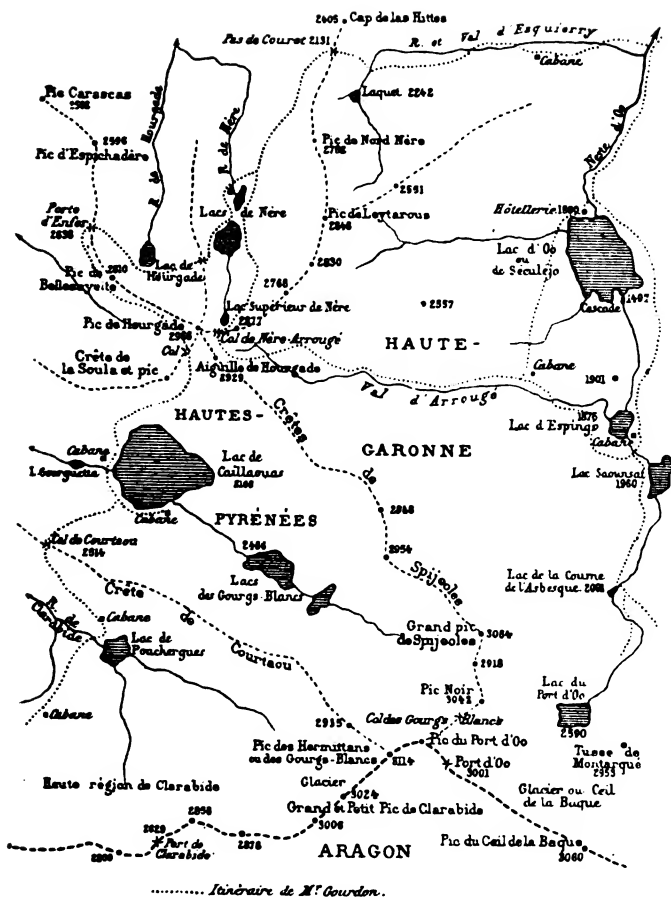
II. — PAR LA VALLÉE DE LOURON (HAUTES-PYRÉNÉES).

Il y a quelques années, revenant du *Pic d'Estos* (2,804 mètr.), je couchais à Loudenvielle (auberge Ousteau). C'était au milieu de septembre ; il faisait un temps superbe, et, la perspective de reprendre tout de suite le chemin de Luchon me souriant fort peu, je proposai à mon guide de remonter au Pic de Hourgade par une voie nouvelle et de rentrer par le lac d'Oo. Je n'ai pas besoin de dire si Augusto fut de mon avis. Au petit jour, donc, nous quitions Loudenvielle, remontant gaiement la vallée de Luron.

Sur la rive droite de la Neste, un peu avant la chapelle d'*Artiquelongue*, débouche une vallée où jamais ne pénètre le touriste : c'est celle d'*Aube*. Étroite et encaissée dans la partie inférieure, et presque partout réduite au lit du torrent, dont on remonte indifféremment un bord ou l'autre, elle forme, à la hauteur des cabanes de l'*Hourtiga* (grandes et assez bonnes), une vaste « coume » où l'air et la lumière, circulant largement, inondent les rochers et les alpages. Une ceinture de pics assez élevés, aux pentes en partie couvertes de blocs et de pierrailles, coupées de terrasses gazonnées, circonscrit cette sorte de cirque qu'un chaînon intermédiaire, partant du Pic de Hourgade, et orienté du Sud au Nord, partage en son milieu, séparant ainsi le bassin des deux ruisseaux de Hourgade et de Nère. Sortis des petits lacs des mêmes noms, ils coulent parallèlement pendant plus de deux kilomètres pour se réunir et former le torrent d'*Aube*, près et en amont des cabanes de l'*Hourtiga* ¹.

Parmi les hautes cimes qui au Sud couronnent ce double

1. Des cabanes de l'*Hourtiga* (Lourtiga de l'État-major), montant pendant une heure environ à l'Ouest, on gagnerait facilement le *col des Courets* à la partie supérieure du val d'*Esquierry*, d'où l'on descendrait dans celui d'*Astos d'Oo* et de là à Luchon par la vallée de Larboust.



Croquis du massif de Hourgade, d'après les cartes du Dépôt de la guerre, avec rectifications concernant les Pics de Hourgade et de Belle-Sayetto et les hautes vallées de Nère et d'Arrouge.

hémicycle, deux surtout sont intéressantes pour le touriste : ce sont celles de *Hourgade* et de *Bellesayette*. Du confluent des deux ruisseaux, la première seule est visible : elle apparaît au fond du val de Nère, à droite et au-dessus d'une élégante cascabelle, et domine tous les sommets voisins. Quant à la seconde, elle est complètement masquée, ainsi que la *Porte d'Enfer*, par le contrefort oriental du Pic de Carascas (2,562 mètr.). Une crête assez mauvaise ondule entre les deux pics ; elle court de l'Est au Nord-Ouest, de telle sorte que les deux sommets dont nous parlons occupent chacun une des extrémités de cette arête, l'un à l'Est : le Pic de Hourgade ; l'autre au Nord-Ouest : la Bellesayette.

Des cabanes de l'Hourtiga, rien n'est plus facile que d'ascendre le Pic de Hourgade : il faut moins de quatre heures. Une montée d'une heure environ, par la rive droite du ruisseau de Nère, sur des croupes rocheuses et gazonnées, semées de pierrailles, vous amène à la fontaine de Nère (fontaine Mourbe de l'État-major). Elle précède de peu les lacs du même nom. Laissant à gauche (Est) le premier, puis à droite (Ouest) le second et le troisième (dominé par le Pic de Hourgade et le plus grand de tous), on s'élève d'abord à l'Est-Sud-Est au travers d'éboulements de rocs, de paliers de granit et de schistes, pour tourner ensuite brusquement à l'Ouest au bout de trente-cinq à quarante minutes et grimper les ressauts supportant le lac supérieur de Nère. A partir de là l'itinéraire nous est connu, je n'insisterai pas.

Lors de ma première ascension (25 août 1884), les brouillards m'avaient obstinément caché les trois quarts du panorama. Cette fois au moins, le temps ne laissait rien à désirer : pas un souffle de vent n'agitait l'atmosphère d'une pureté idéale, et un éclatant soleil inondait la montagne et les plaines. Nous déjeunâmes fort gaiement sur la cime, puis nous bûmes à la santé du vieux pic, et, la cigarette aux

lèvres, mon guide et moi causâmes de la montagne. Par sa grande altitude, son éloignement de la crête frontière, le Pic de Hourgade est un excellent observatoire, le meilleur, il me semble, de toute cette contrée. D'un seul regard on embrasse les hautes vallées d'Oo, de Clarabide et des Gourgs-Blancs. Il y a là, sur l'horizon immédiat, une douzaine de pics de premier ordre échelonnés au travers de glaciers crevassés et superbes. Au Sud et au Sud-Est, par-dessus la crête frontière, s'étagent fièrement les massifs des Posets et des Monts-Maudits. Si de ces cimes perpétuellement neigeuses et presque vos voisines votre regard s'étend au loin, il voit vers le couchant étinceler les glaces du Mont-Perdu, du Vignemale, du Balaitous, pour ne citer que les sommets les plus importants, tandis que vers l'Orient les sierras catalanes se succèdent sans fin, dominées par la triple cime de l'Estats (3,141 mè.).

Quant aux lacs, on en voit partout sous ses pieds. Au Nord, celui de Hourgade et, dans la gorge voisine, ceux de Nère; le plus élevé, semble-t-il, déverserait volontiers ses eaux dans la région d'Oo, si la faible barrière du col de Nère-Arrougé ne formait une digue infranchissable. Au Sud, on distingue bien bas le lac Caillaouas, le plus important de tous (45 hectares environ). Il sert de collecteur aux lacs des Gourgs-Blancs échelonnés au-dessus de lui à la base du Pic des Hermittans.

Il serait trop long de décrire en détail le panorama du Pic de Hourgade. J'en ai dit assez, il me semble, pour en faire comprendre toute la beauté et l'immense étendue; aussi puis-je affirmer sans crainte que les rares touristes qui jusqu'ici l'ont contemplé gardent le meilleur souvenir de leur excursion, Quant à moi, qui plusieurs fois déjà (et le premier bien probablement en connaissance de cause) ai gravi cette belle cime, j'y remonte toujours avec plaisir. Lors de ma dernière ascension (2 juillet 1893), muni, comme d'habitude, de mes appareils photographiques, j'ai

rapporté une série de plaques qui m'ont donné une magnifique vue panoramique absolument inédite.

Du Pic de Hourgade, plus que de partout ailleurs, il est facile de déterminer la position de la Bellesayette et de s'assurer de son infériorité relative. Elle s'élève bien modestement dans le Nord-Ouest par 2,810 mètres, dominant directement la *Porte d'Enfer* (2,638 mètr.) ouverte au Nord de ses derniers escarpements. La Bellesayette, du reste, n'a *jamais* encore été gravie, et ne le sera sans doute jamais. Qu'irait-on y faire, en effet ? Le panorama, certainement moins beau et moins étendu que celui du Pic de Hourgade, ne saurait indemniser des peines de l'escalade d'une désagréable taillante, où le moindre accident nerveux pourrait être des plus dangereux.

Quant au retour du Pic de Hourgade, il s'opère par l'une des voies suivies à l'ascension. On peut également rentrer par le val de Nère, le col des Courets, les vallées d'Esquierry et d'Astos. Du reste, sur la carte ci-jointe j'ai indiqué par des lignes ponctuées les divers itinéraires d'accès et de descente suivis jusqu'à ce jour. Je dois à ce sujet adresser mes remerciements à notre savant collègue le colonel du génie Prudent, qui a bien voulu, lors de mes premières excursions, se charger de mettre en œuvre mes tours d'horizon, mes photographies et mes observations diverses.

HORAIRES (HALTES NON COMPRISES)

I. — PAR LE LAC D'OÛ

Première journée.

De Luchon au lac d'Oo par la vallée de Larboust. 3 h. 30 min.

Deuxième journée : 1^{er} itinéraire.

Du lac d'Oo au lac d'Espingo 1 h. 30 min.
 D'Espingo à la cabane d'Arrougé 45 min.
 De cette cabane au col de Nère-Arrougé. 2 h. 30 min.
 De ce col au sommet du Pic de Hourgade 35 min.

Deuxième journée : 2^e itinéraire.

Du lac d'Oo à la cabane d'Arrougé par le pas des Ouillierisses.	1 h. 20 min.
De cette cabane au sommet du Pic de Hourgade.	2 h. 55 min.

II. — PAR LA VALLÉE DE LOURON.

Première journée :

De Luchon à Loudenvielle par le port de Peyresourde.	3 h. 45 min.
--	--------------

Deuxième journée : 5 h. 45 (sans haltes).

De Loudenvielle aux cabanes de l'Hourtiga	1 h. 50 min.
De ces cabanes au grand lac de Nère.	1 h. 30 min.
De ce lac au laquet supérieur	1 h. 50 min.
De ce laquet au sommet du Pic du Hourgade.	35 min.

RETOURS (sans haltes).

I. — Du Pic de Hourgade au lac d'Oo par celui d'Espingo.	3 h.
II. — A Luchon par les vals de Nère, Esquierry et Oo.	5 h. 30 min.
III. — A Loudenvielle par les cabanes de l'Hourtiga.	5 h. »

MAURICE GOURDON,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Pyrénées Centrales).

VI

LES PICOS DE EUROPA

(MONTS CANTABRIQUES)

ÉTUDE OROGRAPHIQUE

1890-1893.

(PAR LE COMTE DE SAINT-SAUD ET M. PAUL LABROUCHE.)

PARTIE CARTOGRAPHIQUE ET CALCULS

(PAR LE COLONEL PRUDENT.)

I. — INTRODUCTION.

On sait la gracieuse légende d'Europe, fille du roi phénicien Agénor, qu'un taureau divin, qui n'était autre que Jupiter, enleva sur sa croupe agile jusqu'à la terre qui a gardé son nom. Faut-il rapporter à ce mythe, — qu'explique peut-être la profonde connaissance du monde antique chez ce peuple phénicien, si hardi à la découverte, — l'appellation de *Pics d'Europe* (*Picos de Europa*) que porte le plus occidental des grands massifs calcaires pyrénéens? Il est possible que quelque colonie ou quelque navigateur ait baptisé cette chaîne, en souvenir du pays natal et de ses traditions pies. Mais il est difficile d'admettre que les marins, revenant du Nouveau Monde, saluèrent ainsi, les premiers, cette haute chaîne, qu'ils avaient aperçue

du fond des mers. On oublie que l'Amérique n'est connue que depuis le xv^e siècle, et que les galiotes, avant de voir les cimes des *Picos*, avaient, l'espace de cent lieues, doublé la terre ferme, et longé le littoral de Galice, puis les côtes Asturiennes. On ne saurait, à moins de l'établir, donner une origine récente à une dénomination orographique, et, en cette matière, la présomption est toujours pour une possession d'état ancienne; d'autre part, l'examen des lieux et l'étude des conditions climatiques de cette région permettent d'écarter sans discussion une semblable hypothèse, la chaîne de *Europa* se trouvant placée vers le milieu de la Cordillère cantabrique et, par suite de l'accumulation de vapeurs qu'attire sa masse isolée, n'étant visible que par des jours clairs et rares.

C'est cependant là l'opinion qui a généralement cours. L'on répète sans aucune preuve cette version dénuée d'apparence, et l'on n'a d'autre excuse à la maintenir que la difficulté de trouver une explication meilleure. Aussi bien est-il nécessaire de rechercher cette explication, et de croire, comme Élisée Reclus, à une étymologie euskarienne¹? Il existe un important massif qui s'appelle le massif d'Europe, ce qui se dit *Europa* en castillan. Ce nom est acquis à la nomenclature pyrénéenne, et il n'y a qu'à l'admettre tel quel, sans s'inquiéter, ce qu'on ne saura sans doute jamais, s'il a une parenté mythologique ou linguistique quelconque avec la volage fille d'Agénor ou avec l'une des trois parties du monde ancien.

Ce qu'il est plus intéressant de rappeler, c'est que cette chaîne est le premier berceau des croisades espagnoles; et faire une enquête critique sur les luttes héroïques des Asturiens du viii^e siècle serait une œuvre de nature à tenter la curiosité érudite de nos temps modernes. Les sciences géographiques sont toujours un puissant auxiliaire de l'histoire.

1. *Nouvelle Géographie universelle*, t. 1^{er}, p. 878.

La topographie peut, en effet, éclaircir des problèmes la toponymie préciser des conjectures, l'orographie expliquer des coups de force, et la géologie elle-même fournir son contingent à la vérité historique, en édifiant ces lois physiques immuables qui ne datent pas par siècles et ont donné aux hommes d'autrefois, comme cela a eu lieu dans ces montagnes, des cavernes pour les abriter et du métal pour forger leurs armes.

L'exploration des Picos de Europa, que nous avons faite pendant quatre années consécutives, ne saurait avoir un programme aussi étendu que celui de reprendre à nouveau, documents en mains et carte à l'appui, le procès des origines de l'Espagne des Alphonse et des Ferdinand. Notre programme, plus modeste, s'est réduit à parcourir dans ses parties hautes, et à visiter dans ses vallées, un pays très mal connu ; à relever les altitudes d'une chaîne qui n'a été mesurée qu'une fois fort incomplètement, et dont plusieurs cimes étaient encore vierges ; à rechercher, en courant et au hasard du voyage, les influences qu'a eues sur les destinées politiques de l'Espagne, et sur la constitution climatologique de ses grands plateaux, l'existence d'un puissant massif, bâti de roches et veiné de neiges, qui s'avance comme un avant-poste de l'Europe, dont il porte le nom, sur une côte qu'il isole de la péninsule et qu'il découpe d'une ligne de fjords.

Aussi bien ce massif occupe-t-il, dans le système pyrénéen, une place de premier rang, et sa réhabilitation pourra-t-elle apporter un nouvel appoint à une thèse qui est la nôtre. Il est d'usage de limiter la chaîne des Pyrénées à la section qui en fait une frontière politique. Les progrès croissants de la géologie ont fait entendre une voix de protestation contre cet enseignement suranné et presque enfantin, qui confond une ligne établie par les hommes avec une ligne dépendant des lois naturelles de plissement et de l'état physique des couches. Les anciennes cartes

ne traçaient qu'une seule arête pour l'échine pyrénéenne ; les nouvelles cartes l'empâtent de ses contreforts essentiels et ont changé le mur paradoxal d'autrefois en une région montagneuse, diversement étendue. Néanmoins les atlas, si généreux lorsqu'ils consacrent une planche spéciale au système des Alpes, maintiennent généralement les Pyrénées dans leur cadre étroit et politique.

Il n'y a qu'une raison, une seule, pour justifier cette limitation, c'est que l'abaissement graduel de la chaîne est de tradition géographique dans les collections classiques, dont quelques-unes, toutes récentes, laissent seules entrevoir de considérables relèvements dans la zone de l'Ouest. Encore ces collections, en donnant une cote supérieure aux Pics d'Europe, peuvent-elles laisser supposer qu'elle concerne une montagne isolée, et n'indiquent pas qu'il existe, à mi-chemin de Bayonne et de la Corogne, un vaste massif calcaire, le plus élevé des Pyrénées en hauteur relative, puisque la mer baigne ses premières assises et que l'altitude de ses crêtes, sur une surface d'environ 730 kilomètres carrés, approche de 2,700 mètres.

Une chaîne de cette importance peut être comparée sans abus aux premières chaînes calcaires du massif français, aussi bien à la chaîne du Marboré de Gavarnie qu'à celle des Eaux-Bonnes, et sa description peut être le point de départ d'un nouveau classement du système des Pyrénées, étendu, comme il en a le droit, aux mille kilomètres qui séparent le cap Créus dans les Albères du cap Ortégal en Galice. Nonobstant ses nombreuses variétés et la complexité difficile d'un système orographique très ancien, le soulèvement pyrénéen ne sera plus ainsi regardé comme rompu en deux tronçons par l'affaissement qui coïncide avec l'extrême fond du golfe de Gascogne, affaissement toujours supérieur à 600 mètres¹ dans ses cols les plus bas, d'une

1. Le port de Aspiras, au Sud de Tolosa, fait seul exception avec une altitude de 567 mètres.

moyenne d'au moins 1,000 mètres dans sa partie la plus déprimée, et d'une altitude double de celle des Albères.

Il ne faudrait pas cependant pousser trop loin le rapprochement; car, si la comparaison est défavorable au massif d'Europe quant au chiffre altimétrique absolu, elle lui est favorable à bien des égards, ne serait-ce qu'à raison de la hardiesse des escarpements, plus raides et plus hauts de 500 mètres que les murailles du Marboré lui-même.

Trois cours d'eau prennent leur source entre les Pics d'Europe et la chaîne cantabrique : le Sella, le Cáres et le Deva, dont les bassins supérieurs portent respectivement les noms de Sajambre, Valdeón et Liébana. Un quatrième torrent, le Dujé, naît au centre même du massif. Les deux rivières extrêmes tombent directement dans la mer; celle de l'Ouest, à Rivadesella; celle de l'Est, à Unquera. Le Deva coule de l'Ouest à l'Est et s'infléchit brusquement au Nord, en aval de Potes. Il reçoit, à trois lieues en amont de son embouchure, le Cáres, qui a fait, en sens inverse, la même évolution et, après avoir couru du Sud au Nord, s'est dirigé à l'Est avant de se grossir du Dujé. Ces quatre cours d'eau délimitent trois massifs distincts : l'un à l'Ouest, l'autre au Centre, le troisième à l'Est.

Au point de vue de l'altitude, le massif central occupe le premier rang avec les tours de Cerredo et de Llambrión, les plus élevées de la chaîne; le massif occidental le second, avec la Peña Santa; le massif oriental, le dernier, avec la Tabla de Lechugales.

En superficie, le groupe occidental est le plus étendu et l'oriental le plus resserré.

Les affleurements calcaires cessent brusquement dans la Sajambre, le Valdeón et la Liébana, c'est-à-dire sur toute la zone méridionale. Ils s'étendent au contraire à l'Ouest comme à l'Est du Sella et du Deva, et se prolongent jusqu'à la mer, au delà du cours parallèle du Cáres. Du haut des montagnes, toute la contrée paraît

blanche au Nord et verte au Midi, les vallées septentrionales se devinant plutôt qu'elles ne se voient, dans l'abîme étroit où elles se cachent.

Des routes nouvelles, creusées à la mine dans le rocher, suivent les vallées perpendiculaires du Sella et du Deva. La première, terminée jusqu'au Sajambre et en construction sur le reste de son parcours, mettra prochainement le petit port de Rivadesella, le pèlerinage de Covadonga et la ville de Cángas en communication directe avec Riaño et León, par le col du Pontón. La route du Deva, terminée depuis vingt ans, met la rade minière d'Unquera, les thermes de la Hermida et la ville de Potes en relation avec Cervera et Palencia, par le col de Piedras Luengas.

Des trois routes parallèles à la chaîne, deux sont tracées au Nord, la troisième au Midi. La première seule, qui longe le littoral, est achevée; la seconde, qui suit le Cáres dans son cours inférieur, peut être considérée comme finie et met Panes, sur le Deva, en relations avec Covadonga, où conduit un embranchement, et Cángas, d'où elle se continue sur Oviedo; la troisième, qui remonte le Deva dans son cours supérieur, s'arrête à deux lieues en amont de Potes et se prolonge sous forme de route charretière jusqu'au Sajambre. Il est peut-être regrettable que ce dernier chemin, qui eût permis de contourner les Pics d'Europe, n'ait pas été construit avant le second, plus difficile à asseoir et rapproché de la route du littoral, desservant les mêmes centres.

Le réseau des chemins de fer n'atteint pas cette région. Les communications avec la chaîne d'Europe ont lieu par Infiesto et par León pour la région occidentale; par Aguilar de Campóo et par Torrelavega, sur la ligne de Santander, pour la région de l'Est. Dans tous les sens, il faut au moins compter sur une grande journée pour franchir la distance qui sépare la voie ferrée de la base de la chaîne. Des chemins de fer en construction entre Santander et Cabezón

de la Sal et entre Bilbao et León sont destinés à raccourcir ces longs et fatigants parcours.

Les Pics d'Europe sont très riches en gisements de zinc. Le massif central a plusieurs filons en exploitation, notamment Vidrio et 'Aliva; le massif oriental possède la grande exploitation de 'Andara, dont le centre forme un ensemble imposant de bâtiments, rattachés à la route du Deva par deux routes charretières : l'une de ces routes, la plus récente, n'a pas moins de vingt kilomètres de rampes. On rencontre le cuivre, le nickel et le cobalt aux Picayos, sur la rive gauche du Bas-Cáres, dans la zone sous-jacente de la chaîne.

Politiquement, elle appartient à trois provinces. Toute la région de Cángas de Onís, chef-lieu de district (*partido*), est de la province de Oviedo, capitale des Asturies; le Sajaambre et le Valdeón sont de la province de León et du district de Riaño; la Liébana et toute la vallée du Deva ressortissent au district de Potes, et à la province de Santander; autrefois elles étaient de la Castille, dont le Deva forme la limite, en aval de sa jonction avec le Cares. La limite ancienne entre les Asturies de Oviedo et de Santillane (celles-ci dépendant de la Vieille-Castille et de la province de Laredo) passait à quelques lieues plus à l'Ouest et longeait le petit torrent qui arrose Franca près de Llanes. Le Deva restait castillan sur tout son parcours.

Certaines désignations orographiques se rencontrent fréquemment dans la chaîne, notamment les suivantes :

Torres, tours. Les principales cimes du massif central sont ainsi qualifiées; et quelques-unes portent assez justement cette appellation, à raison de leur forme cylindrique. Les tours de Cerredo, de Llambrión et de Salinas sont les plus importantes; chacune d'elles commande un groupe particulier de crêtes.

Peñas, pènes. Les sommets du massif occidental et quel-

ques points du massif central sont dits *peñas*, terme aussi rare dans le vocabulaire pyrénéen sous sa forme française *pène*, que le terme *torre* l'est dans le vocabulaire espagnol. Les *peñas* sont des cimes rocheuses et édentées. La Peña Santa, qui est le type de ces montagnes, prend, vue de l'Est, un aspect de tour, et on l'appelle quelquefois *torre* : c'est la seule cime du massif occidental à laquelle nous ayons entendu appliquer cette dernière désignation, peut-être par abus.

Picos, pics. On ne trouve guère ce nom que dans le massif oriental et dans l'appellation générique de la chaîne, dont la forme actuellement admise est *Picos de Europa*. Cette forme n'est peut-être pas ancienne, et ne doit être admise que sous bénéfice d'inventaire; elle peut venir de la réputation que ses richesses minières ont valu au troisième massif. Lopès dans sa carte de Laredo, de 1774, et Coello dans ses cartes de Santander et de Oviedo, écrivent *Peñas de Europa*. La carte de la *Nouvelle Géographie* d'Élisée Reclus (page 880) porte également *Peñas de Europa*. Cette carte, très inférieure au texte qui l'accompagne, donne une médiocre esquisse des Pics d'Europe et ne mentionne que la Peña Vieja.

Tiros, tirés. Cette équivalence orographique est douteuse : ce mot s'emploie en Béarn, en matière de jeu, pour indiquer le point de lancement; nous ne connaissons pas de montagne française ainsi dénommée. La signification de *tiro* est « poste de chasse », et plusieurs cimes de la chaîne portent cette appellation.

Sierra, serre. Même observation que pour la forme *peña*. Le mot *serre*, dans la toponymie française, est aussi rare que le mot *pène*, mais il existe sur plusieurs points des Pyrénées. On sait que *sierra* est le nom habituel des chaînes intérieures de la péninsule et s'applique, comme dans les montagnes françaises, à de longues et régulières lignes de crêtes. Il est usuellement adopté dans le langage géographique français : *serre* devrait lui être préféré. On

trouve, dans la chaîne d'Europe, quelques *sierras* sur les contreforts septentrionaux.

Puertos, ports. Nom très fréquent sur les deux versants des Pyrénées. Le port n'est pas seulement le col séparatif d'une ligne de partage, mais l'ensemble des pâturages qui l'entourent. Les principaux ports de la chaîne sont ceux de 'Aliva, Onis et Amueza.

Pan. Ce mot se retrouve tel quel dans les Pyrénées françaises; mais il y est aussi rare qu'en Espagne. Il semble avoir une origine antique et, aux Pics d'Europe, désigne plus spécialement un col. Le mot *pantière* (chasse aux palombes faites dans les hauts passages) paraît un composé de ce même terme et est très employé au pays Basque. Les principaux cols de la chaîne, dits *pan*, sont ceux de Trave, de Ruedas et de Bano, que l'on écrit souvent (les Espagnols tendent à unifier dans l'orthographe les noms composés) Pándetrave, Pánderuedas et Pándebano.

Collada, couret. On trouve ce mot, si fréquent dans l'orographie castillane, appliqué à quelques brèches très élevées, notamment dans le massif central. Le mot pyrénéen français correspondant est *couret*. La Collada de las Nieves ou Couret des Neiges est le plus connu.

Horcada, horca, hourquette. Cette expression s'applique, comme sur notre versant, à un passage étroit dans une crête. Nous la trouvons aussi avec le diminutif *ina* (*Horcadina de Cuevarrobres*), très fréquent en Asturies, alors que le diminutif aragonais est en *ico*.

Ollo, oule. Dans les Pyrénées françaises, le mot *oule* (du latin *olla*, marmite) est moins répandu que son diminutif *oulette*. Les *oules* sont des entonnoirs clos, fréquents dans le calcaire. Aux Pics d'Europe, surtout dans le massif central, elles ont une importance très grande, et toute cette région n'est qu'une série de petites vallées fermées dites *ollos*, et isolées par les plus âpres crêtes.

Canal, canau. Ce terme est féminin en Espagne comme

en France et s'applique à des vallons étroits et réguliers. On peut dire de la *canau* qu'elle est à la *serre* ce que les plis synclinaux sont aux anticlinaux, ou, pour traduire plus simplement la chose, qu'elle est en creux ce que la serre est en relief. Dans la chaîne d'Europe, les *canales* sont des couloirs, encadrés de deux murs de rochers et donnant accès dans l'intérieur des massifs. Leur pente est très raide.

Cueto, cotera, et leurs diminutifs cantabriques *coteruco, coteruca*. Ces mots désignent des monticules; en Aragon on dit *cantera*. Nous ne connaissons pas d'équivalent français.

Il est à peine besoin d'observer que dans ce parallélisme toponymique entre la terminologie des Pyrénées françaises et espagnoles, ce qui est dit *mot français* ou *espagnol* n'est pas toujours un vocable officiellement reconnu dans la lexicologie académique des nations respectives. Nous réclamant de l'unité orographique et ethnographique du système, nous avons voulu simplement établir qu'à peu d'exceptions près, les termes usités dans la chaîne d'Europe ont leur équivalent linguistique sur le versant septentrional des Pyrénées politiques; et il serait peut-être préférable d'user couramment de cet équivalent qui est nôtre, plutôt que de maintenir un terme étranger, qui est un nom commun à tous les points de vue. Nos meilleurs géographes usent assez fréquemment de mots empruntés aux dialectes locaux des régions qu'ils décrivent, pour que nous ayons le droit, à notre tour, de fixer la terminologie spéciale du système des Pyrénées.

II. — ITINÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIE.

Le premier voyage connu aux Picos de Europa est celui de D. Casiano de Prado, ingénieur du corps des mines d'Espagne. La relation de cette exploration a paru sans doute dans quelque recueil national. Il en existe un tirage

à part, sans titre, d'une extrême rareté. Un exemplaire a été mis à notre disposition par S. Exc. D. Francisco Coello, l'éminent président de la Société de géographie de Madrid.

M. de Prado rappelle, en tête de son travail, que le massif d'Europe est le troisième en hauteur de la péninsule, la Sierra Nevada et les Pyrénées d'Aragon dépassant seules l'altitude de 2,700 mètres. Il ne discute pas le point de savoir si ce massif appartient ou non au système pyrénéen, et il attribue le nom dont il a été baptisé aux navigateurs venant des mers du Nord, à destination des côtes cantabriques. Cette opinion paraît aussi peu acceptable que celle qui rapporte ce nom aux expéditions américaines.

M. de Prado aperçut pour la première fois les Pics d'Europe en 1845, du sommet de la Peña Corada, en Castille. Le mauvais temps le fit échouer dans une première tentative en 1851. Deux ans plus tard, il donna rendez-vous à Riaño à deux de ses collègues de la Société de géologie de France, MM. de Verneuil et de Lorie, et prit comme point de départ Portilla la Reina, le plus haut village de la vallée de l'Esla. Le 28 juillet 1853, les explorateurs firent l'ascension de la tour de Salinas, en suivant le chaînon de rattachement du massif central des Picos à la Cordillère cantabrique. Ils furent déçus dans leur espoir d'avoir atteint le point culminant du système, et surpris du grand nombre de montagnes élevées qui se dressaient autour de leur station. A la descente, ils firent halte à la bergerie de Remoña et couchèrent à Portilla.

Le lendemain, M. de Prado et ses compagnons franchirent de nouveau la chaîne cantabrique au Pan de Trave et descendirent dans le Valdeón. Ils traversèrent les villages de Santa Marina et celui de Prada, où ils passèrent la nuit après avoir visité Cain. L'aubergiste qui les reçut leur dit le nom de la montagne gravie la veille et celui de la cime qui passait pour la plus élevée de la chaîne, la tour de Llambrión, « où se forment les premiers nuages

aux changements de temps et les premières neiges de l'automne ».

Le jour suivant, la petite expédition se démembra, M. de Prado passant dans la Liébana par le Pan de Trave (ou plutôt par le col de Valdeón), et ses amis dans le Sajambre par le Pan de Ruedas.

En 1855, M. de Prado revient à Santa Marina; mais un départ tardif et un baromètre brisé font avorter une unique ascension qui semble avoir été dirigée sur Llambrion.

Le 6 août 1856, l'explorateur retournait à Caín et visitait la gorge en aval de ce village, qu'il appelle fautivelement *canal de Trea*. Chassé par le mauvais temps, il battait en retraite sur Riaño, et, de Santa Marina, renouvelait bientôt sa tentative à la tour de Llambrion. Le 11 du même mois, il campait à la bergerie de Liordes et atteignait, après une rude ascension, le sommet de Llambrion, qu'il reconnaissait n'être que le second en altitude du massif. Il rapporta des calculs qui lui permirent de donner la cote du col de las Nieves et de huit pointes, cotes admises jusqu'à nos jours, mais inexactes. Il lui fut affirmé qu'une seule cime, le Naranjo de Bulnes, était inaccessible, et il crut pouvoir constater l'existence de quatre glaciers au moins. M. de Prado était accompagné d'un ingénieur sous ses ordres, D. Joaquin Boguerin, et de cinq autres personnes qui devaient être des chasseurs du Valdeón. Le manque de vivres l'obligea le lendemain à descendre du col de las Nieves, et il ne paraît pas que l'exploration ait eu d'autres suites.

M. de Prado a le mérite d'avoir donné le premier relevé trigonométrique des principaux sommets des Picos de Europa. Il ne faut pas perdre de vue que ses quatre campagnes n'ont pu aboutir qu'à deux ascensions isolées dans le massif lui-même, celles de la tour de Salinas et de la tour de Llambrion, et on ne saurait être surpris si des

observations faites sur un petit nombre de stations et sur un réseau géodésique incomplet et partiellement calculé ne lui ont permis de donner que des résultats imparfaits.

L'ingénieur espagnol n'a fourni aucun renseignement orographique sur le système qu'il avait scientifiquement découvert, et il paraît même ignorer complètement l'existence des trois massifs qui se partagent la chaîne. En tous cas ses relevés ne s'appliquent qu'au massif central, auquel appartiennent Llambrion et Salinas, à l'exception de deux crêtes du massif occidental auquel il attribue certaines altitudes qui se trouvent aujourd'hui modifiées d'une manière notable.

Quant au massif oriental, il n'en est nulle part question dans son mémoire. Ce massif devait avoir cependant, à quelques années de là, d'étranges destinées ; et la fortune qu'allait attirer sur les villages circonvoisins l'exploitation des riches filons de zinc que renferment ses roches, à 2,000 mètres de hauteur, devait être la cause que le plus modeste des trois massifs passerait, dans l'opinion commune, pour constituer à lui seul la chaîne d'Europe.

Depuis quarante ans, en effet, la vie minière a pris une intensité progressive dans ces montagnes, sous la direction de S. Exc. D. Benigno de Arce, ingénieur de première classe du Corps des mines, chargé par les diverses compagnies intéressées de l'exploitation de 'Andara et de 'Aliva. Les constructions de 'Andara se composent de deux groupes celui, de la *Providencia* et celui de *Mazarraza*, dont l'achèvement est tout récent. Les chemins sont communs aux deux concessions, dont les directeurs effectifs, D. Benigno de Arce et D. Adolfo Martinez Infante, exercent, envers les savants, les touristes et les chasseurs, la plus gracieuse et la plus bienveillante des hospitalités. M. de Arce, qu'on appelle souvent, en jouant peut-être un peu sur les mots sans jouer sur la vérité des choses, la *Providencia des voyageurs*, prodigue à ceux qui frappent indiscretement à sa porte

non seulement les bienfaits de la vie matérielle, mais ceux d'une conversation pleine d'intérêt sur l'exploitation de l'Andara et sur l'orographie de la région ; et nous devons à ses encouragements, comme à ses explications, la majeure partie des détails techniques rapportés dans nos relations. Don Benigno a publié à Madrid, en 1879, une plaquette sous le titre d'*Aperçus relatifs aux gîtes de calamine et de blende situés dans les Pics d'Europe et à l'exploitation de ces gîtes faite par la Société minière la Providence*¹.

L'année précédente, un collègue de M. de Arce, M. Schulz, avait publié à Oviedo une carte minière des Asturies en deux feuilles au 127,500^e. La feuille de l'Est donne, avec un croquis assez grossier, quelques rares cotes d'altitude de la partie des massifs central et occidental qui ressortit à Oviedo. Cette esquisse, utile pour les voies de communication et la toponymie, est médiocre à tous les autres points de vue.

En 1881, le roi Alphonse XII inaugura dans le massif de l'Andara des chasses restées fameuses. Il fit notamment l'ascension du Pic de Cortés et du Pico del Hierro, ou, tout au moins, occupa un poste sur ces deux montagnes ; car il est difficile de démêler dans les récits des journaux du temps l'itinéraire exact du jeune monarque. Il était accompagné dans ce premier voyage par sa sœur, S. A. R. l'infante Isabelle, une des plus hardies chasseresses de notre époque, princesse qui maintient, dans la moderne Espagne, les traditions chevaleresques de la vieille Cantabrie.

L'année suivante, le roi quitta quelques jours le château princier de Comillas, où il faisait une saison de bains de mer, et assista aux plus belles battues d'isards qui se soient faites dans ces montagnes. D. Ildefonso Llorente Fernandez a écrit sous ce titre : *Les chasses royales : description du*

1. *Apuntes acerca de los criaderos de calamina y blenda situados en los Picos de Europa, y de la explotación que de los mismos hace la Sociedad minera « La Providencia »*. Burgos, in-4^e, 187 p.

voyage que fit pendant l'été de 1882 le roi don Alphonse XII aux Picos d'Europe et en Liébana¹, une relation verbeuse et ampoulée de ces exploits cynégétiques. Le roi monta à 'Andara le 16 août. Une pompeuse réception lui fut faite par les porions, qui avaient retardé, en son honneur, la fête de Sainte-Barbe, célébrée dans ces mines le jour de l'Assomption. Le 17, Alphonse XII gravit le Pico del Hierro, où une fantasia lui fut offerte par les traqueurs, et où deux isards furent abattus. Le lendemain, il descendit à 'Aliva, y passa la nuit et monta, le 19, sur la crête qui s'étend au pied de la Peña Vieja, dans le massif central. On s'attendait à un véritable massacre d'isards, et les chasseurs escomptaient plusieurs centaines de victimes. Don Alfonso en tua deux, dix-neuf autres tombèrent, et treize furent blessés, qu'on retrouva morts le lendemain. Le soir même, le roi descendit à Potes, en traversant Espinama si rapidement que les autorités du lieu en furent pour leurs discours rentrés et leurs bouquets écrasés.

Le second roi d'Espagne qui ait visité la Liébana (le roi Pélagé, huit siècles avant, était sorti, dit-on, de cette terre légendaire) ne quitta pas la vallée sans tenter une chasse à l'ours sur les montagnes cantabriques. Deux battues préparées de longue main eurent lieu dans les forêts de Bedoya et de Cereceda. Quatre fauves furent levés, mais ne purent être abattus.

Notre projet d'explorer une chaîne si mal connue était formé de vieille date. L'un de nous, en mars 1881, avait, au cours d'une rapide excursion dans les Asturies, visité le pèlerinage de Covadonga et admiré les hautes cimes neigeuses qui dominant le littoral². Le second avait cru

1. *Las cacerías del Rey: descripción del viaje que, en el verano de 1882, hizo el Rey don Alfonso XII á los Picos de Europa y á Liébana. Crónica escrita por Ildelfonso Llorente Fernandez.* Madrid, imprenta de José Gil y Navarro, Santa Engracia, 7 (La Deliciosa), 1882.

2. *Excursions dans les Pyrénées cantabriques*, par le baron A. de

apercevoir une chaîne lointaine et immense dans les clairs horizons de la côte d'Espagne, par ces jours merveilleux de lumière, bien connus de tous ceux qui ont passé l'automne à Biarritz et assisté à l'illumination de la mer et des montagnes, lorsque souffle le sirocco, qu'on y appelle le vent de Sud.

Un premier rendez-vous fut pris pour 1890 ; mais diverses circonstances le firent manquer, et M. de Saint-Saud partit seul pour tenter un premier voyage de découverte. Il quittait Madrid dans les premiers jours de juillet, s'arrêtait à la station de Torrelavega, le 4 de ce mois, montait à 'Andara le lendemain et y était surpris par la neige. Le 7, il faisait l'ascension de la Tabla de Lechugales, descendait le jour suivant à 'Aliva, après une matinée passée sur le Pic de San Melar et, le surlendemain, réussissait à faire la première ascension de la Peña Vieja. Découragé par l'insuffisance des guides, le manque de vivres et la complexité de ces montagnes, il battait en retraite sur Espinama et terminait sa tournée sur la chaîne cantabrique, couchant à Portilla la Reina le 10 juillet, franchissant, le 11, le port de San Glorio, et rejoignant le chemin de fer, le 12, à Aguilar de Campóo par la route de Potes et de Piedras Luengas.

En 1891, un aimable correspondant, D. Marcial de Olavarria, ingénieur, directeur des mines des Picayos et de Liordes, membre de la Commission de la carte géologique d'Espagne, nous recevait à Reinosa et nous facilitait un voyage tout nouveau par des routes toutes nouvelles.

Le 8 septembre, nous visitons les sources de l'Èbre, passons la chaîne cantabrique au col de Sejos (el Frontal), et descendons à Cabezón de la Sal par la vallée de Cabuérniga. De Cabezón nous allions aux Picayos, après une halte à Unquera, sur le littoral. Les 10 et 11 du même mois, D. Marcial de Olavarria et de M. Saint-Saud faisaient l'ascension

Saint-Saud, 16 pages, 1882. (Extrait du Bulletin n° 11 de la Section du Sud-Ouest du C. A. F.)





de la Pena Mellerá et se rendaient à Espinama par la vallée du Deva. M. Labrousse les rejoignait par 'Aliva, en suivant la crête séparative entre le Deva et le Duje, et en faisant, de 'Andara, l'ascension de deux des Picos de Hierro. Le 12, nous montions à la maison de mines de Liordes, et gravissions le jour même un contrefort de la tour de Salinas, qui reçut de nous le nom de Torre Olavarria. Le lendemain, le brouillard et des malentendus dans les dires de nos guides nous firent manquer la tour de Llabrion et atteindre une crête dangereuse, le Tiro Liago. Le 14, nous couchions à Caín, dont nous visitons la gorge le jour suivant, et le même soir D. Benito del Blanco, curé de Soto de Valdeón, nous recevait dans son presbytère.

L'ascension de la Peña Bermeja nous permit de voir de près les escarpements formidables de la Peña Santa, et, le 18, nous nous rendions à Cángas de Onis par le Sajambre et la route presque souterraine du Sella. M. de Olavarria, qui avait su se montrer pour nous de la plus parfaite obligeance pendant toute notre tournée, était venu à notre rencontre et nous attendait aux Picayos, où nous le retrouvions trois jours plus tard. Ces journées furent employées à tenter l'escalade de la Peña Santa, dont nous ne pûmes gravir qu'un contrefort, et à parcourir la route du Cáres, en couchant le 20 à Carreña. Le soir même nous étions à Panes, le lendemain à Santander, le surlendemain à Bilbao, par mer, et le jour d'après à Bayonne, par le chemin de fer biscayo-guipuzcoan.

L'époque tardive de ce voyage, la brièveté des jours, la médiocrité du temps, les hésitations des guides et le manque de matériel alpin avaient réduit cette seconde exploration à une reconnaissance des vallées et à des escalades secondaires, pénibles et périlleuses, sans un profit égal aux risques.

En 1892, nous prîmes nos précautions et, confortablement équipés, nous suivîmes à nouveau le chemin de

Piedras Luengas. Nous étions accompagnés d'un guide français; nous avons une tente, des lits de camp, des couvertures, des vivres en abondance, une bonne corde, même une échelle... qui n'a servi à rien. Le 27 juillet, nous quitions Potes, où nous étions arrivés la veille, couchions à 'Aliva, faisons le lendemain la montée de Cortés, et campions le jour suivant dans le grand massif. Le 30 juillet et le 2 août, nous gravissions les tours maîtresses de la chaîne, Cerredo et Llambrion. Le 3, à la descente de Liordes, où nous avons couché la veille, nous séparions à Soto, l'un de nous montant au Pic Gildar, son compagnon à la Peña Santa. Le 5, nous partions pour la Espigüete, station géodésique placée près de la limite des provinces de Palencia et de León, et passions la nuit sur cette montagne. Le 8 août, nous reprenions à Aguilar le chemin de France, ayant accompli heureusement, mais non sans peine, notre entier programme.

M. de Saint-Saud, désireux de combler plusieurs lacunes de ses levés, repartit, en 1893, pour Espinama, où il se trouvait le 10 juillet. Il parcourut pendant trois jours les montagnes avoisinantes, les escarpements de Fuente Dé, le Pic du Val de Coro, la Cumbre de Abenas et, du 13 au 16, prit gîte, chez le curé de Búlnes, qui lui fit visiter successivement le hameau de Camarmeña et le Pico del Albo (ou de Lalbo). Le 17, le curé de Sotres le conduisit au Cueto de San Llano. Un court séjour à 'Andara lui permit de faire quelques stations au Pico de Deboro Inagotable et il au Pico de la Infanta Isabel. De retour à Potes le 20 juillet, repartit le lendemain pour Aguilar, par une route qu'il suivait pour la quatrième fois.

Notre guide français était François Salles, dit Bernat, de Gavarnie, auquel nous devons les résultats inespérés de notre campagne de 1892. Nos guides et porteurs espagnols ont été : Florencio Cotera, de la Hermita; Cosme Soberton, de 'Aliva; Gerónimo Prieto-Compadre, de Espinama

(1890). — Antonio Gomeza, dit Tonio, de Mier; Simon Martin, de Andara; Manuel de Sadia-Corales, de Caín; Manuel N..., de Soto; Blas Suero et Pedro Cos, de Enol (1891). — Juan Suarez, de Espinama (1891, 1892, 1893). — Gaietano Rodriguez et Bernardo Garcia, de Espinama; Vicente Marcos, dit Vicenton, de Posada de Valdeón; José de Gonzalo et Cándido N..., de Soto; Tomas Casado-Casquero, de Valverde de la Sierra (1892). — Inocencio Mier et Rafael Concha, dit Monchu, de Búlnes; Pablon Gonzales, de Sotres (1893).

La relation de nos trois premiers voyages a paru partiellement sous le titre de *Aux Pics d'Europe*, avec 26 gravures et deux cartes, dans les livraisons 1728 et 1729 du tome XXXIX du *Tour du Monde* (17 et 24 février 1894).

III. — MASSIF OCCIDENTAL OU DE COVADONGA

Ce massif forme un triangle, orienté en sens inverse du massif central, et borné sur sa base Nord par le Casano et le Guena, affluents du Cáres et du Sella, par ces deux dernières rivières sur les deux autres côtés. La crête de Ruedas établit sa jonction avec la chaîne cantabrique, en faisant la limite du Sajambre et du Valdeón. Il est, plus spécialement dans sa section Nord-Ouest, appelé par les atlas Sierra de Covadonga (Tomas Lopes, 1777; Coello et Schulz, xix^e siècle). Il occupe une étendue d'environ 360 kilomètres carrés.

Deux villages, l'un castillan, l'autre asturien, Camarmeña et Caín, se cachent dans les ténébreuses gorges du Cáres, et sur la rive gauche de ce torrent. Une dizaine de hameaux sont baignés par le Sella, et une vingtaine occupent les fraîches vallées de Onis et de Cabrales, qui la séparent des chaînons sous-jacents, formant le littoral.

Les oules de ce massif sont de maigre importance et ne renferment pas des lignes de crêtes très élevées, comme le

sont celles du grand massif. Elles ressemblent aux entonnaires peu étendus qui sont la caractéristique de tout système calcaire. Le sol n'est guère moins décharné que dans les deux autres groupes, bien que de longs plateaux de pâturages montent jusqu'au pied même de son point culminant. L'eau jaillit par place sur la plupart des points, et la terre végétale a été assez abondante pour retenir, au lac Enol, une imposante masse d'eau, dont le niveau paraît constant. La vie pastorale y est développée, et les conditions d'existence estivale s'y éloignent moins de celles de l'ensemble des Pyrénées.

Il existe, dans le massif de Covadonga, un grand nombre de pointes secondaires, se maintenant à l'altitude de 2,000 mètres. Mais les cimes dépassant 2,500 mètres ne se rencontrent que dans la partie méridionale et autour de Peña Santa, montagne entourée de légendes et réputée impraticable par tous ceux qui n'en parlent pas à distance, sans avoir attaqué ces hautes parois de murailles, dépourvues de paliers et de saillies.

Les points importants du soulèvement occidental sont peu nombreux, et appellent de brèves notices :

I. PEÑA SANTA. — La Pène Sainte, dénommée également *Torre Santa*, forme à proprement parler tout un groupe dont la cime extrême est assez communément appelée *El Manchon*, « le Monceau ». Cette tour, vue des Urrieles, affecte la forme d'un fourreau, et le mot français *manchon*, qui ne traduit pas le vocable castillan, servirait assez justement à préciser cette forme. Nous lui donnons 2,586 mètres d'altitude. Prado lui en attribue 2,605, Schultz 2,520.

M. de Prado signale cette montagne le 11 août 1856 et croit y reconnaître un glacier. Il n'a pu voir de Llambrion que des couloirs de neige. Des masses glaciaires assez étendues tapissent le versant Nord, et nous avons aperçu des crevasses dans l'une de celles que nous n'avons pas franchies, et aussi à la base Nord-Ouest de la Peña Santa de Enol.

La Peña Sauta, vue prise de la Peña Bermeja, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.

Nous avons fait une première tentative le 19 septembre 1891, avec deux bergers de Enol, Blas Suero et Pedro Cos. Partis la veille de Covadonga, nous avons passé la nuit à la cabane de Gustellazar, et n'avons pu atteindre, après une très difficile escalade, qu'un contrefort scabreux dénommé par nos guides *Peña Santa* et que nous avons surnommé *de Enol*, pour éviter toute confusion. Une descente de douze heures consécutives nous a ramenés à Covadonga après d'assez émouvantes péripéties et au prix d'une excessive fatigue.

Instruits par l'exemple, nous avons renouvelé l'essai en partant de Soto de Valdeón, qui est à une distance trois fois moindre de la base de ce rocher, et à une altitude cinq fois plus grande. M. de Saint-Saud étant retenu par ses levés, M. Labrouche a seul fait cette ascension. Avec une longue corde et un très bon guide, l'escalade ne présente le plus sérieux danger que sur un seul point, et seulement pour le guide en vedette qui ne franchit ce pas, surtout à la descente, qu'au péril de sa vie. La « Meije des Asturies » a été gravie par M. Labrouche le 4 août 1892 avec Bernat Salles et Vicenton Marcos. Les guides sont restés déchaussés pendant quatre heures; l'alpiniste a gardé ses sandales. On n'a pu hisser sur la cime que les jumelles et un morceau de pain. L'horizon dont on jouit du sommet est sans limite; car il s'étend sur la moitié de la péninsule et sur une étendue de mer égale à la courbe de la sphère terrestre, vue de près de 8,000 pieds français de haut.

Les deux tentatives, la première surtout, ont été favorisées par le beau temps. Ce rocher, presque toujours voilé de brumes, serait, avec le brouillard, absolument inaccessible; et il est douteux que, sans de bonnes cordes et un guide de premier ordre, on puisse en triompher derechef. Il est oiseux d'ajouter foi aux propos des gens du pays, qui tous y sont allés, à les entendre, et n'avouent le contraire qu'« au pied du mur ».

II. PEÑA BERMEJA (2,391 mètr.). — La Pène Vermeille est désignée sous le nom de *Carbanal* par M. de Prado. Elle s'élève en façade sur le Valdeón et est le point extrême de la chaîne, au Sud-Ouest. On l'appelle également *Sierra Bermeja*.

Nous avons fait cette ascension le 16 septembre 1891, au départ de Soto, sous la conduite d'un jeune berger, en suivant les derniers mamelons du système cantabrique, dont nous avons franchi le chaînon de rattachement au col del Frade. L'entrée dans les roches calcaires a lieu par un couloir (*canal*) dit *del Perro* (du Chien). Le col terminal sépare la Peña Santa (au Nord) de la Peña Bermeja (au Sud). La dernière crête est quelque peu abrupte, mais sans danger, surtout si le piolet permet de tailler des pas dans les névés et les éboulis verglassés. Nous avons suivi, à la descente, les murailles et les corniches du Midi qui sont faciles, si on les connaît bien, ce qui était heureusement le cas de notre guide. Nous avons eu, au sommet, une vue très originale entre des brouillards mobiles et troués, et la brume nous a surpris au retour. On peut, par le col del Perro Chonala, faire monter les bêtes de somme jusqu'au pied de l'une des deux pointes, à une altitude de 2,100 mètres environ.

III. LAGO ENOL. — Le lac Enol est le seul lac méritant ce nom de toute la chaîne. La route de Cángas à Covadonga est officiellement classée jusqu'au lac; mais il est douteux qu'elle se construise de bien longtemps. Il existe, à quelque distance en contre-bas, une maison forestière (*de los ingenieros de monte*) qui aurait mieux fait de s'élever au bord même de cette belle nappe, entourée de forêts et de pâturages, dominée par les escarpements des Pics d'Europe, et dominant la mer cantabrique. De nombreuses cabanes s'élèvent à l'entour, et un chanoine de Covadonga y avait une habitation, qu'un ouragan a démolie.

Altitude : 1,080 mètres. On n'en trouve mention nulle part.

Nous avons longé le lac les 18 et 19 septembre 1893, à l'aller et au retour de la crête que nous avons qualifiée *Peña Santa de Enol*.

IV. — MASSIF CENTRAL OU DES ORRIELLOS

Ce massif forme un triangle irrégulier, délimité au Nord-Ouest par le Cáres, au Nord-Est par le Dujé, au Sud par le Deva et son prolongement vers le Valdeón. La hauteur de ce triangle est d'environ 13 kilomètres et sa base de 10. Il occupe une superficie d'environ 160 kilomètres carrés.

Un seul village, Búlnes, s'élève dans cette vaste étendue, qui n'est peuplée que de rares cabanes et de quelques maisons de mines, dont la principale est celle de Liordes. Une ancienne chapelle ruinée, la *Abadía de Naranco*, dresse ses modestes ruines près des sources du Deva.

Le nom de *Orriellos*, qu'on prononce aussi *Urrietes*, désigne plus particulièrement le nœud du massif. Cette appellation se retrouve dans les atlas espagnols, notamment dans la carte de Oviedo, de Coello (1870), et dans celle de Santander, de Ferreiro (1864), qui transporte fautive-ment ce nom au massif oriental.

Les cols qui donnent accès dans le massif ne communiquent généralement pas d'un bassin à un autre. Ils s'ouvrent sur des oules closes, et il faut souvent franchir une série de passages pour traverser cette puissante masse de montagnes. La plupart sont à 2,000 mètres. Les brèches qui s'entaillent dans les crêtes s'élèvent à 200 ou 300 mètres plus haut.

Les points essentiels du groupe sont ¹ :

I. TORRE DE CERREDO. — Ce nom est admis comme officiel dans la géographie castillane, mais il ne paraît pas exact.

1. Nous renvoyons au paragraphe II de la *Liste III des altitudes* (p. 175) pour les sommets sur lesquels nous n'avons rien de particulier à dire, bien que plusieurs soient très élevés.

La forme employée couramment par les indigènes est *Cerrero* sur le versant Nord et *Cerrera* sur le versant Sud. Il paraît venir du simple *cerro*, qui désigne un piton, dans l'orographie de la péninsule.

Son altitude est de 2,642 mètr. ; Prado, et les géographes jusqu'à nos jours, lui en attribuent fautivement 2,678 ; quant à Schulz, il ne le nomme même pas.

Cette montagne est mentionnée pour la première fois par Prado le 11 août 1856, à la montée de Llambrión.

Son ascension a été faite par nous le 30 juillet 1892 avec Bernat Salles et Juan Suarez, au départ du campement de los Boches, oule sise à l'Ouest de 'Aliva. Ce point était assez mal choisi, car il nous a fallu franchir l'oule appelée par les Asturiens *Ollo Sin tierra*, et gravir la brèche élevée de Arenizas Baja pour nous trouver en vue d'une dernière oule à laquelle le Cerredo donne son nom. Notre station de tour d'horizon a été faite sur un piton secondaire, qui contrebutte la montagne au Midi, et l'escalade par le versant du Levant n'a nécessité que beaucoup de prudence et l'usage de la corde à la descente. Il n'y a qu'un passage : ce pic n'est praticable que d'un seul côté et sur un seul point, toutes ses autres faces tombant en précipices de 2,000 mètres d'aplomb. Un glacier, remarqué par Prado le 11 août 1856, tapisse le flanc Nord.

Un autre petit glacier est collé sur la paroi orientale d'un pic voisin, dénommé du reste *Pico del Neverón* (du glacier).

II. TORRE DE LLAMBRIÓN. — Cette forme paraît exacte et admise sans conteste. Elle vient peut-être du simple *llama*, « flamme » : la foudre brille souvent sur ce sommet décharné.

Altitude : 2,639 mètres. Prado l'élève à 2,676 mètres ; Coello la porte à 9,604 pieds et écrit *Lambrión* ; Schulz l'omet. Signalée à MM. de Prado, de Lorient et de Verneuil le 29 juillet 1853, elle fut gravie par le premier de ces explorateurs et M. Boguerin le 11 août 1856. Les ingénieurs, partis de la cabane de Liordes, passèrent la crête que

Prado, commettant une double erreur orographique, dit s'abaisser au col de las Nieves et former la limite provinciale. Cette crête tombe à l'Ouest de ce col et ne sert pas de frontière. Au delà, après une courte descente, ils atteignent la neige, plissée en sillons (*surcos*). Voici comment Prado achève le récit de l'ascension :

« Aux approches du sommet commencèrent les plus grandes difficultés de la journée. En quelques endroits, les instruments durent passer de main en main ; il fallut monter et descendre comme sur des murs, et force me fut de me déchausser. Sur la cime la neige avait disparu, ce que j'attribuais au vent de terre et à ce que, dans ces montagnes, on appelle du terme spécial de *ventisquero*. Et voilà qu'au moment où je m'y attendais le moins, je me trouvai sur la pointe. A dire vrai, la place était assez étroite : 8 mètres de long et, tout au plus, 3 de large. A peine pouvions-nous remuer. »

Trompés par les dires de nos guides et un effet d'optique fréquent dans cette région, nous avons fait, le 13 septembre 1894, une première tentative qui nous a conduits, par des corniches étroites et lisses, sur un contrefort oriental, plus bas de 35 mètres. Sur cette pointe, appelée Tiro Liago, nous avons été assaillis par une bourrasque de grésil, et nous sommes revenus le long de passages impraticables sans l'aide d'une corde, que nous n'avions pas.

Nous avons renouvelé notre essai le 1^{er} août 1892, en partant du revers opposé, où nous avons dressé la veille notre tente, au pied du large glacier qui s'élève à l'Est de la crête terminale. Le brouillard nous obligea à une attente de trois heures sur un contrefort, éloigné d'une cinquantaine de mètres au Nord. Le passage par les corniches étroites et très périlleuses du flanc occidental a été des plus difficiles. Nos hommes ont dû marcher pieds nus, nous en sandales, et, sans nos trente mètres de cordes, nous ne parvenions pas sur la cime. A la descente, on

nous a « largués » jusqu'au glacier, sur le versant oriental. La corde était insuffisante pour nous déposer au pied de la paroi; mais un fond d'éboulis permit de rejoindre la rimaye. Nous n'avons pu hisser au sommet que les instruments indispensables et nos jumelles. L'appareil photographique ne put être monté. — L'itinéraire de M. de Prado paraît plus long, mais moins âpre.

Llambrión a au moins deux glaciers et peut-être trois, à l'Est et à l'Ouest de la crête que nous avons suivie. Nous avons, du Cerredo, aperçu des crevasses dans le glacier du Couchant. Guides : Bernat Salles et Bernardo Garcia.

III. PEÑA VIEJA. — La Pène Vieille appartient à un groupe appelé *las Moñas* (les Guenons) et *las Moñetas* (les Marionnettes), noms qui désignent plus particulièrement certaines crêtes.

Altitude : 2,617 mètres. Prado la signale sous le nom de *las Moñas*, le 11 août 1856, lui donne 2,636 mètres, et en fait la frontière entre les provinces de Oviedo et de Santander, ce qui est inexact. Schulz l'abaisse à 2,620 mètres. Coello la désigne sous ses deux noms et la cote à 9,640 pieds. Fernandez, le chroniqueur des *Chasses royales*, avec ses exagérations habituelles, la hausse à 2,800 mètres. Les erreurs de ce fantaisiste géographe sont à relever, parce qu'elles sont de nature à tromper l'opinion, leur auteur étant originaire des pays dont il parle et publiciste assez disert.

Première ascension faite par M. de Saint-Saud et Cosme Soberon, berger de 'Aliva, le 9 juillet 1890, sans difficulté sérieuse, par la *canal del Vidrio* et le cirque de Canalona.

IV. SANTA ANA. — Le Pic de Sainte-Anne est situé au Sud d'une crête qu'on a appelée *Tiros del Rey* en souvenir de la chasse qu'y fit Alphonse XII, le 19 août 1882.

Altitude : 2,601 mètres. Cime non portée sur les cartes.

Première ascension faite sans guide par M. Labrousche,

La Peña Vieja, vue prise du col de San Toribio, dessin de F. Schrader d'après une photographie de D. Ramon Aguirre Zorilla.

le 29 juillet 1892, pendant une halte au col de Sainte-Anne, plus bas d'une centaine de mètres.

Un névé crevassé, qui paraît être un glacier, descend du versant oriental du pic, aux approches du col. Des plaques de neige, dont quelques-unes semblent perpétuelles, tapissent les couloirs du revers opposé. Ce sont sans doute ces dernières neiges que Prado signale le 11 août 1856, sur la face Nord des Moñas.

V. NARANJO DE BÚLNES. — *Naranjo* signifie *oranger*; mais ce terme toponymique doit être traduit soit par *orangé*, à cause de la couleur des stries, soit par *orange* à cause de la forme arrondie de ce dôme au profil bizarre.

Nos relevés lui donnent 2,515 mètres; il en a 2,592 d'après Prado et 2,380 d'après Schulz. Prado ne mentionne cette montagne, le 11 août 1856, que pour en donner l'altitude, et rapporter qu'au dire des chasseurs elle est la seule fermée à l'homme et à l'isard.

Nous n'avons pas essayé d'escalader ce rocher en surplomb, qui nous paraît inaccessible avec les moyens usuels. Nous avons passé sur son versant occidental le 30 juillet 1892, et M. de Saint-Saud l'a examiné sur son autre revers le 15 juillet 1893, accompagné de Rafael Concha, dit Monchu. Ce fameux chasseur de Bulnes croit qu'il serait à la rigueur possible d'en tenter l'ascension en employant, au préalable, une semaine au moins à sceller des crampons sur sa panse rebondie.

VI. TORRE DE SALINAS. — Tour qui est l'extrême pointe du Sud-Ouest du massif, comme la Peña Vieja est l'extrême pointe du Sud-Est.

Nos relevés lui donnent 2,474 mètres. Prado lui en attribue 2,505. Cette montagne a été découverte le 28 juillet 1853 par MM. de Prado, de Verneuil et de Lorière, qui l'ont atteinte par le couloir de Remoña et avec un guide qui en ignorait le nom. Un seul baromètre a été transporté au sommet.

Nous avons atteint le 12 septembre 1891, avec Juan Suarez et Tonio Gomeza, une tour secondaire qui s'élève au Nord et se hérissé d'une difficile corniche; nous l'avons baptisée *Torre de Olavarria*, en l'honneur du sympathique directeur des mines de Liordes, qu'elle domine à l'Ouest. L'altitude de cette tour est de 2,442 mètres.

VII. EL ALBO OU LALBO. — Le Pic del Albo ou, par corruption sans doute, de Lalbo, a un nom qui doit se traduire par *Blanc*, probablement à raison de la couleur de ses roches. Cette montagne est la plus septentrionale du massif. Station de M. de Saint-Saud du 15 juillet 1893; altitude de la plus haute pointe : 2,439 mètres.

VIII. VEGA DE LIORDES. — Plateau à 1,900 mètres d'altitude, placé au Sud-Ouest du massif, entre la Peña Remoña, le Pic de la Padierna et la tour de Salinas, qui délimitent trois cols dits de Liordes, de las Nieves et de Remoña. Ces passages conduisent le premier en Liébana, le second en Valdeón; le troisième conduit dans l'une et l'autre de ces vallées : son sentier bifurque au pied des derniers calcaires et tombe indifféremment dans le bassin du Deva ou celui du Cáres, par le col de Caven. La maison de mines (*casetón*) est à quelques pas du col de Liordes.

Altitude du col de las Nieves ou des Neiges : 2,026 mètres; 2,368 d'après Prado; 8,498 pieds d'après Coello.

La *vega* de Liordes a été parcourue par le premier explorateur des Picos de Europa, qui y a passé le 28 juillet 1853 et gité les 11 et 12 août 1858, dans ses ascensions de Salinas et de Llambrión.

Nous y avons été reçus par M. de Olavarria du 12 au 14 septembre 1891, et par son contremaitre (*capataz*) le 1^{er} août 1892. Liordes a été notre quartier général pour nos ascensions du massif en 1891 (*Torre de Olavarria* et *Tiro Liago*), et une simple étape le 1^{er} août 1892.

IX. PENA REMOÑA. — Cette pointe rocheuse, dont les escarpements tombent sur le Deva, s'élève au Sud de

Liordes. Vue de Fuente Dé, elle se présente sous un aspect imposant. La gravure que nous donnons est faite d'après une belle photographie d'un aimable ingénieur provincial des mines, D. Ramon Aguirre Zorilla (à qui nous devons celle de la Peña Vieja, et d'autres superbes épreuves). D'après notre station faite sur ce piton, le 2 août 1892, l'altitude est de 2,239 mètres.

X. PUERTOS DE 'ALIVA. — Plateau de pâturages, qui se trouve au Nord-Est du massif et au point culminant de la profonde dépression qui le sépare du massif oriental. Deux *vegas*, dites *Campo mayor* et *Campo menor*, s'étendent sur cette croupe; des jeux rustiques s'y donnent à Notre-Dame de Septembre. Les bergers y ont élevé, le 1^{er} août 1831, une chapelle dédiée à San Pedro Ad Vincula. La maison de mines (*caseton*) est plus élevée que le col de faite, dit *Paso de la Garganta de Campo Mayor*.

Altitude du port supérieur : 1,470 mètres; 1,702 d'après Schulz, et 6,101 pieds d'après Coello.

Alphonse XII a couché à 'Aliva en septembre 1881 et le 18 septembre 1882.

Nous y avons reçu l'hospitalité, les 8 juillet 1890 (ascension de la Peña Vieja), les 27 et 28 juillet 1892 (montée de Cortés et départ pour le Cerredo), puis le 12 juillet 1893.

V. — MASSIF ORIENTAL OU DE 'ANDARA

Ce troisième groupe forme un quadrilatère irrégulier, d'environ 210 kilom. carrés, déterminé au Nord par le Cares, à l'Ouest par les mêmes limites que le massif central, et sur les autres faces par le Deva. C'est un croisement de crêtes où les *ollos* sont encore plus petits que dans le massif de Covadonga. Ce pays minier par excellence a deux chemins de chars (dont l'un, celui de Urdón par Tresviso, est actuellement déclassé) s'élevant à près de 2,000 mètres.

Les escarpements ont tous des brèches qui en rendent l'accès facile sans engins d'alpinisme.

La commodité de vie qu'offrent des centres d'exploitation édifîés à une hauteur approchant de 1,900 mètres a valu à ce massif une réputation montagnarde et cynégétique qu'il mérite moins que les autres : ses *rebecos*¹ ont presque tous fui devant l'invasion de l'homme.

I. TABLA DE LECHUGALES. — *Lechuga* signifie *laitue*, et peut-être en croît-il dans les champs dits *Lechugales*, situés au pied du pic qui a reçu le nom de *Tabla* à cause de la forme massive et carrée de son roc terminal.

L'altitude est de 2,445 mètres.

La plus haute cime du massif de 'Andara n'est mentionnée sur aucune carte. Elle a été découverte et gravie le 7 juillet 1890 par M. de Saint-Saud, accompagné d'un paysan de la Hermida, Cotera, et d'un mineur de 'Andara. L'ascension n'a présenté de difficultés que dans les derniers rochers.

II. HIERRO. — On nomme *Picos de Hierro* (ou *Jierro* ou *Ferro*, Pics de Fer) une courte crête perpendiculaire à celle de 'Andara. L'altitude du sommet méridional est de 2,440 mètres (Fernandez, page 20 des *Cacerias*, lui attribue 2,678 mètres!). On avait commencé à y construire, en 1865, le signal géodésique qui fut reporté plus tard sur Cortés.

III. TIRO DE LA INFANTA ISABEL. — Le nom de Poste de l'Infante Isabelle a été donné par M. de Saint-Saud, d'accord avec M. de Arce, au pic septentrional del Hierro, en souvenir de la chasse qu'y a faite la patriotique princesse en septembre 1881. Le mur d'affût subsiste encore au sommet même, qui a 2,433 mètres d'altitude.

Ascension faite par M. Labrouche le 11 septembre 1891, et suivie d'une seconde ascension au pic méridional del Hierro. Guide : Simon Martin. Nouvelle ascension de M. de

1. C'est le nom de l'isard aux Pics d'Europe; le terme castillan *gamuza* est peu usité. L'isard est rare en Cantabrie en dehors des montagnes de Reinosa et de la chaîne d'Europa.

**La Peña Remoña, dessin de F. Schrader,
d'après une photographie de D. Ramon Aguirre Zorilla.**

Saint-Saud, le 19 juillet 1893, avec Juan Suarez et Pablon Gonzales.

IV. PICO CORTÉS. — On le nomme aussi *Contés*, dans les Asturies. Ce signal de premier ordre du réseau géodésique espagnol étant en Castille, nous lui conservons le nom qu'on lui donne dans la Liébana. Les mineurs le surnomment *Castillo de San Benigno*, à cause du couloir proche qu'ils ont baptisé du vocable du patron de D. Benigno de Arce, ce dernier s'étant en effet posté avec le roi au pied de la crête de l'Evangélista entre Hierro et Cortés.

Altitude : 2,373 mètres; Fernandez trouve moyen de se tromper même ici et de lui attribuer gratuitement (p. 20 des *Cacerias*) 2,600 mètres.

M. Labrousche a contourné cette montagne le 11 septembre 1891, en se rendant du groupe del Hierro à 'Aliva.

Nous en avons fait l'ascension le 28 juillet 1892, avec Bernat Salles et Juan Suarez, au départ de 'Aliva. Des escarpements de Cortés, on domine toute la Liébana, jusqu'à Potes.

V. PICO DE SAN MELAR. — On dit aussi *Sam:lar*. Saint Melar manque au calendrier. 2,253 mètres d'altitude. Fernandez dit 2,400, et Coello ne donne pas de cote.

Alphonse XII y est monté le 17 août 1882.

M. de Saint-Saud y a stationné le 8 juillet 1890.

VI. PICO DE DEBORO. — Le Pic de Deboro est la dernière pointe du groupe élevé de 'Andara, s'avancant au Nord-Ouest.

Altitude : 2,133 mètres.

Station de M. de Saint-Saud du 18 juillet 1893.

VII. CUMBRES DE ABENAS. — Cette crête, qui termine le massif au Sud-Ouest, a trois pointes.

Altitudes : 1,919, 1,913 et 1,873 mètres.

Station de M. de Saint-Saud du 12 juillet 1893.

VIII. CASETÓN DE 'ANDARA. — La maison des mines de 'Andara comprend trois longues suites de bâtiments, les uns

affectés à la direction, les autres aux ouvriers, plus une petite chapelle.

Altitude, 1,886 mètres.

Tout est réglé militairement dans les mines, ce qui n'empêche pas l'administration d'être bienveillante et paternelle. 'Andara constitue une famille où l'on est à la fois Castillan et Asturien, c'est-à-dire délicat et hospitalier. Les rixes y sont aussi inconnues que l'hôte y est respecté.

Alphonse XII a passé à 'Andara plusieurs jours en septembre 1881, et y est revenu du 16 au 18 septembre 1882.

M. de Saint-Saud y a séjourné du 5 au 7 juillet 1890 et du 17 au 20 juillet 1893. M. Labrousche y a fait halte le 18 juillet 1894.

VI. — MONTAGNES DU SUD

Nous avons, à diverses reprises, traversé la chaîne cantabrique : à Piedras Luengas (1,370 mètr.) en 1890, 1892 et 1893; au port du Frontal (1,230 mètr.) en 1891; à San Glorio (1,630 mètr.) en 1890; au Pan de Trave (1,580 mètr.) en 1890 et 1892. En 1892, notre excursion s'est terminée par une courte expédition sur les sierras méridionales. L'ascension de Espigüete a été le couronnement de notre voyage. Il nous paraît nécessaire de fournir quelques indications sur ces montagnes; nos notices suivront l'ordre chronologique des tournées.

I. PEÑA PRIETA. — La *Pène Noirâtre* (c'est la signification du mot *prieto*) est la cime la plus élevée de toute la Cordillère cantabrique, exception faite des Pics d'Europe, qui constituent un massif à part. Elle est la seule crête, placée sur la ligne de partage des eaux et dépassant 2,500 mètres, entre le Pic d'Anie, au Midi d'Oloron, et le cap Ortegál.

Son altitude est de 2,534 mètres. Le mauvais temps a empêché M. de Saint-Saud d'en faire l'ascension, au départ de Llánaves, village de la vallée de la Esla, où il

s'était rendu à cet effet, le 11 juillet 1890. Son guide, Gerónimo Prieto, qui paraît connaître l'orographie de cette région, prétend que le point culminant, où est la jonction triprovinciale de Palencia, León et Santander, se nomme *El Mojón* ou *Alto de la Canaleta de Bovias* : Prieta ne serait qu'une pointe secondaire, connue par ses grottes, où un trésor a été découvert, il y a quelques années. Ces affirmations seraient à contrôler, car il se pourrait que là, comme dans le groupe del Hierro, pour la Tabla de Lechugales, cette appellation bien longue ne fût qu'un sobriquet donné à la cime mattresse, *mojon* signifiant *borne* ou *limite*.

II. PICO GILDAR. — Cette montagne est le point culminant de la chaîne cantabrique, au Sud du Valdeón. On l'atteint de Soto en quatre heures ; les mulets montent jusqu'au sommet.

Altitude : 2,083 mètres.

Station de M. de Saint-Saud, du 3 août 1892.

III. ESPIGÜETE. — Cette haute cime est un piton calcaire isolé, qui s'élève entre les vallées de la Esla et du Carrion, à une trentaine de kilomètres au Midi des Picos. Le signal géodésique de Espigüete correspond à celui de Cortés, et rattache la triangulation de la chaîne d'Europe à la triangulation officielle de l'Espagne.

Altitude : 2,453 mètres.

La province de León n'ayant pas de carte, la découverte de la Espigüete, montagne située près des confins de cette province, mais sur le territoire de Palencia, n'a pas été facile, et nous avons mis deux jours avant d'y parvenir. Pris par la nuit à Siero, village du Haut-León, nous avons traversé Valverde de la Sierra, notre point de départ projeté, dans la matinée du 6 août 1892, et avons, malgré les résistances de nos guides locaux et avec l'aide puissante du vigoureux Salles, fait hisser notre campement jusqu'au sommet même, après une assez rude ascension le long d'un névé qui semble être une flaque glaciaire. De la Espigüete, on

a une vue prodigieusement étendue sur la Péninsule, que, théoriquement, on devrait apercevoir jusqu'à l'extrême limite de la courbe terrestre. Les trois massifs des Picos d'Europe se découpent très nettement au Nord, et l'on y distingue toutes celles des pointes visibles du revers castillan. La mer, si elle se voit, n'apparaît que dans une trouée. La descente s'est opérée par le versant opposé (méridional), quoique nos Espagnols prétendissent les corniches impraticables. Nous avons atteint en quelques heures le premier village de la province de Palencia, Cardaño de Abajo, d'où nous revînmes le jour, ou plutôt la nuit même, à Cervera, après une marche des plus pénibles et des plus accidentées à travers les sierras.

IV. CURABACCAS. — Nous croyons devoir mentionner cette montagne non seulement parce qu'elle est fort élevée, 2,517 mètres, mais parce que, comme sa voisine Espigüete, elle est projetée au Sud de la Cordillère cantabrique.

On trouvera peut-être, certainement même, ce qui précède un peu ardu; mais, comme le titre l'indique, nous ne présentons qu'un essai géographique, une étude orographique sur les Picos de Europa. Puissent les lignes que nous avons consacrées à leur description engager nos compatriotes à quitter les sentiers battus pour les parcourir. Ces montagnes privilégiées, visitées par nous dans leurs replis les plus profonds et envisagées sous leurs aspects les plus grandioses, sont un théâtre digne de l'épopée dont le décor, formé de monts sourcilleux et farouches, fut à la hauteur des scènes sanglantes et triomphales jouées par des acteurs animés du feu sacré qui enfanta les héros de la *Reconquista*!

Comte DE SAINT-SAUD, PAUL LABROUCHE,

Membres du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).

VII. — NOTES EXPLICATIVES
SUR LES LISTES D'ALTITUDES ET LA CARTE

Les éléments rapportés des quatre voyages ci-dessus indiqués et que j'ai utilisés, consistaient :

1° En itinéraires dessinés à vue sur un carnet de papier quadrillé portant une petite boussole-écrou fixée à demeure de façon à donner à tous les feuillets une orientation constante. En quelques points choisis de l'itinéraire, M. de Saint-Saud faisait des *tours d'horizon* rudimentaires, en se servant spécialement à cet effet d'un petit déclinatoire de 8 centimètres.

2° En observations barométriques faites par nos deux collègues, avec un instrument de Naudet, et un de Périllat.

3° En *tours d'horizon*, faits sur des points reconnus par M. de Saint-Saud comme propres à servir d'observatoires, avec la *règle à échimètre* du colonel Goulier.

4° En panoramas ou parties de panoramas photographiques, pris surtout des points précédents. Ces panoramas, grâce à une détermination précise de la distance focale de l'objectif, sont venus compléter les *tours d'horizon* et donner des renseignements précieux sur les formes topographiques.

Mis en possession de ces données, j'ai construit, à l'échelle du 40,000^e pour le massif d'Europe lui-même, et au 100,000^e pour les abords, des cartes originales, en rattachant cette construction à quatre des sommets géodésiques de premier ordre déterminés jusqu'ici par les ingénieurs espagnols ; ces points fondamentaux ont servi de stations à nos collègues, que les difficultés n'ont jamais rebutés, ou bien ont été visés par M. de Saint-Saud : ce sont *Cortés* (ou *Contés*), *Espiguete*, *Mampodre* (ou *Mompodre*), et *Peña Corada*.

On trouvera des détails sur la manière de procéder à la

construction et aux calculs de cette sorte de *levés géographiques* dans les deux excellents articles que notre collègue M. Henri Vallot, ingénieur, a publiés dans les *Annales* de 1888 et 1890, et aussi dans la brochure publiée par M. de Saint-Saud en 1892, intitulée : *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles* (Toulouse, Privat, imprimeur ; extrait de la *Revue des Pyrénées* de 1892).

La carte au 100,000° ci-jointe est un extrait des cartes précitées, complétée pour la planimétrie au moyen des cartes de provinces au 200,000° ou de documents manuscrits empruntés à S. Exc. Don Francisco Coello y Quesada, membre honoraire du Club Alpin Français.

Les trois listes qui suivent comprennent : 1° celle des points géodésiques espagnols de premier ordre ayant servi de points de rattachement, avec leurs coordonnées ; 2° l'énumération de toutes les *stations de tour d'horizon* du comte de Saint-Saud avec leurs trois coordonnées géographiques, *latitude, longitude, altitude* ; 3° par massifs et vallées, les points obtenus par intersection, mais seulement avec leur altitude. J'ai intercalé dans la troisième liste les principaux points dont l'altitude a été obtenue à l'aide du baromètre.

Je suis heureux de pouvoir donner le résultat des excursions scientifiques de mon ami de Saint-Saud, et de son compagnon M. Labrousche, aux Pics d'Europe, excursions dont la durée totale a été de cinquante et un jours, et d'où ils ont rapporté 1,115 visées de triangulations prises sur 26 sommets, 552 observations barométriques, 220 photographies, et environ 500 kilomètres d'itinéraires levés à la boussole.

P. S. — Je saisis cette occasion pour montrer par un exemple frappant à quel degré de précision peuvent atteindre les constructions graphiques et les altitudes déduites d'observations fournies par des instruments de moyenne précision, comme c'est le cas pour le massif des Pics d'Europe, lorsqu'on les fait soigneusement et que surtout on

multiplie le plus possible pour chaque point déterminé le nombre des observations. Dans la brochure précitée de M. de Saint-Saud, intitulée *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles*, on trouve les trois coordonnées de quelques points du niveau géodésique espagnol qui, lors de la publication, n'avaient pas été encore calculées à l'Institut géographique et statistique de Madrid. Depuis cette époque, j'ai dû à l'obligeance de l'éminent directeur de cet établissement, M. Arrillaga, les valeurs exactes de ces coordonnées. Le petit tableau suivant permettra de faire la comparaison de ces résultats. Quelques-uns concordent absolument; les autres présentent des différences si faibles qu'elles ne pourraient être mises en évidence aux échelles du 80,000^e ou du 100,000^e que par un « graphiqueur » émérite :

	Institut de Madrid.	Contribution.
Sierra de Bou-Mort	lat. 42°14'05''87	42°14'02''
	long. 1°12'10''36	1°12'05''
	alt. 2,076 ^m ,48	2,082 ^m ,00
El Orri (Lorri)	lat. 42°24'31''04	42°24'35''
	long. 1°07'21''81	1°07'22''
	alt. 2,439 ^m ,93	2,435 ^m ,00
Port-Negre (Montorull)	lat. 42°26'59''48	42°27'01''
	long. 0°45'22''95	0°45'23''
	alt. 2,760 ^m ,94	2,753 ^m ,00

Et il faut aussi noter que les points où notre collègue a stationné sont souvent assez distants des signaux géodésiques correspondants.

Ce *post-scriptum*, s'il tombe sous les yeux de notre respectable collègue M. Charles Packe (voir *Annuaire* de 1892, p. 199), pourra lui inspirer, je l'espère du moins, plus de confiance dans les altitudes qu'il a relevées sur les cartes de notre confrère Schrader, et notamment celle du Malibierne, puisque les altitudes des Picos de Europa et de la *Contribution* de M. de Saint-Saud ont été obtenues dans des conditions analogues à celles des cotes inscrites sur les cartes de M. Schrader.

Quelque soin que l'on apporte aux observations barométriques ou à celles obtenues par le thermomètre à ébullition, qui sont très proches parentes des premières, leurs résultats ne sauraient entrer en ligne de compte avec ceux que donnent les visées de triangulation. Aussi avons-nous souvent exposé, dans l'*Annuaire* même, que nous ne les utilisions qu'à la condition de les encadrer entre des altitudes plus certaines : elles ne sont pour nous qu'un pis aller.

VIII. — LISTES D'ALTITUDES

LISTE I

POINTS GÉODÉSIQUES AYANT SERVI DE POINTS
DE RATTACHEMENT.

- Cortés, ou Contés.** — LAT. : 43°11'04". — LONG. : Ouest de Madrid 1°03'21" ; Ouest de Paris 7°04'51". — ALTITUDE : 2,373 mètres. — Consulter le vol. II, p. 322, des *Memorias del Instituto geográfico y estadístico de España*. — Les ingénieurs espagnols y ont séjourné en sept. 1870. MM. de Saint-Saud et Labrouche y ont stationné le 28 juillet 1892.
- Esplgüete.** — LAT. : 42°56'40". — LONG. : Ouest de Madrid 1°06'31" ; Ouest de Paris 7°08'01". — ALTITUDE : 2,453 mètres. — Consulter les *Memorias* cités, vol. II, p. 326. — Les ingénieurs espagnols y ont séjourné en juillet 1871. MM. de Saint-Saud et Labrouche y ont stationné les 6 et 7 août 1892.
- Mampodre ou Mompodre.** — LAT. : 43°01'52". — LONG. : Ouest de Madrid 1°30'13" ; Ouest de Paris 7°31'10". — ALTITUDE : 2,197 mètres. — Consulter les *Memorias* cités, vol. I^{er}, p. 28.
- Peña Corada.** — LAT. : 42°48'52". — LONG. : Ouest de Madrid 1°22'09" ; Ouest de Paris 7°23'39". — ALTITUDE : 1,835 mètres. — Communiqué par l'*Instituto*; non encore publié dans les *Memorias*.

LISTE II

STATIONS DU COMTE DE SAINT-SAUD¹ DANS LES
PICOS DE EUROPA.

- Abenas** (Cúmbres de). — LAT. : 43°09'27". — LONG. : 7°05'28". — ALTITUDE : 1,873 mètres. — 15 visées². — 70 lectures d'angles. — 12 juillet 1893.
- Abenas**, pointe méridionale. — LAT. : 43°09'13". — LONG. : 7°03'44". — ALTITUDE : 1,913 mètres. — 16 visées. — 48 lectures d'angles. — 12 juillet 1893.
- Andara.** Station près du *caseton*, au rocher du *Cabezón de la Pared*. — LAT. : 43°12'35". — LONG. : 7°02'51". — ALTITUDE : 1,923 mètres. — 6 visées. — 38 lectures d'angles. — 20 juillet 1893.

1. Pour 7 de ces 26 stations, M. de Saint-Saud a eu pour collaborateur M. Labrouche, en 1891 et 1892.

2. Longitude Ouest de Paris.

3. Le nombre des visées données pour chaque station indique seulement celles qui ont servi à l'appuyer.

- Carbonal.** — LAT. : 43°13'47". — LONG. : 7°03'37". — ALTITUDE : 1,512 mètres. — 6 visées. — 31 lectures d'angles. — 17 juillet 1893.
- Cerrodo** (Pointe méridionale, ou Petit). — LAT. : 43°11'45". — LONG. : 7°11'28". — ALTITUDE : 2,612 mètres. — 12 visées. — 16 lectures d'angles. — 30 juillet 1892.
- Deboro** (Pic). — LAT. : 43°12'46". — LONG. : 7°04'32". — ALTITUDE : 2,133 mètres. — 5 visées. — 92 lectures d'angles. — 18 juillet 1893.
- Gildar** ou **Gildes** (Pic). — LAT. : 43°05'55". — LONG. : 7°17'17". — ALTITUDE : 2,083 mètres. — 9 visées. — 38 lectures d'angles. — 3 août 1892.
- Grajal** (Roç de). — LAT. : 43°12'25". — LONG. : 7°03'01". — ALTITUDE : 2,051 mètres. — 9 visées. — 25 lectures d'angles. — 19 juillet 1893.
- Inagotable** (Rasa del). — LAT. : 43°11'54". — LONG. : 7°03'11". — ALTITUDE : 2,302 mètres. — 23 visées. — 78 lectures d'angles. — 19 juillet 1893.
- Infanta Isabel** (Tiro de la). — LAT. : 43°11'40". — LONG. : 7°04'17". — ALTITUDE : 2,430 mètres. — 19 visées. — 73 lectures d'angles. — 19 juillet 1893.
- Albo** (Pic de) ou **del Albo**. — LAT. : 43°12'58". — LONG. : 7°10'41". — ALTITUDE : 2,417 mètres. — 11 visées. — 35 lectures d'angles. — 15 juillet 1893.
- Lchugales** (Tabla de). — LAT. : 43°11'26". — LONG. : 7°04'17". — ALTITUDE : 2,445 mètres. — 14 visées. — 45 lectures d'angles. — 7 juillet 1890.
- Llambrión** (Torre de). — LAT. : 43°10'23". — LONG. : 7°11'42". — ALTITUDE : 2,639 mètres. — 13 visées. — 26 lectures d'angles. — 1^{er} août 1892.
- Main** (Station dans la sierra de). — LAT. : 43°14'14". — LONG. : 7°07'38". — ALTITUDE : 1,480 mètres. — 9 visées. — 33 lectures d'angles. — 16 juillet 1893.
- Mesada** (Alto de la). — LAT. : 43°06'18". — LONG. : 7°07'53". — ALTITUDE : 1,638 mètres. — 2 visées. — 15 lectures d'angles. — 10 juillet 1893.
- Peña Bermeja**. — LAT. : 43°10'23". — LONG. : 7°17'18". — ALTITUDE : 2,391 mètres. — 9 visées. — 66 lectures d'angles. — 16 septembre 1891.
- Peña Remoña**. — LAT. : 43°08'45". — LONG. : 7°10'12". — ALTITUDE : 2,239 mètres. — 11 visées. — 20 lectures d'angles. — 2 août 1892.
- Peña Santa de Enol**. — LAT. : 43°12'44". — LONG. : 7°18'38". — ALTITUDE : 2,479 mètres. — 10 visées. — 32 lectures d'angles. — 19 septembre 1891.
- Peña Vieja**. — LAT. : 43°10'26". — LONG. : 7°08'54". — ALTITUDE : 2,615 mètres. — 17 visées. — 18 lectures d'angles. — 9 juillet 1890.
- Rasa** (Cumbre de la). — LAT. : 43°06'56". — LONG. : 7°08'07". — ALTITUDE : 1,574 mètres. — 3 visées. — 28 lectures d'angles. — 10 juillet 1893.

- San Llano.** — LAT. : 43°14'38". — LONG. : 7°05'19". — ALTITUDE : 1,406 mètres. — 13 visées. — 39 lectures d'angles. — 17 juillet 1893.
- San Melar (Pico).** — LAT. : 43°12'28". — LONG. : 7°01'46". — ALTITUDE : 2,240 mètres. — 14 visées. — 35 lectures d'angles. — 8 juillet 1890.
- Val de Coro (Peña occidental de).** — LAT. : 43°08'48". — LONG. : 7°07'58". — ALTITUDE : 1,839 mètres. — 13 visées. — 48 lectures d'angles. — 11 juillet 1893.
- Valdeón :** station près du col de ce nom. — LAT. : 43°07'48". — LONG. : 7°11'57". — ALTITUDE : 1,833 mètres. — 10 visées. — 22 lectures d'angles. — 10 juillet 1890.

LISTE III

PRINCIPAUX POINTS DÉTERMINÉS AU MOYEN DE TOURS D'HORIZON,
OU EN ALTITUDES AU MOYEN DU BAROMÈTRE ALTIMÉTRIQUE.

REMARQUE. — Dans la liste qui suit nous avons adopté un classement géographique par vallées, massifs et chaînons secondaires, allant de l'Ouest à l'Est, et du Nord au Sud. Entre deux vallons contigus nous avons introduit les points des crêtes séparatives présentées dans le même ordre. Un certain nombre d'altitudes, provenant du baromètre, sont la moyenne des nombreuses observations de MM. de Saint-Saud et Labrousche.

I. — MASSIF OCCIDENTAL.

Région de Peña Santa.

	Altitudes en mètres.
Repelao, ou Rey Pelayo (Campo de). — Barom.	435
Covadonga, grotte. — Barom.	225
Enol, lac. — Barom.	1080
— , maison des ingénieurs forestiers près du lac. — Barom.	945
Gustellagar, cabane. — 1 visée et barom.	1452
Cuesta de Cebolleda (Col de la). — Barom.	2100
Horcada Blanca. — 1 visée et barom.	2350
Peña Santa, pointe principale ou <i>El Manchón</i>. — 8 visées.	2586
— de Enol. — Voir la liste des <i>stations</i>	2479
Cabezo Lloroso. — 4 visées.	1830
— , sommet au S.-O. du précédent. — 2 visées.	1737

Valdeón.

Camarmeña, village. — Barom.	500
La Jaya, pont sur le <i>Cares</i>. — Barom.	300
Caín, village. — Barom.	505
La Corona, hameau. — Barom.	657
Los Llanos, village. — Barom.	950
Perro (Col del). — Barom.	2145

	Altitudes en mètres.
Peña Bermeja. — Voir la liste des <i>stations</i>	2391
— , pointe occidentale. — Barom.	2286
Cordiñanes , pont. — Barom.	875
Barrejo , pont sur le Cares. — Barom.	720
Posada de Valdeón , village. — 1 visée et barom.	965
Prada , village. — Barom.	1005
Soto de Valdeón , la cure. — Barom.	1000
Valle de Caldevilla , hameau. — Barom.	1045
Brañueca (Pont de). — Barom.	1205
Santa Marina , village. — Barom.	1195
Caben (Col de). — 2 visée et barom.	1800
Valdeón (Col de); voir aussi la liste des <i>stations</i> . — 1 visée et barom.	1825

II. — MASSIF CENTRAL.

Chatnons du Cerredo et du Neveron.

Trave (Sierra de), pointe Nord. — 5 visées.	2265
— , pointe Sud. — 4 visées.	2400
Amueza (Col des Puertos de). — Barom.	1425
Cabrones (Pic de los). — 4 visées.	2566
Cerredo , pic septentrional. — 4 visées.	2587
— (Torre de) ¹ . — 13 visées.	2642
— (Pic Sud-Est de). — 2 visées.	2589
— , pointe méridionale). — Voir la liste des <i>stations</i>	2612
Arenizas (Col inférieur de). — 1 visée et barom.	2320
— (Col supérieur de). — Barom.	2415
Tesorero (Tiro). — 1 visées.	2493
Búlnes , la <i>villa</i> , église. — Barom.	695
— , le <i>pueblo</i> , tour. — Barom.	765
Lalbo ou Albo , pic Nord. — Voir la liste des <i>stations</i>	2417
— , pic Central. — 4 visées.	2436
— , pic Sud ou Tiro de la Arenera. — 5 visées.	2439
Neveron (Pico del). — 7 visées.	2564
— , Horcada. — 4 visées.	2281
Oso (Tiro del). — 4 visées.	2595
Orriellos ou Urrieles , pic ² . — 6 visées.	2600
Boches (Olo de los), campement des 25 et 30 juillet 1892. — Barom.	2145
— , col entre cet <i>ollo</i> et l' <i>ollo Sin tierra</i> . — Barom.	2165
— (Pic de los). — 2 visées.	2590

1. Lat. : 43°11'51''; long. : 7°11'275''.

2. Sur son sommet est la jonction des trois provinces : Santander, León, Oviedo.

	Altitudes en mètres.
Rojos (Pic de la Horcada). — 1 visée	2465
— le col. — Barom.	2365
<i>Chatnons des Moñas et de Peña Vieja.</i>	
Tielve , village. — 2 visées.	774
Main (Pointe centrale de la sierra de). — 4 visées.	1607
— Station dans la sierra de. — Voir la liste des <i>stations</i>	1480
Pándebano , col. — 3 visées et barom.	1240
— , maisonnettes. — 1 visée et barom.	1180
Horiza ou Cuacella (Horcada de la). — 1 visée et barom.	1045
Moñas (Cabeza de las). — 5 visées.	2060
— , pointe au Nord de la Peña Castil. — 2 visées.	2161
Peña Castil . — 11 visées.	2441
Naranjo de Búlnes , pic. — 10 visées.	2516
Moñetas (Sierra de las), pic de Carnizoso. — 3 visées.	2444
— , pic de Coteras Rojas. — 7 visées.	2479
— , sommet principal. — 5 visées.	2572
Torre (Tiro de la). — 6 visées.	2579
Tiros del Rey (Pic de los), trois pointes égales. — 12 visées.	2598
Santa Ana (Tiro de). — 10 visées et barom.	2596
— (Col de). — 4 visées et barom.	2502
Juan de la Cuadra (Sierra de). — 3 visées.	2246
Escarmellado , pic. — 4 visées.	2136

Chatnons de Llambrion et de Liordes.

Asotín (Vega del). — 1 visée et barom.	1460
Llambrion , sommité Nord-Ouest. — 2 visées.	2626
— , sommité Sud. — 2 visées.	2623
— (Torre de). — Voir la liste des <i>stations</i>	2639
— , campement à la base du glacier. — 1 visée et barom.	2370
— (Horcada del Olló de). — Barom.	2580
Tiro Tirso . — 5 visées	2633
Tiro Liago . — 3 visées et barom.	2604
Franceses (Mina de los). — Barom.	2230
Madejuno , pic. — 3 visées.	2593
— (Crête entre le pic et la Padierna). — 2 visées.	5421
Collada Verde . — Barom.	2372
San Carlos (Pic). — 2 visées	2373
Fuente Escondida (Col de la). — Barom.	2045
Llorosa (Caseton de), ruiné. — Barom.	1865
Canalona (Col de la). — 2 visées et barom.	2466
Peña Vieja , grand sommet. — Voir la liste des <i>stations</i>	2615
— , épéron méridional. — 3 visées.	2407

Altitudes
en
mètres

Cobrarobres ou Cuevarrobres (Horcadina de). — 2 visées et barom.	1937
Arredonda (Sierra), pointe occidentale. — 2 visées.	1917
— , pointe orientale. — 3 visées.	1904
Bultron (Paso oriental de). — Barom.	1890
Val de Coro , pointe principale. — Voir la liste des <i>stations</i> . . .	1839
— , pointe à l'Est de la station. — 3 visées.	1816
— , col. — Barom.	1780
Friera ou Friero (Torre de). — 7 visées.	2437
Bajero , petit lac. — Barom.	1880
Olavarría (Torre). — 4 visées et barom.	2442
Salinas (Torre de). — 13 visées.	2475
— , pointe orientale. — 4 visées.	2446
Nieves (Col de las). — 1 visée et barom.	2026
Remoña , col. — Barom.	2050
— (Peña). — Voir la liste des <i>stations</i>	2237
Padlerna (Pic de la). — 2 visées.	2321
Llordes (Caseton de), maison minière. — 1 visée et barom. .	1968
— , fond de la <i>vega</i> . — Barom.	1875

III. — MASSIF ORIENTAL

Région de 'Aliva.

San Llano . — Voir la liste des <i>stations</i>	1406
Sotres , clocher du village. — 3 visées.	1070
Tejo , <i>vernales</i> . — 1 visée et barom.	900
Vegas de Sotres (<i>Vernales</i> de las). — 1 visée et barom. . .	1065
Raya , ou limite des provinces, au rio Dujé. — Barom.	1275
'Aliva (Caseton de), maison minière. — 4 visées et barom. . .	1518
— , <i>ermita</i> . — 2 visées et barom.	1450
Campo menor , ou col inférieur de 'Aliva. — Barom.	1490
Campo mayor (Paso de). — Barom.	1470
Rondina (Collada de la). — Barom.	1510
Boquejon , ou Portilla de 'Aliva . — Barom.	1365
Bores , village. — Barom.	627
Igüedri , maisonnettes. — 2 visées et barom.	1285
Acebo , fontaine. — Barom.	935
Caballar (Col de). — 2 visées et barom.	1255
Jito (col). — 4 visées et barom.	1295
Carbonal . — Voir la liste des <i>stations</i>	1542
Brañaseca (Col de). — 1 visée et barom.	1895
Deboro . — Voir la liste des <i>stations</i>	2133
Valdominguero (Col de). — Barom.	2170
— (Piqueta de). — 4 visées	2270
— , pointe de <i>Cueto Tejado</i> . — 3 visées	2209

	Altitudes en mètres.
Valdominguero , pointe vers Deboro. — 2 visées.	2180
Infanta Isabel . — Voir la liste des <i>stations</i>	2429
Hierro , pointe centrale appelée aussi <i>El Evangelista</i> . — 5 visées.	2441
— , pointe méridionale. — 8 visées.	2438
Tabla de Lechugales . — Voir la liste des <i>stations</i>	2445
Cortés , sommet occidental. — 2 visées.	2212
— , point géodésique. — Voir la liste des <i>stations</i>	2373
Camara (Col de). — 2 visées.	1735
— (Peña de). — 3 visées.	2002
Abenas (Cúmbres de), sommité centrale. — 5 visées.	1919
— , station. — Voir la liste des <i>stations</i>	1873

Région de 'Andara.

Vallejucos , crête. — Barom.	2255
Pirue , col. — Barom.	1350
Moncóndio ou Mancóndio , pointe Nord. — 8 visées.	1997
— , pointe Sud. — 5 visées.	2000
La Ramazosa , fontaine. — Barom.	1820
'Andara (Caseton de), porte de la chapelle. — 4 visées et barom.	1886
— , rocher appelé <i>Cabazon de la Pared</i> . — Voir la liste des <i>stations</i>	1922
— (Caseton du Pozo), maison de la Société Mazarrasa. — 2 visées et barom.	1830
— (Cueva), grotte près du lac. — 2 visées et barom.	1830
— (Horcada dite <i>Tras de la Cueva de</i>). — 1 visée et barom.	1845
— (Pozo de), petit lac. — 2 visées et barom.	1760
— (Col de). — Barom.	1815
Grajal . — Voir la liste des <i>stations</i>	2051
Inagotable . — Voir la liste des <i>stations</i>	2302
— , col. — Barom.	2215
Infierno , haut de la <i>canal</i> . — Barom.	2280
Funciana ou de San Benigno (Cueto de la). — 6 visées.	2272
Silla de Caballo . — 8 visées.	2218
San Carlos (Pic de). — Barom.	2075
— , col. — Barom.	2050
Turullerés (Majada de), au pied du col. — Barom.	1490
San Melar . — Voir la liste des <i>stations</i>	2240
Doblillo , fourneau de la <i>Providencia</i> . — Barom.	1075
Véges , village. — Barom.	549

IV. — LIÉBANA ET CORDILLÈRE

Rive gauche du Deva.

Fuente Dé , source du Deva. — Barom.	1065
Naranco (Chapelle ou Abadia de). — 1 visée et barom.	1030

	Altitudes en mètres.
Espinama , village. — 1 visée et 12 obs. barom.	857
Las Ilces , village. — 2 visées et barom.	810
Pembes , village. — 2 visées.	988
Mogrobejo , tour du village. — 5 visées.	669
Turtieno , village. — 2 visées et barom.	374

Rive droite du Deva.

Pido , hameau. — 1 visée et barom.	915
Cubiellas (Horcada de). — Barom.	1515
Mesada . — Voir la liste des <i>stations</i>	1574
Rasa . — Voir la liste des <i>stations</i>	1638
Corriscao , pic. — 9 visées.	2240
Cosgaya , village. — 8 visées.	796
Cosgaya (sommité de la sierra à l'Est de). — 4 visées.	1466
Areños , village. — 4 visées et barom.	700
Treviño , village. — 1 visée et barom.	735
Besoy , village. — 1 visée et barom.	695
Véjo , village. — Barom.	680
Jano (Pico). — 3 visées.	1199
Barcena , village. — 1 visée.	615
Los Llanos , village. — 1 visée et barom.	615
Camaleño , village. — 3 visées et barom.	445
Baró , village. — 4 visées.	425
— (San Pelayo de). — Barom.	425
Potes , ville. — 3 visées et barom.	360
Ojedo , hameau. — Barom.	310
Tama , pont. — Barom.	290
Peña Sagra ¹ . — 6 visées.	2020
Lebeña , pont. — Barom.	260
La Hermita , établissement thermal. — Barom.	720
Vada , village. — Barom.	585
La Vega de Liébana , village. — Barom.	515
Balmeo , village. — Barom.	400
Frama , village. — 2 visées et barom.	360
Cabezón de Liébana . — Barom.	420
La Peronilla , auberge. — Barom.	560
Abellánedo , village. — Barom.	667
Val de Prado , village. — Barom.	860
— Venta . — Barom.	840

Cordillère cantabrique.

Gildar . — Voir la liste des <i>stations</i>	2083
---	------

1. Lat. : 43°09'49". — Long. : 6°48'45".

	Altitudes en mètres.
Panda (Sierra), ou del Pando . — 4 visées.	2041
Pándetrave , col. — 1 visée et barom.	1580
Cadrleaga (Col de). — Barom.	1765
San Glorio (Col de). — Barom.	1630
Cubll de Can (Alto de). — 4 visées.	2446
Peña Prieta . — 9 visées.	2534
Curabaccas , pointe occidentale. — 2 visées.	2483
— , grand sommet. — 8 visées.	2517
Piedras Luengas , col. — Barom.	1370
— , village. — Barom.	1340
Pepln (Auberge dite <i>Venta</i>). — Barom.	1195

V. — RÉGIONS DIVERSES

Valée du Sella.

Los Bellos , pont dans la gorge du Sella. — Barom.	380
Oseja de Sajambre . — Barom.	780
Ribota , village. — Barom.	515
Pándervedas , col. — Barom.	1529

De Cangas à Unquera.

Cángas de Onís , ville. — Barom.	55
La Riera , hameau. — Barom.	110
Onís , village. — Barom.	178
Carreña , village. — Barom.	215
Poo , village. — Barom.	200
Arenas de Cabrales , village. — Barom.	145
Trescares . — Barom.	126
Mler , village. — Barom.	115
Los Picayos , maison minière. — Barom.	105
Peña Mellera . — 1 visée et barom.	745
Sahadura , col. — Barom.	1345
Laserna , village. — Barom.	135
Bores y Orejuz (<i>Palacio</i> dans le hameau de). — Barom.	280
Robriguero , village. — Barom.	130
Panes , village. — Barom.	44
Buelles , village. — Barom.	20

Du Valdeón à Aguilar par Espigüete.

Labraña , montagne. — 2 visées.	2044
Palos (Puente de). — Barom.	1300
Portilla la Reina , village. — Barom.	1280
Llánaves , village. — Barom.	1420
Barniedo . — Barom.	1190

	Altitudes en mètres.
Boca de Huérgano , village. — Barom.	1155
Valverde de la Sierra , village. — Barom.	1400
Siero de Villafrea , village. — Barom.	1245
Picones , collada. — Barom.	1380
Panda de Hielo . — 3 visées.	2334
Espigüete (Pic). — Voir la liste des <i>points géodésiques</i>	2453
— , col de Arra. — Barom.	2020
— , El Calar, base méridionale de l'escarpement et cabanes. — Barom.	1710
— , col de Armada ou de Valverde. — Barom.	1575
Cardaño de Abajo , village. — Barom.	1330
Puente Vega . — Barom.	1250
Rabanal , col. — Barom.	1430
Camasobres , village. — Barom.	1235
Areños , village. — Barom.	1195
Las Matas , col. — Barom.	1195
Tremaya (Pont en aval de). — Barom.	1155
Cerbera de Pisuerga , ville. — Barom.	1010
Rueda , village. — Barom.	990

De Cabezón à Reinosa par la route du Frontal et de l'Èbre.

La Revilla , village. — Barom.	80
Cabezón de la Sal , ville. — Barom.	125
Valle de Cabuérniga , village. — Barom.	251
Saja , village. — Barom.	445
Amo (Puente del). — Barom.	610
Frontal , col. — Barom.	1230
Soto , village. — Barom.	940
Paracuellos , village. — Barom.	905
Fontibre , source de l'Èbre. — Barom.	860

Colonel PRUDENT,

Membre de la Direction Centrale.

LA SIOULE

(PAR M. L. DE LAUNAY)

La Sioule ¹ a la réputation d'être une des plus jolies rivières d'Auvergne ; mais, sauf le passage de Pontgibaud ² où elle est le plus facilement accessible, et qui lui a valu une bonne part de sa renommée, elle est, en somme, fort peu connue. Elle et ses affluents, le Sioulet, la Veauce, la Bouble, l'Ouzenan, etc., — avec leurs gorges de porphyre rouge, de gneiss ou de granit profondément encaissées, et tous ces châteaux, ces vieilles villes disséminés sur leurs rives, Orcival, Miremont, Châteauneuf, Menat, Ébreuil, Veauce, Nades, Charroux, Chantelle, Bellenaves, Saint-Pourçain, Verneuil, etc., — valent bien pourtant une visite. Nous allons parcourir rapidement tout ce bassin hydrographique ³ jusqu'à son débouché dans l'Allier, en nous attachant surtout à traduire la couleur et le caractère des paysages, souvent très saisissants, que nous rencontrerons ; parfois aussi, lorsqu'il s'agira d'une ville ancienne, à rappeler les souvenirs qui s'y rattachent.

1. La Sioule était appelée, au moyen âge, indifféremment, *Sicaula*, *Siula*.

2. Ce passage a été décrit ici même (*Annuaire* de 1885) par notre ami M. E.-A. Martel ; nous le laisserons donc un peu de côté.

3. Ce bassin embrasse les feuilles de l'État-major, au 80,000^e, de Clermont, Gannat et Moulins. On peut consulter les feuilles de la carte géologique à la même échelle : celle de Clermont par M. Michel Lévy ; celle de Gannat (à l'impression) et de Moulins par nous-même.

C'est à quelques kilomètres au Nord du Mont-Dore, au lac de Servièrè, que les géographes placent par tradition la source de la Sioule. En réalité, le ruisseau, souvent à sec, qui descend de ce petit lac, n'est ni le plus long ni le plus rectiligne, ni le plus important des nombreux affluents, tous remarquablement parallèles et de même direction Sud-Nord ¹, qui, plus au Nord seulement, entre Saint-Bonnet d'Orcival et Saint-Pierre-le-Chastel, forment enfin, par leur réunion, la véritable rivière de Sioule. L'origine réelle de ce cours d'eau, comme de tant d'autres, est multiple. Il résulte du drainage de tout un grand plateau Est-Ouest, d'altitude oscillant entre 1,300 et 1,400 mètres, qui comprend, comme sommets plus élevés, la Banne d'Ordanche (1,515 mè.), le Puy Loup (1,479 mè.), le Puy Corde (1,479 mè.), le Puy de l'Aiguille (1,347 mè.), le Puy de Baladou (1,494 mè.). Ce sont les neiges accumulées sur ces hauteurs qui produisent, de l'Ouest à l'Est : la Miouse (d'abord dirigée vers l'Ouest sur Laqueuille), la Vergne, passant à Perpezat, le ruisseau de Rochefort (prolongement de la dépression du lac de Guéry, entre les Roches fameuses de la Tuilière et de la Sanadoire), le Sioulot d'Orcival, la Sioule, la Gorce, la Gigeole de Nébouzat, etc.

Le caractère géologique et orographique de ce plateau lui est donné par les cinérites et brèches trachytiques (du pliocène moyen ²) qui y dominent : sorte de boue consolidée où flottent des débris anguleux de roches volcaniques et que facilement les érosions découpent ³. Sur ces ciné-

1. M. Michel Lévy, dans un mémoire capital sur la chaîne des Puys et le Mont-Dore (*Bulletin de la Société géologique*, 1890, 3^e série, t. XVIII, p. 745), a montré que cette disposition des vallées était due originellement à la forme du soubassement ancien du Mont-Dore, dont les lignes de plus grande pente ont, dans cette région, une direction Nord-Sud. Nous ne pouvons que renvoyer à son travail pour ces questions géologiques, que nous nous bornons à indiquer ici.

2. Niveau de Meximieux à *Mastodon Arvernensis*, ou, peut-être, d'après M. Michel Lévy (*loc. cit.*, p. 777), plus ancien.

3. Parfois, jusqu'à faire reparaître, au-dessous, le soubassement

rites se sont épanchées successivement les coulées de trachytes et d'andésites parties du Puy de l'Angle ¹, puis les nappes de basaltes, qui forment, sur les plateaux séparant les affluents nommés plus haut, cinq ou six longues trainées allongées comme des doigts. Trachytes, andésites et basaltes, plus résistants que les brèches, occupent les saillies du terrain ainsi que les dykes de phonolithe, apparus dans l'intervalle au pied de la Banne d'Ordanche, au Puy de Prétic, aux Roches Tuilière et Sanadoire, au Puy Corde, au Puy de Baladou, etc. Au centre du plateau, une dépression Nord-Sud, qui semble contemporaine des projections de cinérite, est occupée par le lac de Guéry, dont l'épanchement se fait au Sud, vers la Dordogne. C'est là que passe la route du Mont-Dore à Clermont.

Il a une physionomie bien à lui, ce plateau, avec ses grands herbages mornes où pourrissent les eaux glacées, longtemps incertaines de leur route. Là, en mai, on marche encore sur la neige, ou, du moins, sur cette végétation spéciale, d'aspect rabougri, rouillé et comme piétiné, qui reparait au jour après de longs mois d'étouffements, lorsque son manteau de neige vient de fondre. Le sol, dans les dépressions, est tourbeux et flasque ; pas un abri contre les nuages qui se condensent en pluie, ou contre la foudre souvent menaçante ; pas d'autres êtres humains que de pauvres pâtres gardant des troupeaux de vaches brunes. Tous ces plateaux du centre de la France, lorsque les éruptions tertiaires n'ont pas trop dérangé leurs grandes lignes horizontales, peuvent donner quelque idée du Nordland scandinave ; mais ici l'impression est accentuée par la rigueur du climat, les flaques de neige persistantes et, de place

ancien de granit sur lequel repose le Mont-Dore : notamment à Cros (1,080 mètr.) entre la Tuilière et la Sanadoire, à Servière (1,100 mètr.), etc.

1. Il y a, dans le massif du Mont-Dore, deux centres distincts d'émissions acides séparés par la grande faille Est-Ouest de la Bourboule postérieure au pliocène moyen : le Sancy au Sud, le Puy de l'Angle, près de Dyanne, au Nord. (MICHEL LÉVY, *loc. cit.*, pages 745, 784, etc.)

en place, les bouleaux ou les sapins, sous lesquels, au printemps, fleurissent d'éclatants tapis de boutons d'or.

A la source de la Sioule, au lac de Servièrè, une large ondulation découverte, qui s'étend du Puy de Servièrè (1,235 mètr.) au Puy de Comperet (1,377 mètr.), est couverte de pâtis à l'herbe malingre, piquée de touffes de bruyère. Les deux Puys, ainsi qu'une petite crête à l'Ouest masquant la route de Clermont toute proche, sont chargés de pins, et leur sol, élastique et noir, est tapissé d'arbuscules et de myrtilles; au centre, une flaque d'eau, ronde, morne et grise sous un ciel attristé, reflète l'image changeante des nuages en marche ¹. Le creux léger qui marque la Sioule, un instant obliqué vers l'Est, bientôt se dirige vers le Nord, et l'on aperçoit, au loin, la longue chaîne, très rectiligne, des Puys, dont quelques-uns tout rouges de scories, avec le Puy de Dôme, le plus majestueux de tous, au centre.

Séparée seulement de la Sioule par un pli de terrain, à l'Est, la source de la Gorce, qui s'enfonce davantage au cœur du plateau, est singulièrement plus grandiose. Au-dessus d'un ravin profond, le Puy de Baladou à gauche, le Puy de l'Aiguille à droite, dressent leurs grandes masses trachytiques. Sur leurs escarpements, où s'accrochent les neiges, tombent quelques minces cascades, et le torrent rapide, qui s'enfuit en écumant vers le Nord, fait penser à la naissance de certains grands fleuves dans les Alpes.

Du lac de Servièrè à Saint-Bonnet, Pont-des-Eaux, Olby, Saint-Pierre-le-Chastel, la Sioule grossit lentement, paisiblement, dans les prés souvent dominés par des bois. Près de Saint-Bonnet, à Orcival ², sur le Sioulot, est un

1. Au Nord du lac, une butte artificielle marque, paraît-il, un tumulus, près duquel se serait élevé, dit-on, un ancien camp retranché.

2. *Ursivallis*. Il existe, dans l'église, une Vierge noire comme dans tant d'autres pèlerinages, et un pilier, contre lequel on vient se frotter quand on désire être père d'un garçon.

pèlerinage fameux dans une pittoresque petite église du xi^e siècle. Près de Pont-des-Eaux, la gentille cascade des Saliens, au-dessous de Nébouzat, tombe sur des gradins de lave couronnés de verdure. A la station de la Miouse-Rochefort, la Sioule se grossit de la Miouse. A Saint-Pierre-le-Chastel, l'église est plantée haut sur un lambeau de basalte, au-dessus de rochers de gneiss, qui dominent la rivière très claire et ombragée de grands arbres. Mais toute cette vallée aimable, aux larges prairies, est trop vaste, rappelle trop les pays de plaine; hâtons-nous d'arriver à Pontgibaud, où commencent des gorges qui se prolongent ensuite, sur plus de 80 kilomètres, jusqu'à Ébreuil.

Pontgibaud (*Pons Gibaldus*) est une très ancienne ville ¹, qui doit un reste d'importance à des mines de plomb, les secondes de France pour leur production. Grégoire de Tours ² rapporte qu'en 533 le roi Thierry, qui avait confié un moment le gouvernement de l'Auvergne à son parent Sigisvald, le tua et écrivit secrètement à son fils Théodebert d'aller tuer de même Givald, fils de Sigisvald; mais Théodebert, qui avait tenu Givald sur les fonts baptismaux, ne voulut pas se résoudre à frapper celui auquel il était attaché par un lien aussi sacré; il alla le trouver, lui fit lire la lettre de son père et lui dit: « Hâte-toi de fuir; mais dès que tu apprendras la mort de mon père et mon avènement au trône, reviens en toute sécurité me trouver. » Givald s'enfuit en effet: d'abord à Arles, puis en Italie; mais, deux ans plus tard, Thierry étant mort et Théodebert monté sur le trône, il revint dans le pays. C'est à lui qu'on attribue la construction du pont sur la Sioule, auquel la ville de Pontgibaud paraît devoir son nom.

1. A 2 kilomètres Sud-Est de Pontgibaud, le camp de Chazaloux (diminutif de Chazal, *Casa*, mesure), qui, d'après le docteur Pommerol, remonterait aux invasions barbares, se compose d'une cinquantaine de cases en pierres sèches et sans toiture avec des fossés (BOUILLET, *Statistique monumentale du Puy-de-Dôme*).

2. Livre III, chap. xxiii.

Un château, qu'on voit encore¹, faisait, aux XIII^e et XIV^e siècles, partie du domaine des dauphins d'Auvergne. Il fut pris par Philippe-Auguste, envahi une seconde fois et pillé en 1575 par un partisan, Mathieu Merce. En 1581, il était habité par M^{me} de Lafayette quand Montaigne, revenant d'Italie, le visita et le trouva fort triste². On n'avait pas alors, pour les montagnes, les yeux amoureux dont nous les regardons aujourd'hui : aux gorges les plus sauvages, qui lui semblaient horribles, Montaigne préférait, comme Virgile d'ailleurs, une belle plaine couverte d'épis.

Quand on descend la Sioule au delà du château, on trouve, bientôt, la fonderie de plomb, qui a produit, en 1892, 1,414 tonnes de plomb et 5,000 kilos d'argent. L'origine de cette industrie du plomb, aujourd'hui entre les mains d'une compagnie anglaise, se rattache à Jacques Cœur, dont le père, Pierre Cœur, était né un peu plus loin sur la Sioule, à Saint-Pourçain. La première exploitation minière fut autorisée le 17 septembre 1554, par Henri II. Les filons de galène, connus de Roziers à Pranal vers Montfermy et dont nous retrouverons le prolongement à Chamboneix et à Châteauneuf, font partie d'un grand accident géologique, Nord-Est-Sud-Ouest, très bien caractérisé plus au Nord par l'allure des divers terrains et parallèle notamment à la direction moyenne de la Sioule entre Vitrac et Menat.

Vers cette fonderie, la Sioule commence à longer l'extrémité d'une belle coulée de lave descendant du Puy de Côme, que vient rejoindre, avant Péchadoire, une autre coulée issue de Louchadière; puis elle traverse un massif de gneiss et, près des exploitations de Pranal, ravine un

1. Taylor, dans ses *Voyages pittoresques en France*, en donne (Auvergne, pl. LXXII) un dessin, — malheureusement très fantaisiste comme presque tous ceux de ce bel ouvrage, — par Isabey.

2. Avant la Révolution, il appartenait à M. de Moré qui s'enfuit en Illyrie. A la Restauration, il fut racheté par le comte de Pontgibaud, qui développa, dans le pays, l'industrie des mines.

escarpement de 50 mètres de haut couronné de basalte avec de curieuses grottes séparant les piliers basaltiques ¹.

Au milieu des micaschistes coupés de filons de microgranulite (porphyre), la Sioule, calme et large de 30 à 40 mètres environ, commence alors à décrire, vers Montfermy et le pont du Bouchet, d'innombrables méandres qui, tous les six à huit cents mètres environ, brusquement, la font rebrousser chemin et revenir presque à son point de départ ; pour franchir moins de 5 kilomètres à vol d'oiseau, elle arrive à en parcourir plus de 15, s'obstinant à traverser obliquement les feuillettes de micaschistes et les filons qui, sans cesse, la rejettent dans leur propre direction. Il résulte de ces sinuosités, quand on erre sur les coteaux dénudés ou que, le long du cours d'eau, on se glisse péniblement à travers rochers et bois, les points de vue les plus pittoresques.

Ce qui caractérise bien les paysages de toute cette région d'Auvergne limitrophe du Bourbonnais, jusqu'à Menat, jusqu'à Ébreuil, comme ceux de la Marche et du Limousin, c'est, dès qu'on est sur les hauteurs, l'immense étendue de ciel que l'on découvre et l'horizontalité parfaite de toutes les silhouettes de coteaux. Vers l'Est, seulement, on aperçoit un dernier volcan, le plus septentrional de la chaîne des Puys, le Chalard près de Manzat, et parfois on distingue au Sud le profil caractéristique du Puy de Dôme, un tronc de cône échancré au sommet. A travers ce plateau ², qui, de loin, apparaît si étonnamment nivelé par les érosions, les rivières s'encaissent profondes, ayant creusé peu à peu leur lit dans les fissures de la roche jusqu'à la profondeur

1. C'est le point qui a été spécialement décrit par M. Martel.

2. Environ 700 mètres d'altitude. Il est aujourd'hui prouvé que le Plateau Central formait, à l'époque carbonifère, une chaîne à relief alpestre rattachée aux Vosges et à la Bretagne; le travail de l'érosion, pendant de longues périodes géologiques, on a fait disparaître toutes ces saillies anciennes.

où leur cours s'est rélagurisé¹, aujourd'hui étonnamment paisibles et claires dans ces gorges abruptes, entre ces talus d'éboulis, où parfois demeure suspendu, à 50, 60 mètres de hauteur, quelque lambeau d'alluvions anciennes, comme un témoin du niveau atteint jadis par les eaux.

Quand on arrive à suivre le fond du ravin dans les broussailles et les rochers, souvent on trouve un coin de pré, quelques grands arbres, des îles verdoyantes au milieu du miroir limpide de la Sioule; et, jetée en travers du courant, une digue de pierre mousseuse avertit de l'approche d'un moulin bien sauvage et bien sombre; c'est là qu'il faut s'adresser si l'on veut traverser la rivière en barque, car les passerelles sont rares. Le meunier, qui ne communique avec la terre des vivants que par un étroit sentier, a l'air tout étonné de vous voir et aussitôt, curieusement, s'informe si vous venez étudier le tracé d'une route ou même d'un chemin de fer; car c'est leur rêve à tous d'obtenir un moyen de transport facile, et quelle autre raison pourrait avoir un voyageur de s'enfoncer dans ces pays inaccessibles que de venir y planter des jalons pour l'État? Parfois un mot qu'il vous dit sur le temps, sur l'automne qui avance, sur les neiges persistantes de l'hiver dernier, laisse imaginer toute une vie de solitude, d'abandon et d'oubli.

Quel décor qu'un de ces moulins perdus pour le dernier acte d'un roman de passion ou de folles ambitions déçues, et comme on imagine là, ainsi qu'en un couvent (mais libre), un homme meurtri par la vie, venant se réfugier dans la paix du silence, avec la nature et ses pensées!

1. On peut admettre que la rivière a commencé à décrire des méandres sur le plateau même, à une époque où son débouché dans le lac de la Limagne était beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. A mesure que ce débouché s'est abaissé, la rivière a progressivement et lentement creusé son lit sans en modifier le dessin général. (Voir de la Noë et de Margerie, *Les formes des terrains*; de Lapparent, *Géologie*, p. 182.)

Comme on doit être bien isolé du monde en ces fonds, pendant l'hiver, lorsque les sentiers qui aboutissent aux plateaux sont rendus presque impraticables par la neige, lorsqu'il faut rester de longs jours bloqué dans l'ombre de la gorge, en face de la plainte éternelle du torrent ! Et, lorsqu'on a gardé quelque attache avec la vie, comme on doit accueillir joyeusement le passant inattendu, annoncé par les aboiements furieux des chiens, le passant qui, par hasard, vient apporter des nouvelles de là-haut, du plateau où l'on voit le ciel et où l'on communique avec les hommes !

Je songeais à un couvent, et précisément nous arrivons aux ruines d'une ancienne chartreuse, celle du Port Sainte-Marie, entre ces deux villages anciens, Saint-Georges-de-Mons et Saint-Jacques-d'Amburg, qui, chacun, ont leur château.

La Chartreuse, fondée en 1147, tout au fond d'un petit vallon descendant à la Sioule, est réduite aujourd'hui à quelques pans de murs sans cachet pittoresque, plutôt semblables à une maison brûlée qu'à une ruine du moyen âge ; mais, jadis, elle eut son heure de grande prospérité, et les deux églises de Manzat et des Ancises se parent encore aujourd'hui de boiseries qui en proviennent.

Son origine remonte, dit-on, à un seigneur de Saint-Quentin (près Ébreuil), nommé Beaufort, qui, chassant sur la Sioule, vit un jour saint Bruno lui apparaître. Il avait mis à sa fondation cette condition bizarre que, si l'un des aînés de sa famille venait à tomber dans l'indigence, le monastère serait tenu non seulement de le loger, de le nourrir et de l'habiller, mais encore de lui fournir un cheval avec deux chiens lévriers pour aller à la chasse.

Dans la suite, plusieurs abbés de Port-Sainte-Marie devinrent généraux de l'ordre, et l'on voit, à la Grande-Chartreuse de Grenoble, leurs portraits ainsi qu'une vue de la Chartreuse auvergnate.

Le dernier prieur fut dom Gerle, député à la Constituante, que David a figuré en robe blanche au centre de son Serment du Jeu de paume¹.

A 3 ou 4 kilomètres en aval de la Chartreuse, au Pont du Bouchet, la Sioule reçoit, sur sa gauche, un affluent important, le Sioulet. Ce Pont du Bouchet est fameux dans le pays, et partout on vous le vante; mais il faut croire que la curiosité de voir le confluent de deux rivières et une certaine complication orographique résultant de la rencontre de trois vallées, peut-être aussi la possibilité d'accéder à la rivière par une bonne route de voitures, y sont pour quelque chose; car la Sioule fourmille, en amont comme en aval, de points plus intéressants: les collines de gneiss ont ici des pentes douces et sont médiocrement boisées. Quant au pont, c'est le chef-d'œuvre contemporain d'un agent-voyer, qui a jugé nécessaire de l'encombrer de deux superbes trottoirs; que n'y a-t-il mis aussi des becs de gaz, comme certain ingénieur grec devenu célèbre pour avoir copié ponctuellement le pont des Saints-Pères en pleine campagne d'Attique, sur l'Illissus?

Mais, si le pont lui-même est peu curieux, on a plaisir à remonter le Sioulet² vers Miremont et Pontaurmur.

Miremont, un pauvre village en pierre sombre, est dominé par un très haut rocher, sur lequel une petite église romane, bien mystérieuse et bien nue, est accolée à une vieille ruine entourée d'arbres. La ruine, faite de moellons, n'a pas, par elle-même, grande forme ni silhouette; mais elle s'agence joliment avec l'église, dont le clocher carré, couvert de tuiles, apparaît entre deux pans de mur déchiqtés. Et la vue qu'on a, de là-haut, sur les sinuo-

1. Ce ne fut là d'ailleurs qu'une fantaisie du peintre, désireux de placer cette robe blanche dans son tableau; car dom Gerle n'assistait pas au Serment du 20 juin, et ne fut admis comme député à l'Assemblée constituante qu'en décembre 1789.

2. Il existe, sur la rive gauche, depuis 1888, une route carrossable.

sités de la Sioule séparées par des rochers de gneiss arasés horizontalement, n'est pas sans charme.

Plus loin, Pontaumur est un chef-lieu de canton, à l'air propre, qui se présente fort bien avec ses toits de tuiles et sa petite église juchée sur un rocher, quand, descendant du plateau, de Pontgibaud ou de Pionsat, on l'aperçoit de loin au fond de la vallée. Jadis, c'était un point commercial important comme passage et arrêt de tous les marchands allant du Sud au Nord à travers le Plateau Central ; à l'époque où les grandes villes poussaient, espacées à distance d'étape, le long des voies de communications, les auberges y regorgeaient de gens et de chevaux ; mais les habitants sont de ceux qui peuvent regretter le bon temps des diligences : la ligne d'Eygurande à Montluçon a chassé presque tout ce courant et, sans doute, une nouvelle ligne en construction de Saint-Eloy à Pauniat en retirera encore quelque chose.

Quand on s'élève au-dessus de Pontaumur, vers le Nord ou le Nord-Ouest, on entre dans une région abandonnée et inculte qui présente, à mes yeux du moins, un charme infini. C'est un grand plateau, compris entre 600 et 700 mètres d'altitude¹, qui s'étend entre Villossange, Charensat, Montel-de-Gelat², Merinchal. Là-haut, on respire vraiment un air plus libre, on échappe à l'uniformité des labours de la plaine, on oublie qu'on est né dans un siècle de progrès, de culture intensive et de défrichements. Ce ne sont que vastes pâtis communaux ou landes aux fougères roussies, aux bruyères roses, avec de molles ondulations et de hauts bouquets de bois, hêtres, pins et bouleaux, piqués de place en place comme dans un paysage élyséen à la Puvis de Chavannes. La plupart des haies sont faites de genévriers qu'on laisse en général filer droit, les uns derrière les autres,

1. Feuilles de l'État-major d'Aubusson et d'Ussel.

2. Au Montel-de-Gelat, on voit les ruines d'un château, donné par Philippe le Hardi à Humbert de Beaujeu.

comme ces allées de cyprès qui se profilent si merveilleusement sur un ciel d'Orient; que, parfois aussi, on taille en muraille de verdure d'un vert un peu jaune et sobre; ou bien, ce sont des entrelacements de branches de bouleaux, au milieu desquels brillent les luisants clairs de l'écorce. Souvent, dans un creux au sol élastique et tourbeux, quelque grand étang dort à l'ombre des pins ou des bouleaux au feuillage léger.

C'est au soleil couchant surtout qu'il faut errer à travers ces larges étendues, où les chemins sont à peine tracés, où, pendant des heures, on ne rencontre pas un être humain, notamment sur le bord Sud du plateau, du côté des Tours ou des Isserts; ici la vue s'étend merveilleusement loin sur les grands horizons bleus aux lignes toujours calmes, reposées, horizontales, que dominant, d'un côté, toute la longueur de la chaîne des Puys, de l'autre le Mont-Dore. A peine si l'on aperçoit, en quelques points, la couleur attristante de la glèbe mise à nu, déchirée, dépouillée par le travail humain; partout elle a sa parure de prés et de bois; partout la nature, abandonnée à elle-même, s'épanouit sous l'immensité du ciel...

Revenons à la Sioule qui, un kilomètre en aval du Pont du Bouchet, passe du gneiss dans le granit et, en raison de ce changement de terrain, tout en faisant encore de temps à autre quelque coude à angle droit, prend un peu plus de régularité. La cascade du Chalamond (un ruisseau qui descend de Gouttières par Saint-Priest-des-Champs) et les gorges de Chambonnet (à 5 kilomètres au Sud de Saint-Gervais¹) sont réputées dans le pays. Tous ces ruisseaux des régions granitiques du Centre ont un aspect un peu semblable, décrivant, au milieu de la roche bleutée ou

1. Saint-Gervais est un gros bourg où se tiennent des marchés importants. L'église, qui est ogivale sur des bases romanes, présente quelques vestiges de fortifications, notamment une jolie tourelle crénelée à l'un des angles.

violacée, leurs zigzags en dents de scie ; et, l'un derrière l'autre, séparés par les coudes successifs du ravin, les mamelons s'avancent alternativement à droite et à gauche, de même hauteur, de forme analogue, comme prêts à se réembotter ainsi que dans l'ancien temps. Sur les pentes et dans le fond pousse un peu d'herbe, laissant apercevoir par endroits la roche ; l'eau, très calme, est brune, sans doute par les parcelles de mica qu'elle tient en suspension et, de place en place, amenant un léger remous à l'amont, des blocs arrondis et sombres émergent, projetant un solide reflet. Tout l'ensemble est peint dans des tons neutres, familiers à ceux qui connaissent les belles aquarelles du maître peintre Harpignies.

A Chambonnet, la vallée s'élargit un peu et, sur les pentes encore raides qui aboutissent à la Sioule, des vergers de pommiers très verdoyants s'étalent à la normande. Sous l'herbe drue où poussent les boutons d'or et les ombelles, les ruisselets, mal drainés, se perdent divaguant, et l'on aperçoit, au milieu des arbres, quelques toits de tuile ou de chaume qui représentent le village. Au pied, sont des îles vertes rattachées entre elles par des passerelles et, sur les bras, des moulins, toujours pittoresques.

Au delà de Chambonnet, les escarpements, couverts d'éboulis, s'élèvent sur 250 ou 300 mètres de haut. Ces escarpements, qui ne sont pas rares avant Châteauneuf et sur lesquels ont poussé des broussailles épineuses, ne facilitent pas précisément la marche ; ainsi éprouve-t-on quelque plaisir à trouver, un peu avant Châteauneuf, une route, aujourd'hui presque achevée, qui s'en va par la vallée vers le Pont de Menat, et, de là, toujours longeant la Sioule, vers Chouvigny, Saint-Gal, Ébreuil.

C'est, d'ailleurs, la plus belle partie des gorges qui commence, et elle va devenir, cette année même sans doute, par l'achèvement du chemin, très facilement accessible.

Châteauneuf, petite station thermale qui passe pour assez

morne, doit peut-être une partie de l'attrait qu'elle a pour moi aux circonstances originales dans lesquelles j'ai fait, la première fois, sa connaissance.

C'était un soir où je m'étais attardé sur les hauteurs de Saint-Pardoux et de Blot-l'Église. A la tombée de la nuit, je m'engage dans une longue descente en lacets qui, de Blot, d'après la carte, devait me conduire à Châteauneuf, où je m'imaginai trouver une petite ville. La Sioule m'en séparait bien; mais nul doute évidemment qu'au bout d'un chemin de voitures il y eût un pont. Arrivé en bas, le chemin se bifurque; je marche dans une direction où j'avais aperçu quelques lumières; le chemin devient mauvais; bientôt, je me trouve dans des prés; je continue, toujours dans l'obscurité, vers les feux qui m'attiraient comme une phalène, et ne m'arrête qu'en entendant gronder, sous mes pieds, le torrent. Je retourne sur mes pas, je cherche, je me perds; enfin, dans un moulin où tous dorment, j'arrive à réveiller quelqu'un. « Comment diable traverse-t-on votre rivière? — Mais, Monsieur, il y a un bac. — Et le batelier? — Oh! sur l'autre rive; mais il est probable qu'il ne vous entendra pas. » Sur ce favorable augure, je repars vers le bac, où, fort heureusement, j'arrive à me faire passer. Mais là autre tribulation. « Où est la ville de Châteauneuf? — La ville, il n'y en a pas : il y a un établissement de bains là-bas, celui dont vous voyez les lumières, au fond de la gorge et, à 2 kilomètres en amont, un bout de village avec des hôtels. — Alors, repartons! » J'arrive, malgré un peu, à l'hôtel, commençant à trouver ce seul endroit civilisé des bords de la Sioule entre Pontgibaud et Ébreuil vraiment un peu trop sauvage, et m'attendant maintenant à quelque horrible auberge. Aussi quelle n'est pas ma surprise quand, à 10 heures du soir, tout poudreux et las, je tombe, en sortant de la nuit sombre, sur une maison en fête, un bal organisé, des jeunes filles dansant; quand, pour mon dîner, on me sert les truites de la Sioule, le

gibier des coteaux, les écrevisses des ruisseaux voisins ; puis, quand, le long d'une terrasse, je vois une série de chambres à l'italienne s'ouvrant de plain-pied sur des tonnelles de verdure, un aspect gai, coquet, pimpant. Un moment, ce soir-là, j'ai cru que Châteauneuf était la ville d'eaux la plus plaisante du monde. Hélas ! j'y suis retourné bien des fois depuis sans retrouver aucun bal et, quand j'ai recherché mon hôtel, j'ai appris qu'il était fermé, le propriétaire en faillite, et ses filles, élevées comme des demoiselles, qui dansaient avec les baigneurs, parties au loin pour s'engager comme servantes.

Mais, si Châteauneuf est un endroit peu animé, c'est toujours un des points pittoresques de la Sioule. Une haute colline, où se dresse un château à tourelles, fait fort bien à l'Ouest, au-dessus des peupliers de la rive ¹. Mais le point le plus curieux, c'est, en aval, un rocher qui s'avance très loin dans un coude particulièrement resserré et long de la rivière. On a là quelque peine à s'orienter entre ces deux bras absolument parallèles qui, d'un côté et de l'autre, coulent en sens contraire, allant on ne sait où. Sur la rive droite, en face de l'établissement, les tufs porphyritiques du culm, qui sont de belles roches compactes comme des porphyres, forment de superbes escarpements ².

De Châteauneuf on peut faire une excursion charmante (à 15 ou 16 kilomètres, sur la route de Riom) jusqu'au lac de Tazanat et au volcan du Chalard, près de Manzat. Ce petit lac ³ est, au milieu des tufs du culm coupés d'innombrables filons de micro-granulite, une dépression toute ronde de 800 mètres de diamètre, un cratère d'explosion,

1. Voir dans Taylor, pl. XLII, cette vue très arrangée par le célèbre dessinateur anglais Harding.

2. Quelques galeries de mines qu'on y aperçoit ont été creusées pour rechercher de la galène argentifère.

3. M. Delebecque lui a trouvé une profondeur de 66^m,50. (*Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 4 juillet 1892.)

c'est-à-dire un commencement de volcan, dont les parois sont, sur plus d'un point, couvertes de lapilli. L'un des filons, qui le longe à l'Est, est un des plus typiques et des plus curieux qu'on puisse voir, dressé comme un mur en saillie par la destruction de la roche encaissante plus friable et, sur plus de 6 kilomètres de long, s'enfuyant tout droit vers Charbonnières et Puy Gibert. Si l'on se retourne, on aperçoit le Puy de Chalard avec son cratère bien net, ses pentes boisées et les grandes coulées de lave qui en descendent.

Quand, s'installant à Châteauneuf, on circule un peu dans tout ce pays, jusqu'ici absolument isolé et perdu dans sa montagne, à quatre ou cinq heures au moins des chemins de fer; quand on va, soit à l'Est, vers l'Auvergne, du côté de Charbonnières, de Manzat, de Loubeyrat; soit à l'Ouest, vers la Marche et la Combraille, dans la direction de Saint-Gervais, Auzances, Pionsat et Montaigut, on est frappé de certaines particularités dans le type, le costume, les mœurs et dans le caractère des habitants.

C'est les jours de marché surtout qu'il faut les voir, en longue, interminable procession, s'acheminant sur les routes: les hommes, avec la blouse bleue et le chapeau de feutre plat d'Auvergne qui ressemble un peu au chapeau breton; les femmes, avec le bonnet blanc collé à la tête ou le chapeau de paille bourbonnais à rubans de velours noir, un panier plein de beurre au bras, et, s'il pleut ou gèle, une cape à capuchon sur le dos. La race est généralement petite, surtout quand on se rapproche du Mont-Dore; les femmes sont vilaines; les hommes, surtout les vieux, ont souvent la figure entièrement rasée. Vaches, veaux, moutons, porcs récalcitrants sont poussés, tirés, voiturés, non sans incidents du plus haut comique. Puis, dans l'auberge sombre où ils s'abritent, le chapeau toujours sur la tête, à voix pas bien haute, les paysans madrés commencent à parler d'affaires dans un de ces innombrables patois qui, même

sans changer de ville (à Riom par exemple), varient d'un faubourg à l'autre.

On est ici à la limite de l'Auvergne, de la Marche et du Bourbonnais. C'est même déjà, à Menat et Manzat, l'ancienne province du Bourbonnais; mais le vrai type du Bourbonnais n'apparaît guère encore; au contraire, les Marchois et les Auvergnats se reconnaissent assez aisément les uns des autres.

Quand on tire sur la Marche, vers Auzances, vers Aubusson, tous les hommes valides sont maçons, tailleurs de pierres ou paveurs, et tous, le printemps venu, émigrent vers les grandes villes, notamment sur Paris. Le départ des maçons marque une phase bien tranchée de l'année, comme celui des Islandais en pays breton, et cette émigration est si forte que les compagnies de chemins de fer prennent, en conséquence, des dispositions spéciales; les voituriers, qui mènent d'un côté à l'Orléans, de l'autre au Lyon, se disputent, à coups de réductions de tarif, tous les partants de la région intermédiaire où nous sommes. On combine même des trains pour leur permettre d'arriver le matin à Paris, et de se mettre aussitôt à la besogne sans dépenser inutilement une nuit à l'hôtel. L'été donc, il ne reste plus un homme dans le pays, et ce sont les femmes, vite usées à ce métier, ou les vieillards qui travaillent la terre.

Pendant ce temps, les Marchois font, à Paris, de grosses journées, surtout les paveurs, dont le métier, forçant à rester toujours courbé, est très dur. Beaucoup gagnent de 12 à 15 francs par jour, sur lesquels ils en dépensent parfois trois à peine. Il y a même des chefs paveurs dont on parle avec respect dans leur village, des messieurs qui font des tournées en flacre de chantier en chantier. Ils arrivent, par suite, à l'automne avec un bon sac d'économies et, quand les froids arrêtent les travaux de bâtisse, ils rentrent au pays : les premiers sont là à la

Toussaint, les derniers sont de retour à Noël pour manger l'oie traditionnelle. Aussi est-ce l'hiver que le pays est vraiment vivant, d'autant plus que ces gaillards qui reviennent de la grande ville y ont souvent pris, plus ou moins, le goût des stations au café et des bavardages politiques ; alors, les cabaretiers font fortune, mais pas assez pourtant à leur gré : j'en ai entendu gémir sur l'économie innée de la race, sur le désir qu'avaient tous les Creusois d'acheter un lopin de terre, de se construire pour eux-mêmes une belle maison en pierre de taille et, très sérieusement, ils me répétaient les théories fallacieuses des boutiquiers, parisiens ou autres, qui réclament à grands cris des dépenses inutiles, des jours de chômage et des fêtes publiques « pour faire aller le commerce ».

Cette émigration annuelle apporte, dans le pays, outre une assez forte somme d'argent, un courant constant d'idées nouvelles et une certaine civilisation superficielle ; mais elle a, au point de vue agricole, des inconvénients graves, que l'artiste, il est vrai, ne peut s'empêcher de bénir, mais que le sage économiste déplore : elle retarde la mise en valeur de toutes ces belles landes incultes, où ne poussent aujourd'hui que des ajoncs, des genévriers et des bruyères ; faute de bras, on ne défriche pas ; des pâtis immenses, qui, bien drainés et chaulés, donneraient une herbe plantureuse, servent à peine à nourrir quelques vaches maigres, souvent réduites à brouter la terre, ou des troupeaux d'oies qu'on voit, d'un grand vol, toutes de front, comme des coureurs, s'enlever et fuir au loin quand on approche. Une autre cause contribue, d'ailleurs, à l'état arriéré de l'agriculture : ces énormes pâtis sont biens communaux, et le communisme a cela de particulier que chacun guette sans cesse son voisin afin de faire moins que lui pour le bien commun et d'en tirer plus ; il a fallu des efforts persistants pour obtenir, en quelques endroits, que les habitants plantassent à frais communs, sur la

brande stérile, des pins, qui y sont très productifs.

Avec de pareilles étendues de landes, il n'est pas étonnant que, dans certaines régions inhabitées, notamment entre Pontaurmur et l'Étrade, il se passe encore de nos jours, comme en Sicile ou en Turquie, des attaques à main armée sur les routes. L'hiver, quand un marchand de bœufs ou de chevaux revient à la nuit par ces parages, ayant, forcément, sur le champ de foire, montré qu'il avait sa bourse pleine, il n'est pas rare qu'il sente soudain son cheval empoigné par la bride, tandis qu'un homme, avec un bonnet de coton couvrant le visage, saute sur le marchepied et lui demande du feu. Du feu, l'autre sait ce que c'est ; en argot, on dirait : de la braise. S'il n'est pas assez solide et bien armé, s'il n'a pas un cheval assez sûr pour jeter l'un des hommes à bas, arracher sa bête à l'autre d'un coup de fouet et s'enfuir au grand galop, il n'a qu'à vider sa bourse, ou il recevra un coup de gourdin ou de couteau catalan. Les brigands, qui ont une charrette cachée quelque part dans le bois, disparaissent dès que le coup est fait, et, au lever du jour, ils sont loin.

Le fait a été prouvé par des procès récents ; néanmoins nous devons ajouter que des esprits sceptiques ont prétendu expliquer beaucoup de ces soi-disant attaques par des dépenses exagérées, que le marchand, un peu hâbleur, trouvait bon de dissimuler ainsi à sa femme.

Toujours est-il qu'il y a, du côté de Laqueuille et du côté de Manzat, une rude et sauvage population chez laquelle un mauvais coup est bien vite fait. Cela s'explique aisément. Le pays commence à peine à s'ouvrir. Il y a trente-cinq ans, pas une route de voiture n'accédait encore à Saint-Gervais, gros chef-lieu de canton et point central pour le commerce de toute la région ; pour y apporter du vin, il fallait le monter à dos de cheval dans des outres. Aujourd'hui, les routes sont, il est vrai, nombreuses et bonnes ; mais les chemins de fer manquent : aussi, quand

on quitte la région des émigrants marchois, dégourdis par leur passage à Paris, pour arriver dans la montagne auvergnate où les paysans séjournent, on trouve souvent une race ignorante et une grande misère.

Dans la chambre basse, damée en terre, où pendent au plafond les miches de pain cuites trois mois d'avance au four communal, chambre qui ne reçoit de jour que par la porte, les animaux vivent pêle-mêle avec les enfants, et les lits sont encore, comme en Bretagne, des tiroirs superposés près du manteau de la cheminée. Les gars élevés dans ces bouges sont prompts à jouer du couteau; le soir de la revision, à Manzat, il y a une bataille annuelle entre les garçons de Manzat et ceux de Charbonnières; c'est un endroit où je ne passe guère sans entendre raconter quelque histoire d'assassinat: un vieux tué par ses enfants, un bonhomme assommé par des gamins dans un chemin creux, etc.

A côté du paysan inculte, certains citadins demi-bourgeois de cette région d'Auvergne ont souvent cet instinct du négoce, du brocantage, du maquignonnage et de la « petite commission » qui a fait comparer l'Auvergnat au Sémite. Ceux qui s'enrichissent y arrivent souvent par tous les métiers, négociant pêle-mêle et suivant l'occasion des chevaux rétifs dont on fait disparaître le vice pour quelques jours, des fourrages dont on trafique avec l'armée, de vieux manoirs qu'on dépece pour en tirer de la pierre ou de la ferraille, aussi bien que des chasubles anciennes ramassées dans les églises, des émaux qu'on déniche encore parfois vers le Limousin, prenant des entreprises de travaux, spéculant sur les grains, etc., le tout avec un véritable flair. Tel, qui est un gros bonnet dans son canton, me racontait placidement la bonne opération qu'il venait de réaliser en achetant à un paysan ruiné, pour un morceau de pain par hectare, une terre marquée par erreur la moitié à peine de sa contenance réelle sur le

cadastre : ce que lui savait et le paysan pas. Un autre, qui était, peu avant, un brillant sous-officier de cavalerie et tenait de son père une petite fortune, me donnait des détails sur le répugnant commerce des cheveux de femme, qu'il avait été des premiers à développer dans le pays et qu'il pratiquait sans aucun scrupule.

Beaucoup de femmes d'Auvergne, même sans être dans la misère, vendent leurs cheveux chaque fois qu'ils sont repoussés, c'est-à-dire tous les trois ou quatre ans, et cela d'autant plus facilement qu'elles portent, jour et nuit, un bonnet serré qui dissimule la nudité de leur tête. On leur paie la chevelure avec trois ou quatre mètres d'indienne, achetés moins de vingt sous le mètre, et, quand on sait s'y prendre, on s'arrange pour qu'elles soient forcées de racheter un mètre ou deux de plus pour compléter une robe ; en leur comptant le supplément trois ou quatre francs, on a les cheveux sans donner d'argent ; après quoi, cela se revend, sur le marché de Londres ou de Paris, 60 à 80 francs le kilo (une belle chevelure pesant une livre). Il faut voir, quand, en quelques coups de ciseaux brutaux, les cheveux ont été taillés en escalier au ras de la peau, l'aspect de brebis tondues et effarouchées qu'ont les pauvres femmes, les vieilles surtout (dont les cheveux blancs se vendent plus cher), avant qu'elles n'aient caché leur tête nue sous leur bonnet. Mais mon homme, très instruit d'ailleurs et ferré sur toute espèce de sciences, trouvait cela fort drôle, et riait encore au souvenir de certains baigneurs du Mont-Dore qui, indignés, avaient donné de l'argent aux femmes pour qu'elles pussent garder leurs cheveux. Les femmes avaient pris l'argent, mais avaient vendu les cheveux une heure après.

En quittant Châteauneuf, la Sioule, que nous avons un moment perdue de vue, passe auprès d'Ayat, un village où naquit le général Desaix ; puis elle rentre dans les micaschistes et gneiss, qui donnent toujours au paysage

un aspect plus déchiqueté, plus compliqué que les mame-lons arrondis du granit. La rivière, coupée de place en place par la digue de quelque moulin, contourne des îles vertes et parfois longe un bout de pré. Des deux côtés, les pentes, sans être trop escarpées, sont hautes, souvent boisées; on traverse Lisseuil, au pied de Saint-Remy-de-Blot, et, après un dernier coude, on aperçoit, sur le sommet abrupt d'un rocher, la très romantique ruine du château de Blot, qui domine le passage du Pont de Menat.

Ce château de Blot, ou Château-Rocher ¹, qui date sans doute du début du xiv^e siècle, appartient d'abord à l'une des plus anciennes familles du Bourbonnais, la famille de Blot, qui prétendait (sans grandes preuves, du reste) descendre en ligne directe de la maison de Bourbon. Avant le xv^e siècle, la terre de Blot passa aux Chouigny, seigneurs de Nades: Chouigny et Nades, deux noms que nous rencontrerons bientôt en continuant à descendre la Sioule.

L'importance de la forteresse était considérable; bâtie, comme la plupart de ces citadelles féodales, sur une saillie rocheuse formant, au-dessus de la vallée, comme un promontoire rattaché au plateau par une étroite langue de terre, elle était défendue: à l'Est, par une double ligne de remparts fortifiés de tours sur le ravin du Bléreau; à l'Ouest et au Nord, par le précipice de la Sioule. On entrait au Midi, et d'abord, on rencontrait une première enceinte, puis, sur un fossé, aujourd'hui à demi comblé, un pont-levis ouvrant sur une seconde enceinte, et l'on arrivait enfin au château, renfermé entre quatre énormes courtines portant, suspendue à chacun des angles, une tour bâtie en nid d'aronde. La forteresse était couronnée d'une galerie à créneaux et de mâchicoulis.

Aujourd'hui il reste encore du château des ruines assez

1. Voir *France pittoresque* (Auvergne) du baron Taylor; *l'Ancien Bourbonnais* d'Achille Allier; Ambroise Tardieu, *Grand Dictionnaire historique du Puy de Dôme* (avec bibliographie)

importantes pour permettre de se figurer son aspect ancien avec un peu d'imagination ; mais l'intérêt qu'il présente est bien moins dans son mérite architectural ¹ que dans son admirable situation au-dessus d'un coude de la Sioule, dans l'effet qu'il produit à distance et dans la vue qu'on découvre au loin sur la vallée par les brèches de ses murailles.

En descendant au Pont de Menat, nous l'apercevons encore en silhouette sur le ciel, et c'est un superbe complément dans un paysage déjà agrémenté par les ruines d'un vieux pont, par des maisons éparses dans la verdure, par des pentes de bruyères.

Près de la Sioule, le bourg de Menat est un des plus anciens du pays ². On fait remonter sa fondation au vi^e siècle, à saint Bracchio (ou Bratiano), qui fut d'abord esclave de ce Sigisvald, duc d'Auvergne, que nous avons trouvé à Pontgibaud, et l'on place, à son origine, une de ces histoires de chasse si fréquemment mêlées aux légendes pieuses du moyen âge (saint Hubert, saint Eustache, etc.). Bracchio, dit-on, était employé par son maître Sigisvald à la chasse du sanglier. Un jour qu'il poursuivait un de ces animaux dans la forêt de Pontgibaud, la bête, traquée par les chiens, se réfugia dans la cellule d'un saint ermite nommé Émilien et, quand le chasseur y arriva à leur suite, il vit avec étonnement ses chiens arrêtés devant la cellule où ils n'osaient entrer. Frappé de ce miracle, il écouta la parole de l'ermite, se convertit et alla s'établir avec quelques religieux près de Menat ; il mourut en 576, et Ménéleus, qui lui succéda, acheva la fondation, à laquelle la reine Brunehaut donna de grands biens.

Au viii^e siècle, Menat était fameux par l'enseignement

1. La plus grande partie des murs, sauf quelques parties des tours, est en moellons d'aspect assez vilain.

2. Voir GRÉGOIRE DE TOURS, *De vita Patr.*, cap. XII. — Acta SS. ord. S. Bened., sect. III, part. I, p. 404. — *Gallia Christiana*, t. II, col. 367. — BRANCHE, *Monastères d'Auvergne*, 1842, p. 62.

Le château de Biot, dessin de Vuillier d'après un croquis de M. L. De Launay.

des Écritures, de la grammaire, de la musique et du chant : on cite, comme s'y étant formés, saint Carilef et saint Avit. Plus tard, ce couvent, qui dépérissait de langueur, appela l'attention de Louis le Débonnaire, alors installé à sa maison royale d'Eborolacum (Ébreuil). Il lui accorda d'importants privilèges et, pour y rétablir l'observance, appela le grand réformateur monastique des Gaules, Benoît d'Aniane, qui réduisit le nombre des moines à douze. Devenu abbaye, Menat s'orna, au XI^e siècle, de la belle église romane qu'on peut voir encore, avec son clocher octogone et ses chapiteaux ornés d'entrelacs, lions, sirènes. Puis il continua à prospérer jusqu'en 1632, où le cardinal de Richelieu le força de s'agréger à Cluny. L'abbaye, qui était un fort beau monument¹, resta en partie debout jusque dans notre siècle; mais, dès le XVIII^e siècle, au milieu du désordre général où étaient tombés les couvents, les moines en avaient commencé la ruine en élevant, sur le transept Est de l'église, un bâtiment destiné à recevoir le produit des dîmes et, vers 1840, on acheva la destruction.

Menat, outre son église, présente une curiosité d'un tout autre genre : c'est un petit bassin de schistes bitumineux tertiaires étonnamment riches en empreintes de poissons, de feuilles ayant conservé leur tissu même, etc., schistes aujourd'hui utilisés pour la fabrication du tripoli et d'un noir analogue au noir animal.

Immédiatement en aval du Pont de Menat, le caractère de la Sioule se transforme; du pont même on aperçoit, commençant brusquement par une faille qui coupe verticalement la hauteur de la colline, de beaux rochers de porphyre violacé et rouge, où la rivière va s'engager pendant cinq kilomètres.

1. Achille Allier, dans sa description de l'ancien Bourbonnais, écrite en 1838, regrette qu'on soit en train de détruire l'abbaye. — Voir une étude dans MALLAY, *Églises romanes du Puy-de-Dôme*, Moulins, Desrosiers, 1838.

Ces gorges de porphyre sont, à mon avis, le point tout à fait remarquable de cette promenade sur la Sioule ; car, tandis que les gneiss, les micaschistes et les granits, traversés jusqu'ici par la rivière, donnent toujours des pentes relativement douces, le porphyre, au contraire, a produit, sur 100 ou 150 mètres de haut, des escarpements tels qu'arrivé à deux kilomètres de Chouvigny, il faut renoncer à suivre la Sioule autrement qu'en bateau ou à la nage. Là les grands rochers rugueux aux teintes orange, avec quelques verdure accrochées dans leurs interstices, se mirent dans l'eau comme dans la glace la plus limpide, et, profonde et paisible, la Sioule, que nul regard humain ne trouble plus, s'attarde à serpenter sans bruit.

Au Nord et au Sud, ce massif de porphyre, que le ravin traverse dans le sens de sa moindre largeur, s'élève sans discontinuité de la cote 380, qui est à peu près celle de la Sioule, jusqu'à 640 au Sud de Saint-Pardoux, jusqu'à 635 au Nord près de Nades¹, formant ainsi comme un fond de bateau dont la rivière suit le thalweg. Du côté Nord, il s'adosse au pied du sommet culminant de tout le pays, le Signal de la Bosse (774 mèr.), dont on aperçoit de très loin les flancs verdoyants (forêts de Nades et des Colettes).

Cette Bosse, au sommet de laquelle de grandes exploitations modernes de kaolin ont fait retrouver des traces de très anciennes fouilles d'étain, rattachées à l'époque gauloise, a été, au moyen âge, une sorte de bastion que, tout naturellement, on a dû songer à défendre ; d'où ces vieux châteaux sur son flanc Sud : à Échassière, celui de Beauvoir, détruit à la Révolution ; à Nades, une enceinte carrée flanquée de quatre tours couronnées de créneaux, etc.².

1. A Nades, on a exploité longtemps de l'antimoine ; il y a des minerais analogues, également sur la périphérie du massif de porphyre, aux Râcles, près de Saint-Rémy-de-Blot.

2. Le duc de Morny y avait fait construire un grand château Louis XIII, qui a été détruit par un incendie.

La haute saillie qu'elle forme est un des points de repère qu'en parcourant ce pays on apprend vite à reconnaître à l'horizon; dans certaines conditions, et à certaines heures, elle devient très grandiose, notamment des environs de Pouzol, au coucher du soleil, quand on découvre, dans tout leur développement majestueux, les longues pentes boisées qui, depuis le fond de la Sioule, s'y élèvent. Dans la forêt des Colettes, sous les hêtres au tronc blanc, au sol tapissé de feuilles rousses, la végétation est souvent touffue à ce point que, perdu en la profondeur ombreuse des ravins, on doit renoncer à apercevoir un coin de ciel bleu; bercé par le murmure incessant des feuillages et la chanson des ruisseaux sur les mousses, on s'oublie alors, loin du soleil ardent qui fait la vie, dans la paisible et molle torpeur de cette fosse de verdure.

A la sortie du porphyre, la Sioule rentre dans les gneiss et micaschistes vers Saint-Gal et Ébreuil; on retrouve encore là des aspects fort pittoresques, mais qui, la nature des rochers étant la même, rappellent trop ce que nous avons vu vers Châteauneuf et Menat pour valoir une description nouvelle. Sur un petit affluent de gauche, nommé le ruisseau de la Sept et qui vient de la Lizolle, l'ancien château restauré de Châtelard se dresse au milieu des bois dans une jolie situation. Après avoir reçu ce ruisseau sous Saint-Quintin, la Sioule se transforme; au milieu d'une très large plaine d'alluvions, elle s'étale, se divise en bras autour de petites îles; en même temps, les pentes des coteaux s'adoucisent: c'est que nous traversons ici une sorte de golfe tertiaire; sur les flancs, où les vignes apparaissent, les arkoses sableuses montrent leurs teintes rouges, tandis que les sommets, vers Puyvacher et Mercurol, sont couronnés de bancs horizontaux de blanc calcaire lacustre alimentant, aux portes d'Ébreuil, de nombreux fours à chaux.

Ébreuil, c'est encore une des très vieilles villes du Bour-

bonnais. Dès le v^e siècle, Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, la mentionne sous le nom d'*Eborolacum* dans une lettre à Hypatius. Sous Charlemagne, c'était, selon Mabillon, avec Doué en Anjou, Andiac en Saintonge et Casseneuil en Agenois, une des quatre maisons royales où Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, séjournait alternativement. C'est, dit-on, Louis le Débonnaire qui y fonda, en faveur de moines de Saint-Maixent en Poitou chassés par l'invasion normande, le monastère de Léodeghard (Saint-Léger), érigé plus tard en abbaye de bénédictins par bulle de Grégoire VII (1080). Les abbés d'Ébreuil étaient seigneurs temporels et spirituels de la ville qu'ils avaient fortifiée, et faisaient foi et hommage-lige aux ducs de Bourbon et aux comtes d'Auvergne. De leur monastère relevaient plus de soixante églises. Au xv^e siècle encore, Ébreuil était une ville forte que d'anciennes gravures représentent avec une enceinte continue de remparts flanqués de tours, et le palais abbatial présentait une forteresse carrée avec quatre tours rondes aux angles.

Pendant la guerre de la Praguerie, Charles VII, qui venait de prendre Évaux, Chambon et Montaigu, s'empara d'Ébreuil. Comme son artillerie en partait à la tombée de la nuit, elle fut surprise et défaite par Jacques de Chavannes, sénéchal de Bourbonnais, qui se retira en emmenant bombardes et chevaux; le roi continua néanmoins sur Aigueperse, Charroux et Cusset, et là signa, le 24 juillet 1440, un traité avec son fils, le dauphin (Louis XI) et Charles I^{er} de Bourbon.

Plus tard, Ébreuil reçut, en 1566, la visite de Charles IX; puis les protestants s'en emparèrent par un coup de main et le conservèrent jusqu'à Henri IV. Au xviii^e siècle, la déchéance morale et religieuse des couvents d'Auvergne ayant attiré l'attention du haut clergé, le roi ordonna la suppression des fondations reconnues inutiles et le report de leurs biens à d'autres. En 1737, Massillon, qui était alors

Entrée des gorges de la Sioule, vue sur l'amont, dessin de Slom, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.

évêque de Clermont, voulut appliquer cette décision royale à Ébreuil. Mais les moines dépossédés ameutèrent les bourgeois de la ville en leur concédant la propriété des murs, fossés et remparts, et Massillon recula devant la bataille. Trente ans après seulement, un scandaleux procès, relatif à l'abbaye de Beaumont, rappela l'utilité de la mesure prise, qui fut enfin exécutée en 1768. Il n'y avait plus alors dans l'abbaye que quatre religieux.

Aujourd'hui la ville, assez morne, ne garde plus, comme tracé de son ancienne histoire, qu'une église romane, sans grand caractère artistique, contenant la chässe de saint Léger¹, et un palais abbatial du xvii^e siècle servant d'hospice.

C'est un peu au delà d'Ébreuil que la Sioule reçoit le ruisseau de la Veauce, descendu de la forêt des Colettes en passant au beau château de Veauce.

Bâti à la sortie des bois sur des rochers escarpés qui se mirent dans un étang sombre, ce château, encadré de beaux peupliers aux reflets noirs, et flanqué de grosses tours à créneaux, est, par sa position, des plus pittoresques. Situé juste au point où la montagne sauvage de mica-schistes cède la place aux pentes douces du tertiaire, d'un côté il regarde au loin, vers Ébreuil et la plaine ; de l'autre, il s'appuie sur un ravin profond qui, à son pied même, s'enfonce dans la forêt. La masse principale des bâtiments est malheureusement assez moderne, et l'ensemble a été restauré en 1842 ; il ne faut donc pas y regarder de trop près : mais l'effet général est imposant.

Veauce même est un de ces petits villages féodaux, bâtis à l'ombre du château, vivant de lui et gardant, par suite, un caractère ancien ; l'église, qui est adossée contre le parc et dominée par ses grands arbres comme une chapelle particulière, est d'un beau style roman et pro-

1. BRANCHE, *Monastères d'Auvergne*, p. 422. — Voir l'*Ancien Bourbonnais* d'Achille Allier (pl. LXXX, LXXXI, LXXXII), et *Tablettes d'Auvergne* de Bouillet (1840).

duit une impression très douce de silence et d'intimité ¹.

Nous sommes ici, d'ailleurs, dans un pays de vieilles églises et de châteaux et, sans aller très loin ni sortir du bassin de la Sioule, nous en trouverons plus d'un exemple à Bellenaves, à Nades, à Charroux, etc.

Le village de Bellenaves, construit sur le bord du massif de gneiss dressé là comme une falaise au-dessus de la plaine tertiaire, renferme, avec un château du xvi^e siècle, une des plus anciennes églises romanes du pays. Le clocher (du xiv^e siècle) a la forme d'une tour octogonale coiffée en dôme. Sur le tympan du portail, le Christ est représenté, comme sur les mosaïques byzantines, assis de face dans une gloire elliptique soutenue par deux chérubins ailés; au-dessous, on voit la Cène, où le Christ donne la communion à Judas agenouillé devant la table et, sur un côté, est figuré à part le lavement des pieds.

A Nades, on aperçoit encore, sur le flanc du coteau calcaire, les restes importants d'une enceinte carrée flanquée de quatre tours et laissant voir, par ses fenêtres béantes, le bleu du ciel.

Quant à Charroux, c'est un bien curieux village fortifié, sur le haut d'un plateau calcaire très horizontal, dressé comme un bastion naturel au milieu de la plaine, en face de l'autre place-forte féodale de Chantelle.

Ce village a son histoire. Charroux, désigné dans les titres latins du moyen âge sous le nom de *Carrotum*, paraît devoir son origine aux moines de Menat qui fondèrent, près de là, une abbaye, appelée *Abbatia Petrosa* dans la *Gallia Christiana* et, plus tard, le Pérou. Les ducs de Bourbon y eurent un château-fort, et la ville, affranchie par une charte de 1245, prit de l'importance jusqu'au xv^e siècle où elle eut à subir une série de calamités: en

1. Voir Achille Allier, *Ancien Bourbonnais* (pl. LXXXIV). Cette église de Veauce est décorée extérieurement d'une arcature en plein cintre accolée à la muraille et portée par des colonnes.

1422, une peste, qui diminua la population des trois quarts ; en 1440, une prise d'assaut par les troupes de Charles VII, qui, dit Jean Chartier, y trouvèrent un butin considérable ; en 1471, un autre siège par des soldats de Charles le

Château de Veauce, dessin de Taylor, d'après une photographie
de M. L. De Launay.

Téméraire, ceux-ci forcés de lâcher prise. Après une période de calme, en 1568, Charroux fut encore pris d'assaut par les troupes huguenotes après la défaite des catholiques à Cognat (près Gannat) ; les murailles furent renversées et les tours démantelées, les clochers démolis, le monas-

tère du Pérou détruit. Depuis, la ville ne s'est plus relevée; et s'étiolé de plus en plus, étant trop haut placée pour être d'un abord facile; ses marchés ont cessé d'être fréquentés, ses tanneries qui fournissaient la buffleterie des hommes de guerre ont disparu; ses belles maisons anciennes ont été peu à peu délaissées; sous ses portes de place-forte, il ne passe plus que des chars de blé traînés par des bœufs; son clocher, abattu par un orage au dernier siècle, reste démantelé, et son beffroi, fouetté des vents qui volontiers balaient le plateau, a pris un air tout triste.

Elles ont un grand charme, ces villes hautes de jadis, perdues en plein ciel comme un navire en mer, où l'on découvre un coin de l'infini au bout de chaque rue : ainsi Vézelay en Morvan, Toulx-Saint-Croix dans la Creuse, San Gimignano en Italie, Avila en Espagne. Elles gardent de leur passé cet air grave et recueilli, cette dignité froide, cette distinction un peu malade des vieilles personnes qui vivent renfermées et seules, toujours avec les mêmes pensées. On songe à certains visages d'une pâleur transparente où les artères envoient un sang de plus en plus appauvri, en errant dans ces rues désertes où l'herbe pousse, où les poules picorent, entre ces maisons de pierres qui témoignèrent d'une richesse solide et dont les ornements s'effritent, le long de ces murs sans une fenêtre, sans une porte, méfiants et discrets. Là se perpétuent des usages anciens, des habitudes héréditaires et ce respect de soi-même — et, en soi-même, de tous ses aïeux — qui est à lui seul une noblesse. A ses débuts, l'humanité s'isolait sur les lieux hauts d'où l'on voit loin, où l'on plane avec les nuages, où le bruissement continu du vent excite au rêve. Aujourd'hui, lasse de monter, elle s'entasse et se confond aux carrefours des plaines, à la rencontre banale de toutes les grandes routes, en face d'un horizon borné qui invite chacun à se niveler sur les plus bas.

Au delà d'Ébreuil, la Sioule n'a plus, pour atteindre la

plaine grasse de la Limagne où l'attend l'Allier, qu'à franchir, dans de nouvelles gorges, un dernier contrefort de micaschistes. Après le petit manoir d'Arçon et le château de Rochefort flanqué de six tours, près Saint-Bonnet, elle passe sous un grand viaduc de la ligne Gannat-Commentry¹, au pied du vieux village de Bègues², et enfin débouche à Jenzat, à 6 kilomètres Nord de Gannat³.

A partir de là, le caractère du pays change complètement: nous avons dit adieu aux roches cristallines pour entrer dans les marnes et calcaires tertiaires aux strates horizontales, aux faibles mouvements de terrains; dans la campagne, une terre grasse et noire, où poussent de riches moissons, est piquée de noyers au feuillage luisant; les ruisseaux y sont encaissés dans des berges d'argile qui s'effritent, entre deux rangées d'ormes ou de saules ébranchés; sur les coteaux, où les sables pliocènes donnent un sol plus sec, on cultive des vignes. La Sioule, au milieu des prés et sous les arbres, s'oublie en flânant à contourner une multitude de petites îles: elle passe le long du Mayet-d'École, de Barbérier, de Bayet, et, près de Chareil-Cintrat, où il y a un gentil petit château⁴ à tourelle carrée avec une pauvre chapelle abandonnée, reçoit, avant d'arriver à Saint-Pourçain, un dernier gros affluent, la Bouble⁵.

Celui-là peut lui apporter des nouvelles fraîches des pays de gneiss et de granit, où il vient de décrire un long cir-

1. Ce viaduc dit de Rouzat, a 280 mètres de long, 63 mètres de haut.

2. On a retrouvé à Bègues les restes d'une villa gallo-romaine.

3. Jenzat est connu au loin pour sa fabrique de vieilles. Il y existait autrefois un château-fort et un doyenné. Il y a, aux environs de Gannat, quelques vieux manoirs: à Chasours, du côté de Bègues; à Chiroux; à Fontpault; à la Fauconnière (voir une notice de Peigue dans les *Tablettes d'Auvergne*, t. II).

4. Deux planches d'Achille Allier représentent la cheminée du château de Chareil.

5. La Bouble s'appelait anciennement *Bulla* ou *Bubula*.

cuit, depuis Saint-Éloy (aux mines de houille) jusqu'à Louroux ¹, Chirat et Chantelle, grossi de tous ces minces ruisseaux, le Bellon près de Chirat-l'Église, le ruisseau de Sarre qui vient de Montmarault et celui de l'étang Ranciat de Saint-Marcel-en-Murat, le Venant du Montet et de Boussac, le ruisseau de l'étang Gratteloup de Monestier, le ruisseau de Bellenaves et celui de Naves, etc., qui drainent tout un pays assez sauvage, boisé, aux ravins profonds et difficilement accessibles. De tout ce bassin de la Bouble, le point le plus intéressant est Chantelle.

Sur la hauteur, en pays montagneux de gneiss dominant, à l'Est et au Sud, la plaine tertiaire d'Allier, au Nord le ravin profondément encaissé de la Bouble, Chantelle-le-Château se dresse en face de Charroux, qu'elle regarde par-dessus le ruisseau de Taxat et de Fourille. Comme tant d'autres anciennes places militaires, elle est bâtie sur un promontoire qui s'avance en pointe dans un coude très allongé et très étroit de la rivière. La ville moderne s'étale sur le plateau; le château, avec un couvent, occupe l'extrémité la plus avancée, et leurs murailles prolongent le rocher à pic qui domine la rivière.

Il est fort beau, ce ravin ², avec ses deux aspects très différents à l'Ouest et à l'Est : d'un côté, nu et rôti au soleil comme les pentes du Tage à Tolède; de l'autre, frais et ombreux comme une rivière de Vendômois ou de Touraine.

C'est le premier aspect qu'on découvre, très caractérisé, d'une terrasse élevée longeant le château à l'Est; de là, on aperçoit, sur le versant exposé au Midi, les rochers de gneiss gris ou violacés, ressortant par tous les trous de

1. Louroux de Bouble : *Oratorium super Bubulam* (xv^e siècle).

2. Voici ce qu'en disait Nicolas de Nicolay au xv^e siècle : « De l'Occident est un profond et épouvantable précipice de rochers, au fond duquel, avec un bruyant cours en forme de serpent, s'escolle le fleuve, ou plutôt torrent, de Bouble, très dangereux quand il se déborde. »

leur manteau déchiré de bruyères roses ou de fougères; à la recherche d'un peu d'herbe, des moutons et des chèvres y paissent sous la conduite d'une fille qui tressaille en entendant à ses pieds siffler des vipères; au fond, la rivière brillante est coupée de rochers sombres à fleur d'eau, et, sur le prolongement du versant où nous sommes, versant découpé en rentrants et saillants comme un bastion, Chantelle montre ses plus vieilles maisons aux grands toits de tuiles bruns dominés par des clochers d'églises.

Pour voir le ravin verdoyant de l'Est, il faut descendre un sentier en lacets et passer un pont de bois d'où le château apparaît, en haut de son rocher à pic, joliment encadré de peupliers : on peut alors, dans les prés ombreux, suivre la rivière élargie, que domine toujours la masse imposante, mais confuse, du château, avec ses bâtiments aux toits inégaux et ses tourelles.

Chantelle, ce coin de terre actuellement si ignoré, a eu son heure de renommée, et sa fortune a, un moment, intéressé celle même de la France, lors de la fameuse conjuration du connétable de Bourbon, dont l'échec acheva l'écrasement de la dernière grande puissance féodale capable de lutter contre la royauté.

Très ancienne ville ¹, importante dès le v^e siècle ², prise et détruite par Pépin le Bref au viii^e siècle, relevée sous Charlemagne, Chantelle fut, de bonne heure, associée à la fortune de la maison de Bourbon, dont elle devait, au temps du connétable, devenir la résidence fréquente et, avec Carlat, la principale place-forte ³.

1. La carte de Peutinger mentionne déjà *Cantilia antiqua* (Chantelle-la-Vieille) sur la voie romaine d'*Augustonementum* (Clermont) à *Avaricum* (Bourges). Chantelle-la-Vieille est aujourd'hui un village au pied de Chantelle-le-Château.

2. Sidoine Apollinaire en parle dans une lettre de 480.

3. Au seizième siècle, il y avait dix-sept châtellenies en Bourbonnais :

Quand, penché sur de vieux livres maussades, on essaie de reconstituer, de faire revivre dans sa pensée, l'ancienne histoire d'une région souvent parcourue, on est frappé de voir tels villages perdus, presque déserts aujourd'hui, où l'on a seulement par hasard, en passant, remarqué l'effet pittoresque d'un bout de ruine, reprendre une importance prépondérante; alors, tout en continuant à lire de mornes récits de faits de guerre ou de négociations diplomatiques, on aperçoit distinctement le paysage coloré, lumineux, où tout cela s'est passé; et le souvenir de ces tours à créneaux, de ces murs garnis de lierre, de ces fossés remplis d'arbres, de ces cours envahies par l'herbe, en pleine nature solitaire, sous le grand ciel, au haut de quelque rocher abrupt ou dans l'ombre d'un ravin, vient former, en marge des in-folio poudreux, une illustration qui les fait vivre. Au XI^e siècle, voyez, au long de la Sioule, ces couvents célèbres : Port-Sainte-Marie, Menat, Ébreuil, Saint-Pourçain; plus loin, dans le Bourbonnais, ces quatre seigneuries des sires de Bourbon, Chantelle, Bourbon-l'Archambault, Hérisson, Murat; au XVI^e siècle ces châtellenies : Billy, Murat, Tizon, Verneuil, etc.; pas un de ces noms qui n'évoque l'image de quelque belle ruine féodale.

C'est sous les ducs de Bourbon Louis II (1356-1410), puis Pierre II, sire de Beaujeu (1488-1503), que la place de Chantelle prit son développement.

Pierre II, qui avait épousé la fille aînée de Louis XI, Anne de France, et avait fini par constituer, dans le centre de la France, une sorte de petit royaume, mourut en 1503, laissant une fille, Suzanne de Bourbon, qui épousa bientôt son cousin, Charles III de Bourbon, comte de Montpensier, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, etc., nommé plus tard par François I^{er}, dès son avènement, connétable de

Moulins, Ainay-le-Château, le Donjon, Billy, Chavroche, Chantelle, Gannat, Hérisson, la Bruyère, Cerilly, Montluçon, Murat, Souvigny, Tizon, Ussel, Verneuil, Virloy.

France, puis, après la victoire de Marignan à laquelle il avait fortement contribué, vice-roi de Milan. C'est à ce Charles de Bourbon, son gendre, qu'Anne de France, avant

Château de Chantelle, dessin de Taylor d'après une photographie
de M. L. De Launay.

de mourir à Chantelle ¹, légua par testament la succession de tous ses biens ou immeubles. La fortune du connétable avait atteint son point culminant, quand Louise de Savoie, mère de François I^{er}, imagina de lui disputer ses

1. Le 14 novembre 1522.

biens par un procès intenté devant un parlement à sa dévotion.

Que s'était-il passé? Longtemps on a cru, et c'est la thèse soutenue par Mignet, Michelet, etc., que Louise de Savoie avait voulu se faire épouser par le connétable et prétendait, soit se venger de ses dédains, soit l'amener à capitulation¹. Ce roman piquant, qui avait au moins l'avantage d'expliquer bien des choses², est, paraît-il, abandonné aujourd'hui. Toujours est-il que Charles-Quint, averti du mécontentement ou des ambitions du connétable, envoya, un jour, secrètement à Chantelle, où celui-ci résidait, Adrien de Croÿ, qui entra au château, déguisé en paysan pour ne pas éveiller les soupçons, et lui offrit un projet de traité avec l'empereur et Henri VIII. On prétendit même, à l'époque, qu'il avait été question d'arrêter François I^{er} quand il traverserait le Bourbonnais, de lui mettre « un chaperon en gorge » et de l'enfermer à Chantelle. François I^{er}, informé à demi, écrivit au connétable de partir pour l'Italie et, comme l'autre ne bougeait pas, vint lui-même à Moulins où il le trouva malade; là il lui dit qu'il savait sa trahison, mais lui offrit son pardon et la restitution de ses biens s'il promettait de rompre avec l'Espagne et de venir le trouver à Lyon. Le connétable promit; — quand on a vu son superbe portrait par le Titien, ces yeux perçants au regard oblique, cette bouche pincée et résolue, cette expres-

1. Voir notamment MIGNET, *Rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint*, t. I, p. 364 et suivantes; et, pour la thèse contraire, PAULIN PARIS, *Étude sur François I^{er}*, Techener, 1885, tome II, etc. Il semble que, dans cette question, les noms de Bourbon et de Montpensier, qui s'y trouvaient mêlés, aient eu pour effet d'éveiller les passions politiques des historiens, soit dans un sens, soit dans l'autre.

2. Mignet cite notamment une dépêche de Louis de Praet à Charles-Quint du 8 mai 1523 où le roman est déjà formellement énoncé; il est assez curieux qu'Anne de Beaujeu ait poussé elle-même le connétable à la résistance. (MIGNET, p. 385, d'après la déposition de l'évêque d'Autun, f. 230.)

sion d'orgueil presque moqueur, on devine de quel air il dut jouer la comédie; — puis, le roi parti, il se fit porter en litière jusqu'à Saint-Gérard-le-Puy et la Palisse; mais là, disant qu'il était décidément trop fatigué, il échappa au gentilhomme Pérot de Warty, laissé pour le surveiller, et revint à franc étrier se fortifier dans Chantelle.

C'est là qu'il avait son artillerie (quinze ou seize pièces) et qu'il espérait pouvoir tenir; mais la place, tout bien examiné, se trouva moins forte qu'il ne croyait; aussi, laissant le bâtard de Savoie et le maréchal de Chabannes y entrer derrière lui avec 4,000 hommes, il s'enfuit, traversa l'Auvergne sur des chevaux ferrés à rebours et gagna la Franche-Comté. On sait comment, quatre ans après, il mourut à l'assaut de Rome.

Le château de Chantelle, aussitôt démantelé, fut rasé plus tard sur l'ordre de Richelieu, et les bâtiments qu'on voit aujourd'hui ne sont plus que le manoir d'Anne de Beaujeu à l'Ouest, avec ses deux tours carrées couvertes en tuiles plates, et, tout contre, un couvent de génovéfains avec une église romane.

Saint-Pourçain, où nous arrivons enfin, est aujourd'hui une très coquette petite ville d'environ 3,500 habitants, bâtie sur la Sioule, large et verdoyante, à la rencontre du ruisseau de Gaudet: c'est un chef-lieu de canton gai, propre, avec un cours planté de beaux platanes longeant ce ruisseau d'un côté, de l'autre bordé de cafés, d'hôtels, de places publiques, comme une promenade de ville d'eaux. Les habitants, très aimables et joviaux, ne ressemblent plus du tout aux Marchois ni aux Auvergnats que nous venons de quitter; ce sont de vrais Bourbonnais, et il suffira de dire, pour les caractériser, qu'on les appelle les Marseillais du pays.

Historiquement, Saint-Pourçain est une des plus vieilles villes de la région; on conte que, vers 527, il y avait déjà

là un monastère nommé *Mirandense*¹, à la porte duquel vint frapper, un jour, un esclave arverne, Portianus, échappant à la cruauté de son maître franc. On l'accueillit; mais peu après le maître accourut, prétendant que l'abbé avait voulu lui voler son esclave et, comme on discutait, de son épée il creva les deux yeux du jeune homme : « Garde-le, maintenant, dit-il en riant, il n'est plus bon à rien. »

Portianus resta au couvent, en devint un jour l'abbé et lui laissa son nom. Le monastère prospéra et, en souvenir de son origine, reçut, en 875, le droit d'asile et de refuge. Avant saint Louis, on y frappait monnaie², et longtemps ce fut une des treize bonnes villes de la Basse-Auvergne.

Saint-Pourçain se vante d'avoir donné naissance à Pierre Cœur, père du fameux Jacques Cœur. Comme monuments, la ville montre de loin ses deux clochers de forme également originale : l'un³, le beffroi de l'hôtel de ville avec un lanternon au sommet; l'autre, celui de l'église, dont la flèche, à base carrée, est posée suivant les diagonales de la tour, également carrée, qui la porte. Sur une cour de caractère ancien, on voit : d'un côté, l'église avec une belle abside; de l'autre, l'ancien réfectoire des bénédictins.

Sortant de Saint-Pourçain, sous un large pont, en face d'une importante minoterie, la Sioule vagabonde encore pendant quelques kilomètres dans un pays aimable, le long de coteaux plantés en vignes, dont les crus furent réservés jadis pour la table de Henri IV; elle reçoit la rivière Ouzenan, venue du pittoresque village de Ver-

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *De vitâ Patr.*, cap. v. — Martyr. rom., 24 novembre. — BRANCHE, *Monastères d'Auvergne*, 1842, p. 53.

2. Il exista à Saint-Pourçain, de 1346 à François I^{er}, un atelier monétaire royal qui fut ensuite transféré à Montferrand.

3. Voir Achille Allier (pl. cxv).

neuil¹, où des restes de remparts et une église romane dominant un ravin ombreux, et va enfin se perdre dans l'Allier, entre Contigny et Monétay.

L. DE LAUNAY,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

1. Verneuil était une des dix-sept châtellenies du Bourbonnais et possédait un château du xiv^e siècle avec quatre grosses tours carrées réunies au moyen d'une courtine crénelée se terminant par une galerie. La ville fut ruinée pendant les guerres du Bien public. Agnès Sorel, qui était née aux environs, voulut, en mourant à Jumièges, que son cœur y fût transporté, tandis que son corps était inhumé à Loches.

VIII

LES

GORGES ET PONTS NATURELS

DE L'ARGENS, DE LA SIAGNE ET DU LOUP

VAR ET ALPES-MARITIMES

(PAR M. GABRIEL GAUPILLAT)

Entre Toulon et Nice, trois vallées du littoral de la Provence, celles de l'*Argens*, de la *Siagne* et du *Loup*, possèdent des curiosités naturelles qui, sans être inconnues, n'ont certes pas encore la réputation qu'elles méritent.

I. *La perte de l'Argens*. — Trop sommairement décrite dans les Guides, elle présente un site fort curieux. D'abord une cascade large de 50 mètres, haute de 10 à 12, appelée *Saut de Saint-Michel*; puis un lit sinueux long de 150 mètres dans des berges argileuses peu consistantes, qui ont rempli le petit fleuve de leurs éboulements : ici commence la perte, sous un tunnel jadis long de 60 mètres ¹, mais dont un effondrement a fait deux ponts, longs effectivement de 15 et 30 mètres, séparés par un gouffre. Cette sorte de vaste cheminée elliptique, au fond de laquelle on voit écumer le torrent, a 15 mètres de profondeur, et 15 mètres de grand

1. Et non de 230 comme le dit le Guide Joanne, *Provence*, page 222 (édition de 1892.)

diamètre. Chacun des deux ponts est surmonté sur la rive gauche (Est) d'un mur qui interdit l'accès de la propriété voisine (château d'*Astros*).

En amont du premier pont, à l'entrée même, il y a sur la rive droite une petite grotte à stalactites, inaccessible, mais qu'on peut voir par un trou percé dans sa voûte, à fleur du sol. Sur la rive gauche, au niveau de l'Argens, une source sort d'une crevasse ou petite caverne. C'est probablement une infiltration du Saut de Saint-Michel, dont la cuve, ou *gour*, est toute crevassée. Cette eau peut venir aussi d'une dérivation ou petit bras du fleuve, dont nous parlerons plus loin. Toutefois, les habitants du pays prétendent que la température de cette source est de beaucoup inférieure à celle de l'Argens (non vérifié, ce point étant inaccessible lors de notre visite). Sur cette même rive gauche, non loin de la source, à la partie supérieure de la berge, est un petit aven bouché; puis un trou artificiel, destiné à retrouver la source, croyons-nous, et inachevé.

En amont des ponts, l'accès de la rivière pour le touriste est impossible. Au contraire, en aval du second pont, la berge de la rive droite se laisse descendre. On peut escalader de proche en proche d'énormes quartiers de roches tombés dans le torrent, et contempler la sortie du second pont; là l'Argens reçoit deux jolies cascades hautes d'une dizaine de mètres, qui lui ramènent l'eau d'un second bras, détaché sur la gauche, avant le Saut de Saint-Michel. Sur la rive droite jaillit, au fond d'une petite grotte naturelle, entre le sable et la pierre, une triple source plus chaude (15°3) que l'eau de l'Argens (12°5)¹. A côté de cette source, l'antique chapelle de Saint-Michel est creusée dans la roche même, sur une longueur de 15 mètres et une largeur de 5^m,90.

La carte au 80,000° (feuille de Draguignan) nomme

1. Température prise le 10 mars 1893, en compagnie de E.-A. Martel.

abîmes les cascades et pertes de l'Argens. La carte géologique de cette feuille (dressée par M. Zurcher de 1883 à 1890 et publiée en 1891) place le lit du fleuve dans des alluvions surmontées de « tufs déposés par des eaux fortement calcaires, provenant de sources qui subsistent encore, mais dont la teneur en sels a diminué à un tel point qu'il y a

Sortie de la porte de l'Argens, dessin de Vuillier,
d'après une photographie de M. E.-A. Martel.

plutôt actuellement dislocation des anciens dépôts que continuation de leur formation » (Légende de la carte).

Nous avons constaté que presque toute la roche en place est, en effet, recouverte de ce tuf calcaire, ou travertin, semblable à celui que déposent les sources de Saint-Allyre à Clermont-Ferrand, de Salles-la-Source, de Creissels, etc.

Il est certain que l'Argens coulait jadis en cet endroit

Le Pont-nâ-Dieu, dessin de Vuillier, d'après une photographie.

par un ou plusieurs bras, au même niveau, sur une abondante couche de pétrifications déposées par ses eaux. Un petit barrage, naturel ou non, a pu en ce point favoriser le commencement du dépôt par évaporation aux basses eaux. Le dépôt s'est ensuite continué et a considérablement augmenté avec le temps. Cette formation est semblable à celles des gours de nos rivières souterraines et des sources du Mammouth au Parc National américain de Yellowstone. Ici, comme partout ailleurs en pareil cas, l'Argens a donc peu à peu surélevé son propre lit, sur une longueur d'environ 220 mètres, au bout desquels il dut se précipiter en cascade pour regagner le niveau de son ancien lit. En effet, un bras tout à fait abandonné, le plus oriental, se termine par un front de cascade en tuf large de 35 mètr, haut de 8 à 10 ; et nous avons mentionné deux autres cascades, en fonctionnement contemporain, ramenant les eaux du petit bras au lit principal, en aval du dernier pont. C'est là que devait être la grande cascade générale.

Mais, lors de la formation séculaire de cette colossale banquise, un filet d'eau, profitant d'une fissure, s'est ménagé un canal, dont l'origine était au Saut Saint-Michel. Puis la rivière, adoptant forcément les lignes de plus grande pente, s'est frayé un chemin souterrain, qu'elle a peu à peu transformé en un vaste tunnel ; les autres dérivations aériennes ont alors joué le rôle secondaire de trop-plein. Par la suite, le tunnel s'est effondré au milieu. En résumé cette perte est un pur accident, qui n'intéresse pas la roche en place, sous-jacente, et qui s'est manifesté aux dépens d'une formation adventice. Elle est d'ailleurs des plus pittoresques avec ses cascades, ses tunnels et son torrent écumeux.

Exactement de la même manière s'est construit, sur le Paillon, le *pont naturel de Saint-André*, à 6 kilomètres Nord de Nice. La grotte qui en résulte est longue de 50 mètres. Le propriétaire y a ménagé le long du Paillon souterrain une passerelle. Une route utilise, pour traverser

le fleuve, le tablier de ce pont naturel. L'abondante végétation qui pend du cintre de l'arcade et les cascates qui en descendent font de l'ensemble un joli site.

II. *Le Pont-né-Dieu*. — Analogue, mais plus imposant et beaucoup plus élevé, dans le grandiose cañon de la Siagne, se trouve à l'Est de Saint-Vallier (et de Grasse) le *Pont-né-Dieu* (« Pont né de Dieu », et non « Pont à Dieu », comme on l'écrit souvent). Il est constant que le tuf s'est accumulé dans un rétrécissement extrême de la vallée, sur une hauteur de 45 mètres, et que la Siagne, a autrefois franchi ce barrage; elle a ensuite miné l'obstacle, en y forant peu à peu le tunnel dans lequel elle passe actuellement. La longueur est de 12 mètres, la hauteur sous voûte de 10 à 15. La section est trapézoïdale, large de 5 mètres au niveau de l'eau et de 10 au linteau. Enfin le tablier, dont la forme est celle d'un dos d'âne, transversal au courant, se relevant vers chacune des falaises droite et gauche, comme un paraboloïde hyperbolique, a 60 mètres de long, et 45 mètres de haut (mesures prises avec E.-A. Martel le 26 mars 1893). Les trois arcades naturelles que nous venons de décrire sont à rapprocher du pont de la Tiretaine à Clermont-Ferrand, mais nullement du célèbre Pont d'Arc sur l'Ardèche, qui, lui, est creusé dans la roche en place, dans les assises crétacées elles-mêmes.

Avant de quitter le sauvage cañon de la Siagne, nous devons encore mentionner : 1° *La Foux*, puissant affluent de gauche, long de 900 mètres seulement, et sortant d'une caverne où l'on peut suivre à pied, pendant 50 mètres, une galerie haute de 3 à 4 mètres jusqu'à un lac profond; je n'ai pu explorer cette galerie jusqu'au bout, faute de bateau (mars 1891); 2° La grotte de *Mons*, connue depuis longtemps, trop fréquentée et abimée; 3° Les grottes des *Deux-Goules* (ou sources), fouillées par M. Rivière, dont on connaît les beaux travaux dans cette région (en particulier à Menton); 4° La grotte de *Saint-Cézaire*, sur le pla-

La gorge du Loup, dessin de Vuillier, d'après une photographie.

teau, à gauche de la Siagne, toute petite, longueur 150 à 200 mètres; assez jolies cristallisations en choux-fleurs, analogues à celles que nous avons trouvées dans quelques avens. Nous avons visité Saint-Césaire en 1891. La découverte avait eu lieu l'année précédente, en remuant des pierres dans un champ. Cette grotte est fermée et bien aménagée.

III. *La gorge du Loup*. — Une des grandes beautés de la France. C'est un majestueux cañon calcaire, où s'écoule de gours en cascades un véritable torrent alpestre. Il possède sur son flanc oriental une cascade remarquable, petit Staubbach descendu du village de Courmes. Par une échancrure de la falaise, la colonne d'eau tombe verticale d'abord, pour rebondir ensuite en deux ou trois sauts jusqu'au Loup. Quoique d'une moyenne abondance, elle a pourtant tellement excavé la roche sur laquelle elle glisse, qu'il en est résulté un vide, permettant de passer derrière la chute d'eau elle-même.

Aujourd'hui, elle se précipite presque isolée comme au milieu d'un puits, dans un cirque étroit. La grande cascade du Mont-Dore présente une disposition de ce genre. Mais combien plus grandiose est l'immense fissure où le Loup gronde, presque enfoui sous terre entre deux murailles calcaires hautes de 300 ou 400 mètres, véritable combinaison d'une gorge des Alpes et d'un cañon des Causses !

A 500 mètres d'une station de la nouvelle ligne de la Compagnie du Sud, aux portes de Grasse, de Cannes et de Nice et merveilleusement aménagée, la coupure du Loup réclame la visite de tout voyageur à la « Côte d'Azur ».

GABRIEL GAUPILLAT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

EN CORSE

(PAR M. TH. SALOMÉ)

I

Le démon familier qui m'anime et m'agite m'a fait entreprendre pendant les vacances pascales de l'an de grâce 1893, en compagnie de la Section des Hautes Vosges et sous la direction de notre excellent collègue le Dr Alban Fournier, une excursion d'outre-mer qui tendait à deux fins : découvrir un département français et y fonder une Section du Club Alpin. Le département existe, c'est la Corse ; la Section... nous verrons plus tard.

Le lundi 27 mars, à 5 heures du soir, nous nous embarquons à Marseille sur un paquebot de la Compagnie transatlantique, l'*Afrique*, et le lendemain matin, vers 8 heures, nous étions en vue des côtes de la Corse. Des crêtes neigeuses pointent derrière les hautes falaises, et bientôt le magnifique panorama du golfe d'Ajaccio se développe à nos regards. Voilà la tour de *Parata*, au Nord, comme une sentinelle avancée, et les *Petites-Sanguinaires* ; au centre du paysage, *Mezzo Mare*, la plus grande du groupe des Sanguinaires, avec son phare et son sémaphore ; voilà le cap *Muro*, qui ferme la baie au Midi ; au fond, Ajaccio, toute blanche, dans un amphithéâtre de montagnes toutes vertes, qui se mirent aux flots bleus de cette Méditerranée pareille à un reflet du ciel.

Un vieux chroniqueur, Petrus Cynæus, fait remonter l'origine d'Ajaccio à Corsus, proscrit romain, qui donna son nom à l'île et nomma la ville *ad jaceo* (je me repose auprès). Mais une tradition locale veut qu'Ajaccio ait été fondée par Ajax, fils de Télamon, et cette tradition se trouve confirmée par un passage célèbre de la *Belle-Hélène* : « Ajax ! Ajax ! vocifère Calchas. — Il ne faut pas crier *Ajax si haut !* » répond le héros grec. Je n'ose décider laquelle de ces deux étymologies est la plus vraisemblable.

Tout le monde est sur le pont et aspire avec énergie les aromes de cette autre *gueuse parfumée* dont Napoléon ne pouvait parler sans émotion et qu'il prétendait reconnaître à six lieues de distance. Nous stoppons en rade, et aussitôt des barques d'hôtel viennent en foule accoster le bâtiment, au milieu d'un vacarme de compétitions injurieuses. C'est la lutte pour le client. Lutte inutile, puisque nous sommes attendus à l'hôtel Bellevue, tenu par M. Budtz, où a lieu la distribution des billets de logement. Après avoir pris possession de nos domiciles respectifs, dispersés un peu partout, nous nous retrouvons à l'hôtel pour déjeuner. Au moment de nous asseoir, nous constatons l'amabilité de notre hôtesse, M^{me} Budtz, sous la forme d'un petit bouquet de giroflées et d'anémones qui marque la place de chaque convive. Au dessert, nous faisons connaissance avec le *broccio* national, un fromage de chèvre blanc, frais et parfumé comme le maquis. Après quoi, visite de la ville et des environs. Le temps est beau, la glycine est en fleurs et les hirondelles sont depuis longtemps arrivées !

La rue Fesch, dans le *borgo*, est remarquable par les industries de plein vent qui s'étalent sur ses trottoirs : ce ne sont partout que marchands de tabac (dont la vente est libre dans l'île de Corse), marchands d'oranges, de galettes de polenta, de chapelets de piment ; des échoppes de cordonniers, des échoppes de fripiers, tout le déballage des Halles et du Temple réunis. A la Poissonnerie, on nous

montre des *murènes*, le poisson favori de Lucullus, que les gastronomes romains nourrissaient de la chair de leurs esclaves. Pas de leurs esclaves corses, au moins, car il n'y avait pas d'esclaves corses dans le monde antique. Les prisonniers corses n'ont jamais pu se résigner à la servitude; ils s'évadaient ou se suicidaient. N'étant pas de qualité marchande, les Romains n'en voulaient pas. Il y a une *Prud'homie* à Ajaccio, c'est-à-dire un tribunal qui statue spécialement et exclusivement sur les différends entre gens de mer. Les décisions rendues par cette juridiction sont d'une simplicité de formes que nous ne saurions trop recommander à la commission extra-parlementaire chargée de la revision du code de procédure; elles ne sont pas constatées par écrit et elles ne sont susceptibles d'aucune voie de recours. Pour le surplus, monuments et curiosités, consulter les Guides.

A peine sortis de la ville, passé un bois de pins maritimes, nous sommes embaumés par les émanations pénétrantes du maquis. Le maquis est une brousse composée d'un grand nombre d'arbrisseaux balsamiques: l'arbousier, le ciste, le laurier-thym, le lentisque, le myrte, le romarin. De cette combinaison aromatique se dégage une odeur particulière, spéciale à la Corse, l'odeur glorifiée par Napoléon. Le chemin se déroule dans un véritable jardin bordé de cactus aux vertes raquettes. Du sommet de la colline, la vue est splendide, sur le golfe jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon et sur la ville depuis l'établissement des bains de mer jusqu'à l'embouchure de la Gravona. Le soleil couchant dore de ses rayons les croupes de neige du *Monte d'Oro*. Nous le saluons de loin, en attendant que nous allions le contempler de plus près, et nous regagnons Ajaccio comme à regret, parmi des sentiers où les pêchers sont en fleurs, les amandiers en fruits, les orangers en boutons, et les asphodèles dans leur plein épanouissement.

II

D'AJACCIO A SARTÈNE

Le lendemain matin, à 6 heures, nous roulions vers Sartène, sur la route de *Cauro*, par une belle allée d'eucalyptus qui longe le port jusqu'au *Campo dell'Oro*, le jardin nourricier d'Ajaccio où tous les légumes et les fruits poussent comme dans la terre de Chanaan. Un champ d'or pour les maraîchers, d'où son nom. Nous sommes vingt-deux alpinistes des deux sexes, distribués dans sept voitures lancées au grand galop. Ces petits chevaux corses sont d'une ardeur et d'une endurance inimaginables, faisant couramment 60 à 70 kilomètres par jour. Les nôtres en feront davantage aujourd'hui. Au bout de deux heures cependant, le relief du sol s'accuse; la route s'engage dans la montagne et tout le monde met pied à terre pour se dégourdir les jambes dans la montée du *col Saint-George*. Elle mesure 12 kilomètres, cette montée; aussi, quand l'occasion s'en présente, nous prenons les raccourcis, par des sentiers adorables taillés dans des buissons de lentisques et de bruyères arborescentes. Sous la végétation luxuriante perce le porphyre rose, qui constitue le *substratum* géologique de l'île de Corse. Cauro est un charmant village, fort apprécié des familles ajacciennes en villégiature.

A 10 heures, nous arrivons au col Saint-George (altitude, 762 mèt.) d'où l'on découvre un vaste horizon et de belles échappées sur Ajaccio, les Sanguinaires et le golfe.

A midi, nous sommes à mi-route, au *pont d'Abra*, sur le *Taravo*, entre le 42° et le 43° kilomètre. Nous faisons halte, à l'ombre, à côté d'une source, et déjeunons champêtrement sur l'herbe avec les provisions tirées des sacs.

A partir d'ici, le paysage prend plus d'ampleur. Nous

traversons *Petreto*, *Casalabriva*, *Olmeto*, avant d'arriver à *Propriano*. Les hauteurs voisines de la route sont piquées de points blancs qui rappellent les coubas musulmanes d'Algérie. Ce sont des tombeaux où les familles aisées font inhumer leurs morts, et sur lesquels elles élèvent des chapelles funéraires, bien haut, bien en vue, bien loin de la promiscuité des cimetières. En Corse, les cimetières sont rares; on se fait enterrer où l'on veut : dans son champ, dans sa vigne, au bord de la mer, comme Chateaubriand sur l'îlot du *Grand-Bé*. Le prince Jérôme Napoléon avait demandé, dans son testament, à être enterré dans l'une des Sanguinaires. La politique l'a relégué à la Superga, monument somptueux, moins poétique pourtant qu'un récif battu par les vagues. Ça et là, des rencontres pittoresques font la joie de nos photographes : c'est un paysan à cheval, se rendant au marché, le fusil en bandoulière, comme tout bon Corse qui se respecte et promène avec lui son porte-respect : « Garde-toi, je me garde. » C'est un berger, vêtu du *pelone* national en poil de chèvre. Ou encore des paysannes canéphores, de noir vêtues, qui viennent de la fontaine, et portent, dans des attitudes de femmes bibliques, leur jarre en terre vernissée posée sur le pan de leur robe coquettement relevée sur la tête.

Il est 7 heures et demie quand nous entrons à *Sartène*, ville pittoresque, bâtie en amphithéâtre sur une terrasse qui domine de 300 mètres la vallée du *Rizzanèse*. Vue à distance, *Sartène* rappelle Constantine et Pont-en-Royans. Nous descendons à l'*Hôtel de l'Univers*, tenu par César, ou plutôt nous y montons, car la salle à manger est au second étage au-dessus de l'entresol. Notre hôte, qui ne s'appelle pas César pour rien, a une manière triomphante de déboucher les bouteilles d'eau d'Orezza; il cogne tout simplement le cul de la bouteille contre le mur, en prenant la précaution d'amortir le coup par une serviette faisant tampon. Cette eau d'Orezza est une véritable eau de Jou-

vence. Ses vertus ferrugineuses vous remontent un homme en quelques semaines.

La vieille ville est remarquable par un enchevêtrement extraordinaire de ruelles chevauchant les unes sur les autres, barrées d'escaliers et compliquées à un point tel qu'elles paraissent avoir été construites, d'après la pittoresque expression d'un écrivain, par un chat emmêlant une pelote de laine. Dans la rue de la Poste, nous nous faisons accommoder chez un coiffeur qui a une enseigne à deux volets; on lit sur l'un : « Ici on embellit la jeunesse, » sur l'autre : « Ici on rajeunit la vieillesse. » Ce Figaro est un homme avisé qui ne doit pas manquer de pratiques.

La population de Sartène est hospitalière et affable pour les étrangers, pour les *continentaux* surtout; en revanche, les querelles y sont fréquentes entre concitoyens, les haines intestines y sont vivaces. Sartène a la réputation d'être la citadelle de la *vendetta*, et ce n'est pas ici que fleurit cette plante délicate et rare que l'on appelle la réconciliation des partis. J'avais cru, sur la foi d'un Guide autorisé, qu'on avait constaté depuis quelques années un notable adoucissement dans les mœurs des habitants de l'arrondissement de Sartène. A peine étions-nous rentrés dans nos foyers que les journaux publiaient l'entrefilet suivant :

« Le procureur de la République et le juge d'instruction de Sartène sont venus ce matin à Bonifacio, pour procéder à l'instruction d'un crime inspiré par la *vendetta*. En avril dernier (1893), un certain Giorgi tuait d'un coup de feu un sieur Quilichini, de Porto Vecchio, et gagnait le maquis. Hier, Giorgi fut surpris par le fils de Quilichini qui lui tira un coup de feu à bout portant. Suivant l'expression du maréchal des logis qui a constaté le crime, c'était vraiment un beau coup de fusil. La balle, entrant par derrière la tête, traversa le crâne et sortit par le front. Le vengeur Quilichini était resté trois jours à l'affût pour attendre le

meurtrier de son père. Il aurait pu se livrer, la Cour d'assises l'aurait acquitté; mais c'était laisser les siens en proie à la vendetta de la famille Giorgi; aussi s'est-il jeté dans le maquis. » (*Le Temps*, 25 juillet 1893.)

On sait que les bandits comme Giorgi et Quilichini, qui s'intitulent volontiers *banditi dell'onore*, n'entendent pas être confondus avec les scélérats vulgaires. Voici une histoire qui caractérise bien la différence. Il y a trois ans, deux Lucquois viennent travailler dans l'île, deux chena-pans de la pire espèce. Ils assassinent le fermier qui les occupait, le dépouillent et prennent le maquis, où ils se livrent au brigandage, arrêtent les voyageurs et les rançonnent. Indignés, les bandits (les vrais) leur tendent une embuscade, les tuent et les exposent au coin d'un bois avec un écriteau ainsi conçu : « Ces hommes déshonoraient notre profession, nous en avons fait justice ; qu'on n'accuse personne de leur mort. »

III

DE SARTÈNE A BONIFACIO

Quand on quitte Sartène pour Bonifacio, on suit un chemin en corniche d'où l'on a une vue magnifique sur la vallée du *Rizzanèse* et le golfe de *Valinco*. La route a été percée, à coups de mine, dans un clapier de blocs de granit descendus des pentes du *Murato*. Au delà du pont d'*Ortolo*, elle traverse le domaine de la Société des vignobles de Sartène, qui a déjà mis en valeur plus de 700 hectares. Un peu plus loin, un chemin, à gauche, conduit à l'*Uomo di Cagna*, rocher de 1,200 mètres d'élévation, qui se termine par un grand bonhomme qui paraît rouler une brouette; puis la route s'élève par une succession de lacets jusqu'au *col de Roccapina*, où vient s'arrêter brusquement une chaîne de rochers surmontée d'un bloc de granit qui

affecte la forme « cyclopéenne » d'un lion au repos. A chaque pas dans cette région, surtout du col au village de *Pianottoli*, ce sont des roches figurées, un chaos de pierres grandes comme des maisons auxquelles l'érosion des eaux a donné la structure la plus variée : ici, une tête d'hippocampe; là une trompe d'éléphant; partout des marmites renversées, des mégalithes disloqués dans des équilibres invraisemblables.

A 10 heures et demie nous sommes à *Pianottoli*, où sévit une malaria estivale qui détermine l'exode de toute la population. La moisson terminée, les habitants émigrent avec leurs familles, leurs chiens, leurs chats, leurs basses-cours et leurs troupeaux et s'en vont dans la montagne, à *Zerubia*, à 68 kilomètres de *Pianottoli*. Autant en font les habitants de chaque commune de la région infectée par la malaria : chacune a sa station d'été attirée, d'où on descend pour la vendange, où l'on remonte aussitôt après. De fait, il ne reste qu'une seule famille à *Pianottoli*, celle du chef-cantonnier qui nous déclare que la malaria est imaginaire, ces habitudes d'émigration nullement justifiées. Depuis trois ans qu'il habite *Pianottoli*, avec sa femme et ses enfants, été comme hiver, il n'a eu chez lui aucun malade. Rapportez-vous-en donc à la voix publique !

Après avoir déjeuné dans un méchant cabaret où l'on nous fait boire un vin douceâtre du pays, très justement nommé vin de *Pruno*, nous reprenons la route de *Bonifacio*. A droite sur la côte se dresse la vieille tour de *Figari* et, après avoir traversé le pont de *Ventilègne*, nous arrivons au col d'*Arbia* d'où se découvre tout à coup le panorama de *Bonifacio*, une des villes les plus curieuses de l'Europe, avec ses falaises de calcaire aveuglantes de blancheur. Du col on descend à la marine par une chaussée poudreuse bordée de jardins d'oliviers. Un de nos collègues de la Section d'Auvergne, M. Bogros, en ce moment receveur de l'enregistrement à *Bonifacio*, vient à notre rencontre avec un de

mes compatriotes du Nord, M. Ryckebusch, receveur des douanes. Le vent est favorable pour visiter les grottes et, dès notre arrivée, les canots de la douane, obligeamment mis à notre disposition par M. Ryckebusch, nous conduisent à la *Dragonale*, en italien *Dragonetta*, la plus grande et la plus curieuse de ces grottes maritimes ouvertes sous la falaise surplombante et où l'on pénètre par un portique naturel. La *Dragonale* rappelle beaucoup la *Grotte d'Azur*, dans l'île de Capri, avec cette différence qu'elle est plus grande et éclairée d'en haut par une large brèche de la voûte, dont les contours présentent sensiblement la configuration géographique de l'île de Corse; avec cette ressemblance que les roches du fond sont tapissées d'algues marines et de mousses violettes dans lesquelles se joue la lumière diaprée qui irise l'eau de la grotte de mille teintes. Plus petite, mais plus jolie, près de la *Dragonale* se creuse une autre grotte, véritable conque d'azur, appelée la *Baignoire de Vénus*. L'accès et la sortie de ces grottes ne va pas sans difficultés, à cause du ressac qui briserait les canots contre les roches comme des coquilles de noix. Il faut un bon vent et des bateliers exercés.

Le port de Bonifacio ne paraît pas bien vivant. Nous n'y voyons que des bateaux de plaisance et un *corps mort*, c'est-à-dire une carcasse de vaisseau dématé qui sert de dépôt de charbon pour les torpilleurs. On monte de la *marina* à la ville par une rampe taillée dans le roc et qui, contournant la citadelle, aboutit à un pont-levis datant des Génois, qu'on appelle la *Porte-Neuve*, comme toutes les vieilles portes.

Les membres de la caravane sont logés un peu partout, chez l'habitant, mais le quartier général est à l'*Hôtel de France*. Très bon dîner, agrémenté d'un *broccio* pétri avec du sucre, du kirsch et du café en poudre.

Ce n'est pas par un simple effet du hasard que nous nous trouvons à Bonifacio précisément le jeudi saint

30 mars 1893. L'organisateur de la course savait qu'il se passe ici tous les ans, à pareil jour, une cérémonie des plus curieuses qui n'a son équivalent qu'à Sartène, le lendemain. C'est la procession des confréries religieuses de toutes les paroisses. Hommes et enfants, en grand nombre, à l'exclusion des femmes, vont d'une église à l'autre, revêtus d'une sorte de water-proof blanc ou noir, la tête couverte d'une cagoule et tenant à la main une lanterne de papier. Les châsses de saint Barthélemy et de sainte Marie-Madeleine, qui sont en grande vénération à Bonifacio, sont portées en pompe par les dignitaires de la confrérie. A côté, la foule marche en chantant des litanies et des cantiques, avec une ferveur édifiante. Chaque confrérie fait une station dans chaque église de la ville, et elles sont nombreuses. Nous avons assisté dans l'une d'elles à la cérémonie symbolique du lavement des pieds. Deux pénitents à genoux, avec une serviette trempée dans une cuvette d'eau, essuient les chaussures de leurs confrères et esquissent le geste de leur baiser les pieds, en s'inclinant jusqu'à terre.

La procession n'a pris fin que très tard dans la nuit. C'était chose curieuse à voir que ces théories d'affiliés, ces prêtres et ces religieux en surplis, ces pénitents en cagoules de toutes couleurs, qui se développaient en longues files, par les rues étroites et grimpantes de Bonifacio, avec des croix, des lances, tous les attributs de la divine agonie, tous les accessoires du drame sacré, en vociférant des chants liturgiques où l'art avait moins de part que la foi. On éprouve la sensation de régresser vers le moyen âge et d'assister à la représentation d'un Mystère, avec l'âme d'un homme moderne.

La soirée s'achève dans la compagnie des officiers de la garnison, qui nous offrent de la bière à leur bar et nous pilotent au clair de lune dans le réseau assez compliqué des rues reliées entre elles par des passages dont les mai-

sons s'arc-boutent les unes contre les autres, comme à la Kasbah d'Alger.

Le lendemain, dès l'aube, sous la conduite de M. le lieutenant d'artillerie Pommier, nous procédons à une exploration plus complète des places et monuments : la terrasse de la citadelle, d'où l'on voit le phare de la pointe septentrionale de l'île de Sardaigne ; la maison qu'habita Charles-Quint en 1541 ; le balcon de la chambre qu'occupa en 1794 le lieutenant d'artillerie Bonaparte, prédécesseur médiat de notre aimable cicerone ; le puits Saint-Barthélemy, de 66 mètres de profondeur, destiné, en cas de siège, à approvisionner d'eau potable la ville et la garnison ; l'escalier historique, œuvre d'une seule nuit d'après la légende, par lequel Alphonse V, roi d'Aragon, tenta par surprise de pénétrer dans Bonifacio alors occupé par les Génois. C'est pendant que ce prince bloquait la ville, en 1420, que les Bonifaciens, à bout de ressources, se nourrirent, dit-on, de fromage fait avec du lait de femme. L'histoire ne dit pas comment les femmes se nourrissaient.

La falaise qui conduit au sémaphore du cap *Pertusato*, offre un panorama incomparable sur le promontoire crayeux qui porte Bonifacio, sa citadelle cuite et recuite, ocrée par le temps, rissolée par les ardeurs d'un soleil à cuire des œufs à la coque ; les deux moulins à vent qui la couronnent ; la ville, ses maisons blanches et ses clochers ; ses falaises affouillées, déchiquetées par l'action érosive des eaux. Quel tableau ! quel champ d'expériences pour un peintre, un dessinateur ou même un simple photographe ! Pour se rendre au sémaphore, il n'y a qu'à suivre la ligne des poteaux télégraphiques qui portent le câble sous-marin de l'île de Sardaigne dont les fils vibrent au vent comme des harpes éoliennes. Nous découvrons à l'œil nu toute la côte sarde et avec un télescope les maisons de *Longol-Sardo* ; l'île de *Caprera* ; les îles *Lavazzi* sur lesquelles se perdit corps et biens, le 15 février 1853, la frégate la *Sémillante*

avec les huit cents hommes de troupes qu'elle transportait en Crimée, dont pas un ne fut sauvé. Une pyramide commémorative a été dressée sur le rocher qui fut témoin de cette catastrophe. Des coups de canon nous indiquent la direction du camp retranché de la *Maddalena*, où les troupes italiennes font en ce moment même des exercices à feu.

En revenant à Bonifacio, nous avons devant nous, au dernier plan, les neiges de l'Incudine, et au premier plan l'Homme de Cagne et sa brouette qui s'enlèvent avec un relief extraordinaire sur le fond bleu du ciel.

De retour à l'hôtel nous faisons un déjeuner orthodoxe, comme il convient le jour du vendredi saint, je veux dire un déjeuner maigre, qu'on ne doit pas confondre avec un maigre déjeuner. Il faut dire à notre décharge que le poisson et les crustacés sont pour rien à Bonifacio. La pêche est très abondante sur les fonds de roche qui avoisinent la côte, et au marché au poisson on a pour 1 fr. 50 une langouste que les Parisiens paieraient couramment 8 ou 9 francs sur le carreau des Halles.

IV

DE BONIFACIO A AJACCIO PAR PILA-CANALE

Le retour sur Sartène s'effectue par un temps admirable. La lumière est de première qualité, et nos photographes font une consommation de plaques immodérée. En repassant au col de Roccapina, nous jetons un dernier regard en arrière sur l'île de Sardaigne que nous n'avions pas encore vue si bien éclairée, sur l'île d'*Asinara* que nous n'avions pas vue du tout, et sur le promontoire de Bonifacio qui, vu d'ici, rappelle un peu Monaco.

Il est nuit close quand nous arrivons sur les hauteurs qui couronnent la vallée du Rizzanèse et où un spectacle

inattendu fait jaillir de toutes nos poitrines un cri d'admiration. Sartène est illuminé, et Olmeto, et Santa Lucia de Tallano ; d'autres villages encore dont nous ne savons pas les noms et qui émergent comme des foyers d'incendie des profondeurs de la vallée.

Hâtons-nous d'arriver, car dans les rues de Sartène se déroule la fameuse procession du vendredi saint. L'hôtel de ville est magnifiquement décoré : des croix de Malte en verres de couleur ornent les fenêtres. Des feux de Bengale illuminent la place et les rues principale pendant le passage du cortège. Des pénitents blancs et noirs, avec des camails rouges ou violets, défilent en chantant, suivis par une foule de vieilles femmes et d'enfants qui psalmodient des prières.

Mais c'est le *Catenaccio* qui est le lion du jour. C'est lui qui représente le Christ montant au Calvaire. Vêtu d'une longue cape noire et d'une cagoule de même couleur, il marche à pas lents, les pieds chargés de chaînes, d'où lui vient son nom (*catena*, chaîne), ployant sous le faix d'une lourde croix noire. Le *Catenaccio* est toujours un personnage anonyme. C'est le curé qui le choisit, et, comme c'est un honneur fort recherché, il le choisit parmi les plus riches, les plus pieux ou les plus dignes, et parfois aussi, nous dit-on, parmi les pécheurs qui ont un crime ou une faute grave à expier. Derrière le *Catenaccio* s'avance la confrérie des pénitents noirs portant dans une crèche, sur un suaire, un grand christ articulé, d'un réalisme saisissant. Le lugubre cortège parcourt les rues tortueuses de Sartène jusqu'à l'église qui domine la place *Porta*, où un moine, du haut d'une terrasse, prêche la Passion en dialecte corse à la foule recueillie.

Le lendemain matin, 1^{er} avril, nous sommes réveillés à la pointe du jour par les merles siffleurs. Le temps est magnifique, et de la terrasse de l'hôtel nous avons une très belle vue des *Fourches d'Asinao* et des *Aiguilles de Bavella*,

dont les déchiqnetures font penser aux dolomites. A *Propriano* la caravane entière devait s'arrêter, mais le cocher d'une de nos voitures mange le mot d'ordre et brûle le village à fond de train. Le gaillard, paraît-il, a mis à mal une fille de *Propriano*, en retour de quoi le frère de la fille séduite a daigné lui promettre une balle de son fusil à la première occasion. Jugeant prudent de ne pas la lui fournir, notre homme avait improvisé cette course désordonnée à son bénéfice ou à celui peut-être de ses voyageurs : une balle peut toujours s'égarer. *Propriano*, sur le golfe de *Valinco*, était autrefois le rendez-vous de la flottille des corailleurs napolitains. C'est un petit port en pleine prospérité où s'est concentrée toute l'activité commerciale du Sud de la Corse. Un service de paquebots le relie à *Ajaccio* trois fois par semaine, et le trajet, qui dure trois heures le long des côtes, est une des navigations les plus pittoresques que l'on puisse se procurer.

Quand nous arrivons à *Olmeto*, à midi, les cloches, retour de Rome, sonnent à toute volée pour fêter la résurrection du Sauveur. Aussitôt des coups de fusil partent de tous côtés dans le village, en signe d'allégresse. Nos cochers, tous armés jusqu'aux dents, tirent de leur poche, qui un pistolet, qui un revolver, et répondent à la salve des *Olmétains* par un feu de mousqueterie des mieux nourris. *Olmeto* est bâti à flanc de coteau, dans un site charmant, avec vue sur le golfe de *Valinco*. Nous l'avions peu remarqué à l'aller, à cause de la rapidité de notre passage et de l'atmosphère embrumée, mais nous le revoyons sous un meilleur jour, éclairé par un soleil enchanteur qui donne à chaque détail du paysage sa valeur et sa tonalité. C'est à *Olmeto* qu'est morte en 1865 *Colomba Carabelli*, l'héroïne de *Mérimée*. Ses enfants habitent encore le pays.

A quelques kilomètres au-dessus d'*Olmeto*, nous bifurquons à gauche pour prendre la route de *Sollacaro*. Jamais

on n'avait vu tant de voyageurs à la fois dans le village. Les villageois croient voir une noce, et une jeune et charmante dame de notre caravane est prise pour la mariée. En raison de quoi, les indigènes jettent dans sa voiture des poignées de riz, symbole de la fécondité.

La route se déroule parmi des vergers plantés de superbes oliviers qui rappellent par leurs dimensions ceux du bois sacré, à Blidah. Nous traversons le *Taravo* sur le pont de *Calzado*, et nous voici à *Pila-Canale*, où le déjeuner est commandé. Tout le village est dans la rue, et notre entrée fait sensation. On nous assure que les habitants qui devaient s'absenter aujourd'hui ont remis leur voyage à un autre jour. Quand on voudra plus tard parler de l'année 1893, on dira : « L'année des vingt-deux continentaux. » Au moment où nous allons nous mettre à table, le curé arrive, en surplis, escorté de ses enfants de chœur, et bénit notre salle à manger. Ça manquait de musique, mais il n'y en a pas encore à Pila-Canale. En revanche, on nous a servi au dessert d'excellents gâteaux du cru : des *fiadonî*, tartes à la crème aromatisées d'eau de fleurs d'oranger, et des *cacavelli*, pains anisés en forme de couronne, sertis d'œufs durs tout entiers. C'est très nourrissant. Jusque-là tout va bien ; mais quand nous voulons reprendre nos voitures, nos cochers nous opposent un refus catégorique sous prétexte que leurs chevaux ont besoin de repos, eux également, et force nous est de patienter deux à trois heures. Heureusement une promenade dans la vallée, véritable jardin où tous les arbres fruitiers sont en fleurs, nous aide à passer le temps.

Une fois en route, nous traversons au grand trot le village de *Cagnacoli-Monticchi*, le hameau de *Bisinao* avec son curieux clocher de deux cloches placés l'une au-dessus de l'autre entre des portants de bois plantés à même le sol ; le *col de Bellavalle* enfin, et à 9 heures du soir, nous mettons pied à terre devant l'hôtel Bellevue à Ajaccio.

Partis de Sartène à 4 heures et demie du matin, nous avons fait dans la journée 85 kilomètres. Pendant les quatre jours qu'a duré notre pointe dans le Sud de la Corse, nos chevaux ont fourni une course totale de 278 kilomètres, soit en moyenne 70 kilomètres par jour, chiffre respectable même pour des alpinistes à quatre pattes.

On ne saurait trop rendre hommage à l'hospitalité et à l'urbanité des habitants de la région que nous venons de traverser. Si parfois les Corses sont querelleurs et violents entre eux, ils tiennent à honneur de traiter les continentaux avec la plus grande courtoisie. Partout on nous saluait au passage. Quand nous séjournions dans les villages pour y prendre nos repas ou laisser souffler les chevaux, les habitants se mêlaient à nos groupes, se prêtaient volontiers aux fantaisies de nos photographes, et répondaient avec complaisance à nos demandes de renseignements. Nous emportons le meilleur souvenir de leur accueil.

V

D'AJACCIO A PIANA

Nous passons le dimanche de Pâques à Ajaccio, les uns à se reposer, les autres à ne rien faire. Le café Napoléon, en face de la préfecture, offre l'abri tutélaire de ses stores aux amateurs de couleur locale qui veulent déguster la pommade liquide que l'on débite là-bas sous le nom de liqueur de myrte. Ceux qui sont friands de jolis minois vont assister au concert de la musique municipale sur la place du Diamant, où le Tout-Ajaccio se donne rendez-vous. Beaucoup écrivent à leurs familles et font emplette de souvenirs de voyage : c'est la *zucca*, grande courge aplatie qui conserve le vin frais ; ce sont des couteaux-poignards

qui portent damasquinées sur la lame les devises les plus farouches : *Vendetta corsa* ou *Morte al nemico*. Nous regrettons beaucoup de ne pas trouver les fameux pâtés de merles, si appréciés des gastronomes ; il paraît que ce n'est pas la saison. Faute de merles, nous savourons avec délices le bonheur de vivre dans cet air tiède et embaumé qui a fait d' Ajaccio une station hivernale comme Pau, Nice ou Mustapha-Supérieur.

Le lundi 3 avril, à 5 heures et demie du matin, nous partons d' Ajaccio avec les mêmes voitures et les mêmes chevaux, ou à peu près, qui nous ont conduits dans le Sud. Le temps est magnifique, et le soleil se lève sans nuages derrière les blancheurs du col de Vizzavona. A 9 heures nous atteignons le *col de San Bastiano* d'où l'on jouit du triple panorama du *Monte d'Oro* (2,391 mè.), du *Monte Rotondo* (2,625 mè.) et du *Monte Cinto* (2,707 mè.), les trois plus hautes montagnes de la Corse ; tandis que, d'un petit mamelon qui s'élève à côté et forme terrasse, on a la vue de la mer et du beau golfe de *Sagone*, depuis la tour d'*Orcino* jusqu'au cap *Cargèse*.

Du col une route en corniche, à travers une plaine marécageuse qui empeste la fièvre paludéenne, nous amène au village de *Sagone* par une allée de beaux peupliers qui ont la réputation, comme le mancenillier des Antilles, d'endormir pour l'éternité les imprudents qui, pendant les chaleurs de l'été, font la sieste sous leur ombrage meurtrier. De *Sagone*, la ville qui fut au vi^e siècle le siège d'un évêché, il ne reste qu'un pauvre hameau composé de quelques maisons et, de la vieille cathédrale, on ne voit plus rien qu'une tour surmontée des supports vermoulus d'un ancien télégraphe aérien.

A midi, nous arrivons à *Cargèse*, où nous sommes reçus comme des princes à l'hôtellerie du signor Corfiotti.

Cargèse est un village charmant, bâti en amphithéâtre sur un étroit promontoire de granit qui s'avance dans la

mer, entre deux collines plantées d'orangers et de cédratiers, dont l'une est surmontée d'une vieille tour génoise, à moins qu'elle ne soit pisane, et l'autre des ruines du château de M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse à la fin du dernier siècle. Ce village est habité par les descendants d'une colonie grecque qui est venue se fixer en Corse, à la fin du xvii^e siècle, pour échapper à la tyrannie des Turcs. Le chef de ces réfugiés s'appelait Constantin Stephanopoli, et un descendant de cette illustre famille alliée aux Comnènes, M. Papadacci Stephanopoli, huissier à Piana, nous a fait l'honneur de venir à notre rencontre et de déjeuner avec nous.

La population de Cargèse, qui était de 1,500 habitants avant 1878, a perdu depuis 300 de ses membres qui ont émigré pour aller faire de la viticulture à Sidi-Merouan, province de Constantine. Elle se divise, au point de vue du culte, en deux groupes numériquement égaux, des latins et des grecs ; mais les uns et les autres sont catholiques, dogmatiquement, et ne diffèrent que rituellement, c'est-à-dire par les cérémonies et la langue de leur culte. Plusieurs jeunes gens de Cargèse font leurs études de théologie à Rome, et c'est parmi eux que se recrute le clergé de Cargèse. Le « pappas » actuel se nomme M. César Coty. En vertu d'une délégation spéciale de notre *κεφαλή*, je rends une visite au nom du Club Alpin Français à M. Coty, qui me reçoit le mieux du monde et m'accompagne dans la visite du village.

Il y a deux églises à Cargèse, en face l'une de l'autre : l'église latine, bâtie dans le style de la Renaissance, et l'église grecque, qui n'a pas de style, mais qui possède une curieuse collection d'icônes byzantins. Les missels sont imprimés en grec classique, la langue d'Homère et de Platon. Un certain nombre de familles, vingt-cinq environ, sont restées pures de tout croisement et parlent entre elles le grec moderne. Les chants liturgiques et les sermons se font en grec ancien, le plus souvent, et parfois en italien.

On conserve dans le trésor de l'église la bannière nationale que portaient les ancêtres qui ont fondé la *pieve* de Cargèse. L'administration des sacrements se fait selon le rite de l'église grecque orthodoxe, c'est-à-dire que le baptême a lieu par immersion et que la communion s'administre sous les deux espèces. Le célibat des prêtres n'est pas de rigueur, en ce sens que les ministres du culte peuvent se marier avant d'avoir reçu les ordres majeurs.

Au sortir de Cargèse la route monte en nombreux lacets jusqu'au *col de Laro* (498 mèl.) pour dégringoler ensuite sur *Piana*. La descente offre les points de vue les plus merveilleux et les plus variés sur les *Calanche*¹ et le golfe de *Porto* inondé de lumière, entaillé dans de superbes falaises couleur de rouille qui flamboient sous les embrasements du soleil couchant. (Voir l'excellent dessin de notre collègue M. Schrader, d'après une photographie de M. Raymond Gautier, dans l'*Annuaire* de 1886, p. 226.)

Il faut voir les Calanche deux fois et c'est ce que nous fimes : au clair de lune, le soir même de notre arrivée, et le lendemain à la splendeur du soleil. C'est un spectacle féérique et qui défie toute description. Guy de Maupassant y a consacré une belle page dans son roman *Une vie*; mais ce n'est pas une plume, si brillante soit-elle, qui peut rendre ce superbe fouillis de rochers aux formes fantasmagoriques, dressés des deux côtés de la route et qui se continuent sur un kilomètre de long jusqu'au grand portique qui ferme le défilé. Imaginez-vous quelque chose comme Montpellier-le-Vieux en porphyre rouge au lieu de calcaire blanc, avec en plus, comme cadre, la mer qui cerce d'azur les pointes des promontoires et les anfractuosités de la falaise. Au milieu de ce chaos de pierres pendent sur le gouffre de hautes bruyères arborescentes, des thymus odorants et fleuris, peuplés d'oiseaux qui nous égayaient de

1. Prononcez « Calanques ». *Calanche* est le pluriel italien de *Calanca*.



La route des Calanche, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Badet

leur ramage et semblent nous souhaiter la bienvenue : l'ouïe, la vue et l'odorat sont ravis à la fois.

Toutes sortes d'animaux fabuleux et de conglomérats invraisemblables hérissent ces murs culbutés les uns sur les autres : bastions, encorbellements, pierres trouées, culs-de-lampe, trompes de tapirs, têtes d'oiseaux antédiluviens, sauriens, lévriers, tous les monstres de l'Apocalypse que l'on croirait sculptés par le ciseau fantaisiste d'une bande de gnomes en délire.

VI

DE PIANA A CORTE, PAR LE NIOLO

A la sortie du défilé des Calanche, les murs granitiques s'abaissent et le paysage prend un aspect plus riant. On a devant soi le golfe de Porto, fermé vers le Nord-Ouest par la pointe de *Capo Senino*, un éperon rocheux d'une belle nuance lie de vin. La route, toujours en corniche, descend sur la *marina* de Porto, misérable village composé de quelques maisons groupées au pied d'un promontoire en granit pourpré que surmonte, comme une vigie, la pittoresque ruine d'une vieille tour génoise. Sur les bords de la petite rivière de Porto gît un grand galet, poli comme un crâne et complètement évidé. Un Diogène quelconque s'y est installé et a bouché l'unique trou du galet par un petit mur en maçonnerie percé d'une porte et d'une fenêtre,

A midi nous faisons notre entrée à *Evisa* par une porte triomphale ornée de drapeaux et de trophées, et dressée par notre hôtelier, M. Gigli, pour souhaiter la bienvenue au Club Alpin Français. Evisa est peut-être le village le plus pittoresque de la Corse, avec son décor de pentes abruptes et son échappée sur la mer. La course très recommandée de la *Spelunca*, par *Ota*, demande au moins six

heures. Cette *Spelunca* est un profond ravin en entonnoir, surmonté de roches d'une grande élévation que couronnent d'épaisses frondaisons de buis arborescents. De ces ombres projetées par le soleil d'en haut, de ces eaux bouillonnantes qui mènent un train d'enfer, des parfums pénétrants de ces plantes aromatiques exaspérés par la chaleur, se dégage une griserie, un sentiment indéfinissable de terreur et d'admiration que l'imagination populaire a transformé en légendes. Ne voulant pas revenir par le même chemin, nous nous égarâmes dans le maquis, moi et mon compagnon M. Duguey, chacun dans une direction différente, et déjà des porteurs de lanternes partaient à notre recherche quand, assez tard dans la soirée, nous réintégrâmes l'hôtel.

Le surlendemain, le *col de Vergio* n'étant pas encore praticable pour les voitures, le gros de la caravane s'en retourna sur Ajaccio, par *Vico*, pour de là gagner Corte par Vivario. Seuls M. Duguey et moi, ayant gros cœur de renoncer au Niolo, nous passâmes le col, à dos de mulet, sous la conduite du guide Xavier Mattei, par les traverses de la forêt d'*Aitone*, une des plus grandes et des plus belles forêts domaniales de la Corse. La forêt d'*Aitone* est arrosée par le ruisseau du même nom, que nous avons vu hier à la *Spelunca*, et entourée d'un cirque de montagnes de granit vert où le pin laricio (*Pinus laricius*), le plus beau conifère de l'Europe, vit fraternellement à côté du hêtre et du sapin. La neige où nous enfoncions jusqu'à mi-jambe rendait les approches du col assez pénibles. De son sommet (1,464 mètr.), au faite de la ligne de partage des eaux entre les versants Ouest et Est de l'île, on jouit d'une vue magnifique sur la vallée du *Golo* et son encadrement de montagnes.

Grâce à nos mulets, nous traversons le *Golo* à gué, non sans difficulté. La crue occasionnée par la fonte des neiges est cause que les pauvres bêtes ont de l'eau jusqu'au poi-

trail, et que nos pieds traînent dans le torrent. Le perfide Golo a failli faire une victime : le chien de notre guide allait périr, entraîné par le courant, quand son maître s'est jeté à l'eau pour le sauver, au péril de ses jours.

Au sortir de la forêt nous entrons dans le *Niolo*, la Kabylie de la Corse, pays de pâturage et d'élevage, où se chantent les fameux *voceri*, ces complaintes funèbres versifiées en dialecte du pays. Si les Corses, autant que j'en puis juger, paraissent peu accessibles au sentiment des beaux-arts, ils ont au plus haut degré le don de la poésie, et ceux qui ont fait un long séjour dans le pays prétendent qu'il n'y a pas de peuple en Europe chez lequel la pensée s'exprime aussi spontanément dans les formes rythmées. C'est à un de ces *voceri* du Niolo que sont empruntés les deux vers que Mérimée a pris comme épigraphe de son roman de Colomba :

Pè far la to vendetta
Sta sigur', vasta anche ella.

A droite de notre route se développe, sur les pentes de la montagne, la forêt de *Valdoniello*, renommée pour ses beaux arbres aux fûts pyramidaux s'élevant à 40 et 50 mètres. Les sous-bois sont émaillés de crocus et de cyclamens. C'est la partie la plus riante et la plus verte du Niolo ; à partir d'ici jusqu'à *Albertacce*, il n'y a pas d'autre habitation que la maison forestière, et le paysage est d'une beauté sauvage, mais triste.

A 1 heure et demie de l'après-midi nous arrivons à *Calacuccia*, terminus de notre course à mulet, d'où l'on peut faire l'ascension du *Monte Cinto*, ascension dont nos collègues Rochat (*Annuaire* de 1882) et Matton (*Annuaire* de 1889) nous ont donné le récit. Mais, en cette saison, aucune ascension n'est possible, à notre grand désespoir.

Après avoir épuisé jusqu'à la lie la coupe des jouissances que l'on peut se procurer à Calacuccia quand on n'y vient

pas pour faire des ascensions, nous louons moyennant 12 francs un char à moitié désarticulé et un petit cheval qui nous mène comme le vent jusqu'à Corte, par une route d'une grandeur et d'une sauvagerie incomparables. A un détour, une colonne commémorative rappelle la catastrophe du 31 décembre 1888. A la suite d'une pluie diluvienne, vers 6 ou 7 heures du soir, un quartier de la montagne a glissé et est venu s'abattre sur une maison cantonnière où onze ouvriers occupés à la construction de la route prenaient leur repas. Habitation et habitants, tout a été précipité dans le Golo démesurément enflé, et entraîné on ne sait où. Après le village de *Corscia*, aux maisons pittoresquement groupées sur la pente, la vallée du Golo n'est plus qu'un gouffre profond, enclavé dans de hautes parois rocheuses dont plusieurs ont mille mètres d'élévation. C'est le défilé de la *Scala di Santa Regina*, la merveille du Niolo. Il y a là quelques kilomètres de chemin qui peuvent rivaliser avec les paysages des Alpes les plus vantés en ce genre. La Scala elle-même est un sentier de chèvres qui s'élève par quatre-vingt-quatre lacets à pic, comme un escalier géant, jusqu'aux falaises supérieures. Au delà du défilé, on traverse le Golo sur le *Pont du Diable*. C'est incroyable ce que le diable a construit de ponts dans le monde ; c'est incontestablement le plus grand architecte de l'Univers. Bientôt le *col d'Ominanda* nous donne une vue magnifique sur le *Monte Rotondo* resplendissant sous son manteau de neige immaculée, et sur le bassin de Corte, où nous arrivons par une belle route bordée de jardins et de vergers en fleurs. Cela fait plaisir à voir tout de même, et repose un peu des sévérités du paysage du Niolo.

VII

DE CORTE A BASTIA PAR L'ILE-ROUSSE ET CALVI

L'hôtel Paoli, où nous sommes descendus, est sur le cours Paoli, naturellement. Il y a aussi à Corte le café Paoli, la maison Paoli, l'école Paoli. Le journal local s'appelle le *Pascal Paoli*. Sur la place Paoli, il y a la statue du général Paoli; en un mot, partout Paoli. C'est le demi-dieu de cette Corse dont Bonaparte est le dieu.

Corte, l'acropole de l'île dont elle fut la capitale pendant la dictature de Paoli, est bâtie dans la vallée du *Tavignano*, qui se grossit, sous les murs de cette ville, de la *Restonica*. Elle se divise en deux parties : la basse ville, qui est le quartier neuf, et la haute ville, à laquelle on accède par des rues en rampe raide pavées de petits galets pointus; cette haute ville est malpropre, sordide, mais pittoresque, avec ses maisons lépreuses haut perchées sur un rocher tapissé de cactus; elle est surmontée d'une citadelle dont la construction date du xv^e siècle et qui est hardiment campée sur un escarpement rocheux, dominant le *Tavignano* de plus de cent mètres.

Bien que Corte ne renferme pas d'édifices remarquables au point de vue architectural, on n'y passe point sans visiter la maison *Gaffori*, célèbre dans les fastes insulaires par l'héroïque résistance de M^{me} Gaffori qui soutint en 1750, dans cette maison, un véritable siège contre les Génois, l'ennemi héréditaire : la façade est criblée de balles comme une écumoire. Le tribunal est installé au deuxième étage d'une maison bourgeoise : aucune inscription n'indique que c'est là le temple de Thémis, la plus redoutable des déesses. A Corte, nous rencontrons pour la première fois des mendiants. Il est juste de dire, pour rendre hommage

à la vérité, que ce sont des gamins et qu'ils nous ont pris pour des milords anglais.

De Corte à Bastia nous prenons le chemin de fer, non sans faire un détour pour passer à l'*Ile-Rousse*. Le personnel de l'*Hôtel de l'Europe*, tenu par M. et M^{lle} Degiovanni, est venu à notre rencontre et allume des jeux de Bengale pour éclairer la route qui conduit à l'hôtel. La *buonavventura* nous est souhaitée par une hôtesse aussi aimable que dodue. La salle à manger est décorée de draperies et de guirlandes qui encadrent des cartouches aux armes du Club Alpin. Du plafond descend une suspension fort originale, de citrons, d'oranges et de cédrats; le menu est parfait; et c'est avec le plus sincère entrain que nous battons, en l'honneur de nos hôtes, un ban de reconnaissance, arrosé d'un certain vin du cru, le *Pietra-Moneta*, propriété de leur famille.

L'*Ile-Rousse*, dont le port florissant est devenu l'entrepôt commercial de la *Balagne*, est une charmante petite ville où il fait bon de vivre. Le climat est très doux, même l'hiver. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir la végétation. Le palmier, l'agave, le figuier y poussent un peu partout en liberté, et aussi le narcisse et le tamarix. L'air est pur, et le chef de gare nous assure que, depuis trois ans qu'il est à l'*Ile-Rousse*, il n'y a pas vu de brouillard. Ce qui ne gâte rien, la vie est à bon marché. Les rues de la ville sont tenues proprement, chose rare en Corse. Elles sont bordées de hautes maisons, aux façades peintes dans le goût italien, avec des volets verts brisés, qui s'ouvrent de bas en haut. Les femmes, les enfants volontiers s'assoient dehors, sur les marches en granit, humant la bonne et salubre brise. De la place des Platanes, on a une des plus admirables vues maritimes qu'il soit possible de rêver, et dont la beauté n'est comparable qu'à celles de la place du Diamant, à Ajaccio, ou de la place du Gouvernement, à Alger. L'*Ile-Rousse* enfin est desservie par un paquebot

qui fait la traversée de Nice en sept ou huit heures. C'est moitié moins de temps que par Marseille, chose qui n'est pas à dédaigner pour les infortunés qui sont éprouvés par le mal de mer.

C'est à regret que nous quittons cet Eldorado, ce beau pays de Balagne où fleurit l'oranger aussi bien qu'au pays de Mignon, et le citronnier, et le cédratier, et l'olivier, et l'amandier. Mais nous ne le quittons pas en réalité, nous allons au contraire y pénétrer plus avant.

Il y a une heure de chemin de fer de l'Ile-Rousse à Calvi, un vrai chemin de corniche, comme celui de Nice à Gênes : à droite, la plage sonore, avec ses rochers couleur de rouille ; à gauche, des collines couvertes d'arbres fruitiers et couronnées par des villages en terrasse. De la montagne un clocher émerge : c'est le couvent de *Corbara*, noviciat de dominicains, où le Père Didon vint expier, il y a quelques années, les succès oratoires obtenus dans le brillant Carême qu'il prêcha à Paris, à l'église de la Trinité. Nous saluons au passage *Algajola*, une ancienne ville forte dont les remparts en ruines font bien dans le paysage. On contourne la baie, et aussitôt apparaît *Calvi*, bâtie sur un promontoire qui s'avance très loin dans la mer, avec les maisons blanches de sa *marina*, ou ville basse, et sa citadelle, ou ville haute, d'un aspect misérable mais pittoresque.

L'arrivée est de toute beauté. Au Sud se développe toute une chaîne de montagnes saupoudrées de neige : c'est le *Capo Jovo* et le *Monte Corona*, en deçà de la vallée de la *Tartagine*, dans la direction de *Calenzana*. Haut perchée sur la falaise se délabre une vieille maison inhabitée, dont les fenêtres grincent sur leurs gonds. C'est dans cette maison que serait né Christophe Colomb, en 1441, à ce qu'affirme une inscription taillée dans le linteau de la porte. A l'église Saint-Jean-Baptiste, sous un dais, entourée de fleurs et vêtue de riches ornements, est exposée la

Sainte-Vierge, à l'occasion de la fête du Rosaire. C'est là que nous inhalons le parfum des premiers lilas de l'année (7 avril 1893). La porte qui conduit à la citadelle est surmontée d'une inscription historique (*Civitas Calvi semper fidelis*) qui rappelle la fidélité de Calvi à la cause génoise, lors du siège de 1553.

Dans la citadelle sont internés une vingtaine d'Arabes, originaires du cercle de Géryville, qui ont pris part aux dernières insurrections du Sud-Oranais. Ils peuvent circuler librement, et même travailler en ville, à la condition d'être rentrés le soir à une heure déterminée. Quelques-uns, à qui répugne le travail manuel, nous regardent de là-haut, penchés sur la demi-lune du *fort Toretta*, drapés dans leurs burnous, farouches. Quand nous braquons sur eux nos jumelles de campagne, ils disparaissent pour se soustraire à notre curiosité.

Sur le boulevard Géry, qui descend à la gare, s'ouvre un joli square orné d'une fontaine surmontée du buste du célèbre médecin Marchal de Calvi. Comme il fait très chaud, je bois quelques gorgées d'eau à la gargoulette d'une jeune Calvaise, et l'ami Tachard prend un instantané de ma petite Rebecca, sa jarre sur la tête, et de son Éléazar de rencontre.

De Calvi à Bastia, la ligne ferrée traverse les magnifiques et fertiles plaines de la Balagne, ce jardin de la Corse. *Belgodere*, qui doit son nom (« Beau Plaisir ») à sa délicieuse position au-dessus de la vallée du *Regino*, est une petite ville toute blanche, entourée de jolies villas, qui égrène ses maisons sur le flanc d'un rocher, dans un fouillis de végétation luxuriante. Puis ce sont des champs d'oliviers aux troncs monstrueux, noueux, tordus, convulsés, ou bien de magnifiques plantations de mûriers. Toute la région n'est qu'un verger. Mais, à partir de *Palasca*, le paysage devient plus sévère; nous sommes revenus dans la Corse des maquis, et jusqu'à *Novella* nous roulons dans un

Le col de Vizzavona, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Badet.

pays montagneux dont les vallonnements nous offrent, par les dépressions du sol, de belles échappées sur la mer.

De Novella, le train descend de 250 mètres jusqu'à *Ponte alla Leccia*, par la vallée de la *Navacchia*, affluent de la *Tartagine*. La ligne s'incurve vers l'Est, et côtoie jusqu'à *Casamozza* le *Golo* aux eaux limpides et aux truites savoureuses, plus exquises que celles des torrents suisses. Caliban prétend que, pour un gourmet, elles valent la traversée et même un petit naufrage.

A *Casamozza* bifurque la ligne qui dessert la côte orientale par *Aleria* jusqu'à *Ghisomaccia*, terminus actuel du réseau. Notre train monte vers le Nord et nous dépose, au bout d'une heure, sur les quais de la gare de Bastia.

VIII

DE BASTIA A AJACCIO

PAR VIZZAVONA ET LE COL DE LA FOCE

Bastia est par sa population et le mouvement maritime de son port la ville la plus importante de la Corse. Elle doit à sa position géographique et à son voisinage de l'Italie une physionomie nettement italienne; aussi les vieux patriotes corses ne considèrent-ils pas les Bastiais comme des compatriotes. Un dicton familier dit que le Corse est Français à Ajaccio, Italien à Bastia et Corse à Corte.

Visiter Bastia n'est pas une longue affaire. Le temps nous presse, mais nous n'y perdons guère. Ici encore deux quartiers bien distincts : *Terra vecchia*, la basse ville, construite par les Génois autour du vieux port, aux maisons très hautes, aux rues très étroites, sans air et sans soleil; et *Terra nuova*, la ville plus moderne, groupée

autour de la citadelle. Entre les deux se développe la *Traverse*, la plus belle rue de Bastia, vers laquelle se porte l'activité commerciale, depuis la construction du quartier neuf de la gare. L'avenue de la gare aboutit à la place *Saint-Nicolas*, l'ombilic de Bastia. C'est là que sont placés les services de la sous-préfecture, le Cercle militaire, le théâtre de la Renaissance; c'est là qu'est la terrasse sur la mer Tyrrhénienne, d'où l'on a la vue des îles d'*Elbe*, de *Capraja* et de *Monte Cristo*. Au centre de la place s'élève une statue de Napoléon I^{er}, en César romain, œuvre (je ne dis pas chef-d'œuvre) du sculpteur florentin Bartolini. L'église Saint-Jean-Baptiste, décorée dans le goût italien, est fort riche, intérieurement. La chaire, en marbres polychromes, est d'un bon style. Les tours extérieures, en pisé, tombent littéralement en ruines.

Revenus en chemin de fer sur Corte, nous en repartons le samedi à midi, en voiture cette fois, pour la *foce* ou col de *Vizzavona*, par Venaco et Vivario.

A *Vivario*, qui est bâti au fond d'une cuvette, nous faisons halte pour laisser souffler les chevaux. Une inscription latine sous le portail de l'église prévient les paroissiens que la vendetta est abolie dans la commune de Vivario : *Maledictus qui percusserit clam proximum suum, et dicit omnis populus amen* (*Numer. cap., 27*).

Il est 8 heures du soir quand nous arrivons à l'hôtel de la Foce ou du Monte d'Oro, situé à 1,162 mètres d'altitude. L'hôtel, dépendance de l'hôtel Bellevue d'Ajaccio, n'est fréquenté que dans la belle saison. Mais M. Budtz a bien voulu l'ouvrir pour un jour et une nuit, à l'intention du Club Alpin, et il est là lui-même pour nous recevoir, assisté de notre excellent collègue le docteur Eury.

Le plateau de la Foce a environ un kilomètre de long. Il est traversé par une route forestière, qui fait communiquer la vallée de la *Gravona* avec le bassin du *Tavignano*, par la vallée du *Vecchio*. Pendant l'hiver, qui y est très

dur, la neige atteint souvent 4 mètres de hauteur, et la route est semée de branches d'arbres, grosses comme le bras, portées là par les tourmentes qui balaient le col et qui les font tourbillonner dans le vent comme des fétus de paille. Le renouveau se fait à peine sentir ici, et les superbes hêtres qui entourent l'hôtel n'ont pas encore un bourgeon.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le soleil se leva radieux, et le Monte d'Oro découvrit son sommet éblouissant. Le prince Roland Bonaparte a raconté comme il en fit l'ascension en 1887. Ne pouvant, nous, à cause de la saison, escalader la montagne elle-même, nous bornons notre ambition à grimper, de-çà de-là, sur ses contreforts. En trois quarts d'heure, un marcheur ordinaire gagne le *Belvédère* (cote 1,453 de la carte de l'État-major), grimette très recommandée et d'où le massif tout entier se développe superbement. Notre collègue Duguey est monté à la *Pointe Ceppo* (1,637 mètr.). On prétend que la vue y est moins nette et pas plus étendue que celle du Belvédère. Au lieu de suivre la ligne de crête que nous avons prise en montant, nous avons la singulière inspiration, M. Gebhart, M. Muntzel et votre serviteur, de descendre par un ravin qui tombe à pic sur l'*Agnone*, tributaire du Vecchio: un vrai casse-cou. Nous nous en sommes tirés honorablement, et l'amour-propre fut sauf, mais je n'en dirai pas autant de nos chausses, qui subirent de graves avaries.

Une vraie curiosité forestière, c'est la hêtraie qui se trouve près de l'hôtel, à gauche de la route du col. Il y a là une collection rare de hêtres moussus, noueux, multiples. J'ai vu des souches d'où jaillissent en gerbe plus de trente jets qui sont eux-mêmes des arbres de belle venue. Des troupeaux de sangliers domestiques, la cangue au cou, au poil noir et bourru, hirsutes, vivent dans cette forêt où ils se nourrissent de la glandée du hêtre, la *faine*, dont ils se montrent très friands.

La forêt de Vizzavona a été incendiée trois fois en un quart de siècle : en 1863, en 1882 et en 1890. Elle n'en reste pas moins, malgré ces accidents plus ou moins fortuits, une des plus belles forêts de la Corse. Les incendies de forêts sont un des fléaux du pays. De 1878 à 1886, en dix-huit ans, il y a eu quatre-vingt-onze incendies, qui ont dévoré 2,679 hectares de forêts domaniales. Le feu est mis, le plus souvent, par des bergers qui veulent étendre les terrains de parcours de leurs troupeaux.

Après midi, nous partons de l'hôtel du Monte d'Oro pour *Bocognano*, en suivant la vallée de la *Gravona*. Ce village n'est pas seulement intéressant par sa position pittoresque dans un cirque de montagnes désolées, où poussent çà et là quelques hêtres et quelques châtaigniers barbus auxquels pendent de longues mousses vertes : il est célèbre parce qu'il est la patrie des Bellacoscia, les fameux bandits dont les démêlés avec la justice et les exploits criminels ont défrayé la chronique judiciaire de l'année 1892.

Antoine et Jacques Bonelli, dits Bellacoscia, c'est-à-dire « callipyges », tenaient le maquis depuis quarante-cinq ans, et avaient été quatre ou cinq fois condamnés à mort par contumace pour leurs forfaits, quand, en 1892, le plus vieux des deux bandits, Antoine, se livra à la justice. Tous ses crimes et ses assassinats étaient couverts par la prescription, sauf un seul, remontant à 1880. Au mois de janvier de cette année-là, il avait été condamné à la peine de mort pour la cinquième fois, à la suite d'une rencontre meurtrière avec la gendarmerie. C'est pour purger cette peccadille qu'il s'est constitué prisonnier.

Le 27 juillet 1892, Antoine Bellacoscia comparut à Bastia devant la Cour d'assises de la Corse, la tête haute, et son passage à travers les rues de la ville fut une véritable marche triomphale. La Corse saluait en lui le roi de la montagne, le bandit de grande tente, l'incarnation vivante et le représentant attitré des temps héroïques de la ven-

Bocognano et les filles de Bellacoscia, dessin de Siom d'après une photographie de M. Badet.

detta. Son avocat eut à peine besoin de le défendre, et le jury, après quelques minutes de délibération, revint avec un verdict d'acquiescement. Plus de deux mille personnes attendaient le vieux bandit au sortir de l'audience et lui firent escorte jusqu'à la prison, où il rentra pour la levée de l'écrou, au milieu des applaudissements, dans une apothéose.

Aux termes de la loi, Antoine Bellacoscia ne pouvait plus résider dans le département qu'habitaient les descendants de ses nombreuses victimes, et l'administration lui avait assigné la ville de Marseille comme résidence obligatoire. Mais, pris de nostalgie, Antoine Bellacoscia menaçait de reprendre le maquis, si on ne lui rendait sa patrie. Il obtint, pour rentrer en Corse, un sauf-conduit provisoire qui s'est transformé probablement en autorisation définitive, car nous l'avons rencontré la veille, en voiture, se rendant à Vivario, chez les parents de sa femme. Il vit à Bocognano comme un bon bourgeois retiré des affaires : *Fra Diavolo* s'est fait ermite.

Quant à son frère Jacques, il continue à tenir le maquis que nous voyons accroché aux pentes abruptes de la *Pentica*, jusqu'à ce que la prescription lui permette d'en descendre à son tour.

Quand nous arrivons à Bocognano, tout le village est dans la rue. Vous croyez que la célébration du repos dominical est pour quelque chose dans cette flânerie? Détrompez-vous : en Corse, tous les jours de la semaine sont des dimanches. Ces heureuses gens ont résolu un grand problème économique : vivre à l'aise sans travailler.

Nous ne pouvons nous dispenser d'aller rendre une visite à l'estimable famille de Jacques Bellacoscia, et nous sommes reçus avec beaucoup de simplicité et d'amabilité par les deux filles de l'*outlaw*, M^{lles} Giulia et Emilia Bellacoscia, âgées, la première de dix-sept et la seconde de vingt ans. Elles sont nées au maquis, elles y ont été élevées,

et ne sont descendues à Bocognano que depuis deux ou trois ans. Lors de la visite officielle que M. Carnot fit à l'île de Corse en 1889, elles furent présentées au Président de la République, à qui elles remirent un placet pour demander la grâce de leur père. Aux amateurs de documents historiques, je recommande la photographie du groupe sympathique des filles de Bellacoscia et de l'historiographe, qui illustre ce récit.

Le chemin de fer de Bocognano à Ajaccio suit le cours de la Gravona, par une succession ininterrompue d'ouvrages d'art. A la station de *Mezzana*, les eaux du torrent sont canalisées et conduites par un aqueduc jusqu'à Ajaccio, qu'elles alimentent d'eau potable.

Le soir, à 5 heures, nous étions rentrés à l'hôtel Bellevue et réunis pour le dîner des adieux, sur lequel l'idée du départ jette sa note un peu mélancolique. Pour nous remettre en train, nous sablons quelques coupes de champagne à la santé de notre chef de caravane, M. le docteur Fournier, que nous remercions tous, avec un triple ban à la clef, du zèle, de l'activité et du dévouement qu'il a déployés dans la conduite de notre expédition.

Le docteur Fournier nous félicite à son tour de la bonne humeur et de l'égalité de caractère avec lesquelles nous avons supporté les petites tribulations inévitables dans une excursion comportant d'aussi nombreux déplacements. Nous acceptons le compliment, parce que nous avons conscience de l'avoir mérité.

Et cependant il faut partir! Nous sommes rapatriés par la *Ville-de-Brest*, un excellent transatlantique, bien supérieur comme qualités nautiques, comme vitesse, comme aménagement et comme confortable, au bateau qui nous a amenés. Le temps est resté beau jusqu'à la fin, la mer est phosphorescente et les coups d'aviron qui la battent la font flamber comme un bol de punch. Tout le monde est debout sur la passerelle quand le bateau dérape, à minuit

sonnant. Au revoir, Corse, et non pas adieu ; tu es un de ces pays où l'on retourne. Ce n'est pas ici qu'il faut venir pour voir des usines, des ateliers, des manufactures, les grandes agglomérations urbaines, le mouvement commercial, le triomphe de l'industrialisme. Mais c'est ici que doit venir l'homme épris de poésie, le rêveur, celui qu'émeuvent les grands spectacles de la nature et celui que charme la vie facile, dans une éternelle griserie de soleil et de plein air, sous les orangers ou sous les pins, dans les jardins de myrtes ou dans les maquis enivrants...

Et la Section du Club Alpin que nous devons fonder en Corse ?

Il n'y faut pas songer, à moins que nos statuts ne nous permettent d'y créer une section de cavalerie, car en Corse il n'y a que les gens de médiocre condition qui marchent à pied.

TH. SALOMÉ,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris),
Délégué de la Section de Rouen
près la Direction Centrale.

DEUXIÈME EXCURSION
 DANS LA SIERRA NEVADA

PICO DEL CUERVO (3,172 MÈT.)
 COL DE VACARÉS (3,050 MÈT.) — ALCAZABA (3,386 MÈT.)
 MULEYHACÉN¹ (3,481 MÈT.)
 PICACHO DE VELETA (3,401 MÈT.) — CERRO DEL CABALLO
 (3,053 MÈT.)

(PAR M. LE DR J. BIDE)

L'excursion a duré huit jours. Partis de Grenade le 7 août à 4 heures de l'après-midi, nous y rentrons le 14 à 7 heures et demie du soir.

Nous étions cinq touristes : D. Amando Esquivel, D. Dionisio Carnicero, D. Alberto Cienfuegos, vétérans de la Sierra tous les trois, D. Federico Ortega, qui pour la première fois allait conquérir son bâton d'alpiniste, et votre serviteur. Quand je me présentai chez eux, à Grenade, le 7 au matin, tout était disposé déjà pour le départ : tente de

1. Dans l'*Annuaire* de 1892, l'auteur écrivait *Mulhacén*, comme l'ont fait plusieurs et notamment les géodésiens avec le général Ibañez. La forme *Muleyhacén*, plus conforme à l'étymologie arabe et à la prononciation locale, est adoptée aujourd'hui par les lettrés de Grenade, par les géologues espagnols, et par D. Francisco Coello, l'éminent géographe, notre collègue honoraire, qui fait autorité. — *Rédaction*.

campagne, effets de couchage, batterie de cuisine, vivres pour huit ou dix jours, y compris une belle outre de vin de Valdepeñas. Un cuisinier était attaché à l'expédition; car c'était une expédition véritable. En plus de notre guide, en effet, nous eûmes tout le temps trois muletiers pour cinq mulets de charge, et un garçon pour deux chevaux; malgré la difficulté de faire du bois, nous mangeâmes des repas chauds tous les jours; nous eûmes les trois premiers de la viande fraîche, que nous pûmes conserver dans la neige.

Honneur à notre fourrier Don Dionisio; c'est à lui certainement que nous devons le succès de l'expédition.

Notre guide D. Rafael Lopez Rodriguez mérite une mention spéciale. Natif de Capileira et âgé de trente-sept ans, il compte parmi les trois plus intrépides chasseurs de bouquetins de la Sierra Nevada, dont il connaît tous les passages, tous les abris; il y dort souvent des huit ou quinze jours dans les anfractuosités de rochers, en compagnie de ses camarades Enrique et Fernando, deux guides également très appréciés. C'est grâce à son expérience, à sa patience, à sa dextérité, que l'ascension du Muleyhacén, tentée par la crête la plus abrupte, n'occasionna aucun accident fâcheux.

1^{re} journée, 7 août. — Le 7 donc, à 4 heures de l'après-midi, notre colonne, forte de onze hommes, cinq chevaux et cinq mulets, s'ébranlait et sortait de Grenade par le délicieux chemin bordé de jardins et de vergers qui mène à Güejar-Sierra. La route, carrossable jusqu'à Cenés, n'est plus au delà qu'un chemin muletier en bon état. Aloès, grenadiers, orangers bordent le Genil dont nous remontons la rive droite. De l'autre côté le Dornajo étage ses villages et ses cultures. Pinos de Genil, sur la rivière, Canales, à flanc de montagne, nous offrent successivement des panoramas d'une beauté si merveilleuse que nul pinceau ne saurait en reproduire le luxe ni la diversité de couleurs.

A 4 h. 38 min. nous dépassons le Ventorillo de la Lancha (780 mèl.) et les bâtiments où s'exploitent les sables aurifères de Cenés. A 5 heures nous traversons ce village (780 mèl.); à 5 h. 15 min. nous passons à la tête du pont de Pinos-Genil (815 mèl.). La chaleur, suffocante jusqu'à cette heure, cesse bientôt, et, par une délicieuse soirée, nous grimpons à Güejar-Sierra (1,120 mèl.), où nous entrons à 7 h. 30 minutes. Nous y restons jusqu'à 8 h. 45 minutes, car c'est à Güejar que nous complétons nos provisions de bouche et que nous chargeons la paille et l'avoine destinées aux bêtes de somme. Güejar est situé au pied du Cerro Calar, observatoire admirable d'où l'on jouit d'une très belle vue sur la chaîne centrale de la Sierra. Avant d'entrer à Güejar, nous étaients apparus l'Alcazaba, puis le Muleyhacén, barrant l'horizon : c'était un avant-goût.

Au-dessus de Güejar, le Genil coule dans une gorge très profonde qui ne s'ouvre guère qu'au pied même des hauts sommets. Je ne puis mieux comparer la route qui suit qu'à la gorge du Hourat de Laruns, prolongée pendant 10 kilomètres. Traversée de nuit, cette gorge sombre, où nous suivions à la file indienne un sentier tracé en encoirbellement à dix ou quinze mètres au-dessus du torrent, avait quelque chose de fantastique. Fantastiques aussi les lumières électriques de la papeterie de Las Puertes, émergeant du trou noir où confluent les eaux du Rio de Maitena. Le chemin se devine ; il m'eût été impossible d'y avancer à pied, comme je le voyais faire au guide et aux muletiers. Mieux valait s'abandonner à l'instinct du cheval.

Au delà de Las Puertes, nous traversons le Genil sur un pont fait de troncs d'arbres mal équarris, et, remontant par la rive gauche, nous arrivons à 9 h. 45 min. à la forge de El Charcon (1,125 mèl.). Nous n'irons pas plus loin cette nuit. Nos estomacs crient famine. Pendant que l'on décharge les mulets et que l'on dresse la tente, le dîner s'appête lentement, si bien qu'il est minuit quand nous

pouvons enfin y toucher. Nous nous escrimons si bien de la fourchette et du verre, que personne bientôt ne veut plus se coucher. La température ambiante était de 18 degrés. Pourtant il fallait songer à la dure journée du lendemain : à 1 heure du matin tout le monde dormait.

2^e journée, 8 août. — A 4 h. 40 min. du matin un coup de feu retentit : c'est Rafael qui sonne la diane. Debout ! Nos yeux sont gros de sommeil ; heureusement le Genil n'est pas loin, et nous allons y faire nos ablutions ; nous en prenons pour la semaine. Nous admirons tout à notre aise le chaudron dans lequel nous avons campé : de tous les côtés des parois rocheuses, un pan de ciel bleu sur nos têtes ; juste assez de place pour le lit de la rivière et pour notre tente adossée au mur d'une forge à la catalane. Le chemin de mulet que nous avons suivi mord dans le rocher auquel s'accrochent la forge et deux maisons de garde.

A 5 heures et demie nous déjeunons d'un punch chaud : mixture d'œufs battus, de café, de rhum et de sucre ; puis à 6 heures et demie la caravane se remet en route, pour atteindre le col de Vacarés.

Nous remontons donc la rive gauche du Genil par le chemin de chars, médiocrement entretenu, qui conduit à la mine La Estrella et que construisirent jadis à grands frais D. Pedro de la Puente et quelques autres directeurs de mines. Tantôt il suit le bord du torrent, tantôt il escalade les contreforts ; deux ponts-viaducs sur lesquels il franchissait de profondes gorges sont en ruines. Lui-même est coupé au delà du *barranco* de San Juan par des éboulis ; ce qui nous oblige à gravir les lacets d'un sentier, mal tracé à travers les broussailles, qui contourne la Loma de San Juan, dont la masse sépare le ruisseau du même nom de celui de Guarnon. Nous sommes à 100 mètres au moins au-dessus du lit du torrent, au milieu de bois de

chênes verts, d'arbousiers et de gratte-vieille, lorsqu'un paquet mal assujetti tombe du bât d'un mulet. C'est mon appareil photographique ! Il saute de roche en roche et ne s'arrête qu'au bord de l'eau à la fin d'une épouvantable dégringolade. Une demi-heure après on me le rapporte. J'étais désespéré. Vérification faite, un paquet de bougies et la lanterne ont amorti le coup, l'obturateur seul est en miettes, deux châssis sur six sont ouverts. Peut-être les autres seront-ils utilisables, peut-être la chambre noire n'a-t-elle pas de fissures ! On le verra en révélant.

Arrivés à la hauteur du confluent du Rio del Badillo avec le Genil, nous redescendons au bord de ce dernier, que nous franchissons à 500 mètres au-dessus de la jonction, sur un pont de branchages des plus rudimentaires. Il est 8 h. 40 min. du matin, et nous ne sommes encore qu'à 1,390 mètres d'altitude.

Depuis déjà une bonne heure le soleil nous cuit la peau, et nous étouffons dans cette gorge étroite. La fraîcheur nous attend sur le sommet du Calvaire (Loma del Calvario) ; mais pour l'atteindre, quelle pente à gravir ! elle mérite bien le nom qu'elle porte : c'est la *Cuesta de los presidiarios* (la Montée des forçats). Elle nous amène peu à peu sur des parties plus praticables. Aux deux tiers du trajet, l'Alcazaba paraît à notre droite ; puis, à chaque détour du sentier, un nouveau pic se dresse : c'est le Muleyhacén, puis la Loma Pelada, et enfin le Picacho de Veleta. Toute la partie centrale de la Sierra Nevada est devant nous avec ses âpres sommets et ses formidables précipices ; quatre gouffres béants au fond desquels apparaissent comme un mince filet les Rios Alcazaba, Val de Casillas, Real et Val de Infierno ; enfin, plus large et plus profond que les autres, celui du Guarnon, couronné des neiges du Corral de Veleta, frappe nos yeux émerveillés. Bordé de chaque côté par de gigantesques épaulements qui le séparent à l'Est du Val d'Enfer (Val de Infierno), à l'Ouest du Barranco de San

Juan, il dépasse en énormité tout ce que l'imagination peut rêver. Le Rio Guarnon, échappé des neiges persistantes du Corral, semble tomber verticalement dans le gouffre au fond duquel commence le Genil. C'est surtout en arrivant au plateau où s'étalent les *Eras del Calvario*, qu'il nous est donné de contempler ce spectacle dans toute sa majesté. Nous sommes à 1,910 mètres d'altitude. Là cessent les champs cultivés. Désormais nous n'aurons plus sous les pieds que la roche nue ou des éboulis. On fait halte pour le déjeuner, et pendant ce temps, nous photographions. Don Amando répète les mêmes vues que moi, afin d'éviter les mécomptes.

A 11 heures et demie, nous reprenons l'ascension, qui s'exécute plus facilement sur des pentes plus douces, et peu à peu nous gagnons le cirque de Vacarés. A 1 heure nous dépassons la *Majada de los Asencios*, dernier point habité durant l'été par un berger et son troupeau de chèvres (2,215 mè.). Nous passons au-dessus des Rochers-Rouges (*Piedras Bermejas*) et de la mine située au-dessous des *Pollos de Vacarés*. Tout cela nous paraît déjà perdu à des profondeurs inouïes.

A 3 h. 45 min. nous atteignons la *Cuneta de Vacarés*, sorte de cuvette abritée du vent, où nous allons camper deux jours de suite à côté d'un grand névé, à 3,045 mètres. Il n'y a donc plus que 5 mètres environ à gravir à travers de grosses roches pour atteindre le col de Vacarés (3,050 mè.), d'où l'on descend au lac ou *Laguna de Vacarés* (2,970 mè.), à 80 mètres en contre-bas. Nous passons notre soirée à explorer ces parages. Le lac de Vacarés est situé au delà de la ligne de partage des eaux, sur le versant méditerranéen, au pied d'un cône escarpé qui la domine à l'Ouest et porte le nom de *Colina de Vacarés*. Certains placent par erreur cette *Laguna* à la base orientale de l'Alcazaba, la confondant avec le principal des laquets du *Goteron*. Le lac de Vacarés ne communique visiblement avec aucun

ruisseau. Les sources du Rio Juntillas sont bien en aval et ne peuvent en recevoir les eaux, si ce n'est par des canaux souterrains. Quant au Rio de Guadix, qui, sur certaines cartes, figure comme émissaire de ce lac, il en est séparé par le col de Jerez et par la ligne de partage qui du Pic du Corbeau se continue par la Mojonera (3,205 mètr. environ) et las Albardas jusqu'au Chullo. Du col de Vacarés et surtout de la Laguna, la vue est très bornée vers le Sud-Est et le Sud par la muraille désignée sous le nom de *Lastra de Vacarés*.

La ligne de partage qui se dirige de l'Est à l'Ouest, du Chullo à la Mojonera, tourne brusquement vers le Sud, descend au col de Vacarés, monte à la Colina, puis à l'Alcazaba, dont elle suit les épaulements, et atteint le Muleyhacén; continuant ensuite par les crêtes de la Loma Pelada, le Cerro de los Machos, les Bazares et le Picacho de Veleta, elle se dirige bientôt au Sud-Ouest par le col de Veleta, les Torcales de Dilar, et la Silleta, jusqu'au seuil désigné sous le nom de *Suspiro del Moro*, que l'histoire et la légende ont rendu si célèbre. Du sommet des Rochers du Corbeau, dont la facile ascension occupera notre prochaine journée, nous distinguerons facilement cette ligne et toutes ses subdivisions, dont les principales sont la croupe qui du Picacho descend par le Peñon de San Francisco et le Dornajo, séparant les eaux du Rio Genil de celles du Rio Monachil, la chaîne qui des Panderones de Veleta se continue par le Trevenque et sépare le Monachil du Rio Dilar, et, sur le versant méditerranéen, les contreforts qui des Tajos Altos se continuent par le Caballo et vont se perdre à l'Ouest de Lanjarón à la jonction du ruisseau du même nom et du Rio Torrente. A 6 heures la température était de 17°.

3^e journée, 9 août. — A 5 h. 45 min. le thermomètre marquait 10° à l'intérieur de la tente. Nous renvoyons à Grenade trois chevaux devenus inutiles et leur conducteur.

A 7 h. 20 min. nous partons pour le Pico del Cuervo. A mesure que l'on monte, les éboulis cèdent la place à d'énormes blocs de rochers. A 8 h. 30 min. nous atteignons le sommet (3,172 mètr.), où nous restons quatre heures au moins pour faire des vues photographiques, des visées au théodolite et pour explorer les différentes lignes de faite. De retour au campement à 5 h. 22 min., nous comptons prendre un sorbet au café que nous préparait notre cuisinier ; mais, peu expert en physique, il s'était contenté d'introduire son appareil dans le névé et de lui imprimer des mouvements de rotation. Il fallut lui apprendre que pour faire un bon mélange réfrigérant, on devait mêler du sel à la neige. Nous l'aidâmes de nos conseils, et le parfait nous en parut plus que parfait. La température moyenne de ce jour fut de 22° ; la température minima à l'air libre fut, durant la nuit du 9 au 10 août, de + 5°.

4^e journée, 10 août. — L'aurore du grand jour se levait ; nous devions aller coucher le soir au Muleyhacén, le point culminant de toute la péninsule ibérique, en passant par l'Alcazaba. Beaucoup déclarent infranchissable la crête qui réunit la Colina de Vacarés à l'Alcazaba et cette dernière au Muleyhacén. Telle est l'opinion de Rojas Clemente, dont j'ai consulté les notes manuscrites à la bibliothèque du Jardin botanique de Madrid. Pour Rafael, tout est possible : il prétend même que l'on peut s'engager sur le front de l'Alcazaba et du Muleyhacén dans des passages de chèvres (*vereones*) qu'il nous montre du doigt et que marquent une série de névés. En prenant cette route, nous n'eussions pas été plus exposés et nous fussions arrivés plus vite. Toutefois je ne conseille à personne d'y passer, pas plus que de monter au Muleyhacén par le chemin que nous suivîmes.

Nous voulions aborder les deux sommets par leur versant méridional, celui qui descend vers l'Alpujarra.

Du côté de Grenade toute la chaîne est taillée à pic, et les sommets qui se dressaient devant nous tombent dans le

précipice sous forme de haute muraille verticale, tandis qu'ils abaissent progressivement leurs croupes du côté de l'Alpujarra par où ils deviennent d'un accès facile. Mais il convient pour cela de descendre assez bas dans les vallées qui entaillent leurs flancs, ce qui fait perdre beaucoup de temps. Notre dessein étant d'explorer les régions les plus élevées, nous devions prendre un autre itinéraire qui nous fit serrer de près la ligne de faite (*la cuerda*, la corde, comme disent les Espagnols). Ce qui rend le passage difficile et quelquefois périlleux, c'est que chacune de ces croupes est séparée de sa voisine par des coupures pierreuses très profondes, dont les flancs taillés à pic se composent d'une série d'entablements superposés, nommés *lastras* dans la langue du pays, et mesurant souvent 20 ou 25 mètres de hauteur: telle la *Lastra del Goteron*. Ces entailles ou *barrancos* remontent jusqu'à la ligne de faite, où elles finissent par une cuvette dont le bord n'est séparé de la grande coupure, ou front septentrional de la chaîne, que par une arête rocheuse ou *tajo*, où la marche est très pénible par suite de l'énormité des blocs schisteux et des crevasses qui les séparent. On n'y avance souvent qu'en rampant, et le bâton de montagne n'est utilisé qu'à titre de balancier. Les espadrilles y deviennent nécessaires. Heureux l'alpiniste, si quelque névé vient égaliser ces anfractuosités redoutables. Cette région est celle des laquets ou *lagunas*; c'est le paradis des bouquetins (*cabras monteses*), dont l'espèce se conserve dans la Sierra Nevada à l'exclusion de toute autre.

Partis du campement à 5 heures du matin, nous passons le col de Vacarés, et sans descendre à la Laguna nous contournerons la base orientale de la Colina de Vacarés; nous grimpons à travers les rochers de la Lastra de Vacarés, que nous dominons bientôt, puis, nous dirigeant à l'Ouest, nous parvenons à l'origine du Barranco del Goterón. Serrant de près la ligne de faite et sautant à travers les ro-

ches, nous contournons, en les laissant assez bas sur notre gauche, les laquets du Goterón dont le plus grand est très beau. Dormant au pied même de l'Alcazaba dont il réfléchit le sommet, il a été pris par plusieurs pour le lac de Vacarés. Enfin nous arrivons au-dessous de la Lastra del Goterón. Sur chacune des assises énormes qui la constituent se trouvent de grands névés, qui fondent au soleil d'août et

Vue du Muleyhacén et de l'Alcazaba, prise de la Veleta, dessin de F. Prudent, d'après des photographies de MM. le Dr. Bide et Léon Rubey.

laissent tomber une large nappe d'eau dont les fines gouttelettes forment un rideau transparent en avant des parois rocheuses. Nous devons nous glisser entre cette nappe et le rocher pour atteindre un passage assez facile qui court tout le long de l'escarpement. Rafael considère ce défilé comme le meilleur poste pour l'affût du bouquetin. Une fois lancé sur cette voie, l'animal ne peut plus retourner en arrière ni éviter le tireur qui l'attend ; il ne lui reste plus qu'à choisir le genre de mort qu'il préfère, une balle ou le précipice de 20 mètres qui s'ouvre à sa gauche. Sortis du

défilé, nous déjeunons à la source d'un ruisseau sur un tapis de mousse grand comme six mouchoirs de poche. Après trois quarts d'heure d'arrêt, nous reprenons l'ascension de la *Lastra*, l'opérons presque à pic, et atteignons sur le revers une pente légèrement inclinée qui, de ressauts en ressauts, nous conduit sur l'épaule situé au pied du cône central de l'*Alcazaba*. Sa direction est sensiblement Nord-Est-Sud-Ouest, et du haut du *Picacho de Veleta* on le voit bien en face s'étendre sous forme de balcon entre le sommet de l'*Alcazaba* et l'arête du *Muleyhacén*; aux abords de celui-ci, il présente une assez profonde échancrure qui correspond à la partie la plus septentrionale du *Barranco del Culo de Perro*.

Pour monter de cet épaulement jusqu'au sommet du cône, il faut cheminer dix minutes à travers des éboulis rocheux semblables à tous ceux que nous avons déjà rencontrés.

Du sommet de l'*Alcazaba*, que nous atteignons à 11 h. 45 min. et dont l'altitude est de 3,386 mètres, nous voyons tout près de nous le front du *Muleyhacén* et les deux petits laquets qui dorment à ses pieds sur un rebord couvert de neige. Le plus grand des deux est seul rempli d'une eau transparente et d'un vert d'émeraude, dont le trop-plein rejoint par de petites cascades les *Chorreras Negras* et le ruisseau de Val de Casillas; la crête qui réunit la *Loma Pelada* et la *Rua de Bola* les sépare de la *Laguna Larga* et de la *Lagunilla*, dont l'écoulement se fait directement dans le ruisseau de Val de Inferno. Dans son récit, Ch. Packe les signale tous les quatre sans autre explication, comme s'ils étaient situés bord à bord. De l'*Alcazaba*, on découvre en outre toute la partie occidentale de la chaîne, les *Filetes de Veleta*, le *Cerro de los Machos*, le *Picacho*, le *Tajo de los Machos*, le *Caballo*, etc., etc.

A midi nous sommes de nouveau sur l'épaulement, Esquivel, Carnicero, Ortega et moi : nous allons, sous la conduite du brave Rafael, tenter l'ascension du *Muley-*

hacén. Cienfuegos, doutant de ses forces, a préféré gagner le sommet, qu'il connaît déjà, en passant à cheval par le chemin de Trevezel et l'Alpujarra.

Pour nous, le plus dur va commencer; en peu de minutes nous suivons l'épaule de l'Alcazaba dans la direction Ouest-Sud-Ouest, sur de fins éboulis où la marche est facile, et nous atteignons l'origine du barranco dit *del Culo de Perro*, qui sépare la croupe de l'Alcazaba de celle de Muleyhacén. Cette gorge est limitée au Nord par une muraille à pic; à l'Est c'est un précipice dont la paroi verticale est constituée par un affreux rocher : le Tajo de Culo de Perro. Un passage difficile permettrait d'atteindre, en sautant de blocs en blocs, le fond de la gorge où dorment les sept laquets désignés sous le nom de *Siéte Lagunas*, origine du ruisseau de Culo de Perro. Du point où nous sommes, nous délibérons sur la route à suivre : à droite et à gauche, des amoncellements de rochers, des parois à pic; en face de nous, de l'autre côté du barranco, se dresse presque vertical le flanc du Muleyhacén, hérissé de rochers qui s'unissent à ceux de son front ou paroi septentrionale et alternent avec des névés très inclinés. Par où passerons-nous? Rafael dit qu'il faut gagner en droite ligne le flanc du Muleyhacén près de son front, et tenter l'escalade en allant d'un névé au névé supérieur. Je prétends que la prudence veut que nous descendions aux laquets pour gagner la croupe du Muleyhacén en un point plus déclive et remonter ensuite obliquement dans la direction du Nord-Ouest. Rafael nous assure qu'il nous faudra quatre heures au moins par ce chemin, tandis qu'en une heure et demie nous atteindrons le sommet par la première voie. Mes camarades se décident pour celle-ci : en route donc et bon courage ! Une fois au pied du Muleyhacén, ce qui ne fut point facile, nous nous élevons par une succession de roches superposées, alternant avec des éboulis de fins graviers très glissants, vers un premier névé

dont nous suivimes la moraine ; puis nous atteignons, un peu essoufflés, un second névé. Nos figures montraient-elles quelque anxiété ? C'est possible, car spontanément Rafael nous quitte et bondit comme une chèvre dans la direction du Sud à la recherche d'un meilleur passage. Nous admirons sa hardiesse et son sang-froid ; il n'a pas employé dix minutes pour franchir deux fois une distance que nous aurions mis vingt-cinq minutes à parcourir. Il décide de pousser dans la direction primitive. Contournant donc le névé, nous abordons le front même du Muleyhacén, au-dessus des *vereones* dont j'ai parlé. Grim pant de rochers en rochers, nous nous élevons petit à petit assez haut pour distinguer à simple vue la paroi d'une des habitations construites sur le sommet du Muleyhacén. J'en étais légèrement surpris, car mon baromètre marquait 3,150 mètres. Je lui imprimai quelques secousses, et l'aiguille sauta sur 3,430. N'étions-nous en vérité qu'à 50 mètres du sommet ? Notre essoufflement semblait l'indiquer : cette constatation nous rendit le courage. Nous allions partir de nouveau, quand il nous fut donné d'assister à un beau spectacle : un aigle planait au-dessus de nos têtes, nous couvrant de son ombre ; Rafael, planté sur une roche à 700 mètres au-dessus du gouffre, épaula son fusil avec tranquillité et loge sa chevrotine dans le corps de l'oiseau qui, les ailes étendues, battant à peine l'air, s'effondra dans le précipice du Val de Casillas. Deux mauvais pas nous restaient à franchir, de peu de longueur, mais constitués par des éboulis de fin gravier où le pied n'avait pas de prise, et où une chute aurait pu être mortelle. Nous les franchîmes avec prudence, nous aidant et nous soutenant les uns les autres. Enfin nous prenons de nouveau pied sur la roche vive ; il ne s'agissait plus que d'éviter les fentes dans lesquelles nous pouvions glisser. En dix minutes nous atteignîmes, par cette échelle d'un nouveau genre, assez semblable aux escaliers des Pyramides, les constructions, puis la plate-forme du Mu-

leyhacén, où il eût été si facile d'arriver par un autre chemin. Au même instant y débouchaient D. Alberto Cienfuegos sur son cheval et notre file de mulets. Il était 3 h. 40 min. du soir. Le baromètre marquait — chose extraordinaire, mais de pur hasard — 3,481 mètres, altitude officielle du sommet d'après les géodésiens espagnols.

Nous poussâmes un soupir de soulagement. Inutile de décrire le panorama merveilleux qui se déroulait à nos pieds; on l'a fait bien des fois déjà. Montés sur la plate-forme maçonnée où les géodésiens espagnols, ayant à leur tête le colonel Ibañez (depuis général et marquis de Mulhacén)¹, avaient installé leur foyer de lumière électrique durant la mémorable expédition de 1879, où ils pratiquèrent, de concert avec leurs collègues français placés sous les ordres du colonel Perrier et postés en Algérie, la jonction géodésique et astronomique de notre colonie avec l'Espagne, nous dominions de là toute la chaîne et la côte espagnole de la Méditerranée, et par delà ses flots bleus, sur lesquels apparaissaient çà et là les blanches voiles des bateaux de pêche, nous pouvions distinguer la ligne bien précise des côtes d'Afrique.

Nous passons l'après-midi à photographier et à faire des visées. L'air est frais, le vent léger; la température à 6 heures du soir est encore de + 15° au soleil et de + 14° à l'ombre.

A cette heure, nous sommes un peu remis de nos fatigues : le pouls de mes compagnons bat 100 fois par minute, le mien également, tandis que celui de Rafael reste à 72. Au repos, notre respiration est normale; mais dès que nous marchons, elle s'accélère, et, si nous essayons de porter le plus léger fardeau, nous restons essoufflés.

Pour nous garantir du froid et du vent, nous dressons la tente entre les quatre murs d'une des constructions

1. Voir plus haut, p. 276, la note sur l'orthographe de ce mot.

laissées là par les ingénieurs espagnols : la toiture, les portes, les fenêtres, tout ce qui pouvait s'utiliser ayant été arraché et emporté par quelques vandales de Capileira. Après dîner nous sortons, Cienfuegos et moi, pour jouir du calme de cette nuit sereine. Quel silence ! autour de nous l'obscurité, et, pareils à des sphinx accroupis, d'énormes blocs de rochers ; en arrière, un immense névé, s'étendant comme un linceul sur la croupe du Muleyhacén ; devant nous, le trou noir où se forme le Genil, et, par delà les contreforts qui le bornent, tout au fond, un foyer de lumière perçant les ténèbres : c'est Grenade, dont nous pouvons compter les feux électriques, qui se distinguent à merveille des becs de gaz de l'Albaycin. Grenade étant visible du Muleyhacén, la réciproque est donc vraie. A 8 heures du soir, la température ambiante est de + 4° ; nous allons dormir.

Toute la nuit, le guide Rafael, qui dormait à mes côtés, fut agité ; l'ascension du Muleyhacén, au cours de laquelle en somme il répondait de nos existences, l'avait troublé : il rêvassait continuellement, se croyant encore à notre tête et nous recommandant la prudence par des interjections significatives. Température minima de la nuit, + 3° à l'air libre.

5° journée, 11 août. — A 4 heures du matin, une voix inconnue retentit en dehors de la tente, où tout notre monde était cependant rassemblé. Qui pouvait nous rendre une visite si matinale ? Je sors et me trouve en présence d'un homme armé que je distingue à peine ; car il faisait encore nuit. Après les saluts d'usage, il m'explique qu'il est de Trevezet et demeure, pour la saison, au *Cortijo del Haza*, où il coupe et bat ses seigles. Il avait rencontré la veille D. Alberto Cienfuegos et les mulets, et il venait amicalement nous réveiller pour que nous ne perdions rien du beau spectacle qu'allait nous offrir le lever du soleil. Attention délicate et rapports de bon voisinage. Je le remercie, nous

tuons le ver¹ avec un peu d'*aguardiente* et nous causons. Cet homme, jeune encore, était resté au camp du colonel Ibañez aussi longtemps que dura la campagne géodésique de 1879. Il se plut à nous fournir à ce sujet des détails intéressants.

Un à un, les camarades sortent de la tente en se frottant les yeux, et s'étonnent de trouver un visiteur. Nous assistons tous ensemble au lever du soleil, spectacle inoubliable et que je renonce à décrire. L'astre paraît dans la direction de la Tetica. Au jour, nous distinguons encore les échancrures de la côte méditerranéenne; mais bientôt la mer se couvre d'un brouillard très bas qui nous voile l'horizon.

Ce n'est pas gai de passer une journée sans rien faire, lors même qu'on est au sommet du Muleyhacén. Nous dûmes pourtant nous y résigner le 11 du mois d'août. Partie la veille à 4 heures pour faire renouveler ses fers à Capileira et en rapporter du pain, notre cavalerie devait être de retour à 8 heures du matin. Une prime de 5 francs avait été promise au chef des muletiers s'il était exact. A 10 heures rien encore à l'horizon. A 10 heures et demie apparaissent le garçon et ses deux chevaux chargés d'un sac. Enfin ce sera le pain désiré. L'équipage arrive, mais les sacs ne contiennent que de l'avoine. — Et le pain, où est-il? — Ah! le pain! le pain est sur les mulets! — Et les mulets? — A Pitres; car à Capileira il n'y avait pas de clous: il a fallu descendre jusqu'à Pitres à la recherche d'un maréchal-ferrant mieux assorti. — Pourquoi les muletiers n'ont-ils pas envoyé le pain par les chevaux? — Ah! voilà... on ne pense pas à tout. Quand les muletiers ont bien mangé..., les patrons doivent être repus. — Reviendront-ils dans la soirée? — Mystère! car la distance est longue. — J'engage fortement Don Dionisio à se munir

1. L'expression a franchi les Pyrénées sans se transformer: *Matur el gusanillo*.

d'une forge pour la prochaine excursion ; nous apprendrons à ferrer.

Nous déjeunons avec des œufs et du biscuit en guise de pain. A 2 h. et demie, ne voyant toujours rien venir, nous chargeons la moitié des bagages sur les deux chevaux et décidons qu'on les descendrait à la Laguna de la Caldera, située à l'Ouest et au pied du Muleyhacén, qu'on laisserait le cuisinier garder le reste, qu'il ferait rejoindre, avec cette seconde partie des bagages, les muletiers et les bêtes de somme dans le cas où ils arriveraient pendant notre descente. Sinon les chevaux retourneraient au sommet et feraient un second voyage. A 3 heures nous partons : la descente s'opère à pied par le versant occidental du Muleyhacén, pente fortement inclinée et constituée par une surface de cailloux schisteux très menus.

Un sentier en zig-zag conduit au fond de la cuvette où dort le lac de la Caldera. Les chevaux peinent plus que nous. A 3 h. 40 min. nous parvenons au fond de cette haute vallée. Nous déchargeons les chevaux, quand nous vîmes enfin apparaître sur la crête du Muleyhacén la file de nos muets chargés et se dirigeant vers nous. Pendant cette descente, Cienfuegos et moi nous nous arrêtàmes sur les bords du précipice taillé à pic au pied du Muleyhacén. Un petit col (3,155 mètr.) y fait communiquer le balcon où reposent les deux laquets du Muleyhacén avec la haute vallée de la Caldera. Il est bien facile de descendre par là aux laquets ; ce col, bordé par deux énormes roches, est sans doute celui qui figure dans la carte d'Amalio Maestre sous le nom de *Collado de Culo de Perro*. On peut l'atteindre, si l'on en croit Boissier, en remontant le Val de Casillas et en laissant à droite toute la masse de la Rua de Bola : c'est par cette route que le botaniste suisse serait parvenu sur le versant occidental du Muleyhacén, qu'il avait pu gravir par le sentier que nous venions de descendre.

Il est à remarquer que les mêmes dénominations se ré-

pètent sur les deux versants de la Sierra. C'est pour la seconde fois que nous rencontrons ce nom de *Culo de Perro*. Nous aurons encore à l'enregistrer à propos d'un sommet voisin du Picacho de Veleta.

La Laguna de la Caldera (3,060 mètr. d'altitude), une des plus importantes de la chaîne, est très régulière et cachée au fond d'une cuvette, derrière les épaulements de la Loma Pelada. La Loma Pelada (3,249 mètr. environ) est plutôt un ensemble d'arêtes rayonnant autour d'un centre qu'un véritable sommet, bien que de loin elle en ait tout l'aspect. Par son bord oriental demi-circulaire et par le Collado de *Culo de Perro*, elle se relie à la base du Muleyhacén; le rebord septentrional se relie du côté de l'Est aux mamelons de Rua de Bola par une arête vive, tandis que de son extrémité occidentale part une autre arête qui se recourbe parallèlement à la direction générale de la chaîne et vient se rattacher plus bas au mamelon inférieur de Rua de Bola, formant ainsi au devant du massif un plat bord où dorment au milieu de paquets de neige les laquets bien connus sous le nom de Laguna Larga et Lagunilla : le premier, plus étendu, communique avec le plus petit situé à l'Ouest. Le trop-plein de leurs eaux se déverse dans le Val de Infierno par les cascates connues sous le nom de *Chorreras de Laguna Larga*.

Entre les deux arêtes que nous venons de décrire, la Loma Pelada forme un angle dont le sommet, tourné au midi, se prolonge dans cette direction, sous la forme d'un amas rocheux assez abrupt qui sépare la vallée de la Caldera de celle du Rio Seco située plus à l'Ouest. Le véritable nom de la vallée de la Caldera devrait être vallée de Muleyhacén, puisque ainsi se nomme le ruisseau qui la parcourt. Il ne paraît pas avoir de communication avec le lac, et les fontaines qui l'alimentent en sont séparées par un bourrelet rocheux assez élevé. Après avoir traversé à quelque distance de son origine la Laguna del Majano (2,950 mètr.

d'altitude à peu près) et reçu, sur sa rive gauche, le Rio de Peñon Negro, issu des rochers de ce nom, et sur sa rive droite le Rio Seco, il devient tributaire du Rio de Veleta. Pour en finir avec le lac de la Caldera, disons qu'il a 170 mètres de long et 120 de large, qu'il est bordé vers le Nord-Nord-Ouest par une muraille de rochers infranchissables, que ses eaux sont d'une merveilleuse transparence et d'un vert d'émeraude qui étonne. Cette même couleur est celle de tous les lacs de la Sierra qu'il nous fut donné de contempler; ceux de la Caldera, de las Yeguas et du Caballo, les plus beaux sous ce rapport, le doivent probablement à leur plus grande superficie. La température moyenne de ce jour fut de + 20°. Celle de la nuit du 11 au 12, que nous passâmes à peu de distance de la Caldera, fut de 0° à l'air libre.

6^e journée, 12 août. — Notre projet était de gagner ce jour-là le Picacho de Veleta, et de descendre à la Laguna de las Yeguas. Pour aller au Picacho nous voulions suivre la ligne de partage des eaux, monter au col de Veleta par le revers méridional, et tenter ainsi ce passage réputé si dangereux par Ormsby, Packe, Boissier, de Rute et d'autres, et que du haut du Picacho, Henri Passet (le guide émérite de Gavarnie), qui accompagnait M. Packe, avait jugé praticable, s'engageant à y conduire l'alpiniste anglais. Nous acquiescâmes la conviction qu'il voyait juste. Partis à 7 heures de la Laguna de la Caldera, nous gravissons les escarpements de la Loma Pelada en inclinant légèrement au Sud; une fois sur la croupe, nous la suivons dans la direction du Nord: là point de rochers; du cailloutis au milieu duquel il est facile d'avancer. Arrivés à la ligne de faite, nous pouvons plonger successivement nos regards étonnés à l'Est et à l'Ouest de la Rua de Bola, sur les laquets de Muleyhacén d'un côté, et ceux de Laguna Larga et de Lagunilla de l'autre. Tout le promontoire de la Loma Pelada est formé de blocs de serpentine magnifique: que ne sont-ils dans la

plaine! ce serait une richesse. La ligne de faite devient de plus en plus abrupte à mesure qu'elle s'avance vers l'Ouest. A son origine, la vallée du Rio Seco est un véritable cirque dans lequel reposent, à des étages différents, les lacs du même nom; ils sont trois ou quatre, dont le plus important est à 3,060 mètr. d'altitude comme celui de la Caldera. Avant d'y descendre, nous continuons le long de la ligne de faite et parvenons en un point d'où il serait assez facile de gagner le balcon de la Laguna Larga. Un peu plus loin, des blocs amoncelés de serpentine barrent le chemin et présentent du côté du Val de Infierno une muraille à pic infranchissable; de l'aveu de Rafael, les bouquetins n'y passent pas sans péril. Dans cet amas de roches, il nous montre un des abris qu'il occupe lorsqu'il vient par là, et il nous en fait les honneurs avec toute la gloriole d'un propriétaire. C'est une anfractuosité ayant le ciel pour toiture, protégée d'un côté par un tout petit mur et où peut à peine tenir un homme couché. Ils y dorment souvent à deux. Au lac principal de Rio Seco (3,060 mètr.), nous rencontrons un sentier assez bien tracé venant de Trevez par le revers du Muleyhacén, qu'il coupe obliquement pour remonter d'abord le ruisseau du même nom, puis accompagner la rive gauche du Rio Seco. En le suivant, nous côtoyons le lac, en gagnons un autre tout petit situé plus haut, et parvenons à la ligne de faite au *Puerto del Lobo*, ou col du Loup (3,140 mètr.). C'est un peu à l'Ouest de ce col, sur un renflement de la ligne de faite, que viennent s'attacher les Filetes de Veleta, qui avec les Terreras Azules et le Pulpito, séparent le bassin des Rio Seco et Rio-Veleta. A l'Est du col et un peu au-dessous de la ligne de partage, une autre éminence, le Cerro Gordo, devient le point de départ d'une crête rocheuse se dirigeant au Nord-Est et parallèlement au balcon de la Laguna Larga pour s'unir au mamelon inférieur de la Rua de Bola, coupant la direction des *Chorreras* qui sautent par-dessus en cascates. Le sentier qui franchit le col du Loup

traverse obliquement l'origine du Val de Infierno, passe au-dessous du Cerro de los Machos, parvient à l'origine du bassin du Rio Guarnon dont il accompagne la rive gauche, et descend avec lui jusqu'à la mine de la Estrella où il s'unit au chemin de chars. Une autre ramification descend par le Val de Infierno pour aboutir au même point en suivant le cours du Real. Ces sentiers ne sont praticables que deux mois durant l'été, et sont fréquentés par les mineurs, les chasseurs et les chercheurs de camomille (la variété qui croît dans la Sierra Nevada étant très estimée).

L'éminence située à l'Ouest du Puerto del Lobo est reliée par une arête rocheuse, abrupte du côté du Nord, avec la base du Cerro de los Machos¹, dont la masse imposante, directement unie au Picacho, avec lequel elle forme les parois du Corral de Veleta, limite le bassin du Rio de Veleta. Les assises qui composent les croupes méridionales de ces énormes sommets, au lieu de s'élever en muraille verticale ainsi qu'elles le font du côté du Nord, deviennent pour ainsi dire horizontales et se présentent sous forme d'immenses entablements superposés comme les rayons d'un étalage : c'est sans doute ce qui les a fait désigner sous le nom de *Bazares de Veleta* (Bazars de Veleta). Ces Bazares constituent un cirque immense au pied du Picacho, à l'origine du Rio de Veleta et sur les flancs de la Loma Puja; cette dernière forme du côté de l'Ouest la limite de la vallée, et la sépare du Rio del Puntal, origine, lui aussi, du Rio de Poqueira. Sur les gradins gigantesques de ce cirque reposent de très grands névés, qui persistent durant les étés les plus chauds. Deux ou trois cascades s'en échappent. La plus belle, qui a bien 20 mètres de chute, se réunit sur un plateau herbeux au lac de Veleta, une des sources de ce torrent dont les autres affluents viennent, du côté Est, des Hoyos de Veleta

1. Il est aussi désigné sous le nom de *Cerro de Culo de Perro* à cause de sa forme spéciale. (Altitude, 3,346 mètr.).

(fonds de Veleta) et des Terreras Azules. En quittant le Puerto del Lobo, nous contournons l'éminence située à l'Ouest par le point où les Filetes de Veleta le rejoignent (3,130 mètr.) et descendons par des éboulis et des névés aux Hoyos de Veleta (3,000 mètr.), à la source de petits ruisselets où nous faisons une halte d'une heure et demie pour déjeuner. De là, nous nous élevons par les Bazares de Veleta, arrivons au lac, et traversons deux fois, à des hauteurs différentes, la cascade principale pour atteindre l'immense névé qui précède le col de Veleta. Là, nous sommes rejoints par le frère de Rafael, qui, monté de Capileira, s'était porté sur le Pic de Carrijuela pour guetter notre venue ; bien touchante était l'effusion silencieuse de ces montagnards qui ne s'étaient pas vus depuis deux ans.

Nous traversons ce champ de neige fort incliné et très dur, et sommes bientôt au col de Veleta (3,195 mètr.). Un peu avant de l'atteindre, nous traversons une esplanade naturelle de 20 mètres sur 25, entourée de rochers, que mes amis ont baptisée du nom de *Salon de Veleta*. Le col est à deux pas ; nous y retrouvons les deux refuges que je signalais lors de ma première excursion. Hélas ! cet abri si bien construit par D. Indalecio Sabatell a sa voûte effondrée ; un sauvage a enlevé la colonne centrale, et le poids des neiges de l'hiver a tout fait crever. L'autre refuge est intact ; il est à craindre qu'il ne subisse le sort de son voisin, car personne ne s'occupe de réparer les avaries que lui causent les intempéries de la mauvaise saison.

Sans nous attarder au col de Veleta, nous gravissons les pentes inclinées qui nous conduisent au Picacho. Nous rasons le précipice qui le borne au Sud comme au Nord et à l'Est, et nous en atteignons le sommet après trente-cinq minutes d'ascension. Il est 1 h. 40 minutes. L'altitude, calculée d'après nos visées au théodolite, est de 3,401 mètres, supérieure de 3 mètres par conséquent à celle admise jusqu'alors.

Le Corral est à nos pieds : couchés à plat ventre sur les larges dalles qui le surplombent, nous ne pouvons nous lasser d'admirer. Le glacier est à découvert, car il y a fort peu de neige cette année. Nous aurions voulu y descendre par la partie occidentale du cirque, mais il nous fallait trois heures au moins pour aller et revenir. Le temps nous manquait, car photographies et visées nous avaient pris deux heures sur le sommet. Du Picacho de Veleta, la vue est très étendue, tant du côté de Grenade que sur la vallée de Lecrin ou la Méditerranée. Mais ce qui, surtout, offre un aspect inattendu, ce sont les sommets de la Sierra situés du côté de l'Est. Le Muleyhacén se montre de profil, son front vertical regardant Grenade, et sa croupe énorme s'abaissant du côté de l'Alpujarra. C'est bien là le lion accroupi dont parle Ormsby et dont la face grimaçante de précipices regarde le Nord, dont le dos allongé est tourné vers l'Afrique, et qui, de ses pattes étendues, enserme, non seulement le Corral, mais tout le cirque compris entre le Cerro de los Machos et le col de Vacarès; à ses côtés, le Picacho de Veleta et l'Alcazaba montent la garde. Du Picacho de Veleta se distinguent à merveille tous les détails des Torcales de Dilar, avec les pics déchiquetés qui les jalonnent, et qui, à partir du col de Veleta, portent les noms de Carrijuela ou Escarigüela, Peñon de la Mina, Peñon del Gato, Tajo de la Virgen, Tajo del Fraile, Peñon del Nevero et Tajos Altos. Du col de Veleta, le chemin qui conduit à l'Alpujarra longe la base du Pic de Carrijuela ou Escarigüela, passe entre ce pic et le Peñon de la Mina, côtoie d'abord le versant oriental de la Loma Puja, qui s'attache à ce pic, et gagne bientôt son versant occidental et le bassin du Rio del Puntal. Du Tajo del Nevero se détache le chaînon qui sépare le Rio del Puntal et le Rio Poqueira du Rio de Lanjarón, et dont le point culminant porte le nom de Tajo de los Machos (3,120 mètr.). L'ingénieur De Rute est le seul à notre connaissance qui ait

bien indiqué la situation exacte de ce dernier sommet, que toutes les cartes d'ensemble placent d'une façon erronée. Des Tajos Altos (3,144 mètr.), les Torcales de Dilar se continuent dans la direction de la Silleta (1,588 mètr.), séparant le bassin du Dilar de celui du Rio Durcal, c'est-à-dire les eaux de l'Atlantique de celles de la Méditerranée. Mais c'est aussi des Tajos Altos que part, dans la direction Sud-Sud-Ouest, la chaîne qui passe par le Cerro del Caballo et descend progressivement jusqu'à l'Ouest de Lanjarón.

Nos mulets avaient dû descendre du lac de la Caldera jusqu'au Rio del Puntal pour rejoindre le chemin qui, de Capileira, monte par la Loma Puja jusqu'au port de Veleta. Ils y arrivèrent en même temps que nous ; ils s'acheminèrent tout de suite vers la Laguna de las Yeguas, où nous devions nous rendre en descendant du Picacho. Nous suivîmes le rebord du cirque : un passage assez large y existe entre de grosses roches et le précipice, et conduit jusqu'au sentier des vendeurs de neige. Sans le connaître, c'est ce passage que je voulais prendre l'année précédente pour faire l'ascension du Picacho. Nous inclinons bientôt à gauche, et dévalons par les Panderones de Veleta jusqu'au seuil (2,985 mètr.) qui sépare les eaux du Rio Monachil de celles du Rio Dilar. Il est 4 h. 20 min. ; nous prenons de nouveau la direction du Sud : une demi-heure plus tard, nous étions au bord de la Laguna de las Yeguas ou lac des Juments (2,890 mètr.), que de grands amas de rochers cachent de ce côté. Ce lac est le plus étendu de tous ceux que nous avons admirés jusque-là. Durant les années neigeuses, les glaçons qui le bordent et flottent sur ses rives le rendent vraiment imposant. Cette année, nulle tache blanche sur ses bords ; son eau tranquille se distingue à peine des prés verts qui l'entourent. Tout est couleur d'émeraude, et dans cette nappe immobile les sommets élevés et déchiquetés des Torcales se reflètent en vert plus sombre. Considéré dans son plus grand dia-

mètre, il simule à la tombée de la nuit un bras de mer, tant son extrémité occidentale se confond avec le ciel. C'est la source la plus importante du Rio Dilar. Ses eaux descendent par une succession de cascades ou de rapides du plus bel effet, quand la neige et les glaçons forment voûte au-dessus d'eux, quand le soleil inondant de ses rayons les gouttelettes et les poussières aqueuses les fait scintiller comme des milliers de diamants.

Tout près du lac, dans les rochers qui le masquent, les ouvriers qui travaillent à la mine du Peñon de la Mina, actuellement en pleine activité, ont construit un refuge où nos hommes passent la nuit. Nous campons un peu en avant.

7^e journée, 13 août. — Nous levons le camp à 7 h. 55 min. et nous nous mettons en marche pour le Cerro del Caballo. Passant sur la rive méridionale de la Laguna, nous longeons la base des Torcales, contournons celle des Tajos Altos pour nous élever le long d'un affluent du rio Dilar et gagner de la sorte un petit col situé entre les Tajos Altos et le prolongement occidental des Torcales (2,715 mètr.), et qui conduit dans la haute vallée du Rio Durcal. Une série de pelouses s'étagent et se succèdent jusqu'à cette passe, que nous franchissons après une halte de deux heures et demie consacrée au déjeuner. Nous nous rapprochons de la chaîne qui, des Tajos, rejoint le Caballo, afin de gagner du temps et de la hauteur. Nous avons encore à traverser des cirques rocheux où naît le Rio Durcal; bientôt cependant la marche devient plus facile; au milieu des ardoises fragmentées, nous montons la croupe inclinée qui nous cache le pic. Enfin nous l'apercevons et nous marchons droit sur lui dans la direction du Sud.

A 2 h. 45 min. nous atteignons un petit col situé sur la ligne de partage des eaux du Rio Durcal et du Rio Lanjarón, à 2,870 mètres d'altitude; de ce col, il est aisé de descendre au bord du magnifique lac circulaire qui se déverse dans

cette rivière par sa rive droite et dont les eaux vertes reflètent le sommet du Caballo qui le domine au Sud-Ouest. Nous établissons notre campement un peu plus haut, à 2,915 mètres, derrière un rocher et au pied même du cône. L'ascension s'achève dès lors sans peine; il est 4 h. 45 min. du soir. Pas de meilleur observatoire pour étudier les vallées occidentales de l'Alpujarra et la Contraviesa. On suit à merveille le parcours des Rios Torrente et Lanjarón, leur confluent, puis leur réunion avec le Rio Guadalfeo. Du côté du Nord apparaissent les sommets de Muleyhacén, Veleta, Alcazaba, le Tajo de los Machos, etc.

Tout le sommet du Caballo (3,053 mètr. environ) et les champs pierreux qui l'entourent nous offrent des richesses minéralogiques inattendues. Nulle part dans la Sierra nous n'avons vu avec une telle profusion de pareils échantillons de cristal de roche, de tourmaline, de grenats, etc., etc. Nous en prélevons des exemplaires curieux.

8^e journée, 14 août. — L'étape devait être longue; aussi la veille au soir nous retirâmes-nous de bonne heure sous la tente. Dernière de nos soirées de fraternelle expansion! Qu'elles sont loin déjà! mais quel bon souvenir m'en reste! Quel feu roulant de bons mots, d'histoires piquantes, toutes assaisonnées de ce sel andalou! Mes quatre compagnons, roulés dans leur couverture, ne tarissaient pas de bonne humeur, et les éclats de rire ne s'étouffaient souvent que sous les ronflements sonores des plus fatigués. Tous les contes andalous y passèrent, des contes à faire rougir Boccace lui-même et le joyeux Conteur rémois.

Le 14 à 5 h. 55 min. nous partions. Le temps avait changé; au ciel des nuages moutonnés; à l'horizon du côté du Sud un ciel noir comme de la mine de plomb; avec cela, une chaleur déjà suffocante. Nous dévalons vite par les pentes gravies la veille, gagnons le fond de la vallée et traversons le torrent de Durcal à 8 heures du matin par 2,405 mètr. d'altitude. Halte de quelques minutes, après

laquelle nous nous mettons en devoir de gravir la croupe de la chaîne de El Espinar, qui s'unit aux Torcales de Dilar par le petit col signalé sur notre itinéraire de la veille. Nous accédons bientôt par un seuil de 2,455 mètres à une série de plateaux entrecoupés de plans herbeux, de broussailles et de pierres que nous suivons longtemps dans la direction du Nord-Ouest. Les pics déchiquetés du Trevenque (2,235 mèt.) se montrent alors sur notre droite. Nous paraissions vouloir les dépasser en nous dirigeant parallèlement à eux. Il n'en est rien; car bientôt nous tournons directement au Nord comme pour revenir en arrière. Nous descendons par des champs pierreux, atteignons les premières cultures, puis une aire entourée de gerbes amoncelées. Le Trevenque est en face: nous en sommes séparés par une fente, profonde comme un précipice, où coule le Dilar. Un sentier en lacets, qui paraît très fréquenté et traverse un bois de chênes verts, conduit sur ses bords escarpés.

À 10 h. 45 min. nous franchissons ce torrent (1,670 mèt.) sur un pont fait de branches d'arbres. Après une halte de dix minutes, nous abordons les flancs du Trevenque. Le sentier, très bien tracé, mord les calcaires de sa base. Deux heures durant il nous faudra longer ses parois blanches qui reflètent les rayons du soleil, nous mangent les yeux, nous brûlent la peau, et ne laissent pas sourdre la moindre goutte d'eau pour étancher notre soif. Après avoir traversé quatre ou cinq ramblas, et suivi de grands lacets à l'origine de ruisseaux qui se jettent tous dans le Rio Monachil, nous laissons à gauche un premier cortijo, puis, à droite, un second que nous apercevons au fond d'une vallée verdoyante, et nous arrivons enfin au lieu fixé pour la grand'halte et le déjeuner: la *Fuente de los Hervideros*, fontaine bouillonnante (1,260 mèt.). Il était 12 h. 50 minutes.

Le temps devient de plus en plus orageux, la chaleur et

le soleil sont accablants; nous cherchons à nous mettre à l'ombre sur ce plateau découvert, en dressant la moitié de notre tente. Vers les 4 heures tombe une pluie bienfaisante qui rafraîchit l'atmosphère. Mes compagnons ne voulaient pas rentrer de jour à Grenade à cause de notre piteux équipage. En effet, huit jours de montagne nous avaient tanné le cuir, écaillé les joues : quelques-uns d'entre nous paraissaient atteints d'un érysipèle violent, tant leur face était déformée. Bref ils craignaient que nous ne fussions lapidés. A 4 h. 40 min. nous mettons le cap sur Cajar, village situé au pied du dernier ressaut de la montagne et à l'entrée même de la plaine de Grenade. Quel beau spectacle durant cette descente! Le soleil s'incline vers l'horizon; les cultures de betteraves, les arbres sans nombre forment une immense tache verte, au milieu de laquelle mettent leur note gaie tous les villages de la *Vega* : Cajar, La Zubia, Hueter-Vega, Monachil et cent autres. Au fond, Grenade avec ses deux collines, l'Albaycin et l'Alhambra, où le vert plus foncé de la grandiose végétation qui l'entoure se détache sur le ciel. A l'horizon, une couronne de montagnes où le rose tendre se mêle au bleu pâle. C'est merveilleux!

A 6 heures et demie, nous passons à côté du cimetière de Cajar, laissant le village à gauche (730 mètr.). Nous atteignons bientôt la route que bordent tout le long les canaux d'irrigation. Les cloches de tous les villages sonnent en envolée, annonçant la fête du lendemain. Nous laissons à gauche le moulin de Notre-Dame du Rosaire, à droite Monachil, Hueter-Vega, et de tous côtés les fabriques de sucre de récente construction. Nous franchissons le pont du Rio Monachil (695 mètr.), croisons beaucoup de paysans et de paysannes montées sur leurs mulets caparaçonnés. Les cloches de la cathédrale de Grenade s'ébranlent à leur tour, et c'est au bruit de leur joyeux carillon que nous arrivons au pont Sebastiani ou Puente Verde (678 mètr.).

Nous sommes à Grenade. Encore quelques formalités

d'octroi, et nous nous séparons. Il est 7 heures et demie du soir. Je grimpe les pentes de l'Alhambra et gagne l'hôtel de Siete Suelos, où l'on n'était pas sans inquiétude sur mon compte. Un bain froid me repose. Quelle délicieuse nuit fut celle-ci ! Dormir dans un lit, bercé par le murmure des ruisseaux.

Le lendemain 15 août, à 8 heures et demie, je prenais congé de mes chers compagnons. J'étais triste ; il me semblait laisser derrière moi des frères ou de vieux amis. Quand nous reverrions-nous ?

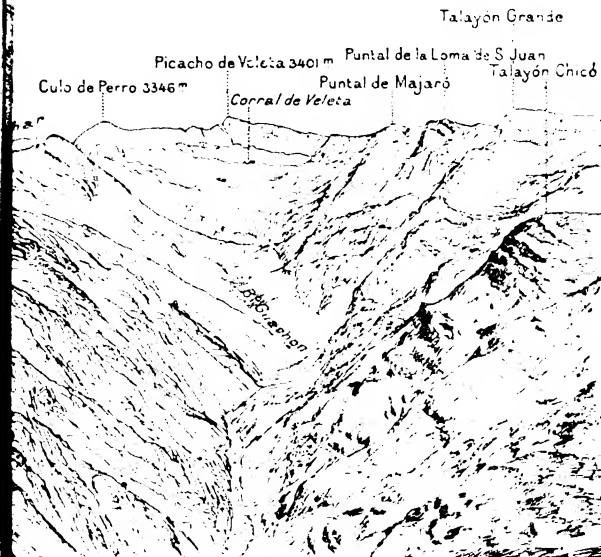
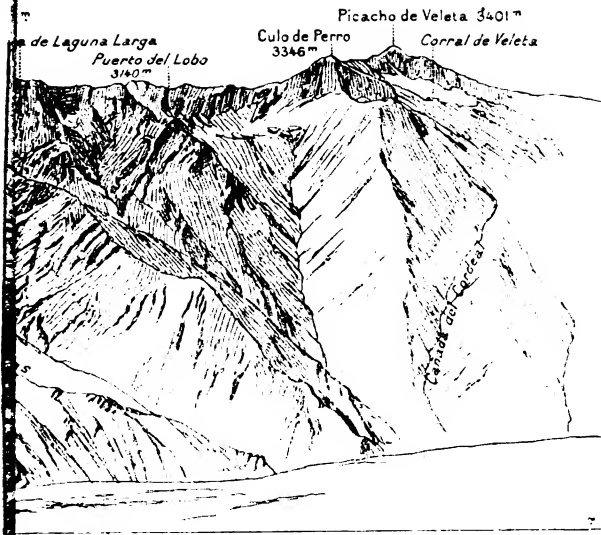
Après quarante-huit heures de chemin de fer, je rentrais le 16 à Madrid, où l'on m'attendait depuis trois jours.

D^r J. BIDE,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris)

Et de la Société de géographie de Madrid.

Sommet du Muloyhacón, dessin de F. Prudent d'après une photographie de
M. le D^r Bide.



Annuaire du C.A.E. 1893
 D'Bole, *Peux'annuaire de la Sierra Nevada*

XI

SOUS TERRE

(SIXIÈME CAMPAGNE)

1893

PROLONGEMENT DE LA GROTTÉ D'ADELSBERG, AUTRICHE

(PAR M. E.-A. MARTEL)

Notre sixième campagne souterraine (1893) a eu pour objets, en France, la visite de nouveaux avens dans le Causse de Gramat, l'étude de l'immense grotte de Miremont-Rouffignac (4,900 mètr. d'étendue) dans la Dordogne, et l'examen rapide et préliminaire des terrains calcaires du Var et des Alpes-Maritimes. De plus, Gaupillat a été occupé pendant plusieurs mois à l'aménagement du Tindoul de la Vayssière (Aveyron); et moi-même, chargé d'une mission scientifique du ministère de l'Instruction publique, j'ai consacré mes vacances à l'inspection des cavités du Karst, en Autriche, Dalmatie et Monténégro. Le tout a été résumé dans les *Bulletins* mensuels du Club de novembre et décembre 1893, et décrit plus amplement dans mon récent ouvrage *les Abîmes*¹, auquel je ne puis que renvoyer.

J'ai tenu cependant à réserver, pour les lecteurs de notre *Annuaire*, le récit inédit suivant de ma découverte d'un prolongement de 2 kilomètres à la grotte d'Adelsberg.

1. Paris, Delagrave, in-4°, 1894.

Cette célèbre caverne de la Carniole (à l'Est de Trieste), dont on ne connaissait au commencement du siècle qu'une toute petite galerie, et qui a été découverte à diverses reprises depuis 1818, doit son origine aux érosions de la rivière *Poik* ou *Piuka*, qui continue à s'y engloutir et à en parcourir les galeries inférieures.

En 1850, le docteur Adolf Schmidl et son fils y exécutèrent les premiers, sur le cours souterrain de la *Piuka*, une aventureuse navigation de près de 600 mètres de longueur. En 1889 on découvrit, à 1,145 mètres au Nord-Ouest de son entrée, une autre grotte, celle d'*Ottok*, au fond de laquelle on revit la *Piuka*. En 1890 on trouva dans une galerie latérale, nommée *Tartarus*, un passage de jonction entre les deux cavernes. En 1891 l'exploration de deux nouvelles branches porta la longueur totale des ramifications d'Adelsberg à 8 kilomètres, dont 1,200 mètres environ actuellement occupés par le courant de la *Piuka*.

Favorisé par l'appui bienveillant de S. E. le comte Falkenhayn, ministre de l'agriculture en Autriche, — assuré du concours de M. l'ingénieur Putick et des membres de l'Anthon-Verein d'Adelsberg, MM. Kraigher, Dietrich, Schäber, Ruzicka, etc., — et aidé des conseils de M. F. Kraus (de Vienne), qui depuis quinze ans a mis toute son activité à l'étude des cavernes d'Autriche, je me donnai comme tâche de tenter la découverte du prolongement inconnu de la *Piuka*, en aval de la grotte d'*Ottok*. M. Kraus, qui avait bien voulu me rejoindre à Adelsberg, pensait avec raison que cette entreprise pouvait être pour moi la plus sérieuse et la plus intéressante : en effet, à 830 mètres au Nord-Nord-Est de l'entrée d'*Ottok* et à 1,830 mètres au Nord-Ouest de l'entrée d'Adelsberg, existe un gouffre, véritable aven, nommé Magdalena-Schacht¹; en 1892 des paysans avaient raconté qu'ils y étaient descendus, qu'ils y avaient re-

1. *Schacht*, en allemand, signifie puits de mine.

trouvé une fois de plus le cours de la Piuka, qu'ils avaient tenté de le remonter à l'aide d'un bateau apporté là à grand'peine, fragment par fragment, et monté sur place, mais qu'une cascade les avait bientôt arrêtés; M. Schäber, à son tour, était descendu dans l'abîme et avait vérifié la sincérité de ces assertions. M. Kraus souhaitait donc vivement de me voir effectuer la jonction entre la grotte d'Ottok et la Magdalena-Schacht, et il en affirmait la possibilité: M. Putick et moi, plus sceptiques, redoutions fort de rencontrer un siphon ou un éboulis interne barrant la route; car dans un abîme voisin, la Piuka-Jama, situé à une petite distance en aval de la Magdalena-Schacht, Schmidl, dès 1852, avait aussi retrouvé un tronçon de la Piuka, mais long de 700 mètres seulement, et il avait été arrêté aux deux extrémités par des *voûtes mouillantes* comme celles qui interrompent le cours de presque toutes les rivières souterraines connues.

Pour éviter tout accident, le meunier du moulin situé en amont de la *goule* d'Adelsberg avait été prié de ne pas ouvrir son écluse pendant notre recherche, ce qu'il consentit à faire de la meilleure grâce.

Le 15 septembre 1893, le temps étant très beau et les eaux de la Piuka aussi basses que possible, nous partîmes partagés en trois troupes. M. Kraus, M. Dietrich, moi-même et deux ouvriers, entrés dans la grotte d'Adelsberg, gagnâmes par les galeries Ferdinand, Élisabeth et Franz-Josef, (si bien aménagées pour le public), le Tartarus et le couloir de jonction de 1890; à l'extrémité de ce couloir nous nous embarquâmes dans un lourd bateau de bois que la seconde troupe (de trois ouvriers) venait d'amener du grand Dôme d'Adelsberg, le long de la Piuka, parcours monotone, moins intéressant que la jonction du Tartarus. Enfin, au pied du belvédère d'Ottok, nous rejoignîmes la troisième escouade, composée de M. Putick et de trois ouvriers qui avaient, par la grotte d'Ottok, commodément apporté l'équipement

et l'approvisionnement nécessaires. Ces préliminaires absorbèrent la matinée entière.

A midi, M. Dietrich, moi et trois ouvriers nous nous embarquons de nouveau et pénétrons dans la prolongation inconnue de la galerie de la rivière. MM. Putick et Kraus ne peuvent trouver place dans le bateau. Après 20 mètres de navigation, un bas-fond de gravier nous oblige à mettre pied à terre. Tandis que les hommes transportent l'embarcation au delà de l'obstacle, qui a 25 mètres environ de longueur, nous pénétrons à gauche dans une petite galerie latérale, d'où tombe une petite cascade; presque tout de suite, cette galerie se ferme en un bassin-siphon, de quelques mètres de diamètre, où l'on ne peut apercevoir le trou d'arrivée de l'eau. Voilà une première constatation intéressante : cet affluent, coulant malgré le peu d'abondance des eaux, doit être le Černi-Potok (Ruisseau Noir), faible ruisseau qui s'engouffre sous terre (parallèlement à la Piuka), à 1,100 mètres au Nord-Ouest de l'entrée de la grotte d'Adelsberg, dans une fissure de rochers : MM. Kraigher, Ruzicka, etc., ont réussi, en 1893, à s'engager dans cette *goule*, et à y suivre le ruisseau souterrain pendant 600 mètres environ, jusqu'à ce que l'étroitesse de la galerie les ait arrêtés. Il est curieux d'avoir retrouvé sous terre son confluent avec la Piuka. Réembarqués, nous naviguons sans peine, pendant 200 mètres, sur un beau canal en forme d'S : la rivière s'y est visiblement frayé une route, en élargissant les joints des strates dont quelques-unes ont été emportées, grâce aux petites diaclases de recoupement; comme le montrent les sections transversales sur la planche, le profil est exactement le même qu'à l'entrée de la Piuka dans la grotte d'Adelsberg; souvent on passe, par des diaclases élargies, d'un joint à l'autre, dans toute l'épaisseur d'une strate ou même de plusieurs; la paroi de gauche est partout unie, face inférieure d'une strate encore respectée; celle de droite présente au contraire des saillies,

des dents pointues, étagées en retrait l'une sur l'autre; ce sont les tranches ou arêtes restées en place des strates que l'érosion a disloquées; parfois ces dents plongent dans l'eau, et la barque passe dans de véritables triangles, dont quelques-uns n'ont pas 1^m, 50 de largeur, ni de hauteur; quand plusieurs dents sont ainsi juxtaposées, on traverse une sorte de peigne, comme celui qui est infranchissable au fond du réservoir de Salles-la-Source (Aveyron). On comprend quel danger présenterait ce *canal des Dents*, en cas de crue d'un mètre seulement: il y a plusieurs points où cette seule élévation de niveau suffirait à immerger complètement les espaces triangulaires, et à rendre le retour impossible.

Au bout du canal des Dents, il y a une bifurcation: à gauche, impasse de 30 mètres de longueur, terminée en bassin profond¹; ce peut être soit un siphon, dont nous n'avons pas retrouvé l'autre extrémité, soit l'amorce d'un canal inachevé. La prolongation en effet se trouve à main droite, étroit canal long de 6 à 8 mètres, transformé sans doute lors des crues en une *souricière* d'où l'on ne pourrait s'échapper, établi dans une diaclase qui coupe plusieurs strates; à angle droit, un bassin lui fait suite, bientôt interrompu par une colossale barrière d'éboulis détachés de la voûte, de troncs d'arbres, branchages et débris de moulin, amenés jusque-là par la terrifiante force des hautes eaux qui ne connaissent point d'obstacle. Le barrage, coupé d'une flaque d'eau, a 40 mètres d'étendue: au delà, la rivière recommence calme, large et profonde, tournant à gauche sans que l'on puisse deviner si la galerie se prolonge au loin ou si le siphon, que l'on craint toujours de rencontrer, va fermer la route.

Mais notre barque est trop lourde, et nous ne sommes pas assez nombreux pour exécuter ici un second portage.

1. Nous n'avons pas eu le loisir, dans la difficile reconnaissance de toute cette partie de la Piuka, de faire des sondages.

Nous revenons sur nos pas, ayant conquis ainsi 350 mètres nouveaux sur le cours de la Piuka; nous rejoignons nos compagnons, déjà anxieux, dans la grotte d'Ottok, et nous décidons de revenir le lendemain, avec le bateau Osgood, qui facilitera grandement la marche en avant.

Le 16 septembre, nous ne formons que deux escouades : sous la direction de MM. Kraus et Putick, M. Schäber et plusieurs hommes vont descendre dans la Magdalena-Schacht, se rendre au point où l'on y retrouve la Piuka et les débris du bateau dont j'ai parlé plus haut, et attendre l'arrivée de la seconde escouade, pour lui prêter assistance dans le cas où elle réussirait à parvenir jusque là.

Cette seconde escouade se compose de M. Kraigher (qui remplace M. Dietrich) et moi, dans notre Osgood, et de cinq ouvriers dans le solide et lourd bateau de bois qui a déjà servi la veille.

Bien entendu, c'est par la grotte d'Ottok que nous renouvelons l'attaque (9 h. du matin), et c'est au pied du Belvédère que nous procédons au montage de l'embarcation pliante américaine, qui excite l'étonnement de mes compagnons.

L'embarquement a lieu à 11 heures et demie; l'eau est toujours basse, et nous atteignons sans retard le point d'arrêt de la veille. Ici, le second portage du gros bateau est des plus pénibles. Avant de l'effectuer, j'ai eu soin de vérifier, avec l'autre esquif, si la galerie se continue, et j'ai eu la satisfaction de constater que oui : exactement comme à Padirac en 1889, un coude brusque était pour nous, depuis vingt-quatre heures, une énigme, qui venait d'être heureusement résolue. La galerie mesure une dizaine de mètres de largeur et un peu moins de hauteur, l'eau l'occupe tout entière, il n'y a point de rives; après 50 mètres de calme pagayage, une petite digue de cailloux et d'arbres nécessite un troisième transport, court et facile; puis vient un beau canal long de 70 mètres, un peu plus large que le précédent;

je le baptise *canal des Peignes*, à cause des pointes de roches innombrables qui là aussi hérissent la voûte et les deux parois, plus encore qu'au canal des Dents. Le quatrième portage s'effectue, assez compliqué, par une galerie latérale en dos d'âne qui contourne un pilier naturel : c'est assurément l'ancien passage de la rivière, qui maintenant coule à gauche, torrentueuse, entre les interstices de gros blocs éboulés, fragments de strates décollées par l'eau ; je parviens à suivre ce couloir bouleversé, long de 40 mètres, soit en marchant dans l'eau jusqu'à mi-corps, soit en chevauchant d'une arête sur l'autre. Mes auxiliaires manœuvrent à merveille sous la direction de M. Kraigher, qui éclaire leurs pas au magnésium, tandis que je manie la boussole et cherche la voie en avant. Habitants d'Ottok et d'Adelsberg rivalisent de zèle pour m'assister dans cette découverte, qui n'est pas pour leur déplaire : ils ont la sincère passion de leurs belles grottes et ne songent qu'à en accroître l'étendue. L'occasion que leur fournit ma visite stimule leur ardeur, et Armand lui-même, s'il les eût vus à l'œuvre, ne leur eût pas ménagé les compliments.

A main droite, un gros éboulis latéral pourrait bien correspondre à quelque aven ou dépression de la surface. Nous n'avons le temps ni de l'escalader, ni surtout de le déblayer ; la rivière seule nous attire, de nouveau libre devant nous, mais sur 35 mètres seulement. Au delà, le fond se relève, le lit est entrecoupé de sable, cailloux et grosses pierres, la pente s'accroît et le cinquième transport dure 110 mètres ; quelque flaques d'eau le rendent plus facile. Ensuite un grand canal courbe, qui fait un coude presque à angle droit, nous fournit la plus agréable navigation de toute la journée, sur 150 mètres de longueur. Au tournant, les tranches pendantes des strates présentent le plus étonnant spectacle ; il est évident que, quand la rivière monte, elles doivent presque toutes être submergées ; il nous faut un certain temps pour trouver entre

leurs intervalles l'issue du courant, qui n'est pas sensible. Un sixième portage sur une grève de sable n'est nécessaire que pour le gros bateau; l'Osgood, plus étroit, vient à bout de se glisser entre la rive droite et une dent de roche. Mais le calme de l'eau m'inquiète et, me rappelant Padirac, le Tindoul et Salles-la-Source, j'appréhende déjà le siphon. Voici un madrier immobile, de mauvais augure, puis une expansion de la galerie, qui atteint près de 20 mètres de largeur, enfin une quantité de grosses poutres accolées sans mouvement, dans un angle où la voûte s'abaisse au niveau de l'eau. Le siphon est là, sous l'implacable muraille, au bas d'une fissure qui n'a même pas laissé passer un seul de ces bois flottés; ils proviennent de quelque scierie ou moulin surpris par l'inondation dans la vallée d'Adelsberg. Quelle brutale puissance dut posséder l'eau pour avoir entraîné jusque-là, à travers tant d'étroits passages et de brusques sinuosités, ces arbres entiers longs de 4 mètres et plus! Sur l'un est assis un gros crapaud qui n'a pu sans doute résister à l'entraînement du flot et qui nous regarde, mélancolique; en cette prison d'où il ne pourra plus sortir, sa destinée n'est-elle pas en effet de devenir aveugle, faute de lumière, à moins qu'il ne succombe auparavant faute d'aliments?

Ainsi arrêté par l'obstacle prévu, à 750 ou 800 mètres de l'embarcadère d'Ottok et à 2 kilomètres de l'entrée d'Adelsberg, je regrette certes de ne pouvoir effectuer la jonction espérée; mais, avec une philosophie de circonstance, je commence déjà à expliquer à M. Kraigher que les sources des terrains calcaires n'auraient aucune pérennité si les rivières souterraines qui les alimentent n'étaient, de place en place, coupées de robinets semblables, quand un cri m'arrête dans ma démonstration: « *Es geht! Es geht! Kommen sie nur!* (Cela continue! Venez donc!) »

Ce sont deux de nos hommes (Joseph Wilher et Anton Sibenik), qui, débarquant à l'extrémité droite du lac où

nous nous croyions enfermés, ont mis pied à terre sur la base d'un éboulis, ont commencé à le gravir et se sont aperçus que la voûte s'élève, et qu'une galerie montante va nous permettre de grimper plus haut et plus loin. Rapidement les deux bateaux sont attachés et confiés à la garde de deux hommes ; les trois autres, M. Kraigher et moi, nous commençons l'escalade d'un gigantesque amoncellement

Cours souterrain de la Piuka, bassin du premier siphon, dessin de Vuillier d'après une photographie.

de ruines rocheuses, qui reproduit toutes les difficultés de Salles-la-Source et du Tindoul : on monte, on descend, pour s'élever de nouveau ensuite, on franchit des flaques d'eau, des barricades de troncs d'arbres, on passe à plat ventre sous des dalles à peine équilibrées, on se glisse entre deux strates disloquées ; on entrevoit, dans les inter-

stices des pierres, des vides où l'on cherche au hasard le moins incommode passage; en un mot, on s'insinue tant bien que mal, comme un simple animal rampant, à travers le chaos labyrinthiforme d'un éboulis monstrueux qui a, le fait est indubitable, comblé presque en totalité l'ancien lit de la Piuka. Barrée, celle-ci a percé le siphon de gauche, que nous nous efforçons de tourner. L'éboulement est arrivé du côté droit, comme une coulée de pierres colossale, engloutie par quelque fente à la surface du sol. C'est donc à gauche qu'il faut chercher la rivière. Une petite galerie latérale, en pente rapide, où je descends seul, assez imprudemment d'ailleurs, me mène à trois flaques d'eau stagnante, dans de petites chambres remplies d'argile gluante; quand la Piuka est grosse, elle passe ici, assurément; nous sommes dans la bonne voie; poussons plus loin. Le plan montre les contours de notre cheminement. A gauche, une seconde poche latérale est encore une impasse: à droite la pente de l'éboulis continue¹. Pourvu qu'elle n'arrive pas à rejoindre la voûte et la paroi de gauche, le long de laquelle nous avons jusqu'ici trouvé des coulisses presque miraculeuses! Non, la galerie reprend sa largeur normale (une dizaine de mètres); l'espace augmente entre son plafond et le sol d'éboulis qui s'abaisse régulièrement devant nous; nous descendons évidemment de l'autre côté de l'éboulis: soudain un bruissement se fait entendre, grandissant à chaque pas, bientôt roulement d'eau qui murmure, de torrent qui coule: à nous la Piuka, à nous la sortie du siphon! Nous avons réussi à le tourner! Mais voilà qu'un bassin nous barre la route, profond, sans berge, long de 20 mètres, infranchissable à pied; au bout, une

1. Peut-être est-ce un décollement qui a obstrué la *doline* dite Koseliuvka, entre la grotte d'Ottok et la Magdalana-Schacht: au fond de cette *doline*, une étroite descente à pic conduit à une grotte, ornée de belles stalactites, que l'on a suivie pendant 200 ou 300 mètres, paraît-il, sans en trouver la fin.

digue s'aperçoit, derrière laquelle se cache le courant, d'ici très bruyant.

Or il est déjà 4 heures du soir ; il faut réserver des forces pour le retour ; les 220 mètres que nous venons de parcourir depuis notre dernier débarquement sont excessivement pénibles, et je me demande s'il sera possible de transporter là l'Osgood lui-même. Après entente avec M. Kraigher, je pose la question à nos trois compagnons : pour toute réponse, ils font volte-face et s'empressent d'exécuter la manœuvre que je n'ai même pas eu besoin de leur commander. Mais il faut deux heures entières¹ pour ce sixième portage de l'inappréciable petit esquif, sans lequel la marche en avant eût été arrêtée en ce point.

D'ailleurs nous ne devons pas nous trouver loin de la Magdalena-Schacht, et peut-être l'escouade Schäber sera-t-elle bientôt à portée de notre voix.

Tandis que nos hommes se restaurent légèrement et se reposent de leur rude labeur, nous franchissons, M. Kraigher et moi, le bassin de 20 mètres, en bateau ; puis, à pied, une digue de 15 mètres, et nous voyons alors à main gauche sortir, d'une cuvette circulaire *et fermée de toutes parts*, la Piuka entière : c'est la tête inférieure du siphon que, la grande galerie latérale nous a permis de côtoyer. L'eau poursuit son cours au Nord-Est, et elle est si basse que, pendant plus de 100 mètres, nous n'y entrons même pas jusqu'aux genoux, dans une belle galerie normale, pavée de cailloux et de graviers ; un lac lui fait suite, bassin de 30 mètres de diamètre, au bord duquel M. Kraigher s'arrête : nous sommes étonnés de ne pas trouver de l'autre côté M. Schäber et ses hommes, car nous ne devons pas, d'après mon levé sommaire, être à plus de 200 ou 300 mètres de la Magdalena-Schacht !

1. J'ai employé ce temps à prendre des croquis topographiques et des températures : l'air est à 14° et l'eau à 16° ; le bassin est donc bien alimenté par la Piuka et communique avec le siphon.

Mouillé jusqu'à la ceinture, je parviens à gagner, en face, un peu sur la gauche, la galerie où se continue le torrent ; je la suis pendant 45 mètres, mais la profondeur augmente et je suis contraint de m'arrêter en vue d'une cascade, où toute la Piuka s'abîme à grand fracas. Revenu près de M. Kraigher, qui commence à me trouver un peu trop aventureux, je m'engage sur la rive droite du lac, les pieds dans une très désagréable vase molle, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine et me retenant acrobatiquement aux quelques aspérités de la roche. Je réussis à franchir le bassin, et à m'engager à *pied sec* dans une belle galerie, d'aussi vastes proportions que la principale, et qui paraît être une dérivation utilisée par les crues. Au bout de 60 mètres, je n'en ai pas encore trouvé la fin, et c'est bien à contre-cœur que je retourne en arrière, comme Gaupillat au bout de la côte Patière, dans l'Ardèche (voir *les Abîmes*, p. 128), au seuil de ce nouvel inconnu si facile ; mais je ne distingue déjà plus les paroles de M. Kraigher, je comprends seulement qu'il s'inquiète et, comme il est 6 heures du soir, je me résous à la retraite. Faire encore jusqu'ici un septième portage de l'Osgood était chose impraticable ; les vivres et cordiaux étaient presque épuisés et 1,200 mètres (que nous avons mis huit heures à parcourir) nous séparaient de la grotte d'Ottok.

Ainsi, la jonction n'était pas effectuée, mais la distance parcourue était déjà considérable et, comme la route restait ouverte à notre point d'arrêt, nous avions le ferme espoir de mener notre tâche à bien en revenant à la charge, par la Magdalena-Schacht cette fois.

Le retour fut beaucoup plus rapide que l'aller ; les difficultés, déjà connues, parurent moins grandes, et à 10 heures précises nous sortions de la grotte d'Ottok, après douze heures de travail pénible. Nous ne trouvâmes là qu'un homme de garde ; un autre était parti pour donner l'alarme à Adelsberg, et, à un quart d'heure de la grotte, nous ren-

Sortie de la Pjuka par la grotte de Kleinhausel, dessin de Vuillier d'après une photographie de M. Schaber.

contrâmes nos amis Kraus, Putick, Schäber, Dietrich et Ruzicka, armés pour une expédition de secours, devenue heureusement inutile.

L'escouade de la Magdalena-Schacht ne nous avait attendus sous terre que jusqu'à 4 heures et demie du soir, et il résultait nettement de nos descriptions réciproques qu'elle ne s'était pas avancée jusqu'en vue de la cascade en amont de laquelle j'étais demeuré.

L'Osgood, ayant été fort endommagé dans cette journée, dut subir une réparation qui retarda jusqu'au 20 septembre la troisième tentative, par la Magdalena-Schacht.

Mais il avait beaucoup plu les 17, 18 et 19, et le matin même du 20 le temps était fort menaçant : la Piuka avait monté de plus d'un mètre, et le meunier devait laisser son écluse ouverte sous peine d'inondation. Circonstances défavorables à une navigation souterraine et à une exploration de la Magdalena-Schacht.

Je fis valoir que mes téléphones assureraient une communication tellement rapide, qu'il serait aisé de nous avertir, en cas de gros orage et de forte crue subite. Cet argument triompha de quelques hésitations, mais M. Putick voulut absolument se dévouer à demeurer en haut, au poste téléphonique supérieur. Il devait recevoir la pluie toute la journée.

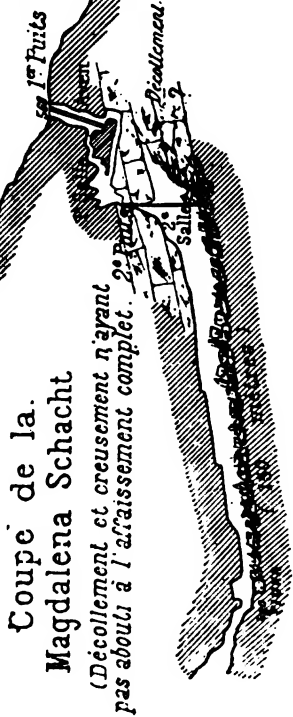
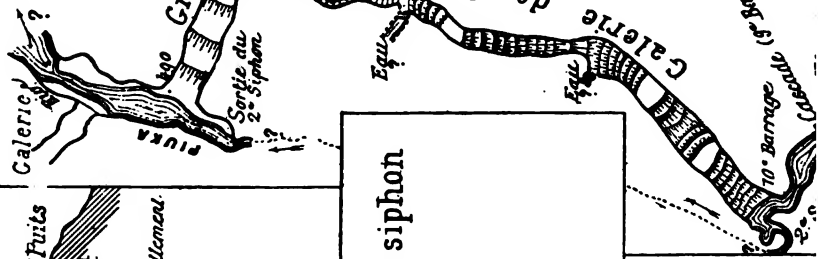
La Magdalena-Schacht est un véritable *aven*, qui s'ouvre dans le flanc, et non pas au fond d'une vaste *doline*, ou pour être plus exact, entre deux *dolines*. La coupe (voir la planche) montre nettement que l'érosion superficielle y a agrandi, sur 20 mètres de profondeur à pic, une cassure du sol qu'elle a évidée ultérieurement en petite grotte. Un trou de moins d'un mètre carré laisse ensuite l'échelle de cordes tomber d'aplomb dans 36 mètres de vide : on se trouve au milieu d'une autre cassure, très vaste caverne, dont le plancher est évidemment formé par les débris des strates détachées de la voûte. Je suis à peu près convaincu, d'après la

pente de l'éboulis, la largeur et la direction de la grande grotte et de la galerie qui la prolonge, que jadis la Piuka a passé là, venant peut-être de la dérivation découverte le 16 septembre 1893. Les coupes et le plan ci-joints me dispenseront d'expliquer en détail la disposition des galeries auxquelles conduit la Magdalena-Schacht.

C'est d'abord, à peu près tout droit vers le Nord-Ouest, une galerie, longue de 150 mètres, large de 10 à 15, qui vient se greffer perpendiculairement sur une autre aussi vaste, dans laquelle on retrouve la Piuka. Le 20 septembre 1893, celle-ci était tellement gonflée par les récentes pluies, et coulait si torrentueuse entre les blocs de pierre de son lit, qu'il ne fallait pas songer à y porter le bateau de toile. Je n'ai pu que suivre la rive droite, en aval pendant 50 mètres jusqu'à un bassin d'eau tumultueuse, infranchissable à pied, et en amont pendant 25 mètres jusqu'à une saillie rocheuse lisse, plongeant dans plusieurs mètres d'eau. M. Schäber m'a dit qu'aux basses eaux il était arrivé là à une sorte de siphon impénétrable. L'exploration de cette partie de la Piuka n'est donc pas terminée.

Rétrogradant vers la Magdalena-Schacht, on trouve, dans la grande galerie de l'éboulis, un couloir latéral qui se dirige vers le Sud. D'autres décollements l'encombrent et le rétrécissent presque jusqu'à la voûte; le bateau Osgood n'a pu y passer que démonté, dans ses sacs; cette galerie fort accidentée ne mesure pas tout à fait 250 mètres de longueur; elle a donné jadis passage à la Piuka et lui sert même encore de trop-plein lors des très fortes crues, comme en témoigne un bassin d'eau d'infiltration situé dans une dépression, contre la paroi occidentale. C'est là que M. Putick redoutait pour nous l'effet d'une élévation subite de la rivière: je le rassurai par téléphone, en lui expliquant que les étroits interstices où nous rampions étaiement encore à plusieurs mètres au-dessus de l'eau, et que d'ailleurs la présence de stalactites indiquait que la Piuka ne devait

A la Piuka-Jama
Exploration à terminer



Coupé de la
Magdalena Schacht

(Décollement et creusement n'ayant pas abouti à l'affaissement complet. 2° Fuits.)

Coupé de la Magdalena Schacht, au 2° siphon

Coupe de la Cerna-Jama
Obstruction par décollement lat^{al}
ou par affaissement

jamais s'élever jusqu'à la voûte; nous passâmes dans le haut de la galerie, et nous ne courions guère risque d'être bloqués. Enfin la galerie s'élargit, l'éboulis s'incline en pente assez douce, on entend de nouveau le bruit du courant, et nous parvenons, M. Kraigher, moi et trois ouvriers qui portaient les pièces de l'Osgood, au bord d'un bassin de 10 mètres de diamètre et de 2 à 3 mètres de profondeur. Ici encore est un siphon, mais dans la paroi même du rocher, et non plus dans la profondeur invisible; une niche s'arrondit en cul de four et se creuse en un entonnoir par où la Piuka s'engouffre dans un tuyau qu'elle remplit en entier. Le plan montre que, comme le 16 septembre, nous venons tout simplement de tourner par une galerie latérale une partie absolument siphonnante de la rivière. Le bateau de bois qu'on a jadis apporté là pièce par pièce, lors de la première tentative, gît à moitié défoncé et hors d'usage. Bien que le courant soit violent, nous réussissons, M. Kraigher et moi, à gagner, après 50 mètres de navigation, le pied d'une cascade haute de 3 à 4 mètres; M. Kraigher débarque; je reviens en arrière chercher deux hommes; nous portons l'Osgood par-dessus l'obstacle, et cette fois il flotte sur le lac où nous sommes, mon compagnon et moi, parvenus le 16 septembre. La jonction est opérée, et la Magdalena-Schacht communique avec la grotte d'Ottok!

Mais le niveau de l'eau est plus élevé d'un mètre que quatre jours auparavant, et nous faisons près de 100 mètres en bateau dans la galerie de dérivation où je m'étais engagé à pied sec le mercredi précédent. Cette galerie est donc bien un trop-plein que la Piuka est en train d'envahir, car elle monte d'une façon visible: nous débarquons néanmoins sur des roches qui barrent en partie la galerie, et pénétrons environ 120 mètres plus loin, marchant dans l'eau jusqu'aux genoux. Enfin deux obstacles nous arrêtent: l'un, à gauche, est un éboulis qui semble descendre latéralement par quelque crevasse de flanc; l'autre est un nouveau

bassin, large et profond, sans rives ; il faudrait aller chercher l'Osgood pour le franchir. Mais le gonflement progressif de la rivière nous défend cette perte de temps : nous sommes passés tout à l'heure sous une strate, élevée d'un mètre seulement au-dessus de l'eau, et c'est bien ici une place où la crue pourrait nous emprisonner ; de plus, la fissure qu'on entrevoit de l'autre côté du bassin paraît presque entièrement submergée. Combien je regrette de n'être point venu jusqu'ici avec l'Osgood le 16 septembre : il est probable que nous serions ressortis au jour par un autre gouffre voisin, la Černa-Jama. Quant à l'éboulis à main gauche, il se pourrait fort bien qu'il fût le versant opposé du grand effondrement dont on retrouve la manifestation juste en dessous du débouché de la Magdalena-Schacht. Le grand diamètre de cet éboulis serait, d'après mon levé, de 150 à 180 mètres environ ; or le Calvaire d'Adelsberg, le Dôme de Han et la grande salle de Dargilan, qui sont le résultat de décollements intérieurs, sinon d'affaisements complets, ont une longueur égale et même supérieure. Il est fort possible que la grande *doline* (dépression extérieure) située au Sud de la Magdalena-Schacht soit un effondrement véritable de voûte de caverne, ayant obstrué complètement le passage, sans même laisser une arcade comme à Padirac, et dont on retrouve les deux talus extrêmes sous la Magdalena-Schacht et dans la dérivation.

Le retour s'effectua sans incident. Un orage terrible s'était abattu sur Adelsberg, la Piuka montait à vue d'œil, et nos collaborateurs du dehors furent satisfaits, à 9 heures du soir, de nous voir à l'abri de ses atteintes.

Cette expédition allongeait de deux kilomètres environ (1,500 mètres découverts par MM. Kraigher, Dietrich et moi ; 500 précédemment reconnus du côté de la Magdalena-Schacht) la longueur totale de la grotte d'Adelsberg. Elle a demandé trois jours de travail, tant il est vrai que sous terre « deux heures ne veulent pas dire deux lieues »

(Ad. Schmidl). Comme dans toutes les grottes que l'eau occupe souvent en entier, il n'y a guère de concrétions calcaires dans cette section ; et il ne saurait être question de l'aménager à l'usage des touristes, car les crues s'élèvent parfois jusqu'aux voûtes et détruiraient tous les travaux d'art. D'ailleurs, si curieuse et si imposante que soit la navigation dans les vastes canaux des Dents, des Peignes, etc., aucun passage n'a la grandeur ni la beauté du premier kilomètre de Padirac jusqu'à la salle des sources du Mammoth.

Le chiffre rond ci-dessus de deux kilomètres est assurément susceptible de modifications, car j'ai dressé le plan de cette nouvelle partie de la Piuka souterraine d'après le procédé sommaire du carnet-décliné, à la boussole simple. *Aucune mesure n'a été prise au décamètre* : les longueurs ont été appréciées au pas, par M. Kraigher et moi-même, dans les galeries parcourues à pied, et d'après le nombre des coups de pagaie comptés chacun pour un mètre dans les parties où nous avons navigué. On juge par là combien est vague l'approximation de mon levé, et de quelles erreurs de détail il doit être entaché. Mais j'ai eul'extrême satisfaction, en raccordant et en mettant au net mes croquis topographiques, et après avoir corrigé une erreur de déclinaison¹, d'aboutir à une construction qui plaçait la Magdalena-Schacht, point précieux de repère et de contrôle, à 40 mètres seulement trop au Nord-Ouest ; tel est le désaccord constaté entre mon levé souterrain et le travail de précision que M. Putick avait fait en 1885 à la surface du sol², pour déterminer sur le plan cadastral au 2,880^e de la commune d'Adelsberg la position exacte des gouffres et dolines que l'on supposait être en relation plus ou moins directe avec la grotte.

Il y a certes une considérable part de hasard heureux dans la compensation, à ce point rigoureuse, des fautes de

1. J'avais tenu compte d'une déclinaison de 15° comme en France, au lieu de 11° 50 à Adelsberg.

2. Et dont il m'a remis copie avec la plus gracieuse obligeance.

détail commises dans un levé de cavernes aussi rapide et aussi compliqué ; mais le résultat final suffit pour démontrer l'excellence de la méthode topographique du carnet-décliné, qu'a bien voulu m'enseigner jadis notre savant collègue le colonel Prudent.

La grotte d'Adelsberg compte donc actuellement dix

Perte de la Ljuta, dessin de Vuillier d'après une photographie
de M. E.-A. Martel.

kilomètres connus de développement total : c'est *la plus étendue de toute l'Europe*, puisque celle d'Aggtelek (Hongrie), sa rivale en beauté, ne possède que 8,700 mètres connus.

Au surplus, les explorations ne sont pas terminées dans les souterrains que traverse encore, ou qu'a traversés jadis la Piuka. J'ai laissé aux membres de l'Anthon-Verein (qui ont, à cet effet, acquis un Osgood) le soin d'achever : 1° la jonction effective entre la dérivation et la Černa-Jama ;

2° l'investigation de la Piuka en aval de la Magdalena-Schacht, vers la Piuka-Jama, gouffre distant de 500 à 600 mètres et profond de 65 mètres où Schmidl avait aussi retrouvé la rivière dès l'année 1852; 3° la désobstruction du gouffre de la Ruglovač, dont le bouchon terminal de pierres et de débris barre actuellement l'extrémité amont de la Piuka-Jama et arrêtera certainement la suite des recherches venant de la Magdalena-Schacht.

Il se peut même qu'en effectuant des travaux de déblaiement dans deux gouffres, *Vodny-Dol* et *Mala-Koleshiuka*, au Nord-Est de la Piuka-Jama, on retrouve une fois de plus le courant caché, et que l'on réussisse enfin à déboucher dans cette immense grotte de Kleinhäusel où la Piuka reçoit le jour près de Planina. La gravure de la page 317 représente l'intérieur de cette grandiose sortie, issue d'une caverne double, connue déjà sur plus de 7 kilomètres. Mais j'ai résumé ailleurs les beaux travaux dont elle a été l'objet; je me borne à rappeler ici que les portions actuellement explorées du réseau souterrain de la Piuka atteignent déjà 18 kilomètres et demi (Adelsberg 10 kilomètres, Černa-Jama 500 mètres, Piuka-Jama 700 mètres, Kleinhäusel 7,300 mètres environ), et que l'achèvement des recherches à la Černa-Jama et à la Magdalena-Schacht ne tardera certainement pas à porter ce chiffre à 20 kilomètres.

Quant au surplus de mes investigations dans le Karst, je mentionnerai seulement la perte de la Ljuta, entre Raguse et les Bouches de Cattaro, représentée ci-contre: c'est un aven, un entonnoir, profond de 5 mètres, mais un aven qui engloutit encore une rivière et qui prouve parfaitement, ce me semble, que beaucoup de puits naturels, particulièrement ceux des Causses de France, ont pu être formés ou agrandis jadis par l'érosion d'eaux superficielles engouffrées et maintenant taries.

E.-A. MARTEL,

Membre du Club Alpin Français

(Sections de Paris et de la Lozère et des Causses).

XII

UNE ASCENSION DANS LE DJURJURA

L'AKOUKER

2,305 MÈTRES

(PAR M. E. PRESSOIR)

Depuis quelques années, la plupart des hautes cimes du Djurjura ont été gravies par des membres de la Section de l'Atlas. Le Tamgout de Lalla-Khedidja (2,308 mètr.) et l'Haïzer (2,123 mètr.) ont été *fuits* respectivement en 1888 et 1889; le *Bulletin* de janvier 1891 relatait l'ascension du Pic de Galland (2,134 mètr.). Au mois de mai de cette même année 1891, à la Pentecôte, on se décidait à tenter l'escalade de la partie de la chaîne qui se dresse comme un formidable bastion au Nord-Ouest du Lalla-Khedidja et, par son altitude considérable et sa masse imposante où culmine l'Akouker (2,305 mètr.), empêche celui-ci d'être vu d'Alger. Le programme de l'expédition fut dressé par notre collègue, M. E. Ficheur, professeur à l'École supérieure des sciences, dont la thèse récente « Géologie de la Grande-Kabylie » lui a valu en Sorbonne les félicitations unanimes du jury du doctorat ès sciences. Avec un pareil guide l'excursion ne pouvait manquer de réussir.

Donc, le 17 mai 1891, une douzaine d'alpinistes prenaient le train de Constantine, et en descendaient l'après-

midi à la station d'El-Adjiba, au Sud de la chaîne. Là, une troupe considérable de mulets attend les touristes. Ils ont été, sur notre demande, *réquisitionnés* chez les indigènes par le très obligeant administrateur de Maillot, M. Marel. Ce mot de *réquisition* sonne mal aux oreilles et fait songer tout de suite à la force brutale, aux violences de conquérants qui exploitent sans pudeur les malheureuses populations indigènes. Mais que les bonnes âmes se rassurent! Les bêtes réquisitionnées sont toujours payées suivant un tarif établi depuis longtemps, qui est généralement de 3 francs par tête et par jour. Comme c'est le seul moyen de voyager en ce pays, nous n'hésitons pas à l'employer; du reste, le Club Alpin s'est déjà conquis le renom de *client qui paie bien*, chez les indigènes du Djurjura, et quand un administrateur demande pour nous quinze mulets dans une tribu, il nous en vient trente. Je souhaite aux Kabyles de voir leur pays envahi par des hordes d'alpinistes, et, sans croire que cela précipiterait la fameuse assimilation dont on parle tant, cela mettrait pour le moins un peu de beurre dans le maigre couscous de ces pauvres diables.

Comme toujours, le chargement des bagages sur les mulets prend un temps infini. Rien de moins débrouillard qu'un Kabyle! Du reste, un seul principe le guide : faire le moins de travail possible. Une espèce de maître Jacques, que nous a envoyé l'administrateur parce qu'il baragouine quelque peu le français, s'agite beaucoup, crie, jure, tempête; mais ses vociférations n'émeuvent point nos hommes, et nous devons présider nous-mêmes aux opérations. Enfin tout est arimé avec des cordes d'alfa, chacun enfourche sa monture, et *arrhi! arrhi!* en avant!

C'est que nous n'avons point de temps à perdre; il est déjà plus de 2 heures, et il faut monter jusqu'après de 1,600 mètres d'altitude sur les flancs mêmes de la grande chaîne. Nous traversons au trot la petite plaine de l'Oued-dous (plus loin l'Oued-Sahel), qui nous sépare des pre-

miers mamelons ; la traversée de la rivière se fait sans incident ; cette année, les eaux ne sont point trop abondantes, et bientôt tout le monde est de l'autre côté.

Alors commence la longue, très longue montée des premiers contreforts. De temps en temps tout le monde s'arrête sur quelque mamelon pour jeter un regard en arrière. La vue est constamment belle. La plaine du Hamza se déroule peu à peu de Bouïra à Beni-Mansour, tandis que peu à peu aussi les Deux-Mamelles et la sauvage crête du Djebel Bou-Kraled se rapetissent et s'aplatissent. Et devant nous, pendant que nous montons, se dresse l'admirable chaîne avec ses rochers et ses neiges que flanquent, à gauche, le Djebel Taouïalt ou Bonnet de Police, noir de forêts, et à droite le pic superbe de Lalla-Khedidja.

Notre sentier suit l'arête d'un chaînon détaché de la grande muraille, et nous dominons les ravins profonds de l'Oued-Beurd à l'Est et de l'Oued-el-Adjiba à l'Ouest. Peu de villages ; beaucoup de bois ; de-ci de-là, quelques champs autour desquels on a disposé des amas de broussailles sèches, destinées à rôtir les criquets quand ils sortiront de terre ; car les *pèlerins* se sont abattus sur la région et y ont déposé leurs œufs. Avec le bout d'une canne, un indigène retourne une motte et nous montre la grappe de larves qu'une sauterelle a enfoncée dans le sol. La nature a pourvu la femelle de l'acridien d'un tube postérieur qui a la faculté de s'allonger et de pénétrer profondément en terre à la façon d'une tarière, pour y déposer ses œufs. En même temps elle sécrète une matière gluante qui les colle contre l'humus, de façon à faire une petite masse compacte. La région tout entière a reçu la visite des pèlerins ailés, et comme le pays est montagneux et tout en broussailles, on n'a point pu procéder à la destruction des œufs par le labourage comme en plaine.

Cependant la caravane continue sa route, et, après une côte ardue, arrive sur une petite crête qui, depuis un mo-

Lalla-Khedidja,
2,308 mètr.



Akouker.
2,305 mètr.

Pic de Galland.
2,154 mètr.

Azerou-Egguiseig
2,300 mètr.

Le Djurjura central, dessin de Vuillier d'après une photographie de M. E. Fischeur.

ment, lui cachait la chaîne et porte le nom de Ras-Tiguerguer (1,647 mètr.). Nous redescendons de l'autre côté, pour suivre une autre petite crête qui soude la première au grand massif, et nous finissons par déboucher près d'une source, *Ansor-Arelled* (1,508 mètr.), en face d'un pain de sucre énorme, le Terga-M'ta-Roumi (1,976 mètr.), sorte de Mont-Aiguille, et du majestueux Lalla-Khedidja. C'est bien de là que le grand *Tamgout* fait le plus d'effet. Le soleil n'est pas loin de se coucher; il revêt de teintes merveilleuses les rochers et les sommets, tandis que dans les fonds de ravins, et là-bas, bien bas dans la plaine, flottent déjà les bleus opaques du soir.

Vite à l'ouvrage ! A chacun son travail ! Les jeunes, les conscrits, enfoncent les piquets et dressent l'immense tente marabout qui doit nous abriter, puis étendent sur le sol une épaisse couche de *diss* que les indigènes ont coupé dans les environs; notre maître-queux, j'ai nommé J. Leblays, fait allumer ses feux et chanter la marmite de la Section; un troisième établit solidement sur des pierres deux barils de vin blanc et rouge, qu'un aimable collègue, M. Frédéric Lung, qui n'a pu se joindre à nous, a gracieusement offerts; on enfonce les robinets, et bientôt des flots du liquide généreux viendront apaiser les soifs les plus rebelles; un autre plante les alpenstocks dans le sol à des distances régulières en forme de quadrilatère, puis il tend de l'un à l'autre des fils de fer auxquels il accroche de superbes lanternes vénitiennes qui vont nous réjouir de leur lumière multicolore; bref, tout le monde met la main à la pâte, peu ou prou, et, grâce à cette ordonnance et à la division du travail, tout marche à souhait.

Rien de plus pittoresque que ces campements en pleine montagne, lorsque la nuit est venue. Les grands feux éclairent de leurs vives lueurs les groupes d'indigènes accroupis tout autour, et les mulets qui tondent avec bonheur la riche pâture; les lanternes répandent leur gaie

lumière sur les clubistes, qui devisent joyeusement tout en faisant honneur aux mets savamment préparés par le cuisinier. La chère est excellente, les vins sont bons, l'air est pur, les préoccupations sont loin. On s'abandonne à la joie de vivre et à la gaité. Mais il faut une fin même aux meilleures choses. A 10 heures, la corne sonne, non l'extinction des feux, car les indigènes les entretiendront toute la nuit, mais la retraite. Quelques minutes après, le silence règne sur le camp endormi.

A 4 heures du matin, tout le monde est sur pied ; on n'a pas très bien dormi ; la tente avait été installée sur un terrain pierreux trop en pente, et le froid a été intense. On est tout engourdi, et l'on se réchauffe autour des foyers que l'on ranime. Un café bien chaud nous restaure complètement, et à 5 heures nous nous mettons en marche. Le soleil commence à colorer les hautes cimes. Nous suivons d'abord le sentier qui conduit au col de Tizi-n'Açouel et au delà en Grande-Kabylie ; mais, après avoir contourné un éperon, nous remontons à gauche une petite vallée pour aboutir au col qui sépare l'Agouni-Guerbi (1,872 mètr.) de l'Akouker. A partir de là, nous montons comme nous pouvons, le long des flancs de l'Akouker. Il faut gagner, en haut à gauche, une cassure dans le rocher de la crête pour atteindre finalement le mamelon le plus élevé. En temps ordinaire cela ne doit pas être difficile ; mais les pentes sont encore couvertes de neige, et c'est d'un pas mal assuré qu'un de nos collègues, équipé de bottines à élastiques sans clous et d'un parasol, s'engage sur la surface perfide. Nous finissons cependant par nous tirer de plusieurs mauvais passages et par atteindre la crête.

Mais là, de nouvelles difficultés surgissent. Cette crête est abominablement déchiquetée et crevassée ; les petits névés que l'on traverse sont très raides, et Leblays disparaît tout à coup sous un pont de neige. Heureusement qu'il ne va pas bien loin et qu'on peut le retirer aussitôt.

Cet accident et un dernier plan de neige par trop incliné sèment le découragement dans la troupe; personne ne veut plus avancer, c'est trop dangereux, et nous n'avons point de corde. Nous sommes à peine à une centaine de mètres de la crête la plus élevée. Reculer serait vraiment honteux. Deux intrépides s'élancent à la conquête de la cime, et du pied taillent vigoureusement des marches dans la neige durcie. Encore un très mauvais passage et ils y sont, ils disparaissent derrière un rocher. Un troisième et un quatrième les suivent, mais les autres ne bougent pas, et se mettent... à déjeuner.

Quelque vingt minutes plus tard, les explorateurs repaissent et viennent railler les poltrons qui n'ont pas eu le courage de faire deux cents mètres de plus pour atteindre le but final de la course. Ces railleries, le tableau enthousiaste du spectacle superbe qu'on découvre du haut de l'Akouker, finissent par réveiller l'ardeur des *lâcheurs*, et, sitôt le repas terminé, ils se précipitent comme un seul homme vers le sommet.

La vue qui se déroule sous leurs yeux est admirable et embrasse un périmètre immense. On se trouve sur le belvédère le plus élevé de la chaîne principale, c'est-à-dire presque absolument sur la ligne médiane Nord-Sud de la Grande-Kabylie, et, beaucoup mieux que du Lalla-Khedidja, plus élevé cependant de quelques mètres, mais situé trop en arrière, l'on peut se rendre compte de la structure orographique du pays, et suivre très exactement la ligne des formidables fortifications naturelles qui l'enserrent et le protégèrent jadis contre les entreprises des Romains et des Turcs. On a sous les regards comme une carte déployée, sur laquelle nous reconnaissons maints lieux déjà visités.

C'est d'abord, vers l'Est, le Tamgout de Lalla-Khedidja (2,308 mètr.), l'Azerou-n'Tirourda (1,962 mètr.) et son voisin, l'Azerou-Tidjer (1,751 mètr.), la pyramide aiguë de l'Azerou-

n'Tohor (1,884 mètr.) et, par delà, les sommets éloignés des Babors et du Chabet-el-Akhra; puis, en remontant vers le Nord, le Tizibert (1,754 mètr.), qui domine le col de Chel-lata, les rochers déchiqtés et fantastiques des Beni-Zikki, l'Akfadou, et enfin le Djebel-Arbalou, non loin de Bougie.

Au Nord, entre nous et la mer se déroule tout le pays Kabyle avec ses chainons détachés de la grande chaîne, et ses nombreux villages perchés sur les crêtes : Fort-National (974 mètr.), Michelet, les Beni-Yenni, les Beni-Bou-Drar, et à 1,900 mètr. au-dessous de nous les Beni-Bou-Addou, etc. Plus haut, à l'horizon, la chaîne côtière qui sépare le Sébaou de la mer, avec son point culminant le Tamgout des Beni-Djennâd (1,276 mètr.), et à gauche les grandes forêts de Yacouren et d'Azazga. A l'Ouest, à nos pieds mêmes, la grande dépression de Tizi-Boulma (1,686 mètr.), au pied du Pic de Galland (2,134 mètr.) qui dresse de l'autre côté ses rochers disloqués et ses cèdres rabougris, le col de Tizi-Ogoulmine et la puissante carrure de l'Haïzer (2,125 mètr.), tandis que plus loin se perdent en masses chaotiques et confuses les montagnes plus modestes de l'Atlas méridien.

Au Sud enfin, une série de bandes bleues parallèles se succèdent jusqu'à l'horizon, jusqu'à la bordure de l'immense et mystérieux Sahara. Ce tableau si vaste et si varié retient longtemps les regards du spectateur. Tout, dans les premiers plans ensoleillés aussi bien que dans les arrière-plans bleuâtres et fugitifs, est fait pour charmer et captiver. Nous jouissons longtemps de ce spectacle inoubliable, et c'est à regret que nous entreprenons la descente.

Elle s'opère par le chemin suivi à la montée. Comme la journée est peu avancée (il est à peine 1 heure de l'après-midi), chacun flâne à sa guise : les botanistes cueillent les jolies fleurettes qui commencent à se montrer entre les pierres; les géologues cassent les cailloux avec entrain et cherchent le précieux fossile tant désiré; d'autres retour-

nent les pierres pour trouver des scorpions ; nos indigènes tuent quelques vipères (il y en a, paraît-il, passablement) ; bref, vers 3 ou 4 heures, tout le monde est rentré au camp. Le temps est délicieux et nous promet une nuit moins froide que la précédente. On trouve un site plus convenable pour la tente, et l'on prépare le diner. A 10 heures, tout le monde dort.

Le troisième jour au matin, on fait presque la grasse matinée. Cette fois, la température et le sommeil ont été parfaits ; aussi la bonne humeur règne-t-elle chez tous. Le moment du départ venu, la tente est vite abattue, tout est remis en place, ficelé et amarré sur le dos des bêtes, et en route pour Maillot ! Il s'agit d'y aller déjeuner et d'y prendre à 4 heures le train qui doit nous ramener à Alger le soir même. Pas d'incident dans cette partie de voyage. On dévale très rapidement par un mauvais sentier abrupt et glissant, mais l'on trouve bientôt des terrains plus faciles et plus boisés. Ce ne sont du reste partout que cascades et coins verdoyants. L'oued qui dégringole au fond du ravin porte le nom d'Oued-Beurd ; à un certain moment, il se grossit d'une autre rivière aussi considérable que lui, qui sort tout entière et d'un seul jet du pied du Lalla-Khedidja. Le site est des plus ravissants. C'est du milieu d'un fouillis de végétation puissante que jaillit cette source étonnante. Elle porte le nom d'*Ansor-el-Lekhal*, et forme, à elle seule, une véritable curiosité. De çà de là, sur les pentes, quelques villages kabyles. Nous quittons ensuite les bords si verdoyants de l'Oued-Beurd pour contourner différents mamelons embroussaillés, et nous finissons par aboutir à Maillot. Le soir à 11 heures nous étions de retour à Alger.

E. PRESSOIR,

Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Atlas).

TRIPOLI DE BARBARIE

(PAR M. GASTON VUILLIER)

Nous venons de quitter Malte et sa capitale La Valette, cité de pierre toute jaune incrustée sur son rocher, pour nous diriger sur Tripoli de Barbarie.

Les belles journées, les nuits sereines qui avaient favorisé les premiers jours de notre voyage sont évanouies. Le vent a soufflé toute la nuit, mugissant sur la mer, sifflant dans les cordages, brassant les flots. Ce matin, à l'aube, la tourmente s'est pourtant apaisée, et assez tard dans la matinée Tripoli nous est apparue à travers un voile de poussière sablonneuse et d'embruns marins, chatoyante vision d'une cité orientale aux blancs minarets coiffés de vert, entourée d'une écharpe verdoyante de palmiers dont les panaches ondulent jusqu'à perte de vue le long du rivage sablonneux. On la croirait de sable d'or, cette côte de la Grande-Syrte qui traverse l'espace azuré en mince trait lumineux.

Après Malte aride et guerrière, où les gueules de canons monstrueux semblent vous guetter dans les anfractuosités du roc, après la longue nuit houleuse pleine des hurlements du vent, la vue de la blanche cité ainsi apparue réjouit le cœur. Hier c'était la civilisation de fer venue du

Un nègre du Soudan, dessin de Vuillier.

Nord, aujourd'hui c'est le fatalisme musulman qui sommeille sur une côte battue par les flots de la mer et par les vagues du désert mouvant sur une longueur de 1,500 kilomètres.

La ville de Tripoli s'est donc dressée toute blanche sur un ciel brûlant, scintillant de vibrations lumineuses ; à travers les demeures éblouissantes parsemées de façades d'azur et d'or, des minarets et des coupoles aériennes s'élèvent ou s'arrondissent. Sur le port, la mer déferle au pied des forteresses turques. Par delà cette blanche cité et l'oasis qui semble la bercer, s'enfoncé l'immensité du désert de la Grande-Syrie.

Du pont du navire où j'attends l'heure du débarquement, mes regards errent longtemps sur cette région qui fut phénicienne, vassale de Carthage, et enfin numide et romaine, avant de devenir turque. Que de vicissitudes elle a subies, cette Tripolitaine, tombant de servage en servage, depuis l'heure lointaine où elle était couverte de villes florissantes ! Youssouf, le dernier des Karamanlis, est emmené prisonnier à Constantinople, et la Tripolitaine tout ensanglantée devient un pachalik de Turquie. Ceci est l'histoire d'hier...

Le navire est entouré d'embarcations d'où nous hêlent des Maltais vifs et agités, des nègres de haute stature aux vestes rouges soutachées d'or, des Arabes coiffés d'énormes turbans.

Ce premier regard sur Tripoli m'a enchanté. Voici enfin de l'Orient sans mélange : la ville aux hauts minarets, l'oasis, le désert, des races noires venues des profondeurs de l'Afrique. Et les barques à l'ancre dans le port ne sont-elles point caractéristiques ? Ce sont les *sakolèves* grecques, les *karebs* africaines, les *chébèques* aux voiles latines.

Nous prenons terre, à quai, au milieu d'un brouhaha indescriptible, parmi des amas de ballots, à travers des hommes noirs, demi-nus, suants, les oreilles ornées de boucles ; on dirait des sauvages.

Nous échappons à des troupeaux d'ânes pour tomber sur des chèvres ou des chameaux. Voici maintenant des Turcs placides, des Levantins qui donnent des ordres, c'est la douane : nous avons quitté la cohue et nous arrivons, tout ahuris encore, sur une place brûlée par le soleil. Je re-

Un porteur d'eau, dessin de Vuillier.

trouve là quelques passagers de connaissance en train de s'éponger ; nous ruiselons tous de sueur.

La porte *Bab-el-Bahar* nous offre une ombre propice. Comme un vaste et long corridor elle traverse un épais rempart et donne accès à la rue principale de Tripoli.

M. Salvy, le commissaire du bord, nous avait précédés sous la voûte, et nous voilà cheminant ensemble dans la ville, lui renouvelant les provisions, flairant les pastèques, tâtant les pigeons et les oranges sanguines. Elles sont toutes petites, ces oranges de Tripoli ; leur peau est mince, leur douceur extrême, et elles laissent échapper, lorsqu'on les coupe, du jus rouge comme du sang. On prétend qu'elles ne peuvent s'exporter, qu'elles ne se conservent pas longtemps. J'eus occasion, dans tous les cas, de m'apercevoir qu'elles ne dureraient guère, car la provision assez grande embarquée par les soins de M. Salvy disparut dans les vingt-quatre heures.

Je le suivais par les rues, observant les mimiques expressives des marchands, car on ne se comprenait guère et le geste avait un grand rôle dans les transactions. Je m'oubliais à étudier les éclats du soleil sur les faces bronzées, la splendeur de la lumière sur les haillons, toujours surpris du prestige que les rayons donnent aux moindres choses, de l'intérêt extrême qu'elles prennent au point de vue pittoresque.

Les affaires de bouche conclues dans le voisinage de la porte Bab-el-Bahar, on continua la promenade sans autre souci que celui des curieux. Un arc de triomphe romain nous arrêta quelque temps ; c'est le seul monument antique de Tripoli. Il est à demi enfoncé dans le sol, et les Arabes l'ont coiffé d'une coupole ; mais les parties visibles en sont belles. Il est du reste d'un pur marbre blanc. Quelle fut son histoire ? on la connaît peu. On prétend qu'il fut érigé en l'honneur de Trajan, d'autres disent de Marc-Aurèle et de son collègue Verus, par un fonctionnaire romain qui occupa, en Libye, un poste considérable. Il est probable que si des fouilles étaient pratiquées dans son voisinage, on pourrait faire de belles découvertes.

M. Salvy nous a quittés pour regagner le bord. M. Épitalon, avocat à Saint-Étienne, que j'avais eu le plaisir

de rencontrer sur le paquebot, demeura des nôtres. C'est en sa compagnie et avec plusieurs aimables passagers de la *Ville-d'Oran* que nous nous reprenons à suivre des dédales de ruelles.

Dans le quartier franc, où le hasard de notre excursion nous ramène, nous sommes assaillis par des décroisseurs. Leur intervention, que nous avons d'abord refusée, devint fort utile à l'heure où il fallut rentrer à bord, car les rues de Tripoli, pleines de boue grasse et de débris de toute espèce, sont d'une malpropreté révoltante. Des arcades en relient parfois un côté à l'autre ; d'autres fois ce sont de simples barres en bois ou des planches disjointes, desquelles pendent toujours des loques bariolées, qui les traversent en manière de ponts. Des vignes tordues grimpent le long des murs, vont s'accrocher aux maisons d'en face et se prêtent à des effets de lumière charmants. Souvent, au tournant d'une ruelle, nous nous trouvons nez à nez avec de grands chameaux qui débouchent brusquement et s'avancent placides et graves. Comme leur chargement touche de chaque côté aux murailles, nous sommes obligés de nous réfugier dans les portes et dans les moindres encoignures. Par-ci par-là des bourriquets minables broutent dans la fange les débris, écorces de melons, de pastèques, et des pelures sans nom.

Le marché nous intéresse particulièrement : il y a là des oppositions de lumière et d'ombre singulières et saisissantes et des contrastes de couleur à faire rêver Decamps. Partout des auvents coupent le ciel ; des rayons jaillissent, en gerbes éblouissantes, d'une interruption des voûtes légères, d'un accroc dans l'étoffe dont plusieurs sont faites ; et ces rayons violents frappent au passage une djeba verte, couleur chère au Prophète et par suite fréquente, un manteau rouge, un turban d'or, une face luisante de nègre, un pli de burnous blanc. Par instants, au soleil, un flamboiement nous crève les yeux ; ce sont des éche-

veaux de laine pourpre ou orange qui séchent ; on dirait ces couleurs en fusion dans l'ardente lumière.

Tout cela formait un ensemble joyeux, vivant, imprévu et d'une étrange richesse, une débauche charmante et ori-

Un marchand d'étoffes, dessin de Vuillier.

ginale de couleurs crues et qui cependant s'harmonisaient dans leur gamme extrême.

Les marchands d'étoffes passaient en criant d'une voix gutturale, agitant au soleil des broderies d'or, d'azur et de feu. On eût dit qu'ils brassaient des lambeaux du spectre solaire. Et les humbles porteurs d'eau passaient

graves, solitaires, vêtus d'un burnous de bure brune sou-taché de blanc. A demi enfouis dans un amoncellement de poteries, les marchands de jarres à l'aspect indolent sommeillent. Ceux-ci sont venus de Djerbah, ils sont, dit-on, d'une race laborieuse et, à cette heure, peu soucieux du vacarme d'alentour, ils se reposent et attendent patiemment l'acheteur. Il y avait encore les vendeurs de goudron avec leurs outres noires entr'ouvertes devant eux. On traite ici les chameaux atteints de maladies de la peau en les badigeonnant avec du goudron, comme nous faisons pour les écorces de nos arbres attaqués par les insectes. Il est étrange de voir passer des chameaux tout noirs, pelés, efflanqués, bizarres, sortes de squelettes ambulants, évocations de quelque fantastique animal du sabbat.

Et nous revenions toujours à cette place où grouillait la foule dans des contrastes infinis de lumière et d'ombre, d'agitation et de gravité; car, si certains allaient et venaient pleins de vivacité, d'autres marchaient calmes comme des apôtres. Il y avait aussi des cafés maures où des hommes graves, magnifiquement drapés, humaient le moka en fumant silencieusement leur chibouque.

Cependant nous y pataignons dans une fange noire, épaisse et gluante, où se vautraient des ânon, où des chameaux et des dromadaires étaient couchés, attendant, impassibles, qu'on les débarrassât de leur chargement d'alfa, de citrons, d'oranges, de dattes ou de figues.

Les *soukhs* ou marchés couverts de Tripoli sont sévères et sombres. Ce sont des galeries profondes où, dans des boutiques étroites, s'entassent les étoffes brodées, les tapis d'Ouargla et du Soudan, les verroteries de Venise, les œufs d'autruche, les sparteries. Ils n'ont pas la gatté de ceux de Tunis, où percent des rayons lumineux; c'est ici une série d'antrès mystérieux où miroitent discrètement les productions orientales sous l'œil du marchand pâle et languissant. Ces marchands, qui passent leur vie

dans l'ombre, n'ont plus l'aspect des autres habitants de Tripoli, colorés, vivants et musclés; ils se traînent, efféminés, indolents et portés au sommeil.

... En route pour l'oasis. Nous sommes arrivés à l'extrémité de la ville opposée à la mer, près d'une porte encombrée d'*arabas*, voitures spéciales à ce pays, qui ne se

Soldats turcs à dos de chameau, dessin de Vuillier.

recommandent pas par leurs ressorts. Il y en a là un tel nombre que nous avons vraiment l'embarras du choix, car, aussitôt que les cochers nous aperçoivent, tous les véhicules se précipitent vers nous au risque de nous écraser. Tandis que l'un de nous entre en pourparlers avec un conducteur, un cocher s'empare d'un de nos camarades qu'il assied de force dans une voiture, et part avec lui malgré ses protestations et ses cris. On ne s'entend plus, et, dans ce tumulte, il faut se garer des chevaux, des véhi-

cules, dont les roues menacent de vous écraser les pieds. On a peine à conserver son sang-froid dans la cohue. Nous avons fini par nous rejoindre, et nous voilà trottant joyeusement vers l'oasis. Cette oasis, qui paraît ensermer Tripoli, en est pourtant à une certaine distance. Nous allons sans bruit, sur le sable très fin, n'entendant que le tintement des grelots et les harmonies soudaines et fugaces du vent dans les palmes, caressés par les ombres légères qu'elles jettent sur le chemin.

Nous rencontrons fréquemment des chameliers, des soldats turcs à dos de chameau ou à pied, de pauvres Arabes du désert maigres et d'aspect sauvage, des travailleurs de l'oasis. Pauvres soldats turcs mal vêtus, ayant conscience de leur misère et passant discrètement près de nous d'un air honteux ! Aux portes, près des casernes, nous en avons aperçu qui tricotaient en montant la garde. Ils gagnent ainsi quelques sous l'aiguille aux doigts, l'arme au pied, la baïonnette contre l'épaule.

Longtemps nous trottinons dans un chemin raviné, entre des sortes de murailles faites de terre durcie au soleil, séparant l'oasis en deux parties. Ces oasis sont subdivisées en un nombre infini de jardins où sont des constructions caractéristiques, d'aspect misérable la plupart du temps, et qui font songer davantage à des antres qu'à des habitations humaines. La plupart sont basses et de forme carrée ; d'autres sont creusées dans des assises de calcaire tendre, des ouvertures ovales ménagées à différentes hauteurs en forment les entrées. Les indigènes y pénètrent soit au moyen d'échelles qu'ils appliquent à l'extérieur, soit par des escaliers rudimentaires.

De toutes ces habitations ou plutôt de ces réduits s'échappent des cris, des piailllements, des rires, des éclats de voix de femmes et d'enfants. Oh ! ces enfants ! Les voici, demi-nus ou couverts de haillons, qui se roulent dans la poussière comme de jeunes animaux devant leurs tanières.

Les hommes sont toujours graves ; ils se reposent, assis ou couchés, à l'ombre des palmiers, silencieux et rêveurs.

Nous suivons toujours le chemin dans l'oasis, entre des murailles blanches ou des talus bordés d'aloès et de hauts palmiers frémissants, côtoyant des jardins d'orangers et

Tripolitains du désert, dessin de Vuillier.

d'abricotiers et des champs de froment. Subitement la végétation nous paraît tout amaigrie, et le désert s'étale devant nos yeux.

Je ne pouvais l'imaginer si triste et si aride. Le voilà avec ses vagues sanglantes ou noires, car le sable est rouge ou sombre, et il s'en va tout au loin, comme un océan infernal, en ondulations monotones et farouches. J'ai la sensation du vide, de l'isolement absolu, du néant.

Ce passage sans transition de l'oasis au désert est saisissant. Je perdis longtemps mes regards dans l'infini, sur ces vagues rouges de la Tripolitaine qui s'enfoncent dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'à des profondeurs inconnues. Et pourtant ce désert nu, étalé devant moi, est le débouché naturel des routes de l'intérieur. C'est d'ici que sont partis les grands explorateurs modernes, les Duveyrier, les Barth, les Nachtigall.

Nous avons mis pied à terre et nous avons suivi assez longtemps une piste de chameaux, jusqu'à ce qu'enfin, harassés et ruisselants de sueur, nous revenons sur nos pas. Que pouvait nous dévoiler ce désert dont le mystère nous attirait ? Voici deux nomades qui s'en vont ; leur allure est vive ; longuement nous les suivons des yeux, et les voilà confondus avec le sable, tout au loin.

Sur la lisière du désert, nous côtoyons un beau jardin entouré de murailles en terre durcie au soleil et blanchie à la chaux. Nous apercevons dans ce jardin une coupole qu'entoure une magnifique végétation tropicale. Nous suivons la route de Bou-Miliana à travers des tombeaux, et nous reprenons le chemin de la ville.

... Vers le soir, lorsque je quittai Tripoli, le rauque sifflement du paquebot se répercutait au loin dans le sable ténébreux, et des caravanes qui avaient sommeillé sur le rivage se mettaient en branle. Les files interminables de chameaux reprenaient, à travers l'oasis, les routes incertaines du désert.

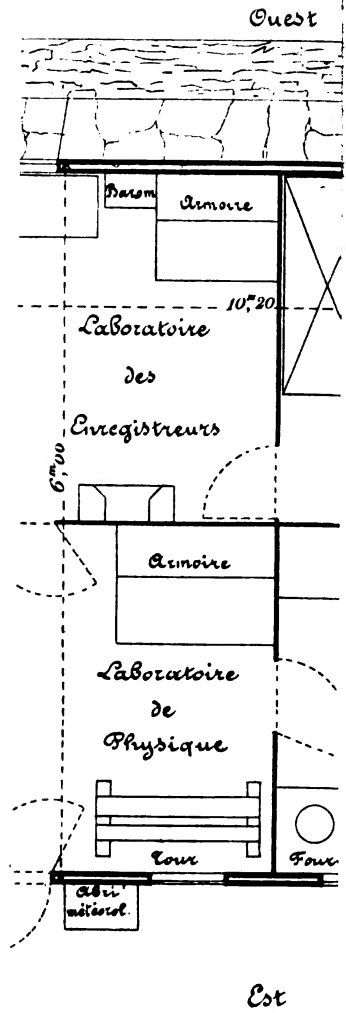
Le vent d'Est soufflait avec violence, le soleil s'éteignait dans une pâleur de brumes indécises, et la grande oasis, la ville blafarde étalée, le rivage sans fin, enveloppés de poussière, s'anéantissaient sous un voile sablonneux.

GASTON VUILLIER,

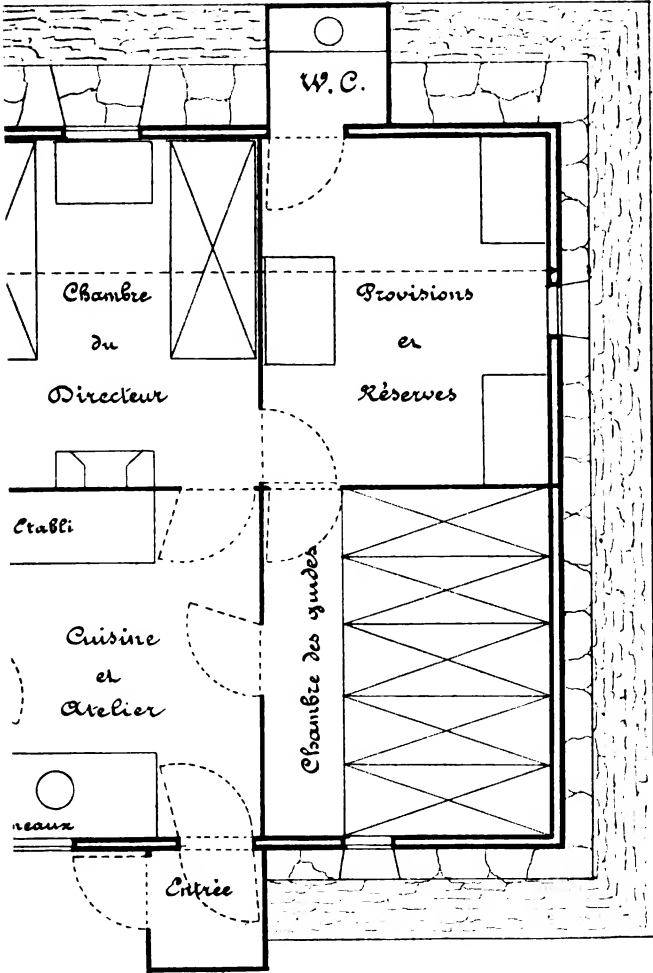
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

La route de Bou-Miliana, à travers un cimetière, dessin de Vuillier.

SCIENCES ET ARTS



— Plan de l'observatoire météorologique.



ie du Mont-Blanc, aux Bosses.

I

NOTICE

SUR LES

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

EXÉCUTÉS A

L'OBSERVATOIRE DU MONT-BLANC

(PAR M. J. VALLOT)

Agrandissement de l'observatoire.

Les lecteurs de l'*Annuaire* ont bien voulu s'intéresser à la construction du premier observatoire du Mont-Blanc, que j'ai décrite dans une précédente notice; je crois de mon devoir de les tenir au courant des études scientifiques qui y ont été faites.

On se souvient que j'ai construit cet observatoire en 1890, sur l'un des rochers des Bosses, à 4,365 mètres d'altitude. Le bâtiment primitif n'était qu'une petite cabane en bois, à simple paroi et divisée en deux chambres, mais j'avais annoncé mon projet de l'agrandir et de porter à six le nombre des pièces. Ces travaux, dont le plan a été donné dans l'*Annuaire* de 1890, ont été exécutés en 1891. Cette même année, l'observatoire a servi de logement à plusieurs reprises et pendant de longues périodes à l'ingénieur et aux

ouvriers chargés par M. Eiffel d'exécuter au sommet du

cette altitude, les légumes ne pouvaient y cuire; j'y ai remédié par une sorte de marmite de Papin, permettant de porter l'ébullition à la température nécessaire.

Pour faciliter les réparations, tant à la construction qu'aux instruments, l'observatoire a été pourvu d'un certain nombre d'outils, ainsi que d'un établi et d'un tour. Enfin, comme la chambre d'entrée devenait inhabitable pendant les tourmentes, par suite de la neige qui s'y précipitait chaque fois qu'on ouvrait la porte, j'ai fait construire devant l'entrée principale un tambour à double porte qui supprime cet inconvénient. Ces améliorations ont rendu l'observatoire habitable sans souffrances, même par les plus mauvais temps. La figure 1 représente le plan de la construction dans l'état actuel.

Les touristes se trouvant ainsi dépossédés de la chambre qui leur était affectée, j'ai fait construire sur un rocher voisin un nouveau refuge, composé de deux chambres, l'une servant aux voyageurs, l'autre aux guides. Cette construction, dont le plan est représenté sur la figure 2, est aussi à double paroi et munie de paratonnerres, comme l'observatoire. M. Durier, notre sympathique vice-président, a pu assister à l'édification de ce nouveau refuge, pendant le séjour qu'il a fait à l'observatoire en 1892.

Les instruments enregistreurs ont été placés en 1890 et les observations ont été continuées pendant les étés de 1891 et 1892, en même temps qu'elles étaient faites également aux stations des Grands-Mulets et de Chamonix. En 1893, M. Janssen ayant annoncé qu'il ferait faire des observations directes, dès le printemps, à l'observatoire qu'il faisait construire au sommet du Mont-Blanc, j'ai cessé de faire remonter les enregistreurs d'une façon régulière, mes observations devant faire double emploi avec les siennes. Je cesse donc de faire au Mont-Blanc de la météorologie courante, pour me consacrer aux travaux de physique du globe et à ceux qui auront pour but l'étude de questions

météorologiques spéciales qui ont été peu ou incomplètement étudiées jusqu'ici; les enregistreurs ne seront plus mis en marche que lorsque leurs indications seront jugées utiles pour compléter les observations directes faites à l'aide d'instruments de diverse nature.

FIG. 3. — Variation diurne de la température; moyenne de deux mois d'été.

J'ai commencé, dans les *Annales de l'observatoire météorologique du Mont-Blanc*, la publication des travaux scientifiques exécutés depuis 1887 au Mont-Blanc¹, soit par moi, soit par divers savants qui ont séjourné à l'observatoire. Je vais donner ici le résumé de ceux de ces travaux qui ont été déjà publiés et qui peuvent intéresser le plus directement les alpinistes.

1. Une partie des résultats que j'ai obtenus a été publiée dans les *Annales du Bureau central météorologique de France, Mémoires de 1892*.

Température.

La figure 3 montre, pour deux mois, la variation diurne de la température à diverses altitudes, depuis Genève jusqu'au Mont-Blanc, pour les mois de juillet et d'août 1887. On voit que l'oscillation est de même forme à toutes les altitudes, mais qu'elle diminue d'intensité à mesure qu'on s'élève. De $12^{\circ},5$ à Chamonix, elle n'est plus que de $3^{\circ},5$ au Mont-Blanc.

La température moyenne en juillet-août s'est montrée de $20^{\circ},8$ à Genève, de $16^{\circ},9$ à Chamonix, de $8^{\circ},6$ au Grand Saint-Bernard, de $5^{\circ},8$ aux Grands-Mulets et de $-6^{\circ},5$ au Mont-Blanc.

État hygrométrique.

La variation diurne de l'état hygrométrique donne des résultats différents. Ici, ce n'est pas tant l'intensité de la

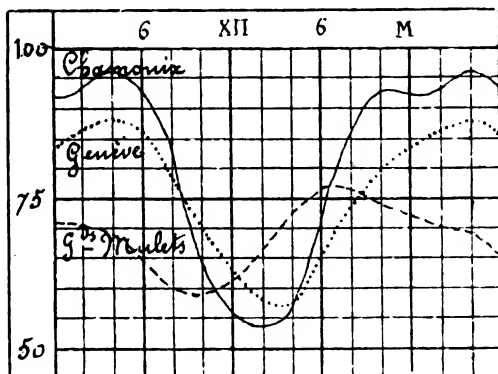


FIG. 4. — Variation diurne de l'état hygrométrique; moyenne de deux mois d'été.

variation qui est modifiée, mais plutôt la forme. Le minimum et le maximum avancent à mesure qu'on s'élève, comme on pourra le voir sur la figure 4, et au Mont-Blanc il y a renversement à peu près complet, le minimum sur-

venant le matin, et le maximum l'après-midi. Ce fait est causé par l'ascension des brumes, si souvent remarquée et surtout déplorée par les alpinistes.

Pression atmosphérique.

C'est assurément le baromètre qui donne le plus d'élé-

FIG. 5. — Variation diurne de la pression barométrique; moyenne de deux mois d'été.

ments scientifiques nouveaux. La forme de la variation

FIG. 6. — Variation diurne de la pression barométrique pour chacun des deux mois d'observation, montrant l'écart mensuel.

diurne de la pression est tout à fait remarquable aux grandes altitudes. Si l'on examine la figure 5, on voit que le minimum diurne de 4 heures du soir, qui est le plus marqué dans la plaine, se relève peu à peu à mesure qu'on s'élève, et qu'il est à peine marqué par une légère inflexion aux Grands-Mulets et au Mont-Blanc. Il n'y a plus à proprement parler qu'un seul maximum et un seul minimum par jour; les autres sont produits par des causes résidant dans la partie inférieure de l'atmosphère.

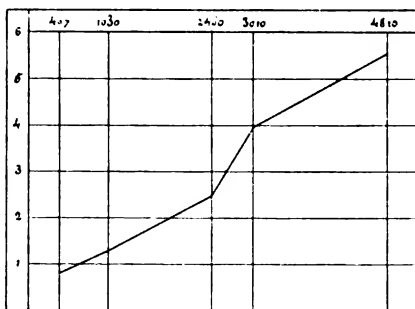


FIG. 7. — Variation mensuelle de la pression en raison de l'altitude.

La variation mensuelle de la pression est tout aussi curieuse. La figure 6 montre la variation diurne pour chacun des deux mois d'observation et pour chacune des stations échelonnées. On peut juger d'un coup d'œil de l'écart de la pression entre le mois de juillet et le mois d'août à chaque station, et l'on remarque tout d'abord que cet écart est d'autant plus grand que la station est plus élevée.

Si ensuite on se reporte à la figure 7, donnant en millimètres l'écart mensuel moyen, on voit que cet écart suit une loi assez régulière, et que les variations du baromètre sont d'autant plus intenses que l'altitude est plus grande. Dans les deux mois observés, la variation a été sept fois plus grande au Mont-Blanc qu'à Genève, ce qui prouve que

les observations des stations inférieures ne rendent aucunement compte de ce qui se passe dans les hautes régions de l'atmosphère.

Température et grain du glacier.

Le tunnel creusé au sommet du Mont-Blanc par ordre de M. Eiffel a aussi apporté son contingent de faits scientifiques. Il n'a, il est vrai, fourni qu'un résultat négatif pour le but qu'on se proposait, la recherche du rocher sous la neige, mais, permettant pour la première fois de

FIG. 8. —Température du tunnel du Mont-Blanc en 1891 et 1892.
— — — glace en 1891; — glace en 1892; air en 1892.

pénétrer dans la masse d'un glacier de grande altitude, il m'a fourni l'occasion d'en étudier la structure et de trancher diverses questions vivement débattues jusqu'ici.

La figure 8 indique la température de la glace dans le tunnel, depuis l'entrée jusqu'au fond de la première galerie, dont l'extrémité se trouvait à 15 mètres au-dessous de

l'arêt supérieure du Mont-Blanc. La partie ombrée figure la cabane construite à l'entrée du tunnel et empêchant la communication de la galerie avec l'air extérieur.

On voit que la température du glacier diminuait à mesure qu'on s'enfonçait, qu'elle était, à l'entrée, d'environ 14° et, au fond, de — 16°,7. Cette dernière température doit représenter à peu près la température moyenne annuelle de l'air au Mont-Blanc.

La question la plus importante à étudier dans le tunnel était le passage du névé au glacier. La neige des régions supérieures est formée de petits cristaux ou de fines lamelles; plus bas, on trouve le glacier formé de petits grains de glace transparente, ressemblant aux grains arrondis de quartz dans les roches cristallines. Plus on descend vers la vallée, plus ces grains sont gros, jusqu'à atteindre, d'après M. Forel, 15 centimètres de diamètre. La neige se transforme donc en grains de glace, qui grossissent à mesure que le glacier vieillit.

La formation et l'accroissement du glacier ont donné lieu à deux théories dont chacune a ses partisans. L'une d'elles voudrait que l'eau produite par la fusion de la surface du glacier pénétrât à l'intérieur, formant les grains de glace et ensuite les grossissant. D'après l'autre théorie, le glacier serait imperméable, l'eau de fusion n'y serait pour rien, le grain se formerait par compression mécanique des cristaux de neige et augmenterait de même en absorbant les grains voisins.

Les observations que j'ai faites dans le tunnel m'ont permis de donner une preuve certaine de l'exactitude de la seconde théorie. La figure 9 indique la grosseur du grain du glacier en raison de la profondeur de la galerie, c'est-à-dire de l'ancienneté de la glace. On voit que le grain grossit insensiblement jusqu'à avoir 2 millimètres de diamètre. Cet accroissement se fait donc au sommet même du Mont-Blanc, dans une masse glaciaire dont la

température varie de -14° à -17° . La température est beaucoup trop basse pour qu'on puisse supposer que l'eau de fusion puisse pénétrer entre les grains de la glace jusqu'à 15 mètres au-dessous de la surface. On peut en conclure que la théorie mécanique est la seule exacte et que le grain du glacier se forme et s'accroît par simple compression.

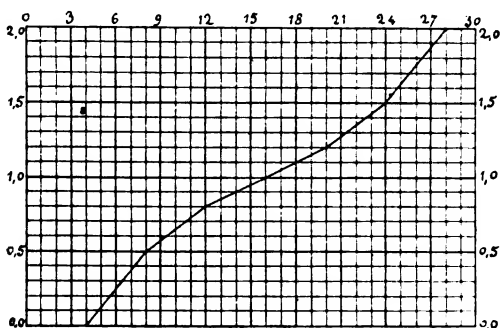


FIG. 9. — Grosseur du grain du glacier dans le tunnel du Mont-Blanc en 1891.

Une dernière observation faite dans le tunnel du Mont-Blanc est relative à la couche de neige tombée en une année, qui s'est trouvée de $0^m,80$, et à la diminution annuelle de volume du glacier par compression verticale; cette diminution, mesurée par l'affaissement de la galerie, est de $0^m,10$ par mètre d'épaisseur à 15 mètres au-dessous de la surface.

Étude des tempêtes.

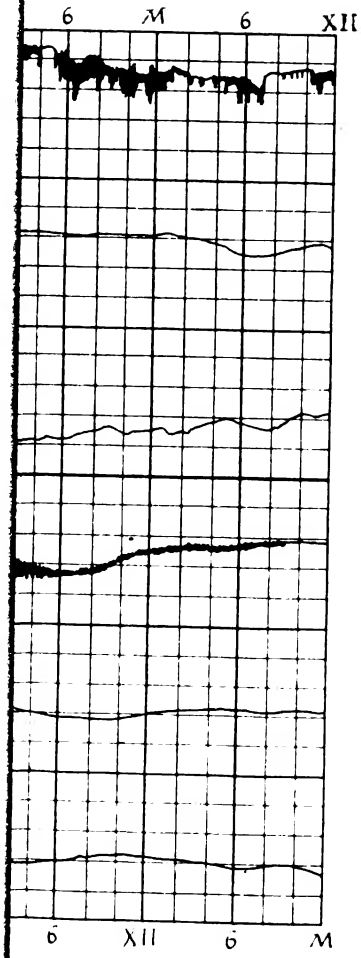
Une des études les plus attachantes à faire au Mont-Blanc, c'est celle des tempêtes des régions supérieures. J'ai étudié ces phénomènes à l'aide du baromètre et du statoscope, sorte de baromètre enregistreur à très grande marche, imaginé par MM. Richard frères. La marche du baromètre pendant les orages dans la région basse est

bien connue. C'est une série d'oscillations irrégulières, ordinairement assez lentes. Au Mont-Blanc, la marche de la pression n'a aucun rapport avec celle que l'on observe en bas. Pendant les tourmentes, le baromètre exécute une série d'oscillations tellement brusques qu'il trace des traits absolument verticaux, serrés les uns contre les autres, qui épaississent le tracé plus ou moins irrégulièrement et parfois d'une manière démesurée. La figure 10 montre un des plus remarquables de ces phénomènes.

Cette forme curieuse du tracé se rencontre toujours dans les tempêtes du Mont-Blanc; assez souvent aux Grands-Mulets, avec beaucoup moins d'intensité, et très rarement à Chamonix. Dans la fig. 10, qui représente les tempêtes du 17 au 20 juillet 1887, la courbe supérieure est celle du baromètre au Mont-Blanc, celle du milieu représente la pression aux Grands-Mulets, et la courbe inférieure est celle de Chamonix; la partie inférieure de la figure représente les mêmes courbes, dans le même ordre, pour les journées du 21 au 23 juillet.

Le statoscope figure la pression avec une amplitude et une vitesse assez grandes pour permettre de l'étudier en détail. La figure 11 montre les variations de pression accusées par cet instrument le 20 août 1890, à 4 heures du soir. Les lignes horizontales figurent les millimètres de mercure.

En étudiant cet instrument en marche pendant les tempêtes, on remarque que la pression diminue pendant la rafale et augmente pendant le calme. Voici comment les choses se passent: on voit la plume s'abaisser, puis, au bout d'un instant, on commence à entendre le vent, qui devient de plus en plus fort à mesure que la plume s'abaisse; après le minimum de pression, le vent diminue d'intensité, et la plume remonte et continue encore son ascension pendant quelques instants après qu'on n'entend plus le vent. Ensuite le phénomène recommence de la même manière.



On peut en conclure qu'on est en présence d'une série de tourbillons qui traversent l'atmosphère, se succédant les uns aux autres avec rapidité; l'augmentation de vitesse du vent au moment du passage du centre du tourbillon ne semble laisser aucun doute à ce sujet.

L'examen des courbes barométriques recueillies aux stations conjuguées à diverses altitudes montre que ces mouvements tourbillonnaires ont une grande intensité dans les régions supérieures, se font peu sentir dans les régions moyennes, et ne se montrent que très rarement dans la région inférieure. On a ainsi la preuve que les tourbillons prennent naissance dans les régions élevées de l'atmosphère, et non à la surface du sol, ce qui confirme les théories de M. Faye sur les tempêtes.

Je terminerai là cette année l'examen des recherches que j'ai faites

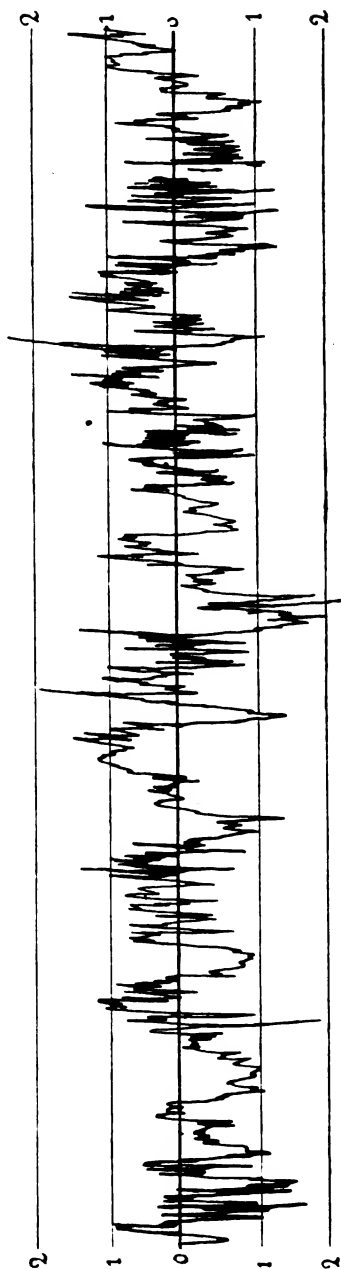


FIG. 11. — Tracé du statoscope, 20 août 1890, à 4 heures du soir.

au Mont-Blanc. Je continuerai, dans les années qui vont suivre, l'examen des principaux résultats obtenus, à mesure qu'ils seront publiés dans les *Annales de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc*.

Les études que l'on peut entreprendre dans les hautes régions sont si nombreuses et si variées qu'il est impossible à un seul homme d'en exécuter plus d'une faible partie. Je pense que la nouveauté des résultats obtenus engagera les savants à venir faire des recherches à l'observatoire, où ils rencontreront toujours toutes les facilités qu'il me sera possible de leur donner.

J. VALLOT,

Directeur de l'observatoire du Mont-Blanc,
Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

NOTE

SUR LA FEUILLE 6

DE LA CARTE DES PYRÉNÉES CENTRALES

AU 100,000^e

(PAR M. F. SCHRADER.)

La publication de la feuille 6 de la carte des Pyrénées Centrales au 100,000^e a été retardée par diverses circonstances indépendantes de ma volonté, qui ne pourraient avoir aucun intérêt pour les lecteurs de l'*Annuaire* et que je préfère passer sous silence. J'en mentionnerai une seule, qui me servira d'excuse si, comme je le crains, il m'est impossible de terminer le dessin de cette feuille pour qu'elle soit jointe matériellement à l'envoi de l'*Annuaire*, qu'elle suivra en tout cas de très près. Une fracture d'un os de la main droite, survenue au cours d'un voyage dans les Pyrénées en août 1893, m'a mis longtemps dans l'impossibilité de faire aucun travail un peu délicat ; c'est à peine si j'ai pu reprendre possession de ma main pour donner au présent volume quelques illustrations, et ce travail, plus laborieux qu'à l'ordinaire, m'a retardé pour le dessin de ma carte. Je demande donc à mes collègues leur indulgence.

Cette feuille, qui occupe l'angle Sud-Est de la partie des Pyrénées que j'ai levée et dessinée au 100,000^e, a pour points culminants le Pic de Peguera, sommet de la Sierra de los Encantados, haut de 2,981 mètres, et un sommet de 2,995 mètres, dans la Sierra de Comolos-Bienes. Son centre principal est le massif lacustre de Capdellá, compris entre les Sierras de los Encantados et de Monseny. A l'Ouest de ces Sierras, le cadre embrasse tout l'ancien comté d'Eril, ensemble de vallées dont les eaux se rendent à la Noguera de Tor, affluent de la Ribagorzana, tandis que le trop-plein de la région de Capdellá s'écoule par le Rio Flamisell.

Toutes les montagnes et les vallées représentées sur cette feuille appartiennent non seulement à l'Espagne, mais au versant de l'Èbre; la vallée espagnole d'Aran, parcourue par la Garonne, s'arrête en effet presque exactement au cadre de la feuille supérieure (n° 3) déjà publiée.

Les deux régions d'Eril et de Capdellá forment les grands traits de cette partie des Pyrénées. La première, dont le nom traditionnel se retrouve dans nombre de villages ou de cols (col d'Eril, Eril-Avall, Eril-Castell, etc.), est limitée au Nord par les crêtes d'Aran, à l'Ouest par le massif de Comolo-Forno et de Montarto et par les crêtes décroissantes qui le continuent au Sud; à l'Est enfin par les contreforts occidentaux de la Sierra de los Encantados et par le massif naguère encore inconnu des monts de Capdellá.

Il serait inutile de rappeler à nos collègues que c'est à M. Maurice Gourdon et à mon cher et regretté ami A. Lequeutre qu'est due la découverte de ces belles montagnes. Les *Annuaire*s de notre Club renferment l'histoire de cette découverte graduelle. Après ces deux explorateurs, j'ai eu le bonheur de visiter en détail la région admirable des Encantados, le revers méridional des monts de Colomès et du Montarto, et le massif de Capdellá, dont

j'ai pu tracer la topographie avec quelque précision. Dans cette partie de mes voyages pyrénéens, j'ai été accompagné de mon guide et ami Henri Passet et, durant une campagne, de mes jeunes amis et élèves MM. M. Chesneau et V. Huot, auxquels je dois d'avoir pu étendre mon travail vers quelques parties reculées du massif de Rialp et d'Estერი. Je dois aussi mentionner l'amicale collaboration de notre collègue M. le comte de Saint-Saud, dont les levés coïncidaient avec les miens dans la partie méridionale de ma carte, et qui a bien voulu, après avoir fait campagne avec M. Huot, mettre en commun les résultats entre-croisés de nos travaux. Notre éminent collègue le colonel Don Francisco Coello a eu la bonté de me communiquer des renseignements précieux et encore inédits sur cette région qui, de même que tout le reste de l'Espagne, a fait l'objet de ses recherches personnelles.

Il me faut enfin mentionner l'aide que m'a apportée, pour la mise au net de mes calculs, notre collègue le colonel Prudent, qui avait accepté, comme nos lecteurs le savent déjà, d'unifier les résultats de mes travaux avec ceux de nos collègues MM. Wallon et de Saint-Saud, dans les parties où ces levés coïncidaient. Cette circonstance a permis à M. Prudent de publier longtemps avant moi-même le résumé des levés qui figurent sur la présente feuille : les levés ont été reproduits à échelle réduite dans celles des cartes du Service géographique de l'Armée dont la direction lui était dévolue. Je lui témoigne ici ma gratitude pour les longues heures qu'il a passées à compulser ou à compléter les documents ou les cartes manuscrites que je lui avais confiés¹.

1. Il me sera bien permis d'ajouter que, en outre des parties de mon travail comprises dans la feuille que je publie aujourd'hui, tout l'ensemble de mes levés ultérieurs jusqu'à la mer Méditerranée a également été utilisé par le Service géographique de l'Armée pour sa belle carte à l'échelle du 500,000^e, en attendant qu'il me soit possible, si cela l'est jamais, de dresser un ensemble, au 200,000^e, de ces levés déjà vieux de plusieurs années.

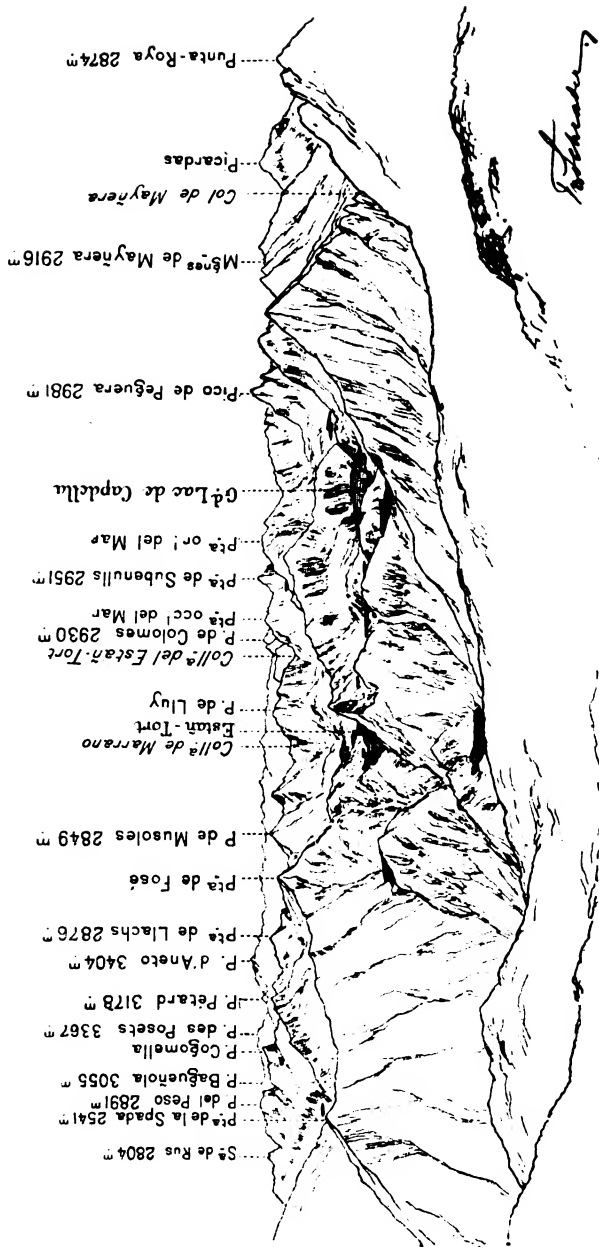
Si nous considérons au point de vue géologique l'espace de terrain contenu dans le cadre de cette feuille¹, ce qui attirera d'abord nos regards ce sera le massif granitique de la Sierra de los Encantados, prolongement direct de celui des Monts-Maudits et situé comme lui, en majeure partie, au Sud de la crête de séparation des Pyrénées. Si, entre les Sierras de Montarto et de Colomès, cette masse de terrain primitif déborde assez largement sur le versant septentrional, elle n'y atteint nulle part sa plus grande hauteur, et c'est en arrière, sur le versant Sud, que se dressent les pics dominants de Comolo-Forno, de Comolos-Bienes et de Peguera.

C'est dans les innombrables replis de cet empâtement de granit que reposent, par centaines, les lacs, laquets ou bassins liquides de toute forme et de toute dimension qui donnent un caractère si extraordinaire aux Sierras de Colomès et de los Encantados. La vue ci-jointe, extraite d'un cercle d'horizon tracé à l'orographe du sommet du Pic de Montseny (2,881 mètr.), représente la partie peut-être la plus grandiose de cette région lacustre, celle des grands lacs de Capdellá.

Vers le Sud s'appuient contre cette masse de terrain primitif les couches schisteuses qui forment la grande masse du noyau central des Pyrénées, au Nord comme au Sud, et qui se suivent sans interruption, entourant comme des fles les affleurements successifs des terrains plus anciens, depuis le Pic d'Anie jusqu'aux Albères. C'est à cet étage de terrains primaires — surtout siluriens et dévoniens — qu'appartient presque tout le massif des monts de Capdellá, entre les Pics del Peso et de Serbi (2,895 et 2,755 mètr.).

Dans l'ensemble des Pyrénées, ce massif est un de ceux qui conservent une grande altitude le plus loin de la crête centrale. Mais la beauté des formes n'y correspond

1. Voir *Aperçu de la structure géologique des Pyrénées*, par EMM. DE MARGERIE et F. SCHRADER, *Annuaire* de 1891.



Lacs de Capclla et Sierra de los Encantados, d'après un cercle d'horizon relevé à l'orographe, du sommet de Monseny (2.881 mètr.).

pas toujours à la hauteur des cimes et des cols. Cette énorme protubérance schisteuse, à peine échancrée de passages qui n'entament pas la lourde masse de ses sommets à formes molles, n'aurait rien de grandiose, si la solennité des grandes pentes monotones, des larges éboulis déserts et tachés de neiges, ne rachetait l'absence des formes variées et des rochers pittoresques. C'est aussi un spectacle imposant que celui de la chute brusque des dernières pentes du massif, vers le Sud, sur les montagnes à peine ondulées de la région de Llebata. Celles-ci appartiennent à cette longue bande de trias, prolongée presque tout le long du versant Sud depuis le revers d'Aspe jusqu'aux alluvions de l'Ampourdan, et si reconnaissable, sur son trajet presque rectiligne, à la teinte orangée ou rougeâtre de ses roches et à l'aspect déprimé des monts qu'elle forme. Cet étage est lui-même flanqué, vers le Sud, des roches jurassiques et crétacées de Montiberri et des affleurements tertiaires qui s'y appuient plus au Sud encore, vers la Sierra de Leras, un peu en dehors de notre cadre.

Toutes les vallées de cette région étaient jadis magnifiquement boisées, comme le versant méridional des Pyrénées dans son ensemble. Les forêts ont disparu à mesure que les voies de communication se sont prolongées vers l'intérieur des monts. Nous avons assisté nous-même à une partie de cette œuvre de dévastation, à la destruction — heureusement interrompue — des merveilleuses forêts de la vallée de San-Nicolau, au-dessus de Bohi. Le souvenir de cette « mise en valeur du sol » ne s'effacera jamais de notre mémoire; disons seulement que de ces milliers de troncs de sapins jetés dans l'écume du Rio Noguera, il n'est pas arrivé la centième partie aux quais de Barcelone; cette dévastation sauvage n'a eu d'autre résultat que la ruine des montagnes et des entrepreneurs, la désagrégation des pentes et l'établissement du régime torrentiel. Ajoutons que, par une fortune singulière, cette

région et tout l'ensemble de l'ancien comté d'Eril sont devenus depuis peu de temps la propriété d'un de nos compatriotes, M. le comte Delamarre, membre de la commission centrale de la Société de géographie de Paris. On peut espérer que, sous sa direction, le pays ne tardera pas à se relever d'une mauvaise exploitation de plusieurs siècles.

Dans toute la région inférieure, les forêts ont en effet disparu depuis longtemps. Les pentes des montagnes de Capdellá offrent encore des lambeaux de pinières, bien entamées par les cultures, les pâturages ou les éboulis. Mais dans les hautes montagnes voisines de la crête, la vieille forêt, encore presque vierge, se montre dans toute sa majesté. Les pentes supérieures de la vallée d'Espot, dans la Sierra de los Encantados, sont encore couvertes, jusque à la limite de la végétation, de pins énormes serrés en fourrés presque inextricables. Sur les flancs des montagnes de Comolos-Bienes, les forêts, dépourvues même de sentiers, sont encore abandonnées à elles-mêmes, et le gravisseur qui s'élève entre les colonnades assombries des grands pins, dans le fouillis des jeunes arbres qui veulent monter et prendre leur place au soleil, rencontre fréquemment en travers de son passage de vieux troncs brisés, tombés de vieillesse et supportés à un pied de terre sur les tronçons de leurs fortes branches. Certains, en partie enfouis sous les éboulis, les feuilles mortes ou la jeune verdure, ne sont déjà plus arbres et ne sont pas encore terre végétale; les framboisiers, les ronces, les jeunes pousses de conifères jaillissent de leurs crevasses spongieuses, garnies de mousse parfois, il faut chercher un moment avant de savoir s'il sera moins pénible de franchir l'obstacle ou de se glisser par-dessous, entre les branches et les racines qui le soutiennent. Parfois aussi, au milieu du silencieux murmure des aigrettes de pins, on entend le craquement de quelque vieux arbre bien des fois séculaire, qui s'affaisse, tombe incliné entre les

branches de ses voisins, ou glisse jusque sur le sol avec un long fracas de cris d'oiseaux, de branchages déchirés et de pierres ébranlées.

Dans les vallées moyennes, sur les pentes qui ondulent au pied des montagnes schisteuses, en particulier dans la vallée ou *termino* (limite) de Tahul, les cultures ont pris en partie la place des forêts. Ce sont des champs de blé, de seigle ou d'avoine, des prairies insuffisamment irriguées et dont un meilleur aménagement triplerait le produit, quelques étroits jardins potagers autour des villages, dont les hauts clochers carrés à plusieurs étages et les absides romaines aux contours purs indiquent la prospérité passée.

Certains de ces villages, ceux des vallées de Bohi et de Capdellá, par exemple, offrent l'aspect des bourgades reculées de l'Espagne du Nord, maisons rousses à toits surplombants, à galeries débordant sur des rues parfois couvertes de longs portiques sombres, à la mode arabe. D'autres localités, comme celles de la vallée d'Estერი, placées sur une voie plus fréquentée, ont des allures plus ambitieuses, des maisons hâriolées de peintures bizarres, soleils, chevaliers armés, caravanes de quadrupèdes inconnus, corniches de teintes aveuglantes, parfois même, sur un pan de mur blanc, une grande locomotive bleue ou rouge, qui trahit les désirs secrets de la population. Les ponts fortifiés aux parapets percés de meurtrières rappellent les vieilles luttes de frontière; de longues caravanes de mulets montent de la plaine, à grands claquements de sabots sur les larges pavés arrondis.

Au centre de la région, entre les Sierras de Montarto et de Comolos-Bienes, s'élève l'établissement de bains de Caldas de Bohi, l'un des plus pittoresques des Pyrénées. C'est, comme dans toutes les Pyrénées espagnoles, un caravansérail qui contient à la fois l'hôtel, les cuisines, les écuries, la chapelle, et qui, à certains moments, abrite autant de population qu'un village. Les bains proprement

dits sont situés à quelques centaines de mètres en aval, dans un établissement de proportions modestes. Toute cette région, difficile à atteindre par les ports très élevés, très longs et peu praticables du fond de la vallée d'Aran, est une des plus saisissantes de toutes les Pyrénées, une de celles où les beautés particulières de la chaîne, ses harmonies et ses contrastes, si différents de ceux des Alpes, se montrent encore sous leur aspect primitif.

Après avoir examiné sommairement la région comprise dans le périmètre de ma feuille 6, je demande la permission de revenir en arrière pour apporter quelques éclaircissements à une question relative à l'ensemble de ma carte et au degré de précision des résultats que j'ai pu obtenir.

Notre sympathique et respecté collègue, M. Ch. Packe, a donné à notre dernier *Annuaire* un travail des plus intéressants sur la région de Malibierne, qu'il a non seulement découverte il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire vers l'époque préhistorique des Pyrénées, mais qu'il a explorée dans tous les sens et dessinée sur une carte qui restera un modèle de sagacité et de clarté.

Dans l'article auquel je fais allusion, M. Packe mentionne, à propos de mes travaux personnels et dans des termes pleins d'une affectueuse bienveillance, les différences de cotes d'altitudes qui existent entre ses cartes et les miennes. Avec la modestie scrupuleuse qui double la valeur de tous ses travaux, il ne conclut pas à sa propre infailibilité : « L'altitude vraie, dit-il, est probablement entre les deux. »

Me sera-t-il permis, à mon tour, sans prétendre m'égaliser à un patriarche dont j'ai simplement suivi les traces, de serrer de plus près la question et d'examiner le degré de précision possible des cotes d'altitudes inscrites sur mes cartes ? Nos collègues me pardonneront, je l'espère, si je remonte brièvement jusqu'au point de départ de mes travaux.

Quand, en 1872, j'ai imaginé et construit l'orographe pour les levés de montagne, mon but était de remplacer, dans la plus large mesure possible, les lectures chiffrées et les constructions calculées par le travail graphique, et de suppléer au défaut de précision d'une méthode et d'un instrument encore rudimentaires à cette époque par la multiplicité des observations ¹.

Les erreurs qui se produisent dans la lecture des angles verticaux et dans la mesure des altitudes sont, en effet, pour une forte part, indépendantes de la sensibilité des instruments de visée ou de mesure directe.

On peut affirmer que, pour la majeure partie, ces erreurs proviennent de l'atmosphère : soit que la variation de pression modifie les indications du baromètre ou de l'hypsomètre, soit que la réfraction déplace le site apparent des points visés, de façon que l'instrument vise la montagne au point où elle n'est pas. Il aura beau, dans ce cas, donner une lecture précise à une fraction de seconde près, cela n'empêchera pas le rayon visuel et par conséquent le profil apparent de la cime d'être déviés de plusieurs minutes ²?

C'est par la répétition d'observations différentes, à des heures diverses, dans des conditions variables, à des distances plus ou moins grandes, sous des angles plus ou

1. *Études géographiques et excursions dans le massif du Mont-Perdu*, Mémoires de la Société des Sciences phys. et natur. de Bordeaux, 1873.

2. J'ai eu la curiosité de me rendre compte de la visibilité de l'erreur de lecture ou de dessin qui correspondrait pour l'orographe ou pour la règle à éclimètre à des différences comme celles que je citerai plus loin. Cette erreur est si forte et correspond souvent à un déplacement de la lunette si considérable, qu'il est impossible d'admettre qu'elle provienne de l'imperfection ou du manque de sensibilité de l'instrument.

Pour les différences les plus fortes, j'ai souvent reconnu qu'un déplacement de moins du dixième de l'amplitude de l'erreur était déjà parfaitement sensible dans l'un comme dans l'autre instrument.

L'explication est toute naturelle : l'instrument a bien visé la direction *apparente* de la montagne, c'est cette direction *apparente* qui ne correspondait pas à la direction *réelle*.

moins rasants ou plongeants, que le topographe peut espérer compenser ces erreurs les unes par les autres.

Je ne parle ici, bien entendu, que du topographe, obligé d'opérer sur le terrain à toute heure de la journée. Je n'entre pas en compétition avec le géodésien, solidement installé sur un point déterminé, libre de choisir ses heures, de répéter indéfiniment ses observations, d'obvier ainsi aux chances d'erreur que je viens de mentionner. Mais, si l'on veut bien prêter attention aux explications qui suivent, on va voir que, par la répétition des observations graphiques, il est possible d'arriver à une approximation d'altitude égale à celle des observations géodésiques, si extraordinaire que paraisse au premier abord cette affirmation.

C'est uniquement en topographe pratiquant que je vais parler ici ; je chercherai par conséquent à rester absolument élémentaire et pratique.

Je me suppose sur un sommet, Malibierne par exemple, dont l'altitude m'est inconnue. Le baromètre à mercure ou l'hypsomètre m'indiquera 3,000 ou 3,100 mètres, peut-être même 2,900 ou 3,200, suivant l'état de l'atmosphère. Si je ne rectifie pas mon observation, je puis avoir en plus ou en moins une erreur de 100 mètres ou même davantage. Nos collègues n'ont pas oublié le remarquable travail que le colonel Goulier a donné sur ce sujet à l'un de nos *Annuaire*s.

Que je dirige une visée de ce sommet d'altitude inconnue vers un point dont la situation est connue, ou d'un point de situation connue vers ce sommet, la chance d'erreur sera encore grande et dépendra de la réfraction, de la distance du point visé, etc. Comme exemple, je citerai ici un certain nombre de visées dirigées précisément du Pic de Malibierne vers des points environnants, d'altitude préalablement bien connue, dont trois ou quatre faisaient partie du réseau géodésique français. Ces observations ont été faites en double à une ou deux heures d'intervalle, à l'aide de l'orographe,

puis avec la règle à éclimètre du colonel Goulier comme vérification¹ :

Visées de Perdighero . . .	Ecl.	3068	Orog.	3061
— Montarto	—	3070	—	3057
— Pétard	—	3080	—	3061
— Cotiella	—	2041	—	3058
— vers Bagueñola	—	3072	—	3061

(Je néglige pour l'instant dix autres visées simples, et par cela même moins intéressantes, qui complétaient la série d'observations destinées à fixer l'altitude du sommet. On trouvera plus loin le tableau complet des visées relatives au Malibierne.)

Si nous comparons isolément les visées que je viens de transcrire, nous remarquons que les différences extrêmes entre les résultats obtenus sont, dans ce cas particulier, de 41 mètres pour l'éclimètre (de 3,041 à 3,080), et de 4 mètres pour l'orographe (de 3,057 à 3,061). Je me hâte d'ajouter que je ne conclus pas de là à une précision plus grande des visées d'orographe; en moyenne, le degré d'approximation obtenu à l'aide de l'un ou de l'autre des deux instruments a toujours été à peu près équivalent. On en pourra juger par une autre série double, celle du Pic d'Algas, une des plus complètes que j'aie recueillies :

	à l'orographe,	à l'éclimètre.
Visées du Pic de Gabiet	3044	3049
— sur Balaïtous	3044	3045
— Pic du Midi	3020	3053
— Vignemale	3055	3048
— Astazou	3051	3048
— Cotiella	3048	3055
— Escuzana	3035	3043
— P. Montañesa	3036	3073
— P. de Otal	3039	3039
— Tendenera	3040	3043
— Sabocos	3058	3050
— Guara	3035	3057

1. Je n'indique pas ici plus en détail la méthode suivie; elle est connue de tous ceux de nos collègues qui s'occupent de topographie.

	à l'orographe.	à l'éclimètre.
Visées Pic Ouest	3057	3087
— P ^a Telera	3048	3046
— Collaroda	3021	3044
— Visaurrin	3046	3041
— P. d'Ossau	3056	3043

Ici, les variations maximum sont : pour l'orographe, de 36 mètres (3,021 à 3,057) ; pour l'éclimètre, de 48 (3,039 à 3,087). L'avantage reste donc encore à l'orographe. Mais, si nous totalisons les différences de toutes les observations au-dessus et au-dessous de la moyenne finalement admise, nous trouvons pour l'orographe un total de 162 mètres d'erreur accumulée, et pour l'éclimètre un total de 121 mètres seulement, qui semblerait cette fois donner l'avantage à ce dernier. Pour le Pic de Peguera, la différence totale est inverse. On le voit, la quotité d'erreur varie avec les circonstances, tantôt en faveur d'un des deux instruments employés, tantôt en faveur de l'autre. On peut cependant déjà voir par les exemples précédents que la plupart des résultats s'éloignent peu de la moyenne ; une remarque due à l'esprit ingénieux du regretté colonel Goulier permit d'obtenir cette moyenne avec une délicatesse inespérée, et de rivaliser avec la précision des mesures d'altitudes obtenues par les géodésiens. Je vais expliquer en peu de mots la méthode de calcul imaginée par lui.

Il est de toute évidence, même pour les personnes étrangères aux travaux de cette nature, que, pour une même erreur angulaire, l'erreur de nivellement va croissant avec la distance. Il en résulte que la valeur d'une cote est d'autant moins grande que cette cote provient d'une visée plus longue. D'autre part, les visées trop courtes ont des inconvénients opposés. A moins de 10 kilomètres, dans les Pyrénées du moins, les visées sont trop éloignées de l'horizontale pour qu'on ait la certitude d'affleurer le véritable sommet. Il en résulte une indécision qui diminue la valeur des visées en même temps que

la proximité l'augmente. Le colonel Goulier admit dès lors la distance de 0 à 10 kilomètres comme unité de valeur, et affecta toutes les visées prises d'une distance supérieure à 10 kilomètres d'un coefficient inverse de la distance. Chaque visée, multipliée par le coefficient correspondant à la longueur de son rayon visuel, donne dès lors un produit — ce que le colonel Goulier appelle un poids — pour la valeur duquel elle entre dans la composition de la moyenne définitive. Cette moyenne ainsi calculée prend une stabilité surprenante; toutes les différences s'éliminent pour ainsi dire dans une compensation d'une extrême sensibilité, et les moyennes obtenues depuis l'application de cette méthode ont donné des résultats bien supérieurs à ceux qu'on obtenait précédemment par la simple division du total des cotes par leur nombre. Voici quelques exemples, pris entre plusieurs milliers dans la feuille 6 de ma carte et dans la région avoisinante¹ :

	}	2981 ^m ,8
		2981 ^m ,8
Pic de Peguera		2981 ^m ,6
	}	2981 ^m ,3
		2982 ^m ,2
	}	2928 ^m ,2
Grand Pic de Colomès		2929 ^m ,7
	}	2949 ^m ,6
Pic de Subenulls		2951 ^m ,2
	}	2609 ^m ,6
		2609 ^m ,5
Pic de Rosario		2609 ^m ,6

1. Il va sans dire que je ne cite que des points importants, obtenus à l'aide d'un grand nombre de visées; pour ceux de moindre importance, mesurés par des visées moins nombreuses, l'incertitude est naturellement plus grande, mais reste néanmoins toujours comprise entre des limites assez rapprochées. Les cotes d'altitudes successives sont obtenues par plusieurs calculs de moyenne, dont chacun correspond à une nouvelle campagne annuelle venant s'ajouter aux précédentes.

On voit combien la plupart des changements entre deux campagnes successives sont peu considérables. Pour les principaux sommets même, comme le Pic de Rosario, déterminé successivement par 32, 35 et 38 visées, l'altitude n'a varié que de 10 centimètres entre les trois moyennes successives.

Voici enfin la liste complète des observations relatives qui ont servi à déterminer l'altitude du Pic de Malibierne, avec le calcul de la moyenne finale à l'aide du coefficient imaginé par le colonel Goulier. Je ne pense pas que cette altitude puisse être modifiée de plus d'un mètre par des mesures ultérieures, et ceux de nos collègues qui auront bien voulu suivre jusqu'au bout les explications arides qui précèdent jugeront, j'en ai l'espoir, que cette confiance n'est pas exagérée :

Visées de Perdighero	3068 × 1,1 = 3374,8
— de Montarto	3070 × 1,5 = 4605,0
— de Aneto	3074 × 1,0 = 3074,0
— de Pétard	3080 × 1,1 = 3388,0
-- sur Aneto	3068 × 1,0 = 3068,0
-- sur P. du Milicu	3077 × 1,0 = 3077,0
— sur Posets	3061 × 1,0 = 3061,0
— sur Beciberri	3058 × 1,3 = 3975,4
— sur Turbon	3033 × 0,8 = 2426,4
— sur Pétard	3057 × 1,1 = 3362,7
— sur Cotiella	3041 × 0,8 = 2432,8
— de Perdighero	3061 × 1,1 = 3367,1
— de Pétard	3061 × 1,1 = 3367,1
— de Montarto	3057 × 1,5 = 4585,5
— de Cotiella	3058 × 0,8 = 2446,4
— sur Bagueñola	3072 × 1,2 = 3686,4
— — —	3061 × 1,2 = 3673,2
— sur Peguera	3063 × 0,9 = 2756,7
— sur P. de Gireñ	3066 × 0,7 = 2146,2
	20,2 61873,7 : 20,2 = 3063,0

F. SCHRADER,

Membre de la Direction Centrale,
Président honoraire de la Section du Sud-Ouest.

III

LES

TROUPES FRANÇAISES DE MONTAGNE

(PAR M. ÉMILE CAMAU)

I

La grande et splendide barrière jetée entre la France et l'Italie paraît tout d'abord enfermée dans une éternelle immutabilité; et pourtant que de changements se sont produits sur ses flancs depuis le jour où, pour la première fois, des tribus en armes franchirent ses sommets? Les Alpes, jadis vierges de souillures humaines, sont à cette heure entourées de routes grimpant jusqu'aux cols les plus élevés; elles sont percées de part en part par des tunnels, et des voies ferrées font l'ascension de leurs cimes altières!

Or, et c'est là un fait curieux, plus on a creusé de tunnels, tracé de routes, rendu facile pour le voyageur et le touriste la traversée des Alpes, plus au contraire, en même temps, cette traversée devenait difficile pour le soldat.

Bellovèse, Annibal, César et même Charles VIII ou Louis XIII oseraient-ils aujourd'hui s'aventurer sur le pas-

sage du Mont Genève? On ne savait point alors tirer parti, comme on l'a fait plus tard, de la situation merveilleuse des Alpes, de leurs moyens de défense prodigieux, et l'on attendait l'ennemi à la sortie des monts au lieu d'aller bravement l'attaquer pendant la traversée.

Ce fut seulement sous Louis XIV que Catinat d'abord, puis Berwick comprirent toute l'importance de la guerre de montagne. Ce dernier surtout, chargé de résister à une armée austro-sarde qui, sous la conduite du duc de Savoie, cherchait à envahir la France, est resté célèbre par ses savantes manœuvres. Il opposa à cette occasion à l'armée piémontaise une troupe nombreuse de soldats recrutés dans la région des Alpes et qu'il nomma fusiliers de montagne. Ce corps fut très utile à l'armée pendant toute la campagne, et M. de Bourcet dit dans ses mémoires que les soldats qui le composaient se signalèrent toujours par leur héroïque valeur.

Telle fut l'origine des premières troupes françaises de montagne. Plus tard, en 1793, Kellermann, frappé des conditions spéciales de la guerre dans les régions montagneuses, demanda à la Convention et obtint l'autorisation de créer un corps de chasseurs des Alpes. Ces chasseurs marchèrent vaillamment à la frontière, et Bonaparte les apprécia, puisqu'il en forma plus tard le noyau de sa garde consulaire.

Depuis le commencement de ce siècle, ces troupes spéciales avaient disparu de notre organisation militaire. Créées en vue de la guerre, elles n'avaient pas, disait-on, une utilité incontestable alors que la paix régnait. Notre frontière du Sud-Est fut complètement abandonnée; les vieilles fortifications élevées par Vauban seules subsistèrent en ruines.

Cependant quelques vaillantes sentinelles veillaient, et, parmi elles, nous sommes heureux de pouvoir citer M. Cézanne, député des Hautes-Alpes à l'Assemblée natio-

PASSAGE DU COL DU SÉLÉ PAR DES CHASSEURS ALPINS,
d'après une photographie de M. Joseph Lemercier.

nale et alors président du Club Alpin Français. Le premier, en 1873, il éleva la voix dans nos assemblées politiques pour rappeler les services rendus par les montagnards de Berwick et de Kellermann, et pour demander, dans un patriotique rapport, que quelques-uns de nos bataillons de chasseurs à pied fussent détachés à demeure sur la frontière des Alpes et entraînés à la guerre de montagne. Deux fois repoussée, à trois années d'intervalle, la proposition de M. Cézanne l'emporta à l'heure où l'on se rendit compte des exigences qu'entraînait une situation politique nouvelle.

Dès 1879, quelques essais d'organisation alpine étaient faits à Lyon, sous l'habile et intelligente direction du commandant Arvers ; en 1881, les marches-manceuvres dans les Alpes eurent lieu pour la première fois ; mais la véritable organisation des troupes de montagnes ne commença que l'année suivante, à l'arrivée du général Billot au ministère de la Guerre. Cet excellent officier venait de commander le 15^e corps d'armée, et il s'était, de ses propres yeux, rendu compte de la nécessité de protéger la France sur la frontière franco-italienne ; il avait compris aussi qu'en pays de montagne, plus encore que dans la plaine, la victoire appartient à celui des deux adversaires qui est le premier prêt, le premier établi sur les sommets et maître des passages, le plus agile, le mieux familiarisé avec les détails compliqués du théâtre de la guerre.

Plus tard, le général Ferron, arrivé lui aussi au ministère de la Guerre, poursuivit activement l'organisation alpine. Douze bataillons de chasseurs à pied furent particulièrement affectés à la défense de la frontière et destinés à occuper, dès le deuxième jour de la mobilisation, les passages des Alpes. Ils ont pris la dénomination de bataillons alpins, et leur effectif total, en cas de guerre, serait de 18,000 hommes ; en temps de paix il est de 12,000.

Mais ce n'était là qu'un début. Aujourd'hui l'organisation militaire alpine est sur le point d'être achevée ; notre

armée des Alpes est constituée : elle a ses chefs, ses soldats, son infanterie, son artillerie, et les manœuvres qui ont lieu annuellement sur la frontière dans les 14° et 15° régions permettent de dire qu'elle a presque atteint le maximum désiré. Elle ne forme cependant point un tout indépendant ; elle se confond, pour tout ce qui concerne le commandement et l'administration, avec les autres troupes des corps d'armée sur le territoire desquels elle réside. Toutefois, en cas de guerre, un général serait appelé au commandement en chef de l'armée des Alpes.

II

Le recrutement des troupes alpines italiennes est exclusivement régional. La formule italienne est celle-ci : « Laisser le montagnard sur son roc comme le marin sur la mer. » En France, le recrutement exclusivement alpin eut des défenseurs, et on voulut même créer une inscription alpine, comme, depuis Colbert, nous avons une inscription maritime. Mais la pauvreté en population de nos vallées des Alpes ne nous permettait pas d'assurer ce recrutement, que la densité relative de population des hautes vallées piémontaises assure, au contraire, à nos voisins.

Les chasseurs alpins ont donc été recrutés, comme les autres troupes des 14° et 15° corps, dans le bassin du Rhône, sur le littoral méditerranéen et en Corse, c'est-à-dire plus dans la plaine et sur les moyens coteaux que sur les montagnes proprement dites. Toutefois, grâce à l'admirable tempérament du soldat français, on a pu trouver en lui toutes les qualités d'un alpiniste, et, il y a deux ans, à la suite des manœuvres qui eurent lieu dans les environs de Nice, en présence du grand-duc Nicolas de Russie, le prince déclara qu'il ne lui avait jamais été donné de voir

des troupes si aguerries. Il disait au général comte de Novion : « Je vous prie de transmettre toutes mes félicitations aux chefs de corps ; leurs hommes sont merveilleux ».

L'entraînement des troupes de montagne commence dans leurs quartiers d'hiver : Embrun, Grenoble, Albertville, Chambéry, Annecy pour le 14^e corps ; Menton, Nice, Villefranche, Grasse, pour le 15^e. On développe, par des exercices variés, la souplesse, la force musculaire, l'adresse des jeunes soldats. Le tir individuel est l'objet de soins spéciaux.

Vers la fin de mai, les bataillons partent pour les Alpes, et vont occuper, pendant tout le mois de juin, des cantonnements à l'entrée des vallées à la défense desquelles chacun d'eux est affecté.

Au commencement de juillet, les soldats alpins s'engagent dans la haute montagne et mènent, nuit et jour, pendant un mois, l'existence des chasseurs de chamois, passant par les sentiers les plus ardues, taillant quelquefois des chemins dans le rocher, adoucissant des rampes, parcourant en entier le secteur affecté à leur bataillon. Toujours en éveil, officiers et soldats doivent étudier la frontière au point de vue stratégique et tactique, connaître très exactement le pays, savoir les endroits propres à l'offensive et ceux réservés seulement à la défensive, les chemins les plus commodes, les plus rapides pour se porter d'un point à un autre ; enfin ils doivent s'accoutumer à des fatigues de plus en plus fortes, à des ascensions de plus en plus pénibles, à des travaux de plus en plus difficiles, à un chargement de plus en plus lourd.

Le mois de juillet terminé, les bataillons alpins reprennent leurs cantonnements et passent trente jours encore à faire des exercices spéciaux, des reconnaissances, des marches, des tirs, comme en juin. Dès le commencement de septembre les hautes vallées des Alpes deviennent difficiles à

parcourir; des pluies continuelles tombent et la neige apparaît bientôt, aussi, pendant les premières années de l'organisation alpine, les troupes de montagne ont-elles regagné à cette époque leurs casernements d'hiver.

Il n'en est plus tout à fait ainsi aujourd'hui. En effet, les Italiens ayant organisé des postes permanents sur les hauts passages, nous les avons suivis dans cette voie. On a d'abord installé des garnisons d'hiver dans certains villages voisins de la frontière, comme Sospel, Breil, Saorge Tournous, etc.; puis, à dater de l'hiver 1891-1892, les cols les plus importants des Alpes ont été occupés en permanence. Essayé timidement au début, cet hivernage eut un succès complet; malgré la rigueur de la saison, nos soldats, bloqués par les neiges, passèrent l'hiver sans souffrances.

Aussi a-t-on étendu la zone des postes d'hiver. Le col de Brouis, sur la route de Tende, le plateau de l'Authion et les hauteurs de Peira-Cava, dans les Alpes maritimes, le col de la Traversette, près du Petit Saint-Bernard, à 2,410 mètr. d'altitude, celui de la Turra, à 2,500 mètr., près du Mont-Cenis, ont été tout cet hiver gardés par des alpins. L'infanterie de ligne elle-même concourt en divers endroits à cette occupation des hautes régions alpestres.

La vie dans ces postes est rude; aussi n'y envoie-t-on que des hommes solides et bien constitués. Ils sont peu nombreux là-haut, de dix à cinquante au plus, sous les ordres de sous-officiers et d'officiers. L'isolement, ainsi que le faisait remarquer récemment un critique militaire, n'est toutefois pas aussi complet qu'on pourrait le croire; le télégraphe et le téléphone relient le poste avec la garnison ou le bourg voisin; en outre, à moins de trop mauvais temps, des pourvoyeurs apportent, une ou deux fois par semaine, des vivres frais et des lettres.

Puis, à la première occasion, on tente des excursions, des reconnaissances, souvent périlleuses, mais que les hommes

préfèrent à la vie monotone du baraquement. Le 15 janvier 1893, un sous-lieutenant conduisait dix-neuf hommes du 11^e bataillon de chasseurs du poste des Chapieux, dans la Savoie, au village de Beaufort, en passant par le col du Cormet de Roselend. Il y avait plus de trois mètres de neige ; les hommes, chaussés de raquettes, coiffés du passe-montagne, avaient leur fusil en bandoulière et tenaient leur alpenstock dans leurs mains gantées. Malgré diverses péripiéties, occasionnées par deux avalanches, la petite troupe put cependant atteindre Beaufort sans accident grave, deux fusils seulement étaient brisés. Le lendemain, le détachement, gravissant de nouveau la montagne, reprenait au col du Bonhomme le poste des Chapieux.

On comprend que des troupes ainsi entraînées sont contre l'invasion une garantie plus efficace encore que ne le furent les soldats de Catinat, il y a deux cents ans, ou les volontaires de Dumberbion et de Masséna il y a un siècle.

Aussi est-il certain que nos douze bataillons de chasseurs de montagne cantonnés dans les Alpes, dressés aux marches, aux ascensions, connaissant bien les chemins, les sentiers, les cols et tous les passages de cette chaîne, ont une valeur toute spéciale et seraient, le cas échéant, en état de se porter rapidement aux points stratégiques qu'il importerait d'occuper tout d'abord et de tenir solidement.

Avec ces corps d'élite, servant de guides et de têtes de colonnes, et derrière lesquels se masseraient les régiments du Midi, on pourrait arrêter toute armée d'invasion qui tenterait de franchir notre frontière du Sud-Est.

III

Entrons maintenant dans quelques détails relativement à l'organisation de l'armée alpine.

Si les troupes en marche ont besoin d'être accompa-

gnées d'un convoi, celles qui voyagent dans les Alpes en ont plus besoin que toutes les autres.

Les bataillons alpins italiens possèdent chacun un train (*salmeria di battaglione*) admirablement organisé. En France, c'est en 1884 que l'on fit mettre à l'étude dans les bataillons de chasseurs à pied affectés aux Alpes les moyens de transport reconnus indispensables et qui se composent d'un certain nombre de mulets et de quelques voitures légères.

Le général Lewal a écrit : « On ne comprend pas une colonne, quelle qu'elle soit, sans cavalerie pour l'éclairer. » Même dans les Alpes cela est vrai, et la cavalerie serait certainement nécessaire dans nos montagnes pour parcourir rapidement les routes, porter les ordres, faire au loin le service d'éclaireurs et poursuivre les fuyards.

Aussi étudie-t-on au ministère de la guerre la question d'installation de régiments de cavalerie dans la région de l'extrême Sud-Est. Ces régiments seront surtout chargés du service de reconnaissance, qui a été de tout temps le plus important à la guerre et qui va le devenir plus encore avec la portée des nouvelles armes et l'emploi des poudres sans fumée.

Plus que jamais, il sera nécessaire qu'un commandant de troupes sache ce qu'il a devant lui et qu'il soit prévenu de bonne heure de la présence de l'ennemi; c'est la cavalerie seule qui peut être chargée de lui fournir ces renseignements et de lui indiquer, en outre, la situation de l'ennemi, sa force, la composition et la direction de ses colonnes.

Pour remplir ce rôle, plus difficile encore en montagne qu'ailleurs, il faudra que les groupes plus ou moins nombreux de cavaliers qui seront chargés d'opérer les reconnaissances soient composés d'hommes habiles et audacieux, hardis cavaliers, connaissant parfaitement le pays, non seulement pour bien s'orienter, mais surtout pour

savoir profiter de tous les chemins couverts et praticables aux chevaux leur permettant de dissimuler leur marche.

On a utilisé aussi dans les Alpes les vélocipédistes, et ils ont rendu de grands services.

Mais il y a un groupe en montagne qui, dans l'établissement des communications entre les diverses fractions de troupes, rend encore de plus grands services. C'est le groupe des télégraphistes. C'est la télégraphie optique qui est en usage dans les montagnes, et c'est merveille de voir avec quelle promptitude sont maniés les instruments, et avec quelle rapidité les ordres et les renseignements sont transmis à de grandes distances. On se rend compte, en effet, facilement de l'utilité de la télégraphie dans ces régions où, d'un sommet à l'autre, elle informe les troupes de tous les mouvements de l'ennemi.

Qu'il nous soit permis de regretter ici qu'on ne fasse pas plus souvent usage dans les bataillons alpins d'un petit télégraphiste vivant, nous voulons dire du chien de guerre. En effet, c'est dans la guerre en pays de montagne qu'éclate surtout l'utilité des services du chien de guerre. C'est un résultat qu'ont constaté unanimement les critiques autorisés qui ont pu voir à l'œuvre le chien de guerre dans ces conditions.

Il est certain, déclarent-ils, que le chien passe là où des hommes ne sauraient passer sans des efforts que bien peu seraient susceptibles de fournir, et sans des dangers que les montagnards eux-mêmes pourraient difficilement affronter.

On a vu des chiens franchir des talus, des torrents, dégringoler des pentes presque à pic, en un mot parcourir des terrains souvent impraticables pour les hommes, et réaliser, par rapport à la durée du parcours normal, une économie de temps considérable.

Quant au bruit du canon et de la fusillade, les chiens ne s'en sont montrés aucunement soucieux ; placés sur la

ligne de feu même, ils ont transporté des dépêches en traversant la batterie en pleine action et ont pu rendre ainsi de très grands services, dans des circonstances où la nature du terrain et le brouillard intense empêchaient le fonctionnement régulier du service des signaleurs et des appareils optiques.

Nous ajouterons que le chien de guerre remplirait en montagne, non seulement ce rôle d'estafette, mais encore ceux d'éclaireur, de sentinelle, de pourvoyeur de munitions auxquels on les a si bien habitués dans plusieurs régiments d'infanterie, grâce à l'intelligente initiative de M. le lieutenant Jupin.

Mais ce qui est, dans les montagnes, d'une utilité plus considérable et plus immédiate encore que tout ce que nous venons d'indiquer, c'est assurément l'artillerie. En effet, l'action de l'artillerie dans les montagnes est peut-être plus importante même que dans la plaine ; celui des deux adversaires qui saura placer ses canons avec le plus d'adresse sur les crêtes élevées s'assurera un grand avantage.

On a songé à cette nécessité dans l'organisation des troupes dont nous nous occupons, et une batterie d'artillerie de montagne a été adjointe à chacun des douze bataillons de chasseurs alpins. Ces batteries possèdent chacune à leur effectif : 4 officiers, 34 hommes de cadre, 122 canonniers, 34 chevaux, 60 mulets et 6 canons, calibre 80 de montagne. Les pièces d'artillerie sont portées ordinairement à dos de mulet ; sur les routes, on peut les atteler. Le canon fait la charge d'un mulet ; l'affût, la charge d'un second, les roues et les accessoires la charge d'un troisième ; les autres mulets transportent les caisses à munitions, les vivres et les bagages.

Pendant les manœuvres alpines, tandis que les chasseurs font de grandes courses et de difficiles ascensions, l'artillerie opère aussi de son côté ; souvent les chasseurs

et les artilleurs manœuvrent ensemble. Le rôle des artilleurs de montagne est plus pénible encore que celui des autres soldats alpins, car ce n'est pas une petite besogne que celle de gravir des sentiers raides et rocaillieux, quand le plus léger faux pas du mulet, le déplacement d'une pierre peuvent entraîner une chute et causer des accidents très graves.

Malgré tout, cependant, dans quels défilés resserrés les pièces d'artillerie n'ont-elles pas été engagées? Sur quel sommet culminant n'ont-elles pas été mises en batterie?

Les 11 et 12 septembre dernier, pendant les opérations de la 55^e brigade dans la Tarentaise, la 10^e batterie du 2^e régiment d'artillerie, batterie montée, a entrepris de passer le col du Cormet d'Arèches, à 2,150 mètres d'altitude, entre Villard-sur-Doron et Aime, col réputé infranchissable par les véhicules les plus légers; la batterie était accompagnée d'un bataillon d'infanterie, composé à moitié de réservistes.

Le premier soir, on vint bivouaquer aux chalets des Dérochoirs, à 1,700 mètres d'altitude. Le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, on prenait possession du col, et la batterie saluait de ses six pièces, au milieu des cris enthousiastes des vainqueurs, le succès de cette difficile entreprise.

Voilà les patriotiques labeurs auxquels nos soldats s'appliquent, sans autre souci que de s'approprier toujours mieux contre toutes les surprises et tous les hasards.

IV

Avant d'achever ce qui nous reste à dire sur les troupes de montagne, nous devons donner quelques détails sur les chasseurs alpins territoriaux. C'est M. Paul de Jouvencel qui proposa à la Chambre, il y a quelques années, de

créer une armée alpine territoriale, comme elle existe en Italie. Rejetée tout d'abord, l'idée de M. de Jouvenel fit peu à peu son chemin en dehors des milieux parlementaires et, grâce au général baron Berge, qui se déclara partisan d'une organisation analogue à celle des soixante-quinze compagnies de milice territoriale alpine italienne, elle a enfin prévalu. Il y a quelques mois, M. le ministre de la guerre décrétait la formation de treize bataillons alpins territoriaux.

C'est là un grand progrès au point de vue de la défense nationale. En effet, les bataillons nouveaux de l'armée des Alpes, composés des hommes habitant les régions frontières, et principalement des chasseurs, des guides et des bergers, seront, sans nul doute, de la plus grande utilité. En cas de guerre, au moment où les bataillons alpins actifs se seront mis en marche pour frayer la voie à nos corps d'armée, les bataillons territoriaux viendront s'établir sur les positions qui, en montagne, doivent être occupées d'une façon permanente.

La tâche de ces bataillons territoriaux alpins sera donc très importante; elle exigera des soldats disciplinés, robustes, intelligents, et des chefs instruits, vigoureux, connaissant le pays et ayant plusieurs fois déjà manœuvré dans les régions des Alpes. Officiers et soldats formeront ainsi des corps d'une solidité à toute épreuve, et ils seront capables, sans aucun désavantage, de combattre, à côté de leurs camarades de l'armée active, l'ennemi qui chercherait à passer la frontière et à envahir notre territoire.

Ils auront d'ailleurs d'illustres exemples à suivre. Ils se rappelleront en particulier la valeur de leurs ancêtres, lors de la guerre de la succession d'Espagne, en 1707. Nos troupes avaient, à cette époque, envahi l'Italie, mais le prince Eugène, généralissime des armées de l'empereur d'Allemagne, les force à repasser le Var et vient mettre le siège devant Toulon. Cette ville résiste énergiquement et

donne aux populations le temps de s'organiser et de marcher à son secours. Bientôt la noblesse de Provence accourt, suivie de plusieurs milliers de paysans ; ces territoriaux de l'époque forcent l'ennemi à abandonner le siège de Toulon, et, tandis que l'armée du prince Eugène se replie dans les bois de l'Esterel, on la poursuit, on la harcèle, jusqu'au moment où elle est obligée de reprendre le chemin du Piémont.

Cette retraite fit dire à nos ennemis qu'il était facile d'entrer en France, mais difficile d'en sortir. Les territoriaux de nos jours leur prouveront, s'il le faut, qu'il est maintenant impossible d'entrer en France et plus impossible encore d'en sortir.

Le costume des chasseurs alpins des bataillons territoriaux est le même que celui des chasseurs des bataillons actifs ; nous en dirons quelques mots, car certains détails pourront, croyons-nous, être utiles. Mais, pour rester dans la vérité, nous devons informer nos lecteurs que diverses des réformes que nous signalerons n'ont pas encore été mises en pratique ; ils n'ignorent pas, en effet, que tout marche en haut lieu avec une lenteur que nous appellerions désespérante, si on n'avait pas l'habitude de la qualifier de sage. Cependant les réformes qui n'ont pas encore été mises en pratique le seront prochainement, il faut l'espérer, et nous les considérerons comme accomplies.

Nos troupiers, pour la plupart montagnards ou habitants des campagnes, ont l'habitude du travail en plein air, libres de leurs mouvements, la blouse ou la chemise largement ouverte sur la poitrine, sans que rien vienne entraver la respiration. Il a donc fallu leur trouver, pour leur séjour dans les Alpes, une tenue qui ne contrastât pas trop avec leurs habitudes.

La chemise de flanelle doit être portée obligatoirement les jours de marche ; elle est indispensable en outre dans les montagnes pendant la nuit. Le port du caleçon est né-

cessaire avec le pantalon de drap afin d'éviter les blessures. Les soldats doivent porter des chaussettes de laine et leurs pieds doivent être l'objet de soins constants. Qu'on veuille bien nous excuser d'entrer dans certains détails. Chaque jour, à l'arrivée à l'étape, il faut humecter ses pieds avec un linge légèrement humide, sans les laver à grande eau. Les ampoules doivent être traversées par un fil au moyen d'une aiguille; le fil aura été préalablement graissé et sera laissé à travers l'épiderme. Avant chaque marche, les pieds seront légèrement assouplis avec un peu de suif.

Le port de la cravate est supprimé. Il est en effet inutile d'astreindre les soldats à s'emprisonner le cou à l'aide d'une cravate bien longue et bien large qui n'a pour résultat que d'empêcher la circulation de l'air et du sang et de nuire par conséquent à l'aisance de la respiration.

Le pantalon doit être large jusqu'au-dessous du genou, mais ne pas flotter sur la chaussure. Il est retenu autour du bas de la jambe par des bandes molletières semblables à celles employées par les troupes anglaises au Canada et aux Indes.

La chaussure de marche est le brodequin napolitain à semelle large, à talon plat, fait de cuir souple, gras, imperméable.

La vareuse a remplacé la veste et la tunique; mais elle n'a pas encore toutes les qualités voulues, c'est-à-dire qu'elle est encore trop étroite; il faut qu'elle permette de porter en dessous, en hiver, un gilet de laine.

Enfin, comme coiffure, on a donné à nos soldats alpins le béret des montagnards béarnais.

Ce costume a été complété par l'ancien manteau ou collet à capuchon des chasseurs à pied. En hiver, les hommes portent une large ceinture bleue et des gants de laine. Pendant les marches ils ont à la main leur canne-alpenstock.

Nous ne nous arrêterons point à leur équipement, que tout le monde connaît d'ailleurs ; nous dirons seulement quelques mots du havresac, qui pèse dans les Alpes de 25 à 27 kilogrammes. Il faut réduire ce chargement autant que possible. Nous avons tous, excursionnistes aussi bien que soldats, la mauvaise habitude de vouloir trop porter d'objets. Autrefois, pendant les marches, les vieux officiers passaient souvent l'inspection des sacs et faisaient jeter dans les fossés de la route tout ce qui n'était pas réglementaire. Certains capitaines poussaient même le scrupule jusqu'à ne pas tolérer dans la trousse une aiguille en trop. En agissant ainsi, ils prenaient le véritable intérêt du soldat.

V

Nous avons donné quelques détails sur l'histoire des troupes françaises de montagne, sur leur organisation actuelle, leur mission, leur habillement, etc. ; il nous reste à parler de leur façon de marcher et de combattre. Nous jetterons en même temps un rapide coup d'œil sur le pays que ces troupes sont appelées à défendre.

Il n'y a pas de carte qui vaille un bon guide, c'est un principe militaire. Mais ne croyez pas que le premier montagnard venu puisse en être un. Le chasseur de chamois ne connaît que les rochers qui sont autour de son hameau, le contrebandier que les passages par où il introduit ses marchandises, le charbonnier que les bois où il fait son charbon, le berger que les pâturages où il fait paître ses troupeaux. Ceux qui connaissent toute la montagne sont très rares ; mais le montagnard, né dans le pays, n'en a pas moins le flair qui lui fait éviter les mauvais pas, ou qui lui fait choisir le bon sentier quand il s'en présente plusieurs,

ou qui lui fait encore deviner le temps. Ne négligez donc pas les occasions de vous procurer un guide, ajoutez le commandant Latour d'Affaure dans ses *Conseils aux Alpes*.

En montagne on marche comme l'ours, à pas lents et longs, et marcher vite ici c'est marcher longtemps sans s'arrêter. A la montée, le montagnard évite les fortes pentes par des zigzags bien calculés ; à la descente il évite les sauts : son pas agile est toujours étudié. Il ne court que dans les éboulis et les pâturages très inclinés en se laissant entraîner sur les talons de tout le poids de son corps. Les haltes ne durent que quelques secondes, le temps de respirer librement. L'uniformité de son pas le repose sur les paliers qu'il rencontre, et, quand il veut cependant réparer ses forces affaiblies par une marche pénible, il fait de longs arrêts à des endroits propices et dort s'il le peut.

En montagne, les routes sont rares ; les meilleures sont relativement moins bonnes au fur et à mesure qu'elles remontent dans les vallées, de sorte qu'à vrai dire on ne peut plus compter que sur des sentiers où l'on marche par un, en file indienne. Cette marche est la seule commode. Il faut la prendre sans hésiter.

Du massif du Mont-Blanc jusqu'au golfe de Gênes, la frontière a une étendue de 269 kilomètres ; six routes la traversent : la route du Petit Saint-Bernard, qui réunit Chambéry et Albertville à la vallée d'Aoste ; la route et le chemin de fer du Mont-Cenis, qui réunissent Modane à Suse et Turin ; la route du Mont-Genèvre, qui réunit Briançon et Pignerol ; la route de l'Argentière ou de la Stura, qui fait communiquer Embrun et Barcelonnette avec Coni et Mondovi ; enfin la route du col de Tende, qui traverse la vallée de la Roya, et la route et la voie ferrée du littoral, qui conduisent de Nice à Gênes.

En France comme en Italie ces routes sont battues par des positions très fortes, telles que celles de la Tête de Chien, de l'Agel et du Barbonnet dans les environs de Nice. Mais

entre ces six grandes routes il y a une infinité de chemins muletiers et de sentiers, et c'est par là que les troupes chercheront d'abord à passer pour tourner les positions. L'on aura beau veiller avec attention sur tous les sentiers, il y en aura toujours un qu'on aura oublié et par lequel l'ennemi s'avancera. Frédéric II, dans ses savantes instructions dit que les passages de montagnes sont presque tous praticables. « Ne vous fiez pas aux montagnes, s'écrie-t-il, partout où passe une chèvre un soldat passera. »

On doit donc considérer comme parfaitement vrai cet aphorisme, qui paraît faux au premier abord : « Les montagnes sont en général défavorables à la défensive. » Oui, il faut parfaitement se convaincre que, dans la guerre de montagne, la défensive absolue est, plus encore que partout ailleurs, une cause d'infériorité.

Il importe par conséquent de prendre dans la guerre de montagne en général, et dans le combat de montagne en particulier, un rôle offensif. En montagne il n'y a pas de grandes opérations d'ensemble, il n'y a — à la même heure et vers un but commun — que des actions partielles auxquelles chacun, officiers et soldats, contribue pour une part qui est importante. Là l'éducation morale fera triompher. Des groupes de montagnards agiles, accrochés aux flancs des rochers, voilà comment il faudra combattre. Il faut savoir ce que l'on a à faire et, l'objectif une fois connu, marcher vers lui sans dévier. En plaine vous tâchez de vous emparer du toit d'une maison pour tirer en bas ; en montagne, gagnez résolument le point culminant de la position pour accabler votre ennemi de toute votre supériorité morale et matérielle.

Depuis quelques années, on parle beaucoup des armes à répétition, de fusils qui font merveille. Eh bien, en montagne, presque toujours, il ne s'agira ni de feu rapide, ni de feu à outrance. Le soldat n'aura qu'une consigne : bien viser et faire tomber un homme à chaque coup.

Mais pourquoi évoquer, chers collègues et chers lecteurs, de si sanglantes images? N'est-il pas préférable de vous engager à aller revoir nos grandes Alpes et à songer sur leurs sommets à cette patrie qui prépare la guerre parce qu'elle veut la paix?

Nous avons tenu néanmoins à vous faire apprécier les labeurs de nos soldats, car nous avons le devoir de connaître tout ce qui se dépense d'efforts, de sacrifices et de dévouement sur nos frontières.

ÉMILE CAMAU,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Provence).

IV

MADemoiselle D'ANGEVILLE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

(PAR MADemoiselle MARY PAILLON)

In his renascimur omnes.

(Devise de la famille d'Angeville.)

M^{lle} Henriette d'Angeville portait déjà un nom connu et estimé, avant même qu'elle y eût ajouté l'éclat de sa renommée de grande voyageuse¹. De plus autorisés parleront d'elle un jour, je l'espère; mais voici bientôt le centième anniversaire de sa naissance; ne semble-t-il pas que le Club Alpin Français ne pouvait laisser passer cette date inaperçue, et n'était-il pas à propos de rappeler la mémoire de celle qui, dès 1838, allait planter le drapeau de l'alpinisme féminin au sommet du Mont-Blanc?

La vaillante fille avouait spirituellement ne point être insensible « à la gloriètte »; maintenant qu'il s'agit de célébrité, nous remplissons un pieux devoir en rappelant son nom devenu synonyme de courage et de bravoure. Je vais donc essayer de retracer simplement quelques-uns

1. *Les Grandes Voyageuses*, article « Mademoiselle d'Angeville », p. 25, par MARIE DRONSART, Hachette, 1894.

des souvenirs qu'un long séjour dans le Lyonnais m'a permis de recueillir sur sa vie¹.

Sans nous entretenir longuement de la généalogie de notre héroïne², il est intéressant cependant de rappeler qu'elle appartenait à la grande maison de Beaumont, et se trouvait ainsi apparentée à Christophe de Beaumont, qui fut archevêque de Paris, à Pauline de Beaumont, la sympathique amie de Chateaubriand, et sans doute aussi au trop fameux François de Beaumont, baron des Adrets. Les Beaumont d'Angeville étaient d'origine normande. A quoi bon décrire leur blason ? notre temps n'entend plus guère la langue héraldique. Dès 1607, nous voyons Lucrèce d'Angeville, une des trois chanoinesses que comptera cette famille, faire ses preuves de noblesse pour être admise au chapitre des dames chanoinesses et comtesses de Neuvelles-Dames. En 1671, un d'Angeville se rend acquéreur de la terre seigneuriale de Lompnes³, érigée plus tard en vi-

1. Je tiens à remercier ici M. Augerd, ancien président du tribunal de Bourg-en-Bresse, de la courtoise obligeance avec laquelle il a bien voulu me communiquer les notes qu'il a prises sur l'album de M^{lle} d'Angeville. M^{lle} d'Angeville, ayant voulu fixer le souvenir de son voyage par le crayon et par le pinceau, eut recours aux artistes distingués dont Genève offrait une si heureuse réunion à cette époque, pour exécuter d'après ses croquis un album orné de 25 grands dessins, crayon, aquarelle, sépia, plume et gouache. Cet album, resté sans titre, ne doit pas être confondu avec un précédent album intitulé *Autour du Mont-Blanc*, disparu aujourd'hui et probablement vendu avec ses collections.

2. *Nobiliaire du département de l'Ain*, par J. BAUX : *Bugey*, p. 52 ; Bourg, Bottier, 1864 ; *Histoire de la maison de Savoie*, par GUICHENON.

3. Un savant professeur de l'Université, M. Edmond Quatrevaux, auquel le Club Alpin Français doit déjà un intéressant article sur l'étymologie des mots « piolet » et « club alpin » (Bulletins n^o 2 et 3 de la Section lyonnaise), a bien voulu sur ma demande me communiquer la note suivante sur celle du mot *Lompnes*, qu'on prononce « Lône », et dont la forme curieuse se retrouve jusqu'à trois fois dans les environs immédiats du village en question :

« Le nom de *Lompnes* paraît venir de *Klumpen* (au pluriel), racine germanique désignant en général des masses, des massifs.

comté, puis en comté; les voilà donc établis en plein Bugey. et nous les retrouvons à chaque page de l'histoire de cette province. Vers 1838, un des frères de notre héroïne, le comte Adolphe d'Angeville, ancien marin, agronome distingué, membre de l'Institut, continuait en sa personne les traditions de son ancienne lignée.

Noblesse oblige, disait-on autrefois; et voilà qu'aujourd'hui encore, sous l'influence des théories du siècle, nous nous surprenons à chercher dans des hérédités de race le secret de la bravoure enthousiaste, des énergies indomptables que va nous faire admirer M^{lle} d'Angeville. Les temps historiques ayant vécu, plus de fières cavales à maîtriser, plus de châteaux à défendre, plus de hardies équipées; la vie moderne est venue qui a tout nivelé; les reliefs de l'existence vont s'effaçant peu à peu dans l'uniformité grise de l'égalité des conditions. La moyenne s'élève, dit-on, si les individualités s'effacent; faut-il s'en plaindre? Cet effacement relatif est dur cependant à certaines organisations dont le tréfonds est travaillé par de puissants atavismes, et nous les voyons chercher un dérivatif à leurs énergies devenues inutiles et les traduire souvent par de courageuses explorations.

Les uns explorent en longitude et latitude, les autres explorent en altitude. Qui pourrait dire que les découvertes de ces derniers soient inférieures à celles des premiers? Ne voyons-nous pas la science s'engager dans les routes ouvertes par ces pionniers, et ne peut-on pressentir dès aujourd'hui la riche moisson qu'elle va faire en ces vastes champs naguère inconnus?

Le 21 ventôse an II de la République, soit le 10 mars 1794, Henriette d'Angeville naissait à Semur-en-Brionnois.

une suite de mamelons. Le *K* de *Klumpen* a sauté, comme le *G* (autre gutturale) du latin *Gliris* a sauté dans le nom du *loir*, et dans le nom de *Claude*, devenu *Lioudo* dans le patois de l'Arbresle. *Klumpen* vient des Burgondes. »

Il existe, écrite de sa main sous la dictée de ses parents, une note sur les conditions vraiment tragiques dans lesquelles elle vint au monde. Lors de sa naissance, son grand-père, président au parlement de Dijon, venait d'être exécuté; son père était en prison à Semur; il obtint cependant qu'on lui permit d'assister aux couches de sa femme, mais sous la garde de deux gendarmes, dont l'un est témoin dans l'acte de naissance. La Nation ayant fait vendre tout le mobilier de la maison de Semur, l'enfant vint au monde sur un grabat sans rideaux, dans une chambre complètement vide.

Après la tourmente révolutionnaire, les parents de M^{lle} d'Angeville rentrèrent en Bugey, dans ce château de Lune qu'habite encore la comtesse d'Angeville, sa nièce. Cette demeure familiale est située dans la terre de Lompnes, sur une élévation dominant l'agreste vallée de l'Albarine, tout près de la route qui conduit à Nantua, en pleine région montagneuse, et non loin du plateau de Retord, d'où M^{lle} d'Angeville dut apercevoir pour la première fois le Mont-Blanc. C'est dans cet air pur que se développèrent parallèlement sa robuste constitution et ses saines facultés morales, formant par leur ensemble un remarquable équilibre que ne connaissent pas toujours les descendants des vieilles races.

Elle grandit dans la liberté qu'apporte nécessairement la vie à la campagne. Elle y acquit cette fière indépendance, cette horreur du convenu, cet amour du vrai et cette volonté tenace que nous verrons à l'œuvre dans la suite. Dès sa jeunesse, elle puisa dans les belles scènes de la nature les facultés d'enthousiasme dont elle devait rester vibrante toute sa vie. Mais si son esprit s'ouvrit à la poésie du rêve, il s'ouvrit également, chose rare, aux habitudes d'observation les plus précises; c'est ainsi qu'elle aimait à se rendre compte de tout, soit dans le domaine scientifique, soit dans le domaine moral, témoin la curieuse et typique

Henriette d'Angeville, d'après une photographie faite à Lausanne
pendant qu'elle habitait cette ville.

anecdote suivante. Charitable et bonne, mais ne voulant donner qu'à bon escient, elle s'en fut un jour chez une vieille pauvre, endossa les vêtements de celle-ci, ajusta un « tour » sur ses cheveux, jeta une besace sur son épaule, et partit demander l'aumône dans ce petit village où elle était cependant connue de tous. Elle revint le soir, sans avoir trahi son incognito, pliant presque sous la besace gonflée de tous les vivres récoltés : pour sept ou huit francs, disait-elle. Elle remit le tout à la pauvre, et s'en alla, désormais rassurée sur le sort des professionnels de la mendicité.

Pour compléter le portrait moral de notre héroïne, je ne saurais mieux faire que de citer quelques lignes de lettres que m'ont adressées dernièrement deux obligeantes correspondantes qui l'ont personnellement connue. L'une « proclame hautement la grandeur du caractère de M^{lle} d'Angeville, sa droiture, sa raison, son courage, sa loyauté et sa délicatesse ». L'autre me dit : « Elle montrait beaucoup de cœur aux personnes auxquelles elle s'attachait, et avait aussi des antipathies que la franchise de sa nature lui rendait difficiles à dissimuler. »

On le voit, de tous les souvenirs que nous venons de rappeler se dégage l'indice d'une intelligence très originale et d'une personnalité puissante, qui ne firent que se développer dans les nombreux voyages que notre héroïne eut l'occasion de faire.

Elle parcourut d'abord le Bugey, et ce fut là qu'elle fit ce que nous appellerions aujourd'hui son entraînement ; ensuite ce fut le Jura ; mais c'est dans le massif du Mont-Blanc qu'elle devait trouver la célébrité.

Une courte revue de l'histoire de la vallée de Chamonix nous fera mieux comprendre ce qu'était encore à cette époque un projet d'ascension au Mont-Blanc¹. Sans doute

1. Nous ne saurions à ce sujet trop recommander la lecture de la

il n'était plus besoin de la découvrir, comme on prétend que pensèrent l'avoir fait Windham et Pococke, ces deux Anglais qui, suivant leur expression même, « frayèrent seulement le chemin aux curieux¹ ». Si elle n'était pas connue des touristes, elle l'était évidemment des collecteurs d'impôts des rois de Sardaigne, des évêques dont dépendait le Prieuré², des contrebandiers en rupture de protectionnisme; mais la vulgarisation de Chamonix ne devait commencer qu'en 1787, quand Saussure, après onze voyages d'approche, réussit enfin, grâce à Jacques Balmat, l'ascension du Mont-Blanc, précédant Bourrit, dont il est juste, malgré son échec, de reconnaître les réels efforts pour entraîner les voyageurs vers cette vallée.

Mille à douze cents étrangers y vinrent pendant les années suivantes. En 1810, l'impératrice Joséphine, visitant le département du Léman, voulut même aller jusqu'au Montanvers³ avec toute sa suite. Soixante-huit guides furent jugés nécessaires pour accompagner la caravane impériale, tant les dangers de cette excursion, si simple aujourd'hui, paraissaient alors redoutables. Cependant les routes devenaient belles, les auberges d'antan avaient vécu, les hôtels rivalisaient avec les plus luxueux de Genève et de Lausanne : c'étaient l'hôtel de la Tour, l'hôtel de la Couronne, l'hôtel de l'Union, etc.

belle monographie du Mont-Blanc de Charles Durier. Il semble impossible de rien écrire de plus exact, de plus complet et de plus attachant à la fois.

1. *Relation d'un voyage aux glaciers de Savoie en l'année 1741*, par M. WINDHAM; *Écho des Alpes*, 1879, p. 85.

2. *Le Prieuré de Chamonix*, par ANDRÉ PERRIN.

3. Les premiers auteurs qui ont écrit le nom de cette montagne, Delleille, Raoul Rochette, Tilly, l'orthographièrent « Montanvert ». Nous trouvons encore, dans un livre de 1819, *Mont-en-Vert (Quinze jours en Suisse*, Paris, Janet). Charles Durier orthographie à regret *Montanvers*; il serait plus correct, dit-il avec raison, d'écrire *Mont-Envers*. On s'est rangé à cet avis; l'usage, établi maintenant dans le pays comme dans l'*Annuaire* du C. A. F., est d'écrire, en effet, *Montanvers*.

Si nous en croyons Raoul Rochette ¹, un des voyageurs de l'époque, le glacier des Bossons était devenu, en 1820, « le rendez-vous du beau monde de toute l'Europe, une espèce de Coblentz alpestre. Le chemin du Montanvert s'était amélioré de telle sorte qu'un petit-maitre arrivé par la poste à Chamouny pouvait jeter sur la Mer de Glace un regard dédaigneux sans avoir dérangé sa toilette et sans avoir presque quitté Paris, son charmant tilbury, Tortoni et les Bouffons! » On le voit, ce n'était plus déjà celui que Delille appelait le « terrible Montanvert », mais il était cependant encore le seul but des excursionnistes de Chamounix. Quant à l'ascension du Mont-Blanc, c'est à peine si on y songeait, et la catastrophe qui la même année arrêta l'ascension du docteur Hamel vint encore augmenter l'épouvante qu'inspirait la terrible montagne.

En 1834 on n'en était encore qu'à la dixième ascension ². En relisant la brochure de M. le comte de Tilly ³, le premier ascensionniste français, — qui précédait seulement de quatre ans la première Française, — en revoyant la gravure où sur le rocher des Grands-Mulets se montre une caravane littéralement collée sur des pentes fantastiques, nous achevons de nous convaincre que cette entreprise était à cette époque un grave événement. Cet officier, proscrit pour deux tentatives de soulèvement en Vendée et qui errait en quelque sorte à la recherche de hardies aventures, fut, malgré sa bravoure indéniable, sincèrement impressionné par les dangers de l'ascension du Mont-Blanc, dangers réels ou dangers imaginaires exigeant les uns comme les autres une âme bien trempée.

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur la vallée

1. *Lettres sur la Suisse*, t. II, p. 382 et 383.

2. Dixième ascension, d'après Tilly; seizième, d'après Stephen d'Arve; dix-huitième, d'après Venance Payot.

3. *Ascensions aux cimes de l'Etna et du Mont-Blanc*, par le comte HENRI DE TILLY, Genève, 8134 (rare).

de Chamonix nous a fait assister à l'avènement lent de l'alpinisme, qui était loin d'exister encore en tant que science. Quant à l'alpinisme féminin, il se bornait à l'ascension du Montanvers par M^{me} Harsberg de Hambourg ¹, à la traversée du col du Géant par une Écossaise, Mistress Campbell ², et à l'expédition de Marie Paradis ³, la servante chamoniarde, tous faits isolés qu'on qualifiait d'exploits. La respectueuse terreur qu'inspirait le géant était si bien au fond des âmes qu'on n'osait l'attaquer, le prendre corps à corps pour lui livrer bataille. Fallait-il donc qu'une femme vint pour dompter le colosse, pour apprivoiser le farouche et démontrer au monde qu'il était vaincu définitivement? L'exemple des faibles a une portée rassurante, qui fut sans doute entendue alors comme elle l'est aujourd'hui. Tout à côté de nous, dans l'Oisans, la Meije est restée redoutée tant que le pied de Katharine Richardson ne s'est pas posé sur sa tête, et, depuis, la Meije ne compte plus ses défaites ⁴. Le courage du reste a toujours précédé la science, et, en fait de courage, quand la femme veut, elle ne se laisse guère distancer. Or M^{lle} d'Angeville voulait.

Comment évaluer exactement aujourd'hui le coefficient de crainte morale que nos devanciers eurent à vaincre nous qui allons maintenant solidement étayés par l'expérience des autres, qui savons la topographie des lieux, l'orientation, l'état des routes, nous qui avons eu la leçon des catastrophes anciennes et auxquels le martyrologe des Alpes a appris la cause de chaque accident? Danger connu

1. Le 12 décembre 1788; voir le *Journal de Genève* du 3 janvier 1789

2. Le 7 août 1822.

3. Le 14 juillet 1809.

4. Lorsque M^{lle} d'Angeville descendit du Mont-Blanc, le syndic de Chamonix lui exprima la même idée dans le discours suivant : « Sans doute, mademoiselle, vous avez eu un grand mérite à aller au Mont-Blanc, mais il faut convenir que le Mont-Blanc en aura bien moins maintenant que les dames y montent. »

n'est-il pas danger évité, pour un alpiniste digne de ce nom, et la pratique n'est-elle pas venue nous convaincre que celui qui part dans de bonnes conditions revient presque toujours ?

Enfin surtout, comment essayer de nous figurer ce que pouvait bien être, à cette époque d'enfance de l'art, l'état d'âme d'une femme qui songeait à gravir le Mont-Blanc ? Oh ! je sais, on a vite fait de le qualifier, l'intransigeante ignorance ayant l'habitude de condamner superbement tout ce qui dépasse ses mesquines données. M^{lle} d'Angeville eut à lutter contre tous les préjugés rangés en bataille pour l'arrêter. Dans certains milieux on fut sincèrement scandalisé ; dans d'autres on s'inquiéta sérieusement ; ses amis, ses connaissances essayèrent de la dissuader et forcèrent sa porte, si bien qu'elle fut obligée de la fermer absolument et que, sur vingt-cinq mille Genevois, elle n'en trouva, dit-elle, que cinq pour l'approuver. A Chamonix, au moment même de son départ, une Anglaise, Lady Cullum, vint presque la supplier de renoncer à son dessein, en invoquant une sympathie naissante qui toucha M^{lle} d'Angeville. On traitait son projet de folie. Oui, *folie* au départ, *héroïsme* au retour : c'est la règle.

Admettons donc que celle qu'on devait appeler « la fiancée du Mont-Blanc ¹ » avait la folie de la montagne, et cherchons comment cette passion naquit en elle. En cet instant même il me semble le deviner : là, devant moi, le ciel est bleu, l'atmosphère transparente ; du haut des collines qui bordent le Rhône j'aperçois la neigeuse barrière étinceler au soleil couchant, et je sens germer en moi le désir soudain de la franchir encore ; que d'intéressantes connaissances à faire parmi tous ces blancs compagnons,

1. Expression rapportée par Jean-André de Luc dans ses « Notes manuscrites », publiées dans le 12^e Bulletin de la Section des Alpes Maritimes par M. Ruegger, auquel je dois en outre la communication obligeante de détails intéressants.

que de splendeurs à admirer ; qu'il ferait bon, ayant ouvert ses ailes toutes grandes, aller planer là-haut, loin des petites d'en bas !... Mais l'ombre s'est faite, demain le grand voile de brume aura caché la merveilleuse vision, et j'oublierai ce rêve d'un instant. Il n'en pouvait être ainsi pour les Balmat, les Saussure, les d'Angeville, qui toujours apercevaient le royal colosse. Songez à ce que dut être pour ces « sujets » le point lumineux et hypnotisant de la blanche coupole ! Eh quoi, toujours voir cette cime convoitée et ne jamais l'atteindre ! Et le désir s'irrite, renaît et grandit chaque jour, chaque année, jusqu'à l'obsession. Saussure ne pouvait apercevoir le Mont-Blanc sans en éprouver une « sorte de saisissement douloureux », et cela dura jusqu'à quarante-sept ans ! M^{lle} d'Angeville en avait quarante-quatre, l'âge des volontés maîtresses d'elles-mêmes, quand elle parvint au sommet.

Ce fut en juillet et août 1838 qu'elle put enfin se rapprocher de la grande montagne ; elle fit une ascension au Mont-Joly, un des belvédères d'où l'on embrasse le mieux l'ensemble du Mont-Blanc ; et, voulant faire connaissance de plus près avec les glaciers, elle partit pour l'excursion du Jardin. Ainsi qu'un général, elle faisait peu à peu l'investissement de la citadelle qu'elle devait emporter d'assaut. Elle revint alors à Genève organiser les détails de l'expédition dont elle avait, nous dit-elle, « l'idée depuis plusieurs années, le projet depuis un mois, le parti pris depuis quinze jours ». Là, huit jours de mauvais temps lui cachèrent le Mont-Blanc ; enfin il reparut, et quand elle l'aperçut de l'île Jean-Jacques Rousseau, où elle allait chaque jour guetter son apparition, ce tableau la jeta dans un état qu'elle ne pouvait s'expliquer : « Le cœur me battait violemment, ma respiration devenait gênée, de profonds soupirs s'échappaient de ma poitrine, je me sentais une envie de l'escalader si ardente qu'elle imprimait un mouvement à mes pieds. »

Sans vouloir faire un parallèle entre une femme du monde et un grand savant comme Saussure, nous retrouvons en eux le même amour de la nature, la même admiration pour ses grandes scènes, le même désir à l'état aigu, la même volonté d'exécution, j'allais presque dire le même esprit d'observation. Il a donné les magnifiques résultats que tout le monde sait chez Saussure, et s'est manifesté plus humblement chez l'intelligente fille par de tout petits faits. Elle a notamment enregistré la température, fait le relevé des oscillations de son pouls aux différentes altitudes, recueilli des échantillons de minéralogie et de botanique, révélé en un mot des préoccupations scientifiques et des curiosités physiologiques qui, jointes à la leçon de courage, ont peut-être provoqué quelques-unes des ascensions scientifiques qui suivirent immédiatement la sienne. Elle avait désormais prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être un homme d'action comme Saussure pour aller explorer ces régions inconnues, et que tout savant pouvait espérer y avoir la liberté d'esprit utile à ses travaux. Dès l'année suivante commençait, en effet, cette série d'ascensions scientifiques qui devait se terminer, de nos jours, par l'établissement permanent de deux observatoires au Mont-Blanc, ces observatoires que Saussure était loin de prévoir quand il parlait d'expériences que « vraisemblablement on ne ferait jamais sur le sommet du Mont-Blanc ».

Après avoir mis ses affaires particulières en ordre, — on faisait son testament pour moins que cela en 1838, — avoir consulté son médecin sur les soins hygiéniques à prendre pendant et après l'ascension, après s'être fait délivrer un passeport par le consul de Sardaigne et avoir appris de lui qu'il venait d'en délivrer aussi à neuf Anglais ayant le même projet qu'elle, M^{lle} d'Angeville part enfin pour Chamonix. A Sallanches, l'aubergiste Laffin veut l'exploiter, et lui demande, pour la conduire jusqu'au terme du voyage,

cinquante francs de plus que le tarif, qui n'était que de dix-neuf francs. Elle proteste et passe la nuit dans le mauvais petit char qui l'avait amenée, supportant le froid et la faim plutôt que de céder. Lors de son retour, M^{lle} d'Angerville fit du reste admonester sévèrement l'exploiteur par son ami le comte de Cazaza, gouverneur de Chambéry.

Enfin, toujours préoccupée de devancer les ascensionnistes signalés, elle arrive à Chamonix, à l'hôtel de l'Union. Sans perdre de temps, elle fait appeler Couttet et le charge de réunir les guides et porteurs nécessaires.

Voici la liste de ceux qui ont eu l'honneur de faire partie de l'expédition :

COUTTET (Joseph-Marie)	}	<i>Guide-chef</i>
TRONCHET (Anthelme)		
SIMOND (Jacques)	}	<i>Guides</i>
SIMOND (Pierre-Joseph)		
FAVRET (Michel)		
DESPLAN (François)		
SIMOND (Pierre)		
MUGNIER (Jean)	}	<i>Porteurs¹</i>
SIMOND (Joseph)		
COUTTET (Michel)		
BALMAT (Pierre)		
TOURNIER (Michel)		

Enfin, la petite troupe est au complet, malgré deux défections, celles d'un Balmat et d'un Folliguet, qui se retirèrent sous prétexte de migraine et de froid, montrant une défiance vraiment inquiétante.

Il ne reste plus qu'à pourvoir aux provisions; la liste en fut arrêtée en commun. Elle est assez curieuse pour être rapportée tout entière; la quantité de vivres jugée néces-

1. Les deux premiers porteurs l'accompagnèrent seuls au sommet avec les guides.

saire, à cette époque, pour une ascension au Mont-Blanc, montre l'idée qu'on se faisait des difficultés de l'entreprise :

2 gigots de mouton	}	<i>Provisions générales</i>		
2 longes de veau				
24 poulets				
6 pains de 3 à 4 livres				
18 bouteilles de vin de Saint-Jean				
1 bouteille d'eau-de-vie de Cognac				
1 bouteille de sirop de capillaire				
1 baril de vin ordinaire				
12 citrons			}	<i>Provisions personnelles</i>
3 livres de sucre				
3 livres de chocolat				
3 livres de pruneaux				
1 blanc-manger				
1 gourde d'orgeat				
1 gourde de limonade				
1 pot de bouillon de poulet				

Toutes les provisions sont disposées la veille au soir sur une table; on les répartit dans les sacs; on organise la charge de chacun en y joignant les cordes, les tentes et les ustensiles nécessaires au bivouac sur le rocher des Grands-Mulets.

M^{lle} d'Angeville a décrit elle-même le costume qu'elle s'était fait faire pour l'ascension ¹, « car on ne va pas à la cour du roi des Alpes avec une simple robe de toile et un bonnet de mousseline, cette visite exige un costume plus sévère et surtout plus chaud ». Cet équipement, modèle

1. Le costume de M^{lle} d'Angeville fut donné par elle au propriétaire de l'hôtel de l'Union, M. Eisenkramer, et à sa femme, la fille de l'ancien syndic Simond.

pour l'époque, se composait d'une chemise et d'un pantalon de flanelle anglaise, de bas de soie et de laine (« Je conseille d'après ma propre expérience, nous dit-elle, de mettre des bas de soie et des bas de laine par-dessus »), de deux paires de gros souliers à crampons, d'une paire de pantalons en étoffe de laine écossaise doublée de molleton, de gants fourrés, d'une courte blouse de même étoffe que le pantalon, avec des plis matelassant le dos et la poitrine. et serrée à la taille par une ceinture, d'un bonnet bordé de fourrure, d'un chapeau de paille rond doublé d'étoffe verte, d'un masque de velours, d'un voile, de lunettes vertes, d'un grand bâton ferré, d'un tartan, d'une pelisse fourrée, etc., etc. Cinquante ans d'expérience nous ont relativement apporté peu de perfectionnements (je ne parle pas, bien entendu, de la forme des vêtements). Parmi ces perfectionnements, il faut cependant mentionner l'usage général du piolet pour remplacer le long et incommode bâton, et les modifications apportées aux lunettes, par exemple, qu'on a entourées d'un grillage noirci et dont les verres sont seulement fumés. M^{me} d'Angeville souffrit si cruellement de l'alternance de la couleur verte de ses lunettes avec la blancheur de la neige, qu'elle fut obligée d'y renoncer tout à fait, comme elle dut renoncer à son masque de velours qui l'étouffait, et cela au grand dommage de ses yeux et de son visage.

Ce fut seulement vers 1 heure du matin, après avoir écrit quelques lettres à ses amis, qu'elle parvint à s'endormir « du plus paisible sommeil qu'elle eût goûté depuis longtemps », si bien qu'il lui fallut un grand effort de volonté pour se lever quand le guide-chef vint l'éveiller. Enfin, à 6 heures du matin, après un solide déjeuner, trop solide peut-être, et un toast au succès du voyage, tous les soldats étant au poste, les galeries de l'hôtel garnies de curieux, on se mit en route. « Ceux qui ont vu défilier notre petite caravane dans la vallée m'ont dit depuis qu'elle

M^{lle} d'Angeville en tenue d'ascension, reproduction
d'une aquarelle de son album.

ANNUAIRE DE 1893.

27

avait fort bon air ; je ne marchais pas, je volais, et plus d'une fois on me cria : Doucement, doucement ! » Avec les facilités d'une habituée de la montagne, prenant plaisir à marcher tout près de l'abîme et à sonder les précipices de l'œil, elle arriva à la première halte de Pierre-à-l'Échelle, et s'engagea enfin dans la traversée du glacier des Bossons, acceptant d'abord la main de ses guides pour sauter les crevasses, puis, peu à peu, refusant leur aide, celle du bâton et de la corde. Elle répondit fièrement à un des deux guides qui la précédaient et qui en face d'une arête de glace s'inquiétait de savoir *si la dame passerait* : « Elle passera partout où deux hommes auront passé avant elle », et en quelques secondes elle fut hors du périlleux passage. Il semble qu'elle ait attaché à l'emploi de la corde une idée de pusillanimité qui nous étonne aujourd'hui, nous qui mettons une sorte de point d'honneur à ne jamais négliger cette précaution, considérée à bon droit comme un des articles du code alpin ; mais elle le faisait à dessein pour rassurer ses guides et leur donner confiance en elle. Ceux-ci, voyant qu'il y avait aplomb et sûreté dans sa marche, se dirent : « Elle va comme nous et n'a peur de rien ! laissons-la faire. »

Il était 2 heures quand la caravane arriva aux Grands-Mulets, où l'on organisa tout de suite le repas général. « Quant à moi, dit-elle, il me fut impossible de manger, le léger déjeuner de Pierre-à-l'Échelle, mes crayons et mes pensées me suffirent jusqu'au soir. » Une deuxième caravane se gîta aussi sur le même rocher ; c'était celle de M. Eisenkramer, le propriétaire de l'hôtel de l'Union, accompagné de sa chienne Diane. Comme on le voit, la chienne de Miss Brevoort, Tschingel, de célèbre et touchante mémoire, était depuis longtemps devancée ; mais nous devons rappeler à l'honneur de Tschingel que, sans doute mieux entraînée, elle arriva sur le sommet du Mont-Blanc en aboyant de joie, alors que la pauvre Diane y fut très malade

et qu'après son retour elle fut pendant deux jours dans un état de prostration dont les gâteries de M^{lle} d'Angeville eurent peine à la tirer.

Une troisième caravane étant encore arrivée, un guide vint apporter à M^{lle} d'Angeville la carte d'un gentilhomme polonais, le comte Karol de Stoppen, qui lui demanda la permission de lui rendre visite dans son campement. Cette permission lui fut naturellement accordée. Ils causèrent longtemps et, en vraie mondaine, elle l'entretint surtout de la Pologne, sa patrie; de notre temps on eût causé sans doute de la montagne, et de la montagne seule. Puis M^{lle} d'Angeville ayant émis l'idée d'organiser un concert, les guides des deux caravanes se réunirent et entonnèrent à pleine voix leurs chants nationaux, une chanson en patois et le Ranz des vaches. Ils furent interrompus brusquement par le bruit d'une avalanche tombant des Monts-Maudits avec le fracas de la foudre. Ceux qui, perdus sur un flot de rochers, ont entendu comme nous le sinistre roulement des pierres ou des séracs, comprendront facilement le sentiment de terreur que ce point d'orgue formidable vint jeter dans l'âme de notre héroïne. Le fardeau de sa responsabilité, accru par les résistances qu'elle avait dû vaincre, fit soudainement disparaître toute trace de gaieté : « Je demandai à Dieu avec ferveur, dit-elle, de préserver de tout accident ceux qui m'accompagnaient, ne faisant passer qu'après mes vœux personnels de réussite. Le moment était venu de reposer, mais comment aurais-je pu le faire au moment où la lune commençait à éclairer un tableau déjà beau sous le soleil radieux du 3 septembre, mais qui devint alors ravissant de poésie ? Sur la chaîne du Brévent, dont le sommet était éclairé par les premiers rayons de la lune, se projetaient en noires silhouettes les diverses aiguilles du Mont-Blanc, les croupes arrondies de Pormenaz et de Villy, les rochers des Fiz et les crêtes dentelées de Salenton encore dans l'ombre, faisant contraste avec la

cime majestueuse du Buet qui paraissait resplendissante de lumière dans cet encadrement; d'autres montagnes vaporeusement confondues s'éclairèrent successivement et me permirent de reconnaître les monts de Sixt, d'Abondance, les Voirons, le Salève et la ligne du Jura. »

La nuit fut froide, M^{lle} d'Angeville ne put dormir et trouva un grand soulagement à voir enfin ses guides se réveiller un à un, « comme en une scène de résurrection », et à partir pour la grande journée dont l'issue est toujours incertaine, qu'on ait le mal de montagne comme M^{lle} d'Angeville ou qu'on ait à soutenir, comme d'autres, la terrible lutte contre la tourmente.

Mais laissons la parole à notre héroïne; elle va nous raconter elle-même les péripéties de son ascension¹.

« A mon retour ici, ma chère amie, j'ai trouvé votre bon et amical sermon, qui, bien qu'arrivant sur un *succès complet*, n'en a pas moins pour moi le mérite de l'affection et de l'intérêt qui vous l'ont dicté. J'y aurais répondu dans les deux heures de la réception, si je n'avais chargé mes frères de vous donner des nouvelles de l'*ascension* et du *retour* (aussi heureux l'un que l'autre) : temps radieux et de jour et de nuit; jambes de chamois, immense volonté, galerie brillante d'étrangers, ont été les auxiliaires du voyage, dont les trois quarts et demi ont été faits sans fatigue et sans souffrance. Ce n'est qu'au pied du mur de glace de la Grande-Côte, que j'ai eu à lutter contre deux ennemis aussi acharnés l'un que l'autre; des *battements de cœur suffoquants* lorsque je marchais, et un *sommeil léthargique* lorsque je m'arrêtais, non un sommeil ressemblant au sommeil de chaque jour, mais accablant et passant des yeux dans tous les membres où il faisait circuler la léthargie. Les efforts de volonté que j'ai dû faire pour passer de cet

1. Bulletin n° 1 de la Section de l'Ain (rare); lettre adressée à M^{me} Augerd, mère du distingué président de notre ancienne Section de l'Ain.

état de torpeur au mouvement ne peuvent se dire. J'étais obligée de monter mon vouloir à son dernier période, et alors j'obtenais un paroxysme nerveux de quelques minutes qui me faisait faire de sept à dix pas convulsivement, puis mon cœur battait de nouveau à fendre ma poitrine, et lorsque arrivait la suffocation je me jetais par terre comme foudroyée par le sommeil stupéfiant dont je viens de vous parler.

« C'est dans cet état d'agonie que j'ai été *quatre* heures sans avoir eu un instant la pensée de renoncer à l'entreprise. C'est vous dire si cette idée était enracinée, car le remède était là : il ne s'agissait que de tourner bride et redescendre pour être complètement guérie? Un moment j'ai cru que la *bête* allait devenir victime des volontés despotiques de l'*autre*¹; lors, j'ai dit à mes guides : « Si je meurs « avant d'arriver à la cime, traînez-y mon corps et laissez-le « là, ma famille vous récompensera pour avoir exécuté ma « dernière volonté. » Grâce à Dieu, j'ai pu me traîner moi-même jusqu'au bout, et au moment même où mon pied a foulé le sommet, j'ai été ressuscitée comme par miracle ! Un air vivifiant a circulé dans ma poitrine, le sommeil a fui, la vigueur est revenue à mes membres, l'intelligence a repris le dessus, et c'est dans la plénitude de mes facultés morales et physiques que j'ai admiré le magnifique et imposant spectacle qui s'offrait à mes regards ! Il s'y mêlait un sentiment de satisfaction d'avoir vaincu par la force du vouloir un corps presque agonisant et d'avoir mené à bien une entreprise où beaucoup d'hommes même courageux eussent renoncé, s'ils s'étaient trouvés dans l'état d'angoisses atroces que j'ai combattu quatre heures !

« Je réserve les détails et me borne à vous dire que le re-

1. On remarquera que M^{lle} d'Angeville emploie l'expression de Xavier de Maistre en lui donnant un autre sens que ne l'a fait le spirituel écrivain. Dans le *Voyage autour de ma chambre*, l'*autre* n'est pas l'âme, mais le corps.

tour a été heureux et brillant ; que j'ai été dans deux pieds de neige molle trois heures consécutives sans en éprouver la moindre fatigue de jarret ou le plus petit gonflement de pied..., que mes guides m'ont rendu le témoignage que j'avais eu autant de courage qu'aucun des voyageurs qui m'avaient précédée ; que le syndic est venu à une assez grande distance de Chamonix pour me complimenter ; et que j'y suis rentrée triomphalement au bruit des boîtes ; que les rues, les fenêtres et les balcons étaient encombrés, et que, pour rentrer à mon hôtel, il m'a fallu fendre une foule dans laquelle bien des mains ont serré la mienne.

« Pendant les trois jours que j'ai encore passés à Chamonix, il n'aurait tenu qu'à moi de me croire reine ; je croyais *rêver tout éveillée* en me trouvant tout à coup célèbre pour avoir eu deux bonnes grosses jambes de montagnarde et la forte volonté de m'en servir pour aller à quinze mille pieds de hauteur. Le rêve de Chamonix continue à Genève, *on se m'arrache*, et, comme je ne suis point insensible à la gloriette, tout cela me chatouille agréablement, je l'avoue, ce côté un peu faible qu'on nomme l'amour-propre.

« L'excellente chose dans tout ceci, c'est que ma santé, loin d'avoir souffert de cette course et de la terrible lutte qui l'a terminée, va au mieux depuis lors ; je me sens une vigueur et une souplesse de corps extraordinaires, et n'étaient rides, cheveux blancs, etc., je me croirais revenue à vingt ans par le pouvoir de quelque bonne fée : je n'ai eu qu'une ardente cuisson dans les yeux et sur la figure ; les premiers sont parfaitement rétablis, la seconde a fait peau neuve : félicitez-moi donc, chère amie, car j'ai eu bien plus de bonnes chances que je ne pouvais l'espérer.

« Une fois rentrée au logis, à l'aide de mes souvenirs et des notes que j'ai prises tout le long de la route, j'écrirai le récit détaillé de mon ascension ; il n'y aura pas de science, mais il aura au moins le mérite d'être vrai et consciencieux.

« Vous avez failli avoir un billet *de la cime*, vous étiez dans ma pensée ainsi que quelques parents et amis pour cette *friandise épistolaire*, mais mes guides se trouvaient si mal sur ce sommet où j'étais si bien, moi, qu'il eût été inhumain de prolonger ma station à la vue de ces mines fatiguées, violettes, grelottantes et saignantes qui me suppliaient d'abrégé. Avant de descendre, j'ai porté avec une tasse de lait d'amandes (seule boisson, avec la limonade, que je puisse supporter), j'ai porté, dis-je, la santé du comte de Paris, en faisant pour lui tous les souhaits de la meilleure des fées. Gardez ceci pour vous, il me serait plus que désagréable de voir les journaux s'en emparer et le reproduire. »

Le charme de ce que nous appellerons à notre tour une autre *friandise épistolaire* nous engage à continuer nos citations :

« A 1 h. 25 min. mon pied foulait le sommet du Mont-Blanc et je plantais enfin mon bâton ferré sur sa croupe, comme un soldat son étendard sur la citadelle qu'il a emportée d'assaut... Assise sur la cime, la face tournée du côté de la France, j'écrivis de ce trône neigeux cinq billets qui témoignèrent aux personnes qui les ont reçus de mon souvenir pour elles : un à mon frère Henri, un à mon frère Adolphe, un à mon amie M^{lle} Rath, de Genève, un à la comtesse de Fontanes, et un à M^{lle} Herminie de Nansouty. »

Où sont aujourd'hui ces précieux autographes ? Nous aurions aimé retrouver ces billets, qui offriraient pour les alpinistes un véritable intérêt historique.

Le thermomètre Réaumur marquait 8° au-dessous de zéro, le temps était superbe, la vue immense ! Ce n'est qu'après quelques minutes de contemplation et d'étude du panorama qu'on pensa à lâcher un pigeon qu'on avait apporté exprès jusque-là. M^{lle} d'Angeville lui attacha un billet à la patte, chargeant ce joli messager de rentrer

bien vite à son colombier chez M. Lauters, curé de Chamonix, et de lui annoncer la nouvelle de l'heureuse arrivée ; il s'envola très bien portant, alla s'abattre sur le Dôme, repartit et ne rentra jamais, paraît-il, bien qu'il ait été vu dans la vallée.

De l'ensemble de ces faits, il ressort notamment que c'est bien dans la plénitude de ses facultés morales et physiques que se trouva M^{lle} d'Angeville, une fois arrivée au sommet, et c'est là un merveilleux résultat d'un suprême effort de la volonté.

« Eh bien ! lui dit tout à coup Couttet, maintenant que vous avez vu tout ce que vous pouvez voir d'ici, il faut que vous alliez encore plus haut que le Mont-Blanc. — Y a-t-il donc un chemin qui mène à la lune ? lui répondit en riant M^{lle} d'Angeville — Vous allez voir !... » Et, lui présentant ses deux mains réunies à celles de Desplan, il l'invita à s'asseoir sur ce siège improvisé. Les deux guides l'élevèrent ainsi, aussi haut qu'ils purent. Le naturaliste genevois J.-A. de Luc raconte qu'ils lui demandèrent la permission de l'embrasser, en lui disant qu'ils méritaient bien cette faveur, et qu'elle y consentit de grand cœur ; « elle assure, dit-il, que ces baisers furent si bien appliqués qu'on aurait pu les entendre de Chamonix. » Il est possible que J.-A. de Luc ait recueilli ces détails de la bouche de M^{lle} d'Angeville ; cependant, dans les notes qu'elle a laissées, elle se borne à simplement déclarer que pendant les trois jours qu'elle passa avec ces montagnards, dont elle loue fort la convenance, « elle n'entendit rien qu'elle ne pût entendre dans un salon ». La chose nous semble si naturelle que nous sommes presque étonnée qu'elle ait eu l'idée de le dire. Que de fois, dans l'effusion de la victoire, nos mains ont serré celles de nos braves guides, et quelle est celle de nous qui ne les a pas toujours trouvés aussi respectueux que dévoués ?

A 2 h. 10 min., après une heure de station que les guides,

encore malades, trouvèrent fort longue, après avoir gravé sur la neige sa devise favorite et si bien justifiée : *Vouloir c'est pouvoir*, elle donna le signal du départ. Elle descendit d'abord à la ramasse, puis, en haut du Mur de la Côte, reprit les 354 marches taillées à la montée et les franchit face à l'abîme. La traversée du Grand-Plateau fut très fatigante, la neige étant molle et fondante ; on passa en silence sous la guirlande de séracs du Dôme ; alors comme aujourd'hui c'était le point dangereux de l'ascension ; une avalanche tombée le lendemain se chargea de le prouver en balayant toute cette partie de la route.

Ayant été retardée par les malaises de la montée, M^{lle} d'Angeville dut passer une seconde nuit aux Grands-Mulets ; le vent ayant empêché de dresser les tentes, la nuit fut pénible et longue ; malgré son désir de hâter le départ, il n'eut lieu qu'à 6 heures du matin. Enfin on redescendit à Chamonix ; chemin faisant, M^{lle} d'Angeville recueillit une moisson de plantes alpestres ¹, et fit à Pierre-Pointue un bon déjeuner apporté jusque-là par Sylvie Favret. A la limite des forêts, elle rencontra Devouassoud qui lui amenait, de la part de Lady Cullum, son mulet luxueusement harnaché d'une selle de femme ; elle refusa de s'en servir et put bientôt remercier l'aimable Anglaise de sa touchante attention, car elle la trouva plus loin, elle et son mari, venus à sa rencontre. Ils lui serrèrent les mains, lui offrirent des fleurs et ajoutèrent qu'ils avaient prolongé leur séjour à Chamonix pour la revoir encore une fois avant leur départ.

Sa rentrée au bourg fut un vrai triomphe, et son cortège ne cessa de grossir ; elle fut saluée de vivats enthousiastes, sa main serrée par des mains inconnues, baisée même par une femme que transportait l'esprit de corps ; le syndic vint au-devant d'elle pour la féliciter. La pluie sem-

1. Vingt et une espèces différentes classées par M. de Candolle et réunies en couronne dans l'album de M^{lle} d'Angeville.

blait attendre la fin de ce triomphe, le Mont-Blanc se voila et ne reparut plus pendant quinze jours. Pleurerait-il sa défaite ?

Le lendemain, M^{lle} d'Angeville fut réveillée par une proprette paysanne en cheveux blancs qui vint à elle les bras ouverts et l'embrassa sur les deux joues. La pauvre femme était toute fière d'avoir reçu, par l'entremise de Simond, une invitation au banquet qui devait avoir lieu le soir et dans lequel l'héroïne du Mont-Blanc voulait réunir le syndic, les guides, parmi les porteurs ceux qui l'avaient accompagnée au sommet, et la première femme qui fût montée au Mont-Blanc ; Marie Paradis, car c'était elle, ne se fit pas prier pour raconter son excursion avec franchise et simplicité. Le résultat de sa conversation fut d'expliquer à M^{lle} d'Angeville le but de son expédition ; elle nous montre Marie Paradis sous son vrai jour.

« C'était tout bonnement, nous dit-elle, une spéculation dont l'idée lui fut suggérée par autrui, et dont l'exécution, le résultat et le souvenir se réduisent à ceci : Je suis montée, — j'ai bien soufflé, — j'ai failli mourir, — on m'a traînée, portée, — j'ai vu du blanc et du noir, je suis redescendue ; — depuis, la curiosité publique m'a valu de gentils profits sur lesquels je comptais en allant là. » Voilà une franchise modeste qui a bien son prix, et qui fait honneur à Marie Paradis.

L'heure du banquet arrivée, la salle fut bientôt envahie par les visiteurs demandant la permission d'assister au festin du bon retour. Chaque guide trouva sous sa serviette sa rémunération augmentée d'une gratification ; un toast général « à la demoiselle amphitryon » fut porté à la fin du repas, et, avant qu'on se séparât, ses guides lui délivrèrent, sous la foi du serment, un certificat constatant qu'ils l'avaient accompagnée jusqu'au sommet et qu'elle était la première femme étrangère à la vallée qui eût exécuté ce périlleux voyage ; « et jamais contrat de mariage ne fut mieux signé et paraphé ».

A son départ de Chamonix, les démonstrations enthousiastes se renouvelèrent, l'accompagnèrent en chemin, l'accueillirent à Genève. A Paris, la réception ne fut pas moins chaleureuse. M^{me} Émile de Girardin nous en a laissé la description suivante¹ : « Le lion du monde fashionable et intelligent est en ce moment la célèbre M^{lle} d'Angeville, cette voyageuse intrépide qui l'année dernière a gravi le sommet du Mont-Blanc, la première, la seule femme qui eût accompli ce dangereux pèlerinage. Chacun veut la voir ; on l'entoure, on l'interroge, et M^{lle} d'Angeville répond, aux nombreuses questions dont on l'accable, avec beaucoup de bonne grâce et d'esprit. »

Le grave *Journal des Débats* lui-même emboucha la trompette, et publia une correspondance de Chamonix dont voici quelques lignes :

« Toute notre vallée est en émoi ; depuis l'ascension de M. de Saussure aucun événement n'avait produit autant d'effet que celui dont nous venons d'être témoins. Une femme a eu le courage de monter sur le Mont-Blanc ; cette femme est Française, elle se nomme M^{lle} d'Angeville, on la dit sœur du député de l'Ain... Les guides qui ont accompagné cette demoiselle ne peuvent se lasser de vanter le courage et la force avec lesquels elle a surmonté tous les obstacles de ce voyage difficile et périlleux... Aussi le matin quand elle est redescendue c'était un enthousiasme difficile à dépeindre ; on a tiré le canon (des boîtes), les habitants de la vallée se sont portés à sa rencontre, tous voulaient voir cette héroïne, et le nom d'Angeville est désormais inscrit à côté de ceux de Jacques Balmat et de Saussure. »

M^{lle} d'Angeville ne fut pas seulement la « fiancée du Mont-Blanc ». Elle parcourut souvent les Alpes et le Jura, elle voulut même les voir sous leur étincelante parure

1. *Lettres parisiennes* du vicomte DE LAUNAY, t. II, p. 241.

d'hiver, et la voilà partie, en février 1842, pour le Signal de Retord. Après de longues heures de marche dans la neige, elle arrive enfin au sommet, d'où elle a la joie d'apercevoir son ami le Mont-Blanc. Laissons-la décrire elle-même la splendeur de ces vues hivernales, bien connue de certains grimpeurs. « Je saisis ma lunette, revêts mes *cercles*¹, et cours plutôt que je ne marche pour jouir du panorama le plus magnifique et le plus imposant. Imaginez, en effet, toute la chaîne des Alpes Suisses, Savoisiennes, Dauphinoises, complètement découverte et illuminée par un soleil radieux. A cet aspect, je tombe dans une sorte d'extase, et sans m'apercevoir ni du vent, ni du froid, je me sens dominée par le plus vif sentiment d'admiration. A l'aide de ma lunette, je distingue le Mont-Blanc dans ses plus petits détails; seulement ce ne sont pas ceux de la route que j'ai suivie en 1838, car la face que je contemple est celle qui domine la vallée de Montjoie: je reconnais pourtant l'Aiguille du Dru, l'Aiguille-Verte, le Buet. La scène, déjà si grandiose, le devient encore davantage: l'immense chaîne s'embrace sous les feux du soleil qui va disparaître et devient pourpre; peu à peu l'ombre envahit la base, les plus hautes cimes restent seules lumineuses et s'éteignent tour à tour; seul, le Mont-Blanc conserve encore quelques minutes sa radieuse auréole. Puis tout rentre dans l'obscurité, et ces montagnes qu'il me semblait toucher du doigt s'éloignent et n'apparaissent plus qu'en lignes finement dessinées sur le ciel². »

M^{lle} d'Angeville approchait alors de la cinquantaine; mais elle devait continuer à marcher vaillamment pendant bien des années encore, puisque à soixante-neuf ans passés elle gravissait encore l'Oldenhorn³. Nous ne pouvons mieux faire

1. Sorte de raquettes bugistes.

2. Bulletin n° 1 de la Section de l'Ain, p. 91.

3. Le 3 août 1863.

que de citer la lettre dans laquelle elle prend pour ainsi dire congé de l'alpinisme¹ :

«... Pour que vous soyez dans le vrai, vous mes amis, je vous dirai donc que, mal renseignée sur le temps et surtout sur les difficultés de l'ascension, je suis partie des Ormonts-Dessus, à 5 heures et demie, en petite robe de toile et en minces bottines, croyant arriver en six à sept heures à la cime de l'Oldenhorn, admirer une des plus splendides vues alpestres et revenir coucher de jour dans un chalet qui partage la route! Quelle n'a donc pas été ma surprise en marchant *dix heures consécutives* pour arriver à cette haute cime, les deux dernières dans une pénible lutte avec des débris de rochers qui glissent en vous entraînant et doublent la route en vous faisant faire autant de pas en arrière qu'en avant... Et la descente donc!... ç'a été encore bien pis! la crinoline mise en pièces ainsi que les bottines, les pierres faisant invasion dans la chaussure, et obligée de marcher quatre heures avec cet agréable accessoire et encore quatre le lendemain, de la couchée aux Ormonts. Une pareille excursion, dans de semblables conditions, faite par une femme de soixante-neuf ans et demi, vaut le Mont-Blanc escaladé à quarante-quatre, et m'a donné plus de plaisir pour la *vue*, car dans l'ascension du géant des Alpes je m'attendais à *plus*, et dans celle de l'Oldenhorn à *beaucoup moins*.

« Tout ce que je sais, c'est que c'est terriblement haut et difficile dans le dernier moment, mais qu'on en est dédommagé par la splendide vue des Alpes Pennines avec lesquelles on se trouve face à face et par l'immense panorama dont on est entouré.

« Voyant que nous devions être surpris par la nuit avant d'avoir eu le temps de regagner le chalet où est la couchée,

1. Lettre inédite de M^{lle} d'Angeville à M^{me} Augerd. Cette lettre, malheureusement sans date, doit, de l'avis de M. Augerd, avoir été écrite en 1863 de la pension Chevalier, à la Carolinc, à Lausanne.

j'avais la velléité de coucher sur cette cime pour y voir lever la lune, puis le soleil ; mais mon guide mit un *veto* si énergique sur ce projet qu'il me fallut y renoncer, et le suivre dans le labyrinthe de ravins et de rochers où la nuit nous surprit et où à mon tour et à temps j'ai dit : Je veux rester là, jusqu'à ce que je sache où je suis et où je vais ! C'est près d'un abîme que j'ai été têtue si à propos.

« Résumé : je me porte à merveille et n'ai aucune suite fâcheuse de mon équipée (mes pieds écorchés ayant été promptement guéris), mais au contraire un souvenir à ajouter à tous ceux que laisse la vue des belles œuvres de Dieu... L'Oldenhorn est ma vingt et unième ascension alpestre et sera probablement une des dernières, car il est sage à mon âge de quitter le bâton de touriste avant qu'il ne vous quitte. »

Une de ses amies habitant comme elle la pension Chevalier, aujourd'hui pension Beauséjour, m'affirme, du reste, qu'elle avait encore à cette époque une activité peu commune, et qu'elle ne dormait jamais plus de cinq heures.

En 1864 elle fut rencontrée dans le train de Lausanne à Montreux par M. Charles Monastier, membre du Club Alpin Suisse¹, auquel elle raconta qu'elle se rendait à Saint-Maurice pour visiter la Grotte des Fées, voulant, disait-elle, après avoir été si souvent sur le sommet des montagnes, en voir le dedans. Rien n'est nouveau sous le soleil, et voilà, si je ne me trompe, du *grottisme* avant la lettre.

Toutes les fins sont mélancoliques, celle de la vie comme celle du jour ; nous éprouvons cependant une mélancolie plus profonde à voir vieillir un alpiniste ! La lente désorganisation qu'amène la sénilité, les écœurants dégoûts de la déchéance physique, doivent leur faire expier si cruellement à eux, les forts d'autrefois, les rapides mouvements d'or-

1. J'ai à remercier M. Charles Monastier du zèle avec lequel il a bien voulu recueillir les renseignements que je lui avais fait demander.

gueil, ou seulement de joie de vivre, qu'ils éprouvèrent jadis après la conquête de quelques fiers sommets!... Et, comme malgré nous, en une suggestive rêverie nous évoquons les périls passés, nous revoyons la profonde crevasse, l'immense précipice, la glorieuse sépulture enfin qu'acceptait si tranquillement M^{lle} d'Angeville, et quelque chose ressemblant à un regret s'esquisse vaguement dans notre âme. Mais pourquoi alors ce serrement de cœur caractéristique quand il nous arrive de visiter les petits cimetières de Zermatt et de Chamonix, trop riches en victimes? Nous livrons ce problème de psychologie alpine à ceux que ces choses ont certainement hantés pendant la veillée des armes, alors que l'âme, celle que M^{lle} d'Angeville appelait *l'autre*, dégagée des terreurs instinctives de la *bête*, concluait en sa logique victorieuse qu'il était beau de tomber sur le champ de bataille.

Mais cette fin n'est pas donnée à tout le monde; M^{lle} d'Angeville devait vieillir. Née pendant la Terreur, elle mourait au lendemain de l'Année terrible. On ne guillotinaient plus alors, on fusillait. Que d'angoisses patriotiques dut ressentir cette Française, qui s'attendrissait sur le sommet du Mont-Blanc en apercevant au loin la ligne bleue du Jura, « ce boulevard de sa chère patrie », quand elle apprit que nos pauvres soldats, épuisés par la fatigue, le froid et la faim, venaient de la franchir pour se réfugier sur la terre étrangère! Que de suprêmes douleurs durent connaître ses derniers jours! On nous rapporte qu'en mars 1871, en apprenant l'insurrection qui venait d'éclater à Paris sous les yeux mêmes de l'ennemi, elle fut saisie d'une telle indignation qu'elle s'alita pour ne plus se relever, brisée par l'émotion qu'elle en avait ressentie. Elle fut enterrée à Lausanne; elle était alors dans sa soixante-dix-huitième année.

Après sa mort tout ce qui lui avait appartenu fut dispersé; nous ne pouvons que regretter que toutes ses collec-

tions d'autographes, de dessins, de minéraux et de plantes n'aient pas été rassemblées. Ces précieuses reliques formeraient aujourd'hui un si intéressant musée! Fort heureusement M^{me} d'Angeville possède encore le célèbre album daté du château de famille en 1839 et dédié à son frère Adolphe, « le seul approbateur » qu'elle ait eu dans sa famille. Trois mois furent employés à sa création, et le texte en fut écrit avec le seul et consciencieux amour de la vérité. Le monde alpin n'aura-t-il jamais la bonne fortune de voir éditer cette œuvre originale, que les procédés actuels de reproduction pourraient rendre vraiment artistique?

Il nous reste maintenant à exprimer le sentiment pénible que nous avons éprouvé à Chamonix en constatant que rien n'y rappelle cette ascension mémorable. Avant l'érection du beau groupe de M. Salmson, où le réalisme des attitudes ajoute encore à leur noblesse, Saussure avait eu un obélisque de granit et Balmat un modeste médaillon sur la place de l'Église. Ne pourrait-on, par une œuvre du même genre ou seulement par une simple plaque de marbre sur la façade de l'ancien hôtel de l'Union, rappeler la mémoire d'Henriette d'Angeville?

La vallée reconnaissante doit-elle oublier ceux qui l'ont enrichie? Or ce n'est pas le grimpeur isolé, vivant bien souvent de ses modestes provisions, couchant quelquefois à la belle étoile, qui fait la fortune d'une localité. Il faut que la femme daigne y venir; sa présence nécessite la création d'hôtels confortables, ses instincts délicats et sa science de l'intérieur savent réclamer et enseigner au besoin la propreté et un certain luxe. Puis souvent la famille tout entière la suit. Alors il faut établir des moyens de transport, pour faire cheminer les véhicules devenus nécessaires il faut ouvrir des routes... en un mot, c'est l'alpinisme féminin qui crée un centre. C'est pourquoi il nous paraît juste que, suivant l'expression du *Journal des Débats*,

« le nom d'Angeville soit désormais inscrit à côté de celui de Jacques Balmat et de Saussure ».

Ascension du Mont-Blanc par M^{lle} d'Angeville

(Tableau dressé par M^{lle} Paillon d'après les notes de la voyageuse.)

	DATES.	HORAIRE.	POULS.	THERMOMÈTRE MÉTÉOR.
Départ de Chamonix.	Lundi 3 sept.	6 h. —	64	»
Arrivée à Pierre-à-l'Echelle.	—	10 h. —	72	+ 4°
Arrivée aux Grands-Mulets.	—	2 h. soir	70 ²	+ 4°5 ³
Départ des Grands-Mulets.	Mardi 4 sept.	2 h. mat.	»	»
Petit-Plateau.	—	3 h. 45 matin	»	»
Grand-Plateau.	—	5 h. 45 —	»	—9°
Corridor.	—	—	136 ⁴	»
Pied du Mur de la Côte. .	—	9 h. 35 mat. ⁵	»	»
Sommet du Mont-Blanc. .	—	1 h. 25 soir ⁶	1087	—8°
Départ du sommet.	—	2 h. 20 —	»	»
Retour aux Grands-Mulets.	—	6 h. 20 —	»	»
Départ pour Chamonix. . .	Mercredi 5 —	6 h. matin	»	» ⁸

Observations.

1. Le pouls a toujours été pris après 20 minutes de repos, sauf à la montée du Corridor.
2. Pouls inégal.
3. Au soleil, + 24 : différence entre le soleil et l'ombre, 19°5.
4. Pouls pris pendant la marche, mal de montagne.
5. Marche lente, 354 marches taillées dans la glace vive.
6. Station sur le sommet, 55 minutes.
7. Etat physiologique normal.
8. En somme : montée des Grands-Mulets au sommet lente à cause des malaises; soit en onze heures 25 minutes; descente très rapide malgré l'état de la neige, soit en quatre heures.

MARY PAILLON,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon.)

AUTOUR DU LAC DE GÉRARDMER

(PAR M. CH. DE MEIXMORON DE DOMBASLE)

ui, tout simplement de courtes promenades sur le lac et dans ses environs immédiats, en bateau quelquefois, le plus souvent à pied, presque à plat, avec un pliant pour de fréquents repos. Mes grands confrères en alpinisme vosgien ont trop bien décrit les excursions à faire dans la montagne pour qu'il me puisse venir à la pensée de m'a-

venturer sur leurs brisées. Ils ont fait la moisson ; mon ambition n'est que de glaner après eux une petite gerbe.

Donc ces pages ne sont pas les récits d'un marcheur, mais les souvenirs d'un peintre depuis longtemps catalogué sous l'étiquette d'impressionniste, ce dont il est loin de se défendre, estimant que l'art ne peut être que l'expression des émotions vivement ressenties : elles seront, si on le veut encore, la paraphrase d'une campagne de quinze jours d'études et de croquis, sous la forme fami-

lière de notes au jour le jour, que je commence sans plus long préambule.

3 août 189.. — La pluie fouette les vitres du train à partir de Docelles. Arrêts interminables, sans encombrement de voyageurs, je vous assure, pour les motiver. Le long de la Vologne, les sifflements de la machine mugissent sous les échos humides, et sa vapeur se mêle aux nuées flottant dans les hauts sapins comme de grands lambeaux d'étoffe effilochée.

La gare, enfin. Nous sommes partis de Nancy à 5 heures du matin, par une aube grognonne, et il est 9 heures et demie : quatre heures et demie pour 125 kilomètres ! Je gagne par des chemins détrempés le chalet Oswald, de l'autre côté du pont sous lequel le lac se déverse dans la brève Jamagne. Habitation modeste, mais si bien située qu'on ne comprend guère comment un spéculateur n'a pas, depuis quelques années, songé à son emplacement pour une construction confortable ou un hôtel, sous l'aile tiède des Xettes et de la Haie-Griselle. En face de mes fenêtres, le lac presque en entier, par-dessus les bâtiments, assez laids d'ailleurs, du Sport nautique. Tout est gris sous la pluie, le ciel, l'eau et le Phény, dont on perçoit à peine la silhouette. Mais la montagne est féconde en surprises. Installons-nous.

Deux heures, trois heures, quatre heures ; la surprise se fait attendre, et je ne résiste plus au désir de prendre possession de mon petit domaine, fût-ce sous un parapluie. La route, rosée par le grès délavé, passe devant moi. Faut-il prendre à gauche ou à droite ? Autant à droite.

Je longe les murs du chalet Nœtinger, et mon souvenir, remontant à quelque trente ans en arrière, se reporte à l'époque où son propriétaire d'alors, Chanony, chantait en petits opuscules qu'il jetait à tous les vents les charmes de Gérardmer. Bien peu de curieux répondaient à ces ap-

pels. Le vieux dicton qui associait Gérardmer et Nancy parmi les seules beautés présentables de la Lorraine n'était plus qu'un écho des vieux âges. Au lieu des centaines de visiteurs qu'abrite aujourd'hui chaque salle à manger des hôtels qui se respectent, une douzaine de touristes se réunissaient chez le père Henry, au vieil hôtel de la Poste, tout petit et tout enfumé ; sur les versants des collines, quelques masures ne pouvaient faire pressentir les nombreuses villas qui devaient si vite les remplacer, et l'élégante flottille du lac ne consistait alors qu'en cinq ou six grossières barques de pêcheurs, aux rames lourdes. L'avouerai-je ? Ce n'est pas sans regret que je songe à ces temps déjà anciens, où le lac roulait ses flots sur ses rives solitaires, dans le grand silence et la paix profonde de la nature. Plus heureux que bien des prophètes dans le désert, Chanony devait avoir la satisfaction de voir ses chaleureuses objurgations entendues, et la mort l'a pris en pleine réalisation de ses rêves. Si je ne me trompe, aucun monument, aucune rue ne vient rappeler à ses compatriotes et faire connaître aux étrangers le nom de cet infatigable précurseur, qui fut pour Gérardmer ce que fut le sylvain Dénecourt pour la forêt de Fontainebleau : la plus vaste artère de la ville ou la promenade du Trexau devrait porter le nom de Chanony, et son buste devrait être érigé sur un monticule, regardant le lac, qui est bien un peu le sien.

Les barrières et les murs n'en finissent plus. Très modernes encore, ces clôtures qui empêchent l'accès du lac dont les vagues clapotent bruyamment sur leur bordure de rochers. Une pluie battante cingle presque horizontalement, mais un citadin est si heureux de ces premières heures de liberté et de grand air qu'il l'accueille sans broncher. Il vient cependant un moment où le courage le mieux trempé se lasse, lorsqu'il est trempé jusqu'à la saturation : c'est mon cas en arrivant sous le Droit du lac, où le vent et la pluie font rage.

Le soir amène la surprise. Je vois de mon balcon rustique le ciel se dégager ; au-dessus de la moraine, dans un pan de bleu presque noir, une étoile brille : je la salue comme un présage favorable. Plus de vent, pas d'autre bruit qu'un roulement de chariot sur la route lointaine de Rochesson. Je prépare mon bagage de paysagiste et mets mon réveil sur 3 heures et demie.

4 août. — Dès 4 heures, j'arpente l'allée du Trexau, à la recherche d'un site. Il fait doux. Le ciel est déjà d'un bleu cru, avec de grandes balayures de nuages immobiles. J'avais rêvé un réveil du jour tendre, des lointains perdus dans les vapeurs, une symphonie en bleuâtre, et je suis très désappointé de tomber sur une aurore nette et colorée, dans une gamme jaunâtre qui rapproche l'horizon en violant les lois classiques des perspectives matinales. Personne, à part un homme en blouse affalé sur un banc et me semblant dormir d'un sommeil lourd ; il serait certainement mieux dans son lit. Au bout du Trexau, je tourne dans tous les sens et finis par trouver un motif très acceptable : en avant, les marronniers au sombre feuillage, éloignant autant que l'atmosphère le permet les hauteurs des Xettes, où les fermes et les chalets s'étagent dans leurs fouillis de verdure. Sur l'eau flottent de légères vapeurs qui cachent le rivage. Dans un quart d'heure au plus, le soleil, qui s'annonce déjà par un flamboiement au-dessus de la Tête du Barrau, fera son apparition, juste le temps de mettre en place les grandes lignes de mon étude. Le voilà. Quelques flèches d'or sur les seigles et les maisons des hautes Xettes le signalent comme des fanfares, et en quelques minutes c'est un embrasement rosé de toute la montagne, coupé par les longues stries des ombres des arbres ; à mes pieds, le sable s'incendie, et entre ces deux lumières la promenade reste plongée dans une ombre violette. Et, tout à la rage de la première ébauche, je me prends à songer à ce Trexau, si étroit et si maigre. A cette

place, en face du lac, il fallait de grands espaces, bordés de six ou huit rangs de beaux arbres, et se ramifiant vers la ville par de vastes artères qui, en peu d'années, avec la fièvre de bâtisse qui sévit, auraient été bordées de maisons luxueuses. Comment les municipalités qui se sont succédé depuis trente ans à Gérardmer n'ont-elles pas pressenti et préparé l'avenir? C'est vers le lac que tous leurs efforts

devaient converger, pour le rendre accessible à tous par toutes les voies possibles, sentiers, chemins, routes, boulevards, sans parler du chemin de fer qui en est beaucoup trop loin. Au lieu de dépenser tant d'argent pour édifier à plusieurs centaines de mètres des hôtels, d'où l'on n'aperçoit un coin de lac que par les fenêtres des étages les plus élevés, c'est là qu'on les aurait bâtis, à cent mètres au plus du rivage¹.

1. Je suis heureux de constater que ce souhait a pris un commencement de réalisation. Depuis 1893, un bel hôtel, commandant et dominant le lac, a été élevé au milieu de la promenade de Trexau sur l'emplacement très favorable occupé par le chalet d'Alsace.

Précisément, des terrassiers arrivent et s'évertuent à souder au Trexau, par un raccord tortueux et à pente trop raide, la route qui mène à la gare. Ils auront beau faire, ce ne sera jamais qu'un expédient.

Il est à remarquer du reste que la grande majorité des sites ou des stations thermales adoptés par la vogue portent des traces ineffaçables de leur modeste origine et de l'humble période au milieu de laquelle la mode les a transformés. Il semblerait que ces verrues et ces inélegances sont une chance de succès de plus. Voyez le somptueux Deauville, se mourant d'anémie au milieu de ses larges rues et de ses palais, tandis que tout à côté les ruelles incommodes de Trouville regorgent de baigneurs.

Sept heures sonnent : les ombres se raccourcissent, les brumes trop rares s'évaporent, l'heure de peindre est passée.

C'est le moment d'aller demander au très aimable et très distingué docteur Greuell un soulagement aux rhumatismes des peintres d'après nature, dont il est la providence. Précisément, il est à son établissement hydrothérapique de l'hôtel de la Poste. Dix minutes après, me voilà installé dans la cabane en toile des bains de vapeur, d'où ma tête émerge seule, comme celle du décapité parlant, et conversant avec le docteur et avec le doucheur Auguste, si aimé des habitués de ce lieu de délices. On me met au courant des nouvelles : la saison s'annonce bien ; les hôtels regorgent ; des excursionnistes sont annoncés ; le préfet de Meurthe-et-Moselle a loué le chalet des Frènes ; Paul Bourget est installé ou attendu au chalet Cahen d'Anvers ; il y aura le 15 août une grande fête sur le lac, et autres bruits plus ou moins importants qui me font trouver ma cuisson moins dure.

Pas n'est besoin de longue réaction par ce soleil qui est devenu brûlant et ces chemins fantaisistes où aucune main secourable n'a planté le plus frêle ombrage.

Vers 10 heures, le vent souffle du fond du lac où d'énormes nuages amoncellent leurs volutes. « C'est tous les jours ainsi, me dit la bonne M^{me} Oswald ; il est rare que la journée finisse sans un orage. » En effet, toute l'après-midi se passe en roulements et en ondées. Un orage dans la montagne est toujours un spectacle intéressant, surtout quand on l'examine d'une chambre bien close. Je cherche à en noter l'aspect par quelques traits caractéristiques, où l'éclair a toujours le haut du pavé. Vous aurez beau entasser des nuées, les foncer jusqu'à l'encre, les trouser par des lueurs livides, confondre les éléments dans un savant chaos, jamais vous ne donnerez une sensation d'orage équivalente à celle d'un zigzag fulgurant, que le grand Poussin a placé si à propos dans son *Déluge*, Martinn dans son *Golgotha*, et que les modernes électriciens portent si fièrement sur leurs casquettes. En somme, pas commode à rajeunir, un orage dans les Vosges.

5 et 6 août. — Même temps. J'ai pu continuer mon tableau du matin, mais les journées sont maussades. Encore la pluie. Le baromètre cependant remonte beaucoup, et mes bons amis L... de W..., mes voisins de chalet, me prédisent une belle période.

7 août. — Ils avaient raison. Le spectacle du lac, par une matinée riante comme celle d'aujourd'hui, est délicieux depuis l'extrémité de la promenade qui touche au chalet Lenglet. Au fond, sous l'inévitable Phény, qui est le Fouji-Yama du pays, le chalet Kattendyke ; à gauche, l'élégante villa Monplaisir ; en avant, le rond-point de la jetée, l'estacade des bateaux et le Trexau avec deux ou trois de ses marronniers. Telle est la topographie de l'endroit. Mais ce que les mots rendront difficilement, c'est la limpidité de l'atmosphère à cette heure charmante, et les effluves bleus qui baignent à la fois la voûte du ciel, la nappe fuyante du lac et les monts hérissés de sapins ; du bleu, il y en a partout, comme si un tamis géant en versait sur les

choses en poussière infiniment délicate. Comment résister à cette séduction et ne pas installer au plus vite son cheval sur ce tertre de gazon, qui semble verdier là exprès pour les peintres !

Autant s'asseoir sur un guépier. C'est là précisément le grand passage de la ville vers le lac, où tous les étrangers semblent s'être donné rendez-vous, débouchant de tous les sentiers, par un, par deux, par familles entières, en file indienne, puis dans la masse compacte d'une armée en marche. Et tous, vous m'entendez, tous font le tour du malheureux artiste en mal de tableau, plus ou moins discrets, plus ou moins loquaces, plus ou moins indulgents, mais tenant à voir de tout près son esquisse encore informe. Gérardmer lui semble recéler une foule innombrable, car jusqu'à 11 heures l'exode continue. Le seul parti qu'il ait à prendre est de poursuivre résolument son travail, et de mettre à profit cette invasion pour jeter sur son ébauche quelques silhouettes de promeneurs, surtout de promeneuses, filant du côté des bains, ou montant en barque. Si encore ces modèles, dont beaucoup sont des plus séduisants, voulaient bien poser ! Mais ils passent comme des apparitions, et il faut noter absolument au vol leurs gracieuses silhouettes et le papillotement de leurs toilettes joyeuses : une vraie besogne d'impressionniste, de tachiste et même d'intentionniste.

8 août. — Quelle magicienne que la couleur ! Ce soir, en rentrant au logis par le Trexau, je tombe en arrêt devant un tableau admirable. Une femme, une des humbles étalagistes de la promenade, se tenait debout devant une des grandes caisses vertes où les bateliers rentrent leurs rames, et se profilait en violet foncé sur l'or du couchant. Ni grande, ni jeune, ni belle, ni bien mise, cette figure prenait, sous les morsures de l'Ouest fulgurant, qui affinait sa silhouette et gracilisait son cou et sa taille, les allures d'une statuette de Tanagra ; à sa droite, le tronc d'un mar-

ronnier montait dans l'air comme un fût de colonne grecque, et quelques palmes allongeaient dans la pourpre du soir leurs dentelures délicates comme des feuilles de laurier ; au fond, la moraine d'un lilas doux, barrant l'incendie du ciel et de l'eau. Cette exquise symphonie en deux tons me hantera toujours, mais elle est de celles qu'un modeste pipeau de paysagiste ne peut aborder. Elle revient au peintre Besnard, qui avait traité au dernier Salon du Champ-de-Mars un sujet dans les mêmes données d'harmonie : une fillette marchant à pas pressés sur un monticule et se détachant sur des nuages ensanglantés par les derniers feux du soleil.

9 août. — Lorsqu'on parcourt une carte un peu détaillée du pays, grand régal pour les amis de *lieux-dits*, toujours si savoureux et si pittoresques, que de gouttes ! Il y a une Pari-Goutte, une Froide-Goutte, une Grande-Goutte, une Noire-Goutte, une Creuse-Goutte, une Goutte du Chat, puis des Gouttes Blanche, du Tour, Logelot, jusqu'à une Goutte aux Fromages, ce qui, je l'espère, ne veut pas dire que les fermiers qui s'en abreuvent en mettent dans leur lait. Tous ces vocables font penser à de minces filets d'eau glacée, filtrant de la pente d'un rocher parmi les mousses, bruissant en frôlant les cailloux que leur caresse continue à polir, et arrivant par d'invisibles méandres grossir le ruisseau qui tombe dans le lac.

Mais ces gouttes, si délicieuses dans l'intimité de la montagne, sous l'ombre fraîche des sapins, cessent d'être poétiques, et surtout agréables, quand on se trouve pris dans leurs lacis et patageant jusqu'à la cheville dans leur onde crue. C'est ce qui vient de m'arriver pour avoir voulu contourner le fond du lac par un petit chemin fort engageant, qui bientôt m'a conduit dans une véritable tourbière toute détremnée. Force m'a été de regagner la route comme j'ai pu. Heureusement un peu plus loin une voie large, carrossable même, va me permettre de réaliser mon

projet sans un trop long détour : un écriteau, placé à son entrée, y a certainement été planté par une main amie, par un de mes confrères du Club Alpin, pour inviter les touristes à le prendre. Mais lorsque mes yeux de myope peuvent y lire son inscription, je constate qu'elle n'est qu'une vulgaire défense de passer, comme les bords du lac en recèlent en si grand nombre. Bientôt, si l'on n'y prend garde, il ne sera plus possible à un promeneur d'aller s'asseoir au bord de l'eau, sauf dans les endroits fan-geux.

Ma mésaventure est bonne à quelque chose, car elle me décide à poursuivre ma promenade dans la moraine, dont je m'étais toujours défilé, la croyant monotone et aride. Mais elle est charmante, cette moraine, accidentée, pittoresque, habitée, sillonnée de ravins profonds où jasant des ruisseaux, et tout égayée par les grands lacs de toiles qui blanchissent sur le velours des prés. Et il y en a comme cela pendant des kilomètres ; on irait jusqu'au Tholy sans se lasser. Mais le temps s'écoule, et, arrivé à l'École du Beillard, je me décide à rebrousser chemin et à revenir par la maison forestière des Petites-Royes. Ça et là les énormes rocs tombés de la chaîne centrale des Vosges — pour le plaisir des touristes, puisqu'ils ont donné naissance au lac — saillent du sol comme des assises géantes. Toujours des eaux courantes se précipitant vers la Cleurie.

Repos au pied de la cascade de Mérelle, au milieu des brimbelliers tout couverts de leurs baies violettes. Ne trouvez-vous pas qu'il y a des jours, tout au moins des heures, où ces intérieurs de grandes sapinières attristent, et font songer invinciblement aux grands désabusés de la vie, qui trouvaient dans les plaintes du vent, dans le fracas des eaux, dans les trous fermés d'ombre des sous-bois, des aliments nouveaux à leur mélancolie ? Tous ont aimé les solitudes des forêts, Saint-Preux celles des pentes abruptes de Meillerie, René les mystérieux asiles du Nouveau

Monde, Obermann les farouches replis du Valais, Julien Sorel les hêtrées escarpées du Jura, Grangeneuve les châtaigneraies silencieuses du Périgord. Tous y sont venus chercher l'oubli de la foule, et s'y renforcer dans leur mépris des mesquineries humaines. Montons, prenons les sentiers les plus ardu pour arriver plus vite au grand jour, à cette chaume bien dénudée cependant, mais où l'on respire à la vue de cet espace sans limites, de ces horizons bleus, de ce ciel embrasé de la chaude lumière du soir, et de cette perle du petit lac serti dans sa ceinture de maisons. De grands courants violâtres le parcourent, une voile blanche s'y balance et de joyeux appels montent jusqu'à moi. Du soleil, de la vie, enfin !

10 août. — La matinée est brûlante. Je grille sous mon parasol et me décide à plier bagage, pour chercher sur le lac un peu de fraîcheur. Une barque du Sport nautique me conduit au pied du Phény — toujours — assoupi dans l'ombre ; de grands rochers, à moitié dans l'eau, forment de petites anses où l'on est à merveille. C'est un des coins délicieux du lac, et je comprends qu'en dépit de sa distance de la ville un Nancéien, M. de Carcy, l'ait choisi entre tous pour y construire un chalet dont j'aperçois les toits à trois ou quatre cents mètres. Et, ma pensée se reprenant à vagabonder à trente ans en arrière, je me revois assis précisément sur le petit promontoire où le chalet s'est édifié depuis, et peignant, car ma maladie est ancienne, l'aspect du lac sur un mince carton. La solitude était absolue dans cette région, où l'on arrivait par un méchant chemin desservant une mesure en apparence abandonnée. Je revois comme si c'était hier cette après-midi de septembre, tout embrumée. Sur la rive, de grands roseaux filant jusqu'à l'estuaire du ruisseau de Ramberchamp ; à droite, vague déjà, le Ketté, et, bien loin tout au fond, noyés dans le gris, quelques maisons et les sommets qui descendent sur le lac de Longemer. Rien d'humain à part ce bout

de métairie, pas une barque, aucun promeneur, nulle voiture. Il semblait que cet état de nature, qui durait depuis des siècles, dût rester immuable, et d'un coup de baguette la civilisation est tombée sur lui comme un aérolithe. C'est par cette extrémité du lac qu'elle a commencé. J'ai cité Chanony comme un de ses précurseurs : à son nom il faut, en toute justice, ajouter celui de M. de Carcy, dont l'influence a été énorme dans le mouvement qui s'est produit à son exemple vers Gérardmer. Que de fois je l'ai entendu vanter les charmes du lac, presser son interlocuteur d'y acheter un terrain et de s'y installer ! Encore un initiateur dont la gratitude de la commune devrait honorer la mémoire en donnant son nom à une des principales rues de Gérardmer. Mais qui y songe, à cette époque de fièvre où l'on vit au jour le jour et où personne n'a le temps d'être reconnaissant !

11 août. — Dès 8 heures du matin, grand vent du Sud-Ouest, qui met le lac hors de lui. Ses vagues se précipitent avec rage contre la jetée : elles se donnent même des airs de vraies vagues en se couronnant de franges d'écume. L'aspect du lac est bleu très foncé, comme celui de la Méditerranée par le mistral. Très bleus aussi le Phény et son voisin le Haut-Poirot. Beaucoup de promeneurs, de baigneurs, de barques quittant le Sport ou y rentrant. Deux yoles à quatre rameurs font assaut de vitesse ; dans l'anse du pont de la Jamagne, un jeune homme en maillot s'acharne à remonter sur une périssoire, qui s'obstine à se retourner et à le plonger dans l'onde tiède. Au-dessus des Reins-derrrière-le-lac, d'énormes nuages, colorés en jaune rouge par l'astre ardent, montent comme des fumées d'artillerie colossale dans une voûte indigo. Il semble que toute la colonie de Gérardmer se hâte de profiter de cette matinée brillante, dans la crainte d'un changement de temps que tout présage, le baromètre de M^{me} Oswald lui-même : jusqu'à midi c'est un chassé-croisé perpétuel sur ce bout

du lac, si bien indiqué pour un grand hôtel, avec la Jama-gne comme limite.

La probabilité d'un orage et de ses conséquences me décide à m'installer à 2 heures dans l'enclos qui borde le lac en face du chalet Nœtinger, dont l'aimable intervention de M. le vicomte de W... m'a ouvert l'accès. J'ai vu de cêt endroit un effet de lumière sur l'eau qui me hante. C'est bien

le même. Juste en face du Phény, entre les aunes, le soleil se reflète sur l'onde avec un éclat qui par cette après-midi brûlante est aveuglant : c'est de l'argent en fusion, mais en fusion ondulée, comme si le métal s'écoulait à flots pressés du haut-fourneau de la montagne. Le vent, de plus en plus violent, multiplie jusqu'au rivage, au travers des rochers, les papillotements de cette coulée, rendus plus éclatants par les bleus violets de la terre et du ciel, et tellement perçants qu'ils assombrissent les traînées de soleil sur le pré. L'effet est très piquant, très particulier,

de ceux dont on dit que si on les voyait en peinture on ne les croirait pas vrais : raison de plus pour qu'on les essaie ; la peinture n'est pas faite pour nous montrer ce que nous voyons tous les jours, mais pour nous élever au-dessus du banal en nous donnant l'idée et le goût du rare, du précieux, des beautés qui échappent à l'attention vulgaire.

Les nuages envahissants obscurcissent le soleil : l'argent s'éteint et n'est plus qu'un étain livide.

12 août. — Décidément l'année est orageuse : grondements de tonnerre toute la nuit et ce matin pluie fine. Bonne occasion pour utiliser l'auvent de mon balcon et pour y peindre un lac gris. Mon vieil ami le Phény est coupé par un grand nuage qui lui donne un air de Pilate ; l'eau, pailletée par le choc des gouttes, est agitée par de petits frissons qui en font une moire de couleur acier. Un baigneur intrépide pique des têtes du tremplin des bains, dont les toits monotones sont rompus depuis mon observatoire par le feuillage élégant d'un frêne au bord de la route. Une barque en fer, amarrée à la palissade des bains, décrit des demi-cercles dans un va-et-vient continu, comme une bête à l'attache qui s'ennuierait. Et cependant cette pluie rafraîchissante n'est pas ennuyeuse : elle lave la poussière de ces jours torrides et fait voir le pays sous un autre aspect, nuancé de toutes les délicatesses des gris les plus tendres et les plus fins.

14 août. — Elle a duré un peu longtemps, par exemple, au grand émoi des organisateurs de la fête nautique, fixée à demain. Mais le ciel se dégage et un vent frais, très frais même, nous vient de la Vologne.

15 août. — Temps clair depuis le matin, avec température un peu crue. Il a gelé sur les hauteurs de la Haie-Griselle, me dit M. C..., avocat à Nancy, qui y a un chalet. Le soleil a vite raison de cette sournoise offensive des frimas, et l'après-midi est superbe. J'en profite pour une promenade sur les hauteurs des Xettes, que j'ai peintes si souvent.

Départ par le chemin des Fourmis, et retour par le Haut de Chenezelle et la Haie-Griselle. Que d'habitations abritées de la bise et regardant le magnifique panorama du lac et de la vallée de la Jamagne ! Des groupes nombreux me dépassent, se rendant aux rochers du Grand-Kerné ou à la Glacière du Kartoff.

Près du chalet Lung, des indigènes de quinze à vingt ans jouent aux boules pour charmer les loisirs de ce jour de fête, mais avec un tel accompagnement de jurons et de mots grossiers, que je me sauve, laissant ces jeunes montagnards à leur vocabulaire de faubourgs urbains. Nous voilà loin des raffinements de langage des villageois des *Dragons de Villars*, que je voyais exécutés l'autre soir — pas trop mal — au théâtre de Gérardmer.

On s'agite sur les bords du lac pour la fête du soir. Deux grands bateaux plats, chargés de « brandes, » gagnent lentement le large.

A mesure que l'on monte, une nouvelle nature s'élève, un Gérardmer inconnu qui semble pousser de l'horizon : bouquets de bois tout neufs, enclos et chalets ignorés, sentiers piquant vers les hauteurs. Les sifflets des locomotives jettent leurs notes aiguës dans le silence.

Le temps s'écoule vite dans ces flâneries au hasard : 7 heures déjà. Le soleil vient de s'abîmer dans les cimes du Rougimont. C'est l'heure de Cazin, comme disent les peintres, ou celle du second rayon, pour parler un langage scientifique. L'Occident embrasé projette à l'Est, sur le vaste cirque, des lueurs de braise ; puis l'ardeur cuivrée des reflets s'attendrit, des gris bleus se glissent dans les ombres, et le ciel passe du corindon à l'opale ; dix minutes après, un nouvel écran s'interpose entre le ciel et la terre, et cendre la campagne d'une fine poussière. Je trouve dans mes notes l'indication des tons les plus doux et les plus rompus de la palette pour rendre ce dernier moment, le plus exquis mais le plus fugace de tous, bleu pervenche, argent

oxydé, rose mourant, blond albinos, tout ce qui se peut rêver de plus fin dans les gammes des couleurs passées et noyées de gris.

Quand j'arrive au bas de la montagne, on est entre chien et loup. Vers 8 heures, la foule s'amasse le long du Trexau : elle arrive à flots pressés des quatre points du lac, dévalant de tous les sentiers, et parcourt la promenade, bientôt bondée jusqu'à la pléthore. Les barques, toutes flamboyantes de lanternes de couleur, se croisent de plus en plus pressées ; des musiques se mêlent aux cris des curieux et des rameurs ; au loin, les bruyères des bateaux s'allument et lancent dans l'air deux colonnes claires qui dépassent les plus hauts sommets. Cette fête est vraiment très réussie. Puis tout s'éteint peu à peu, et chacun songe à régagner son domicile, les yeux un peu éblouis et les oreilles un peu étourdies. La nuit, une limpide nuit d'août, reprend ses droits, et l'éternel scintillement des étoiles continue sur un mode mineur l'illumination terrestre.

16 août. — Il faut songer au départ, déjà, et donner le dernier coup aux études en train. Cette perspective de malles à faire et d'embarquement pour une autre région teinte toujours de mélancolie mes derniers séjours. On sait où l'on est ; que trouvera-t-on où l'on va ? Et puis ces transports en wagon, sur les petites lignes, avec d'inutiles transbordements et des lenteurs ridicules, sont vraiment odieux ; on se prend à regretter les bonnes vieilles pataches, où l'on était si mal, où l'on marchait si lentement, mais qui vous laissaient tant de fantaisie et d'imprévu et en somme vous menaient toujours au but.

A un dernier Salon de Paris était exposé un paysage de Skresdvig, peintre norvégien ; il représentait un grand lac ou un fjord scandinave : au fond, une haute montagne coupée à moitié par le cadre, et ne laissant voir du ciel que son reflet dans l'eau clapotante ; en avant, un bateau ramenant au rivage trois personnages en habits de fête, dont

l'un, accroupi, jouait de l'accordéon. Je viens de voir un tableau analogue, mais analogue d'une manière surprenante, en me rendant à la vallée de Ramberchamp, tout contre le joli chalet de Sault, habité par la grande artiste qui s'est fait un nom illustre dans les arts sous la signature d'Henriette Browne. A part, bien entendu, les proportions, ici très modestes ; sauf le bateau, remplacé par une barquette où deux promeneurs rament sans instruments de musique, c'est la même donnée, le même report de montagne dans l'eau profonde, les mêmes frissonnements d'ombres grandissant le mirage et traçant de grands serpents dans le reflet verdâtre du ciel.

J'admire en passant le petit parapet rustique du petit pont de Ramberchamp, dont le dessin rappelle, avec plus d'élégance encore, celui des charmantes barrières qui enclosent presque tous les chalets de Gérardmer. C'est au goût si distingué de M. de Carcy qu'est due l'introduction, bientôt suivie d'une adoption générale, de ces clôtures si jolies, qu'on ne connaît guère ailleurs et qui ont été une révélation dans un petit vallon de Bourgogne où un croquis de M. le vicomte de W... m'a permis de les introniser. Voyez, je vous en prie, celle du pont de Ramberchamp. J'en voudrais de semblables partout où des murs ne sont pas nécessaires, autour des vergers et des potagers, et surtout le long de nos voies ferrées, au lieu de ces affreuses palissades en échelas qui sentent non seulement l'économie, mais le dédain utilitaire de toute élégance.

C'est du Japon que nous viennent ces barrières modèles. Ne les croyez pas compliquées : rien de plus simple en apparence que leur schéma, dérivant entièrement de lignes droites croisées. Mais où l'Européen aurait abusé des rectangles, l'exquis décorateur qu'est le Japonais en a esquivé la monotonie par des suppressions de traverses si heureuses qu'il a donné à l'ensemble un aspect des plus gracieux, dont nos rustiqueurs les plus accrédités ne sau-

raient approcher avec leurs conceptions souvent biscornues. A Gérardmer, pépinière de résineux, ces barrières sont établies en troncs de sapin qu'on goudronne ; mais tous les bois sont bons pour elles, et, au point de vue de la forme des pièces, je ne sais si je ne les préfère pas équarries.

Il n'y a que les peuples de l'Orient, les Japonais, les Chinois, les Arabes, les Indiens, les Persans, pour agencer les lignes avec tant d'harmonie. Il semble que le far-niente de ces climats brûlants soit nécessaire à ces créations, nées de contemplations patientes aux heures de rêve, dans la pénombre des étroites ruelles et l'alanguissement de l'opium ou du haschich.

Le ruisseau de Ramberchamp, grossi par les dernières pluies, roule des flots tumultueux. Près de l'Écho, voici un des endroits où le regretté Devilly aimait à peindre les poétiques dessous de bois, jonchés de roches moussues, qui sont la caractéristique des forêts vosgiennes.

Il est 5 heures : je vais dire adieu, par une dernière douche, à l'établissement du docteur Greuell. Il y a foule ; les jets sifflent, l'eau clapote dans les piscines, les portes claquent, les peignoirs blancs glissent dans les corridors, et le bon Auguste se multiplie.

Le soir, promenade en bande dans les principaux hôtels. Au salon de la Poste, on danse. A l'hôtel Cholé, une cinquantaine d'auditeurs écoutent, et nous avec eux, les dernières scènes de l'amusante comédie de Labiche, *la Poudre aux yeux*, très bien lue par M. Deutsch, professeur d'un lycée de Paris et frère du rédacteur des *Débats*. Puis l'appel du piano entraîne la jeunesse, stimulée par l'exemple de M^{me} Cholé, qui va la première au feu. Les danses se succèdent, plusieurs jouées par notre éminente virtuose nancéienne, M^{lle} Louisa Collin. Ces petites fêtes quotidiennes sont d'ailleurs assez courtes, car à 11 heures chacun est rentré chez soi.

17 août. — Avant-veille du départ. Je me laisse séduire par d'aimables instances et me décide à abandonner mes pinceaux pour deux excursions : aujourd'hui à la Bresse, demain aux lacs de Longemer et de Retourner. Vers midi, nous montons à dix, parents et amis, dans un grand break que je soupçonne d'avoir été corbillard dans sa jeunesse, tant il est de forme longue et mélancolique. Mais il nous conduit assez allégrement jusqu'au col de Grosse-Pierre, dont la vue plongeante sur la Bresse est inoubliable. Devant nous, une mer moutonneuse de croupes austères ; à droite, le Moutier des Fées et le massif du Haut du Roc, parsemé des blocs erratiques dont le savant docteur Bleicher a si bien étudié le mystérieux apport. Dans le ciel roulent de gros nuages, entre lesquels le soleil darde ses embrasements sur quelques points de ce paysage d'une désolation grandiose, qui rappelle, m'assure-t-on, l'aspect de Jérusalem, depuis la dernière colline qui l'enserre. Au sortir des rives aimables du lac, de la route ombreuse que nous venons de suivre, le contraste est de ceux qui s'imposent et restent dans la mémoire en traits burinés. On voudrait prolonger la surprise saisissante de cette vision, mais la course est longue, le temps n'est pas sûr et le lac des Corbeaux nous appelle ; un chemin ardu, partant de la Petite-Vologne, y mène en une heure notre caravane.

Encore un souvenir qui durera longtemps que celui de ce petit coin d'eau, verdi par les reflets des sapins et des hêtres, perdu dans les replis de la montagne, offrant sa paix et sa fraîcheur à qui veut bien venir jusqu'à lui, et retombant à sa solitude et à son silence. Nous en commençons le tour à petits pas, mais notre ami L... de W..., arbitre impitoyable de nos destinées, nous exhorte à nous hâter. Quel dommage ! Nous descendons en contournant la Roche des Bochaux par un sentier abrupt, qui cotoie un perpétuel abîme.

Mauvaise rencontre à mi-chemin : la pluie, qui ne nous quittera guère de la soirée, avec accompagnement d'éclairs et de roulements de tonnerre, et donnera à notre retour un caractère pittoresque dont nous nous serions bien passés, d'autant plus que le conducteur de notre char funéraire avait oublié, non d'éclairer sa lanterne, mais d'en apporter une. Enfin nous rentrons sains et saufs au pays, où on nous croyait foudroyés ou abîmés dans quelque précipice. Mais quelle bonne journée !

18 août. — Nous partons en voiture pour Retourner par la rive droite du lac de Longemer et revenons à pied par la rive gauche. Ces Vosges sont vraiment admirables de variété et d'imprévu. Le touriste, l'historien, le philosophe, le botaniste, le peintre, chacun y trouve en surabondance pâture à sa passion.

Je viens de parler du philosophe. Quel monde de réflexions pour lui que la comparaison de l'immutabilité de cette nature avec la succession fugitive des générations qui l'ont habitée ! Le poète l'a dit :

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

Les vieux Belges, les Romains, les farouches conquérants de la Germanie, les rois, les empereurs, les ducs, ont passé. Quelques restes de monuments évoquent l'ère druidique ; une pierre rappelle que le grand Charlemagne est venu dans ces lieux chasser le bœuf sauvage, qui a donné son nom aux Vosges ; des débris d'une tour dans un cimetière sont tout ce qui reste ici de Gérard, le premier duc héréditaire de Lorraine ; un squelette entouré d'une chaînette, exhumé il y a cinquante ans, a fait songer à un seul habitant des rives de Longemer, l'anachorète Bilon ; des maisons se sont édifiées pour être dévastées et brûlées par des armées en collision ; les fléaux dévastateurs, la peste, la famine, le carnage, se sont appesantis sur la contrée et en

ont décimé les habitants. Seule, la nature est restée la même. Avec un peu d'illusion on se figurerait être transporté à plus de mille ans en arrière, sur ces bords de Longemer et de Retournermer, ou le long de la Vologne mugissante. Ce sont les mêmes sapins altiers, les mêmes murmures sous bois, les mêmes fleurettes perçant les mousses, les mêmes sommets escaladant l'azur, les mêmes eaux endormies dans les anses ou chantant sur les pierres. L'œuvre du Créateur est toujours là, vivace dans sa pérennité, reposante, pacifique, consolante, et plus admirable aujourd'hui que jamais sous les tièdes effluves et les lueurs dorées de cette belle journée finissante.

18 août. — C'est la dernière. Un coup de sifflet, quelques panaches de fumée, une vision des hautes sapinières de la Vologne, et me voici bien loin de Gérardmer. Mais j'en emporte le souvenir au plus profond de moi-même, comme celui d'un ami qu'on désire toujours revoir.

CH. DE MEIXMORON DE DOMBASLE,

Membre du Club Alpin Français
(Section Vosgienne).



VI

RELATION INÉDITE

D'UN

VOYAGE AUX GLACIÈRES DE SAVOIE

FAIT EN 1762

(PAR UN VOYAGEUR FRANÇAIS, LOUIS-ALEXANDRE,
DUC DE LA ROCHEFOUCAULD D'ENVILLE)

AVANT-PROPOS

Le Mont-Blanc est définitivement conquis par l'installation à son sommet de deux observatoires permanents, et, bientôt, le sifflet de la locomotive va faire résonner les échos de la principale vallée d'accès par laquelle on peut ascendre le géant des Alpes et de l'ancien monde¹.

Cette vallée de Chamonix, devenue classique dans la littérature alpestre après les voyages de Windham et de Martel (1741 et 1742), cette route suivie pour se rendre aux glaciers de Savoie et dont Genève était « en quelque sorte le portique » ont toujours éveillé l'attention de ceux qui ont étudié l'histoire de ce mouvement, vieux d'un siècle et demi, qui porte les hommes vers les beautés et même les dangers de la montagne.

C'est surtout de 1780 à 1790 que, suivant Lalande², le

1. La construction de la voie ferrée entre Cluses et le Fayet est décidée; ensuite la ligne sera prolongée jusqu'à Chamonix : il semble que la locomotion électrique sera employée dans cette dernière partie du trajet.

2. JÉRÔME LALANDE, astronome, *Voyage au Mont-Blanc*. Magasin encyclopédique, 1796, t. IV, p. 433.

voyage aux Glacières était « très à la mode ». L'affluence des curieux était extrême; on voyait arriver à Chamonix jusqu'à trente voyageurs par jour durant les deux mois où la région était praticable.

Un voyageur anglais, John Moore, caractérise ainsi cette vague extraordinaire :

« Tout ce que j'avais ouï raconter des Glacières avait excité ma curiosité, tandis que l'air de supériorité que se donnaient quelques-uns de ceux qui avaient fait ce voyage si vanté piquait journellement ma vanité. A peine pouvait-on citer un fait singulier ou curieux sans que quelqu'un de ces gens-là ne vous dit d'un air méprisant : « Mon cher Monsieur, cela est fort bien; mais, croyez-moi, tout cela comparé aux Glacières est bien peu de chose ¹. »

Nous avons pensé qu'il y aurait quelque intérêt à publier la relation inédite d'un Français, précurseur de ces excursions en montagne qui ont inspiré la création des Clubs Alpins.

L'*Annuaire* du Club Alpin Français, à côté des courses récentes, des ascensions nouvelles, a fait une place au passé, au rétrospectif, en insérant : le *Précis d'un voyage à la Bérarde en Oisans*, en 1786, par le botaniste D. Villars ²; la *Relation d'un voyage au Mont-Cenis* fait en 1787, par Pison du Galland ³. Notre collègue M. Pierre Puiseux nous a raconté *l'histoire du Mont-Rose avant 1855* ⁴, et dans le même *Annuaire* de 1891 M. le docteur Le Pileur nous a parlé d'une *Tentative de mensuration du mouvement des glaciers* faite en 1772 dans cette vallée de Chamonix où nous allons pénétrer, à la suite de l'un de nos compatriotes qui, dix ans plus tôt, en 1762, entreprit le voyage aux fameuses glacières, « qu'aucun Français n'avait encore tenté ».

Quoi qu'en dise notre auteur, la vallée avait été déjà parcourue par d'autres Français : ecclésiastiques, fonctionnaires ou soldats.

Il semble bien, d'après M. Th. Dufour, que le controversiste français Jacques Fodéré ait donné une description, rédigée des 1587-1588, des glacières du Faucigny, sans qu'elles soient nommées en toutes lettres ⁵.

1. *Lettres d'un voyageur anglais sur la France, la Suisse et l'Allemagne*, trad. H. Rieu, Genève, 1781, in-8.

2. *Annuaire du C. A. F.*, 1886, p. 633.

3. *Annuaire du C. A. F.*, 1889, p. 351.

4. *Annuaire du C. A. F.*, 1891, p. 117.

5. *Narration historique et topographique des couvens de l'ordre Saint-François et monastères Sainte-Claire érigés en la province an-*

Dans les œuvres de René Le Pays, on trouve une très curieuse lettre que l'auteur écrivait de « Chamony en Fossigny », le 16 mai 1669, à une dame qu'il compare aux glaciers dont il se trouve entouré¹. Ce poète, dont Boileau parle dans son *Repas ridicule* comme d'un « bouffon plaisant » mais pourtant « écrivain estimé chez les provinciaux », était un excellent fonctionnaire, un administrateur de talent qui ne dut pas remonter la vallée de Chamonix, « ce pais affreux, dit-il, dont je suis résolu de me tirer le plutôt que je pourray », pour le plaisir de voir les montagnes de glace, dont il donne cependant une poétique description. Ce directeur des gabelles du Dauphiné, en résidence à Grenoble, fut plutôt chargé, croyons-nous, par le duc de Savoie Charles-Emmanuel II, d'une mission, d'une enquête dans cette partie de ses États, car l'année suivante, en 1670, le duc nomma Le Pays chevalier de son ordre de Saint-Maurice.

Le savant français Firmin Abauzit (1679-1767), qui, jeune encore, fut obligé de quitter la France à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, visita les glaciers de Savoie et en fit une carte².

Dans l'ordre chronologique se placent ici la relation des Anglais Windham et Pococke (1741) et celle du Genevois Martel (1742)³.

Un Français, le marquis de Maugiron, brigadier des armées du roi, visita les glaciers du Faucigny avant 1750. Dans une assemblée publique de la Société royale de Lyon, tenue le 2 décembre 1750⁴, fut lu un extrait d'un *Mémoire* de M. de Maugiron, membre de cette société, sur quelques découvertes faites dans la Suisse et dans le Valais. L'auteur y avait consigné

ciennement appelée de Bourgogne à présent de Saint-Bonaventure, par le R. P. JACQUES FODÉRÉ, Lyon, 1619, pages 297-298.

1. *Les Nouvelles Œuvres de Monsieur Le Pays*, Amsterdam, 1674, 2^{me} partie, p. 124. Cette lettre de Le Pays a été publiée par M. Ch. Durier dans l'*Annuaire* de 1890, p. 27.

2. *Œuvres diverses de M. Abauzit*, Londres, 1770, t. I^{er}, p. xv. Abauzit fut reçu bourgeois de Genève en 1727, et il resta bibliothécaire de cette ville pendant un demi-siècle. Ce fut le seul homme vivant dont J.-J. Rousseau ait fait l'éloge.

3. *William Windham et Pierre Martel. Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix (1741-1742)*. Texte original publié pour la première fois par THÉOPHILE DUFOUR, Genève, 1879.

4. *La Nouvelle Bigarrure*, La Haye, 1753, t. II, p. 49, n^o 7.

« de curieuses remarques sur les montagnes appelées les Glacières, en particulier sur celles du Faucigny, dont le circuit est de plus de dix lieues, sur ces amas énormes de glaces et de neiges qui depuis un temps immémorial résistent à l'action du soleil. Les bornes prescrites à un extrait, ajoute le présentateur, obligent à renvoyer à la lecture du Mémoire tous ceux qui souhaiteront de tout ceci une plus ample explication. » Ce mémoire est-il perdu? Nous avons consulté l'*Histoire de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, par J.-B. Dumas. Ce document n'est pas au nombre des manuscrits conservés dans les archives de cette société.

Notre relation de 1762 se place ici; mais il faut aller ensuite jusqu'en 1790 pour trouver une autre relation française aussi complète que celle que nous publions, ou que celles de 1741 et de 1742.

Le chevalier de Kéralio, traducteur de l'*Histoire naturelle des glacières de la Suisse*, de Grüner¹, fait un voyage dans la vallée, sans la décrire.

Il existe une relation assez détaillée d'un voyage aux glacières en 1776 par un ancien capitaine d'infanterie « au service de France »². D'après les Anonymes de Barbier, il se nommait de La Roque; mais était-il Français?

H. Besson, l'auteur de l'Introduction intitulée : *Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse*, qui accompagne les *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques... de la Suisse* (par J.-B. de Laborde et F.-A. de Zurlauben, Paris, 1777-1788, in-folio), visita en 1777 les glaciers des Alpes du Faucigny, sans nous laisser un récit de son voyage.

Ramond de Carbonnières, l'explorateur des Pyrénées, parcourut les glacières en 1780, et fit paraître en 1782 la traduction des *Lettres de William Coxe*³. « Il a seulement, dit-il, l'intention de terminer le tableau, non de raconter son voyage. »

L'un des auteurs des *Tableaux pittoresques de la Suisse*, J.-B. de Laborde, premier valet de chambre de Louis XV, ban-

1. Paris, 1770, in-4.

2. *Voyage d'un amateur des arts en Flandre..., en Savoie, en Italie et en Suisse pendant les années 1775, 76, 77, 78*, par M. de la R***, écuyer, ancien capitaine d'infanterie au service de France, 4 volumes, Amsterdam, 1783.

3. *Lettres de William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique civil et naturel de la Suisse*, Paris, 1782, in-8.

quier de la cour, fermier général, créateur du quartier neuf de la Chaussée-d'Antin, guillotiné en 1794, entreprit en 1781 le voyage des glaciers, mais en pénétrant dans la vallée par Martigny. Il pourrait faire, dit-il, une « magnifique description et même incroyable de tout ce qu'il a vu dans les deux journées qu'il passa dans la vallée; mais il renvoie à la relation de M. de Bourrit et à celles de M. Coxe et de son ingénieux traducteur (Ramond), enfin à celles de M. Moore et des autres voyageurs qui ont parcouru les glaciers du Faucigny¹ ».

Comme nous l'avons dit, c'est en 1790 que nous trouvons le premier récit complet d'un voyage dans la vallée fait par un Français. Le récit de ce voyageur, Victor Augerd, n'a été publié qu'en 1886 par son petit-fils².

La relation de 1762 que nous mettons au jour ajoutera certainement à l'histoire de la pénétration dans la vallée de Chamonix³.

Quel était le voyageur qui se disait le premier Français ayant tenté ce voyage, « honteux que ces montagnes de Savoie qui sont si près de sa patrie n'y fussent pas encore connues » ?

Si nous en croyons J.-B. de Laborde, dont nous avons déjà parlé, il faudrait « que tout voyageur, avant que d'entrer dans les détails de son voyage, commençât par donner une petite notice de sa naissance, de son éducation, de ses goûts, de sa santé, de sa fortune, de son caractère, des principaux événements de sa vie, afin que l'on pût juger s'il est en état de voir et de sentir, s'il n'a pas de l'humeur contre le genre humain, des préjugés contre les nations qui ne sont pas la sienne; s'il est naturel, vrai; de quelle manière il voyage, si c'est à pied, à cheval, en voiture, seul ou en compagnie, si son but est d'écrire

1. *Lettres sur la Suisse*, adressées à Madame de M*** par un voyageur français en 1781, Genève, 1783, in-8.

2. *Une excursion à Chamouny* [VICTOR AUGERD], Bourg, 1886. On y a joint une lettre de M^{lle} d'Angeville racontant son ascension au Mont-Blanc (1838).

3. Voir pour l'historique et la bibliographie : *Le Mont-Blanc*, par CHARLES DURIER, Paris, 1877, in-8, et les éditions suivantes in-12. — *William Windham et Pierre Martel. Relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamonix (1741-1742)*, par TH. DUFOUR, Genève, 1879. — *Swiss Travel and Swiss Guide Books*, par W. A. B. Coolidge, Londres 1889.

simplement ce qu'il a vu, ou si ce n'est pas plutôt de vendre un roman¹. »

L'autobiographie nous manque; remplaçons-la par quelques notes sur le personnage, alors trop jeune pour avoir un passé, mais qui depuis a occupé une certaine situation dans la politique et dans le monde des savants et des économistes. L'auteur de la *Relation du voyage aux glaciers de Savoie* en 1762 est Louis-Alexandre de la Rochefoucauld, duc de la Roche-Guyon et de la Rochefoucauld d'Enville, né à Paris le 11 juillet 1743. Il descendait de l'auteur des *Maximes* par sa mère, la fameuse duchesse d'Enville, qui avait su attirer autour d'elle, dans son hôtel de Paris et dans son château de la Roche-Guyon, la société la plus choisie et la plus savante de la seconde moitié du xviii^e siècle. On y rencontrait des hommes d'État ou des grands seigneurs comme Choiseul, Rohan, Maurepas, Beauvau, Castries, Chauvelin; des savants, des littérateurs, ou des économistes comme Turgot, Condorcet, d'Alembert, les abbés Barthélemy, Delille, Mably et Nollet, Desmarest, Dolomieu, Rochon, Fourcroy, Morel, Dupuis, l'auteur de *l'Origine des cultes*, etc. Le fils et la mère furent en correspondance avec les savants genevois : Saussure, Deluc, Pictet, Bonnet, Tronchin, Lesage, Mallet, etc.

Le duc de la Rochefoucauld devint colonel du régiment de la Sarre en 1769, pair de France en 1770, membre de l'Académie des sciences en 1782, et président de la Société royale de médecine en 1785.

Il fut du nombre des gentilshommes qui s'enthousiasmèrent pour la cause américaine, et, s'il n'accompagna pas La Fayette et Rochambeau, il eut pourtant son rôle dans la lutte des colonies anglaises contre leur métropole. Nous le voyons traduire en 1783 les *Constitutions des treize États unis de l'Amérique*; le 10 mai 1785, il est nommé, par le Conseil municipal de New-York, citoyen de cette ville, en même temps que MM. d'Houedetot, de Condorcet, de Jarnac, etc.

Entre temps, il s'élève contre les lettres de cachet et réclame en 1774 la réunion des États-Généraux. Il est un des six ducs et pairs qui siègent dans l'Assemblée des notables (1787). Bachaumont nous donne la liste des 169 membres qui composaient cette assemblée; le duc de la Rochefoucauld y est ainsi qualifié : « Plein de nerf et de patriotisme, très instruit. »

1. *Lettres sur la Suisse* (1781), Genève, 1783.

La noblesse de Paris le nomme pour la représenter aux États-Généraux de 1789, le deuxième sur vingt élus. Il y préside plusieurs comités, fait des rapports sur les impôts, les biens ecclésiastiques, les domaines nationaux, les assignats ; il est le rapporteur de la première commission du budget de la France moderne.

Membre du Conseil du département de Paris, il en est nommé le président (octobre 1791). C'est à ce titre qu'il prit, le 6 juillet 1792, un arrêté suspendant le maire de Paris, Pétion, et le procureur de la Commune, Manuel. Le renversement du trône au 10 août l'obligea de se retirer. Le 4 septembre suivant, il est arrêté à Forges-les-Eaux, en Normandie, où il avait rejoint sa femme et sa mère, et, sous leurs yeux et ceux de son ami, le savant minéralogiste et géologue Dolomieu, il est assassiné à Gisors (Eure).

Le duc de la Rochefoucauld avait dix-neuf ans lorsqu'il entreprit le voyage des Glacières de Savoie. Il venait de perdre son grand-père (mars 1762) ; le duc d'Enville, son père, lieutenant général des armées navales, était mort en 1746 pendant la malheureuse expédition d'Acadie¹.

Le manuscrit qui contient la relation du voyage de M. de la Rochefoucauld est conservé à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, fonds français, n° 14,657 (ancien supplément français, n° 2594). Il ne porte aucune indication qui puisse renseigner sur sa provenance, et le conservateur du département n'a pu nous apprendre comment ce manuscrit était entré, au XVIII^e siècle, à la Bibliothèque du Roi².

Une « Épître dédicatoire à Madame la duchesse d'Enville », mère du jeune voyageur, précède les pièces composant ce recueil.

La première est une *Exposition abrégée de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, usages et loix de la République de Genève*.

La pièce qui suit est le *Voyage à Lyon par le Bourbonnais et à Genève*; en voici le début :

« Ne vous imaginez pas, monsieur, lire le voyage des Co-

1. Ouvrages consultés : *La Roche-Guyon. Châtelains, Château et Bourg*, par ÉMILE ROUSSE, Paris, 1892. — *Gentilshommes démocrates*, par le marquis DE CASTELLANE, Paris, 1891.

2. Le manuscrit est relié en un volume format in-8, de 197 pages d'une bonne calligraphie. C'est certainement une copie comme celle du château de la Roche-Guyon, que nous a gracieusement communiqué M. Pierre de la Rochefoucauld, duc de la Roche-Guyon : nous avons relevé dans celle-ci quelques variantes et quelques suppressions de peu d'importance.

lombs, des Dampiers, ni des Ansons; c'est un voyage de cent cinquante lieues que vous allez lire, fait par un jeune homme qui cherche à s'instruire en voyageant. Nous partîmes le jeudi 13 mai 1762, dans deux berlines, à l'abri d'être emportées par le vent, par la même raison fort difficiles à traîner. Ma mère, ma sœur cadette, l'abbé¹ et M^{lle} Tiberge dans la première voiture; ma sœur aînée, M^{lle} Marville, et Grenat et moi dans la seconde. »

La forêt de Fontainebleau est traversée : « Une chaîne de rochers affreux dure depuis Chailly jusqu'à Nemours, c'est-à-dire l'espace de douze lieues ».

On voit au passage le canal de Briare, Montargis, Pouilly, Nevers, Moulins. La famille de la duchesse d'Enville arrive enfin à Lyon et loge au Gouvernement.

Le duc visite la place « que l'on voudrait faire appeler la place de Louis-le-Grand, mais qui conserve et je crois conservera longtemps encore son ancien nom de Bellecour ». Les manufactures, l'archevêché, la cathédrale sont également visités, et le voyageur constate que « la fameuse horloge de Lyon est la plus grande patraque que l'on puisse voir ».

« Il faut aussi, monsieur, que je vous raconte mes succès : je fus harangué par les Échevins. Ils n'étaient point un, comme les ambassadeurs de Vaugirard², ils étaient quatre. Un seul porta la parole et me fit un fort beau discours, à la suite duquel arrivèrent à Monsieur le Duc (car c'est en faveur de ce titre que je fus harangué) cinquante bouteilles de vin. »

Les voyageurs partent de Lyon, le 22, et couchent à Nantua chez les Clunistes, qui les reçurent « aussi bien que si c'eût été Monseigneur³ lui-même ». Le lendemain 23, la montée et la descente du Credo⁴ durèrent trois heures, « et nous fîmes pen-

1. L'abbé de Lenglade. Nous ignorons si c'est le précepteur pour lequel la relation fut écrite.

2. Voyez pour ce dicton : *Curiosités françaises*, d'ANTOINE OUDIN, Paris, 1640, p. 151.

3. Dominique de la Rochefoucauld, abbé de Cluny en 1757 et archevêque de Rouen.

4. Cette orthographe inexacte, déjà adoptée en 1762, a été conservée sur la carte de l'État-major : le *Grand-Credo* (1,690 mètres). C'est simplement un des nombreux *Crêts* si communs dans le Jura : *Crêt de la Neige* (1,724 mètres), *Crêt de la Goutte*, etc. Il faudrait, par conséquent, écrire *Crêt d'Eau*, à moins qu'il faille voir dans ce nom, avec M. Paul Pelet, une altération de *Credo*, mot qui, dans l'idiome local, signifie les « crêtes ».

dant tout ce temps comme des rats sur une corniche. Du haut du Credo jusqu'à Genève nous vîmes en face de nous deux montagnes des Alpes entièrement couvertes de neige, et qui faisaient le plus bel effet du monde. »

« L'arrivée de Genève est assez belle. On voit d'un côté le lac et une plaine assez considérable, et de l'autre des montagnes affreusement belles. »

Dans son *Exposition abrégée de l'histoire de Genève*, M. de la Rochefoucauld parle également de la vue dont on jouit de cette ville, « un amphithéâtre composé de sept chaînes de montagnes dont la plus éloignée est à vingt lieues. Ces montagnes, lorsqu'elles sont éclairées par le soleil, ressemblent beaucoup à celles de cristal dont parle Sindbad le Marin dans les *Mille et une nuits*. »

Les Genevois, au XVIII^e siècle, n'étaient pas aussi enthousiastes de ce magnifique horizon. Si nous en croyons M. Henri de Saussure, « au siècle dernier, aux environs de Genève, les maisons de campagne étaient bâties tournant le dos à la vue des Alpes : on préférait le tableau formé par un banal paysage artificiel, orné d'une grenouillère aux formes géométriques, à l'éclatant panorama de nos Alpes et de notre lac¹ ».

Après le *Voyage à Lyon et à Genève* vient le *Voyage des Glacières de Savoie*, suivi de la *Formation de la glace*, en tout 46 pages. C'est la partie du manuscrit que nous publions. Il se termine par un article d'imagination, *Mon Rêve*, et la traduction en français d'un discours académique de M. Tronchin, professeur à Genève.

M. de la Rochefoucauld est-il retourné dans cette vallée des Glacières qu'il visita dans sa vingtième année? Nous l'ignorons. Dans sa correspondance avec les Genevois, il est souvent dit, à l'occasion de ses fréquents voyages à Besançon, « qu'il ira jusqu'à Genève pour y voir ses amis ». Une lettre du 20 février 1778, adressée à G.-L. Le Sage, nous fait savoir qu'il envoie ses neveux à Genève. « Cette ville est le lieu de tous où j'aime le mieux les voir aller. » On peut donc supposer qu'étant retourné à Genève après 1762, il a pu refaire le voyage; peut-être a-t-il accompagné son ami, le minéralogiste Desmarest, lorsque celui-ci visita la vallée de Chamonix en août 1765²; en effet, cette même

1. *Les explorateurs genevois des Alpes*. Discours d'ouverture à la XV^e assemblée générale du Club Alpin Suisse, tenue à Genève en 1879.

2. *Journal de physique*, mai 1779, t. I^{er}, p. 383.

année, Desmarest et La Rochefoucauld firent ensemble le voyage d'Italie.

L'année 1762, pendant laquelle M. de la Rochefoucauld fit son voyage aux Glacières, fut marquée par l'apparition du fameux ouvrage de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève : *Émile ou de l'Éducation*¹. Dans cet ouvrage, au chapitre des Voyages, l'auteur dit : « La noblesse anglaise voyage, la noblesse française ne voyage point. » La sentencieuse affirmation de Jean-Jacques se trouvait contredite à l'instant même par l'expédition de notre jeune duc.

Montagnes et glaciers étaient déjà connus des voyageurs qui, comme Rabelais, Montaigne, Montesquieu, etc.², passaient de France en Italie à travers les Alpes, presque sans les voir; mais ils n'étaient pas attirés par la montagne elle-même, par ses difficultés souvent insurmontables, par ses cimes vierges encore de pas humains; ils n'auraient pas songé, comme le comte Henri de Tilly, le premier Français qui, en octobre 1834, fit l'ascension du Mont-Blanc, à gravir ces pics et ces montagnes de glace, inaccessibles, comme dit M. de la Rochefoucauld, « à tous autres gens qu'aux Savoyards ». Notre voyageur n'y songeait pas non plus; cependant, pénétrer au fond d'une haute vallée avec le seul objectif de la visiter et d'en admirer les curiosités naturelles, gravir le Montenvers et traverser la mer de Glace, est déjà de l'alpinisme. Avec cette relation de 1762, la plus ancienne connue, commence l'histoire de l'alpinisme français.

LUCIEN RAULET,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

1. Amsterdam, 1762, 4 vol. in-12. — Ce livre fut brûlé à Genève le 18 juin de cette même année, pendant le séjour que firent dans cette ville le duc et sa mère, la duchesse d'Enville.

2. Voltaire, ne prévoyant pas les tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, considérait les Alpes comme un « éternel boulevard » dressé pour séparer les peuples, et les montagnes de glace qui limitaient l'horizon des Délices comme la cause de ses rhumatismes.

VOYAGE DES GLACIÈRES DE SAVOIE.

30 JUILLET — 5 AOUT 1762¹

INTRODUCTION.

C'est pour le coup, mon cher abbé², que vous pouvez me compter au nombre des grands voyageurs : je n'ai pas passé les mers, il est vrai, je n'ai pas fait neuf ou dix mille lieues, mais j'ai été dans des montagnes, inconnues il y a trente ans à tout l'Univers, hors à quelques paysans savoyards, aux chamois, aux bouquetins et aux marmottes. Voilà quels étaient, en 1741, les êtres qui les connaissaient. Cette année-là, qui devait être à jamais fameuse par la grande découverte des glaciers, M. Windham, jeune Anglais qui avait alors à peu près vingt ans, entreprit ce pénible voyage et mit l'aventure à fin ; il fallait être Anglais ou chevalier errant : il était Anglais. C'était bien pis que de combattre les géants ou les dragons ailés, les moutons ou les moulins à vent ; il fallait marcher dans des pays affreux par des chemins remplis de pierres qui s'écroutaient des montagnes, traverser des gués, braver des insectes voraces dont les cabarets de Savoie sont remplis : son courage lui fit surmonter tous ces obstacles. Depuis ce temps, tous les Anglais qui viennent à Genève faisaient ce voyage ; quelques Genevois l'avaient fait, aucun Français ne l'avait encore tenté : honteux que ces montagnes qui sont si près de ma patrie n'y fussent pas encore connues, tandis qu'elles l'étaient dans des pays beaucoup plus éloignés, comme un

1. Nous placerons entre crochets les notes qui sont de M. de la Rochefoucauld.

2. D'après M. Émile Rousse, cette relation était adressée au précepteur de M. de la Rochefoucauld. (*La Roche-Guyon*, Paris, 1892.)

autre Windham, j'ai dit que je voulais faire ce voyage; je l'ai fait et j'en suis revenu.

Comme la matière que j'ai à traiter est assez intéressante par elle-même pour n'avoir pas besoin d'ornement, je vais quitter la plaisanterie et vous raconter, le plus simplement qu'il me sera possible, ce que j'ai fait et ce que j'ai vu. Comme je n'augmenterai point, vous aurez, j'espère, un fidèle récit de mes aventures et une exacte description des lieux; à quoi je joindrai quelques dessins faits par un ¹ de mes compagnons de voyage ².

VOYAGE ET REMARQUES FAITES SUR LES LIEUX.

Je vais donc entrer en matière, monsieur. Nous partîmes le 30 juillet 1762 à 4 heures du soir, trois jeunes Genevois ³ et moi. Ces trois messieurs voulurent bien faire le voyage avec moi; dont je fus fort aise. Je ne pouvais certainement le faire en meilleure compagnie.

Nous avons fait partir le matin ce que nous avons jugé

1. [M. JALABERT.]

2. Les dessins n'accompagnent pas le manuscrit et n'ont pas été retrouvés malgré d'actives recherches.

3. [MM. JALABERT, PICTET et CLAPARÈDE.]

Jalabert, le dessinateur de l'expédition, paraît être Jean Jalabert, conseiller d'État, né en 1740 (il avait donc à cette époque vingt-deux ans), mort en 1798, le même dont parle Saussure dans son *Voyage des Alpes*, t. II, p. 286, et qui lui fit le dessin du glacier de la Brenva (pl. III). Bourrit, dans sa *Nouvelle description des Glacières* (Genève, 1785), dit que Jalabert revint des Alpes « avec deux vues de ces montagnes, dessinées avec soin, et qui font regretter qu'il n'ait pas continué à s'exercer dans ce genre ».

Pictet est, sans doute, Jean-Louis Pictet, l'astronome, né à Genève en 1739, mort en 1781, un des correspondants genevois du duc de la Rochefoucauld, le compagnon de voyage et le collaborateur de H.-B. de Saussure. Il avait alors vingt-trois ans.

Quant à Claparède, c'est peut-être Jean-Louis, fils de Jacques-Claude de Claparède; son frère aîné, Claude-Philippe, ami intime de Necker, était né en 1731.

nous devoir être nécessaire sur la route. Nous emportions avec nous un excellent baromètre pour mesurer les hauteurs, deux thermomètres, dont l'un propre à être plongé dans l'eau, et une très bonne boussole d'Angleterre. Je menais deux domestiques, ces messieurs un, et un guide, tous montés d'assez bons chevaux de louage, et bien armés.

Après une heure et dix minutes de marche (ce qui fait un peu plus d'une lieue, les lieues de Savoie étant d'une heure), nous arrivâmes à Estrambières¹, petit village sur les bords de l'Arve (l'Arve est une rivière assez considérable qui sort des Glacières et qui vient se jeter dans le Rhône très peu au-dessous de Genève).

Nous marchâmes une heure vingt minutes pour arriver à Nangis, village très petit et fort misérable qui est situé au milieu d'une vallée assez fertile et où il y a des vignobles dont le vin est assez bon.

A trois quarts de lieue de Nangis est un autre village nommé Contamine, un peu plus grand, mais au moins aussi misérable. Il est dans la même vallée que Nangis, et son terroir est de même nature.

De Contamine à la Bonne Ville, où nous couchâmes, il y a une grande lieue et demie, durant laquelle on côtoie le pied d'une montagne fort haute nommée le Maule.

La Bonne Ville est la capitale du Faucigny; elle est fort petite, mais il y a quelques maisons assez bien bâties, et une place où se tient le marché qui est fort grande. Ce fut là que nous nous aperçûmes que notre baromètre était cassé et que le mercure était tombé; nous en trouvâmes un autre que nous eûmes le bonheur de pouvoir arranger dans le bois où était enfermé le premier. Nous le gardâmes et nous le crûmes en sûreté après l'avoir bien entouré de foin et de papier.

1. *Étrembières*. Nous ne rectifions pas, en général, l'orthographe des autres noms de localités, facile d'ailleurs à redresser.

Nous couchâmes dans des lits si affreux que nous regretâmes de n'avoir pas couché sur la paille.

Nous en repartîmes le lendemain 31, à 7 heures du matin, et nous fîmes environ trois lieues pour arriver à Cluse où nous dînâmes.

En sortant de la Bonne Ville on passe l'Arve sur un pont de pierre qui est fort bon ; on la repasse encore sur un autre pont de pierre pour entrer dans Cluse.

Entre le pont et la porte de cette petite ville est un rocher fort singulier ; il est très haut et fait le talus en sens contraire, pendant sur la tête des passants.

Cluse est une petite ville fort vilaine, située dans une gorge fort étroite, entre des montagnes très élevées. Elle tire son nom de *Clausa* latin et de *Chiusa* italien ; elle est très bien nommée, car en y arrivant on ne sait comment on fera pour en sortir sans grimper des montagnes inaccessibles ; aussi passe-t-on dans un défilé fort étroit, où il n'y a que la place du chemin et de l'Arve qui y est même fort resserrée. Les couches correspondantes des deux rochers qui bordent ce défilé dénoteraient que cette rivière s'y est ouvert un chemin.

Ce fut là que nous vîmes le désastre arrivé à notre cher baromètre dans lequel l'air était entré par le mouvement du cheval. Le même mouvement avait séparé le mercure du thermomètre propre à être plongé dans l'eau. Cet accident nous affligea beaucoup, étant trop loin de Genève pour en envoyer chercher d'autres. Étant dans un pays où nous ne pouvions en trouver, nous résolûmes de renoncer aux observations des hauteurs et de nous en tenir à celles de la température avec l'autre thermomètre qui nous restait et que nous nous disposâmes à sacrifier aux observations dans l'eau, s'il le fallait.

Nous partîmes de Cluse à 4 heures après-midi, laissant en garde au cabaretier les malheureux débris de nos instruments, pour nous les rendre à notre retour.

A une heure de Cluse est un village nommé Maglant, fort bien bâti quoiqu'en Savoie. Plusieurs habitants de ce village ont racheté les droits qu'ils doivent à leurs seigneurs; ce qui est fort considérable, la plupart des Savoyards étant taillables à miséricorde¹. Ils sont tous maçons dans ce village.

Il y a aux environs de Maglant de très beaux échos qui répètent plusieurs fois les sons; nous y tirâmes plusieurs coups de pistolet et quelques grenades dont nous avons apporté provisions.

Après avoir fait une seconde lieue nous arrivâmes au Nan d'Arpenas². Il tombe de six ou sept cents pieds de haut³ et forme une cascade qui, quand elle est bien fournie, doit être très belle; la grande sécheresse fut cause qu'y ayant très peu d'eau nous ne la vîmes pas dans toute sa beauté.

Du Nan à Salenches où nous couchâmes ce jour-là, il y a trois quarts de lieue. Avant que d'y arriver on passe un pont nommé le pont Saint-Martin; il n'a qu'une arche très grande. L'Arve forme précisément dessous le pont une très belle cascade accompagnée d'un bouillonnement fort considérable causé par les rochers qui se trouvent en cet endroit.

Un juge mage⁴, qui faisait sa tournée, occupait deux chambres passables dans l'unique cabaret qui fût à Salenches; nous fûmes réduits à une petite chambre très vilaine,

1. Par cette observation du jeune duc, on pressent déjà le « gentilhomme démocrate », comme l'appelle M. de Castellane. Ce ne fut qu'en 1786 que les serfs du prieuré de Chamonix, avec le bien-être résultant des voyageurs qui visitaient la vallée, furent en mesure de profiter d'un édit récent de Victor-Amédée III et se rachetèrent, argent comptant, de tant de redevances féodales. (CH. DURIER, *Le Mont-Blanc*.)

2. [Nan est un ancien mot celtique qui s'est conservé dans ce pays; il signifie petit torrent.]

3. La cascade du Nan d'Arpenas a 260 mètres de hauteur.

4. *Judex major*, juge mayor, lieutenant du bailli ou du sénéchal dans certaines provinces.

aux lits de laquelle nous fûmes trois qui préférâmes de la paille dont on remplit des toiles à paillasse que nous avions apportées ainsi que des draps, chose fort nécessaire.

Après avoir soupé, nous nous couchâmes; un de ces messieurs eut l'audace de coucher dans un lit. L'envie de dormir nous empêcha de sentir les attaques des différents insectes qui par le droit du premier occupant habitaient la chambre¹. Nous dormîmes un peu.

Le 1^{er} août, à 7 heures du matin, nous quittâmes Salenches, et après avoir repassé le pont Saint-Martin nous primes un guide pour éviter des marais où nous aurions couru risque de nous embourber. Après avoir fait trois grandes lieues et demie, nous arrivâmes à Servoz, lieu de la dînée.

Entre Salenches et Servoz, on trouve à peu près à moitié chemin une montagne nommée Planagé à laquelle il arriva il y a quelque temps une chose assez singulière. Pendant environ cinq ans, il s'en détachait souvent des morceaux. Elle est d'une pierre que l'on appelle, dans le pays, pierre de Luze ou molasse fusée. Enfin il y a environ deux ans², de nuit et par un fort beau temps, il s'en écroula une très grande partie avec beaucoup de bruit et dans sa chute elle jeta de la poussière jusqu'à deux lieues. Le fait est certain; pour les circonstances, nous les tenons

1. « La seule auberge qu'il y ait à Sallenche », dit M. de la R[oque] en 1776, « est attenant les murs du couvent des Capucins; les chambres et les lits sont d'une malpropreté à faire passer la plus violente envie de dormir. » (*Voyage d'un amateur des arts*, Amsterdam, 1783.)

Dans son voyage de 1778, Saussure dit : « Nous fûmes prêts de fort bon matin : on quitte sans regrets les lits de Sallenche ».

2. Le voyageur a dû écrire dix ans et non deux ans, car l'éboulement eut lieu en 1751, avec un fracas si épouvantable et une poussière si épaisse et si obscure que l'on crut à la fin du monde. On fit connaître à Turin qu'un volcan terrible avait éclaté, et le roi envoya le célèbre naturaliste Vitiliano Donati, qui rendit compte de l'événement dans une lettre datée du 15 octobre 1751. (*Voyages dans les Alpes*, par H.-B. DE SAUSSURE, t. 1^{er}, p. 414.) La montagne s'appelle aujourd'hui les rochers des Fiz. La Pointe d'Ayen reste seule debout.

des gens du pays. Beaucoup de personnes crurent dans ce temps-là que c'était un volcan qui s'y ouvrait, mais l'on en est maintenant désabusé.

Une demi-lieue avant Servoz est un Nan appelé le Nan des Bois, qui tombe d'aussi haut que le Nan d'Arpenas, mais dont la cascade se sépare en deux vers son milieu. Il faut le traverser et le passage en est assez difficile, même en temps sec, et dans les temps de pluie ou dans le temps de la fonte des neiges il doit être fort dangereux, parce qu'alors son lit devient fort large et qu'il est malaisé de retrouver le chemin, qui n'est pas tracé dans cet endroit-là.

En tout, le chemin de Salenches à Servoz est très mauvais : il faut toujours monter et descendre au milieu des pierres.

Nous dinâmes à Servoz dans un grenier. Une langue fourrée que nous avons apportée, et une omelette que nous fîmes faire, composèrent ce diner, n'y ayant rien de plus dans le cabaret.

Près de Servoz, de l'autre côté de l'Arve, il y avait autrefois un lac sur les bords duquel était une ville nommée Saint-Denis (et non point Saint-Pierre comme l'ont dit Windham et d'autres voyageurs)¹.

Dans cette ville ou tout auprès, était un château nommé Saint-Michel. Un beau matin le lac s'écula dans l'Arve et

1. « A Passy, suivant la tradition, il existait une ville ou bourgade dans la plaine de Chède, village dépendant de la commune de Passy. On prétend qu'elle s'appelait *Dionisia* et qu'elle fut enfouie et recouverte par une inondation du lac de Servoz, qui rompit tout à coup les terrains qui le retenaient sur le lieu appelé le Pertui ; son dégorgeement avait lieu dans le hameau du Chatellard aux Greppons ; l'on observe encore les canaux taillés dans le roc vif, servant à conduire l'eau qui faisait mouvoir les artifices de cette ville. »

« Il y a peu d'années que les érosions de l'Arve découvrirent le sommet d'une cheminée qui devait appartenir à une des maisons dépendant de la ville de *Dionisia* ou *Diouza*.

« Les habitants de *Dionisia* après la catastrophe auraient fondé la bourgade de Sallanche. » (*Dictionnaire hist., litt. et statist. des départements du Mont-Blanc et du Léman*, par GRILLET, Chambéry, 1807.)

emporta la ville avec lui : l'on voit encore les ruines du château. Il y a cent et quelques années de cet événement. Nous avons été chargés de nous informer de ce fait. Voilà ce que les gens du pays nous en ont dit ; vous pouvez en juger et je ne l'assurerai pas.

En sortant de Servoz on côtoie une montagne nommée Promenas¹ où les gens du pays disent qu'il y a des mines d'argent et d'antimoine. Je n'en ai pu avoir de minerais ; mais j'en rapporte de plomb et de soufre qui se trouvent à Promenas et aux Chenets, montagne voisine.

Nous partîmes de Servoz à 3 heures. Après avoir fait une bonne demi-lieue, nous arrivâmes au pont Pelissier ; c'est un pont de bois sur lequel nous traversons l'Arve. Tout à côté est une montagne où il y a une mine qui a été exploitée autrefois, et qui est maintenant abandonnée ; nous ne fûmes la voir qu'en revenant, mais je vais toujours vous en parler à présent. On ne peut pas y descendre parce que l'eau l'a remplie ; mais dessus et autour nous trouvâmes des minerais de cuivre, de plomb, de soufre et peut-être d'argent dans le plomb. Sur quelques-uns de ces minerais il y a un peu de cristal qui commence à croître. Je rapporte tout ce que j'ai pu trouver de plus riche et de plus beau.

Au sortir du pont Pelissier est un chemin d'environ trois quarts de lieue de long, qu'on nomme les Montées, passage fort difficile. C'est un escalier composé de gros morceaux de rochers arrangés par les mains de la nature, et point du tout symétriquement ; la plupart sont fort glissants, et en quelques endroits le chemin qui, dans toute la longueur, est bordé d'un précipice assez profond, au bas duquel est l'Arve, devient très étroit. Nous fûmes obligés de faire le chemin à pied et, après avoir mis la bride sur le col de nos chevaux, nous les laissâmes aller comme ils

1. *Pormenaz.*

parent, ayant eu soin de faire marcher à leur tête un homme pour les arrêter ou les conduire en cas de besoin, tandis que nos gens à la queue avaient soin des traîneurs. Comme heureusement ces animaux étaient montagnards, ils s'en tirèrent fort bien.

Après avoir grimpé les Montées, nous nous trouvâmes dans la vallée de Chamouny, vallée qui nous parut la Terre promise, tant nous souhaitions d'y arriver. Ce fut alors que nous vîmes d'un peu plus près les Glacières que nous avions déjà aperçues de Salenches et de Servoz. Nous vîmes le 1^{er} d'août la glace qui descendait jusqu'au fond de la vallée, tandis que le soleil nous rôtissait les épaules.

Au haut des Montées nous reprîmes nos chevaux; et, après avoir fait deux mortelles lieues, par un chemin dont le fond est de roc inégal et en traversant à gué plusieurs Nans qui descendent des Glacières, nous arrivâmes à Chamouny. L'honnête prieur de ce lieu nous engagea à aller loger chez lui, ce que nous acceptâmes avec grande joie, espérant y être mieux qu'au cabaret¹; il nous reçut fort bien et nous donna trois chambres dans chacune desquelles était une paille sur un bois de lit.

Nous reçûmes à notre arrivée la visite d'une partie des paysans de Chamouny qui briguèrent l'honneur de nous conduire le lendemain pour voir la glace; nous en choisîmes six à qui nous donnâmes l'ordre, et nous fixâmes le départ à 4 heures du matin. Nous soupâmes de bonne heure avec

1. Saussure a dit également que lors de sa première visite dans la vallée, en 1760, il ne trouva aucun hôtel passable. La question du premier hôtel à Chamonix a été traitée avec de grands développements par notre collègue M. Coolidge dans son ouvrage : *Swiss Travel and Swiss Guide Books*, Londres, 1889, et par M. Ch. Durier dans un article bibliographique sur ce même ouvrage. (*Bulletin du C. A. F.*, 1890, p. 43.) S'il nous était permis de donner notre avis, nous pensons que M^{me} Couteran, la veuve du notaire de Chamonix, avant d'établir une véritable auberge ou un hôtel, a commencé par louer des chambres aux voyageurs qui ne voulaient pas coucher au cabaret, alors peu confortable, ou qui n'avaient pas trouvé asile au prieuré.

M. le curé et M. son vicaire, qui nous parurent bonnes gens. Après le souper, nous observâmes le seul thermomètre qui nous restât; il était à 9 heures du soir à 13 degrés au-dessus de la congélation. L'observation faite, nous nous couchâmes et dormîmes fort bien.

Nous nous fîmes réveiller le 2, à 3 heures et demie, le thermomètre étant à 10 degrés. Nous nous préparâmes aussitôt à partir, mais nos guides nous firent attendre si longtemps que nous ne pûmes partir qu'à 4 heures trois quarts. Nous nous mîmes en marche et voici comment : tous à pied, armés de longs bâtons au bout desquels était une pointe de fer pour pouvoir s'appuyer en sûreté, et afin qu'ils ne glissent point. Quatre de nos guides portaient des hottes dans lesquelles étaient nos provisions; deux restèrent libres pour aider ceux qui auraient de la peine à marcher dans la montagne que nous avions à monter ou plutôt à grimper.

Après un quart d'heure d'une marche assez leste, nous arrivâmes au pied de la fameuse montagne dont le haut s'appelle Mont-Tanvert et en langage savoyard Mont-Tainvert¹. Alors nous commençâmes à monter par un chemin assez rapide et pierreux, mais que nos guides nous assurèrent être un chemin à carrosses, en comparaison de ceux que nous aurions. Presque au pied de la montagne nous nous

1. Cette forme dite savoyarde de *Mont-Tainvert* (pour *Mont-Invers*) peut paraître étrange; elle n'est qu'archaïque, met sur la voie de l'étymologie et confirme l'orthographe de *Montenvers*, proposée par M. Ch. Durier comme étant plus correcte. Un lettré, le vicaire de Chamonix, Jond, dans une lettre adressée à Hennin, le 21 novembre 1772, à propos du jalonnement de la Mer de Glace (*Annuaire du C. A. F.*, 1891, p. 621), écrit *Mont-Envers*.

Dans les vallées vaudoises, on emploie les mots *Envers*, *Enverseil*, *Inverso*, pour indiquer le versant incliné vers le Nord, en opposition avec les mots *Endret*, *Adret*, *Indret*, qui servent à indiquer le versant incliné vers le Sud. (A. DE ROCHAS, *Topographie des vallées Vaudoises*.) Les mots *Envers* et *Endroit* s'emploient dans le Jura avec le même sens. *Envers*, anciennement *Invers*, vient du latin *inversus*, et *Montenvers*

séparâmes en deux bandes ; deux de nos compagnons plus forts et plus agiles prirent les devants et montèrent la montagne en trois heures. Ils prirent avec eux un guide ; le troisième Genevois et moi, accompagnés de nos trois domestiques et de cinq guides, nous marchâmes plus lentement et nous eûmes moins de fatigue.

Après avoir monté une demi-lieue, nous arrivâmes à un *chalais*¹ assez grand où nous trouvâmes du beurre qui nous servit pour déjeuner. Nous recommençâmes à monter par un chemin assez difficile, et pendant lequel, pour éviter les chutes que les pierres, dont est composé le chemin, auraient pu rendre dangereuses, je fus obligé de prendre à la main un bout de ma redingote qu'un des paysans tenait sur son épaule.

Au quart de la montagne nous trouvâmes une source fort limpide qui nous excita à boire de son eau, que nous mêlâmes avec de l'eau cordiale que nous avions apportée. Après nous être un peu reposés, nous regrimpâmes, le chemin devenant de plus en plus mauvais à mesure que nous montions. A moitié chemin nous fîmes rencontre d'une autre source² au moins aussi claire que la première : nouvelle invitation à boire. Nous y succombâmes, mêlant cependant toujours de l'eau cordiale pour éviter le mal que nous aurait pu faire l'eau pure. Nous nous remîmes en marche, et le chemin était si mauvais que je fus obligé de me faire soutenir par un et quelquefois par deux paysans,

signifie montagne non tournée du côté du soleil ; *Endret*, anciennement *Indret*, aujourd'hui *Endroit*, est l'opposé d'*Envers*, et signifie, dans ce cas, tourné du côté du soleil.

Bourrit donne cette étymologie fantaisiste : le *Montant-Vert*, « parce que la verdure fait un beau contraste avec les horreurs de la vallée de glace ».

1. [*Chalais* est un terme du pays qui signifie une baraque plus ou moins grande où couchent les bergers pendant l'été, temps où les troupeaux sont sur les montagnes et couchent à l'air.]

2. C'est la fontaine Caillet.

qui heureusement, étant montagnards, avaient les pieds fort sûrs.

Vers les trois quarts de la montagne est un pas dangereux; il faut faire une trentaine de tours à travers des pierres fort grosses et roulantes. Au haut de cette pente est un rocher dont il tombe très souvent des morceaux; le bruit seul, à ce que nous dirent les paysans, suffit pour en détacher; ils nous y firent passer en silence¹. Enfin, après avoir descendu un peu par une pente extrêmement roide, nous remontâmes de nouveau pour arriver à un chalais qui est environ aux 7/8 du Mont-Tanvert. Il était alors 9 heures et demie.

En arrivant à ce chalais, nous sentîmes un vent assez froid qui nous obligea de reprendre nos redingotes que nous avions quittées pour marcher plus légèrement, étant en veste. Aussitôt nous tirâmes une grenade, signal qui était convenu avec ceux des nôtres qui avaient pris les devants; ils nous répondirent tout de suite, et nous nous mîmes en marche pour les aller joindre sur le glacier² où ils étaient.

Après avoir marché un quart d'heure par une descente, partie douce et partie roide, nous arrivâmes à la Pierre aux Anglais où nous les trouvâmes. La Pierre aux Anglais est une pierre qui a quinze ou seize pieds de long sur cinq ou six de large; elle est située sur la pente de la montagne, quelques toises au-dessus de la glace; elle est consacrée pour dîner le jour qu'on monte le Mont-Tanvert et tire son nom des Anglais qui sont les premiers qui s'en soient servis pour cet usage³. On peut se mettre dessus ou dessous, car

1. En 1796, Lalande est encore obligé d'aller à pied pour finir l'ascension du Montanvers, et ce n'est qu'en 1802 que la course à la Mer de Glace put se faire sans descendre de cheval.

2. [Glacier signifie petite vallée de glace qui découle d'une autre plus grande.]

3. D'après Alphonse Favre, « cette pierre est appelée à tort Pierre aux Anglais, car ce furent les Genevois qui lui valurent sa modeste célébrité ». (*Recherches géologiques*, t. III, p. 545.)

le dessous forme une caverne qui a les mêmes dimensions, et où l'on serait assez commodément.

Nos compagnons nous montrèrent les observations qu'ils avaient faites. Le thermomètre à 9 heures du matin posé sur la glace était à 6 degrés au-dessus de la congélation, et trempé dans l'eau d'une fente (elles sont communes) il ne descendit que d'un demi-degré et fut à 5 1/2. Nous voulions renouveler les observations à midi, mais le thermomètre s'était malheureusement cassé aussitôt après celle-là.

Nous descendîmes sur la glace, sur laquelle il est assez difficile de marcher parce qu'elle n'est pas unie, et que même il y a d'assez grandes hauteurs. On y trouve plusieurs fentes extrêmement profondes, plus ou moins larges, quelques-unes même le sont beaucoup. La direction de ces fentes est presque de traverser diagonalement le glacier; elles sont pleines de l'eau de la glace que le soleil fait fondre et qui regèle toutes les nuits, hors dans les chaleurs les plus excessives. Comme il faisait un grand soleil, nous eûmes assez chaud pour être obligés de déboutonner nos redingotes afin de nous donner de l'air. Après y être restés assez longtemps et n'y avoir eu qu'un peu froid aux pieds, nous retournâmes dîner sur la Pierre aux Anglais où nous eûmes très chaud. L'eau que nous tirions des fentes de la glace s'échauffait dans le petit trajet qu'il fallait faire pour nous l'apporter. Après avoir mangé un jambon que nous avions apporté de Genève et bu du vin, du lait et de la crème, nous nous reposâmes un peu et nous nous remîmes en marche pour le chalais. Vous avez ci-joint une vue du glacier prise sur la Pierre aux Anglais. Il ressemble à un bras de mer qui, dans le moment d'une forte grande agitation, se serait congelé. D'un bout il va, par une pente assez roide, se rendre dans la vallée de Chamouny, et de l'autre va joindre un autre glacier qui descend entre le Mont-Blanc et l'Aiguille du Midi aussi dans la vallée de Chamouny. Ces deux-là réunis descendent d'une vallée

de glace q
la vallée. No
fallu monter
gens qu'aux
grande vallée
peu près
aucune fente
qu'il y a d
ments à peu
Aoste qui est vis
qu'on voit
c'est qu'il
mmunication é
d'Aoste, et Ch
aient. Ils mon
du glacier d
mes), ils passa
exactement
rière, la gran
descendaient da
caval par un g
en par quelqu
de six à sept
mier qui ait f
ement dans la
pour impratic
le Mont Sai
considérable 2.

1. Cormayeur.
2. Le Mont Log
3. M. de la Rou
4. facile entre C
5. Salanches « un c
6. la glace, de l
7. marche. » (Voya
8. M. B., Génèv.

immense de glace que les paysans nous ont dit être parallèle à la vallée. Nous ne pûmes pas la voir, parce qu'il aurait fallu monter sur des montagnes inaccessibles à tous autres gens qu'aux Savoyards. Suivant ce qu'ils disent, cette grande vallée est unie comme la glace d'un miroir, longue à peu près de cinq lieues et large au moins d'une, sans aucune fente ; mais plusieurs autres personnes prétendent qu'il y a de grandes fentes qui la divisent en compartiments à peu près carrés. Elle va se rendre dans le val d'Aoste qui est vis-à-vis, par plusieurs glaciers semblables à ceux qu'on voit dans la vallée de Chamouny. Ce qui est certain, c'est qu'il y a environ quarante ans il y avait une communication établie entre Cormayeul¹, petit village du val d'Aoste, et Chamouny. Voici à peu près le chemin qu'ils tenaient. Ils montaient le Mont Logan² qui est de l'autre côté du glacier des Bois (c'est le glacier sur lequel nous fûmes), ils passaient derrière l'Aiguille du Dru, montagne placée exactement vis-à-vis le Mont-Tanvert, trouvaient là, derrière, la grande vallée de glace qu'ils traversaient, et descendaient dans le val d'Aoste aux environs de Cormayeul par un glacier semblable à celui que nous vîmes ou bien par quelque montagne voisine. Le chemin était à peu près de six à sept heures. Un frère d'un de nos guides est le dernier qui ait fait ce chemin. Un changement arrivé subitement dans la vallée, qui y est fort sujette, lui rendit le retour impraticable par cette route. Il fut obligé de revenir par le Mont Saint-Bernard et le Valais, ce qui fait un tour considérable³.

1. *Cormayeul*.

2. *Le Mont Logan*.

3. M. de la Rochefoucauld relate cette tradition d'un passage direct et facile entre Chamonix et Cormayeul. Bordier, en 1772, trouva à Sallanches « un capucin, homme d'esprit, qui prétendait avoir traversé sur la glace, de la cité d'Aoste à Chamouni, dans quatorze heures de marche. » (*Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie fait en 1772*, par M. B., Genève, 1773, p. 290.) Une carte de Sanson publiée chez Jaillot

Il y a cinq glaciers semblables à celui des Bois qui descendent de cette grande vallée dans celle de Chamouny. De ces glaciers sortent des Nans et des ruisseaux qui viennent se jeter dans l'Arve. Les gens du pays prétendent que la grande Glacière et les glaciers qui en découlent augmentent pendant sept ans et diminuent ensuite pendant le même temps, ce que je ne crois point; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il arrive très souvent de grands changements, soit par les fentes comme il y en a dans les glaciers, soit par la fonte des neiges qui découlent des montagnes dont sont dominées les Glacières.

Vous avez ci-joint un plan de la grande vallée de glace et de ses dépendances, copié d'après Martel et corrigé suivant ce que nous en ont dit les gens du pays¹. Vous voyez que je veux démentir le proverbe : que tout voyageur est menteur. Je suis voyageur, j'ai été dans des régions inconnues à la France; je parle à un Français et je ne mens point. Voilà ce que je puis vous dire de la grande vallée de glace. Revenons au glacier des Bois, qui est celui où nous fûmes.

Ce glacier, qui d'un bout va se rendre à la grande Glacière, et de l'autre descend dans la vallée de Chamouny, est bordé de trois hautes montagnes. Le côté où nous fûmes est bordé par le Mont-Tanvert, les Charmaux qui sont placés sur le Mont-Tanvert, et les Échaux qui sont à côté. De l'autre côté est le Mont Logan sur lequel s'appuient

en 1675 : *Les montagnes des Alpes, où sont remarqués les passages de France en Italie*, indique un chemin allant de « Chamounys à Cormayeur passant par le Col major ». Voir Windham, Bourrit, Ch. Durier, Coolidge, Vaccarone (pour le versant italien), etc.

1. Ce plan rectifié n'a pas été retrouvé; il eût été intéressant de le comparer à celui que Martel avait joint au récit des deux excursions de 1741 et 1742 : *An account of the Glaciers or Ice Alps* (1744). L'ouvrage ne se trouvant pas à la Bibliothèque nationale, nous indiquons une reproduction du plan ou plutôt de la carte de Martel dans l'atlas qui accompagne les *Recherches géologiques* d'ALPHONSE FAVRE (pl. XXIX).

le Nan Blanc, ainsi nommé à cause d'un nan très blanc qui y coule, l'Aiguille du Dru, le Tacu et le Talèfre. Toutes ces hautes montagnes qui s'appuient sur de moins hautes sont pour ainsi dire des squelettes de montagnes ; il n'y reste que le roc nu qui paraît avoir dû être couvert de terre comme les montagnes ordinaires, terre que les pluies et les neiges en se fondant ont emportée.

Nous quittâmes la Pierre aux Anglais à midi et nous arrivâmes au chalais à midi un quart. Nous en repartîmes à 1 heure, très légèrement vêtus à cause de la chaleur excessive qu'il faisait. Le soleil, qui donnait à plomb sur le penchant de la montagne, avait excessivement échauffé les endroits que les sapins dont elle est à moitié couverte laissaient en proie à ses rayons. Nous désirions ardemment la source qui est au milieu de la montagne ; la soif nous pressait, et la fatigue, jointe à la chaleur, nous obligeait de nous arrêter à chaque ombrage que nous trouvions et de nous étendre un moment par terre, cherchant à nous rafraîchir, et le cherchant inutilement. Ce fut ici que les bâtons ferrés nous servirent beaucoup. On les enfonce dans les endroits où le roc est couvert d'un peu de terre, toujours du côté le plus haut et, s'appuyant fortement dessus, on se laisse glisser. La descente est beaucoup plus rude que la montée, parce qu'en descendant tous les muscles, étant fortement tendus, se fatiguent beaucoup plus vite qu'en montant où ils sont pliés. Enfin, après deux heures et demie de marche et de repos fréquents mais courts, nous arrivâmes à la source chérie ; mais, hélas ! elle était presque tarie, et pour avoir un verre d'eau il fallait un temps assez considérable. Comme, un moment après, elle devint un peu plus abondante, nous bûmes de son eau à longs traits, d'abord avec un peu d'eau cordiale et ensuite l'eau pure. Nous y primes un peu de repos, et nous marchâmes ensuite vers l'autre source que nous trouvâmes après une heure de marche. Nouvelle chaleur, nouvelle soif, nouveau plaisir à boire ;

nous le goûtâmes tout à notre aise, couchés à l'ombre des sapins.

Nous nous remîmes en route quelque temps après pour arriver au chalais où nous avions déjeuné; nous y bûmes du lait et nous y reposâmes jusqu'au coucher du soleil. Jusque-là le chemin était si affreux, que je marchai toujours aidé d'un ou de deux paysans. Il nous fallut encore trois quarts d'heure pour arriver à Chamouny; en y arrivant nous mangeâmes des fraises, nous changeâmes de tout, nous soupâmes et nous nous couchâmes, le tout fort vite. Nous dormîmes neuf heures; il y eut un de mes compagnons de voyage à qui beaucoup de lait qu'il avait bu et six assiettées de fraises, qu'il mangea tout de suite, donnèrent une violente colique, qui l'empêcha de dormir.

Suivant notre calcul, nous fîmes ce jour-là cinq lieues de Savoie, qui en valent bien huit de France.

Le lendemain 3, à 7 heures du matin, la pluie qu'il avait fait toute la nuit ayant cessé, nous partîmes pour aller voir la source de l'Arbairon. Nous commençâmes par bien déjeuner avec des œufs frais et du beurre, ce qui composait tous les jours notre déjeuner. Celui de ces messieurs qui avait eu la colique trouva le moyen de s'en guérir en mangeant deux fois plus qu'à son ordinaire.

Après une heure de marche, nous arrivâmes dans un bois où nous laissâmes nos chevaux; en un quart d'heure nous montâmes sur une hauteur très proche de la source et d'où nous la voyons à merveille. Un demi-quart d'heure avant que d'y arriver, nous entendîmes un bruit semblable au plus fort tonnerre. C'était une très grosse *avalanche*¹

1. [Avalanche vient d'*aval*, mot gaulois qui signifie descente ou chute. On appelle avalanches des morceaux de glace ou pelotes de neige qui, se détachant des montagnes ou des glaciers, tombent avec beaucoup de fracas; il serait très dangereux de se trouver dans leur chemin; il y en a quelquefois d'immenses.] Il est inutile d'insister sur ce qu'a de fantaisiste l'étymologie donnée ici par M. de la Rochefoucauld.

de glace qui tombait : nous en vîmes tomber devant nous quelques petites.

L'Arbairon est un ruisseau assez considérable qui sort du glacier des Bois et qui, après un cours de trois quarts de lieue, se jette dans l'Arve. Il sort de dessous le glacier par une arche très haute et très vaste qui cette année avait la forme d'une gueule de dauphin et dont toute la glace était fendue. Cette arche prend tous les ans une nouvelle forme. Elle est d'une glace verdâtre qui fait l'effet du prisme, frappée des rayons du soleil¹. Vous en avez ici une vue. Nous y restâmes une heure que nous employâmes à tirer des grenades sous la voûte et dans les fentes de la glace ; ce qui produisait quelquefois de très beaux échos². Après ce temps nous rejoignîmes nos chevaux et revînmes à Chamouny.

Nous achetâmes à Chamouny des cristaux et des marcasites. Je rapporte deux belles matrices de cristal, un morceau de cristal noir et plusieurs morceaux de cristal blanc³.

1. En 1742, l'Arveyron, d'après Martel, sortait du glacier « par deux voûtes toutes de glace, d'un goût semblable à celui des grottes de cristal que la fable a imaginées pour loger les fées ». Ce serait une curieuse énumération que de rappeler, après Martel et La Rochefoucauld, les multiples comparaisons inspirées par la voûte de glace, source de l'Arveyron. Grottes de cristal, brillants portiques, coupoles hardies et éblouissantes de lumière, frontispice de temple, portail gothique, colonnes de diamants, palais magique, péristyle incrusté de pierres précieuses, etc., etc., défileraient tour à tour, sans oublier « l'admiration silencieuse et extatique ». « Comme ces grottes changent continuellement de forme, dit Besson, dans l'Introduction aux *Tableaux pittoresques*, on ne craint point de passer pour menteur ; on en est quitte pour dire : Elle était ainsi lorsque je l'ai vue. »

2. Cet appel aux échos n'était pas sans danger, si nous nous en rapportons à l'auteur du *Voyage épisodique et pittoresque aux glaciers des Alpes*, 1807, F. Vernes, de Genève, qui nous raconte le sort éprouvé par deux voyageurs, Marris père et fils : « Le retentissement d'un coup de pistolet qu'ils lâchèrent sous la voûte immense de l'Arveron la fit crouler sur leur tête : le fils tomba et périt comme frappé de cent tonnerres ; le père, plus malheureux, lui survit et tombe lui-même les jambes fracassées sous les débris des glaces ».

3. Notre voyageur s'intéresse principalement aux minéraux, et c'est

Il se trouve dans ces rochers nus dont je vous ai parlé ci-dessus ; il est attaché au rocher et croît dans des creux. Les paysans savent où ils en trouveront par un certain son aigu que les coups de marteau font rendre aux rochers qui en contiennent. Les marquissettes ou pierres de santé sont des marcassites qu'on trouve sur le Mont Logan au pied de l'Aiguille du Dru ; elles se taillent et se brillent, comme vous le pouvez voir par celles que j'apporte. Les paysans nous ont dit qu'il y en avait des mines qu'on ne fouille pas, en trouvant suffisamment sur la surface de la terre ; ils disent encore que partout où l'on trouve du cristal on trouve aussi d'autres mines de toute espèce.

Il faut à présent vous parler un peu de la vallée de Chamouny dont vous avez ici une vue. Elle est environ longue de six lieues et large tout au plus d'une demie ; elle va toujours en pente des deux côtés jusqu'à l'Arve, qui la sépare en deux parties à peu près égales ; elle a la forme d'un carré long, et ses deux petits côtés s'échappent l'un dans la vallée de Servoz par les Montées et l'autre dans le Val-Orsine par un passage aussi fort dangereux. Elle est aussi bien cultivée qu'elle peut l'être, étant couverte de neige quatre mois de l'année.

Il y a deux paroisses, outre celle de Chamouny ; les habitants de celle-ci, pour la plupart, sont à leur aise pour des Savoyards. Il y en a presque toujours un tiers à Paris, d'où ils rapportent du bien. Ils en rapportent aussi le jeu. Nous fûmes on ne peut pas plus étonnés en apprenant, le lendemain de notre arrivée, que le domestique d'un de mes compagnons de voyage avait passé une partie de la nuit à jouer au breland avec plusieurs paysans de Chamouny. Ils

comme minéralogiste que M. de la Rochefoucauld fut reçu à l'Académie des sciences en 1782. Il s'occupa surtout de la formation du salpêtre dans la craie (*Mémoires des savants étrangers*, t. XI, 1786), et on lui doit les premières salpêtrières artificielles. (Voir le rapport de Lavoisier dans ces mêmes *Mémoires* de 1786.)

sont bonnes gens, mais rusés. Ma qualité de Français et de premier Français qui eût voyagé dans ce pays fut cause qu'ils me reçurent très bien ; plusieurs me connaissaient, et entre autres j'en trouvai un qui avait frotté un mois au logis¹.

Voilà à peu près ce que j'ai à vous dire de Chamouny. La vallée court du Nord-Est au Sud-Ouest, ainsi que l'Arve qui suit la même direction que la vallée.

Voici les différentes expositions des montagnes par rapport au Prieuré où nous logions : le Mont-Blanc, la plus haute montagne de l'ancien monde, dont on ne voit pas la pointe parce qu'on en est trop près, est au Sud-Sud-Ouest, l'Aiguille du Midi au Sud-Sud quart à l'Est, l'Aiguille du Dru à l'Est quart à Sud ; le bas du glacier des Bois, d'où sort l'Arbairon, est à l'Est-Nord-Est, la Brévanne² à l'Ouest-Nord-Ouest.

La Brévanne est la pointe la plus élevée d'une montagne qui borde la vallée.

La déclinaison de la boussole est cette année entre 15 et 16 degrés. Les observations sont marquées sous la correction de la déclinaison.

L'Arve, dont je vous ai tant parlé, a une propriété singulière : quelque chaud qu'il fasse, il fait toujours froid sur ses bords, même assez loin de sa source. Elle augmente tous les jours et diminue toutes les nuits. Les pluies qu'il fit pendant que nous fûmes à Chamouny nous la firent trouver fort augmentée à notre retour.

Nous partîmes le 4 à 5 heures du matin, et nous revînmes coucher à Salenches dans notre même chambre, ayant à notre porte une compagnie de cent mulets. Nous arrivâmes le lendemain 5 à Genève.

1. Bordier, en 1772, vit également à Chamonix un vieillard qui avait vécu quarante ans à Paris, confirmant ainsi l'opinion émise par M. Ch. Durier : « Le monde ne s'était pas occupé des habitants de la vallée de Chamonix ; mais eux n'étaient point restés étrangers au monde. »

2. Le *Brévent*.

Nous eûmes un très beau temps pendant tout notre voyage, surtout au retour. La pluie nous suivit presque toute la route et ne nous atteignait que quand nous étions à couvert. Nous fûmes peut-être mouillés un quart d'heure durant un voyage de six jours et demi.

Une autre chose fort extraordinaire, c'est qu'il n'arriva aucun malheur, ni aux hommes, ni aux chevaux, dans les chemins affreux par où nous passâmes. Au retour, un de mes gens fit remettre deux clous au fer de son cheval, ce qui ne nous arrêta pas un seul instant. Je conseille pourtant à ceux qui voudront faire ce voyage de se munir, comme nous avons fait, de fers et de tous les outils nécessaires pour ferrer les chevaux.

Quoique nous n'ayons fait aucune mauvaise rencontre, et que même l'on n'entende parler sur cette route que de contrebandiers polis pour tout le monde, hors pour les employés, je crois qu'on fait bien de porter des pistolets, ne fût-ce que pour les échos. Il est agréable aussi de porter des grenades.

Ceux qui voudront faire des observations, pour qu'il ne leur arrive pas les mêmes malheurs qu'à nous, doivent porter plusieurs gros tubes de Torricelli et quelques fioles de mercure, afin que, s'il s'en casse, ils en aient toujours de reste. Une autre chose fort utile, ce serait un graphomètre pour mesurer les hauteurs des montagnes et comparer ces observations avec celles du mercure.

Les gourmands, ou bien ceux à qui le régime des œufs et du laitage ne conviendront pas, feront bien d'apporter des viandes salées. Il faut aussi avoir avec soi une toile paillasse et des draps, ou bien coucher dans des lits auxquels le bivouac est préférable.

Voilà, mon cher abbé, un récit exact et fidèle. Après le plaisir d'aller aux Glacières, je ne pouvais en avoir de plus grand que de vous raconter nos aventures. Adieu : aimez toujours le voyageur.

Martel, ingénieur genevois, suivant des observations faites avec le mercure, place l'endroit du glacier des Bois au-dessous du Mont-Tanvert à 700 toises¹ au-dessus du niveau du lac. Le lac, par observation plus sûre, est élevé de 183 toises au-dessus du niveau de la mer; ainsi le glacier des Bois ne serait élevé que de 883 toises au-dessus du niveau de la mer.

Voici une observation faite par MM. de Luc², dont l'atné va faire paraître un excellent ouvrage sur la manière de prendre des hauteurs avec le baromètre³ :

« J'ai fait les observations suivantes au mois d'août 1754⁴. Un baromètre semblable au mien, observé à Genève pendant le même temps, fut constamment à 27 pouces 1 ligne 1/2; il était élevé de 5 toises au-dessus du niveau du lac.

« A la Bonneville.	26	pouces	10	lignes	1/2
« A Cluse.	26	—	9	—	1/2
« A Salanches	26	—	6	—	5/6
« A Montcoir ⁵ , village dans la vallée de Chamouny. . . .	25	—	3	—	1/2

1. La toise de France vaut 1^m,949.
 2. Jean-André Deluc (1727-1817) et son frère Guillaume-Antoine (1729-1812).
 3. Le 30 juillet 1762, le jour même où M. de la Rochefoucauld quittait Genève pour faire le voyage des Glacières, La Condamine et Lalande présentaient un rapport à l'Académie royale des sciences de Paris sur un ouvrage intitulé : *Recherches sur les condensations de l'atmosphère et sur la manière de mesurer par le baromètre la hauteur des lieux inaccessibles*, par M. JEAN-ANDRÉ DE LUC, citoyen de Genève. Le rapport fut approuvé, mais le travail était trop étendu pour être imprimé dans les recueils de l'Académie; il ne parut qu'en 1772, refondu dans un ouvrage plus important : *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, etc., Genève, 1772, 2 vol. in-4^o.
 4. Deluc avait donc pénétré dans la vallée de Chamonix six années avant Saussure; quand il fit ses expériences au sommet du Buet en 1770, pour déterminer la hauteur du Mont-Blanc, il avait déjà présumé, en 1754, par des observations sur le Brévent.
 5. *Montquart*.

« Sur le penchant d'une montagne ¹ qui fait face au Mont-Blanc. 23 pouces 3 lignes 1/2.

« Je montai avec mon frère sur cette montagne pour mieux examiner le Mont-Blanc; la crainte de nous trouver de nuit dans un terrain très scabreux nous empêcha de monter plus haut. Nous avons porté avec nous un niveau grossier fabriqué à la hâte à Montcoir; nous l'employâmes à déterminer le point du Mont-Blanc qui correspondait horizontalement avec le lieu où nous étions parvenus et où nous fîmes la dernière observation du baromètre. Nous prîmes ce point de niveau, mon frère et moi, sans nous communiquer; nous estimâmes ainsi séparément la proportion ² qu'il y avait entre la portion du Mont-Blanc supérieure à ce point, et ³ celle qui était au-dessous, à compter depuis le niveau de Montcoir, et nous nous accordâmes à juger que la portion inférieure était le quart de la supérieure. Nous estimâmes encore par le moyen du niveau que le lieu où nous étions était un peu plus bas que le glacier des Bois. Notre baromètre se rompit sur cette montagne et nos observations dans ce genre cessèrent par là. Cette catastrophe fit naître chez moi l'idée d'un baromètre à l'abri de pareil accident, et la difficulté que je trouvais dans ce temps-là à concilier les méthodes de divers physiciens pour mesurer les hauteurs par l'abaissement du mercure dans le baromètre a été l'occasion de mes recherches sur ce sujet.

« Depuis lors, j'avais oublié mes observations faites dans

1. Le Brévent, sur lequel les frères Deluc établirent leur cinquième poste d'observation, à une altitude de 843 toises ou 1,643 mètres, à environ 600 mètres au-dessus de Chamonix et 900 mètres au-dessous du sommet (2,525 mè.).

2. C'est nous qui écrivons *proportion*, ainsi que le sens semble l'exiger; le copiste a écrit *portion*, évidemment induit en erreur par l'emploi qui est fait de ce mot dans la même ligne.

3. Le copiste a écrit *à*, au lieu de *et*.

la vallée de Chamouny; en les reprenant aujourd'hui je m'aperçois qu'il y manque bien des circonstances nécessaires pour en conclure la hauteur des lieux. J'ai cherché à les suppléer par la réflexion, en voici le résultat :

« La quatrième observation du baromètre indique suivant ma règle que Montcoir est plus haut que le lieu de l'observation à Genève, d'environ 300 toises, et qu'il est par conséquent élevé de 305 toises au-dessus du niveau du lac.

« La cinquième observation donne 355 toises d'élévation au-dessus de Montcoir pour le lieu où elle a été faite. Si cette différence de hauteur n'est que le quart de la portion du Mont-Blanc supérieure à ce point, comme nous l'avons estimée mon frère et moi, il en résultera que le sommet du Mont-Blanc est élevé au-dessus de Montcoir

de	1,775 t.
à quoi ajoutant la hauteur de Montcoir sur le lac,	305 t.
on trouvera la hauteur du Mont-Blanc sur le lac	2,080 t.
Par des observations plus sûres j'ai trouvé que le lac est élevé au-dessus de la mer Méditerranée de	
	183 t.

Ainsi la hauteur totale du Mont-Blanc relativement au niveau de la mer serait ¹ 2,263 t.

« Il suit encore de ces observations que le glacier des Bois est élevé au-dessus du lac d'environ 700 toises². »

M. Nicolas Fatio de Duillier³ a mesuré trigonométriquement la hauteur du Mont-Blanc et la trouve de 2,000 toi-

1. Les nouvelles observations faites au Buet, en 1770, par Deluc donnèrent pour l'altitude du Mont-Blanc un chiffre plus élevé : 2,391 toises = 4,660 mètres (*Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, 1772, p. 230).

2. 883 toises au-dessus du niveau de la mer = 4,720 mètres. Le plateau de Montenvers est à 4,921 mètres.

3. Nicolas Fatio de Duillier (1664-1753), mathématicien, vers 1685 avait déjà mesuré la « montagne maudite qui, en ligne perpendiculaire, a deux milles de hauteur ». (GILBERT BURNET, *Voyage de Suisse, d'Italie...*, fait es années 1685, 1686; Rotterdam, 1687, p. 24).

ses à peu près au-dessus du niveau du lac. On prétend que la base était trop petite¹.

M. de Chezeau sur une base plus grande l'a trouvée de 2,250 toises au-dessus de ce même niveau².

Je dois avoir l'année prochaine une mesure trigonométrique de cette hauteur prise par M. de Luc sur une base de quatre lieues³.

DE LA FORMATION DE LA GLACE⁴

Il paraît singulier qu'à la hauteur du Mont-Tanvert, qui est à peu près 900 toises au-dessus du niveau de la mer, il y ait une glace perpétuelle et aussi considérable. On

1. 2,183 toises au-dessus du niveau de la mer = 4,254 mètres. Ce chiffre de 2,000 toises au-dessus du lac est aussi indiqué dans les *Remarques sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, à la suite de l'*Histoire de Genève* de Spon, Genève, 1730, in-4°, t. II, p. 458.

2. Jean-Philippe de Loys de Chézeaux (1718-1751), physicien et astronome vaudois, avait établi un observatoire à Chézeaux, au-dessus de Lausanne, comme Nicolas Fatio à Duillier, près Genève. C'est de là qu'il prit différentes altitudes des montagnes de Savoie.

Dans une lettre que nous croyons peu connue, datée de Chézeaux, 3 août 1743, recueillie par J.-B.-G. Galiffe (*D'un siècle à l'autre*. Genève, 1877), Chézeaux dit : « J'aurai l'honneur de vous dire d'abord que les premières remarques que vous avez reçues sur les montagnes de Savoie étaient fort imparfaites, n'ayant été prises que des extrémités d'une base de 2,000 ou 3,000 pieds, avec des angles obtus qui demandent certaines précautions auxquelles je n'ai bien pu prendre garde que dernièrement. Aussi ces dernières (remarques) sont les seules sur lesquelles vous puissiez compter, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de différence entre elles et une exacte précision, si ce n'est peut-être celles de la Montagne maudite dont le grand éloignement rend la parallaxe très petite et la distance plus difficile à déterminer... Sa hauteur sur le niveau d'ici (Chézeaux) est 2,146 toises et, par conséquent, sur le lac, de 2,242 toises. » Cette lettre, dont nous donnons seulement un extrait, était adressée à un de ses proches parents, G. Cramer, à la suite d'un article paru dans le *Mercur*.

3. Pour l'histoire de la hauteur attribuée au Mont-Blanc, qu'on a reconnu être de 4,810 mètres, voir *Le Mont-Blanc*, par CH. DURIER, pages 27 et 164.

4. [Cet article m'a été fourni par M. Dabauzit, gentilhomme français, réfugié à Genève et très savant, dans une conversation que j'ai eue avec lui sur les Glacières.]

l'attribue à deux causes, aux minéraux et à l'exposition. La première cause serait donc les sels et les nitres, dont cependant la glace ne paraît point chargée au rapport de ceux qui en ont goûté (je la trouvai sans aucun goût), ou à quelques autres minéraux dont les montagnes des environs sont pleines¹.

Quant à l'exposition elle paraît y contribuer beaucoup. Des montagnes très hautes du côté de l'Italie défendent les Glacières des vents chauds, et les montagnes septentrionales étant plus basses les laissent en proie aux vents du Nord qui régèlent, la nuit même, dans les temps les plus chauds, ce que le soleil a pu faire fondre.

M. Dabauzit dit de plus qu'il croit qu'il y a une source qui fournit l'Arbairon, laquelle source venant de Cormayeul par-dessous les Glacières apporte des paillettes d'or d'une mine aux environs que Strabon dit avoir été exploitée par les Romains. Or il croit que cette source peut contribuer aussi à la conservation de cette éternelle glace². Ce serait une question digne des recherches des physiciens.

Voici comment j'imagine que cette glace s'est formée. Au commencement du monde cette vallée de glace était une vallée ordinaire où seulement il faisait très froid. Elle est entourée de plusieurs montagnes toujours couvertes de neiges. Ces neiges en se fondant tombaient dans cette vallée où la nuit les changeait en glace. Peu à peu s'accroissant, les glaces, que le soleil faisait fondre le jour, s'écoulaient entre les gorges qui se rendent dans la vallée de Chamouny et dans le val d'Aoste, où cette fonte, jointe à celle des neiges dont sont couvertes les montagnes qui

1. L'idée de la formation de la glace par des minéraux paraît avoir été inspirée à Abauzit par un correspondant, Mann, qui lui écrivait sur les glacières du canton de Berne : « Le goût de cette glace est âpre; elle donne la soif plus qu'elle ne l'ôte, d'où il paraît naturel de conclure qu'elle est chargée de quelque minéral ». (*Œuvres diverses de M. Abauzit*, Londres et Amsterdam, 1770-1773, t. II, p. 175.)

2. [Le reste est de moi.]

bordent ces gorges, se regelait la nuit, et peu à peu a formé les glaciers qu'on voit dans la vallée de Chamouny et dans le val d'Aoste.

Voilà mon système que je sou mets au jugement de tous ceux qui liront ma relation ¹.

Il faut avertir mes lecteurs au sujet de l'Arbairon qu'il est prouvé que c'est lui qui apporte dans l'Arve les paillettes dont elle est chargée. L'hiver, il ne coule point la nuit et coule très peu quelques heures de la journée; ainsi il faudrait donc que la source d'eau vive gelât toutes les nuits, ce qui suppose un froid excessif.

On trouve dans toutes ces montagnes beaucoup de plantes de Génépi auquel on attribue beaucoup de vertus.

La description de cette plante est faite par M. de Saussure², qui m'a donné une plante conservée. Les usages

1. Le duc de la Rochefoucauld s'intéresse aux glaciers en amateur des sciences naturelles; sa théorie est plus sensée que celle d'Abauzit.

L'impression produite par ce spectacle, alors nouveau, fut bien moins vive sur le comte de Guibert (1743-1790), maréchal de camp, aussi indifférent aux glaciers de Grindelwald qu'à l'amour passionné de M^{lle} de Lespinasse. Il dit avoir vu en glacier tout ce qu'il veut en voir de sa vie. « Il ne racontera pas ses émotions comme les autres voyageurs. Il a vu tout simplement le glacier fondre en silence et l'eau filtrer goutte à goutte. Vous verrez tous ces phénomènes en petit dans la première masse de neige qui fond sous vos yeux dans nos grands hivers. Multipliez, maintenant, élevez, élargissez le creux et la masse, voilà les glaciers de Grindelwald. On dit que les glaciers de Faucigny en Vallais sont plus considérables... je vous jure que je ne ferai jamais le voyage du Vallais pour voir des glaciers. » (*Voyages de Guibert en France et en Suisse*, faits en 1775, 78, 84 et 85; Paris, 1806.)

2. Le savant genevois continua à correspondre avec M. de la Rochefoucauld, d'après une lettre conservée à la bibliothèque de Mantes : « Genève, le 9 juillet 1774. — Je pars demain pour un voyage dans les Alpes où je vais étudier encore ces montagnes. Je fais le tour du Mont-Blanc. *Vous connaissez le local*, Monsieur, aussi bien que moi, quoique vous n'y soyez pas allés si souvent. »

Un autre correspondant, Ch. de Bonstetten, ne croyait pas M. de la Rochefoucauld si familier avec les glaciers lorsqu'il lui écrivait :

m'en ont été donnés par M. le docteur Tronchin¹ qui a bien voulu orner ma relation de cet article de sa façon.

Le Génépi² en substance ou en infusion est atténuant et diaphorétique; mais il ne l'est pas plus que plusieurs autres plantes plus communes et moins renommées. On s'en sert fréquemment, quoiqu'en effet avec très peu de succès, dans les pleurésies. Cet usage tient à la réputation du sang de bouquetin. Parce que les bouquetins dans les Alpes se nourrissent de Génépi, on en a conclu que ce dont se faisait le sang valait autant et peut-être plus que le sang même, dont la vertu, ainsi que tant d'autres choses, ne git que dans l'opinion. On se sert aussi de Génépi dans les maladies de la peau³.

« Berne, 26 novembre 1770. — Si vous étiez naturaliste, je vous aurais parlé de ces montagnes de glace entassées à travers les nues, où l'hiver affronte les canicules et règne avec les frimas sur le temps et les saisons. Mais vous ne connaissez malheureusement que les aigles de l'Opéra et que les glaces de M. Moreau. » (Bibl. de Mantes.) La salle de l'Opéra, incendiée en 1763, avait été réédifiée par l'architecte Moreau, et inaugurée au commencement de cette même année 1770.

1. Théodore Tronchin (1709-1784), médecin genevois. Le voyage de Genève, en 1762, fut entrepris par la duchesse d'Enville et son fils pour consulter le célèbre docteur.

2. Génépi des Savoyards : *Artemisia glacialis*; d'après Haller ce serait l'*Achillea moschata*. Par extension ce nom a été donné aux plantes qui entrent dans la composition du Vulnéraire suisse.

M. de Maugiron, dans son Mémoire lu à la Société royale de Lyon, en 1750, à la suite de son voyage dans le Valais et aux glaciers du Faucigny, parle du « Genepit » qu'il n'a vu décrit nulle part : « Substance si chaude, dit le compte-rendu du Mémoire, que sa pointe perce à travers la glace et les neiges, plante qui est la pâture ordinaire des bouquetins, qui donne à leur sang la qualité de dissoudre le sang coagulé. Il voulut s'en assurer par l'expérience et fit nourrir pendant l'espace de trois semaines un bouquetin avec du foin, et une chèvre commune avec du genepit : éborgés tous deux au bout de ce temps, le sang du bouquetin avait perdu de sa qualité, et celui de la chèvre l'avait acquise. » (*La nouvelle Bigarrure*, La Haye, 1753.)

3. Les annexes ajoutées par M. de la Rochefoucauld à son Voyage aux Glacières de Savoie (Altitudes; — Formation de la glace; — Génépi) montrent en lui un curieux doublé d'un observateur.

UN ORAGE VU DE TUQUEROUYE

(PAR M. LOURDE-ROCHEBLAVE)

Le 17 août 1893, comme nous étions occupés à coalterer le refuge de Tuquerouye, dans le courant de l'après-midi, des orages locaux sévissaient alternativement sur divers points de la chaîne située au Nord de Tuquerouye.

Ces manifestations orageuses se déplaçaient avec rapidité, attaquant successivement une foule de sommets et les abandonnant aussi brusquement qu'elles les avaient assaillis.

En un instant, le Campbieil est enveloppé d'un orage affreux; on aurait dit une fournaise de feu et de noires vapeurs. Quelques minutes après, la montagne se dégage des nuées, nous l'apercevons absolument blanche, d'une blancheur immaculée, sans l'ombre d'une saillie rocheuse apparente, tant était épaisse la couche de grêle ou de neige dont elle était couverte. Cet îlot blanc formait un contraste étrange avec les sombres vapeurs et les pics plus sombres encore qui lui faisaient cortège.

J'ai déjà vu se produire de brusques et abondantes chutes de grêle, ou même de neige, sur un point très circonscrit, pendant certains orages; mais ce que je n'avais jamais vu, c'est la suite de ces manifestations orageuses.

Le gros des nuages, quittant le Campbieil, se dirige tout

à coup vers Estaubé, en suivant la crête séparative de cette vallée et du cirque de Troumouze, c'est-à-dire une direction Nord-Sud, et vient fondre sur le Pic-Blanc d'Estaubé.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ce pic tout entier est enveloppé par l'orage. Ce n'est pas de la pluie, c'est un véritable déluge qui l'inonde. Tout ce qui n'est pas arête vive, protubérance saillante, se transforme en cascade. Chaque ravine, si petite soit-elle, devient torrent furieux; on dirait d'abondantes sources s'élançant tumultueusement de toute la surface du pic à la fois. Le plus extraordinaire, c'est de voir ces sources jaillir abondamment du sommet même, ou du moins de ses abords immédiats; tant est puissante la précipitation aqueuse.

Nous contemplons avec anxiété le terrible phénomène, le redoutant non pour nos personnes, — la voûte de Tuquerouye nous offre un asile sûr, — mais pour notre travail, presque achevé. Si l'orage s'était déchainé sur Tuquerouye, c'en était fait du revêtement de coaltar fraîchement passé : il eût été balayé en une minute.

Malgré la distance, environ deux mille cinq cents mètres à vol d'oiseau, qui nous sépare du cataclysme, le vacarme des eaux furieuses, arrachant tout sauf la roche en place, est assourdissant. Terres, pierrailles, rochers isolés, sont entraînés, précipités, s'entre-choquant dans une furieuse mêlée de pierres, de boue, d'écume et d'eau.

Le temps était couvert, mais il ne pleuvait pas, en dehors du Pic-Blanc. L'orage, abandonnant enfin le pic, se dirige vers le Mont-Perdu, sur lequel il s'acharne; puis il continue sa course vagabonde, non sans nous avoir éclaboussé au passage d'une grêle heureusement légère.

Le Pic-Blanc, enfin dégagé, nous apparaît plus blanc que jamais, absolument décharné, comme sculpté à vif. Plus de gazons égayant par-ci, par-là, les ressauts abrupts; plus de lavanges, plus d'éboulis sur ses pentes, ou dans ses ravins : partout le roc nu, aride, désolé.

Impossible de résister à de pareilles trombes. Si des touristes s'étaient trouvés sur le Pic-Blanc, ils auraient été perdus sans retour, noyés, entraînés, broyés par cet effroyable déluge.

Voilà ce qu'il m'a été donné de voir en août 1893. Peut-être ces lignes, tombant sous les yeux de quelque lecteur de l'*Annuaire*, compétent en pareille matière, provoqueront-elles des explications intéressantes sur les phénomènes de cet ordre?

J.-L. LOURDE-ROCHEBLAVE,
Membre du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).

ERRATA

Dans la carte et dans la vue panoramique de la Sierra Nevada qui accompagnent l'article publié dans l'*Annuaire* de 1892 sous le titre d'*Excursion à la Sierra Nevada*, par M. le D^r Bide, il est nécessaire de faire les corrections suivantes :

Carte de la Sierra Nevada, placée entre les pages 304 et 305 : Le *Tajo de los Machos* doit être reporté sur la ligne de faite qui sépare le Río de Lanjarón du Río del Puntal. — Il faut lire *Peñon de Comino* et non « Peñon de Caminos ».

Vue prise au pied Sud du Peñon de San Francisco, placée entre les pages 314 et 315 : Lire *Colina de Vacarés* au lieu de « Cimeta de Vacarés » ; *Culo de Perro* au lieu de « Loma Pelada » ; *Tajo de la Virgen* au lieu de « Pico de los Machos ». Supprimer les mots « Filetes del Veleta », « Culo de Perro », « Cerro de la Lobera » et « Pico de los Caballos ».

CHRONIQUE
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

Dresser le tableau de la vie du Club Alpin Français pendant une année, en faire voir l'incessante activité et en résumer les travaux variés n'est pas une œuvre aisée, si l'on veut être exact et concis. Il n'est guère possible d'éviter quelques fâcheuses omissions dans un tel résumé, et l'auteur du rapport espère qu'on voudra bien les lui pardonner.

Le Club Alpin Français, dont le vingtième anniversaire a été célébré au banquet du 19 décembre 1893, comptait, au 20 juin 1893, 5,380 membres répartis entre 40 Sections, dont chacune a son existence individuelle. Cette union des diverses Sections, conservant chacune sa personnalité, est une conception des plus heureuses et des mieux réalisées par le Club : chaque Section prend une force que, seule, elle ne pourrait avoir, et, dans la région qu'elle occupe, elle donne à la communauté de fortes attaches.

Nous devons tous travailler à l'accroissement du nombre de nos collègues. On ne peut douter que beaucoup de personnes demanderaient volontiers à entrer dans le Club si on le leur faisait bien connaître : ce serait leur rendre un vrai service que de rompre une apathie, excusable chez elles, mais blâmable chez nous. Si florissante que soit notre Société, elle ne peut prendre trop d'importance. Suivons l'exemple de nos collègues qui travaillent à l'expansion indéfinie de notre Société, et qui ont déjà augmenté notablement le nombre de ses membres depuis le 30 juin dernier. Les Sections aussi se multiplient; celles

d'Albertville et d'Aurillac se sont constituées pendant l'année 1893, et une autre est en train de se former à Saint-Jean-de-Maurienne.

Comme les années précédentes, le Club s'est occupé activement de faciliter les excursions, par l'établissement de refuges, de sentiers, de plaques indicatrices, par la création et l'organisation des compagnies de guides.

On connaît l'utilité des refuges dans les grandes ascensions. Pour les courses moyennes, les établissements intermédiaires entre le véritable refuge de montagne et l'hôtel rendent service à une classe importante de touristes. Enfin les sentiers, les plaques indicatrices, facilitent les promenades du plus grand nombre. Le Club s'occupe également des intérêts de tous ses membres dans la répartition des travaux de ces différents genres qu'il fait exécuter.

Une subvention de 3,000 francs (dont 500 fournis par la Section de Paris) a été accordée à la Section de Tarentaise, pour le règlement des dépenses occasionnées par la construction et l'entretien des chalets du Mont Jovet, du Prarion, etc.

Une subvention de 500 francs a été votée à la Section des Hautes-Vosges pour la construction de sentiers et de tables d'orientation.

Une somme de 2,700 francs a été mise à la disposition de la Section de l'Isère pour les travaux suivants : réfection du refuge du lac Noir (1,500 francs), construction de sentiers conduisant au chalet-hôtel de la Pra (1,200 francs).

Une subvention de 400 francs a été votée à la Section des Cévennes pour compléter l'ameublement d'un refuge-restaurant au sommet de l'Aigoual.

Une somme de 600 francs a été allouée à la Section du Sud-Ouest pour subvenir aux dépenses de construction des sentiers du Vignemale; deux autres sommes de 500 et de 200 francs ont été votées pour la construction d'un sentier devant lier Cauterets à Gavarnie par le Vignemale et par le sentier du col de Campbieil.

Dans cette œuvre, le Club a reçu l'aide généreuse du prince Roland Bonaparte et de M. Charles Packe, pour la construction et l'entretien des refuges; de M^{me} Chancel, pour la construction d'un des refuges du Briançonnais.

Est-il besoin de rappeler les constructions hardies exécutées au Mont-Blanc par MM. J. Vallot et Janssen, et les belles observations scientifiques que ces constructions ont permis de faire? Un de nos présidents honoraires, M. Daubrée, a rendu

un juste hommage aux travaux de M. Vallot en les signalant dans un rapport à l'Académie des sciences.

M. Janssen a présenté lui-même à ses collègues de cette Académie un résumé de ses observations exécutées au sommet du Mont-Blanc, et il a fait de sa seconde et récente ascension l'objet d'une lecture dans la séance publique de l'Institut du 25 octobre 1893.

La bonne tenue des hôtels a un grand intérêt pour le voyageur, et le Club peut exercer par tous ses membres une surveillance salutaire à cet égard : nous faisons appel à tous nos collègues pour qu'ils retournent à la Direction Centrale, avec leurs observations, les feuilles relatives aux hôtels, qui sont mises à leur disposition. C'est la multiplicité des renseignements de ce genre qui les rend précieux. Ajoutons que nous voyons s'allonger la liste des hôtels qui accordent des réductions aux membres du Club.

En ce qui concerne les guides, nous signalerons deux faits importants.

C'est d'abord l'institution, sous le patronage de notre Club, de guides et porteurs dits « du Club Alpin Français » pour les départements des Hautes et des Basses-Pyrénées. Ces guides et porteurs sont nommés par le bureau de la Section du Sud-Ouest du Club Alpin Français, sur le rapport d'une commission spéciale. Chaque guide ou porteur, lors de sa nomination, reçoit un livret revêtu du sceau de la Section du Sud-Ouest, et de la signature du président de cette Section, et qui seul lui permet de justifier de son titre de guide ou de porteur du Club Alpin Français. Ce livret contient ses nom, prénoms, âge, signalement et domicile, ainsi que le règlement et le tarif général des courses, avec indication de celles pour lesquelles il est recommandé.

Un règlement détaillé, signé par le président et le vice-président de la Section du Sud-Ouest, précise toutes les conditions du service des guides et porteurs.

Nous appellerons l'attention sur la rédaction de l'article 6 de ce règlement :

« Dans les courses de la 2^e catégorie (les plus difficiles), un guide suffit généralement pour deux voyageurs ; mais le guide devra indiquer à ses voyageurs si le concours d'un guide adjoint ou d'un porteur lui paraît nécessaire. Si les voyageurs ne tiennent pas compte des indications du guide, ce sera sous leur propre responsabilité et sauf le droit pour le guide de refuser son concours quand la course dans ces conditions offre des

dangers sérieux, à raison de l'inexpérience des voyageurs et des difficultés à surmonter. »

Souvent, au contraire, les règlements imposent deux guides ou un guide et un porteur à deux touristes, tandis qu'un seul guide suffirait à des alpinistes exercés.

Le second fait relatif aux guides est le retrait des arrêtés qui maintenaient à Chamonix un régime suranné et vexatoire, aussi gênant pour les ascensionnistes que contraire aux véritables intérêts des montagnards. Désormais la profession de guide est libre dans le département de la Haute-Savoie; comme ailleurs, des commissions de guides sont délivrées par un comité qui doit comprendre deux membres du Club Alpin. On peut choisir ses guides, au lieu d'être obligé de les prendre suivant un roulement établi à l'avance; en outre, les guides étrangers peuvent être amenés à Chamonix.

Nous espérons que ces mesures ramèneront dans la région française du Mont-Blanc certains grimpeurs qui ne se pliaient pas volontiers aux exigences de la corporation des guides.

Le congrès du Club Alpin à Luchon, du 10 au 17 septembre 1893, a réuni plus de deux cents personnes. Quelques excursions ont été troublées par le mauvais temps; heureusement plusieurs très belles courses ont fort bien réussi, notamment l'ascension du Néthou par une vingtaine d'alpinistes. A Luchon même les fêtes en l'honneur du Club ont eu un éclat bien vif, et nous ne saurions trop remercier nos collègues de la Section des Pyrénées Centrales et leur dévoué président, M. Trutat, de leur cordiale réception et de l'excellente organisation du Congrès. Il serait injuste de ne pas rappeler aussi l'accueil de la Société Ramond à Bagnères-de-Luchon, dont le président, M. Dumoret, nous a si cordialement souhaité la bienvenue.

Parmi les excursions collectives si nombreuses des diverses Sections du Club, nous rappellerons la série des promenades organisées sous la direction de M. Ch. Durier aux environs de Paris, et sur la Seine, grâce à l'obligeance de M. Paul Guillemin; le voyage de la Section de Paris sur les côtes de l'Océan, entre l'embouchure de la Gironde et celle de la Loire, lors des vacances de Pâques; les courses de la Section de Lyon, poussées jusqu'à Chamechaude, jusqu'en Tarentaise; celles de la Section de Provence; la belle tournée en Corse, exécutée du 26 mars au 11 avril par vingt-deux membres de la Section des Hautes Vosges, voyage dont le récit attirera plus d'un de nos collègues dans cette belle île française; les excursions de la

Section de Rouen, de la Section de la Drôme jusqu'au massif du Mont-Blanc. Citons encore les courses des Sections d'Annecy, de Tarentaise (au Dôme de Chasseforêt), de Pau, du Cantal, du Sud-Ouest.

La réunion régionale dans le Morvan, du 20 au 27 mai 1893 organisée par la Section de la Côte-d'Or et du Morvan, mérite une mention spéciale : aux sites pittoresques s'ajoutaient de remarquables monuments et même l'industrie sous sa forme la plus grandiose.

Vous savez avec quel succès le Club Alpin a repris les bienfaites caravanes scolaires ; si ces caravanes ne peuvent toutes être suivies de récits pareils à ceux des *Voyages en zigzag*, leur influence physique et morale sur les jeunes gens n'en est pas moins aussi salutaire qu'autrefois. En 1893, ces expéditions ont réussi comme les années précédentes ; notre reconnaissance est acquise à leurs dévoués conducteurs, MM. Leroy, Richard, Rosenzweig, Lebègue, Grisier, Xatart, lieutenant-colonel Prudent, De Jarnac et Bompard. A l'occasion des congés des jours gras, quarante et un jeunes gens ont été conduits dans la vallée de la Loire : aux vacances de Pâques, un voyage dans le Gard et l'Ardèche a réuni vingt-cinq membres, tandis que les élèves, de l'École Massillon, sous la direction d'un de leurs professeurs membre du Club, visitaient les châteaux de la Loire, projetant de pousser jusqu'en Suisse et dans le Tyrol pendant l'été. Un voyage dans le Briançonnais, pendant les grandes vacances, a été également des mieux réussis, et l'*Annuaire* en publie la relation.

Partout les Sections de province ont donné aux caravanes scolaires un précieux concours ; des membres de ces Sections les ont accompagnées dans la plupart de leurs courses, et leur ont procuré mille facilités pour l'installation dans les hôtels, pour les transports.

Nous ne pouvons indiquer en détail les nombreuses excursions scolaires de courte durée aux environs de Paris les dimanches de printemps. En résumé, la Section de Paris a organisé, dans le courant de l'année 1893, quatre voyages scolaires, et vingt-quatre excursions ; deux cent soixante-seize jeunes gens y ont pris part.

Nous espérons que nos caravanes scolaires deviendront de plus en plus nombreuses, non seulement à Paris, mais dans les villes de province qui contiennent de grands établissements d'enseignement. Il semble même que dans bien des villes ces

caravanes soient d'une organisation plus facile qu'à Paris. Pour beaucoup, la situation géographique rend moins longues les excursions les plus belles; puis l'action du Club est souvent plus directe par suite des relations personnelles de ses membres avec les chefs des établissements, avec les parents des élèves. Nous appelons sur ce point l'attention de toutes nos Sections, persuadés qu'avec un peu d'effort elles obtiendront les plus heureux résultats.

Les conférences faites par les membres du Club continuent à être nombreuses et bien suivies, tant à Paris qu'en province. Comme il est naturel, ces conférences ont le plus souvent pour objet la description d'une région intéressante : c'est ainsi que M. Bassereau a décrit le val d'Illiers, M. Cuënot le val d'Anniévières et celui d'Hérens, M. Delmas et M. Ferrand les Alpes du Dauphiné; M. Trutat les montagnes de Luchon, à l'occasion du Congrès; M. Durier le Jura, M. P. Puisseux les environs de Zinal, M. Leroy le voyage d'une caravane scolaire. Parfois les conférenciers nous entraînent vers des régions lointaines, M. Marcel Monnier dans le Soudan méridional, M. Boutroue en Tunisie, M. Hecht aux Montagnes Rocheuses. M. Vallot a fait connaître les ressources que donne la photographie pour les explorations souterraines; la déplorable catastrophe de Saint-Gervais a été plusieurs fois décrite, en termes émouvants, par M. Durier.

Notre bibliothèque s'est enrichie de divers ouvrages, notamment du travail de M. Falsan sur les Alpes françaises, du traité de photographie de M. Fabre; de nombreuses photographies de montagnes ont accru l'importante collection du Club. On sait combien les exemplaires de l'édition d'un livre deviennent rares au bout d'une période un peu longue, au point d'être souvent presque introuvables. Seuls les exemplaires déposés dans des bibliothèques publiques, dans celle d'une Société comme la nôtre, sont assurés d'une longue existence. Le don d'un livre n'est pas utile seulement au Club, mais intéresse l'auteur au point de vue de la conservation future de son œuvre.

L'Exposition de Chicago comptait, parmi les exposants de la Section Française, le Club Alpin Français, qui avait envoyé à cet effet en Amérique diverses vues de montagnes.

Pour donner une idée exacte de l'activité du Club, aux excursions collectives que nous avons rappelées il faudrait ajouter une liste des principales courses exécutées individuellement par ses membres; il faudrait citer bien des travaux qui se rapportent à la montagne. C'est ici surtout que les documents

manquent. Nous avons déjà parlé des installations exécutées par M. J. Janssen et par M. J. Vallot sur le Mont-Blanc, pour l'étude de l'astronomie physique et de la météorologie; M. F. Schrader continue à étendre la géographie des Pyrénées; M. E.-A. Martel a exploré les régions souterraines du Karst, et notamment la grotte d'Adelsberg; d'autres régions, non pas souterraines, mais inaccessibles parce qu'elles sont remplies d'eau, je veux dire le bassin des lacs, attirent l'attention de notre collègue A. Delebecque, qui a dressé des cartes minutieuses des bassins des lacs de Genève, d'Annecy, et de beaucoup d'autres.

Ces indications sommaires nous montrent combien est active et vivace notre Association; mais douze mois ne s'écoulent pas sans qu'elle laisse derrière elle plusieurs de ses membres. L'année dernière nous a ravi un des hommes dont le nom semblait personnifier le Club, l'un de ses fondateurs les plus ardents, notre président honoraire Abel Lemercier. Après avoir donné la vie au Club Alpin Français, Abel Lemercier s'occupait activement d'une partie importante et délicate de notre œuvre, des rapports avec les Clubs étrangers. A côté des causes qui divisent les nations, les relations cordiales entre des Sociétés qui ont naturellement bien des points de contact prennent une importance extrême : ces bonnes relations se développent et se maintiennent grâce aux efforts d'hommes remplis d'honneur et de bienveillance comme notre regretté président.

Nous avons eu également le regret de perdre le marquis Gustave de Turenne d'Aynac, membre honoraire de la Direction Centrale, et doyen des alpinistes français, mort à Paris le 22 octobre 1893, dans sa quatre-vingt-dixième année.

L'année 1893 a vu aussi la mort de Civiale, l'auteur d'admirables travaux photographiques sur les Alpes, dont notre bibliothèque conserve un des rares exemplaires. Elle a vu s'éteindre un des pionniers de l'alpinisme, un des savants qui ont le plus étudié les glaciers, John Tyndall, membre honoraire de notre Club.

Nous conserverons toujours un pieux souvenir à ces hommes qui ont tant fait pour l'alpinisme, et nous n'oublierons pas, dans notre marche en avant, les auteurs des idées qui ont donné naissance à notre Association et qui nous procurent de si vives et si pures jouissances.

E. SAUVAGE,

Délégué de la Section de Dôle.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

'Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

DIRECTION CENTRALE

BUREAU

- MM. LAFERRIÈRE** (Edouard), *président*.
Blanc (Xavier), }
Daubrée (A.), } *présidents honoraires*.
Janssen (Jules), }
Durier (Charles), } *vice-présidents*.
Caron (Ernest), }
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.
De Jarnac (Adrien), rue du Bac, 30, *secrétaire général*.

MEMBRES HONORAIRES

- MM. Pierre** (Auguste), colonel en retraite, rue de Varenne, 14, *secrétaire général honoraire*.
Blarenberghe (Henri Van), président du conseil d'administration des chemins de fer de l'Est, rue de la Bienfaisance, 48.

MEMBRES ÉLUS

- MM. Laferrière** (Edouard), vice-président du Conseil d'Etat, rue Saint-Lazare, 62, *président*.
Blanc (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1.
Daubrée (A.), membre de l'Institut, boul. Saint-Germain, 254, } *présidents honoraires*.
Janssen (Jules), membre de l'Institut, à Meudon, }
Durier (Charles), rue de Greffulhe, 7, *vice-président*.
Caron (Ernest), rue Saint-Lazare, 80, *vice-président*.
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.
Guillemin (Paul), rue Théodore, 30, à Billancourt (Seine).
Guyard (Albert), rue Duphot, 9.
Joanne (Paul), rue Soufflot, 16, *secrétaire des séances*.
Lemerrier (Joseph), 258, boulevard Saint-Germain.
Levasseur (Emile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.
Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Nérot (James), rue de l'Université, 16.
Prudent (l.-colonel), rue Notre-Dame-des-Champs, 73.
Puisseux (Pierre), rue Soufflot, 15.
Schrader (Franz), rue Madame, 75.
Vallot (Joseph), avenue d'Antin, 61.

PRÉSIDENTS DES SECTIONS

- MM. Lenoir**, *président de la Section d'Auvergne*, à Riom, représenté par M. Henry CHOTARD, rue de Vaugirard, 61.
Gautier, *président de la Section de Gap*, à Gap, représenté par M. le Dr GENOUVILLE, rue de Villersexel, 9.

- MM. Vagnat** (Dr), *président de la Section de Briançon*, à Briançon, représenté par M. DESOUCHES (Alfred), place des Vosges, 10.
- N...**, *président de la Section d'Embrun*, représenté par M. SALVADOR DE QUATREFOGES, président du tribunal de Melun (Seine-et-Marne).
- Viallet** (Félix), *président de la Section de l'Isère*, à Grenoble, représenté par M. Ed. RICHARD-BÉRENGER, conseiller général de l'Isère, quai Voltaire, 29.
- Bugnot** (A.), *président de la Section d'Aix-les-Bains*, à Aix-les-Bains, représenté par M. le Dr HELME, rue de Rome, 43.
- Dunant** (Camille), *président de la Section d'Annecy*, à Annecy, représenté par M. MORON, rue de Grenelle.
- Tavernier**, *président de la Section de Lyon*, à Lyon, représenté par M. le général ARVERS, commandant la 10^e brigade d'infanterie.
- Lejeune** (Jules), *président de la Section des Vosges*, à Nancy, représenté par M. le comte H. DE BIZEMONT, boulevard Saint-Germain, 214.
- Vaffier** (Hubert), *président de la Section de Saône-et-Loire*, au château de Volognat, par Maillat (Ain), représenté par M. le comte D'ESTERNO, rue de Grenelle, 122.
- Carquet** (François), député, *président de la Section de Tarentaise*, à Moutiers (et avenue Bosquet, 65, à Paris), représenté par M. le Dr PHILBERT, boulevard Beaumarchais, 34.
- Vézian** (Alexandre), *président de la Section du Jura*, à Besançon, représenté par M. Ch. SAVOYE, rue Saint-Georges, 52.
- Barrême** (Eugène), *président de la Section de Provence*, à Marseille, représenté par M. J. BOMPARD, boulevard Malesherbes, 133.
- Trutat**, *président de la Section des Pyrénées Centrales*, à Toulouse, représenté par M. Em. BELLOC, rue de Rennes, 105.
- Baysseance** (A.), *président de la Section du Sud-Ouest*, à Bordeaux, représenté par M. MALLOIZEL, rue de l'Estrapade, 7.
- Ribot**, *président de la Section de la Côte d'Or et du Morvan*, à Dijon, représenté par M. Félix VIONNOIS, rue du Faubourg-Poissonnière, 98.
- Fournier** (Dr), *président de la Section des Hautes Vosges* (Épinal et Belfort), à Rambervillers, représenté par M. Charles de BILLY, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue Kléber, 63.
- Blanc** (Angel), *président de la Section du Mont-Blanc*, à Bonneville, représenté par le prince Roland BONAPARTE, avenue d'Iéna, 10.
- Gide** (Charles), *président de la Section du Midi*, à Montpellier, représenté par M. H. VALLOT, place des Perchamps, 2.
- Faraud**, *président de la Section des Alpes Maritimes*, à Nice, représenté par M. LAUGIER, rue de Clichy, 23.
- Galland** (Charles de), *président de la Section de l'Atlas*, à Alger, représenté par M. L.-A. LEROY, professeur au lycée Janson de Sully, rue Greuze, 29.
- Soullier**, *président de la Section du Canigou*, à Perpignan, représenté par M. J. ALAVAILL, rue Truffaut, 23.
- Réguis**, *président de la Section de Rouen*, à Rouen, représenté par M. SALOMÉ, avoué, place Saint-Louis, 1, à Pontoise.
- Cheyliard** (Louis), *président de la Section de la Madeleine*, à Roanne, représenté par M. E. DE SEVELINGES, rue de la Chaussée-d'Antin, 68.
- Deville** (J.-B.), *président de la Section du Forez*, à Saint-Étienne, représenté par M. RICHARD, professeur au lycée Charlemagne, rue du Cardinal-Lemoine, 12.
- Pouill**, *président de la Section de l'Aurès*, à Constantine.
- Fabre** (Georges), *président de la Section des Cévennes*, à Nîmes, représenté par M. BÉNARDEAU, rue de Varenne, 76.
- Proust**, *président de la Section de Carthage*, à Tunis, représenté par M. Ernest DIEHL, avenue Matignon, 5.
- Paradan**, *vice-président de la Section de la Lozère et des Causses*, à Millau, représenté par M. E.-A. MARTEL, rue Richelieu, 60.
- Labille**, *président de la Section de Pau*, représenté par M. G. DEMANCHE, rue de la Victoire, 92.

- MM. Ruzan**, *président de la Section de la Drôme*, à Valence, représenté par M. Abel BERGER, avenue Malakoff, 139.
Jovignot, notaire, *président de la Section de Dôle*, à Dôle, représenté par M. E. SAUVAGE, rue Chaptal, 4.
Schæffer, *président de la Section du Léman*, à Thonon, représenté par M. CHAMBRELENT, rue de Vaugirard, 58.
Duguey, *président de la Section de la Haute Bourgogne*, à Louhans, représenté par M. Eug. DUVAL, rue Nouvelle, 5.
Demontzey (G.), *président de la Section de la Haute-Provence*, à Aix, représenté par M. A.-J. RONJAT, rue Madame, 81.
Berthet (Dr), *président de la Section d'Albertville*, à Albertville, représenté par M. GRAVIN, sénateur.
Bessières, *président de la Section du Cantal*, à Aurillac, représenté par M. LINTILHAC, rue de Cluny, 3.
Bartoli, sous-préfet, *président de la Section de Maurienne*, à Saint-Jean-de-Maurienne, représenté par M. HORTEUR, député, avenue Kléber, 37.

COMMISSIONS

M. LAFERRIÈRE, *président*.

BIBLIOTHÈQUE.

- MM. Martel** (E.-A.), *bibliothécaire*. **MM. Margerie** (Emmanuel de).
Puiseux (Pierre). **Chambreleut**.

FINANCES.

- MM. Billy** (Ch. de). **MM. Millot** (Albert).
Caron (Ernest). **Templier** (Armand).
Durier (Charles).

RÉDACTION.

- MM. Durier** (Charles). **MM. Nérot** (James).
Demanche (Georges). **Puiseux** (Pierre).
Guillaume (J). **Schrader** (Franz).
Guyard (Albert). **Templier** (Armand).
Joanne (Paul). **Vallot** (Joseph).

REFUGES.

- MM. Guillemain** (Paul). **MM. Vallot** (Henri).
Guyard (Albert). **Vallot** (Joseph).
Puiseux (Pierre).

CARAVANES SCOLAIRES.

- MM. Durier** (Charles). **MM. Leroy** (L.-A.).
De Jarnac. **Prudent** (F.).
Demanche (Georges). **Richard** (L.).
Bræunig. **Rosenzweig**.
Grisier.

MEMBRES HONORAIRES DU CLUB

ANGLETERRE.

M. Tuckett (F.-F.).**M. Packe** (Charles).

ITALIE.

M. Baretta (Martino).**M. Budden**.

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Déchy (Maurice de).

SUÈDE ET NORVÈGE.

M. le professeur **Nordenskjöld**.

ESPAGNE.

Le colonel **Don Francisco Coello y Quesada**.
Don Francisco de P. de Arrillaga.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Moreno (Francisco).

MEMBRES DONATEURS DU CLUB

- MM.** **Béthouart** (Emile). — Section de Paris.
Biollay (Paul). — Section de Paris.
Bizemont (Arthur de). — Section des Vosges.
Blarenberghe (Henri Van). — Section de Paris.
Blarenberghe (Henri-Michel Van). — Section de Paris.
Bornèque (Eugène). — Section des Hautes Vosges.
Boulenger. — Section de Paris.
Bourdon (Marcel). — Section de Paris.
Cavarié (Jean). — Section de Paris.
Chancel (Georges). — Section de Paris.
Copineau (Charles). — Section de Paris.
Daubrée (Paul). — Section de Paris.
Delaporte (Amédée). — Section de Paris.
Delebecque (André). — Section de Tarentaise.
Denfert-Rochereau (A.-G.-R.). — Section de Paris.
M^{me} Deroz. — Section de Paris.
M. Douville-Maillefeu (le comte de). — Section des Hautes Vosges.
M^{me} Enlart. — Section de Paris.
MM. **Fabre** (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
M^{me} Genouville (Berthe). — Section de Paris.
MM. **Genouville** (Louis). — Section de Paris.
Genouville (Félix). — Section de Paris.
George (Jules). — Section des Vosges.
Gérard (Amédée). — Section de Paris.
Gibert (Edouard). — Section de Paris.
Gibert (Frédéric). — Section de Paris.
Grandin (Alfred). — Section de Paris.
Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.

- MM.** Guérin (E.-M.). — Section de Paris.
 Hollande (Jules). — Section de Paris.
 Jackson (James). — Section de Paris.
 Jackson (William). — Section de Paris.
 Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
 Japy (Adolphe). — Section des Hautes Vosges.
 Japy (Jules). — Section des Hautes Vosges.
 Javal (docteur). — Section de Paris.
 Jouffray (Antoine). — Section de Paris.
M^{me} Juglar (Joséphine). — Section de Paris.
MM. Krafft (E.). — Section de Paris.
 Lamy (Ernest). — Section de Paris.
 Laroche-Lucas. — Section de Paris.
 Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
 Le Doyen (Léonce). — Section de Paris.
M^{me} Lemercier (Joseph). — Section de Paris.
M. Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.
M^{me} Lillaz. — Section de Paris.
M. Luuyt (Maurice). — Section de Paris.
M^{me} Mahé. — Section de l'Atlas.
MM. Marjollin (Gustave). — Section de Paris.
 Martin (William). — Section de Paris.
 Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.
 Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
M^{me} Maugin (Gustave). — Section de Paris.
M^{lle} Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
MM. Meiner (Edmond). — Section de Paris.
 Méquillet (Camille). — Section de Paris.
 Morel (Georges). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
 Morin (Henri). — Section de Paris.
 Mussy (Jean). — Section de Paris.
 Peaumier (Louis-Henri). — Section de Paris.
 Pétot (Antoine). — Section de la Haute Bourgogne.
 Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
 Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.
 Quévillon. — Section de Paris.
 Raveneau (L.-A.-M.). — Section de Paris.
 Renaud (G.). — Section de Paris.
 Riché (Alexandre). — Section des Alpes Maritimes.
 Rochat (Ed.). — Section de Paris.
 Rodary (Ferdinand). — Section de Paris.
 Rothschild (baron Edmond de). — Section de Paris.
 Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
 Sauvage (Edouard). — Section de Paris.
 Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
 Templier (Armand). — Section de Paris.
 Templier (Pierre). — Section de Paris.
 Vallot (Henri). — Section de Paris.
 Vallot (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Vallot (Joseph). — Section de Paris.
MM. Vésignié (Henri). — Section de Paris.
 Vésignié (Louis). — Section de Paris.
 Vigier (Léon). — Section de Paris.
 Visme (Armand de). — Section de Paris.
 Visme (Gaston de). — Section de Paris.
 Wartelle (Émile). — Section de Paris.
 Wœflin (Edmond). — Section des Vosges.
 Yvart (Casimir). — Section de Paris.

BUREAUX DES SECTIONS

SECTION DE PARIS

Fondée le 2 avril 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue du Bac, 30, à Paris.

(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. De JARNAC, secrétaire général,
au siège social.

BUREAU

MM. Laferrière (Edouard), *président.*

Blanc (Xavier) . . . }
Daubrée (A.) . . . } *présidents honoraires.*

Janssen (Jules) . . . }
Durier (Charles) . . . } *vice-présidents.*

Garon (Ernest) . . . }
Pierre (colonel Auguste), *secrétaire général honoraire.*

Templier (Armand), *trésorier.*

De Jarnac (Adrien), *secrétaire général.*

Blarenberghe (Henri Van), *membre honoraire.*

Guillemin (Paul).

Guyard (Albert).

Joanne (Paul), *secrétaire des séances.*

Levasseur (Emile).

Millot (Albert).

Nérot (James).

Prudent (colonel).

Puiseux (Pierre).

Schrader (Franz).

Vallot (Joseph).

SECTION D'Auvergne

Fondée le 16 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : cité Chabrol, 2, à Clermont-Ferrand.

BUREAU

MM. Chotard (Henry), ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rue de Vaugirard, 61, à Paris, *président honoraire.*

Lenoir, conseiller à la cour de Riom, *président.*

Poupon, lieutenant-colonel en retraite, à Royat (Puy-de-Dôme), *vice-président.*

Pestel (Léon), rue de l'Eclache, à Clermont-Ferrand, *vice-président.*

- MM. Vimont**, bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.
Viallefond, avenue de Royat, 16, à Chamalières, *secrétaire général*.
Teisset (Louis), place du Terrail, Clermont-Ferrand. }
Dumousset (Henri), négociant, rue André Moinier, } *secrétaires des séances.*
 Clermont-Ferrand. }
Rougier (Emile), greffier en chef du tribunal civil, à Clermont-Ferrand, *archiviste*.
Richard (Albert), notaire, rue de la Treille, Clermont-Ferrand, *trésorier*.
Chibret (Dr) }
Julien, professeur à la Faculté des sciences. } *commissaires.*
Laferrière, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
Jackson (William), *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
Chotard (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE GAP

Fondée le 27 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

BUREAU

- MM. Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, Paris, *président d'honneur*.
Gautier (A.), directeur des postes et télégraphes en retraite, à Gap, *président*.
Cardot, inspecteur adjoint des forêts, Pontarlier }
 (Doubs) } *vice-présidents.*
Jouglard (Sosthène), président du tribunal civil }
 de Tarbes }
Fiard, capitaine en retraite, rue Villars, 2, Gap, *trésorier*.
Laty (A.), rue de Bourgogne, 40, Paris, *secrétaire général*.
Grimaud, conseiller général. } *administrateurs.*
Liotard (Alfred) }
Genouville (Dr), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BRIANÇON

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Briançon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHALLIER, trésorier de la Section, Grande-Rue, 25, à Briançon.

BUREAU

- MM. Guillemin** (Paul), inspecteur général de la navigation, rue Théodore, 30, Billancourt, *président d'honneur*.
Vagnat (Charles-Auguste), docteur en médecine, conseiller général, maire de Briançon, *président*.

- MM.** Brun (Jules), conseiller d'arrondissement, Briançon. } *vice-présidents.*
 Faure (René), ancien maire de Briançon. }
 Challier (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Grande-Rue, 25, }
 archiviste-trésorier. }
 Vollaire (Paul), libraire, secrétaire de la mairie. } *secrétaire.*
 Chabrand, avocat }
 Bonnet (D^r) }
 Puy. } *administrateurs.*
 Isoard (Adolphe), capitaine en retraite }
 Isoard (Hippolyte), conseiller d'arrondissement. }
 Queyras (François), conseiller général. }
 Desouches (Alfred), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION D'EMBRUN

Fondée en juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

S'adresser pour les renseignements à M. ARDUIN, maire à Embrun.

BUREAU

- MM.** Gouget, inspecteur des forêts en retraite, à Dôle, *président d'honneur.*
 Arduin, maire d'Embrun, *administrateur.*
 Salvador de Quatrefages, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE L'ISÈRE

Fondée le 27 août 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Montorge, 2, à Grenoble.

BUREAU

- MM.** Richard-Bérenger (Edmond), quai Voltaire, 29, Paris, *président d'honneur.*
 Viallet (Félix), ingénieur civil, rue d'Echirolles, 2, Grenoble, *président.*
 Duhamel (Henry), à Gières-Uriage (Isère). } *vice-présidents.*
 Rey, inspecteur d'académie, hôtel de la Préfecture, Grenoble. }
 Guirimand (Casimir), avocat, rue Lesdiguières, 26, Grenoble, *secrétaire gé-*
 néral.
 Lory, rue Pertuisière, 8, Grenoble, *secrétaire des séances.*
 Thorant, commissaire-priseur, rue de Bonne, 15, Grenoble, *trésorier.*
 Melchior, professeur au lycée, place Victor Hugo, 6, *archiviste.*
 Giroud. } *administrateurs.*
 Fernel. } *honoraires.*
 Allotte de la Fuye, commandant de l'École regimentaire }
 du génie. }
 Berge, notaire. }
 Blaignan, avocat général. } *administrateurs.*
 Blanchet (H.) }
 Comte (D^r) }
 Dunod, lieutenant au 12^e chasseurs alpins. }
 Gaynard, négociant }
 Montal (Paul de). }
 Nicolas (D^r). }
 Pocat (Jules), négociant. }

M. Richard-Bérenger, *délégué près la Direction Centrale.*

MEMBRES HONORAIRES

Les 12^e, 14^e, 28^e et 30^e bataillons de chasseurs alpins.

SECTION D'AIX-LES-BAINS

Fondée le 25 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : Hôtel de Ville, à Aix-les-Bains.

Cotisation de la Section : 6 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. BARBIER**, secrétaire général,
villa Campanus, à Aix.

BUREAU

MM. Bugnot (A.), juge de paix, à Aix-les-Bains, *président.*
Gimet, maire, à Aix, *vice-président.*
Barbier, villa Campanus, à Aix, *secrétaire-archiviste.*
Mailland (Pierre), notaire, à Aix, *trésorier.*
Blanc (Léon), docteur en médecine. }
Bernascon (Jean-Marie) } *administrateurs.*
Domenget (Louis) }
Helme (D^r), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements, soit à **M. DUNANT**, président,
soit à **M. NANCHE**, secrétaire, soit à **M. BOVIER**, trésorier.

BUREAU

MM. Dunant (Camille), conseiller de préfecture honoraire, à Annecy, *président.*
Boch (Louis), architecte, maire d'Annecy, *vice-président.*
Nanche (Isidore), rue du Bœuf, 17, à Annecy, *secrétaire.*
Grivaz (Louis), notaire, à Annecy, *secrétaire adjoint.*
Bovier (Ernest), greffier, à Annecy, *trésorier.*
Rupy (Ch.), à Annecy, *trésorier adjoint.*
Carron (Jacques), avocat }
Crollard (Ernest), ingénieur civil } *administrateurs.*
Rupy (Auguste) }
Cabaud (Paul), peintre }
Moron, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LYON

Fondée le 1^{er} janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL : quai de Retz, 6, à Lyon.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Chappet, place Morand, 4, à Lyon.

BUREAU

MM. Lortet (Dr), doyen de la Faculté de médecine, quai de l'Est, 15, Lyon, *président d'honneur*.**Tavernier** (Jean), avocat, rue de Jarente, 24, *président*.**Bianchi** (Dr), rue de l'Hôtel-de-Ville, 97.**Montaland** (J.). } *vice-présidents.***Sestier**, rue Longue, 20**Chappet** (Prosper), place Morand, 4, à Lyon, *secrétaire général*.**Regaud** (Claudius), rue de la République, 49, *secrétaire des séances*.**Escudié**, rue Bossuet, 4, *secrétaire adjoint*.**Yachon**, cours Gambetta, 5, *trésorier*.**Fouilliand** (abbé), *archiviste-bibliothécaire*.**Bonnamour** (Louis)**Chifflet****Clair** (Louis)**Courbet****Doix-Mulaton****Leser****Benoist** (Adolphe)**Berger** (Jacques)**Marduel** (J.)**Mathieu****Paillon****Pouzet****Arvers** (général), *délégué près la Direction Centrale*.} *conseillers.*

MEMBRES HONORAIRES

MM. Guillemin (Paul), membre de la Direction Centrale, rue Théodorc, 30, à Billancourt.**Rabot** (Charles); rue Detaille, 9, Paris.Le 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

SECTION DES VOSGES

Fondée le 21 février 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Nancy.

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

M. Lejeune (Jules), membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 bis, Nancy, *président*.

- MM. Miscault** (Henri de), rue d'Alliance, 5, Nancy. } *vice-présidents.*
Thierry-Mieg (Auguste) }
Metz-Noblat (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, rue de la
 Ravinelle, 27, Nancy, *secrétaire.*
Maure (Marcel), avocat, cours Léopold, 7, Nancy, *secrétaire adjoint.*
Wœflin (Edmond), rue de Boudonville, 9 bis, Nancy, *trésorier-archiviste.*
Gluck (Emile), *vice-trésorier.*
Bizemont (comte H. de), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

Fondée en avril 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

BUREAU

- MM. Vaffier** (Hubert), au château de Volognat, par Maillat (Ain), *président.*
Champeaux (G. de), ingénieur civil, Autun, *vice-président.*
Chenot (Léon), avocat, impasse de la Gravière, 1, Chalon-sur-Saône,
secrétaire.
Balivet (Eugène), à Autun, *trésorier.*
Canat de Chisy } *membres.*
Poligny (René de) }
Esterno (comte d'), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE TARENTEISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Moutiers (Savoie).

BUREAU

- MM. Carquet** (François), député, avenue Bosquet, 65, Paris, *président.*
Maitral (F.), ancien percepteur, à Moutiers, *vice-président.*
Joriox, notaire, à Moutiers, *vice-président.*
Reymond (Ambroise), greffier au tribunal, à Moutiers, *secrétaire.*
Belleville, comptable, à Moutiers, *trésorier.*
Butin, agent-voyer, à Moutiers, *secrétaire adjoint.*
Trésallet, notaire, à Moutiers, *archiviste et sous-secrétaire.*
Duclox }
Moris (Eugène) } *administrateurs.*
Favre (Constant) }
Greyfié de Bellecombe (comte) }
Garçon (Maurice) }
Jarre (Charles-A.) }
Mayet (Charles) }
Collin (F.) }
Richard (R.) }
Viallet }
Philbert (Dr), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : rue Neuve-Saint-Pierre, 25, à Besançon.

BUREAU

- MM. Véxian** (Alexandre), doyen de la Faculté des sciences, Villas Bisontines, 1, Besançon, *président*.
Boysson d'Ecole (Alfred), rue de la Préfecture, 22, Besançon.. }
Caron (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura). } *vice-présidents*.
Sahler (Léon), à Audincourt. }
N..., *trésorier*.
Savoys (Ch.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE PROVENCE

Fondée le 4 novembre 1875.

SIÈGE SOCIAL, ouvert tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 2 à 5 h.,
rue de Bausset, 16, à Marseille.Réunion au Siège social tous les jeudis soir à 9 h.
et tous les samedis à 2 h.

Cotisation de la Section : 15 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. ROLAND**, secrétaire général,
rue de Bausset, 16, à Marseille.

BUREAU

- MM. Lenglay** (H.de), rue Saint-Jacques, 86, Marseille, *président honoraire*.
Sénéque (Henry), rue des Abeilles, 8, Marseille, *président honoraire*.
Barrême (Eugène), docteur en droit, boulevard de Rome, 64, Marseille, *président*.
Bourgogne (Jules), rue Vacon, 53, Marseille. }
Noetinger (F.), boulevard de Longchamp, 137. } *vice-présidents*.
Roland (Emile), rue Fongate, 31, *secrétaire général*.
Matton (Amédéo), rue de Lapalud, 73, *trésorier*.
Roche (Félix), à la Compagnie transatlantique, quai de la Joliette, *secrétaire adjoint-bibliothécaire*.
Gautier (Albert), rue Saint-Jacques, 83. }
Delmas (Jacques), rue de l'Abbé-de-l'Epée, 38. } *conseillers*.
Paul (Albert), rue Sénac, 75. }
Bompard (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : Allée Saint-Étienne, 31, à Toulouse.

Réunion tous les premiers jeudis du mois à 8 h. 1/2 à l'Hôtel Tivollier.

Cotisation de la Section : 4 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. René THOMAS, r. Lapeyrouse, 3, Toulouse.

BUREAU

- MM. Benoist**, doyen de la Faculté des lettres, rue Montplaisir, 9, Toulouse, *président honoraire*.
Trutat, directeur du Muséum, place du Palais, 10, Toulouse, *président*.
Fontès, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue Romiguière, 3, Toulouse. } *vice-présidents*
Basset (Dr H.), rue de Rémusat, 6. }
Batigne, allée Saint-Etienne, 31, Toulouse, *secrétaire général*.
Regnault (F.), rue de la Trinité, 19, Toulouse, *secrétaire adjoint*.
Thomas (René), rue Lapeyrouse, 3, Toulouse, *secrétaire adjoint*.
Privat (P.), rue des Tourneurs, 45, Toulouse, *trésorier*.
Martin (A.), allée des Soupirs, 9, Toulouse, *archiviste*.
Martin (J.), vice-président du tribunal civil, place Lafayette, 5. } *assesseurs*.
Bonnemaison (Paul), adjoint au maire de Luchon. }
Bello, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU SUD-OUEST

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Conils, 53, à Bordeaux.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BAYSSELLANCE, président, rue Saint-Genès, 84; — à M. BLAQUIÈRE, vice-président, rue Hustin, 9; — à M. LOURDE-ROCHEBLAVE, vice-président, rue du Jardin-Public, 28; — à M. ARNÉ, secrétaire général, rue Judaïque, 121, à Bordeaux.

BUREAU

- MM. Schrader** (F.), membre de la Direction Centrale, rue Madame, 75, Paris, *président honoraire*.
Baysellance (A.), rue Saint-Genès, 84, Bordeaux, *président*.
Blaquière, architecte, rue Hustin, 9, Bordeaux. } *vice-présidents*.
Lourde-Rochelave, rue du Jardin-Public, 28, Bordeaux. }
Arné (Georges), rue Judaïque, 121, Bordeaux, *secrétaire général*.
Rosset, notaire, rue Mably, 20 bis, Bordeaux, *trésorier*.
Jaeggi, rue de Turenne, 42, Bordeaux, *archiviste*.
Arlot de Saint-Saud (comte d'), *administrateur honoraire*.
Brulle, avocat. }
Fallot (E.), professeur à la Faculté des sciences. . . . } *administrateur*
Gautier. }
Levillain, professeur à la Faculté de droit. }
Lory (Henri de). }
Mestrezat. }
Rödel (Henri), juge suppléant. }
Roujol, juge d'instruction au tribunal de première instance. }
Tisseyre. }
Malloizel, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA CÔTE D'OR ET DU MORVAN

Fondée le 24 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. RIBOT, président,
rue Jacotot, 1, à Dijon.

BUREAU

MM. Party, président du tribunal civil, place de la République, 21, Dijon, *président d'honneur*.**Ribot**, professeur au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon, *président*.**Rougé** (Marcel), rue Vanneric, 49, Dijon. } *vice-présidents*.**Parisot** (Dr), rue du Bourg, 68, Dijon. }**Curtel**, professeur au lycée, *secrétaire*.**Darantière** (père), notaire honoraire, pl. St-Jean, 17, *secrétaire adjoint*, Dijon.**Darantière** (fils), notaire, rue Saint-Jean, 17, *trésorier*.**Mourral**, rue Dr Chaussier, 1, Dijon, *bibliothécaire*.**Cerceuil**. }**Fontaine**, agrée. } *membres*.**Jolist** (Gaston). }**Lavirotte**. }**Paupion**. }**Vionnois** (Félix), architecte, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES HAUTES VOSGES

(ÉPINAL-BELFORT)

Fondée en juin 1876.

SIÈGE SOCIAL : Faubourg de Montbéliard, 6, à Belfort,
et rue de la Comédie, 9, à Epinal.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion du groupe de Belfort, au Siège social, tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir;
les samedis de 5 h. à 7 h. en été, et les dimanches après midi.S'adresser pour les renseignements à M. le Dr FOURNIER, à Rambervillers; —
à M. GLEY, rue de la Calandre, 5, à Epinal; — à M. le Dr BARDY, place de
l' Arsenal, 1, à Belfort; — à M. DUBAIL-ROY, Faubourg de Montbéliard, 42,
à Belfort; — à M. DEVILLERS, imprimeur, rue Thiers, 43, à Belfort.

BUREAU CENTRAL

MM. Durier (Charles), à Paris, *président d'honneur*.**Fournier** (Alban), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges), *président*.**Jundt**, inspecteur honoraire des ponts et chaussées, à Belfort. } *vice-présidents*.**Caro**, inspecteur de l'enregistrement en retraite, à Epinal. }**Bardy** (Victor), docteur en médecine, à Belfort, *secrétaire général*.**Gley** (Albert), 5, rue de la Calandre, à Epinal, *secrétaire*.**Renault** (Alphonse), directeur de la C^{ie} la Providence, à Belfort, *secrétaire adjoint*.

MM. Dubail-Roy , à Belfort, faubourg Montbéliard, 43.	} <i>trésoriers.</i>
Pfléger , directeur de la C ^{ie} l' <i>Urbaine</i> , à Epinal.	
Bornèque-Japy (Eugène)	} <i>administrateurs.</i>
Devillers (Eugène)	
Frœreisen	
Garnier (Ad.)	
Gebhart	
Joachim (C.)	
Knellwolff (Alphonse)	
Kuntz (A.)	
Romond (Paul).	
Welté (Eugène).	
Billy (Charles de), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

SECTION DU MONT-BLANC

Fondée le 8 mai 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements, soit à **M. A. BLANC**, président, à Bonneville,
soit à **M. J. THÉVENET**, secrétaire général, à Bonneville,
soit à **M. J. TAIRRAZ**, photographe, vice-président, à Chamonix.

BUREAU

MM. Durier (Ch.), à Paris, <i>président d'honneur.</i>	
Blanc (Angel), avoué, à Bonneville, <i>président.</i>	
Tairraz (Joseph), photographe, à Chamonix.	} <i>vice-présidents.</i>
Orsat (Léon), avocat et député, à Bonneville.	
Thévenet (Joseph), avocat, à Bonneville, <i>secrétaire général.</i>	
Guy (François), avoué, à Bonneville.	} <i>secrétaires adjoints.</i>
Simond (Antony), Bonneville	
Abre (Philibert), banquier, à Bonneville, <i>trésorier.</i>	
Chardon (Edouard)	} <i>conseillers.</i>
Chavin (François), imprimeur.	
Galais (Léopold), docteur en médecine.	
Orsat (Constant)	
Pacthod (J.-M.)	
Warchex (François), avocat, maire de Bonneville.	
Tavernier (Hippolyte), <i>administrateur délégué pour la vallée du Giffre.</i>	
Simond (Paul), <i>administrateur délégué pour l'arrondissement de Saint-Julien.</i>	
Bonaparte (prince Roland), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

SECTION DU MIDI

Fondée le 14 juillet 1879.

SIÈGE SOCIAL : chez **M. Jules Castelnau**, boulevard Ledru-Rollin, 4,
à Montpellier.

BUREAU

M. Rouville (Paul de), doyen honoraire de la Faculté des sciences, à Montpellier, *président honoraire.*

- MM. Gide** (Charles), professeur à la Faculté de droit, villa Saint-Martin-de-Prunet, Montpellier, *président*.
Casalis de Fondouce, rue des Etuves, 18, Montpellier. } *vice-présidents*.
Vitalis (Vincent), à Lodève. }
Cochet, rue Durand, 11, Montpellier, *secrétaire général*.
Castelnaud (Jules), boulevard Ledru-Rollin, 4, Montpellier, *trésorier*.
Valot (H.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES ALPES MARITIMES

Fondée en novembre 1879.

SIÈGE SOCIAL : rue Sainte-Clotilde, 1, à Nice.

Réunion le premier vendredi de chaque mois pendant l'hiver.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. F. FARAUT, président,
 ou à M. Michel Gilly, rue de l'Hôtel-des-Postes, 8, administrateur.

BUREAU

- MM. Faraud** (F.), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, Nice, *président*.
Riché, place du Jardin-Public, 2, à Nice. }
Bernard-Attanoux (Henry), place de l'Église-du-Vœu, 2, } *vice-présidents*.
 Nice : }
Fabre (Gaston), avocat, rue Masséna, 15, Nice, *secrétaire général*.
Decourcelle (P.), avenue de la Gare, 29, Nice, *trésorier*.
Béra (E.) }
Beri (H.) } *conseillers*.
Cessole (V. de) }
Garin de Cocconato (R.) }
Gilly (M.) }
Hancy (H.) }
Vigon (J.) }
Laugier, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE L'ATLAS

Fondée en mars 1880.

SIÈGE SOCIAL : palais Consulaire, boulevard de la République, à Alger,

Ouvert tous les soirs, sauf le dimanche et le jeudi, de 6 à 7 h.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. PRESSOIR, secrétaire général,
 professeur au lycée, à Alger.

BUREAU

- MM. Fau**, premier président, à Bourges }
Martel (F.), inspecteur général de l'Université, } *présidents d'honneur*.
 à Garches (Seine-et-Oise). }
Galland (Ch. de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, Alger, *président*.
Broussais (Emile), avocat, rue de Tanger, 18, à Alger, *vice-président d'honneur*.

- MM. Quirot**, rue Daguerre, Mustapha Supérieur, Alger. }
ger. } *vice-présidents.*
Ficheur (E.), professeur, rue Michelet, 69. . . }
Pressoir, professeur au lycée, Alger, *secrétaire général.*
Gastu (G.), avocat, rue d'Isly, 55, Alger. . . . } *secrétaires adjoints.*
Barthélemy, professeur, Alger. }
Gaudin, rue Denfert-Rochereau, 7, Agha Supérieur, Alger, *trésorier.*
Beaudelaire, professeur }
Fredouille, négociant } *administrateurs.*
Loyer. }
Meunier, avocat. }
Warot (Eugène). }
Leroy (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU CANIGOU

Fondée en mai 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à **MM. AURIOL**,
 banquiers, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan.

BUREAU

- MM. Ferrer** (Léon), rue des Marchands, 2, Perpignan, *président d'honneur.*
Soullier (Casimir), industriel, rond-point des Tanneries, Perpignan, *prési-*
dent.
Gally (Claude), comptable, rue de la Tête, 3, Perpignan, *vice-président.*
Corrieu (Jacques), professeur au collège, rue de la Pinte, 4, *secrétaire.*
Auriol (Georges), banquier, rue Font-Froide, 1 et 3, *trésorier.*
Carcassonne (Henri), avocat, rue de la Cloche-d'Or, Perpignan, *archiviste.*
Arrès (Gabriel), notaire. }
Vergès de Ricaudy (Emmanuel). } *administrateurs.*
Lamer (Paul de). }
Alavaill (Justin), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE ROUEN

Fondée en février 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

BUREAU

- MM. Réguis**, avocat général, quai du Havre, 8, Rouen, *président.*
Gadon (Emile), juge au tribunal civil, rue de Blainville, 2, Rouen, *vice-pré-*
sident.
Talbot, avoué, rue Beauvoisine, 8, Rouen, *secrétaire.*
Bourgerly, avoué, rue Jeanne-d'Arc, 31, Rouen, *trésorier.*
Salomé, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LA MADELEINE

Fondée en juillet 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Roanne.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. CHEYLARD, président,
quai du Bassin, 10, à Roanne.

BUREAU

- MM. Verchère**, notaire, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire), *président honoraire*.
Cheyland (Louis), agent général de la C^{ie} d'assurances l'*Union*, quai du Bassin, 10, Roanne, *président*.
Jotillon, avocat, place d'Armes, Roanne, *vice-président*.
Verrière (Marc), avoué, rue du Phénix, 7, à Roanne, *secrétaire*.
Tatoud (J.), négociant, rue du Collège, 22, Roanne, *trésorier*.
Durand (Louis)
Grau (Victor)
Mallein
Raynal
Sevelinges (E. de), *délégué près la Direction Centrale*.

} *membres.*

SECTION DU FOREZ

Fondée en juin 1883.

SIÈGE SOCIAL : rue de Roanne, 1, à Saint-Étienne.

Réunion au siège social le mercredi de chaque semaine à 8 h. et demie du soir.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. J.-B. DEVILLE,
rue de la République, 14, à Saint-Étienne.

BUREAU

- MM. Deville** (J.-B.), rue de la République, 14, Saint-Étienne, *président*.
Brugniaut (O.), secrétaire général de la mairie, rue de la Loire, 28
Puiseux (André), rue de l'Alma, 7
Mougeot (G.), professeur de seconde au lycée, rue de la Paix, 32, Saint-Étienne, *secrétaire général*.
Pinoncely, licencié, place Mi-Carême, 5, Saint-Étienne, *secrétaire des séances*.
Fuchs (Eugène), place Fourneyron, 7, Saint-Étienne, *trésorier*.
Jaray (J.), *archiviste-bibliothécaire*.
Céнас (Dr)
Durand (P.)
Lamaizière (L.)
Michel (R.)
Roppert
Bodart
Greilsamer
Lafitte
Vintéjoux
Richard (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

} *vice-présidents.*} *conseillers.*} *conseillers suppléants.*

SECTION DE L'AURÈS ET DU SAHARA

Fondée en janvier 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Constantine (Algérie).

Cotisation de la Section : 12 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions
à M. POUILL, professeur au lycée, à Constantine.

BUREAU

- MM. Casanova** (docteur), maire de Constantine. } *présidents d'honneur.*
Herse (M^{me}), à Constantine }
Pouill, professeur au lycée, rue Dar-El-Bey, 4, Constantine, *président.*
Jacquot, juge à Oran, *vice-président.*
Vars, professeur au lycée, à Constantine, *secrétaire.*
N...., *trésorier.*

SECTION DES CÉVENNES

Fondée le 28 mai 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Nîmes.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ALBERT MOLINES,
place de la Salamandre, 10, à Nîmes.

BUREAU

- MM. Fabre** (Georges), inspecteur des forêts, rue Menard, 28, Nîmes, *président.*
Labbé (Joseph), inspecteur des forêts, à Alais, *vice-président.*
N...., *secrétaire.*
Oberkampff (Emile), receveur des finances, à Alais, *trésorier.*
Molines (Albert), place de la Salamandre, 10, Nîmes. } *administrateurs.*
André (Ernest), avocat, Pont-Saint-Esprit }
Bénardeau, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE CARTHAGE

Fondée le 5 juillet 1884.

SIÈGE SOCIAL : rue de Hollande, 12, à Tunis.

Séance au siège social le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. et demie du soir.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURDIEU, secrétaire,
49, rue Es-Sadikia, à Tunis.

BUREAU

- MM. Proust**, directeur de la Compagnie Algérienne, à Tunis, *président.*
Dolot, commandant du génie, à Tunis, *vice-président.*
Dubourdieu, rue Es-Sadikia, 49, Tunis, *secrétaire.*

MM. Hugon (H.), chef de bureau à la Direction de l'Agriculture, à Tunis, *trésorier*.
Diehl, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

Fondée en avril 1885.

SIÈGE SOCIAL : à Mende.

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. PARADAN**, vice-président, à Millau, et à **M. GASSON**, vice-président, à Millau.

BUREAU

MM. N..., *président.*

Paradan (J.), juge au tribunal civil, Millau. } *vice-présidents.*

Gasson, receveur des finances, à Millau. }

Rimbaud (Paul), à Mende, *secrétaire.*

Germer-Durand, architecte départemental de la Lozère, à Mende, *trésorier.*

Carbon-Ferrière (de), inspecteur adjoint des forêts, à Castres, *administrateur.*

Martel (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE PAU

Fondée en janvier 1887.

SIÈGE SOCIAL : rue Bayard, 23, à Pau.

BUREAU

MM. Russell (le comte Henry), rue Marca, 14, Pau, *président d'honneur.*

Labille (Alfred), avocat, rue Porte-Neuve, 17, Pau, *président.*

Russell (Franck), rue Marca, 10, Pau, *vice-président.*

Poeyarré (Isidore), avenue de Billère, 3, Pau, *secrétaire général.*

Gardères (Paul), rue Nouvelle-Halle, 10, Pau, *secrétaire adjoint.*

Malan (Jules), rue Serviez, 2, Pau, *trésorier.*

Campan

Geisse

Lavielle

Meillon

Dubourg

Demanche (G.), *délégué près la Direction Centrale.*

} *assesseurs.*

SECTION DE LA DRÔME

Fondée en février 1888.

SIÈGE SOCIAL : place Championnet, 3, à Valence (Drôme).

Séance au siège social le premier samedi de chaque mois.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. COMBIER, vice-président, libraire, à Valence.

BUREAU

- MM.** Ruzan, ancien avoué, à Valence, *président*.
 Chalamet (Henri), avocat, à Valence } *vice-présidents*.
 Combiér (A.), libraire, à Valence }
 Lalande, avoué, rue Émile Augier, 43, Valence, *secrétaire général*.
 David (J.), négociant, à Valence, *secrétaire adjoint*.
 Mellier (Étienne), à Valence, *archiviste*.
 Baudot, directeur du Crédit Lyonnais, à Valence, *trésorier*.
 Rostolland, professeur, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, Valence, *délégué aux caravanes scolaires*.
 Delmas }
 Challier } *administrateurs*.
 Filhol (Dr) }
 Peyrouze (Paul) }
 Coze (Dr) }
 Romiguière }
 Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE DÔLE

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Dôle.

Cotisation de la Section : 5 fr. la première année et 10 fr. les autres.

BUREAU

- MM.** Jovignot (Edmond), notaire, à Dôle, *président*.
 Courbe (Joseph), imprimeur, à Dôle } *vice-présidents*.
 Briand (Dr), à Dôle }
 Cattand (René), à Dôle, *secrétaire*.
 Caruel (A.), banquier, à Dôle, *trésorier*.
 Donnet }
 Richenet } *conseillers*.
 Struver }
 Sauvage (Ed.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU LÉMAN

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Thonon-les-Bains.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements relatifs aux excursions à M. TONY GENOUD, propriétaire de l'hôtel de France, à Thonon.

BUREAU

- MM. Schæffer**, inspecteur adjoint des forêts, à Thonon-les-Bains, *président*.
Romanet (Aug.), agent-voyer, à Évian-les-Bains . . . } *vice-présidents*.
Chabert, notaire, à Thonon. }
Jordan (Maurice), avocat, rue de Vallon, 24, Thonon, *secrétaire*.
Pinget (Léon), avocat, à Thonon, *trésorier*.
Alesmonières, ingénieur. }
Carloz, avoué, place des Arts, Thonon. } *administrateurs*.
Genoud (Tony), maître d'hôtel. }
Novarina (Ch.). }
Chambrelent, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA HAUTE BOURGOGNE

(ANCIENNE SECTION DE BEAUNE)

Fondée en février 1890.

SIÈGE SOCIAL : rue Bussière, 2, à Beaune.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. MIOT, juge d'instruction, à Beaune; à M. GEORGE (E.), juge, à Chalon-sur-Saône; à M. DUGUEY, procureur de la République, à Louhans.

BUREAU

- MM. Duguey**, procureur de la République, à Louhans, *président*.
Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune. } *vice-présidents*.
Rougé (Paul), propriétaire, à Beaune. }
Prieur (Prosper), avocat, à Beaune, *secrétaire*.
Muratier (G.), Banque de France, à Beaune, *trésorier*.
Kröll (Victor), greffier du tribunal de commerce. }
Maillauderie (F. de la), négociant en vins. } *conseillers*.
Misserey (Auguste), notaire. }
Duval (Eug.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA HAUTE PROVENCE

(ANCIENNE SECTION D'AIX-EN-PROVENCE)

Fondée en mars 1891.

SIÈGE SOCIAL : 13, Cours Mirabeau, à Aix (Bouches-du-Rhône).

BUREAU

- M. Demontzey**, inspecteur général honoraire des forêts, cours Sextius, *président*.

- MM.** Coste (Numa), publiciste, à Aix, *vice-président*.
 Bouat, secrétaire de l'académie, à Aix, *secrétaire général*.
 Abit, professeur au lycée, à Aix, *secrétaire adjoint*.
 Delmas, professeur au lycée, à Aix, *archiviste*.
 Haas, ancien juge au tribunal de commerce, rue Aude, 5, à Aix, *trésorier*.
 Mus (Ph.) }
 Guillibert (H.) } *administrateurs*.
 Ducros (Ed.) }
 Gautier (L.) }
 Regnier (R.) }
 Ronjat (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'ALBERTVILLE

Fondée en avril 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Albertville (Savoie).

S'adresser pour les renseignements à M. PONCIN, professeur, à Albertville.

BUREAU

- MM.** Gravin, sénateur, *président d'honneur*.
 Berthet (Dr), à Albertville, *président*.
 Piaget, libraire, à Albertville } *vice-présidents*.
 Viallet, notaire, à Beaufort }
 Poncin, professeur, à Albertville, *secrétaire*.
 Ponard, conducteur des ponts et chaussées, à Albertville, *secrétaire adjoint*.
 Garin, percepteur, à Albertville, *trésorier*.
 Armand (Dr) }
 Boirard, conducteur des ponts et chaussées } *conseillers*.
 Brachet, avocat }
 Moris, notaire }
 Proust, notaire }
 Gravin, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU CANTAL

Fondée en juin 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Aurillac.

S'adresser pour les renseignements à M. de Masfrand, vice-président, à Aurillac.

BUREAU

- MM.** Duclaux, membre de l'Institut }
 Fesq (Dr F.), maire, à Aurillac } *présidents d'honneur*.
 Rames (J.-B.), pharmacien, à Aurillac }
 Bessières, professeur au lycée, à Aurillac, *président*.
 Masfrand (de), pharmacien, rue des Carmes, à Aurillac, *vice-président*.
 Volpilhac, professeur au lycée, *secrétaire général*.
 Saury, pharmacien, *trésorier*.
 Bluzet, chef de cabinet du préfet, à Aurillac, *secrétaire adjoint et archi-*
viste.
 Castanié }
 Cazals (Dr) } *administrateurs*.
 Chaloin }
 Puech }
 Salesse }
 Lintilhac (Eugène), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA MAURIENNE

Fondée en juin 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Jean-de-Maurienne.

S'adresser pour les renseignements à M. BARTOLI, sous-préfet de
Saint-Jean-de-Maurienne.

BUREAU

Le bureau est en formation.

RÉCAPITULATION

Pages.

- 509. — Direction Centrale.
- 511. — Commissions.
- 512. — Membres honoraires.
- 512. — Membres donateurs.

Bureaux des Sections au 26 juin 1894.

MEMBRES

	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
514. — Paris	1 165	76	1 241
514. — Auvergne.. . . .	149	12	161
515. — Gap.	53	1	54
515. — Briançon	90	5	95
516. — Embrun.	19	0	19
516. — Isère.	264	15	279
517. — Aix-les-Bains.. . . .	84	0	84
517. — Annecy.. . . .	94	5	99
518. — Lyon.. . . .	468	48	516
518. — Vosges.. . . .	244	5	249
519. — Saône-et-Loire.	18	1	19
519. — Tarentaise.	102	0	102
520. — Jura.	42	0	42
520. — Provence	109	17	126
521. — Pyrénées Centrales.	83	15	98
521. — Sud-Ouest.	195	14	209
522. — Côte d'Or et Morvan.	180	9	189
522. — Hautes Vosges { Epinal	116	14	130
{ Belfort.	253	29	282
523. — Mont-Blanc.	117	1	118
523. — Midi.	36	4	40
524. — Alpes Maritimes	151	9	160
524. — Atlas	124	3	127
525. — Canigou.	45	3	48
<i>A reporter</i>	<u>4 201</u>	<u>286</u>	<u>4 487</u>

Pages.		MEMBRES		
		Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
	<i>Report.</i>	4 201	286	4 487
525.	— Rouen	22	3	25
526.	— Madeleine	20	3	23
526.	— Forez	107	15	122
527.	— Aurès et Sahara	17	0	17
527.	— Cévennes	49	4	53
527.	— Carthage	24	10	34
528.	— Lozère et Causses	31	0	31
528.	— Pau	24	9	33
529.	— Drôme	169	6	175
529.	— Dôle	27	1	28
530.	— Léman	35	4	39
530.	— Haute Bourgogne	80	1	81
530.	— Haute Provence	39	25	64
531.	— Albertville	62	2	64
531.	— Cantal	36	8	44
532.	— Maurienne	0	30	30
	TOTAUX.	4 913	407	5 350
	TOTAL GÉNÉRAL des membres au 26 juin 1894.			5 350

IMPRIMÉ

PAR

CHAMEROT ET RENOARD

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS

37

